Bibliothèque numérique
medic@

Le Camus. Médecine de l'esprit

Paris, Ganeau, 1769.
Cote : 6080

BIUM

(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?06080

©BIUM

6080

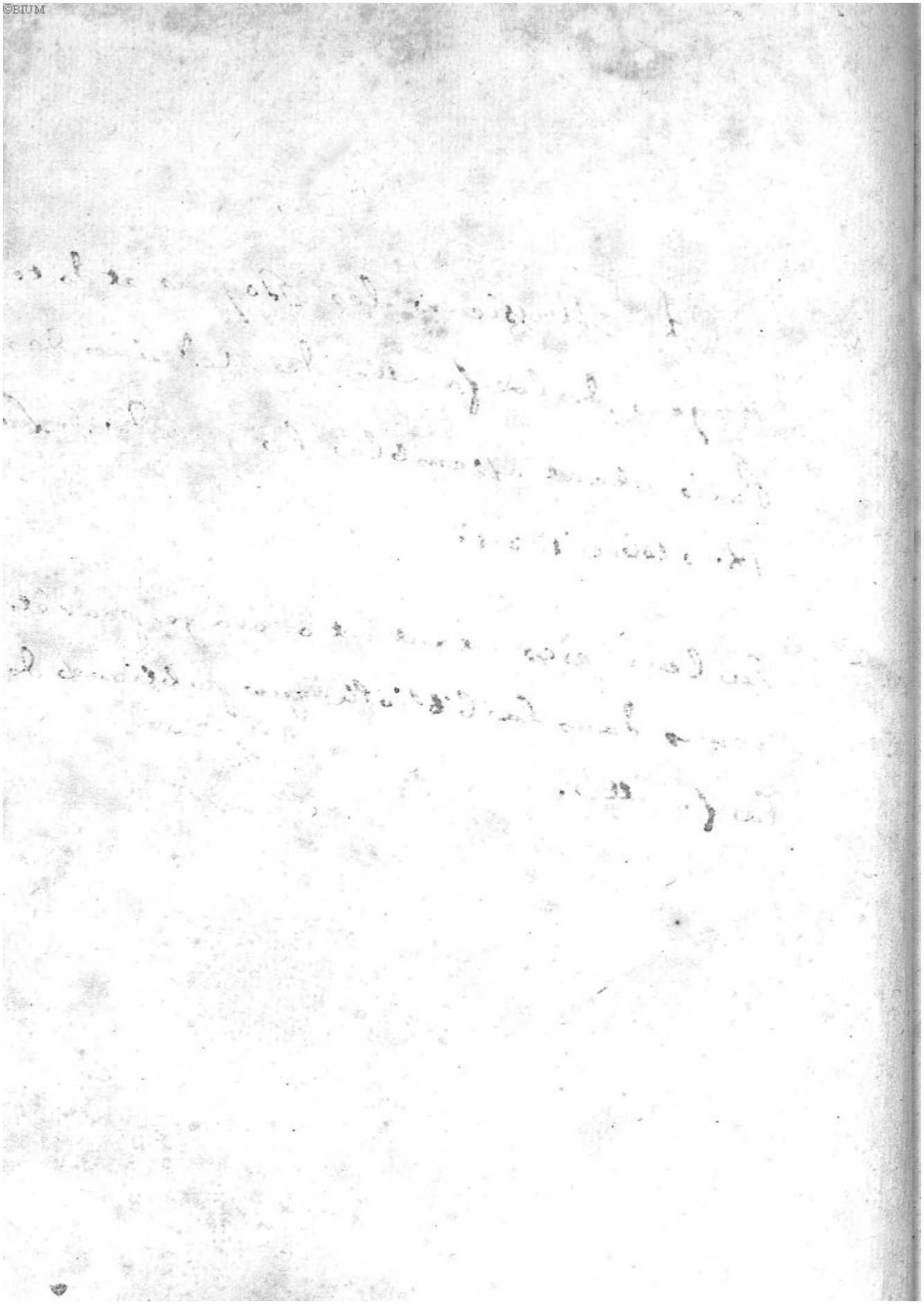
6080

1

A Messieurs les Doyens et Docteurs Regens de la faculté de Medecine de Paris etant assemblés le jour de S. Luc 18. octobre 1769.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

En leur presentant cet ouvrage pour être reçu dans la bibliotheque publique de la faculté.



©BIUM

J'ai déjà eû l'honneur de vous présenter
cet ouvrage; je vous en fais hommage aujourd'hui
avec les corrections qui m'ont paru necessaires. il
etoit l'enfant de mon imagination, et vous etes
former il est le fruit de mon jugement. Ce qui
vous offrez une exemple de ce que j'avois déjà avancé
que l'age et les autres circonstances de la vie
influent sur les opérations de l'ame. Outre les
changemens que j'ai fait à mon livre, j'y ai
ajouté une chapitre sur la sensibilité. j'en ai
puisé les idées plus dans mon coeur que dans mon
esprit. Comme cette qualité entraine necessairement
avec elle la reconnoissance des bienfaits, vous —
devés être assurés que l'accueil favorable que vous
avés déjà accordé, et que j'espere que vous accorderés
encore à cet ouvrage mis de nouveau sous vos
protections, ne sera jamais oublié de son auteur.

BIBLIOTHÈQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Le Camus

©BIUM

Cum plausu et honorifice accepit
salubérrima Facultas Oblatum hoce
opus a M. Le Camus authore.
Die 28 8bris 1769

L S f R. Le Vieillieux Decanus.

Gauthier Debloth. praefect.

6080. . A

MÉDECINE DE L'ESPRIT;

Où l'on cherche 1°. le méchaniſme du corps qui influe ſur les fonctions de l'ame. 2°. Les cauſes phyſiques qui rendent ce méchaniſme ou défectueux, ou plus parfait. 3°. Les moyens qui peuvent l'entretenir dans ſon état libre, & le rectifier lorqu'il eſt gêné.

PAR M. LE CAMUS,

Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, ancien Profeſſeur des Écoles, Aggrégé Honoraire du College Royal des Médecins de Nancy, Membre des Académies Royales d'Amiens, de la Rochelle & de la Société Littéraire de Châlons ſur Marne.

Seconde Édition, revue, corrigée, & augmentée.



A PARIS,

Chez GANEAU, Libraire, rue S. Severin, près l'Egliſe, aux Armes de Dombes & à S. Louis.

6080

M. DCC. LXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

©BIUM



©BIUM

A MONSEIGNEUR

DE VOYER D'ARGENSON,

MARQUIS DE PAULMY,

Miniſtre d'Etat, Commandeur des Ordres du Roi, Chancelier des Ordres Royaux de S. Louis & de S. Lazare, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, Honoraire de l'Académie des Belles-Lettres, & de celle des Sciences, des Académies de Berlin & de Nancy, Ambaſſadeur à Veniſe.

MONSEIGNEUR,

VOTRE naiſſance, vos talens & la confiance bien méritée d'un Monarque chéri, vous ont fait remplir en

France les plus éminentes dignités. Vous passez chez l'Etranger pour y faire éclater de plus en plus les qualités de votre esprit & de votre cœur. Vous répandez la lumiere partout où vous vous faites connoître. C'est sans doute à la faveur de votre nom que la premiere édition de mon Ouvrage a dû son succès. Daignez encore l'honorer de votre protection.

Je suis avec le plus profond respect.

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur
LE CAMUS. D. M. P.

©BIUM

PRÉFACE.

Le Public ayant accueilli mes idées ſuivant qu'elles avoient été expoſées dans la premiere édition de cet Ouvrage, j'ai héſité longtems pour me déterminer à y faire quelque changement ; parce qu'ayant plû d'une maniere, on n'eſt pas ſûr de plaire d'une autre. Mais l'envie d'atteindre à un plus haut point de perfection, & de ne préſenter au Public qu'un fruit encore plus digne de lui, m'a fait paſſer ſur cette premiere conſidération. En conſéquence, j'ai travaillé de nouveau cet Ouvrage, j'ai ôté ce qui n'étoit que le produit de l'imagination, j'y ai ſubſtitué tout ce que m'a ſuggéré une expérience acquiſe depuis vingt-cinq années que cet Ouvrage a été compoſé. Deſorte qu'il ne reſte que l'ordre ſuivi d'abord dans le premier Livre, tandis que le fond des choſes a été abſolument changé. Je donne moi-même ici un exemple frappant des viciſſitudes qui arrivent à l'eſprit à meſure que l'âge apporte des changemens au corps. Ceux qui auront la premiere édition, auront, en faiſant l'acquiſition de cette ſeconde, deux ouvrages pour ainſi-dire diſſemblables ; je dis pour ainſi-dire, car ſi cette ſeconde édition n'eſt pas ſemblable à la premiere par la maniere dont les principes ſont expoſés, elle eſt ſemblable par l'objet qu'on ſe propoſoit d'enſeigner & de démontrer. Voici en quoi conſiſtoit & conſiſte encore cet objet.

Après avoir réflechi attentivement ſur les cauſes phyſiques qui modifiant différemment les corps, varioient auſſi les diſpoſitions des eſprits, j'ai été convaincu qu'en employant ces différentes cauſes, ou en imitant avec art leur pouvoir, on parviendroit à corriger par des moyens purement méchaniques les vices de l'entendement & de la volonté. Cette certitude n'é-

©BIUM

toit que l'aurore d'un plus grand jour. Tous les hommes qui réfléchiſſent ſur la nature de leur être, auroient pû en penſer autant : il reſtoit encore le plus difficile à faire. Il s'agiſſoit de tracer une méthode par laquelle on pût déraciner les défauts qu'on penſe appartenir à l'ame, de la même maniere que les Médecins guériſſent une fluxion de poitrine, une dyſenterie, une hydropiſie & toutes les autres maladies qui n'attaquent, ou ne paroiſſent attaquer que les corps. L'envie d'être utile aux hommes, m'a donné de la hardieſſe. Je ſuis entré dans tous les détails qui m'ont paru néceſſaires pour accomplir mon deſſein, j'en ai tiré des conſéquences qui m'ont fait atteindre au but que je me propoſois. Heureux ſi j'ai réuſſi en pluſieurs points; je ne penſe pas que mon Ouvrage ſoit parfait; la perfection eſt au-deſſus de la condition humaine. Je compte ſur l'indulgence du Public qui me pardonnera en faveur de la nouveauté de l'idée & des ſentimens dont je lui fais part. Je la mérite n'ayant rien négligé pour corriger ce qu'il y avoit de défectueux, pour changer en mieux ce qui n'étoit que bien, pour ajouter ce qui paroiſſoit manquer, ou ôter ce qui étoit ſuperflu.

Tous les avis ont été bien reçu de ma part lorſqu'ils étoient fondés en raiſons, & donnés avec les égards que ſe doivent entre eux les gens de lettres. Quant à ceux qui ne cherchent qu'à répandre leur fiel ſur tous les objets qui s'offrent à leurs regards; j'ai ſouffert qu'ils me ſaliſſent de leur venin ſans en murmurer. J'ai eu encore aſſez d'humanité pour croire que cela a pû les ſoulager. Je croirai encore leur répondre aſſez amerement, en ſachant me taire.

Je fais voir dans le premier Livre de cet ouvrage qui étend ſi loin le domaine de la Médecine, que les fonctions de l'entendement & les reſſorts de la volonté ſont méchaniques. J'en développe en même tems le méchaniſme ſans m'attacher aux

ſentimens des Philoſophes qui ont vécu avant moi. On y trouvera des choſes abſolument neuves & l'on ſera ſurpris de voir les actions & les paſſions de l'ame confinées autrefois dans des raiſonnemens abſtraits, réduites à des idées ſi ſimples.

Dans le ſecond Livre, j'examine les cauſes phyſiques & générales dont le pouvoir ſur l'eſprit eſt inconteſtable. Ce ſont des cauſes matérielles qui forcent l'ame & le corps à exercer des fonctions conformes à leur nature. On y remarquera ce que peut la génération ſur les eſprits, la maniere dont les climats différencient les génies, s'il faut tout attendre de l'éducation morale ſans avoir égard à l'éducation corporelle; comment l'âge, le tempérament, le régime de vivre, les ſaiſons diſpoſent des inclinations de l'ame en variant les diſpoſitions des corps. Si ces idées ne ſont pas nouvelles, elles ont du moins l'avantage d'être raſſemblées ſous le même point de vue, & de former un tout beaucoup plus grand & beaucoup plus vaſte qu'on ne ſe le ſeroit imaginé.

Enfin dans le troiſieme Livre, je rapporte les défauts des opérations de l'entendement & de la volonté qui dépendent des vices de l'organiſation, comme il eſt prouvé dans le premier Livre, & j'emploie pour les détruire les mêmes cauſes phyſiques dont j'ai fait mention dans le ſecond Livre. C'étoit là le ſujet de mes recherches, & l'objet de l'attente de mes lecteurs. Cette méthode étoit le vrai moyen de trouver la vérité & de la faire connoître clairement aux autres (*a*).

Ainſi pour bien comprendre notre doctrine il faut en ſaiſir l'enſemble, & comparer cet Ouvrage à un arbre dont j'ai repréſenté les racines, le tronc & les fruits. On peut cueillir les fruits ſans avoir égard au tronc & aux racines. Mais ſi l'on veut

(*a*) *Ex quo triplex ille animi fœtus exiſtit: unus in cognitione rerum poſitus, & in explicatione naturæ: alter in deſcriptione expetendarum, fugiendarum ve rerum: tertius in judicando quid cuique rei ſit conſequens, quid repugnans; in quo ineſt omnis tum ſubtilitas diſſerendi, tum veritas judicandi.* Cicero. *Tuſcul. Quæſtionum lib. V. verſus medium.*

avoir une entiere connoiſſance de l'hiſtoire naturelle de cet arbre, on doit en diſtinguer toutes les parties, en examiner la nature, & en découvrir les propriétés.

Afin de ſatisfaire plus pleinement la curioſité des lecteurs, j'ai ajouté à la fin de cet Ouvrage une hiſtoire ſuivie des ſentimens des Auteurs qui ont paru vouloir traiter le même ſujet que moi. On y trouvera les traits de reſſemblance & la différence avec cet ouvrage. Cette généalogie d'idées qui ſe ſont ſuccédées de ſiécles en ſiécles, peut devenir intéreſſante & fixer le point où l'on doit commencer ſa carriere lorſqu'il s'agit de faire de nouvelles découvertes.

Comme j'entreprenois d'expliquer d'une façon méchanique les fonctions de l'ame unie au corps; comme les ſecours que j'indiquois pour remédier aux vices des corps qui occaſionnent la mauvaiſe diſpoſition des ames, ſont tous phyſiques; des eſprits mal inſtruits, ou mal intentionnés vouloient inférer de-là que je donne à penſer que l'ame n'eſt qu'une ſimple machine qui ne va que par reſſorts, ou du moins une ſimple modification de la matiere ſi elle n'eſt matiere elle-même.

A Dieu ne plaiſe que je penſe ainſi, ou que j'induiſe jamais les autres à le croire. Je ſai que l'ame n'eſt pas une modification de la ſubſtance divine, comme l'a prétendu *Spinoſa* (*b*). Je ſoutiens que l'ame n'eſt pas une modification du corps comme le penſoit *Epicure* (*c*). J'avoue que l'ame n'eſt pas un corps comme l'ont aſſuré *Tertullien* (*d*), *Hobbes* (*e*) & quelques autres Philoſophes, s'imaginant que tout ce qui eſt ſubſtance eſt matériel.

(*b*) Dans ſon *Tractatus Theologico politicus*, imprimé à Amſterdam en 1670. Voyez ſurtout dans ſes Œuvres poſthumes ce qu'il a intitulé *Ethica*.

(*c*) *Vacuum neque facere aliquid, neque pati poteſt, ſed motum tantùm per ſe corporibus præbet. Itaque qui incorpoream dicunt eſſe animam, deſipiunt. Nihil enim aut facere poſſet aut pati ſi eſſet hujuſmodi.* &c. Diogenes Laërt. *in vitâ* Epicuri

(*d*) *Definimus animam dei flatu natam, corporalem effigiatam* Q. Septimii Florent. Tertulliani *lib. de animâ, cap.* 22.

(*e*) Dictionnaire de *Bayle*, Article *Hobbes*, note N.

Je

Je n'ignore pas que l'ame eſt une ſubſtance contingente, raiſonnable, ſpirituelle & immortelle; mais je ſai auſſi que par des cauſes vraiment méchaniques l'ame eſt aidée, ou contrainte dans ſes opérations, que ſouvent par des cauſes de la même nature, elle eſt détournée dans ſes fonctions indépendamment de ſa volonté. Des exemples rendront ſenſible ce que je viens d'avancer. Certaines perſonnes deviennent comme ſtupides à cauſe du ſeul empêchement de la circulation du ſang dans les viſceres. Ceux-ci ſont plus ſpirituels après avoir bu un peu plus de vin qu'à l'ordinaire; ceux-là ſont mélancoliques par des affections purement corporelles, la cauſe augmentant de force, ils deviennent hypocondriaques & finiſſent par être fols, degrés qui dépendent abſolument de l'économie animale plus ou moins viciée. Voici donc des états où l'aſſiete de l'ame ſe trouve changée, ſans que l'ame dans ſon eſſence ſoit ſuſceptible d'aucun changement, & ſans que l'ame ceſſe pour cela d'être un eſprit. C'eſt cette variation ſeule qui fait tout mon principe & le fondement ſur lequel tout l'édifice eſt bâti.

Pour ôter toute reſſource aux eſprits malins, ou à ceux qui, trop prompts dans leurs concluſions, prétendroient m'accuſer de matérialiſme, je le dis en termes non équivoques, qu'il exiſte une ame raiſonnable & immortelle; que ſans elle, c'eſt-à-dire, ſans ſa préſence, nous ne pourrions avoir aucune idée, faire aucun raiſonnement, ni porter aucun jugement; que par ſa nature elle n'eſt pas capable d'errer dans ſes raiſonnemens, de renverſer l'ordre de ſes idées, ni de tirer de fauſſes conſéquences; que tout ceci ne peut provenir que des mauvaiſes diſpoſitions des corps; que les ames ſeront ſujettes à ces vices tant qu'elles ſeront unies à la matiere; que les cauſes Phyſiques modifiant les corps, modifient néceſſairement les ames; que Dieu ſeul eſt le médiateur qui diſpenſe ces modalités, puiſque

lui ſeul peut agir immédiatement ſur les ſubſtances ſpirituelles & les ſubſtances corporelles.

Où ſont donc à préſent ces idées de matérialiſme? L'on ne peut pas plus m'en accuſer que M. *Flechier* dont je n'ai fait pour ainſi dire, qu'étendre l'idée. » Qu'eſt-ce que l'eſprit, ſe de» mande-t-il à lui-même (*f*) dont les hommes paroiſſent ſi » vains? ſi nous le conſidérons ſelon la nature, c'eſt un feu » qu'une maladie & qu'un accident amortiſſent ſenſiblement, » c'eſt un tempérament délicat qui ſe déregle, une heureuſe » conformation d'organes qui s'uſent, un aſſemblage & un » certain mouvement d'eſprits qui s'épuiſent & ſe diſſipent, c'eſt » la partie la plus vive & la plus ſubtile de l'ame qui ſemble » vieillir avec le corps, &c.

Je ſens bien que c'eſt le méchaniſme des opérations attribuées à l'ame, qui effraie d'abord: mais la Philoſophie nous met à portée de rendre raiſon de beaucoup de phénoménes. Dieu ayant imprimé le mouvement aux cauſes ſecondaires, il les laiſſe agir ſelon leur détermination, & s'il emploie ſa toute-puiſſance pour s'y oppoſer, ce n'eſt que lorſque ſa bonté obtient des miracles de ſa juſtice. Laiſſons les Théologiens traiter ces vérités: pour nous, ne nous écartant point de la ſphére de notre ſujet, contentons-nous de ſuivre un méchaniſme que la raiſon peut connoître. Un ſeul exemple renferme toute notre doctrine ſur cet article. *Xantus*, le maître d'*Eſope*, fut interrogé par un Jardinier. Cet homme avoit obſervé que les herbes qui viennent de leur gré en plein champ, étoient beaucoup plus belles que celles qui étoient cultivées avec grand ſoin. Il en demanda la raiſon au Philoſophe. Dieu le veut ainſi, répondit *Xantus*. *Eſope* ſe mocqua d'une pareille réponſe, & ce fut avec raiſon, puiſque cette queſtion étoit du reſſort de la Phyſique,

(*f*) Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe de Montauſier. *Pag.* 16.

dont ſon maître faiſoit profeſſion. L'on ſait bien que tout ſe fait par la volonté de Dieu : mais la Philoſophie doit rendre des raiſons propres & particulieres, comme fit enſuite *Eſope* (*g*). Je ſens bien que par ignorance, par facilité, ou par pareſſe, on a plutôt recours à la raiſon du Philoſophe, qu'à celle du Fabuliſte; comme ſi la cauſe générale ne renfermoit pas ſous elle des cauſes particulieres ; comme ſi reconnoiſſant des corps mus par d'autres corps, cela empêchoit de reconnoître un premier moteur. Erreur inexcuſable, & qui doit être bannie dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre.

(*g*) Voyez la vie d'*Eſope* par *la Fontaine.*

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier un Ouvrage qui a pour titre *Médecine de l'Eſprit*, avec les Additions & les Corrections faites ſur l'Edition du même Ouvrage en l'année 1753, & je l'ai jugé très-digne de l'impreſſion. A Paris, ce 27 Avril 1767.

POISSONNIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; SALUT : Notre amé LOUIS-ETIENNE GANEAU, Ancien Conſul, Libraire & Sindic de ſa Communauté. Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire réimprimer & donner au public : *La Médecine de l'Eſprit*, par M. LE CAMUS ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de renouvellement de Privilége pour ce néceſſaire. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de cinquante années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. Faiſons défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre,

©BIUM

faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun Extrait, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende, contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilége; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notredit Sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Vice-Chancelier, & Garde-des-Sceaux de France, le Sieur DE MAUREPOU; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons, & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant, & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le dixieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante ſept, & de notre regne le cinquante-deuxiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1316, fol. 235, conformément au Réglement de 1723. A Paris ce 23 Juin 1767.

GANEAU, *Syndic.*

MÉDECINE

©BIUM



MÉDECINE DE L'ESPRIT,

Où l'on traite des dispositions & des Causes Physiques qui influent sur les opérations de l'ame ; & des moyens de maintenir ces opérations dans un bon état, ou de les corriger lorsqu'elles sont viciées.

INTRODUCTION.

CEUX qui tendent à l'universalité des connoissances, ou qui veulent s'appliquer à quelque genre d'étude utile & avantageux, doivent regarder la Médecine comme une de ces Sciences, qui naissant du concours de toutes les connoissances humaines, mérite d'autant plus d'être cultivée, qu'un esprit qui sçait déduire avec justesse ses conséquences, en peut retirer les plus grands avantages soit pour la vie animale, soit pour la vie civile.

Etendue de la Médecine.

Si c'est elle qui nous présente le livre entier de la nature à lire & à méditer, c'est aussi par son secours que nous exécutons le précepte de cet ancien Philosophe qui fut mis au nombre des sept Sages pour avoir

Un de ses avantages, la connoissance de soi-même.

prononcé ces judicieuſes paroles, *Connoiſſez-vous vous-même* (*a*). Précepte qui lui paroiſſoit de difficile exécution, & qui l'étoit auſſi, puiſque perſonne n'a reçu pareil honneur pour l'avoir pratiqué. Ouvrons la barriere; applaniſſons le chemin, & pénétrant dans les labirintes les plus ſecrets de notre conſtitution, ſaiſiſſons, s'il ſe peut, le méchaniſme de nos corps, déchirons le voile qui couvre nos ames, développons les loix de l'union de ces deux ſubſtances hétérogenes, & bientôt nous parviendrons à cette connoiſſance de nous-mêmes.

Ce que c'eſt que la connoiſſance de ſoi-même.

En effet qu'eſt-ce que ſe connoître ſoi-même? ſinon ſçavoir au juſte l'hiſtoire des différentes opérations de la plus noble partie de ſon être, & connoître tous les reſſorts qui font mouvoir & ſentir cette machine qu'on appelle à juſte titre le petit monde. A-t-on acquis ces connoiſſances? l'ouvrage n'eſt que commencé, le plus difficile reſte encore à faire. Il faut par ſes recherches découvrir ce que peut produire la combinaiſon des actions réciproques de ces deux ſubſtances dont l'une eſt étendue, matérielle, viſible, incapable de ſentiment, de raiſonnement, de jugement, de paſſions & de vertus; & l'autre au contraire inétendue, immatérielle, inviſible, capable de ſentir, raiſonnant ſur tout, jugeant de tout, le jouet des vices & des paſſions; enfin le champ où germent, croiſſent & fructifient les vertus.

Union de la Médecine & de la Métaphyſique.

Ici la Phyſique & la Méthaphyſique ſemblent s'unir ſi intimement, qu'en voulant les ſéparer on ne peut atteindre le but qu'on s'étoit propoſé. Il n'appartient qu'à la ſcience qui doit connoître également & les eſprits & les corps, de traiter de ces combinaiſons abſtraites. Or cette ſcience n'eſt autre choſe que la Médecine, dont le pouvoir s'étend ſoit médiatement, ſoit immédiatement ſur les deux ſubſtances qui compoſent notre individu. Ce ſeroit à tort que l'on conteſteroit le pouvoir de la Médecine ſur les corps. Cette multitude infinie de perſonnes délivrées des maux les plus cruels, & arrachées des bras de la mort, met le fait tellement en évidence, qu'il ne ſeroit pas raiſonnable même d'en douter. Il n'en eſt pas de même de ſa puiſſance ſur l'eſprit. Ceux dont les lumieres ne ſont pas aſſez étendues, croiroient peut-être pouvoir la lui conteſter; mais qu'ils jettent les yeux ſur tant de perſonnes qui livrées à la folie ou à l'humeur la plus noire, ont été rendues par ſon ſecours à la raiſon la plus ſaine & la plus libre.

Objet de la Médecine tiré de ce principe.

Après ces réflexions préliminaires, on ſent qu'il eſt de l'objet de la Médecine de remedier non ſeulement aux vices du corps, mais encore à ceux de l'eſprit; ou du moins de découvrir les moyens qui ſont propres à entretenir le commerce le plus exact qu'il eſt poſſible, entre l'ame & le corps. C'eſt cette derniere partie auſſi négligée que ſi elle étoit inconnue en Médecine, que j'entreprens de mettre dans un certain jour. Je le ferai d'autant plus volontiers, que chacun doit tendre à perfectionner la profeſſion qu'il a em-

(*a*) Thaletis *illud eſt*, noſce te ipſum. *Quod* Antiſthenes *in ſucceſſionibus ait fuiſſe* Phemonoës, *idque ſibi uſurpaſſe* Chilonem. Diogenes Laertius *de vitâ & moribus Philoſophorum, lib. 1, in vitâ* Thaletis.

braſſée, & que l'illuſtre *Deſcartes* nous aſſure (*b*) que ſi l'on pouvoit trouver quelque moyen pour rendre les hommes plus ſages & plus ingénieux, ce ne ſeroit que dans l'art des *Chirons* & des *Eſculapes*. Sans doute que ſi tant de célebres Médecins qui ont paru depuis ce grand Philoſophe, avoient fait attention à cette ſage réflexion, les eſprits lents ou effrenés, foibles ou violens, abrutis, &c, ſeroient plus rares, & l'on ne regarderoit pas aujourd'hui comme incurables mille défauts qui obſcurciſſent l'entendement, & dépravent la volonté. Ce n'eſt pas que je prétende par là relever le prix de cet Ouvrage, & faire entendre ici que de toute éternité l'être ſuprême ait attendu juſqu'à ce moment pour éclairer & corriger par mes leçons l'entendement humain. Je connois trop ma foibleſſe, & ſi je haſarde cet Ecrit, l'orgueil ni l'intérêt ne m'ont pas mis la plume à la main; le deſir d'être utile aux hommes m'a engagé à tracer & à arranger les réflexions contenues dans ce livre.

Ce n'eſt peut-être pas mal-à-propos que j'avoue ici ma foibleſſe. Pluſieurs peut-être penſent-ils déja que c'eſt manquer d'eſprit que de prétendre en donner. Je le veux: & peu m'importe, pourvû que pluſieurs perſonnes ſentent les bons effets des préceptes que je compte donner dans la ſuite de cet Ouvrage. S'ils ont de l'eſprit, je les en félicite; ce n'eſt pas pour eux que j'écris. Serai-je repréhenſible pour vouloir ſoulager le foible, & tendre une main ſecourable à ceux qui, pour ainſi dire, déſavoués par une nature maratre, languiſſent dans des ténébres qui ne peuvent être diſſipées que par le flambeau que je leur préſente (*c*). Je ne ſuis pas aſſez aveuglé par l'amour propre, pour croire que j'aie tout détaillé exactement dans cet Ouvrage, & que pluſieurs aidés des lumieres qu'il peut fournir, réuſſiſſent dans leurs entrepriſes. Pour remédier à cet inconvénient, il faut conſulter les Médecins, qui par l'étude particuliere qu'ils font de l'homme, connoiſſent les vices des organes qui empêchent les fonctions de l'ame; & par l'étude qu'ils font de toute la nature, ſont en état d'indiquer les moyens qui peuvent remedier à ces vices.

Fondement de cet Ouvrage; que les ames ſont eſſentiellement les mêmes.

Remedier aux vices des ames, ce n'eſt pas une choſe dont les difficultés ſoient inſurmontables. Ce n'eſt préciſement que remedier aux vices des corps. Cette réflexion ſeule doit éloigner toute idée d'impoſſibilité. En effet ſi l'on conſidere que Dieu a dû créer les ames eſſentiellement les mêmes, comme ſa bonté nous engage à le croire (*d*), les ames ne doivent être différemment modifiées que par leur union avec les corps. D'ailleurs ſi

(*b*) *Animus adeò à temperamento & organorum corporis diſpoſitione pendet, ut ſi ratio aliqua inveniri poſſit, quæ homines ſapientiores & ingenioſiores reddat, quam hactenùs fuerunt, credam illam in Medicinâ quæri deberi.* Cartheſius *diſſ. de methodo* 6. §. 2.

(*c*) *Quòd ſi illi freti ingenio, noſtrâ præceptione non indigerent, tamen juſtâ de cauſâ daretur quare iis qui minùs ingenii habent adjumento velimus eſſe.* Cic ad Herennium, lib. 3.

(*d*) *Omnes hominum animæ dignitate naturæ omninò uniformes ſunt, nec inter ſtultiſſimi cujuſpiam & ſapientiſſimi hominis animos ulla planè diverſitas reperiri poteſt . . . Quod ſi interdùm videamus hominem alterum alteri ingenii acumine, & intelligendi vi excellere, hanc varietatem certum eſt, non à majori, minorivè intellectûs præſtantiâ oriri, ſed ex organi diſpoſitione & aptitudine diverſâ proficiſci.* Ant. Zara. *anat. ingenior Sect.* 1. *membro* 2. Il cite Ariſtot. *lib.* 3. *Metaphyſ. cap.* 4. Durandum *in* 2. *Sentent. diſt.* 32. *queſt.* 3. Zimara *theor.* 54. Sotum *in prædicam. cap. de Subſtantiâ, quæſt.* 2. Sonſinat. *lib.* 8. *Metaph. quæſt.* 26. & Argentinat. *in* 2. *Sentent. diſtinct.* 32. *quæſt.* 1. *artic.* 2.

Médecine de l'esprit - page 19 sur 375

Dieu n'a mis aucun vice dans les ames, comme ſa juſtice nous le perſuade; les défauts que nous apercevrons dans notre entendement & dans notre volonté, ne pourront être rejettés que ſur les vices de notre organiſation. Car ſi nous conſiderons l'ame en faiſant abſtraction des corps, nous la concevrons totalement livrée à l'intelligence la plus pure, & poſſedée par l'amour de l'infiniment beau & de l'infiniment bon.

Ces principes ne ſont pas avancés ici comme purement ſpéculatifs : on doit en retirer les plus grands fruits pour la pratique. Car l'ame d'un homme ſtupide eſt immortelle, immatérielle, capable de penſer, & égale à celle du plus grand Mathémathicien; celle de ce Mathématicien endormi ou en délire, n'en eſt pas moins tout ce qu'elle étoit auparavant. Il n'y a donc que les différentes façons d'être des corps qui modifient les ames différemment. Si elles ne ſont différenciées que par leur union à la matiere à laquelle Dieu les a attachés; tout ce qui pourra modifier différemment cette matiere, variera auſſi les opérations de l'ame qui lui eſt unie. Or nous pouvons agir ſur la matiere d'une façon déterminée; nous pouvons donc retablir l'ame de ce ſtupide dans tous ſes droits, & lui faire exécuter toutes ſes fonctions avec autant de liberté & de juſteſſe que le pourroit faire le plus bel eſprit.

Diviſion de tout l'Ouvrage.

Afin de parvenir à cette fin, & de rectifier mille autres défauts ſoit de l'entendement, ſoit de la volonté, voici le plan de notre ouvrage dans lequel on trouvera la ſolution d'un grand nombre de difficultés qu'on auroit pû placer ici, mais qui exigeoient la connoiſſance de nos principes avant de les réſoudre.

1°. Pour ne rien laiſſer à deſirer & pour éclaircir la méthode que nous propoſerons, nous expoſerons le méchaniſme qui contribue aux opérations de notre ame. Cette partie peut s'intituler *La Logique des Médecins.* Nous l'appellons ainſi parce qu'après avoir examiné la partie Méthaphyſique de l'entendement & de la volonté, comme on le fait ordinairement dans les écoles, nous ferons voir la part que prennent nos organes dans l'exercice de ces facultés de notre ame. Or ce détail appartient abſolument aux Médecins.

2°. Nous aſſignerons les cauſes générales qui peuvent différencier les eſprits; c'eſt ce que nous comprendrons ſous le titre de *Cauſes Phyſiques qui influent ſur les eſprits.*

3°. De ces deux premiers livres nous tirerons des conſéquences qui ſeront autant de préceptes ſoit pour acquerir de l'eſprit, ſoit pour remedier à ſes vices. Nous intitulerons cette partie *la Médecine de l'Eſprit.*

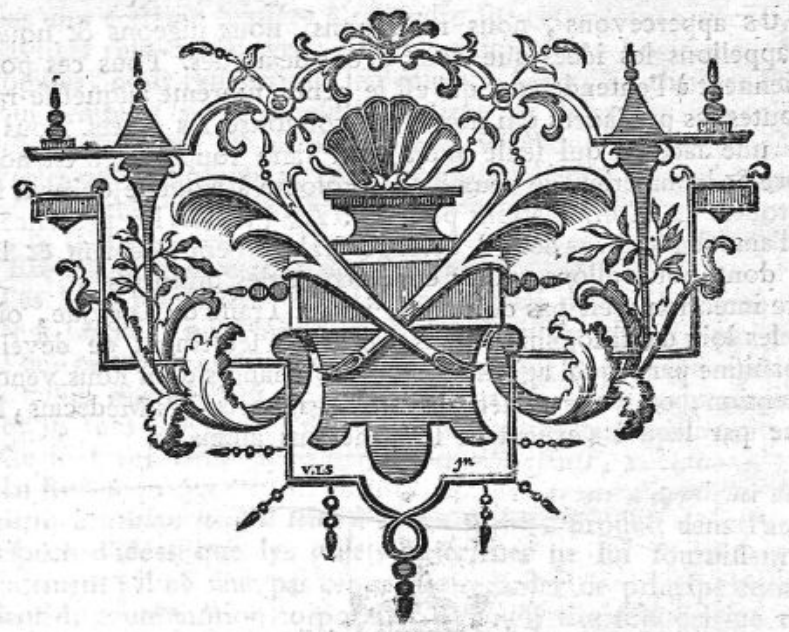
Cette expoſition de notre deſſein fait voir combien notre Ouvrage différe du projet d'*Antiphon* un des dix Orateurs dont *Plutarque* a écrit la vie (*e*). Cet homme dont le langage étoit exquis & plein de perſuaſion, compoſa un art de remedier aux ennuis & aux maladies de l'eſprit, de même que les Médecins guériſſent les maladies & les douleurs du corps.

(*e*) Vie des dix Orateurs par *Plutarque.*

©BIUM

Pour mettre en pratique ſes préceptes, il fit conſtruire une petite maiſon à Corinthe ſur la place avec cette inſcription audeſſus de la porte, *qu'il faiſoit profeſſion, & avoit le moyen par ſes paroles de guérir les ames chargées d'ennuis & de triſteſſe.* Il y réuſſiſſoit le plus ſouvent, mais il dédaigna par la ſuite un art qui ne lui parut pas bien ſupérieur. Nous ne prétendons pas par la morale & par des conſolations purement ſpirituelles relever les ames abbatues par les chagrins, la triſteſſe & les inquietudes; nous voulons, en operant directement ſur les corps, rendre plus libres & plus parfaites les fonctions de l'eſprit. C'eſt pourquoi nous ne mettrons pas audeſſus de notre porte l'inſcription d'*Antiphon.* Elle ne nous convient pas plus qu'à tout autre Médecin dont les cabinets ſont auſſi bien que la bibliothéque d'*Oſymandias*, MEDICA ANIMÆ OFFICINA (*f*).

(*f*) *Oſymandias* qui ſucceda à Buſiris Fondateur de Thébes, avoit fait mettre audeſſus de ſa Bibliotheque cette inſcription Ψυχῆς ἰατρεῖον. *Diodorus ſiculus*, lib. 1. pag. 45.



LIVRE PREMIER.

LA LOGIQUE DES MEDECINS.

L'ame a deux puiſſances actives générales, l'entendement & la volonté.

NOUS appercevons, nous raiſonnons, nous jugeons & nous nous rappellons les idées que nous avons déja eues. Tous ces pouvoirs appartiennent à l'entendement qui eſt le genre ſuprême auquel ſe rapportent toutes les puiſſances qui nous font connoître les objets. Nous avons encore une faculté qui ſeule ſuffit pour faire ſoupçonner en nous un être libre & immatériel, je veux dire la volonté à laquelle doivent ſe rapporter toutes les déterminations poſſibles. Ainſi toutes les puiſſances actives de l'ame ſe réduiſent donc à deux générales, l'entendement & la volonté, dont nous allons traiter en deux parties diſtinctes.

Notre intention n'eſt pas de donner ici un Traité de Logique, où l'on diſcute les loix du ſillogiſme. Nous tâcherons ſeulement de développer le méchaniſme par lequel agiſſent les deux puiſſances dont nous venons de faire mention, ou pour parler ſelon le langage reçu des Médecins, le méchaniſme par lequel s'exécutent les fonctions animales.

©BIUM

PREMIERE PARTIE.

DE L'ENTENDEMENT.

L'ENTENDEMENT *eſt la faculté générale de connoitre.* Cette faculté part de trois grandes ſources : les ſens, la réflexion & un principe compoſé de ces deux premiers. Qu'on remarque bien cette vérité. Si elle a dû couter bien des travaux & des méditations à celui qui a été aſſez heureux pour la découvrir ; elle n'en a pas moins couté à celui qui eſt aſſez hardi pour l'étendre à toutes les opérations de l'ame. En effet ſi nous n'avions pas une certaine lumiere à répandre ſur cette grande vérité, ou ſi nous n'avions rien de nouveau à communiquer aux Logiciens, & aux Phyſiologiſtes, nous renverrions ſeulement à *Locke*, ce chef des Philoſophes, qui ſembloit avoir épuiſé la matiere au ſujet des connoiſſances humaines. Mais il n'en eſt pas ainſi, nous cherchons à terminer toutes les controverſes des Philoſophes, & nous voulons enfin propoſer une meſure fixe à laquelle puiſſent s'appliquer toutes les ſpéculations que l'on a faites, & que l'on fera ſur l'entendement humain. De ſorte que cette meſure fixe ſoit le ſigne certain de la vérité.

Principes dont réſulte l'Entendement.

1°. Les Sens fourniſſent à l'ame une infinité d'idées ſi claires, ſi diſtinctes & ſi ſimples, qu'il lui ſeroit impoſſible de les acquerir par une autre voie que par les Sens. Telles ſont, par exemple, les idées de couleurs & de ſons qu'un aveugle, ni un ſourd ne peuvent jamais acquerir par cette raiſon qu'ils ſont privés des ſens qui devroient leur communiquer ces idées. Ce ſont ces idées qu'on appelle *appréhenſions, perceptions.*

Les Sens.

2°. La Réflexion qui eſt *cette facilité que nous avons d'appliquer de nous-même notre attention tour à tour à divers objets*, produit dans l'ame une autre eſpece d'idées que les objets extérieurs ne lui fourniſſent point immédiatement : il ne faut pas cependant regarder ce principe comme indépendant de toute motion corporelle, puiſqu'il tire ſon origine de l'attention aux opérations de l'ame ſur les idées qu'elles a reçues des ſens, & que cette *attention* elle-même *n'eſt que la conſcience que nous avons de notre maniere d'être actuelle.*

La Réflexion.

Cette maniere de connoitre, la plus noble par elle-même, puiſqu'elle produit en nous l'intelligence & la conception dépend donc des ſens. Elle en dépend tellement qu'il eſt impoſſible de l'en ſéparer, comme on peut s'en aſſurer en examinant le développement des idées des enfans. C'eſt pourquoi nous n'en traiterons pas particulierement dans cet Ouvrage. Nous nous contenterons de faire remarquer ſon alliance avec toutes les

©BIUM

opérations de l'ame, ſes progrès lorſque celles-ci ſe développent, & ſa perfection lorſque les autres deviennent plus libres & plus parfaites.

Un principe compoſé des deux premiers.

3°. Le Principe compoſé des ſenſations & de la réflexion fournit à l'ame de telles impreſſions qu'elles ne ſeroient plus les mêmes s'il n'y avoit qu'un ſeul de ces principes qui agiſſe. C'eſt une coopération des ſens & de la réflexion. Telles ſont ces ſituations combinées de l'ame & du corps, dont réſultent des idées, ou des ſentimens ſoit triſtes, ſoit agréables; de ſorte qu'il eſt fort difficile de diſtinguer ſi c'eſt l'ame ou le corps qui influent davantage dans ces momens. Comme il n'y a aucune partie de l'entendement dans laquelle cette coopération ne ſe rencontre, nous pourrons ſouvent en donner des exemples; il nous ſuffit ici de la faire remarquer.

Cette grande diſtinction dont peut-être on n'entrevoit pas encore toute l'utilité, étant une fois bien conçue, nous allons examiner par ordre chacune des opérations de l'entendement; nous éviterons par ce moyen toute obſcurité. Ce n'eſt peut-être pas la choſe la plus facile d'un ouvrage de ranger chaque choſe à ſa place. La méthode eſt auſſi utile, & peut-être plus difficile que l'invention.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SENSIBILITÉ ET DES SENSATIONS.

AVANT de connoître il faut ſentir; avant de ſentir il faut être ſenſible. Il eſt donc néceſſaire de parler de la ſenſibilité avant d'examiner les ſenſations qui ſont le principe de nos connoiſſances. Matiere difficile, mais digne des recherches de tout Philoſophe. Si l'on ne doit pas ſortir de ſoi-même pour la ſaiſir, il faut avoir médité ſur toute la nature pour en traiter pertinemment.

ARTICLE I.

DE LA SENSIBILITÉ.

Ce que c'eſt que Senſibilité.

LA *Senſibilité eſt l'aptitude à recevoir les impreſſions des objets.* D'où vient cette aptitude? c'eſt-là le point de la queſtion.

Toutes les ſubſtances créées ſont organiſées, ou ſans organiſation. Les premieres ſont compoſées de fibres, jouiſſent de la vie, & ſont connues ſous les noms d'animaux & de végétaux. Les dernieres ſont maſſives, n'ont que des particules appliquées les unes contre les autres & ſont *inertes*. Elles conſtituent le regne minéral.

Les fibres qui compoſent les ſubſtances organiſées, ont d'abord été fluides. Elles ſont ſorties d'une matiere ſeminale qui a circulé dans le corps

©BIUM

corps des animaux & des végétaux. Imaginés cette liqueur gluante & transparente qui sort des mammelons ou filieres des vers à soie, des chenilles, des araignées; qui se durcit à l'air en conservant sa soupleſſe, & qui forme un fil solide. Ces fibres, ou ces fils dans leur simplicité primordiale sont élastiques, c'est-à-dire que, comme tous les autres corps élastiques, ils ont une tendance à revenir dans leur premier état lorsqu'ils ont été courbés, ou comprimés.

Plusieurs de ces fibres sont unies entre elles, & forment différens tissus. Les uns sont solides, les autres sont souples & flexibles. C'est dans les tissus solides, tels que les os & les cartilages qu'on remarque particuliérement l'élasticité : propriété qui leur est commune avec les autres corps non organisés de la nature, & qui ne les en distingue pas, puisqu'elle ne leur donne pas le sentiment.

Si l'assemblage de ces fibres unies forme un tissu souple & flexible qui se roulant sur lui-même, donne naissance à un petit tuyau ou un petit vaisseau à travers lequel puisse passer un fluide plus ou moins ténu; alors on commence à entrevoir l'action d'un solide élastique sur un fluide mis en mouvement, & la réaction de ce fluide agité sur un solide élastique. C'est là le premier point de la vie, qui ne consiste que dans l'action réciproque des solides sur les fluides, & des fluides sur les solides. C'est dans ce petit vaisseau, qu'outre les propriétés générales du ressort, on découvre une propriété particuliere connue sous le nom de force tonique. Cette force est une tendance continuelle au racourcissement, quelquefois-même un racourcissement actuel. Action qui est inséparable de la vie, qui ne dure qu'autant que la vie subsiste & qui est le premier principe de la sensibilité.

Action tonique principe de la Sensibilité.

Réunissez plusieurs de ces petits vaisseaux, formez-en des membranes, des muscles, des organes propres à exécuter différens mouvemens, vous y observerez toute l'étendue de la force tonique. En effet coupez transversalement une masse charnue; les portions divisées s'écartent d'elles-mêmes. Cette force ne paroît convenir particulierement qu'aux animaux & aux parties sensibles : car on n'observe pas cette rétraction spontanée lorsqu'on fend une pierre, lorsqu'on scie un os, lorsqu'on casse un morceau d'acier qui jouit du plus grand ressort. Plus les parties sont douées de cette force de rétraction, plus elles sont sensibles. Les nerfs, les ligamens, les tendons sont les parties qui ont le sentiment le plus exquis, parce qu'elles sont dans les animaux les parties susceptibles de la plus grande rétraction.

Nous avons dit que cette force tonique ne paroissoit convenir qu'aux animaux, parce que nous n'osons pas affirmer que les végétaux aient des fibres dépourvues de toute force tonique, & qu'ils soient absolument privés de tout sentiment. Ils nous paroissent languir & périr par les impressions trop fortes du froid & du chaud, souffrir de la trop grande humidité & de la trop grande sechereſſe. Ils ont une vie, & nous pensons que le sentiment est inséparable de la vie. On ne peut pas dire que les

©BIUM

minéraux vivent : auſſi ne jouiſſent-ils d'aucune force tonique. Tout ce que nous pouvons aſſurer, c'eſt que les fibres des végétaux ont une force tonique bien inférieure à celle des animaux. Leurs fibres ſont plus dures & plus roides, elles ſont ligneuſes & approchent de la nature des os & des cartilages qui en perdant leur flexibilité ont perdu leur ton, pour ſe rapprocher de l'élaſticité qui eſt la qualité intrinſéque des corps non organiſés. Que cette force tonique au contraire eſt vive dans les animaux! Nous en verrons des exemples frappans en portant nos regards ſur les cauſes déterminantes qui la mettent en action. Ces cauſes ſont ou une impreſſion extérieure, ou une impreſſion intérieure.

Si l'impreſſion extérieure eſt legere & ne fait qu'un doux chatouillement; les fibres palpitent, & par leur trémouſſement occaſionnent un ſentiment de plaiſir; plaiſir qui doit accompagner tout mouvement proportionné à la force vitale & tendant à la conſervation de l'individu. Si l'impreſſion extérieure eſt trop forte, elle excite une eſpéce de convulſion dans les fibres, qui les force à expulſer la cauſe irritante qui tend à les détruire. Delà l'éternuement occaſionné par le tabac, le vomiſſement produit par l'émétique, les criſes dans toutes les maladies, ou ſi vous voulez les efforts que fait la conſtitution animale pour ſe débarraſſer des cauſes morbifiques.

Les impreſſions intérieures ſont produites par les paſſions. Dans les affections douces & tranquilles il ſe repand dans tout le corps de l'animal une volupté qui lui fait chérir ſon exiſtence actuelle & qui lui fait deſirer de la prolonger dans cet état. Au contraire dans les paſſions vives & tumultueuſes, telles que la crainte & la colere, toutes les fibres frémiſſent, elles ſe reſſerrent de façon que la reſpiration eſt gênée, que le mouvement du cœur eſt embarraſſé, que les machoires par leur conſtriction & colliſion font grincer les dents, que les yeux deviennent menaçans, &c, tout annonce la tendance des fibres au raccourciſſement.

Il eſt une troiſieme force qu'on obſerve dans les fibres, c'eſt la force muſculaire. Elle eſt la plus conſiderable de toutes les forces des ſubſtances animales, & elle eſt propre à l'animal ſeulement. C'eſt une contraction très-forte des fibres charnues deſtinée à produire quelque mouvement. Elle eſt de trois eſpéces; méchanique, volontaire, mixte. 1°. L'action muſculaire méchanique eſt celle qui eſt indépendante de l'ame, tel que le mouvement du cœur. 2°. L'action muſculaire volontaire eſt celle qui dépend de la volonté, tel que le mouvement du bras, ou de la jambe. 3°. L'action muſculaire mixte eſt celle qui s'exécute par les loix générales du méchaniſme, & qui peut être augmentée ou diminuée par la volonté, tel que le mouvement de la reſpiration & celui des paupieres.

Cette matiere qui ſera la baſe de notre doctrine, eſt aſſez intéreſſante pour être reſumée ici en peu de mots. Les fibres animales ſont douées de trois eſpéces de forces; la force élaſtique, la force tonique, la force muſculaire.

1°. La force élaſtique convient tant aux ſubſtances organiſées, qu'aux

©BIUM

maſſes non organiſées. Quoiqu'elle contribue beaucoup à l'entretien de la vie des animaux & des végétaux, elle ſubſiſte même après leur mort, parce qu'elle dépend de la cauſe générale de l'élaſticité.

2°. La force tonique ne convient qu'aux ſubſtances organiſées. Elle périt avec la vie. C'eſt elle qui pendant la vie donne la ſenſibilité qui eſt abſolument détruite avec la vie. Elle eſt donc incompatible avec les ſubſtances inertes & inſenſibles.

3°. La force muſculaire ne convient qu'aux ſeuls animaux. Eux ſeuls peuvent faire volontairement des mouvemens locaux. Cette force les diſtingue des végétaux & des minéraux. Elle differe de la force tonique parce que celle-ci n'eſt pas ſoumiſe à l'empire de la volonté & exerce ſon pouvoir ſur toutes les parties ſenſibles; tandis que celle-là dépend le plus ſouvent de la volonté & n'a lieu que dans les parties muſculaires, ou charnues.

Il réſulte de cette doctrine que les minéraux, tels que les pierres & les métaux, n'ont aucune connoiſſance, parce qu'ils ne ſentent pas; que les végétaux peuvent avoir quelque conſcience de leur exiſtence, parce qu'ils peuvent avoir quelque ſentiment; mais c'eſt-là où doivent ſe borner toutes leurs connoiſſances, puiſqu'ils manquent des organes des ſens qui leur fourniroient les idées des ſons, des couleurs, &c; que les ſeuls animaux connoiſſent parfaitement, parce qu'ils ont ce ſentiment exquis qui leur donne la conſcience de leur exiſtence & qui leur fait appercevoir les relations qu'ils ont avec les autres objets.

Il réſulte encore de cette doctrine que c'eſt dans la partie même où ſe fait l'impreſſion, qu'eſt le ſentiment même de cette impreſſion, puiſque cette partie eſt ſenſible par elle-même; qu'il eſt inutile de faire propager cette impreſſion juſqu'au cerveau par le moyen des nerfs & d'inventer un *Senſorium commune* qui n'exiſta jamais. *Sens commun* auquel on n'a jamais donné une place ſtable dans le cerveau. *Deſcartes* le plaça dans la glande pinéale, *Villis* dans les corps cannelés, quelques modernes dans le corps calleux (*a*), d'autres auroient pu le fixer ailleurs encore avec autant de fondement. Il ne faut pas beaucoup de place pour loger un être

Senſibilité ne dépend pas du ſens commun.

(*a*) Celui qui nous paroît avoir expoſé le plus clairement cette matiere (ſi cependant elle eſt ſuſceptible de clarté) c'eſt M. *Queſnay* dans ſon *Eſſai Phyſique ſur l'Œconomie Animale*; imprimé à Paris chez Cavelier 1747, où il dit *Tome* III. *pag.* 196, » Toutes » les Senſations que nous recevons d'un objet par » les différens organes des Sens, ſe réuniſſent tellement dans l'idée que nous avons de cet objet, que » nous les appercevons toutes diſtinctement les unes » dans les autres; d où il paroît que les modifications » du mouvement des eſprits animaux de nos différens » ſens, ſe réuniſſent & ſe péaetrent ſans ſe détruire » & ſans ſe confondre, pour former en quelque ſorte » & comme en un point, à l'endroit du ſiége de » l'ame (le corps calleux) une eſpéce de *Confluent* » où ſont raſſemblés tous ces mouvemens qui cauſent » à l'ame des idées ſi diſtinctes & ſi compoſées. Je me » ſert du mot *Confluent* pour exprimer ce concours » des eſprits, nommé par les Anciens *Senſorium commune*, où ſont raſſemblées, ſuivant leur langage, » toutes les *eſpéces impreſſes* qui nous cauſent toutes » les idées que nos facultés animales peuvent nous » procurer » Toute cette doctrine eſt interpretée dans le *Chap.* 17 *pag.* 248, où il eſt poſitivement queſtion du *Senſorium commune*. Après qu'un Auteur a mis de pareils principes, on ne doit plus être étonné qu'il ſoit étonné lui-même, *pag.* 250, » que *Locke* ait été » ſi diffus & ſi obſcur ſur la nature de nos idées qui » avoit été traitée ſi ſavamment par le Pere *Male-* » *branche*; & *p.* 252, » après une lecture ennuieuſe, » on s'apperçoit que l'Auteur, *Locke*, n'avoit ſur » l'entendement humain, que des notions obſcures, » imparfaites, fort vagues & fort confuſes. «

Médecine de l'esprit - page 27 sur 375

©BIUM

imaginaire ; peu importe l'endroit où on le place ; & ce ne ſeroit pas avoir le ſens commun, dans le ſens moral, que de ſoutenir de bonne foi qu'il réſide plutôt dans une partie du cerveau que dans une autre.

Ni du cerveau. Ce qu'eſt le cerveau, & ſes uſages.

Nous le déclarons ici, le cerveau n'eſt pas un organe compoſé de la maniere dont on l'avoit imaginé, & ne ſert pas aux uſages auxquels il ſembloit qu'on l'avoit deſtiné. Le cerveau eſt une maſſe pulpeuſe où l'on ne voit pas plus d'organiſation que dans du lait caillé ou de la bouillie. Auſſi cette maſſe eſt elle inſenſible comme toutes les expériences le démontrent. Comment donneroit elle donc le ſentiment, en étant elle-même dépourvue ? Sa molle conſiſtence eſt entretenue par des vaiſſeaux ſanguins qui l'arroſent & qui ſemblent ſe perdre dans ſa ſubſtance, pour y dépoſer une limphe bien travaillée dans les routes de la circulation & dans tous les organes qu'elle a traverſé. A ſa baſe naiſſent différens faiſceaux médullaires qui ſont l'origine des nerfs. Tous les cordons des nerfs en ſortant par les trous du crane & par ceux des vertébres, ſont accompagnés des allongemens particuliers de la dure mere & de la pie mere. Ceux de la dure mere leur ſervent de gaines dans leur paſſage par les ouvertures oſſeuſes. Ceux de la pie mere non ſeulement accompagnent & enveloppent tout au long chaque cordon de nerfs, mais ils forment encore des cloiſons internes entre tous les filets dont chaque cordon eſt compoſé. Ces filets ſe diſtribuent à toutes les parties du corps, s'y épanouiſſent & ſont peut-être les premiers rudimens des parties organiques, & ſenſibles ; car c'eſt dans les filets nerveux qu'on remarque la plus grande force élaſtique, & la plus grande force tonique.

Le cerveau ne doit donc pas être conſidéré comme un aſſemblage de fibres qu'on peut mouvoir & fléchir en tout ſens. Erreur que nous avions adopté dans la premiere édition de cet Ouvrage, ſur la foi de pluſieurs Phyſiologiſtes. L'inſpection, & les expériences que nous avons fait ſur cet organe dont la texture paroiſſoit ſi obſcure, nous ont détrompé & nous ont démontré que ces fibres n'exiſtoient pas (*b*). C'eſt un filtre à travers lequel ſe ſépare une ſéve que les nerfs ſucent de la même maniere que les racines des plantes pompent de la terre la ſéve qui leur eſt analogue. C'eſt une pulpe dans laquelle ſe prépare un ſuc gélatineux propre à l'accroiſſement, la nutrition, la conſervation, la reproduction de l'animal ; lequel ſuc coule à travers les nerfs pour être diſtribué à toutes les parties & leur donner la force, la nourriture & la vie.

En effet liés, comprimés, coupés un nerf ; que ce nerf ſoit paraliſé ; la partie à laquelle il ſe diſtribuoit, maigrit, perd ſa force, ſon mouvement & ſa ſenſibilité. Il ne lui reſte plus que cette vie végétative que toutes les autres parties reçoivent également par le torrent de la circulation : de même que la ſéve qui circule dans un arbre lui donne la fraîcheur & la vie ſans lui donner la ſenſibilité. Le ſang circule dans un homme endormi, cependant il ne ſent pas, il n'a que la puiſſance d'être ſenſible. Par la cir-

(*b*) Voyez les Mémoires ſur le cerveau dans les *Mémoires ſur différens ſujets de Médecine*, imprimés chez Ganeau, 1760.

©BIUM

culation les organes des ſens ſont toujours tendus, & dans une eſpéce d'érétiſme qui favoriſe la tendance au raccourciſſement ou la force tonique inſéparable de la vie. Force qui eſt éminente dans les nerfs & qui donne la ſenſibilité partout où ils ſe diſtribuent ſans être gênés ou comprimés.

On objectera que la circulation ceſſant, la vie ceſſe & en même tems toute ſenſibilité. Donc, dira-t-on, la ſenſibilité dépend entierement de la circulation. Cette concluſion eſt trop générale; ce n'eſt qu'en la reſtraignant qu'elle deviendra vraie. Les modifications qu'on doit y mettre, rentrent dans notre doctrine, & la rapprocheront de la vérité. Le cœur, un des premiers mobiles de la vie, eſt un muſcle creux qui tend ſans ceſſe au raccourciſſement par ſes contractions multipliées tant que l'animal exiſte, indépendantes de la volonté de l'animal, & ſuffiſantes pour chaſſer avec violence le ſang dans les artéres juſqu'à leurs extrêmités capillaires. Artéres qui ont elles-mêmes un mouvement de ſiſtole ſurmonté à chaque inſtant par l'effort du ſang ſur leurs parois. Le ſang ainſi lancé par le cœur, pouſſé, briſé, attenué par les artéres, parvient à tous les organes ſécrétoires & aux extrêmités les plus reculées des corps animaux. Arrivé au cerveau, il le gonfle, y dépoſe ſa matiere la plus ſubtile qui y ſubit une nouvelle élaboration. Le cerveau fait alors la fonction d'une terre où ſe prépare la ſéve qui doit être pompée par les racines & envoyée du tronc dans toutes les branches de l'arbre. Le ſuc qu'il a préparé, qu'on nomme ſuc nerveux, eſprits animaux, eſt repris par toutes les racines des nerfs & diſtribué dans toute l'étendue des filets nerveux pour conférer à tous les organes la force & la ſenſibilité. Empêchez cet influx vers les organes, d'une maniere quelconque, vous leur ôtez la ſenſibilité & le mouvement. Ici l'on voit un cercle d'actions qui ſe ſoutiennent mutuellement: l'une ou l'autre ceſſant, toutes les deux ceſſent: toutes deux ſont cauſes & effet en même tems. C'eſt le cœur qui donne la vie au cerveau; c'eſt le cerveau qui donne la vie au cœur. Auſſi le grand *Hippocrate* s'écrioit-il en conſiderant les rapports qu'ont toutes les parties entre elles, *Conſpiratio una, conſentientia omnia.* Ici l'on voit que dans le moment de la circulation toutes les parties ſont dans le plus grand érétiſme, le cœur & tout le ſyſtême artériel ſe contractent, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont dans la plus grande force tonique. C'eſt cette force qui donne la vie & qui la conſerve. C'eſt elle qui donne la ſenſibilité, puiſque la ſenſibilité ſubſiſte avec elle, & périt avec elle, puiſque la ſenſibilité ne dure qu'autant que la vie, & que la vie ne dure qu'autant que ſubſiſte l'action tonique.

ARTICLE II.

DES SENSATIONS.

Définition du Sentiment & des Sensations.

L'ORGANISATION des corps les disposant à être sensibles, nous disons que *le sentiment est une impression excitée dans l'ame par les sensations*, & que *les sensations sont des affections du corps causées par un changement qui lui est arrivé à l'occasion d'un mouvement produit par la présence des objets, ou équivalent à celui qu'exciteroit la présence des objets.*

Il y a trois choses à considérer dans les sensations. 1°. L'objet qui frappe soit médiatement, soit immédiatement. 2°. Le milieu qui communique le mouvement. 3°. L'espéce d'impression qui se passe alors en nous. Dans le son, par exemple, la masse sonore qui est frappée, transmet à l'air son agitation. L'air agité remue les organes de l'ouie, & les organes de l'ouie ébranlés occasionnent dans l'ame une certaine impression. Nous abandonnons aux Physiciens les deux premiers articles à examiner. Comme nous ne parlons ici des sensations que pour découvrir les rapports qu'elles ont avec les fonctions de l'ame & les usages avantageux qu'on en peut tirer pour l'esprit, nous nous contenterons d'examiner la nature de cette impression quelconque sur nos corps par la présence des objets, ou par un mouvement équivalent à la présence des objets.

Nous distinguons trois genres de sensations; les *directes*, les *réflechies*, & les *mixtes*. Nous allons entrer dans un détail particulier sur chacun de ces points qui méritent toute notre attention.

Nature & méchanisme des Sensations *directes*.

1°. Les Sensations *directes* sont celles qui sont excitées par la présence des objets. Telle est la nature de ces sensations, qu'il faut absolument la présence des objets pour les produire. Ce sont eux qui excitant un certain mouvement à l'extrêmité des nerfs distribués à la superficie des organes, avertissent pour ainsi dire l'ame de ce qui se passe au dehors. Par cette définition on voit qu'en général toutes les sensations *directes* se rapportent au tact. Chacun peut s'en assurer par un examen particulier, & pour peu qu'on soit Physicien on en trouvera mille preuves incontestables.

Comme il y a une infinité d'objets qui peuvent nous toucher, & que ces objets différent par la masse, la figure, le froid, la chaleur, l'humidité, la sécheresse, le mouvement, &c; comme la disposition organique des parties differe elle-même en tant de manieres, ici plus compacte, là moins serrée; ici plus tendue, là moins lâche, &c; comme cette multitude infinie d'objets modifiés différemment à l'infini peut être combinée avec la différence infinie de texture des parties, il est vraisemblable que le nombre des sensations *directes* est infini. Cependant l'usage a voulu qu'on les réduisit à cinq, à cause des différens organes qu'elles affectent. On a donné à ces organes spécialement le nom de sens. Tels sont les sens de l'ouie, de la vue, du goût, de l'odorat & du toucher. Cette division n'est

©BIUM

pas exacte ; car il y a encore des organes qui ont leurs ſenſations particulieres leſquelles n'ont rien de commun entre elles, & ſont très-diſtinctes des autres : telles ſont les ſenſations de la ſoif, de la faim & de l'appetit vénérien. Au reſte, notre intention n'étant pas de traiter de chacun des ſens en particulier, peu nous importe d'en connoître exactement le nombre.

C'eſt à l'endroit même frappé par la préſence des objets, qu'eſt la ſenſation directe. Il eſt inutile de faire remonter juſqu'au cerveau cette impreſſion par l'entremiſe des nerfs, afin d'attirer ſur la partie frappée un influx plus abondant de ſuc nerveux. C'eſt une hypothéſe que preſque tous les Phyſiologiſtes ont adopté ſoit pour rendre raiſon du ſouvenir qu'on a des ſenſations, ſoit pour expliquer pourquoi elles n'exiſtent que lorſque les nerfs ſont libres & ſans être altérés. C'eſt une ſuite de notre doctrine, puiſque nous n'admettons pas de *ſenſorium commune*, & que nous le regardons comme un être chimérique. Voyons ſi cette doctrine s'accorde avec la nature des ſenſations directes, & ſi elle peut ſatisfaire à toutes leurs modalités. Cet examen ne peut être exact qu'en nous interrogeant nous-mêmes, & en écartant tous les préjugés que nous aurions pû recevoir.

C'eſt dans la partie même frappée qu'eſt le ſentiment.

En effet la partie frappée par les objets eſt vivante, c'eſt-à-dire douée de ſenſibilité. Le ſang y circule avec aiſance, les nerfs y ſont dans leur intégrité, les fibres ont toute leur force tonique ; cette partie eſt donc ſuſceptible de toutes les impreſſions que peut y faire la préſence des objets. Si un objet ſe préſente à notre vue, l'image s'en peint ſur la retine, & c'eſt-là où nous allons en chercher l'empreinte. Si nous nous piquons, ſi nous nous brulons le doigt, c'eſt au doigt même que nous avons le ſentiment de piquure, ou de brulure. Il n'eſt pas néceſſaire que cette impreſſion ſe propage juſqu'au cerveau, ou juſqu'à ce *ſens commun* qui n'exiſte pas. La vie & la ſenſibilité ſont répandues par tout le corps ; l'ame, cet être inétendu, eſt préſente à tout, & vivifie juſqu'à la plus petite parcelle de l'animal. Le cerveau ne participe aux ſenſations faites ſur toute autre partie que lui-même, qu'en ce que les autres parties ceſſeroient d'avoir la ſenſibilité & la vie s'il ne faiſoit ſes fonctions. Les corps animaux ſont des machines ou tout ſe correſpond ; ôtez le cœur, tout mouvement ceſſe ; ôtez le cerveau, toute action tonique diſparoît ; ôtez toute autre partie organique qui ſert à préparer, digérer, élaborer des ſucs, tout l'ordre eſt interverti. Il en eſt du méchaniſme des corps organiſés, de même que du méchaniſme d'une montre ; ſi vous ôtez une roue, le reſſort, ou toute autre piece eſſentielle, il n'y a plus de mouvement.

Il n'y a pas de théorie où l'on puiſſe rendre compte avec plus de vraiſemblance de la promptitude des ſenſations. Elles doivent être inſtantanées. Auſſitôt que l'objet frappe l'organe vivant, l'ame eſt avertie de ſa préſence. Elle n'en peut douter auſſi-bien que de la nature de l'impreſſion qu'il lui fait.

De-là nous diſons que toutes *les ſenſations directes* ſont vraies. Elles ſuppoſent la préſence des objets : or l'impreſſion cauſée par la préſence &

Senſations *directes* ſont vraies.

l'exiſtence de ces objets, eſt tellement réelle & diſtincte, qu'elle ne peut être confondue avec toute autre. Auſſi nous pouvons juger, ſans crainte de nous tromper, des rapports que les choſes ont avec nos corps, & non pas de ce qu'elles ſont en elles-mêmes. Les rapports des choſes avec nous ſont toujours intimes & actuels, tandis que ſouvent l'eſſence des choſes échappe à nos ſens, & n'eſt que le fruit de nos conjectures. Ainſi nous pouvons affirmer, ſans crainte d'erreur, qu'une tour quarrée placée dans l'éloignement nous paroît ronde; qu'un aviron droit nous paroît courbe dans l'eau; que la terre nous ſemble être en mouvement lorſque nous ſommes embarqués ſur la mer; que dans certaines maladies toutes les couleurs nous paroiſſent jaunes, ou rouges comme du ſang. Toutes ces ſenſations ne ſont pas fauſſes, puiſque l'ame éprouve réellement alors ces impreſſions, & qu'elles ne fait que déclarer la maniere dont elle eſt alors affectée. La diſtinction des ſenſations en *vraies* & en *fauſſes*, comme on l'a avancé juſqu'à préſent, eſt donc chimérique. Une ſenſation fauſſe n'eſt rien; car elle ceſſe alors d'être ſenſation.

C'eſt ſans doute le défaut d'attention à ces principes qui a fait dire à preſque tous les Philoſophes que nos ſens étoient trompeurs. Qu'ils diſent plutôt que nous n'exprimons pas toujours exactement les relations que les objets ont avec nos corps, & que par conſéquent nous leur attribuons quelquefois pluſieurs propriétés qu'ils n'ont pas. C'eſt de là que ſont venues les erreurs de placer la chaleur dans le feu, les couleurs & le ſon dans les objets, l'odeur dans les aromates, le goût dans les mets. Ce ne ſont, il eſt vrai, que divers ſentimens excités dans l'ame; mais ces ſentimens ne peuvent être excités que par la préſence de certains corps qui par leur action forment en nous une impreſſion qu'ils n'ont pas, & que nous leur accorderions gratuitement. Par ce moyen on peut, ſuivant notre façon de penſer, terminer le grand procès qu'on a intenté aux ſens avec tant de vigueur, ſurtout depuis *Deſcartes* & *Mallebranche*. Procès que *Lucrece* (*c*) & *Ciceron* (*d*) ſembloient avoir décidé depuis longtems d'une maniere ſi formelle contre les nouveaux Académiciens.

Senſations *directes* ſont agréables ou déſagréables.

Quant à la nature des *ſenſations directes* dont l'ame ne peut pas douter, elle eſt agréable ou déſagréable; nous ne connoiſſons que ces deux modes dans le ſentiment, ou la douleur, ou le plaiſir. Si, comme nous l'avons déja dit, les ſenſations tendent à la conſervation de notre être, elles ne peuvent manquer de nous cauſer un certain plaiſir. Elles ſont de cette eſpéce quand le corps qui touche, frappe doucement, excite un leger chatouillement, donne aux fibres un mouvement proportionné à leur tenſion & à leur reſſort. Au contraire ſi ce corps frappe rudement, avec impétuoſité & violence, ſans ménagement, il déchire les parties,

(*c*) *Invenies primis ab ſenſibus eſſe creatam. Notitiam veri neque ſenſus poſſe refelli .... Quid majore fide porrò quam ſenſus haberi, Debet.* Lucret. *de rerum naturâ* lib. 4.

(*d*) *Qui omnem ſenſibus denegant fidem in deos vel contumelioſiſſimi exiſtunt, quaſi rebus intelligendis vel diſpenſandis fallaces ac mendaces internuncios præfecerint.* Voyez le Livre 4, *Academicarum quæſtionum* tout entier.

ou

ou les diſtend trop ; alors la ſenſation eſt déſagréable, ou accompagnée de douleur : car l'ame eſt trop intimement unie au corps pour que tout ce qui peut tendre à rompre l'équilibre dans la machine animale ne lui occaſionne un ſentiment fâcheux.

Chaque partie des êtres organiſés a ſon plaiſir & ſa douleur qui lui ſont propres. Cette différence vient de ſa texture, de ſon reſſort, de ſon office. Ce plaiſir & cette douleur ont auſſi leur degré d'intenſité à raiſon & de la force qui les cauſe, & de la diſpoſition de la partie qui les reçoit. Ce qui peut varier nos plaiſirs & nos tourmens en mille manieres.

Chaque Sens a ſon plaiſir & ſa douleur.

Que chacun des ſens ait des plaiſirs qui lui ſoient propres, il ſuffit pour s'en convaincre de jetter un regard ſur ſoi-même. L'œil eſt affecté agréablement par la préſence ou l'image d'un objet gracieux. L'oreille eſt enchantée par les ſons harmoniques. L'odorat eſt flatté par la ſuavité des émanations des corps odoriferans. Le chatouillement qu'éprouvent les nerfs dans ces inſtans, réveille doucement l'attention & fait appercevoir une douce exiſtence. Mais ce qui a charmé l'ouie ne peut rien ſur les yeux, & ce qui a fait la ſatisfaction de l'œil ne peut rien ſur l'odorat. Chacun des ſens a ſon département au-delà duquel il ne peut aller. Cela n'empêche pas que le contentement de tous les ſens ne puiſſe être réuni. Alors l'émotion eſt plus forte, l'ébranlement des ſens paſſe juſqu'au cœur, le cœur ſe dilate avec plus d'aiſance, le ſang circule avec plus de liberté, le viſage s'anime, le front porte l'empreinte de la ſatisfaction & de l'allégreſſe, quelquefois les douleurs en ſont ſuſpendues, ou engourdies.

Il eſt un ſens plus général que les autres, on le croiroit plus exquis, & aller plus directement à l'ame pour lui occaſionner des émotions voluptueuſes. C'eſt le *tact* qui ſemble réſider plus particulierement au bout des doigts, & ſur les levres. Il eſt d'autres parties où il eſt encore plus vif & plus délicat ; mais la pudeur qui les a fait cacher, nous défend de les nommer. Il nous ſuffira de rappeller au ſouvenir les extaſes délicieuſes de Vénus entre les bras d'Adonis, d'Apollon qui ſe pâme ſur le ſein de Daphné, de Jupiter qui trouve le lit d'Io, ou de Danaé meilleur que le Ciel qu'il a abandonné. Nous nous ſervons du ſtile figuré pour peindre ici honnêtement la volupté, pour ne pas dire la laſcivité, ſans laquelle les hommes qui forgeoient des dieux, auroient crû qu'il auroit manqué quelque choſe au bonheur de la divinité.

Mais les mêmes ſens dans différens individus ont des diverſités dans leur organiſation, qui les rendent ſuſceptibles de plaiſir, ou de douleur en recevant les mêmes impreſſions. La muſique qui plait aux uns, déplait aux autres ; telle couleur agréable à l'un, eſt déteſtée par l'autre ; celui-ci recherche telle odeur avec empreſſement, tandis que celui-là la fuit avec horreur. Les mets ſont plus ou moins délicieux, plus ou moins mauvais ſelon les différens palais. L'âge qui change toutes les conſtitutions, change en même tems la maniere de ſentir des mêmes organes des mêmes individus. De-là vient que les goûts changent, & qu'on n'a plus les mêmes affections. Les fibres qui étoient molles dans l'enfance, ſont plus vibra-

tiles dans la jeuneſſe & touchent au plus haut degré d'élaſticité ; peu-à-peu elles ſe durciſſent avec le tems juſqu'au point de devenir inſenſibles dans la vieilleſſe. C'eſt pour toutes ces raiſons qu'on peut dire que chaque être organiſé a ſa maniere de ſentir. Ajoutez encore que dans les animaux, les poils, les plumes, les écailles, doivent néceſſairement donner des diverſités eſſentielles dans le tact.

Quand à la douleur elle eſt très-proche voiſine du plaiſir. Un plaiſir trop vif, ou trop prolongé devient douleur. Elle a auſſi ſes différences ſuivant les parties qu'elle affecte. Elle eſt vive & aigue dans les membranes, dans les tiſſus nerveux & tendineux ; elle eſt ſourde dans les parenchimes & les tiſſus cellulaires ; lancinante dans les muſcles ; cuiſante & brulante à la peau ; térébrante dans les os. Comme le plaiſir elle différe ſuivant les ſujets, & l'âge de ces ſujets ; elle varie à raiſon du degré de leur ſenſibilité.

Nature & méchaniſme des Senſations *réfléchies.*

II°. Les ſenſations *réfléchies* ſont celles qui ſont excitées par un mouvement équivalent à celui que produiroit la préſence des objets. Nous appellons ces impreſſions ſenſations *réfléchies*, parce qu'elles ſemblent avoir la réflexion pour principe, ou partir du même point que la réflexion. Or *la réflexion eſt l'attention que l'ame porte à ſes idées en les comparant entre elles.* Que cette comparaiſon ſoit bien faite, ou non, il en réſulte un ſentiment qui la détermine & qui la touche. Si ce ſentiment eſt vif & impétueux il augmente l'action tonique, le cœur précipite ſes mouvemens, & les organes des ſens ſont ébranlés de même que par la préſence des objets. Nous allons en citer les exemples les plus frappans, afin qu'on puiſſe juger plus poſitivement de ces ſortes de ſenſations produites en l'abſence des objets par des cauſes internes.

Un malade agité par les redoublemens d'une fievre violente voit mille monſtres qu'il veut combatte. Il ſe leve, s'élance ſur eux, leur porte les coups les plus rudes. Aux yeux des aſſiſtans, il ne fait que battre l'air ; tandis qu'aux ſiens, les monſtres paroiſſent terraſſés & expirans dans la pouſſiere. Fier de ſa victoire il ſe couche, les ſens encore émus & le corps couvert de ſueur.

Les réves ſont produits par des mouvemens intérieurs, ou, ſi l'on veut, *ſont de legers tranſports.* Les ſenſations qu'ils procurent ſont égales en force à celles qu'occaſionne la préſence des objets. Voyez ce jeune homme à la fleur de ſon âge, dont l'imagination riante pendant la veille l'a fait voltiger ſur les plaiſirs, il dort entre les bras des amours & des ſonges voluptueux, il ſe figure donner des baiſers laſcifs à quelque prêtreſſe de Vénus. Tous ſes membres éprouvent un doux trémouſſement, toutes ſes entrailles ſentent un leger treſſaillement, & il reſſent toute la ſuite de la volupté qu'il auroit goûté dans la réalité. Il en donne des marques ſi certaines, qu'il n'en peut douter à ſon reveil.

Toutes les paſſions tumultueuſes troublent la circulation du ſang, la reſpiration & les ſécrétions. Il en réſulte mille ſimptômes qu'on ne peut attribuer qu'à tous ces déſordres occaſionnés par des troubles de l'ame.

©BIUM

Voyez les perſonnes attaquées de vapeurs, du mal hypocondriaque, de l'affection hiſtérique, combien elles ſouffrent, & qu'elle eſt la biſarrerie de leurs maux. Les émotions trop vives de l'ame en ſont preſque toujours les cauſes primitives & les cauſes qui les entretiennent. L'amour, la haine, la jalouſie, la colere, la crainte, les chagrins, les inquiétudes & toute la ſuite des paſſions effrenées enfantent cette iliade de ſimptômes qui n'épargnent aucune partie du corps. La tête ſouffre des douleurs cruelles, elle éprouve des vertiges & des tiraillemens ſinguliers; la poitrine eſt affectée d'une toux continuelle ſans aucune expectoration; la reſpiration eſt ſi difficile que le malade craint d'être ſuffoqué, les fréquentes palpitations lui font appréhender la mort à chaque inſtant; le bas ventre eſt attaqué de coliques, de douleurs vagues, de conſtrictions particulieres, de battemens d'artére; les membres ſe refroidiſſent, & entrent ſouvent en convulſion; la peau eſt teinte tantôt d'une couleur pâle & livide, tantôt d'un jaune foncé, ou d'un rouge fort vif. Mais nous ne finirions pas s'il falloit faire une énumération exacte de tous les phénoménes ſi variés qu'on obſerve dans ces maladies. Le plus grand mal c'eſt que l'eſprit eſt affecté & cauſe au corps mille ſenſations auſſi réelles que s'il étoit tourmenté par des cauſes évidentes.

Nous ne citerons pas ici toutes les idées biſarres & ſoutenues qu'ont enfanté les vaporeux, les hypocondriaques & les mélancoliques; idées qui produiſoient chez eux de vraies ſenſations. Pluſieurs ſe ſont imaginés qu'ils étoient de vrais loups & des loups garoux; maladie à laquelle on a donné le nom de *lycantropie* (*e*). D'autres ſe ſont perſuadés qu'ils étoient de vrais ſorciers & qu'ils aſſiſtoient au ſabat. Ceux-ci s'imaginoient avoir la tête de verre & n'oſoient faire le moindre mouvement de peur de la briſer; ceux-là penſoient avoir une mouche ſur le nez, avoir des grenouilles dans l'eſtomac, ou d'autres ſingularités qui n'étoient que l'effet de leur imagination dérangée.

La peur, cette paſſion qui fait craindre les maux futurs, les fait quelquefois regarder comme préſens. Voyez ce jeune homme livré aux préjugés de ſon enfance, & d'une imagination remplie de chimeres dont l'a bercé ſa nourrice & que la raiſon caduque de ſon ayeule a fortifié. S'il ſe trouve ſeul, le ſoir, dans un endroit écarté, expoſé aux ſifflemens des vents, & couvert des plus épaiſſes ténebres, quels monſtres ne ſe repréſente-t-il pas? il voit, il touche, il ſent tous les phantômes que ſon imagination lui ſuggere, il tremble, il pâlit, ſes cheveux s'hériſſent ſur ſa tête, ſon cœur bat irrégulierement, ſa bouche s'ouvre d'une maniere horrible, il ne peut ni crier, ni s'enfuir. Toutes ces ſenſations ne partent pas d'un autre principe que celui de la réflexion.

Jettez maintenant les yeux ſur cet Acteur qui doit-être agité de quelque violente paſſion. S'il joue bien ſon rôle, il prend la place du perſonnage qu'il repréſente. C'eſt *Oreſte* furieux à l'aſpect des manes ſanglans de ſa

(*e*) *Vid.* Plinium *lib.* 8. *cap.* 28. Martinum *de cultu Mithræ per adſcitias ferarum & pecudum formas*, *lib.* 2. *cap.* 35. *de Sacris Virginibus in inſulâ ſanâ.* *lib.* 4. *cap.* 13. *de lunâ lotharingicâ*, *lib.* 4. *cap.* 20.

©BIUM

mere qu'il vient d'égorger : c'eſt *Egiſthe* que l'ombre de *Thieſte* excite à la vengeance & à maſſacrer *Agamemnon* : c'eſt *Œdipe* tourmenté par les remords d'avoir tué *Laïus* ſon pere. En un mot, c'eſt un organe où toutes les paſſions ſe ſuccedent tour-à-tour, y produiſent leurs effets & ne doivent s'amortir que quand ceſſe la réflexion. L'enthouſiaſme produit dans les Poëtes ce que l'imagination échauffée produit dans les Acteurs. Il leur met ſous les yeux les objets qu'ils veulent peindre, il les agite des paſſions dont ils veulent imprimer les mouvemens.

Senſations *réflechies* ſont trompeuſes.

Mais ces exemples doivent ſuffire, & prouvent évidemment qu'il y a une eſpéce de ſenſation qui provient de cauſes internes, laquelle doit être exactement diſtinguée de celles qui ſont excitées par les objets extérieurs. Au reſte, ces ſenſations que nous nommons *réflechies* n'ont pas le même avantage que celles que nous appellons *directes ;* elles ne ſont pas auſſi certaines. Il ne faut pas cependant s'imaginer auſſi qu'elles ſoient fauſſes : elles ſont auſſi réelles que celles qu'on éprouve par quelque objet extérieur. Autrement nous pourrions prouver par ce ſyſtême que dans preſque toutes les maladies il n'y auroit pas de douleurs, ou du moins que ces douleurs ſont fauſſes & idéales, puiſque la plupart ſont produites par des mouvemens internes. Nous ne penſons pas qu'il exiſte encore des Pyrrhoniens ſur l'article de la douleur.

Si par ſenſation fauſſe on entend une ſenſation trompeuſe & induiſant en erreur, nous ne diſputons pas des termes, & nous avouons ingénuement que toutes nos ſenſations *réflechies* peuvent être rangées dans cette claſſe, puiſqu'il eſt vrai qu'il n'y en a pas une ſeule ſur laquelle les plus célebres Philoſophes mêmes ne ſe ſoient trompés, ayant ſouvent pris les apparences pour la réalité. Oui nous pouvons être trompés par les ſenſations réflechies. C'eſt ainſi que dans une violente agitation de colere nous n'entendons ni ne voyons l'objet tel qu'il eſt : c'eſt ainſi que préoccupés d'un amour paſſionné, l'objet que nous aimons nous paroit charmant & ſans défauts : c'eſt ainſi que dans l'ennui & dans l'affliction la clarté du jour nous paroit obſcurcie. Mais cela n'empêche pas que ces ſenſations ne ſoient réelles dans les rapports qu'elles ont avec nous-mêmes, quoiqu'elles puiſſent nous tromper ſur la nature des choſes qu'elles nous repréſentent.

Nature & méchaniſme des ſenſations *mixtes.*

III°. Les ſenſations *mixtes* ſont celles qui ſont excitées tant par la préſence des objets, que par la réflexion. Souvent nous appercevons un objet & l'imagination nous fait accroire que c'eſt préciſément tel ou tel objet. Cette ſenſation eſt donc en partie l'ouvrage des ſens, & en partie l'effet de l'imagination. Ainſi les ſenſations *mixtes* ſont le réſultat d'un méchaniſme compoſé de celui des ſenſations *directes* & de celui des ſenſations *réflechies.* D'abord les ſens ſont frappés d'un objet, mais l'émotion excitée eſt combinée par l'ame qui en juge ſelon ſes affections.

Les Senſations *mixtes* ſont douteuſes.

Toutes ces ſenſations ſont douteuſes. En effet elles réſultent d'un principe vrai, & d'un principe qui peut induire en erreur ; les conſéquences n'en ſont donc pas certaines. Suppoſons une perſonne qui ſe promene

à la campagne lorſque le jour commence à tomber : elle apperçoit un animal au coin d'un bois, la ſenſation eſt certaine juſqu'alors ; mais elle juge de cet animal ſelon ſa paſſion, voila la partie incertaine de cette ſenſation. Si la perſonne eſt timide, elle juge que c'eſt un loup, tandis que c'eſt un chien : ſi elle eſt peu craintive, elle penſe que c'eſt un chien, tandis que c'eſt un loup. Ainſi l'erreur n'eſt pas dans la ſenſation, mais dans la conjecture. Ainſi les ſenſations *mixtes* ne ſont pas fauſſes, quoiqu'elles ſoient moins évidentes que les ſenſations *directes*, & moins certaines que les ſenſations *réflechies*. Au reſte comme elles ſont mêlées de conjectures, elles ne devroient pas être d'une grande utilité dans les ſciences ; cependant elles ne laiſſent pas d'être d'un uſage fort étendu. C'eſt ſur elles que l'on bâtit ordinairement les ſyſtêmes & les hypothéſes. Que n'a-t-on pas vû dans le ſoleil & dans la lune ? que de raiſonnemens n'a-t-on pas fait pour peupler les planetes, pour diſcuter les mœurs & les coutumes de leurs habitans, pour fabriquer une religion à ces citoyens imaginaires ? Tant de beaux ſyſtêmes ne ſeront jamais démontrés, puiſque nous n'en aurons jamais des ſenſations *directes*.

ARTICLE III.

OPINIONS DE DIVERS AUTEURS SUR LE MÉCHANISME DES SENSATIONS.

NOUS avons cru devoir rapporter les opinions de ceux qui ont vécu avant nous, tant pour expoſer les motifs qui nous en ont écarté, que pour qu'on vit d'un ſeul coup d'œil la différence de notre ſentiment, & les longs circuits que ſouvent prennent les hommes pour parvenir à la vérité. Ce travail épargnera bien de la peine à ceux qui ſont curieux de remonter aux ſources mêmes, & de connoitre ce qui appartient en propre à l'Auteur qui propoſe ſes idées.

Le cœur regardé comme l'organe immédiat des ſenſations.

L'opinion la plus ancienne ſur l'organe immédiat des ſenſations eſt celle des Philoſophes qui, comme *Ariſtote*, ont regardé le cœur comme le principe du ſentiment (*a*). Il n'y a ſelon le chef de la doctrine Péripatéticienne que les parties qui ont du ſang qui puiſſe ſentir (*b*) : or, dit-il, le cerveau n'eſt qu'une maſſe compoſée d'eau & de terre, qui ne contient aucun ſang & qui eſt privée de tout ſentiment (*c*). Il eſt la partie la plus froide du corps & ne ſert qu'à tempérer la chaleur du cœur (*d*). Ce

(*a*) *Senſuum principatus in corde ſanguinariis omnibus eſt. Nam in corde omnium ſenſoriorum commune ſenſorium haberi neceſſe eſt. Ariſtoteles lib. de Juventute & Senectute cap. 3. ex edit.* Guillelmi Du Vallii *in-fol. tom. 2. pag. 132.*

(*b*) *Vis ſentiendi nulli exangui data eſt parti.... ſenſus enim provenit a corde.... ſentire tantum modo poſſunt partes quæ ſanguinem obtinent. id lib. 2. de partibus animalium cap. 10. tom. 2. pag. 503. vis ſentiendi primò cordi tribuitur quod primum ſanguine præditum ſit. ibid. lib. 3. cap. 4. tom. 2. pag. 521.*

(*c*) *Quod cerebrum nihil ſanguinis habeat, frigidum eſt, ſqualore obſitum atque horridum.... cum tangitur nullum efficit ſenſum ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495. Cerebrum aquâ & terrâ componi conſtat ex eo quod ei accidit &c. ibid. pag. 496.*

(*d*) *Cerebrum enim partium omnium corporis frigidiſſimum eſt.... Calorem, fervoremque cordis moderatur & temperiem affert. ibid. lib. 2. cap. 7. tom. 2. pag. 495 & 496.*

ſont les artéres, & non les nerfs, qui diſtribuent l'eſprit *vital* (*e*) ou le ſang, & qui donnent par conſéquent le ſentiment. *Platon*, *Hérophile*, *Arétée* & pluſieurs autres étoient de cet avis, ils ont tous placé le ſiége de l'ame dans le cœur (*f*).

Le cerveau regardé comme l'organe immédiat des ſenſations.

Cette opinion étoit déja établie du tems d'*Hippocrate* né 76 ans avant *Ariſtote*, puiſqu'il la réfute & ſe déclare abſolument contre elle (*g*). C'eſt, ſelon lui, le cerveau qui eſt le principe du ſentiment (*h*). C'eſt lui qui nous donne la ſageſſe, l'intelligence, le diſcernement du bien & du mal, la faculté de voir & d'entendre, &c (*i*). Cette doctrine du pere de la Médecine d'obſervation a été perpetuée juſqu'à nos jours, & peu de Phyſiologiſtes s'en ſon écartés. Preſque tous ont penſé qu'il falloit que l'impreſſion faite ſur les organes fut communiquee au cerveau ſoit par le trémouſſement des nerfs, ſoit par le reflux du ſuc contenu dans les nerfs.

Le Prince de la Philoſophie Péripatéticienne & le Prince de la Médecine pratique, ainſi que leurs ſectateurs, ont raiſon en partie. Le cœur & le cerveau étant les principes de la vie par leur réciprocité d'action, ſont auſſi les principes du ſentiment. Mais il faut conſiderer ces deux viſcéres comme unis d'intérêts entre eux, de maniere que ſi ils ſont iſolés, ils perdent toute leur puiſſance. Le cœur ſeul en faiſant abſtraction du cerveau, le cerveau ſeul en faiſant abſtraction du cœur, n'ont plus le pouvoir de donner la vie & par conſéquent la ſenſibilité. C'eſt par la réunion de ces deux forces qu'exiſte la ſenſibilité; faculté qui exiſte dans un plus ou moins grand degré dans tout organe vivant.

Fondés ſur cette théorie nous avons cru qu'il étoit plus raiſonna-

(*e*) *Porrò arteriam ſolam ſpiritum ſuſcipere recipiendum eſt, nervum non ſuſcipere. id. lib. de ſpiritu cap* 5. *tom.* 2. *pag.* 180. Pour entendre exactement ce paſſage & ne pas tomber dans l'erreur de quelques interpretes, ou de quelques commentateurs qui faiſoient parler *Ariſtote* autrement qu'il ne penſoit, il faut ſe ſouvenir que les anciens admettoient trois eſpeces d'eſprits; l'eſprit *vital* qui avoit ſa ſource dans le cœur, l'eſprit *animal* qui partoit du cerveau, & l'eſprit *naturel* qui ſe filtroit dans le foie. C'eſt pourquoi il faut entendre ici le ſang ſous le nom d'eſprit qui eſt porté par les artéres, & non pas le fluide nerveux, comme l'ont donné à penſer pluſieurs qui n'étoient pas au fait de la doctrine des anciens.

Entendez auſſi par le mot de nerfs qu'*Ariſtote* prétend tirer leur origine du cœur, les ligamens & les tendons. *Nervorum mox ordinem*, dit-il, *perſequemur. Origo eorum quoque in corde eſt. Id enim nervulos ſuo ampliore ventriculo continet. Et vena aorta appellata nervoſa eſt, & poſtrema ejus nervo omninò conſtant. Quippe quæ nullo intùs cavo diſtinguantur, tendanturque modo nervorum quâ deſinunt. Id. de hiſtoriâ animalium lib.* 3 *cap.* 5. *tom.* 2. *pag.* 246. Ce qui prouve qu'il parle des ligamens & des tendons dans cet endroit, c'eſt qu'il ajoute plus bas *nervis plurimis pedes, manus & ſcapulæ continentur, atque etiam cervices & lacerti. ibid.* C'eſt dans les ouvrages mêmes du chef de la ſecte Péripatéticiene qu'il faut puiſer ſa doctrine, & non dans ſes commentateurs. La meilleure maniere de ſaiſir le ſens d'un auteur eſt de l'interpréter par lui-même. Le même mot chez les Grecs, νεῦρον, ſignifioit nerf, ligament, tendon, de même qu'en France le peuple donne encore aujourd'hui le nom de nerf aux tendons & aux ligamens.

(*f*) Galenus *lib.* 2. *de placitis Hippocratis & Platonis.*

(*g*) *Quidam nos corde ſapere dicunt, quodque ipſum triſtitiam & curam ſentit. Verùm non ita ſe res habet, ſed contrahitur velut ſeptum tranſverſum, atque etiam magis eaſdem ob cauſas. Ex toto enim corpore ad ipſum venæ tendunt .... Quam obrem cor præcipuè & ſeptum tranſverſum ſentiunt, neutrum tamen jus prudentiæ habet, ſed horum omnium cerebrum author eſt.* Hippocrates *ſect.* 3. *lib. de morbo ſacro pag.* 93. *ex edit.* Fœſii, *in-fol.* 1595. *Franco furti.*

(*h*) *Hanc ob cauſam primum ſentit cerebrum, quia in ipſum, ut cenſeo, graviſſimi, maximi, præcipuèque lethales morbi incidunt, quique apud in expertos difficillimum habent judicium. id. ibid.*

(*i*) *Hac parte* (*cerebro nempè*) *præcipuè ſapimus, intelligimus, videmus, audimus, turpia & honeſta cognoſcimus, malaque & bona, itemque quæ jucunda ſunt & injucunda diſcernimus. Eâdem ipſâ parte inſanimus & deliramus* &c. *Hæc omnia ex cerebro nobis contingunt* &c. *id. ibid.*

ble d'attribuer à la partie vivante le ſentiment de l'impreſſion ſans le faire remonter juſqu'au cœur, ou juſqu'au cerveau. Il ne pouvoit être tranſmis juſqu'au cœur que par le moyen des vaiſſeaux ſanguins, ou le reflux du ſang vers ce viſcére. Les ſectateurs de cette doctrine ne ſe ſont pas expliqués clairement ſur cet article. En tout cas cette doctrine n'étoit pas ſoutenable. Nous leur prêtons cette façon de penſer parce qu'elle ſe trouve parallele à l'idée de ceux qui font parvenir juſqu'au cerveau par le moyen des nerfs, l'impreſſion faite ſur les organes. Ceux-ci, comme nous l'avons déja obſervé, & ce ſont les Cartéſiens, diſent que c'eſt à cauſe de la vibratilité des nerfs; ceux-là, & ce ſont les Gaſſendiſtes, ſoutiennent que c'eſt à cauſe du reflux du ſuc nerveux que l'impreſſion ſe propage juſqu'au cerveau. Soit de l'une, ſoit de l'autre maniere la propagation de l'impreſſion eſt impoſſible.

Réfutation de l'opinion des Cartéſiens.

I°. Ceux qui prétendent que le mouvement de la partie ébranlée ſe communique au cerveau par les vibrations des fibres nerveuſes, ſe trompent. Ils ſe ſervent de la comparaiſon d'une corde bien tendue dont les ſecouſſes faites à une extrêmité ſe tranſmettent bientôt à l'autre. De même auſſi, ajoutent-ils, la commotion excitée ſur un nerf, à l'extrêmité qui ſe diſtribue aux organes des ſens, doit ſe prolonger à l'autre extrêmité qui eſt dans le cerveau. La comparaiſon n'eſt pas juſte : ce qui arrive à une corde élaſtique & bien tendue ne peut arriver aux nerfs dont l'origine eſt médullaire, auſſi bien que leur intérieur, comme on peut le voir dans les grands nerfs. D'ailleurs ces oſcillations ſuppoſées ne pourront ſe faire lorſque les nerfs ſeront relâchés. Cependant nous ſentons les impreſſions faites ſur la main, quoique le nerf du bras ſoit détendu dans la flexion du coude. On comprend bien comment une corde qui ne touche à rien par ſes côtés, peut avoir des vibrations : mais qui pourra croire qu'un nerf enveloppé d'une multitude de parties molles, ait quelques oſcillations ſans qu'elles ſoient amorties dans l'inſtant. Au reſte en ſecouant un ſeul nerf, il y auroit une infinité de fibres nerveuſes ſecouées par communication, ce qui mettroit une confuſion ſinguliere dans les ſenſations. Nous penſons bien que la vibratilité des nerfs contribue à la vivacité des impreſſions, mais nous ne croyons pas qu'on doive l'admettre comme le moyen propre à tranſmettre au cerveau l'impreſſion faite ſur les organes.

Réfutation de l'opinion des Gaſſendiſtes.

II°. Ceux qui admettent le reflux du ſuc nerveux vers le cerveau pour y tranſmettre la qualité & l'intenſité de l'impreſſion, ſont auſſi dans l'erreur : car 1°. on a conteſté l'exiſtence des eſprits animaux, & c'étoit avec raiſon vis-à-vis certains Auteurs qui donnoient à ces eſprits une nature tendant continuellement à bleſſer & à détruire la conſtitution tendre & délicate du cerveau. Tels ſont ces eſprits ſulphureux qu'admettoit *Borelli* (*k*); ces eſprits nitreux & aëriens qu'admettoient

(*k*) *Diverſus ergò videtur eſſe ſuccus nerveus nutritius à ſpiritibus loco motivis, & ſenſitivis quoad temperiem, & energiam operandi; hi quidem nobiliſſimi, acres, ſulphurei, ſalinique activiſſimi ſunt, ut ſpiritus vini; illi verò dulciſſimi & ſoporiferi, potius quietem ſuavem, quàm diſſolutionem & virium*

Mayow (*l*) & *Vieuſſens* (*m*); ces eſprits de la nature de la lumiere que ſoutenoit *Willis* (*n*); ces eſprits ignés ou ſalins que propoſoient quelques autres. Mais ſuppoſons le ſuc nerveux tel que nous croyons devoir le reconnoitre : regardons-le comme *une limphe douce, légerement viſqueuſe, ſemblable ou à-peu-près ſemblable à la matiere ſéminale, filtrée dans le cerveau après la plus grande élaboration poſſible dans tout le ſyſtême vaſculaire.* Un pareil fluide peut être ſéparé dans le cerveau qui eſt un organe ſécrétoire, ſans en bleſſer la molle conſtitution. C'eſt lui qu'on voit couler ſous cette forme lorſqu'on coupe un grand nerf ; il eſt parconſéquent ſuffiſamment démontré, & ce n'eſt plus un être imaginaire que pluſieurs Phyſiologiſtes prenoient plaiſir autrefois à combattre. Mais ce fluide en même tems n'eſt plus aſſez mobile pour jouer les rôles qu'on exigeoit de lui avec autant de célérité qu'on le penſoit. Il coule & doit couler lentement dans les nerfs, il n'eſt pas ſuſceptible de ce flux & de ce reflux inſtantané qu'on lui prêtoit gratuitement. Ses parties ſont trop cohérentes entre elles, & il circule dans des canaux trop embarraſſés, ſouvent repliés ſur eux-mêmes, & diviſés en une infinité de ramifications.

Nature du ſuc nerveux.

Nous ne nions pas qu'il y ait dans le ſang des parties ſpiritueuſes, c'eſt-à-dire, très-ſubtiles & très-pénétrantes; l'huile animale de *Dippel* & les ſels volatils urineux en ſont des exemples frappans. Le ſang eſt un fluide très-propre à fermenter, & l'on ſait que de toute liqueur ſujette à la fermentation on en retire des eſprits ; mais ces eſprits ſont répandus dans toute la maſſe, ils y ſont bridés par des parties plus groſſieres, ils y ſont noyés dans un grand volume de ſéroſité, ils y ſont comme l'ether, l'eſprit de vin, l'eau-de-vie, ſont contenus dans le vin, avec cette différence que le vin eſt une liqueur végétale qui n'eſt devenue vineuſe que par la fermentation qu'on pourroit nommer acide & ſpiritueuſe, tandis que le ſang eſt une liqueur animaliſée qui n'eſt ſuſceptible que d'une fermentation qui tend à l'alcaleſcence ou putridité, ce qui ne doit pas arriver dans l'état de ſanté.

2°. Les nerfs ſont un amas de fibrilles réunies entre elles : il ne faut

languorem inferentes. Joan. Alphonſi Borelli *de motu animalium in* 4°. *Romæ* 1681. *tom.* 2. *propoſ.* 108. *pag.* 326.

(*l*) *Undè ſequitur particulas nitro aereas à cerebro provenire, & conſequenter ipſos ſpiritus animales eſſe.* Joan. Mayow *Londinenſis Doct. Med. opera omnia Medico Phyſica tractatibus quinque comprehenſa in*-12, *Hagæ comitum* 1681. *Tractatus quartus de motu muſculari & de ſpiritibus animalibus* &c. *cap.* 4. *pag.* 318.

(*m*) J'entens par eſprit animal, *une ſubſtance éthérée, qui eſt l'organe immédiat de tous les ſens, & la cauſe principale de tous les mouvemens des parties ſolides, & même des liquides du corps.* J'ai avancé que l'eſprit animal étoit une ſubſtance éthérée non-ſeulement pour faire entendre qu'il eſt une liqueur inſenſible, pour ne pas dire une eſpéce du ſoufre très-ſubtil, ſéparé du ſang artériel dans le cerveau & répandu dans tout le genre nerveux, mais encore pour marquer qu'il eſt compoſé de cet air fin qui s'inſinue dans les vaiſſeaux ſanguins, par la reſpiration & par les pores de l'habitude du corps. *Œuvres Françoiſes* de Raymond Vieuſſens. *in*-4°. *à Toulouſe* 1715. *Traité de la ſtructure du cœur, chap.* 18. *des cauſes de ſon mouvement naturel pag.* 134.

(*n*) *Spiritus animales, velut lucis radios, per totum ſyſtema nervoſum diffundi ſupponimus : atque radii iſti, niſi humidæ aeris particulæ iiſdem admiſceantur, rerum iconas ſive ſimulacra non facilè tranſmittunt : prout obvium eſt in ſcenographiâ opticâ, quæ à nimio ſolis fulgore & claro jubare obfuſcatur.* Thomæ Willis *Med. Doct. opera omnia ſtudio* Gerardi Blaſii, *in* 4°. *Amſtelædami* 1682. *tom.* 1. *de cerebri anatomia cap.* 19. *pag.* 61. *Hæ particulæ ſubtiliſſimæ ſpiritus animales dictæ . . . . . alteram & nobiliorem animæ corporeæ partem, vulgò ſenſitivam, a nobis lucidam ſive etheream dictam, conſtituunt. tom.* 2. *De animâ brutorum cap.* 4. *pag.* 21. *vid. etiam librum de fermentatione cap.* 5.

pas

pas les regarder comme des tuyaux dont l'axe eſt vuide & abſolument libre. En aſſimilant la machine humaine aux autres machines conſtruites par l'induſtrie des hommes, on doit prendre garde aux différences qui s'y rencontrent. On conçoit bien comment dans un canal dont les parois ſont roides & inflexibles, & qui eſt exactement plein, en ajoutant une goute de liqueur à une extrêmité, il en ſort une goute à l'extrêmité oppoſée; & comment en comprimant une extrêmité, il en ſort de l'autre autant de liqueur qu'il y a eû d'eſpace comprimée. Tel étoit le méchaniſme qu'on accordoit aux nerfs. On s'imaginoit qu'en touchant à leur extrêmité qui ſe diſtribue à la ſuperficie des organes, on faiſoit refluer vers leur origine avec une viteſſe & une force égales à l'impulſion, une portion des eſprits animaux pour exciter des ébranlemens dans le cerveau & avertir l'ame de ce qui ſe paſſoit au dehors. Le cerveau de ſon côté toujours obéiſſant à l'empire de l'ame envoyoit avec rapidité ou lenteur, ſuivant les paſſions & les conceptions une partie des eſprits animaux à l'origine des nerfs, afin que l'autre partie qui ſe trouvoit à leur extrêmité y imprimât un ſentiment quelconque. Mais les nerfs qui ſont médullaires dans leur principe, ne ſont plus que des faiſceaux de fibres aſſemblées en ſortant du crâne & des vertébres. Ces faiſceaux ſont humectés dans leur intérieur par une limphe qui paroit couler lentement entre chaque paquet de fibres pour en empêcher la réunion & en entretenir la ſoupleſſe. Ainſi ce qui étoit vrai ſelon les loix de l'hydraulique dans une machine telle que celle de Marly, n'eſt pas exact dans l'œconomie animale (*o*).

Pie-mere regardée comme l'organe immédiat des ſenſations.

Les nerfs qui ſont des cordons médullaires tant qu'ils tiennent à la moëlle allongée, ſont, en ſortant du crâne, revêtus d'une des meninges qu'on appelle *pie-mere*. Cette membrane accompagne les nerfs dans tout leur trajet, & juſqu'au plus petit point des parties ſolides, où les nerfs finiſſent alors en s'épanouiſſant en maniere d'une toile fine & legere, ou d'une pulpe molle & délicate. C'eſt ce qui a donné lieu à quelques Médecins de regarder la pie-mere comme l'organe immédiat des ſenſations. Ce ſyſtême réfuté pluſieurs fois, n'eſt pas deſtitué de fondement. Si au moment de la conception le cerveau eſt la graine d'où germe la pulpe des nerfs, ſi au moment de ce développement les enveloppes du cerveau fourniſſent des gaines à cette pulpe, ſi ces enveloppes, par leur expanſion, donnent naiſſance aux membranes & aux fibres tant muſculaires, que tendineuſes, certainement elles deviennent les principes conſtitutifs de la fibre organiſée & vivante, & par conſéquent l'organe immédiat ſur lequel ſe fait l'impreſſion. Mais il faut encore admettre le concours d'autres cauſes néceſſaires pour donner le ton aux fibres, les rendre vivantes & ſenſibles, comme la circulation du ſang, le libre cours

(*o*) Nous n'avons rien trouvé de plus clair & de mieux détaillé ſur le flux & le reflux des eſprits, l'action & la réaction des fibrilles du cerveau, que la Théſe que M. *Nougués* ſoutint à Montpellier, le 14 Juillet 1728, ſous la Préſidence de M. *Haguenot*. Elle eſt intitulée *Diſſertatio Phyſiologica de ſenſationibus externis, earumque differentiis*. On y verra toute la doctrine que l'école de Montpellier a enſeigné depuis ſur les ſenſations & les autres fonctions qui ſe paſſent dans le cerveau.

Médecine de l'esprit - page 41 sur 375

©BIUM

des eſprits, l'intégrité des organes; ſans cela les parties ſont mortes & inſenſibles. Mais il ne faut pas croire auſſi que l'impreſſion faites ſur l'organe vivant ſoit tranſmiſe juſqu'au meninges mêmes, parce que cette propagation de l'impreſſion eſt inutile & impoſſible.

Le diaphragme regardé comme l'organe immédiat des ſenſations.

Hippocrate après avoir établi que le cerveau étoit le principe des ſenſations, détruit un autre ſentiment qui a trouvé de zelés défenſeurs dans le ſiecle préſent. C'eſt ainſi que les opinions anciennes déja abandonnées ſe renouvellent & reparoiſſent quelquefois ſous un autre aſpect. *Multa renaſcentur quæ jam cecidere, cadentque quæ nunc ſunt in honore.* Horat. *art. poët. verſ.* 70. » Le Diaphragme n'eſt pas l'organe immédiat des ſen» ſations, dit le Prince des Médecins Grecs (*p*), je ne ſai par quel pri» vilége on y fixeroit le ſiége de l'intelligence & de la raiſon. S'il treſ» ſaille dans les momens d'une joie inopinée, s'il eſt gêné dans la triſ» teſſe, ce n'eſt que par rapport à ſa foibleſſe. Il n'a rien qui le diſpoſe » plus particulierement à être ſuſceptible du bien & du mal «.

Quelques modernes ſans faire attention à ces raiſons d'*Hippocrate*, & ſans en faire mention, ſe ſont perſuadés & ont affirmé que toute la ſuite des fonctions dependoit autant de la région épigaſtrique que du cerveau, ce qui arrivoit par le moyen du grand nerf ſimpathique qui ſe diſtribue à toutes les parties du corps & au cerveau même où il ſemble ſe terminer; que de quelque maniere que la choſe ſe paſſât il n'en étoit pas moins vrai que la région épigaſtrique étoit le centre des forces ſenſitives (*q*).

Le Commentateur de cette doctrine varie quelquefois ſur l'étendue du domaine qu'il accorde à l'organe des ſenſations, tantôt il donne à l'eſtomac ce qu'il attribuoit à la juriſdiction du diaphragme (*r*). » Être heu» reux, dit-il, (*Préface pag.* 18) c'eſt avoir le ſentiment le plus complet » & le plus favorable de ſon exiſtence. Le ſentiment ne peut réſulter que » de l'accord parfait du jeu des organes, & par conſéquent d'un équi» libre exact entre le reſſort de la tête & de l'eſtomac, qui par leur anta» goniſme continuel ſont comme les moderateurs de la machine. Les

(*p*) Voyez la note *g* ci-deſſus. Puis il ajoute *At ſeptum tranſverſum quidem dictum, temerè ac fortuitò fortitum nomen videtur, & ex inſtitutione, non reverâ, neque à naturâ, neque ſanè video quamnam vim ad prudentiam & intelligentiam ſeptum tranſverſum habeat, præterquam ſi quis ex inſperato nimio gaudio aut triſtitiâ affectus fuerit, ſalit & anxietatem præ tenuitate exhibet, & quod in corpore vehementer diſtenditur, neque ventriculum habet in quem vel bonum vel malum illapſum ſuſcipiat, ſed ab eorum utroque propter nativam imbecillitatem perturbatur. ſub fin. libri de Morbo Sacro.*

(*q*) *Specimen novi medicinæ conſpectûs.* in-8°. 1749. Cet Ouvrage ſans nom ni d'Auteur, ni d'Imprimeur eſt attribué à M. *De la Caze* Médecin. *Conſtat functionum ſyndromem non ſolum à cerebro, ſed etiam à regione epigaſtricâ, ſicut à retinenti fulcro, alteroque ut ita dicamus cerebro motum inire,* (*pag.* 17). *Quod quidem perficitur magno ſimpathico nervo qui exindè ad ſingulas corporis partes pertingit, ne cerebro quidem excepto ubi nervus ille deſinere videtur* (*pag.* 20). *Cæterum quocumque modo fiat commercium ſenſitivarum impreſſionum ab epigaſtrio ad caput, viciſſimque à capite ad epigaſtrium, videtur ſanè indubium, ſuadente ſedulâ obſervatione, atque autopſiâ anatomicâ certum eſſe in regione epigaſtricâ vis ſenſitivæ centrum atque emporium ex quo ſenſiferâ determinatione cientur motus requiſiti ſecundùm varias œconomiæ animalis tum circumſtantias, tum egeſtates*, &c. (*pag.* 44). On trouvera ces mêmes idées bien plus étendues & avec une ſuite de preuves dans les autres Ouvrages du même Auteur intitulés *Idée de l'Homme phyſique & moral* & *Inſtitutiones Medicæ ex novo Medicinæ conſpectu.*

(*r*) *Mélanges de Phyſique & de Morale*; contenant l'extrait de l'homme phyſique & moral, des réflexions ſur le bonheur, &c; nouvelle édition, Paris 1763. On attribue cet Ouvrage à M. *Théophile de Bordeu* Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

» alimens raniment l'activité du reſſort de l'eſtomac & des inteſtins, » (*voyez à ce ſujet les pages* 220 & 329 *de l'ouvrage*) & le reſſort de la » tête eſt renouvellé par les ſenſations. Car ſans les ſenſations (*pag.* » 198) qui nous viennent ſans ceſſe des objets de nos beſoins & de nos » deſirs, la tête n'auroit pas à beaucoup près le reſſort néceſſaire pour » entretenir & contrebalancer, comme il convient, le reſſort & l'action » de tous les autres organes. Vérité qui juſqu'à préſent n'avoit été que » ſuperficiellement connue (*voy. auſſi la page* 252).

» Le diaphragme (*pag.* 273) eſt un organe convexe dans ſon état de » relâchement. Il s'abbaiſſe & s'applatit dans ſon état de contraction. » En comprimant alors la maſſe inteſtinale qui lui obéit juſqu'à un cer- » tain point... la puiſſance de reſſort & d'action formée par ce mutuel » effort ſe trouve dans toute ſa force, & cet état de force eſt commun à » tous les organes par leur connexion avec ce principal centre. Le Colon » (*pag.* 166, *voyez auſſi les pag.* 190 & 279) entre pour beaucoup dans » ce méchaniſme. Par ſon reſſort & ſa poſition il tend toujours à ſur- » monter l'eſtomac, il s'y porte d'autant plus que les oſcillations du » diaphragme ſont diminuées. Il ſert en maniere de principal arc-bou- » tant & fournit un appui plus ou moins conſidérable ſelon les diver- » ſes fonctions que le corps a à remplir.

» Que le diaphragme (*page* 16, *voyez auſſi les pages* 182, 214 & » 263) ſoit le centre de toutes nos affections, où elles aboutiſſent tou- » tes, où réſident principalement les impreſſions qui en reſtent, & où » les mouvemens qu'elles produiſent ſont tous déterminés, on en a d'a- » bord pour garant cette ancienne & longue ſuite d'obſervation qui a » placé la conſcience à la poitrine, les Grecs y plaçoient même le bon » ſens; or il eſt évident qu'à la poitrine il n'y a pas d'autre organe que » le diaphragme auquel on puiſſe attribuer ces propriétés dont on ſait » bien que le cœur n'eſt pas ſuſceptible. Les Anciens à la vérité n'ont » pas vû que le diaphragme eſt le centre de toutes nos forces, quoiqu'il » ſoit pourtant moins aiſé de s'appercevoir qu'il eſt celui de toutes nos » ſenſations. Aucune ſenſation faite dans le cerveau (*page* 182) ne peut » devenir ſentiment qu'autant que ſes vibrations ſe ſont étendues juſqu'au » centre diaphragmatique «.

Il paroit par cet expoſé fidele qu'à la région épigaſtrique il ſe trouve des organes très-ſenſibles, que ces organes étant placés au centre du corps ils correſpondent à tous les autres organes & à toutes les parties, de même que du centre d'un cercle on peut tirer une infinité de rayons qui tendent à la circonférence. Mais nous croyons que c'eſt envain qu'on cherche à fixer un ſiége immédiat aux ſenſations. Nous l'avons dit, tout organe vivant eſt doué de ſentiment & la fibre vivante eſt ſenſible. La partie organiſée & vivante qui reçoit immédiatement l'impreſſion eſt le ſiége immédiat de l'impreſſion, & ce n'eſt que par contre-coup ou ſim- pathie que l'eſtomac ou le diaphragme ſouffrent dans ce moment.

Van-Helmont, fait pour adopter les opinions les plus ſingulieres, Syſtême de

©BIUM

Van - Helmont.

approche beaucoup de ce dernier ſiſtême (*s*). Il place le ſiége de l'ame & le principe du ſentiment dans le *cardia* ou orifice ſupérieur de l'eſtomac (*t*). C'eſt, dit-il, le centre de l'ame, de même que la racine dans les végétaux eſt le principe de la vie (*u*). L'ame immortelle eſt intimement unie à l'ame ſenſitive; elles doivent occuper la même place (*x*). Il cherche à confirmer ſon opinion par l'expérience. Après avoir gouté du Napel, ajoute-t-il, je me ſuis apperçu que les opérations de mon entendement & de ma conception ne ſe faiſoient plus dans ma tête, comme de coutume, mais j'ai ſenti avec admiration & très-diſtinctement que tout cela ſe paſſoit du côté de mes entrailles & s'étendoit vers l'orifice de l'eſtomac (*y*). Cet Auteur qui venoit de prendre un poiſon qui donne des vertiges, ne s'apperçoit pas qu'il débite un ſonge pour une réalité, & qu'il ne fait que ſuivre le torrent de ſon imagination trop vive & contre laquelle il n'étoit jamais en garde.

Syſtême de l'harmonie préétablie.

C'eſt ici le lieu de parler du ſiſtême du ſavant & profond *Leibnitz*, qui croyant qu'il étoit plus digne de la majeſté divine d'établir plutôt une *correſpondance* entre les corps & les eſprits qu'une *influence*, a, ſuivant ſes propres expreſſions, imaginé des *eſpéces d'automates ſpirituels*, capables de force, d'action & de ſentiment, qui ne ſont dans leurs principes que les atômes indiviſibles d'*Epicure*, les monades de *Platon*, les natures plaſtiques des Péripatéticiens. Il n'en diſconvient pas lui-même. Ecoutons-le, car pluſieurs en ont fait mention ſur la foi d'autrui, & ſans connoitre ſes ouvrages, ce qui l'a ſouvent rendu ridicule & inintelligible.

» Il eſt impoſſible, dit-il dans ſon premier mémoire (*z*), de trouver

(*s*) Joan. Bapt. Van-Helmont *Ortus Medicinæ* id eſt, *initia phyſicæ inaudita. Progreſſus Medicinæ novus in morborum ultionem ad vitam longam.* Amſterodami. Elzevir 1648. *in-4°.*

(*t*) *Sic in hominis medio corporis trunco, eſt ſtomachus qui nedum ſaccus vel pera eſt, aut ciborum olla: ſed in ſtomacho præſertim ejus orificio, tanquam centrali puncto atque radice, ſtabilitur evidentiſſimè principium vitæ, digeſtionis ciborum, & diſpoſitionis eorumdem ad vitam.* De ſede animæ. pag. 289.

(*u*) *Saltem primi motus, ſive impetus, qui in noſtrâ non ſunt poteſtate, jamdudum admittuntur contingere circà orificium ſtomachi, & ſurſum ad caput ſcandere. Certum eſt autem omnem motum primùm à centro incipere, adeoque centrum animæ eſſe ubicumque ſentitur conceptuum initium.* ibid. pag. 291.

(*x*) *Tum enim anima ſenſitiva motivaque datur, eaque nec alibi ſtabulatur, quam in radice, quâ omne ſibi deinceps fomentum præparat.* ibid. pag. 290.

(*y*) *De ideâ demente*, pag. 279. Cette hiſtoire eſt trop longue pour être rapportée ici, mais elle mérite d'être lue.

(*z*) *Siſtéme nouveau de la nature & de la communication des ſubſtances, auſſi bien que de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps*, par M. D. L. c'eſt-à dire par *Godefroi Guillaume Leibnitz*. Ce ſont deux Mémoires de ſix ou huit pages chacun inſeré dans le Journal des Savans du 27 Juin & du 4 Juillet 1695. Voyez auſſi l'éclairciſſement du nouveau Siſtême de la communication des ſubſtances pour ſervir de réponſe à ce qui en a été dit dans le Journal des Savans du 12 Septembre 1695, par M. S. F. c'eſt-à-dire, par M. *Foucher*, *Journal des Savans* du 2 & du 12 Avril 1696. C'eſt dans ce Mémoire que *Leibnitz* commence à donner le nom d'*Harmonie préétablie aux efforts qui ſont proprement dans la ſubſtance, & à ce qui s'enſuit dans les autres.* Nous ne connoiſſons pas d'ouvrage particulier de ce ſavant Métaphyſicien où ſoit établi ce fameux Siſtême ſi ſouvent cité & ſi ſouvent refuté. Ce n'eſt que dans les journaux que *Leibnitz* l'a produit & s'eſt défendu ſouvent avec avantage à ce ſujet. On peut conſulter les Diſſertations ſuivantes qui ſont toutes de notre Auteur.

Remarques ſur l'Harmonie de l'ame & du corps. *Hiſtoire des Ouvrages des Savans*, Février 1696. *pag.* 174.

Eclairciſſement des difficultés que M. *Bayle* a trouvé dans le Siſtême nouveau de l'union de l'ame & du corps. *Hiſt. des Ouvrages des Savans*, Juillet 1698. *pag.* 329.

Conſiderations de *Leibnitz* ſur les principes de vie & ſur les natures plaſtiques. *ibid.* Mai 1705. *pag.* 222.

©BIUM

» les principes d'une véritable unité dans la matiere ſeule, ou dans ce » qui n'eſt que paſſif, puiſque tout n'y eſt que collection, ou amas de » parties à l'infini. Or la multitude ne pouvant avoir ſa réalité que des » unités véritables qui viennent d'ailleurs, & ne ſont autre choſe que les » points dont il eſt conſtant que le contenu ne ſauroit être compoſé ; » donc pour trouver ces unités réelles, on eſt contraint de recourir à » un atôme formel, puiſqu'un être matériel ne ſauroit être en même » tems matériel & parfaitement indiviſible, ou doué d'une véritable » unité. Il fallut donc rappeller les *formes ſubſtancielles* ſi décriées au- » jourd'hui, mais d'une maniere qui les rendit intelligibles, & qui ſé- » parat l'uſage de l'abus qu'on en a fait. Je trouvai donc que leur nature » conſiſte dans *la force*, & que de cela s'enſuit quelque choſe d'ana- » logique *au ſentiment & à l'appetit* ; & qu'ainſi il falloit les concevoir » à l'imitation de la notion que nous avons des ames. *Ariſtote* les appelle » *Entélechies premieres*, je les appelle peut-être plus intelligiblement *for-* » *ces primitives* qui ne contiennent pas ſeulement l'acte ou le comple- » ment de la poſſibilité, mais encore une activité originale ..... Elles » ſont les *atomes de ſubſtance*, c'eſt-à-dire, les unités réelles & abſolu- » ment deſtituées de parties, qui ſont les ſources des actions & les pre- » miers principes abſolus des choſes, & comme les derniers élémens de » l'analyſe des ſubſtances. On pourroit les appeller points métaphyſi- » ques ; ils ont *quelque choſe de vital*, & une eſpéce de *perception*, & » les *points mathématiques* ſont leurs *points de vue* pour exprimer l'uni- » vers ..... Sans eux il n'y auroit rien de réel, puiſque ſans les véri- » tables unités il n'y auroit point de multitude «.

Leibnitz auroit pû s'en tenir à ce principe pour expliquer la ſenſibilité de la matiere organiſée ſans y admettre la préſence de l'ame ſpirituelle. Ce ſiſtême auroit été trop dangereux & favoriſeroit trop le matérialiſme ; ce que ne prétendoit pas aſſurément notre Auteur qui a écrit ſi bien ſur la ſpiritualité & la liberté de l'ame, ſur la bonté & la puiſſance de Dieu. D'ailleurs, il y auroit petition de principes en formant de parties ſenſibles les êtres dont on veut expliquer la ſenſibilité. Il a voulu encore pénétrer plus avant & découvrir les loix de l'union de l'ame & du corps. Voici comment il s'explique à ce ſujet dans le Journal des Savans du 4 Juillet 1695. pag. 302.

» Etant obligé d'accorder qu'il n'eſt pas poſſible que l'ame, ou quel- » qu'autre véritable ſubſtance puiſſe recevoir quelque choſe par dehors, » ſi ce n'eſt par la toute puiſſance divine, je fus conduit inſenſible- » ment à un ſentiment qui me ſurprit, mais qui paroit inévitable & qui » en effet a des avantages très-grands & des beautés très-conſidérables.

Réponſe aux objections que l'Auteur du Livre de *La Connoiſſance de ſoi-même* (Don *François Lamy* Bénédictin) a faites contre le Siſtême de l'Harmonie préétablie. *Supplément du Journal des Savans*, Juin 1709. *pag.* 275.

Lettre de M. *Leibnitz* à M. *Des Maizeaux* ſur ſon Siſtême de l'Harmonie préétablie. *Hiſtoire critique de la Republique des Lettres* de M. *Maſſon*, *tom.* 2. *pag.* 72.

Réponſe aux Réflexions contenues dans la ſeconde édition du Dictionnaire de *Bayle*, article *Rorarius*, ſur le Siſtême de l'Harmonie préétablie. *ibid. pag.* 78.

» C'eſt qu'il faut donc dire que Dieu a créé d'abord l'ame ou toute autre » unité réelle, en ſorte que tout lui naiſſe de ſon propre fonds, par » une parfaite *ſpontanéité* à l'égard d'elle-même, & pourtant avec une » parfaite *conformité* aux choſes de dehors. Et qu'ainſi nos ſentimens in- » térieurs, c'eſt-à-dire qui ſont dans l'ame même, & non dans le cer- » veau, ni dans les parties ſubtiles du corps, n'étant que des phéno- » ménes ſuivis ſur les êtres externes, ou bien des apparences véritables » & comme des ſonges bien reglés, il faut que ces perceptions internes » dans l'ame même lui arrivent par ſa propre conſtitution originale, » c'eſt-à-dire par la nature repréſentative (capable d'exprimer les êtres » hors d'elle par rapport à ſes organes) qui lui a été donné dès ſa créa- » tion, & qui fait ſon caractere individuel. Et c'eſt ce qui fait que cha- » cune de ces ſubſtances repreſentant tout l'univers à ſa maniere, & ſui- » vant un certain point de vue; & les perceptions ou expreſſions des » choſes externes arrivant à l'ame à point nommé, en vertu de ſes pro- » pres loix, comme dans le monde à part, & comme s'il n'exiſtoit rien » que Dieu & elle..... il y aura un parfait accord entre toutes ces » ſubſtances, qui fait le même effet qu'on remarqueroit ſi elles commu- » niquoient enſemble par une tranſmiſſion des eſpéces, ou des qualités » que le vulgaire des Philoſophes imagine. De plus la maſſe organiſée, » dans laquelle eſt le point de vue de l'ame, étant exprimé plus pro- » chainement, & ſe trouvant prête à agir d'elle-même ſuivant les loix » de la machine corporelle dans le moment que l'ame le veut, ſans que » l'un trouble les loix de l'autre, les eſprits & le ſang ayant juſtement » alors les mouvemens qu'il leur faut pour répondre aux paſſions & aux » perceptions de l'ame, c'eſt ce rapport mutuel reglé par avance dans » chaque ſubſtance de l'univers, qui produit ce que nous appellons leur » communication, & qui fait uniquement *l'union de l'ame & du corps.* » Et l'on peut entendre par-là comment l'ame a ſon ſiége dans le corps » par une préſence immédiate qui ne ſauroit être plus grande, puiſqu'elle » y eſt comme l'unité eſt dans le reſultat des unités, qui eſt la multi- » tude «.

Tout ceci eſt fort ſubtile & paroit un peu obſcur, mais *Leibnitz* a expliqué ſa penſée par l'exemple de deux pendules qui s'accorderoient parfaitement (&): c'eſt-à-dire, qu'il ſuppoſe que ſelon les loix particulieres qui font agir l'ame, elle doit ſentir la faim à une telle heure; & que ſelon les loix qui reglent le mouvement de la matiere, le corps qui eſt uni à cette ame doit être modifié à la même heure, comme il eſt modifié quand l'ame a faim.

» Dieu, ajoute-t-il dans un autre ouvrage (*w*), a créé l'ame d'abord » de telle façon qu'elle doit ſe produire & ſe repréſenter par ordre ce

(&) Hiſtoire des Ouvrages des Savans. Février 1696. pag. 274 & 276 citée ci deſſus.

(*w*) Eſſais de Théodicée ſur la bonté de Dieu, la liberté de l'homme & l'origine du mal, *tom.* 1. *page* 552. *de l'édition de Lauſanne*, 1760. en 2. vol. *in* 12. *de* 600. *pages chacun.* *Leibnitz* parle ſouvent avec complaiſance de ſon ſiſtême de l'*Harmonie préétablie*, dans cet ouvrage. *Voyez la page* 585. & *dans*

» qui ſe paſſe dans le corps; & le corps auſſi de telle façon qu'il doit » faire de ſoi-même ce que l'ame ordonne. De ſorte que les loix qui » lient les penſées de l'ame dans l'ordre des cauſes finales & ſuivant l'é- » volution des perceptions, doivent produire des images qui ſe rencon- » trent & s'accordent avec les impreſſions des corps ſur nos organes; » & que les loix des mouvemens dans les corps qui s'entreſuivent dans » l'ordre des cauſes efficientes ſe rencontrent auſſi & s'accordent telle- » ment avec les penſées de l'ame que le corps eſt porté à agir dans le » tems que l'ame le veut.

» Je conſidere, dit *Bayle* (*a*), ce nouveau ſiſtême comme une con- » quête d'importance qui recule les bornes de la Philoſophie. Nous n'a- » vions que deux hypothéſes, celle de l'école & celle des Cartéſiens, » l'une étoit une *voie d'influence ſur les corps*, l'autre étoit une *voie d'aſſi-* » *ſtance*, ou de cauſalité occaſionnelle. On ne peut rien imaginer qui » donne une plus haute idée de l'intelligence & de la puiſſance de l'Au- » teur de toutes choſes que la *voie de l'harmonie préétablie*; mais je n'y » conçois aucune poſſibilité. Il y a autant de difficultés dans ce ſiſtême » que dans celui des cauſes occaſionnelles. La ſpontanéité de l'ame eſt » incompatible avec les ſentimens de douleur & en général avec toutes » les perceptions qui lui déplaiſent. Enfin comme il ſuppoſe avec beau- » coup de raiſon que toutes les ames ſont ſimples, on ne ſauroit com- » prendre qu'elles puiſſent être comparées à une pendule, c'eſt-à-dire, » que par leur conſtitution originale elles puiſſent diverſifier leurs opé- » rations en ſe ſervant de l'activité ſpontanée qu'elles recevroient de » leur créateur. On conçoit clairement qu'un être ſimple agira toujours » uniformement ſi aucune cauſe étrangere ne le détourne. S'il étoit » compoſé de pluſieurs piéces comme une machine, il agiroit diverſement » parce que l'activité particuliere de chaque piéce pourroit changer à » tout moment le cours de celle des autres; mais dans une ſubſtance » unique où trouverez-vous la cauſe du changement d'opération «.

Réfutation de l'harmonie préétablie.

On peut ſe contenter des raiſons de *Bayle*, en y joignant les remarques ſubtiles dans leſquelles il examine ce qu'auroit été l'ame & ce qu'auroit été le corps de Céſar dans le ſiſtême de l'harmonie préétablie. Elles ſont ſuffiſantes pour diſſuader tous ceux qui tiendroient encore au parti de *Leibnitz*, qui de ſon vivant a lutté contre les plus fameux adverſaires: Le célébre *Arnaud*, le P. *Lami* Bénédictin (*b*), *Nicolas Hartzoëker* (*c*), *Samuel Clarcke* & pluſieurs autres Philoſophes modernes égaux au moins en mérite & en génie à ceux qu'avoient enfantés autrefois Athénes & Rome. Comparez la naiſſance de l'hypothéſe de *Leibnitz* à l'établiſſe-

le tome 2. *les pages* 139. 266. 301. 390. Voyez auſſi l'expoſition qu'en a fait M. le Chevalier *De Jaucourt*; elle ſe trouve pag. 178 de la vie qu'il a donné de *Leibnitz*. Cette vie eſt miſe à la tête des *Eſſais de Théodicée*, de l'édition que nous citons.

(*a*) Dictionnaire hiſtorique & critique, par *Pierre Bayle*, cinquieme édition, Amſterdam 1734. Article *Rorarius*, note L. Voyez auſſi la note H.

(*b*) Les principales difficultés qu'il a fait contre ce ſiſtême, ſe trouvent renfermées dans le II. *Traité de la Connoiſſance de ſoi-même*, depuis la page 225, juſqu'à la page 243. *édit. de Paris* 1699.

(*c*) Recueil de pluſieurs piéces de Phyſique.

©BIUM

ment d'une nouvelle république au centre des états les plus puiſſans. Chaque Roi voiſin lui déclare la guerre, les généraux lui livrent bataille tantôt avec ſuccès, tantôt avec perte. La république ſuccombe enfin ſous le nombre, mais il lui reſte toujours la gloire de la fierté de ſon projet, de l'intrépidité de ſes entrepiſes, de la fermeté de ſa défenſe. Toutes ces diſputes métaphyſiques nous écarteroient trop loin de notre ſujet, qu'il nous ſuffiſe d'avoir découvert les ſources & d'y renvoyer ceux qui voudront puiſer de plus amples détails.

Syſtême par lequel on prétend expliquer la ſenſibilité par l'écriture.

Après avoir expoſé tant de ſiſtêmes ingénieux, parlerons nous de celui d'un certain Philoſophe moderne qui a prétendu rendre raiſon de tous les phénoménes de la Phyſique par l'Ecriture Sainte (*d*). Pour expliquer la maniere dont nous ſentons, il ſuppoſe dans tous les animaux une ame ſenſitive : ce qui eſt déja une pétition de principe. L'ame ſenſitive des animaux, dit-il, eſt une lumiere (*e*) dont les rayons ont été approchés proportionnellement & imprimés du caractere qu'il a plu à la toute puiſſance divine pour conſtituer chaque eſpéce d'animal en particulier. Cette ame, comme un ſoleil vital, a ſon ſiége principal dans le cœur de tous les animaux, d'où elle envoie ſes rayons ſpécifiques & vitaux par toutes les parties de l'animal : ce qui eſt très-poſſible, puiſqu'elle jouit de la prérogative de la lumiere qui a une vertu infinie de produire & de multiplier ſes rayons.

C'eſt cette lumiere tenant, ſelon lui, le milieu entre la ſubſtance corporelle & la ſubſtance ſpirituelle, qui communique les ſentimens du corps à l'ame, & les mouvemens de l'ame au corps. Selon lui auſſi, le principe des ſenſations eſt dans le cœur ; opinion que nous avons deja refutée. Enfin, ſelon lui, cette lumiere au bout d'un certain tems doit ſe décompoſer & retourner à ſon principe qui eſt le ſoleil, la lune ou le feu centrique : de même que le corps qui a été fait d'eau, retourne en eau pour la plupart, & cette eau retourne à ſon origine qui eſt la mer, à la reſerve du peu de pouſſiere qui demeure comme un levain pour reformer le corps de l'homme, lorſqu'il plaira à la toute puiſſance divine de le reſſuſciter.

Cet Auteur penſe d'une façon trop ſinguliere pour n'être pas en garde contre ſa doctrine. Celui qui ſoutiendroit, comme lui, que la terre eſt immobile & qui refuteroit la peſanteur de l'air, ſeroit renvoyé au ſiécle d'*Anaxagore* & de ceux qui admettoient l'horreur du vuide. Chacun ſent aujourd'hui combien les principes avancés ſont biſarres, & que la matiere, quelque diviſée qu'elle ſoit, eſt toujours matiere à l'égard de l'eſprit. Ainſi la lumiere n'a pas plus de privilége pour agir ſur l'ame, qu'un boulet de canon. Ce ſiſtême tombe en ruine de ce ſeul coup.

(*d*) Nouveaux Eſſais de Phyſique prouvés par l'expérience & confirmés par l'Ecriture Sainte, *à Paris* 1684 & 1701. 2. *vol. in* 12.

(*e*) *Tom.* 1. *Chap.* 8. *pag.* 101. Il ſe trouve fondé ſur ce paſſage de S. Jean. *In ipſo vita erat, & vita erat lux hominum. Joan. cap.* 1.

CHAPITRE

CHAPITRE II.

DE L'IMAGINATION.

LA perception que nous avons des objets en leur préſence eſt un ſentiment : mais il eſt en nous *une force de reproduire ces perceptions pendant l'abſence des objets.* Cette faculté s'appelle *Imagination.* Ces repréſentations, ou ces images des objets abſens s'appellent *Idées.* Il eſt évident que les corps ſouffrent, ou agiſſent dans cette partie de l'entendement ; mais quelle eſt la maniere dont ils ſouffrent, ou agiſſent ? C'eſt le nœud qui a fort embarraſſé les Philoſophes, & qui les a fait tomber dans une multitude de contradictions, comme nous le ferons voir après que nous aurons expoſé notre ſentiment.

Définition de l'imagination.

ARTICLE I.

MÉCHANISME DE L'IMAGINATION.

DIEU ſeul eſt la cauſe efficiente de nos idées, parce qu'il eſt le ſeul être capable de produire par lui-même le mouvement, & d'agir ſur les eſprits & ſur les corps ; mais Dieu n'excite des idées dans nos ames qu'en conſéquence des diſpoſitions de nos corps : les diſpoſitions de nos corps ſont donc les cauſes occaſionnelles de nos idées. Partant de ce terme nous allons chercher le méchaniſme de nos corps qui fait que nous penſons. Pour y parvenir poſons quelques principes.

Cauſe efficiente & cauſes occaſionnelles des idées.

Nous avons vû que les ſenſations ſe faiſoient dans toute l'habitude de nos corps, & qu'il y avoit des organes particuliers pour des ſenſations particulieres. Mais l'imagination ſe paſſe dans la tête ſeule, & l'homme le moins lettré s'apperçoit bien, qu'il ne penſe ni du bras, ni de la jambe. De même qu'il faut que les organes ſoient ſains & entiers pour avoir l'aptitude de recevoir les impreſſions ; de même auſſi il faut que le cerveau ſoit bien conformé & d'une bonne conſtitution, ne ſoit ni comprimé, ni enflammé, jouiſſe d'une ſanté parfaite pour recevoir & reproduire des images conformes aux objets, ſans cela il n'a point d'idées, ou il n'enfante que des rêves & des chimeres.

Organe de l'imagination.

Il y a une imagination indépendante de nous, & une imagination qui paroit volontaire.

1°. Par cette imagination indépendante de nous, il eſt vraiſemblable que nous ne ſommes pas un moment de la vie ſans penſer. Souvent nous

Imagination involontaire.

Médecine de l'esprit - page 49 sur 375

©BIUM

nous ſurprenons réfléchiſſant involontairement ſur les objets ; ſouvent il ſe réveille des idées dans nos ames ſans aucune participation de leurs volontés ; ſouvent nous faiſons tous nos efforts pour rejetter certaines images qui reviennent ſans ceſſe malgré nous, & qui nous f. iguent. Cette imagination involontaire vient ſans doute de ce que les organes qui jouiſſent de toute leur action tonique, qui ſont ſenſibles & vivans, ſont ébranlés en l'abſence des objets par le cours naturel du ſang, de la même maniere qu'ils le ſeroient par la préſence de ces objets. Au moyen de cet ébranlement ils réveillent dans l'ame les idées archétypes qu'elle a déja reçues des ſens lorſqu'ils ont été frappés par la préſence des objets. Ce n'eſt pas une commotion bruſque comme dans les ſenſations directes, ce n'eſt pas une commotion vive comme dans les ſenſations réfléchies, mais c'eſt un mouvement doux & continué qui nous avertit ſans ceſſe de notre maniere d'exiſter actuelle, & qui nous invite à conſiderer avec attention les rapports de notre exiſtence avec celle des autres êtres. Ces mêmes choſes arrivent lorſque nous dormons, nous rêvons, nous ſommes en délire : ce qui montre que la volonté n'a pas toujours part à ces mouvemens.

Imagination volontaire.

II°. Par l'empire de la volonté nous portons toute notre attention aux mouvemens qui ſe paſſent au dedans de nous-mêmes. Cette attention libre de notre part ſemble jetter un calme ſur les ſens extérieurs, &, ſi elle eſt forte, ſemble ſouvent les faire taire. Une perſonne fortement livrée à ſes méditations ne voit plus les objets préſens, n'entend plus les corps ſonores qui frappent ſes oreilles. Cette attention dépendante de la volonté modifie donc différemment le cours naturel du ſang & des liqueurs, change donc le ton des organes puiſqu'ils ceſſent d'être ſenſibles dans cet inſtant à l'impreſſion des objets environnans ; puiſque ſouvent le mouvement du cœur augmente & que le ſang s'échauffe ; puiſque la ſécrétion de la bile eſt ſuſpendue, la digeſtion interrompue, la reſpiration plus preſſée. C'eſt dans ces momens de recueillement, ou de paix de ces ſens extérieurs que l'ame amaſſe toutes ſes images, les compare, les met en ordre, les unit & les décompoſe quelquefois de façon qu'on n'apperçoit plus leur filiation, ni les nuances par où elles ont paſſé, & qu'on les regarde comme toutes ſpirituelles. Ce ſont-là les idées qu'on attribue ordinairement à l'*intelligence* & au *génie*. Par le moyen de la volonté, ou par cette attention volontaire nous nous rappellons encore les idées que nous avons deja eues : c'eſt ce qui fait la proche parenté de l'imagination & de la mémoire.

En effet notre eſprit relativement au tems s'applique d'abord au preſent, ſe rejette ſouvent ſur le paſſé, & s'élance quelquefois avec impétuoſité ſur l'avenir. Dans le premier cas c'eſt *perception ;* dans le ſecond c'eſt *mémoire, ſouvenir, réminiſcence ;* dans le troiſieme c'eſt *imagination proprement dite, prévoyance, intelligence.* Les deux premieres facultés ont pour objet la réalité même des choſes exiſtantes, ou qui ont exiſté.

©BIUM

La troiſieme faculté roule ſur la poſſibilité des choſes futures leſquelles peuvent tout auſſi bien n'être pas, qu'elles peuvent être (*a*). La connoiſſance du preſent fait le peuple, celle du paſſé fait le ſavant, celle de l'avenir fait l'homme intelligent & de génie : car le peuple ſent où il eſt, le ſavant ſait d'où il vient, l'homme ſupérieur prévoit où il doit aller, & voit même où il va.

Diſtinction des idées en ſimples & compoſées.

Toutes les idées ſoit dépendantes, ſoit indépendantes de la volonté ſont, quant à leur nature, ou *ſimples*, ou *compoſées*. La couleur, l'odeur, le froid, le chaud peuvent faire une impreſſion tellement unique ſur nous, qu'elle ne puiſſe être diſtinguée en différentes idées. Mais ces idées diſtinctes peuvent être unies enſemble, & alors ce ſont des idées compoſées. C'eſt ainſi qu'en conſiderant une ligne on peut faire attention à ſa longueur, à ſa largeur, & à ſa profondeur.

Trois ſources des idées.

Ces idées ont trois moyens pour ſe faire connoître à nous ; 1°. un ſeul ou pluſieurs ſens ; 2°. la réflexion ; 3°. les ſenſations & la réflexion jointes enſemble (*b*).

Idées ſimples qui viennent des ſens. Méchaniſme qui les produit.

Premierement il y a des *idées ſimples* qui n'entrent que par un ſeul ſens, lequel eſt ſi particulierement diſpoſé à recevoir l'impreſſion qui les communique, qu'il eſt impoſſible de s'en procurer aucune notion par tout autre ſens. Les couleurs, les ſons, les odeurs, les ſaveurs, les qualités tactiles ſont des idées ſpéciales introduites par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & le toucher. Le méchaniſme qui les produit eſt entierement uniforme & n'appartient qu'à la partie organique qui communique la ſenſation. C'eſt aux ſeuls nerfs ophtalmiques que nous ſommes redevables des idées de lumiere & de couleurs. Il faut attribuer aux nerfs acouſtiques les idées des ſons, & aux nerfs olfactifs les idées d'odeurs. Ce ſont les nerfs du palais & de la langue qui nous donnent les notions des ſaveurs. Ce ſont enfin les nerfs qui ſe diſtribuent à la peau, qui nous font appercevoir les qualités tactiles. Ces vérités ſont puiſées dans la nature même : car lorſque nous voulons nous repréſenter un objet, nous fermons les yeux, & l'image nous en eſt ſi intime qu'on la croiroit peinte ſur la retine. Imaginons nous quelque ſon ? nous éprouvons un certain bruit dans les oreilles. Cherchons nous à nous rappeller quelque gout ? alors il ſe fait dans les nerfs du palais une légere conſtriction qui fait couler quelquefois la ſalive plus abondamment, deſorte que toute la bouche en eſt arroſée. Penſons nous à quelque objet qui peut reveiller la concupiſcence ? auſſitôt les nerfs qui ſe diſtribuent aux parties génitales, ſont irrités & déploient tout leur reſſort. Preuves ſenſibles que le méchaniſme général qui excite les idées produites par les ſens, eſt le méchaniſme inverſe de celui qui produit les ſenſations directes, & le même, quoiqu'un peu modifié de celui qui produit les ſenſations réflechies.

(*a*) *Phantaſiologie*, ou Lettres Philoſophiques ſur la faculté imaginative, à *Oxfort.* (*Paris*) 1760. *pag.* 32 *& ſuiv.*

(*b*) Eſſai Philoſophique concernant l'Entendement humain par *Locke*, traduit de l'Anglois par M. *Coſte*. Amſterdam 1750. *liv.* 2. *chap.* 3.

©BIUM

Suivant ces principes, on rendra facilement raiſon pourquoi un aveugle, ou un ſourd de naiſſance ne peuvent avoir, ou recevoir aucune idée de couleur, ou de ſon, puiſqu'ils ſont privés, ou qu'ils vivent comme s'ils étoient privés des organes qui ſeuls auroient pû leur fournir les idées archétypes des choſes. On reſoudra encore une multitude de problêmes métaphyſiques qu'il ſeroit trop long de détailler ici.

Les *idées ſimples* qui viennent à l'eſprit par plus d'un ſens, ſont celles de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos. Toutes ces choſes ſont impreſſion ſur les yeux & ſur l'organe de l'attouchement; deſorte qu'on peut également par le moyen de la vue & du toucher recevoir les idées de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos des corps (*c*). Nous avons déja dit que toutes ces façons de ſentir ſe rapportoient au tact; ainſi nous pourrons juger par pluſieurs ſens particuliers de quelques manieres d'être communes des objets.

Idées ſimples qui naiſſent de la réflexion.

Secondement il y a des *idées ſimples* qui nous viennent par la *réflexion*. Les corps organiſés ayant été frappés par les objets extérieurs en fourniſſent à l'ame des repréſentations. Alors l'ame ſe repliant pour ainſi-dire ſur elle-même, & conſiderant ſes propres opérations par rapport aux idées qu'elle vient de recevoir, tire de-là de nouvelles *penſées* qui ſont auſſi propres à être les objets de ſes contemplations, que les idées qu'elle reçoit du dehors. C'eſt de-là que nous viennent le *diſcernement* & la *conception* des choſes. On pourroit appeller *penſées* les reſultats de cette faculté; tandis qu'on nommeroit *idées* les repréſentations formées par les objets. Ces connoiſſances appartiennent tellement à l'*intelligence*, qu'il faudroit développer avec une grande exactitude la nature de cette opération, pour en avoir une notion plus complette: ce qui tient plus à une métaphyſique très-ſubtile, qu'au plan que nous voulons ſuivre dans cet ouvrage. Ce ſeroit un chapitre à faire ſéparément, ou après avoir examiné comment l'eſprit qui s'eſt appliqué au preſent, ſe replie ſur le paſſé, & ſe repreſente des choſes qu'on n'a jamais vues ni entendues; comment il ſe fait des images qu'aucun objet ne trace, qu'aucun objet ne rappelle puiſqu'elles ne ſont que poſſibles, qu'elles n'exiſtent pas & n'exiſteront peutêtre jamais. C'eſt au poſſible ou l'eſprit doit s'arrêter, s'il paſſe ce poſſible, il s'égare dans l'abſurde, il ſe perd dans les nues ou dans des objets chimériques, il fait des châteaux en l'air, il s'évapore, ſes idées n'ont point de corps, de ſolidité, de conſiſtance: c'eſt un inſenſé qui excite les ris, ou la pitié.

Idées ſimples qui naiſſent des ſens & de la réflexion.

Troiſiemement il y a des *idées ſimples* qui viennent par ſenſation & par réflexion. Ces idées peuvent être miſes pour la plupart au nombre des paſſions, puiſqu'elles reconnoiſſent le plaiſir & la douleur pour principe. Leur méchaniſme ſera ſuffiſamment expoſé lorſque nous traiterons de la volonté. Qu'il nous ſuffiſe de dire ici qu'elles intéreſſent toutes la conſervation de l'être, ou qu'elles ont un intérêt avec le bien être: de-là vient la patience, l'opiniatreté, l'intrepidité qu'elles inſpirent, de ma-

(*c*) *Id.* liv. 2. chap. 5.

©BIUM

niere que ſouvent on croiroit qu'elles ôtent la ſenſibilité, ou du moins qu'elles ſont en force égale avec elle. Nous liſons dans preſque tous les Auteurs de l'Hiſtoire de France, que dans les cinq premiers ſiécles de la monarchie Françoiſe, pluſieurs ſe ſont ſoumis aux épreuves terribles du feu, du fer chaud, de l'eau froide, ſoit pour ſoutenir leur innocence attaquée, ſoit pour ne pas reveler des crimes qui leur auroient mérité la mort. On en a vû même qui devenus pour ainſi dire inſenſibles à la douleur ſe faiſoient un metier de s'y expoſer, & ſe louoient pour d'autres qui n'avoient pas aſſez de fermeté pour tenter ces épreuves inſenſées (*d*). Si, ſans jetter les yeux ſur des coutumes introduites dans des ſiécles barbares, nous portons nos regards ſur ce qui ſe paſſe de nos jours dans le cours d'une procédure criminelle, combien verrons nous d'hommes ſoit coupables, ſoit innocens, qui, par un amour invincible pour la vie, ont reſiſté aux tortures de la queſtion, ſans faire l'aveu qu'on vouloit leur extorquer par une cruauté conſacrée par l'uſage de la plus grande partie des nations (*e*).

Les martirs s'expoſoient aux derniers ſupplices pour ſoutenir la vérité de la religion. Ils mépriſoient la mort la plus douloureuſe dans la vue de parvenir à une félicité éternelle. Dans ce monde même y a-t-il quelque félicité ſans la réflexion ?

O trop heureux le Laboureur
S'il connoiſſoit tout ſon bonheur (*f*).

Parlerons nous ici des nations entieres telles que les Hurons, les Iroquois, les Galibis & autres peuples de l'Amérique. On croiroit leurs ames placées audeſſus de la douleur & de la mort. On ne ſauroit lire ſans étonnement avec quelle intrepidité, & preſque inſenſibilité, ils bravent leurs ennemis qui les rotiſſent à petit feu & les mangent par tranches. Si ces peuples pouvoient garder les avantages du corps & du cœur, & les joindre à nos connoiſſances, ils nous paſſeroient de toutes les manieres, dit M. *Leibnitz* (*g*), ils ſeroient par rapport à nous ce qu'un géant eſt à un nain, une montagne à une colline. Tout ce qu'une merveilleuſe vigueur de corps & d'eſprit, ajoute-t-il, fait dans ces ſauvages entêtés d'un point d'honneur des plus ſinguliers, pourroit être acquis parmi nous par l'éducation, par des mortifications bien aſſaiſonnées, par une joie dominante fondée en raiſon, par un grand exercice à conſerver une certaine préſence d'eſprit au milieu des diſtractions & des impreſſions les plus capables de le troubler. Une telle école, mais pour un meilleur but, ſeroit bonne pour les Miſſionnaires qui voudroient rentrer

(*d*) Ces épreuves étoient fort en uſage ſous le reg de *Charles le Chauve*. Voyez l'Hiſtoire général d France, par *Scip on Dipleix*, en 5 *vol. in-fol.* Paris, ſixieme édit *tom.* 1. *pag.* 487. Hiſtoire de France par le Pere *Daniel* en 17. *vol. in-4°*, Paris 1765. *tom.* 2. *pag.* 401.

(*e*) Voyez la-deſſus le Traité des délits & des peines, duit de l'Italien par M. l'Abbé *Morel*, à Lauſanne 766. *vol in-12 pag.* 67.

(*f*) *O fortunatos nimium ſua ſi bona norint. Agricolas. Virgil. Georgic lib.* 2. *verſ.* 457.

(*g*) Eſſais de Théodicée, *tom.* 2. *pag.* 221 ; voyez les pages ſuivantes.

dans le Japon. Les Gymnoſophiſtes des Indiens avoient peutêtre quelque choſe d'approchant ; *Calanus* qui donna au grand *Alexandre* le ſpectacle de ſe faire bruler tout vif, avoit ſans doute été encouragé par de grands exemples de ſes maîtres, & exercé par de grandes ſouffrances à ne point redouter la douleur. Les femmes de ces mêmes Indiens qui demandent encore aujourd'hui d'être brulees avec les corps de leurs maris, ſemblent tenir du courage de ces anciens Philoſophes de leur pays. Je ne m'attens pas qu'on fonde ſitôt un ordre religieux dont le but ſoit d'élever l'homme à ce haut point de perfection : de tels gens ſeroient trop audeſſus des autres, & trop formidables aux puiſſances. Comme il eſt rare qu'on ſoit expoſé aux extrêmités où l'on auroit beſoin d'une ſi grande force d'eſprit, on ne s'aviſera gueres d'en faire proviſion aux dépens de nos commodités ordinaires, quoiqu'on y gagneroit incomparablement plus qu'on y perdroit.

Après tant d'exemples généraux, citerons nous les exemples particuliers de *Mucius Scévola* qui ſe brula la main avec tant de conſtance pour ſe punir de la mépriſe d'avoir percé le Secrétaire du Roi, au lieu d'avoir aſſaſſiné *Porſenna* (*h*) ; d'un Précepteur des pages à la Cour d'Oſnabrug, qui mit le bras dans la flamme, & penſa avoir la gangrene, pour montrer que la force de ſon eſprit étoit plus grande, qu'une douleur fort aiguë (*i*). Il nous ſuffit d'avoir prouvé qu'il y avoit des idées filles & meres quelquefois des paſſions, qui ont une auſſi grande force que celles qui nous ſont fournies par les ſenſations ſeules : de maniere qu'elles ſemblent ſubjuguer les ſens & les faire taire. Elles paroiſſent avoir un méchaniſme inverſe de celui qui produit les ſenſations mixtes : car dans les ſenſations mixtes ce ſont des mouvemens intérieurs qui procurent en l'abſence des objets les mêmes impreſſions qui auroient été excitées en leur préſence, au lieu que dans les idées ſimples qui viennent par les ſens & par la réflexion, ce ſont des mouvemens intérieurs qui ſont taire & abſorbent la ſenſibilité.

Origine des idées compoſées.

Les idées *compoſées*, ou *complexes* coulent auſſi des trois mêmes ſources, que les idées *ſimples*, comme nous l'avons déja avancé.

Idées compoſées qui viennent des ſens.

Premierement l'idée de ſubſtance, qui eſt un amas d'*idées ſimples* puiſque c'eſt un terme général qui convient à l'homme, au cheval, au fer, à l'eau, &c, eſt une *idée complexe* qui nous eſt communiquée par les ſens. En effet, nous ne l'attachons qu'aux choſes ou étendues ou ſuſceptibles de mouvemens : c'eſt pourquoi cette idée convient tout enſemble aux corps & aux eſprits. Les *idées complexes* n'étant que les reſultats combinés de pluſieurs ſenſations, elles ne peuvent être produites que par l'ébranlement de pluſieurs fibres nerveuſes, ou de pluſieurs organes des ſens. Alors l'ame qui reçoit pluſieurs ſentimens, les raſſemble guidée par l'harmonie & la convenance de ces impreſſions, & n'en forme qu'une idée générale. C'eſt ainſi que d'un très-petit nombre *d'idées ſimples* il en doit réſulter une infinité d'*idées compoſées* : de même que par le divers

(*h*) Titus Livius, *lib.* 4. *cap.* 2.

(*i*) Eſſais de Théodicée, *tom.* 2. *pag.* 534.

©BIUM

arrangement des lettres de l'alphabet il en reſulte une infinité de mots.

Idées compoſées qui naiſſent de la réflexion.

Secondement l'idée de l'infini eſt une de ces *idées complexes*, qui ne ſe trouve en nous que par la réflexion. Elle appartient par conſéquent à l'*intelligence* dont nous ne parlons pas ſpécialement dans cet ouvrage, notre deſſein étant de donner un traité qui ſerve plutôt aux Médecins qu'aux Métaphyſiciens.

Troiſiemement les relations qu'ont certains objets avec d'autres, ſont de ces idées compoſées qui appartiennent aux ſens & à la réflexion. Deux objets excitent dans nous deux mouvemens; c'eſt à l'ame à juger ſi ces perceptions ſont ſemblables, ou diſſemblables. Comme ces idées ſont un vrai jugement, nous en donnerons le méchaniſme lorſque nous traiterons de cette opération de l'entendement.

Diſtinction des idées en vraies & en fauſſes eſt chimérique.

Parmi les diſtinctions des idées, on apporte celle d'idées vraies & d'idées fauſſes. Il n'y a pas d'idées fauſſes en elles-mêmes: car l'idée étant la repréſentation d'un objet, elle ne peut être que l'image de cet objet, & non pas la repréſentation d'un autre. Nous avouons cependant que certaines idées peuvent être mal combinées enſemble: alors ce n'eſt plus fauſſeté dans l'idée, mais erreur dans le jugement. Nous croyons qu'il vaut mieux diſtinguer les idées par leur dégré de certitude.

Evidence des idées ſenſibles.

Il n'y a rien de ſi évident que les *idées ſenſibles*, c'eſt-à-dire, les idées tant ſimples, que compoſées qui nous viennent par les ſens. Elles ont la même évidence que le ſentiment qui les excite. Or on ne peut pas plus douter raiſonnablement de la vérité de ce ſentiment que de celle de ſon exiſtence actuelle, & caractériſée par ce même ſentiment.

Probabilité des idées réfléchies.

Les *idées réflechies*, c'eſt-à-dire les *penſées* tant ſimples que compoſées qui naiſſent de la réflexion, n'ont pas la même certitude. Elles ſont le produit de l'analiſe & de la ſynthéſe. De-là vient que par la décompoſition elles perdent de leur ſolidité, & par la compoſition elles perdent de leur clarté. Ainſi il faut les ranger au nombre de ces probabilités qui nous ſont néceſſaires au défaut des connoiſſances directes.

Incertitude des idées mixtes.

Les *idées mixtes*, c'eſt-à-dire les idées tant ſimples que compoſées qui partent conjointement & des ſens & de la réflexion, ne ſont pas toujours certaines. Souvent les paſſions nous trompent & nous font voir ce que nous deſirons & non pas ce qui eſt. Souvent auſſi ne connoiſſant pas toute l'étendue & toute la multitude des rapports, nous courons riſque de mal juger avec ces notions incomplettes.

Diſtinction des idées en claires & en obſcure n'eſt pas exacte.

On donne encore pour différence des idées, leur clarté & leur obſcurité. Cette diſtinction ne nous paroit pas exacte. Les idées ne nous ont été données que pour éclairer les ténebres de notre eſprit, & plus nous avons d'idées particulieres ſur un objet, mieux nous le connoiſſons: or le contraire arriveroit s'il y avoit des idées confuſes. Au reſte ſi l'on entend par les idées confuſes le défaut d'attention aux objets partiels qui ſont repréſentés par les idées complexes, nous admettons des idées confuſes; quoiqu'à la rigueur ce ne ſoit qu'un défaut d'attention qui provient de la foibleſſe de l'impreſſion, de même que les idées qu'on

appelle distinctes ont pour cause la force du mouvement qui les excite.

La foiblesse de l'impression a pour principe 1°. le foible mouvement du sang. 2°. Les fibres lâches & distendues des organes. 3°. La difficulté de ces mêmes fibres à se mouvoir par des causes morbifiques. 4°. Le peu d'énergie de la cause mouvante. 5°. Une seule ou plusieurs de ces causes. Ce qui constitue différens degrés dans l'imagination qui pêche par son peu d'activité, & ce qui différencie un esprit lent, d'un imbécille.

La vivacité du mouvement qui excite en nous les idées distinctes, part aussi de différens chefs. 1°. De l'impetuosité du mouvement de toutes les liqueurs, qui tire son origine de l'efficacité des causes mouvantes nommées ci-dessus. 2°. De la disposition des fibres à se mouvoir qui provient de leur structure, de leur sécheresse, de leur tension, de leur élasticité. 3°. De la facilité qu'elles ont à se mouvoir à cause de certains mouvemens antécédens plusieurs fois répétés. 4°. De la force impulsive de l'objet sur l'organe des sens. 5°. D'une seule ou de plusieurs de ces causes. Ce qui peut rendre compte de tous les degrés qui se trouvent dans l'intervalle d'un entendement médiocre à un génie heureux.

ARTICLE II.

SENTIMENS DE DIVERS AUTEURS SUR LE MÉCHANISME DE L'IMAGINATION.

IL n'y a pas, dit *Ciceron*, d'opinions si ridicules qu'elles puissent être, qui n'aient été avancées par quelque Philosophe (*k*). Il n'y a pas non plus, suivant *Varron*, de songe de malades, si extravagant qu'il puisse être, qui ne soit conforme à quelque opinion philosophique (*l*). Ce qu'il y a d'étonnant c'est que toutes ces absurdités aient trouvé des sectateurs. Il semble que dans l'harmonie des entendemens humains il y ait une consonance par des cordes montées sur le même ton; ensorte que toutes les fois qu'une de ces cordes vient à rendre un son, même bisarre, tous les esprits qui sont à l'unisson éprouvent les mêmes vibrations dans toutes les cordes qui répondent à celle qui a été remuée (*m*). C'est pourquoi *Aristote* donne pour précepte de se servir autant d'argumens apparens, que de solides raisons (*n*); parce qu'il y a des esprits qui sont plus frappés des apparences, que de la réalité.

Sentiment des Péripatéticiens.

Mais ses sectateurs qui sont en trop grand nombre pour être cités, se sont ils servis d'argumens apparens ou solides, lorsqu'il s'est agi d'expliquer la cause efficiente des idées? De tous les objets de dehors, disent-ils,

(*k*) *Sed nescio quomodò nihil tam absurdè dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum.* De divinat. lib. 2. versus finem.

(*l*) *Postremò nemo ægrotus quicquam somniat tam infandum quod non aliquis dicat Philosophus.* Fragmenta Varronis.

(*m*) Cette pensée est du Docteur *Swift* qui s'en est servi dans un Ouvrage trop badin & trop critique sur un objet aussi sérieux que celui où il veut porter la reforme. *Conte du Tonneau.* sect. 9. pag. 216.

(*n*) *Non solum certis rationibus, sed apparentibus sæpè potius insistere oportet, animumque advertere.* Ethicorum ad Eudemum *lib.* 1. *cap.* 6.

il

Médecine de l'esprit - page 56 sur 375

il s'échappe une infinité d'eſpéces (*o*) : ces eſpéces entrent par les organes & parviennent juſqu'au cerveau qui en tire des copies. Ces eſpéces étant matérielles & ſenſibles, ſont rendues intelligibles par l'intellect agent, & reçues par l'intellect patient. C'eſt rendre plus obſcure une choſe qui l'étoit déja beaucoup par elle-même. On ne préſenteroit plus de pareils ſiſtêmes dans un ſiécle auſſi éclairé que le notre.

Sentiment des Académiciens.

Pythagore, *Socrate*, *Platon* (*p*), & toute la ſecte des Académiciens ont ſoutenu que nous apportions en naiſſant toutes nos idées, qu'elles étoient nées avec nous & au dedans de nous. *Proclus* plus ſubtile, ſoutient la même opinion (*q*) ; mais il ajoute que l'homme a des idées éternelles & immuables, comme les idées géométriques, celles des propriétés numeraires, & les axiomes dont la vérité eſt reconnue par tous les hommes & dans tous les ſiécles.

Sentiment de *Locke*.

Locke ſoutient le contraire, & l'on peut dire que c'eſt ici ſon triomphe. En effet, il prouve invinciblement qu'il n'y a pas de principes gravés naturellement dans nos ames, par la maniere dont nous acquerons nos connoiſſances, par l'ignorance de ces principes dans les enfans, les idiots, les fous, les ſtupides & certains peuples, par la raiſon que ces idées qu'on ſuppoſe innées ne ſont connues qu'après qu'on les a propoſées, qu'elles ne ſont pas connues avant toute autre choſe, & qu'elles paroiſſent moins dans ceux où elles devroient ſe montrer avec plus d'éclat (*r*). Nous renvoyons pour les preuves à l'Auteur même où nous avons puiſé ces argumens, & nous penſons qu'il ſera difficile de ſe retirer ſans être convaincu que nous n'avons pas d'idées empreintes primitivement dans nos ames ; à moins qu'on n'entende par ces impreſſions naturelles, la capacité qu'ont nos ames de connoitre certaines vérités ; alors il n'eſt plus beſoin de diſputer, chacun avouera que nous apportons en naiſſant la diſpoſition convenable de nos corps pour exciter des idées dans nos ames.

Conjectures ſur le ſentiment de *Deſcartes*.

Quoique *Deſcartes* n'ait rien dit que de très-obſcur ſur les idées dans ſes ouvrages ; il ſemble approcher de l'opinion de ceux qui prétendent que notre ame produit elle-même ſes penſées. Mais ſi notre ame produit ſes penſées, elle les produira ou avant de connoitre, ou après avoir connu, ou dans le tems qu'elle connoit. Or dans tous ces cas la ſuppoſition eſt impoſſible. 1°. Un Peintre ne peut repréſenter un objet qu'il ne connoit pas. 2°. Si l'ame connoit elle n'a plus beſoin d'idées. 3°. Enfin pour connoitre il faut avoir les moyens de connoitre, donc l'ame ne ſe forge pas elle-même ſes penſées. Si cela étoit ainſi, quel eſt l'obſtacle qui empêcheroit un aveugle de naiſſance de parler de la lumiere & des couleurs ? ſuivant cette hypothéſe il n'y auroit jamais de fous. L'ame, cette noble partie de nous-mêmes, ſe formeroit-elle des idées auſſi abſur-

(*o*) *Dico igitur rerum effigies, tenueiſque figuras mittier ab rebus ſummo de corpore earum*, &c. Lucretius. *lib.* 4.

(*p*) *In Memnone & Phedro.*

(*q*) Philoſophe Platonicien qui vivoit vers l'an 500 de J. C. a donné des commentaires Grecs ſur quelques livres de *Platon*.

(*r*) Eſſai Philoſophique ſur l'Entendement humain. *Voyez* tout le premier livre.

Médecine de l'esprit - page 57 sur 375

des & auſſi ridicules, que celles qu'enfantent les cerveaux des maniaques & des phrénétiques.

Sentiment de *Malebranche* & de *Démocrite.*

Si les opinions ne recevoient d'autorité que du génie de leurs auteurs, & des méditations qu'ils ont fait, certainement le ſiſtême du Pere *Malebranche* ſeroit un de ceux qui devroient le mieux ſe ſoutenir. Ce célébre Metaphyſicien, pour contredire tous les autres Philoſophes, avance qu'*il n'y a point d'idées dans les eſprits créés* (*s*), *que nous voyons toutes choſes dans l'être infini, dans Dieu.* Afin d'appuyer ſon ſentiment il accumule différens paſſages de S. *Thomas* & de S. *Auguſtin.* Malgré l'autorité de ces ſaints peres qui cherchoient plutôt à faire de bons chrétiens que de bons phyſiciens, cette opinion a été refutée tant de fois ſi ſolidement, qu'il ſeroit inutile de la combattre ici par de nouveaux argumens (*t*). La raiſon & l'évidence nous convainquent aſſez de la fauſſeté de ce ſiſtême.

Bayle (*u*) fait voir adroitement que le ſiſtême du P. *Malebranche* n'eſt qu'un développement & qu'une réparation du dogme de *Démocrite.* Ce Philoſophe abdéritain enſeignoit que les images qui s'échappent des objets pour ſe préſenter à nos ſens, ſont des émanations de Dieu, & ſont elles-mêmes un Dieu, & que l'idée actuelle de notre ame, eſt un Dieu. Y a-t-il bien loin de cette penſée à dire que nos idées ſont en Dieu & qu'elles ne peuvent être les modifications d'un eſprit créé? Ne s'enſuit-il pas de-là que nos idées ſont Dieu lui-même?

Sentiment d'*Abélard.*

Suivant le P. *Bouhours* (*x*), l'infortuné Philoſophe *Abélard* ſe fondant ſur ces paroles de S. *Paul* que *nous voyons maintenant par un miroir & en énigme* (*y*), a fait de l'expreſſion de l'Apôtre une hypothéſe ſinguliere. Il prétend que le malheureux amant d'*Héloïſe* penſoit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête, que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni, & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net qui leur repreſentoit très-diſtinctement les objets (*z*). Le P. *Bouhours*, pour donner un air de vraiſemblance à ce ſentiment, ajoute qu'il vouloit dire ſans doute que » la bile mêlée avec le ſang formoit » dans le cerveau une eſpéce de glace polie & luiſante à laquelle la mé» lancolie ſervoit comme de fond «. Le commentaire eſt digne du texte. Cependant le P. *Bouhours* ne fait qu'expoſer ici ſa propre doctrine, car il avoit dit plus haut (*pag.* 207.) en ſe demandant d'où viennent les qualités du bel eſprit. » Elles viennent, dit-il, d'un temperament heureux » & d'une certaine diſpoſition des organes: ce ſont des effets d'une tête » bien faite & bien proportionnée; d'un cerveau bien tempéré & rempli

(*s*) La Recherche de la vérité, par N. *Malebranche* Prêtre de l'Oratoire de Jeſus. *Paris* 1762. *en* 4. *vol. in*-12. *tom.* 3. *part.* 2. *chap.* 6.

(*t*) Voyez le Livre *des vraies & des fauſſes idées contre ce qu'enſeigne l'Auteur de la Recherche de la vérité*, par M. Antoine Arnaud *Docteur de Sorbonne. vol. in*-8°. *imprimé à Rouen.* 1723.

(*u*) Dictionnaire Critique. Article *Democrite*, note P.

(*x*) Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, par le P. *Bouhours* Jéſuite. in-4°. Paris. 1671. Entretien 4. *Le bel eſprit.* pag. 209.

(*y*) *Videmus nunc per ſpeculum in enigmate.* Epiſtola 1. beati *Pauli* ad Corinthios. *cap.* 13. *verſ.* 12.

(*z*) Nous avons parcouru les œuvres d'*Abélard*, & nous n'y avons pas trouvé la doctrine biſarre qu'on lui ſuppoſe. *Petri Abelardi Philoſophi & Theologi, Abbatis Ruyenſis & Heloiſæ conjugis ejus, primæ paracletenſis abbatiſſæ opera edita à Franciſco Amboſio equite &c. Pariſiis. in*-4°. de 1200 pages.

» d'une ſubſtance délicate ; d'une bile ardente & lumineuſe, fixée par » la mélancolie & adoucie par le ſang. La bile donne le brillant & la » pénétration ; la mélancolie donne le bon ſens & la ſolidité ; le ſang » donne l'agrément & la délicateſſe.... Ces humeurs, toutes matérielles » qu'elles ſont, diſoit un Philoſophe Platonicien, ſont les beaux génies ; » de même à-peu-près que les vapeurs de la terre ſont les foudres & » les éclairs. Ce qui veut dire que les eſprits du ſang & de la bile s'allu- » ment dans le cerveau ainſi qu'une exhalaiſon chaude s'enflamme dans » une nuë froide & humide : que les eſprits allumés répandent dans la » tête cette *ſplendeur ſeche* qui rend l'ame ſage & intelligente, ſelon » *Héraclite :* que comme entre les choſes corporelles il n'y a rien qui ait » moins de matiere & plus de vertu ; qui ſoit plus pur & plus animé » que ces eſprits, la flamme qui en ſort, eſt la plus ſubtile, la plus vive » & la plus ardente qui ſoit dans la nature ; que c'eſt cette flamme qui » éclaire la raiſon & qui échauffe l'imagination en même tems ; que c'eſt » elle qui rend viſibles à l'ame les eſpéces des choſes, & qui lui fait voir » tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'eſt à la lueur de ce » beau feu que l'entendement découvre & contemple les vérités les plus » obſcures ; & c'eſt peutêtre ce feu qui brille dans les yeux des per- » ſonnes ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les » yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un » feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame, qu'à l'éclairer «. Nous ſommes du ſentiment du Pere *Bouhours* qui traite peu après ces idées, de belles viſions. Il ne ſait ſi les rêveries des Poëtes ne méritent pas autant de créance que les idées de ces Philoſophes.

M. *Collet*, dans une Théſe qu'il ſoutint aux écoles de Médecine de Paris, le 27 Janvier 1763, prétend qu'il y a dans le cerveau une fibre deſtinée pour chaque idée (&). Au premier examen de ce ſiſtême on pourroit s'imaginer qu'il faudroit que le cerveau fut immenſe & qu'il contint une infinité de fibres. Ce ſeroit une erreur. De même que par l'arrangement des notes de muſique on peut former une infinité d'airs, de même auſſi on peut obtenir une infinité d'idées avec un très-petit nombre de fibres. Pour concevoir cette hypothéſe ; partagés les fibres du cerveau en deux claſſes, l'une repréſentera les ſujets, & l'autre les attributs. La fibre de la premiere claſſe repréſentera tous les ſujets du même genre, & la fibre de la ſeconde claſſe donnera tous les attributs du même genre. Ainſi pour tous les hommes il n'y aura qu'une ſeule fibre, de même que pour tous les cailloux une ſeule fibre, &c. Ainſi il n'y aura qu'une ſeule fibre pour toutes les eſpéces de choſes blanches, noires, &c. Par la ſimple vibration ſimultanée d'une fibre de chaque claſſe, on aura une idée du genre & de la différence, & l'ame aura une connoiſſance exacte de chaque choſe. Par ce moyen on évite la confuſion dans les idées, de même qu'on évite la confuſion dans les ſenſations, en admettant dans

Sentiment de M. *Collet*.

(&) *Ergò ſua eſt in cerebro cuique ideæ fibra.* Nous avons rendu compte de cette Théſe dans le Journal économique du mois de Juin 1763.

Médecine de l'esprit - page 59 sur 375

chaque organe un grand nombre d'autres petits organes propres à tranſmettre chaque ſentiment approprié à l'organe général. Le nerf optique ſort du cerveau diſtingué en pluſieurs petits filets qui ſe raſſemblent enſuite en un ſeul faiſceau, pour parvenir à la cavité orbiculaire de l'œil : là il s'épanouit en pluſieurs filets pour former la rétine. La viſion ſe fait de telle ſorte, que chaque filet nerveux reçoit le rayon de lumiere qui lui eſt deſtiné, ſans être ému par aucun autre. Chaque filet reçoit l'impreſſion de la couleur dont il doit tranſmettre la perception à l'ame, ſans être ébranlé par la couleur qui ne lui eſt pas propre. S'il y a deux couleurs il y aura deux filets ébranlés ; s'il y a trois couleurs il y aura trois filets ébranlés, ainſi de ſuite. Il ne faut pas pour cela admettre dans l'œil une infinité de filets nerveux, il ſuffit qu'il y en ait autant que de couleurs ſimples & primitives.

A cette doctrine M. *Collet* ajoute encore que les ſenſations internes ſe font par les vibrations des fibres ſupérieures des corps cannelés, tandis que les ſenſations externes ſe font par les oſcillations des fibres inférieures des mêmes corps. Les premieres ſont occaſionnées par la volonté & l'empire de l'ame qui pouſſe les eſprits animaux contre la fibre qui doit repréſenter l'objet. Les ſecondes ſont occaſionnées par le reflux des eſprits, reflux produit par l'action des objets ſur les organes. Quoique cette hypothéſe ſoit aſſez ſimple, il reſtera toujours un grand nombre d'objections auxquelles il ſera difficile de répondre. Nous ne voyons pas pourquoi l'ame ne ſe formeroit pas plutôt l'idée elle-même, que de lancer les eſprits animaux contre la fibre qui doit repréſenter l'objet : car, pour en agir ainſi, il faut ſuppoſer dans l'ame la connoiſſance de cet objet qu'elle veut que telle fibre lui repréſente : or ſi l'ame a cette connoiſſance, le méchaniſme ci-deſſus indiqué devient ſuperflu.

CHAPITRE III.

DU RAISONNEMENT.

Définition & différence des autres opérations.

Le Raiſonnement eſt *un acte de l'entendement par lequel nous comparons deux idées.* Suivant cette définition, il eſt aiſé de diſtinguer le raiſonnement de toutes les autres opérations de l'ame. Dans l'imagination nous avons pluſieurs idées, il eſt vrai; mais elles ne ſont pas encore abſolument unies enſemble, ou abſolument ſéparées. Dans le jugement on compare auſſi deux idées; mais on les joint à une troiſieme qui en doit faire connoitre les rapports.

Erreur des Phyſiologiſtes & des Logiciens.

C'eſt pour n'avoir pas bien diſtingué toutes ces opérations entre elles, que les Phyſiologiſtes ont traité immédiatement du jugement après l'imagination, confondant le raiſonnement avec le jugement. C'eſt pour cette raiſon que les Logiciens ont tort de traiter du ſillogiſme entier quand ils parlent du raiſonnement; puiſqu'il faut que le jugement y entre pour tirer la concluſion. De-là le défaut de méthode des Philoſophes qui placent dans leurs traités le raiſonnement après le jugement. Nous raiſonnons toujours avant de juger (*a*), & s'il nous arrive quelquefois de juger de quelque choſe ſans raiſonner dans l'inſtant, c'eſt que ſurement dans un âge moins avancé nous avions raiſonné ſur cette même choſe. Au reſte, il nous paroit dans l'ordre de la nature que l'on doive aſſembler deux idées avant d'en réunir trois. Or dans le raiſonnement il n'y a encore que deux idées, & ce n'eſt que dans le jugement qu'on les compare avec une troiſieme. Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris ſi nous ne gardons pas l'ordre des logiques ordinaires pour ſuivre celui des opérations de l'eſprit.

Le raiſonnement dépend autant du corps que de l'ame.

Le raiſonnement dépend autant des diverſes modifications de nos corps, que les ſenſations & les idées. Aujourd'hui nous raiſonnons d'une façon ſur une matiere, demain d'une autre. On ne doit pas rejetter cette inconſtance ſur notre ame qui eſt toujours la même, & qui aime la vérité toujours une, mais ſur la diſpoſition de nos corps qui peut varier tous les jours. On voit encore des perſonnes perſéverer dans l'erreur, s'imaginant de bonne foi ſuivre le parti de la vérité : ſans doute que ſi leurs ames étoient dégagées des liens dans leſquels elles ſe trouvent embarraſſées, elles quitteroient bientôt les tenebres pour ſuivre la lumiere; la diſpoſition des organes ſe trouve telle, qu'elles croient avoir l'évidence de leur côté. Ce point ſera éclairci dans le troiſieme Livre.

En quoi conſiſte cette diſpoſition? C'eſt un problême qui n'eſt pas facile à reſoudre. Notre ame eſt auſſi aveugle ſur l'exécution des opéra-

(*a*) Voyez là-deſſus une Diſſertation dans le Mercure du mois de Février 1743.

tions qui la font connoitre, que ſur l'exécution de celles qui la font ſentir. Semblable, en cette occaſion, à l'œil qui voit tout & ne ſe voit pas lui-même. En vain dira-t-on que l'ame a un commerce fort étroit avec le corps, cela ne fait qu'augmenter notre ſurpriſe, & nous prouver le défaut de moyens que nous avons pour parvenir à toutes ſortes de connoiſſances.

ARTICLE I.

SENTIMENS DE DIVERS AUTEURS SUR LE MÉCHANISME DU RAISONNEMENT.

Sentiment des Anciens.

EMBRASSERONS-nous le ſentiment des Anciens tant Grecs que Latins (*b*) & des Médecins Arabes, qui ont été tellement préoccupés ſur le ſujet des ventricules du cerveau, qu'ils ont pris les ventricules antérieurs pour le ſiége du ſens commun, & deſtiné les poſtérieurs à la mémoire, afin que le jugement, à ce qu'ils diſoient, étant logé dans celui du milieu put faire aiſément ſes réflexions ſur les idées qui lui viennent de l'un & de l'autre ventricule (*c*). Cette opinion n'eſt fondée ſur aucune preuve qui puiſſe engager à la croire. Il ſembleroit que le raiſonnement, la mémoire & le jugement ſeroient des êtres vraiment étendus que l'Auteur de la nature auroit placé dans différentes cavités, & qui joueroient leurs rôles ſelon le beſoin. D'ailleurs, cette belle cavité voutée du troiſieme ventricule où ils avoient logé l'ame & établi le principe du jugement, ne s'y trouvant pas, on ſent bien quel fonds on peut faire ſur le reſte du ſiſtême.

Opinion de *Willis*.

Favoriſerons-nous le ſentiment de *Willis* que nous avons déja cité, qui place le ſens commun dans le *corps cannelé*, l'imagination dans le *corps calleux*, & la mémoire dans la *ſubſtance* corticale. Quel garant peut nous donner ce ſavant Anatomiſte que ces trois opérations ſe font ſéparément dans les trois endroits qu'il leur deſtine. Il nous décrit le *corps cannelé* comme s'il y avoit des raies dont les unes montent & les autres deſcendent ; ce qui eſt abſolument faux à l'inſpection même, puiſqu'elles ont toutes la même direction. Ce que nous avons déja dit de l'opinion précédente doit nous diſpenſer d'un examen plus détaillé de cette hypothéſe.

Siſtême de *Deſcartes*.

Le célebre *Deſcartes* a donné un fameux ſiſtême ſur la *glande pinéale*, qu'il fait pancher tantôt d'un côté, tantôt d'un autre pour nous donner le pouvoir d'acquieſcer à tel ſentiment, ou de le reprouver (*d*). Quoique tout le méchaniſme qu'il ſuppoſe ſoit fort ingénieux, il pêche par le

(*b*) Galenus, *lib.* 3. *de placitis cap. ultimo & libello de oculis.* Ugo Senenſis *in comment. ad artem medicam Galeni, ſub rubricâ de figurâ capitis.* Alphonſus Mareſcottus *in compendio medicinæ* D. Gregorius Nyſſenus *lib.* 4. *de virtutibus animæ. cap.* 6. & 7. D. Nemeſius *de naturâ hominis cap.* 6. Ant. Zara *anatomia ingeniorum ſect.* 1. *memb.* 5.

(*c*) Avicenna *ſen* 1. *primi doct.* 6. *cap.* 5. Averroes *in canticis lib. de Memoriâ & reminiſcentiâ.* Haly Abbas *cap.* 9. *lib.* 3. *Theorices.*

(*d*) Des Paſſions de l'ame, par *René Deſcartes*, *part.* 1. *art.* 31. *ad.* 45. vol. in-12. Paris 1664.

fondement en ne s'accordant pas avec l'anatomie des parties. *Sylvius* & *Stenon* l'ont fait voir très-ſouvent (*e*). Nous montrerons encore dans la concluſion de ce livre, que l'établiſſement du ſiége de l'ame dans la glande pinéale par *Deſcartes*, eſt purement idéal & gratuit.

ARTICLE II.

MÉCHANISME DU RAISONNEMENT.

NOUS n'avons donc pas juſqu'à préſent ſur le méchaniſme du raiſonnement aucune opinion bien fondée. Il s'agit de découvrir maintenant quelque choſe de probable qui s'accorde avec la ſtructure de la machine humaine & qui ſoit conforme à la nature de notre exiſtence. C'eſt ce que nous allons tâcher de faire après que nous aurons développé l'eſſence & l'origine du raiſonnement.

Raiſonnemens naiſſent de trois ſources.

Tous les raiſonnemens ſont compoſés par eux-mêmes, puiſque ce ſont des actes de l'entendement par leſquels on compare deux idées. Ainſi les idées ſoit ſimples, ſoit compoſées partant de trois principes, ſavoir des ſens, de la réflexion & d'un principe combiné de ces deux premiers, il eſt évident que la différence intrinſéque des raiſonnemens doit être priſe d'une de ces trois claſſes ſelon que les idées en ſortiront.

Nature des raiſonnemens ſenſibles.

I°. Les raiſonnemens ſeront *ſenſibles* lorſqu'ils reconnoitront les ſens pour principes. La diſette des termes m'oblige de me ſervir d'un mot équivoque & inuſité dans le ſens où je l'emploie. Cependant je me crois autoriſé par l'exemple de *Locke* qui appelle connoiſſance *ſenſitive* celle qui établit l'exiſtence des êtres particuliers.

Les ſens ſont agités d'une façon plus ou moins vive ou avec la même vivacité. Ce qui fait que les *appréhenſions* des objets ou les repréſentations qu'on s'en forme ſont égales, ou inégales : car dans tout rapport on ne connoit que l'égalité ou l'inégalité. C'eſt pourquoi l'ame dans tous ſes raiſonnemens ne doit appercevoir que convenance ou diſconvenance dans ſes idées ; ou pour parler avec *Spinoſa* elle ne doit appercevoir que des idées égales, c'eſt-à-dire celles qui ſont conformes aux objets qu'elles repréſentent ; ou des idées inégales, c'eſt-à-dire celles qui ne ſont pas conformes aux objets qu'elles repréſentent (*f*).

Ainſi lorſque raiſonnant *ſenſiblement*, je dis *un lis blanc*, le ſentiment que j'ai du lis & le ſentiment que j'ai de la blancheur étant égaux, je les unis enſemble. En effet, les organes ébranlés par la préſence du lait, de la neige & de pluſieurs autres ſubſtances, m'ont fourni l'idée que je me ſuis fait de la blancheur. A l'aſpect d'un lis, ou par la repréſentation que je m'en forme, mes yeux ſont affectés de la même maniere que les auroient affecté les ſubſtances qui m'ont donné l'idée archétype de blan-

(*e*) Voyez le Diſcours de M. *Stenon* ſur l'anatomie du cerveau à Meſſieurs de l'Aſſemblée de chez M. *Thevenot* en 1668. Il ſe trouve dans le cinquieme tome de l'Expoſition Anatomique de M. *Winſlow*.

(*f*) Voyez la Refutation des erreurs de *Spinoſa*, par M. *Le Comte de Boulainvilliers* pag 52.

©BIUM

cheur. Ces ſentimens ſont donc égaux; je ſuis donc obligé d'énoncer que le ſentiment que j'éprouve par la préſence ou par la repréſentation que je me forme d'un lis eſt égal au ſentiment de blancheur. Voila tout le méchaniſme de ce raiſonnement, qui fait voir que l'ame n'y agit que par ſon attention, & le corps par les différentes modalités qu'il a ſouffert.

Le méchaniſme eſt le même lorſque les ſentimens ſont inégaux, excepté que nous y joignons le ſigne de la négation, parce que l'inégalité n'eſt autre choſe que la diſconvenance, tandis que l'égalité eſt la marque de la liaiſon des idées. C'eſt pourquoi lorſque je dis *un mets non ſalé*, c'eſt la même choſe que ſi je diſois lorſque je goûte de ce mets, je n'éprouve pas la même ſenſation que celle que je reſſens lorſque je mange du ſel. Ce qui forme deux ſenſations, ou, ſi vous voulez, deux idées différentes & inégales entre elles qui ne peuvent pas ſe joindre.

Les raiſonnemens *ſenſibles* ſont vrais.

De tout ceci nous tirerons une conſéquence qui étonnera d'abord; c'eſt que tous les raiſonnemens qui partent des ſens ne peuvent pas être faux. Tous les raiſonnemens *ſenſibles* ſont vrais pour parler ſuivant la préciſion la plus exacte (*g*). Le raiſonnement ſenſible eſt l'acte par lequel nous comparons deux idées intimes & actuelles. Or il n'y a nulle idée fauſſe, comme nous l'avons démontré; or le rapport de convenance & de diſconvenance dans les ſenſations, eſt toujours évident & ne peut jamais être faux. En effet ſi l'on a actuellement l'idée *de blanc* & l'idée *de noir*, il eſt impoſſible de ne pas appercevoir que ce ſont deux idées différentes: or appercevoir qu'une idée eſt, ou n'eſt pas une autre idée, c'eſt raiſonner juſte. Donc il n'y a pas de raiſonnement *ſenſible* faux. Ce qui s'accorde parfaitement avec notre théorie, ou nous ne concevons que des rapports d'égalité ou d'inégalité dans les ébranlemens des organes. Ce qui correſpond également à la liaiſon ou à l'oppoſition des idées. Ces rapports ſont intimes, actuels & exiſtans; il eſt donc impoſſible qu'ils ſoient faux. Cette vérité paroit tenir un peu du paradoxe, mais étant bien réflechie, elle approche de l'évidence des choſes qui nous ſont le mieux connues.

Nature des raiſonnemens *réfléchis*.

II°. Les raiſonnemens ſeront *réfléchis*. Autre expreſſion auſſi obſcure que celle que nous avons employé en parlant des raiſonnemens *ſenſibles*. Elle ne ſignifie ici qu'une union, ou une déſunion des idées particulieres fournies par la réflexion. Nous avons le pouvoir d'analiſer & de compoſer nos idées par la contemplation & l'attention qui nous eſt propre. Si nous nous livrons à l'analiſe, nous nous formons des idées générales & abſtraites. Si au contraire après avoir diſtingué pluſieurs idées, nous ne les conſiderons que comme faiſant une ſeule notion, c'eſt ce qu'on nomme ſinthéſe, ou compoſition des idées. L'analiſe & la ſintheſe ſont abſolument néceſſaires à des eſprits bornés comme les nôtres. Toutes

(*g*) Voyez les Principes du Raiſonnement expoſés en deux logiques par le P. *Buffier* Jeſuite, *ſecond exercice*, *pag.* 398. Ce ſavant Logicien donne encore plus d'étendue que nous à ce principe; car il l'affirme de tous les raiſonnemens, ce qui n'eſt pas notre ſentiment.

nos

nos premieres idées ſont particulieres, & les moyens qui ſervent à nous les reveiller ſont ſucceſſifs. Elles demandent tour-à-tour l'attention de notre ame pour être diſtinguées & enſuite être énoncées par des ſignes particuliers. Tout cela demande beaucoup de tems, & il ſeroit à craindre que la vivacité d'une impreſſion n'en fit oublier une plus foible, outre le déſordre qui regneroit dans un auſſi grand détail. C'eſt par le ſecours de ces opérations que l'on renferme dans un ſeul mot ce qui n'auroit pu entrer dans un long diſcours ſans confuſion. On en voit un exemple ſenſible dans l'uſage qu'on fait des termes de *ſubſtance*, *d'eſprit*, *de corps*, *d'animal*, *d'êtres*, &c. Ne pouvant conſiderer que peu d'idées à la fois, nous ſommes obligés d'en rapporter pluſieurs ſous une même claſſe.

Suivant ce que nous venons de dire, les raiſonnemens *réflechis* ne different des raiſonnemens *ſenſibles*, qu'en ce que l'ame guidant ſon attention ſur pluſieurs idées particulieres, les raſſemble & les déſunit ſelon qu'elles ſont liées ou oppoſées entre elles. Pour en connoitre le méchaniſme, il ſuffit de conſiderer le nombre de modifications que reçoit notre être, la conſcience que nous en avons, & l'attention qu'a notre ame à rapporter les mêmes modifications ſous un même genre, ou à les diviſer en eſpéces, afin de les reconnoitre par tout ſans mêlange & ſans confuſion.

Quelle eſt la certitude des raiſonnemens *réflechis*.

Si l'analiſe & la ſinthéſe ont de grands avantages pour nous guider au milieu d'une multitude d'idées particulieres, elles ont auſſi un grand inconvénient, ſouvent elles peuvent nous induire en erreur: car par la premiere il peut arriver que nous ne diſtinguions pas, ou que nous ne diviſions pas nos notions autant qu'elles doivent l'être. On paſſe légerement ſur les plus petites différences que l'on croit devoir négliger, & il arrive la même choſe que celle qui ſe rencontre dans un calcul ou l'on a négligé les fractions; ce calcul eſt faux. Par la ſeconde, les notions ſe raſſemblant par un plus grand nombre d'endroits que nous ne penſons, il eſt à craindre que nous n'en prenions pluſieurs pour une ſeule.

A ces raiſonnemens *réflechis* nous en joindrons d'autres qui ſont du même ordre, & qui ſont d'un uſage très-fréquent dans le cours de la vie. Ce ſont ceux qui ont des tems différens pour baſe. Souvent on compare les circonſtances préſentes avec les circonſtances paſſées, afin d'en tirer des conſéquences pour l'avenir: car le raiſonnement ſemblable à l'imagination ſur laquelle il eſt toujours fondé, roule également ſur le paſſé, le préſent & l'avenir. Comme il eſt une comparaiſon, & que toute comparaiſon ne peut ſe faire qu'entre deux termes, il eſt naturel qu'on raiſonne d'un paſſé qu'on n'a pas vû quelquefois, par les faits préſens, & qu'on raiſonne ſur les évenemens futurs par les évenemens ſoit paſſés, ſoit actuels. C'eſt une eſpéce d'analogie qui a un certain degré de certitude dans la morale & dans l'hiſtoire, ou plutôt c'eſt une véritable analogie qui ſert à expliquer un grand nombre de phénoménes dans la Phy-

©BIUM

ſique, & à tenter un traitement particulier dans les maladies difficiles & inſolites.

Nature des raiſonnemens mixtes.

III°. Les raiſonnemens ſeront *mixtes*, c'eſt-à-dire qu'ils dériveront des ſenſations & de la réflexion. Nous ne nous contentons pas de connoître ſimplement les faits & leurs circonſtances; nous en appellons au tribunal de la réflexion qui en cherche les cauſes & les conſéquences. Peu contente de connoître ce qu'elle voit, elle veut encore connoître ce qu'elle ne voit pas. De-là elle donne dans les conjectures, elle fabrique des hypothéſes & invente des ſiſtêmes. De-là vient que ſouvent elle s'égare, qu'elle prend les apparences pour la réalité, & que les raiſonnemens *mixtes* ſont les moins certains de tous. Un méchaniſme compoſé des deux méchaniſmes antécédens, donnera un méchaniſme moyen qui expoſera ſuffiſamment la nature des raiſonnemens *mixtes*, & en fera voir toutes les propriétés. Nous nous diſpenſons de l'expoſer ici pour éviter les répétitions, & conſéquemment l'ennui d'une méthode trop ſéche & trop ſcrupuleuſe.

C'eſt par l'aſſemblage de tous ces raiſonnemens que l'on compoſe les diſcours. La Rhétorique donne des regles pour les diſtribuer, les prouver, les orner, auſſi bien que des moyens pour l'invention: deſorte que le raiſonnement dans le ſens des Rhéteurs, eſt une opération de l'ame par laquelle on arrange les preuves dans l'ordre où elles doivent être pour mettre en évidence la vérité, ou le vraiſemblable, pour porter un jugement droit & tirer une juſte concluſion, pour convaincre les autres des ſentimens dont l'on eſt pénétré. Cet art eſt plein d'adreſſe, de ſubtilités & de beautés. Souvent il engage à croire comme vraies, des choſes qui ne ſont qu'idéales, ou illuſoires. Nous ne nous arrêterons pas dans un auſſi vaſte champ; nous aimons mieux faire voir l'utilité qui peut réſulter de nos principes: car toute innovation doit paroître ſuſpecte lorſqu'elle n'eſt accompagnée d'aucun avantage, ou que ſes réſultats ſont de peu de conſéquence.

Diviſion des ſciences, & leur degré de certitude.

Dans la premiere claſſe des raiſonnemens, c'eſt-à-dire dans la claſſe des raiſonnemens *ſenſibles*, ſe trouvent renfermés tous les arts méchaniques, la Phyſique expérimentale, l'Anatomie, la Botanique, la Chymie, les Mathématiques & toutes les ſciences qu'elles contiennent, telles que l'Algébre, la Géométrie, la Muſique, &c. Toutes ces connoiſſances partent immédiatement des ſens, & portent avec elles un caractere d'évidence auquel il n'eſt pas poſſible de ſe refuſer. Leur exiſtence eſt réelle, palpable; & pour ainſi dire jointe à la notre. C'eſt pourquoi leur certitude eſt égale à celle de notre exiſtence.

On doit placer dans la ſeconde claſſe la Logique qui eſt l'art de chercher la vérité; la Théologie qui eſt la ſcience des choſes divines; la Métaphyſique cette ſageſſe qui abandonne les corps pour ne s'occuper que des êtres inſenſibles. Ayant fait voir que nous pouvions nous tromper dans les raiſonnemens *réflechis*, on peut conclure que les connoiſſances qui en dépendent ne ſont pas à l'abri de l'erreur. Ce n'eſt plus ici

l'évidence qui dissipe tous les doutes par sa présence ; c'est l'opinion, la foi, la raison qui donnent toute la certitude à ces réflexions. De-là toutes les disputes pour & contre, toutes les sectes qui ont partagé l'empire des sciences dont nous venons de parler, & toutes ces spéculations dont il s'agit de démontrer la vérité.

La Physique rationelle doit être rangée dans la troisieme classe des raisonnemens, aussi bien que la Morale & la Médecine. L'expérience est la base de toutes ces connoissances, & la réflexion un architecte habile qui en fait le fondement de plusieurs édifices. Mais la nature, quoique constante dans ses loix, ne laisse pas que d'être variée dans ses productions ; ainsi l'esprit humain peut être trompé par les ressemblances. Il se trouve mille exceptions qu'il n'apperçoit pas. Trompé de ce côté-là, il compte davantage sur la variété & l'inconstance des choses. Point du tout, c'est la même regle, c'est la même cause qui produit deux effets opposés, comme on peut le voir dans le mouvement qui est en même tems le principe de la vie & de la mort. Ce n'est pas que nous refusions toute certitude aux connoissances que nous venons de nommer ; elles sont fondées sur certaines vérités qui conduisent à des probabilités, & ces probabilités engagent à une croyance qui tient lieu de l'évidence par tout où elle nous est refusée.

Cette distinction des raisonnemens quoique inconnue jusqu'à présent, doit paroitre d'autant plus utile, qu'elle empêche de confondre les choses, & qu'elle met chaque connoissance à sa place. Elle nous indique aussi le degré de certitude que chaque science peut avoir, & elle coule comme d'elle-même des sources d'où sailliſſent les idées, ainsi que nous l'avons fait voir précédemment. Ce qui démontre la connexion de nos principes, & par conséquent leur vérité.

Avantages de cette division.

©BIUM

CHAPITRE IV.

DU JUGEMENT.

Définition du Jugement.

APRÈS avoir assemblé deux idées, on les compare à une troisieme qui en fait connoitre précisément les rapports. Elle nous les fait sentir ou comme étant les mêmes, ce que nous manifestons en liant ces idées par le mot *est*, ce qu'on appelle *affirmer*; ou bien comme n'étant pas les mêmes, ce que nous manifestons en les séparant par ces mots *n'est pas*, ce qu'on appelle *nier*. Cette opération est ce qu'on nomme *juger*. Ainsi *le jugement est un acte de l'entendement par lequel, moyennant une troisieme idée, nous trouvons le rapport qu'il y a entre deux autres idées.*

Par les mêmes raisons que nous avons apporté pour prouver que l'imagination & le raisonnement appartenoient autant au corps qu'à l'ame, nous pouvons aussi faire voir que le jugement dépend de l'action réciproque de ces deux substances. En effet s'il arrive quelque dérangement dans le cerveau, l'esprit se trouve aliéné; on avance mille absurdités, mille extravagances. La stupidité, le délire, la folie nous en fournissent des preuves plus que suffisantes.

Vous le conclurez d'autant plus aisément que vous ferez attention aux observations du Professeur *Meckel*, qui sur des expériences réitérées attribue les dérangemens de la raison à la gravité spécifique du cerveau diminuée (*a*). Il résulte de ses observations que la substance médullaire des personnes mortes dans leur bon sens est plus pesante, que celle des animaux, & celle des animaux plus pesante que celle des fous à intervalles lucides, ou toujours furieux. Il est vraisemblable que cette gravité spécifique du cerveau dépend de la quantité ou de la qualité du liquide qui arrose la pulpe corticale ou médullaire, ce qui lui donne plus ou moins de mollesse, plus ou moins de sécheresse, & par conséquent plus ou moins de pesanteur.

Sources des Jugemens & leurs différences.

Les jugemens suivant exactement la nature des raisonnemens, doivent être *affirmatifs* ou *négatifs*. C'est-là la division la plus étendue qu'ils puissent avoir. Ces mêmes jugemens soit affirmatifs, soit négatifs, seront ou *sensibles*, ou *réfléchis*, ou *mixtes* selon la source des raisonnemens dont ils sortiront.

Des Jugemens *sensibles* affirmatifs.

Dans tout jugement *sensible*, les trois sentimens, c'est-à-dire les trois mouvemens organiques qui fournissent des idées, peuvent être égaux. L'égalité étant le signe de l'affirmation, nous sommes nécessités de juger affirmativement. De-là la premiere regle générale du sillogisme. Toutes

(*a*) Ces Observations ont été lues à la rentrée de l'Académie Royale des Sciences de Berlin. On en a donné l'extrait dans le Journal économique du mois d'Octobre 1766. *pag.* 471.

les fois que les deux extrêmes ſont joints avec le moyen, on doit conclure affirmativement. Nous propoſerons un exemple pour pouſſer juſqu'à la démonſtration ce que nous avançons ſur l'eſpéce de jugement dont il eſt ici queſtion. *Ces inſtrumens*, diroit-on, *ſont d'accord, puiſqu'ils rendent les mêmes tons ;* & en finiſſant le ſillogiſme, *or ils rendent les mêmes tons, donc ils ſont d'accord.* Voici trois notions : l'idée d'inſtrumens, celle d'accord qui peut appartenir aux inſtrumens, & celle de la nature de l'accord qui eſt de rendre les mêmes tons. Or ces trois notions forment trois impreſſions égales. En effet l'impreſſion de l'accord eſt identique avec celle de rendre les mêmes tons, & cette derniere eſt exactement unie à des machines dont le propre eſt de rendre les tons que nous avouons être les mêmes. Il falloit donc juger affirmativement comme nous avons fait.

De-là l'on voit que le jugement peut être renfermé dans une ſeule propoſition ; & nous croyons pouvoir ſoutenir que toute propoſition eſt un jugement. Nous n'avons achevé notre ſillogiſme que parceque cette maniere de juger des choſes eſt la plus claire, la plus parfaite & la plus évidente. Ce n'eſt pas que nous rejettions les autres manieres de décider : on parvient également à la vérité par l'induction, l'exemple, le dilemme, la gradation & l'enthimême dont il eſt inutile d'examiner ici les propriétés.

Des Jugemens *ſenſibles* négatifs.

Il arrive encore dans les jugemens *ſenſibles* que deux ſentimens ſont inégaux, & que le troiſieme ſentiment eſt inégal à un de ces ſentimens inégaux entre eux ; ou bien ce qui revient au même, deux ſentimens ſont égaux & un troiſieme ſentiment eſt inégal relativement aux deux premiers. Le tout bien examiné, on doit juger négativement puiſque l'on apperçoit de l'inégalité. De-là nait la ſeconde regle générale du ſillogiſme. Toutes les fois qu'un terme ſe trouve joint avec le moyen, & que l'autre terme s'en trouve ſéparé, l'on conclut négativement ; parce que lorſque de deux choſes l'une peut être aſſociée à une troiſieme, & que l'autre peut en être ſéparée, il ſuit qu'elles ne ſont pas unies enſemble. Nous ne voyons rien dans cette regle qui ne s'accorde exactement avec le méchaniſme que nous venons d'indiquer. Les exemples peuvent en faire ſentir toute la vérité. Suppoſons que quelqu'un diſe, *Pour que la roſe bleſſe ceux qui la cueillent, il faut qu'elle ne ſoit pas ſans épines : or elle bleſſe ſouvent ceux qui la cueillent ; donc elle n'eſt pas ſans épines.* On s'apperçoit bien que le ſentiment qu'on a de la bleſſure n'eſt pas égal à celui de roſe, mais qu'il eſt égal à celui d'un inſtrument qui pique. A cauſe de cette inégalité, la concluſion a du être négative.

Dans quel cas on ne doit porter aucun Jugement.

Enfin dans les jugemens *ſenſibles* deux ſentimens peuvent être inégaux & le troiſieme tout à fait diſſemblable de ces deux premiers. Ce troiſieme ſentiment qui devoit ſervir à connoitre les rapports des deux premiers, ne donnant aucun terme de comparaiſon, nous ne pouvons rien conclure. De-là ſe tire la troiſieme regle générale des ſillogiſmes. Toutes les fois que les deux extrêmes ſe trouvent ſéparés du moyen terme, on

ne doit rien conclure; parce que de ce que deux choſes ſont ſéparées d'une troiſieme, il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient jointes, ou déſunies. Un exemple rendra ſenſible ce point de doctrine. Suppoſons que l'on diſe *les lis ne ſont pas bleus, parce que les roſes ne ſont pas bleues.* Voici trois ſentimens inégaux entre eux, celui du lis, celui de la couleur bleue, & celui de la roſe : on ne peut donc pas conclure ni que les lis ſoient bleus, ni que les lis ne ſoient pas bleus.

Des Jugemens *réfléchis.*

Il en eſt de même des jugemens *réfléchis* que des jugemens *ſenſibles*, ils ſuivent la même marche, ſont aſtraints aux mêmes regles, & ne peuvent en être ſouſtraits ſans conduire à l'erreur. Toute la différence qui ſe trouve dans ces jugemens, c'eſt qu'ils ſont portés ſur des propoſitions générales, complexes & compoſées, tandis que dans les jugemens *ſenſibles* les propoſitions ſont ſingulieres, particulieres & ſimples. Il faut donc dans les jugemens *réfléchis* prendre garde davantage aux propoſitions énoncées, à ne pas changer leur nature dans la ſuite du raiſonnement, & à obſerver les préceptes déja donnés.

Des Jugemens *mixtes.*

Les jugemens *mixtes* ſont des actes combinés des jugemens précédens. Ils retiennent la même nature des raiſonnemens mixtes, & en empruntent par conſéquent toute leur certitude. Souvent il s'y mêle quelque paſſion qui fait haſarder bien des choſes qui ceſſent de paroitre vraies lorſque la paſſion eſt éteinte. Souvent auſſi on porte ces jugemens ſur le témoignage de gens que l'on croit incapables de tromper; mais qui ont mal vû, ou qui enflent tout dans leur récit. Quelquefois l'on eſt d'un ſentiment contraire pour contredire, d'autres fois c'eſt pétition de principe, ou faute de bien comprendre ce qui eſt avancé. En un mot pluſieurs cauſes peuvent engager à porter de faux jugemens, quoiqu'ils ſoient rangés ſous les loix les plus exactes de la Logique. Il y a un grand nombre de remedes pour combattre chacune de ces cauſes, mais il eſt difficile de les appliquer dans le moment qu'ils ſont néceſſaires. C'eſt ainſi que les loix les plus ſages que la Médecine a fait pour conſerver les corps, ſont celles qui ſont les plus négligées. Un eſſain de maladies vient-il fondre ſur nous? on temporiſe. Le mal augmente; on a recours aux médicamens, mais le moment de guérir eſt paſſé.

Des goûts.

On rapportera à cette claſſe *les goûts* différens *qui ſont des déterminations pour choiſir entre différens objets.* En effet le goût, dans le ſens moral, eſt en même tems un jugement & un ſentiment. C'eſt un jugement, puiſque pour donner le véritable prix aux choſes, n'être pas éblouis par de faux brillans, écarter tout ce qui peut tromper & ſéduire, il faut raiſonner & juger. C'eſt un ſentiment, puiſque l'on eſt déterminé parce qu'on eſt touché par les bonnes choſes, qu'on eſt bleſſé par les mauvaiſes, & que le plus ſouvent on ſe décide par les rapports que les choſes ont avec notre organiſation, ce qui forme les goûts particuliers à chaque ſens, à chaque individu, à chaque nation, à chaque claſſe du peuple; ce qui forme les bons & mauvais goûts, les goûts ſinguliers & biſarres, les caprices.

Degrés de certitude des Jugemens.

C'eſt ſur cette diſtinction des jugemens que nous fondons leur évidence, leur certitude & leur probabilité. Il n'y a point de jugemens plus évidens que les jugemens *ſenſibles*, ſurtout lorſque nous jugeons des êtres par rapport à nous. Il n'en eſt pas de même lorſque nous décidons de la nature & des propriétés des êtres : ces déciſions peuvent être fort incertaines, parce qu'alors elles deviennent des jugemens *mixtes* dont on doit ſouvent douter.

Les jugemens *réfléchis* doivent auſſi être regardés comme fort certains lorſqu'ils émanent de l'attention que nous apportons à nos idées. Mais les notions abſtraites qu'on ſe forme des êtres ſont-elles ſi ſimples qu'on en conçoive toujours les différences ſpécifiques ? les notions complexes qu'on a des choſes ſont elles ſi claires que chaque membre de leur compoſition ſe préſente tout-à-coup à la conſcience ? l'attention qu'on apporte à ſes idées n'eſt-elle jamais détournée par quelque cauſe ? qui pourra l'aſſurer, & ne pas conclure avec nous que ces jugemens ſont moins évidens que les jugemens *ſenſibles*, puiſque dans ces derniers il ne s'y rencontre pas les mêmes inconvéniens.

Les jugemens *mixtes* ſont les moins certains de tous. Ils procedent ſouvent des paſſions, de l'opinion, de la crédulité, du goût & de pluſieurs autres motifs qui donnent une apparence de vérité aux choſes fauſſes, qui paroiſſent démontrer ce qui n'eſt que douteux, & qui annoncent comme poſſibles des choſes qui ne peuvent exiſter.

A l'égard des jugemens *univerſels*, *communs*, & *particuliers*, comme ils ne dépendent que des propoſitions ſoit *univerſelles*, ſoit *communes*, ſoit *particulieres*, leur différence tombe ſur la nature des propoſitions énoncées. Ce qui n'entre pas dans le deſſein de cet ouvrage ; ainſi nous paſſerons tout de ſuite à la mémoire dont on parle ordinairement après les opérations ci-devant décrites.

CHAPITRE V.

DE LA MÉMOIRE.

Définition de la Mémoire.

LA Mémoire eſt la *faculté de reconnoitre les images déja reçues par les ſens, ou reproduites par l'imagination.* Elle eſt donc toujours poſtérieure ou au ſentiment, ou à l'imagination. Elle n'en differe que par la *reconnoiſſance*, ou l'action de reconnoitre que telles perceptions ou telles idées ont été déja produites.

La Mémoire appartient autant au corps qu'à l'ame.

Il ne ſeroit pas moins abſurde de douter que la mémoire dépende des organes corporels, qu'il ſeroit ridicule d'affirmer que les autres opérations de l'ame n'en dépendent pas. *Rondelet* rapporte dans ſes ouvrages (*a*) un exemple bien frappant, & qui convainc abſolument de la méchanique de cette opération. Un jeune homme reçut un coup violent à la tête. Guéri de ſa bleſſure, il ne ſe reſſouvint d'aucunes des choſes qu'il avoit appriſes ; de ſorte qu'il fut obligé une ſeconde fois d'apprendre les élémens des ſciences. On dit la même choſe d'un certain *Meſſala Corvinus* (*b*) habile Orateur qui oublia juſqu'à ſon nom par un coup qu'il reçut. *Criſtophe De Vega* raconte qu'un Franciſcain perdit tellement la mémoire par une fiévre aigue, que quoiqu'il fut avant habile Théologien, il ne connoiſſoit plus les lettres, & avoit oublié même le nom des choſes qui lui avoient été le plus familieres (*c*). Ce phénoméne arrive quelquefois à la ſuite des fiévres malignes & de fortes attaques d'apoplexie. La peſte décrite par *Thucidide* ôtoit la mémoire, & effaçoit tout ſouvenir du paſſé dans ceux qui en échappoient (*d*). *Galien* a vû de ſon tems le même effet cauſé par une fiévre peſtilentielle (*e*). *Lucrece* fait auſſi mention de ce phénoméne dans cette belle deſcription qu'il donne de la peſte qui regna à Athenes (*f*).

(*a*) Guillelmi Rondeletii *opera medica. append. cap.* 21. *pag.* 314.
(*b*) Plinius *nat. hiſt. lib.* 7. *cap.* 24.
(*c*) *De arte medendi lib.* 3. *cap.* 30. Voyez la trad. de toute la Med. pratique de M. *Jean Allen. tom.* 2. *chap.* 3.
(*d*) *Lib.* 2. *bell. peloponeſ.*
(*e*) *Lib. quod animi mores corporis temp. ſequantur cap.* 5.
(*f*) *Atque etiam quoſdam cepere oblivia rerum cunctarum, neque ſe poſſent cognoſcere ut ipſi. De rerum nat. lib.* 6. *ſub fin.*

ARTICLE

ARTICLE I.

SENTIMENS DE DIVERS AUTEURS SUR LE MÉCHANISME DE LA MÉMOIRE.

LA nature du méchaniſme que nous reconnoiſſons dans la mémoire, n'eſt pas auſſi évidente que ſon exiſtence. Tous ceux qui ont tâché de le dévoiler juſqu'à préſent, ont embraſſé ou des ſiſtêmes peu ſatisfaiſans, ou des frivoles conjectures.

Les uns en effet s'imaginent que chaque choſe que nous connoiſſons, laiſſe un portrait gravé dans notre cerveau, & que dans les choſes appriſes de ſuite tous ces petits portraits s'arrangent comme une pile d'eſtampes chez les Imagers; deſorte que quand on leve le premier, on trouve le ſecond deſſous, & le troiſieme ſous celui-ci; ainſi de ſuite juſqu'au dernier. Nous avons vû combien cette ſuppoſition de tableaux étoit ridicule lorſque nous avons parlé des idées. Il y auroit en vérité une ſinguliere confuſion dans le cerveau s'il recevoit tous les jours des miniatures de tout ce qui l'environne. Que ſeroit-ce au bout d'un an? que ſeroit-ce au bout de dix années. Siſtême des portraits gravés dans le cerveau.

D'autres, avec juſte raiſon, peu ſatisfaits de l'explication précédente, ont cherché à expliquer d'une autre maniere la faculté que nous avons de nous reſſouvenir des choſes. Ils ont prétendu que les objets s'ouvroient ſeulement des paſſages différens dans la ſubſtance du cerveau par le moyen des eſprits animaux, & que toutes les fois que les eſprits repaſſoient dans ces canaux & ſe rouvroient ces petits paſſages, l'ame appercevoit la choſe par le moyen de laquelle ils avoient été ouverts la premiere fois. Suppoſition auſſi fauſſe que la premiere: car ſi les choſes étoient ainſi, le cerveau ne ſeroit plus qu'un crible. D'ailleurs, ſi ces routes ſont dreſſées par les objets en différens endroits de la ſubſtance du cerveau, comment les eſprits feront-ils pour enfiler une route plutôt qu'une autre? ces canaux ne perceront-ils jamais l'un dans l'autre? Quel eſt le guide qui, attentif à toutes les impreſſions des objets, conduira les eſprits, & leur diſtribuera les quartiers où ils doivent ſe creuſer une route particuliere? De plus l'impreſſion des objets ſera-t-elle aſſez forte pour forcer les eſprits à s'ouvrir d'autres paſſages que ceux que la nature a tracé elle-même? *Malebranche* ce profond Métaphyſicien qui en combattant l'erreur n'a pas toujours pû ſe défendre des atteintes qu'elle porte à l'eſprit humain, s'eſt laiſſé ſéduire par cette hypothéſe qu'il a embraſſé ſans doute ſans en faire auparavant un ſérieux examen, & ſur l'eſtime qu'il pouvoit faire de ceux qui l'avoient inventé (*g*). Siſtême des différentes routes dans le cerveau.

Duncan qui nous a laiſſé un traité ſur les fonctions de l'ame, n'a fait que commenter le ſentiment de *Willis*. » La même ondulation d'eſprits, Opinion de *Duncan*.

(*g*) Recherche de la vérité, tom. 1, liv. 2. chap. 5.

» dit-il (*h*), qui a cauſé la ſenſation dans *les corps cannelés*, cauſe l'imagi-
» nation dans le *corps calleux ;* parce qu'elle y devient plus remarquable,
» & notre ame a une perception plus claire & plus parfaite. La mémoire
» n'étant qu'une imagination réitérée, il ſemble qu'il faudroit lui donner
» le même ſiége, ſavoir *le corps calleux ;* cependant deux raiſons prin-
» cipales engagent à croire que c'eſt dans la ſubſtance cendrée que l'ame
» ſe reſſouvient des choſes ; l'une eſt priſe de ſa fermeté & l'autre de
» ſa ſituation. Sa fermeté le perſuade, parce que les conduits qui ſervent
» à la mémoire ne ſauroient ſe conſerver & demeurer ouverts dans
» une ſubſtance mollaſſe qui s'affaiſſeroit d'abord comme nous voyons
» que les caracteres qu'on imprime ſur une boue fort détrempée ne ſont
» point de durée, au lieu qu'elle les conſerve plus long-tems quand
» elle a acquis plus de fermeté & de conſiſtance. Sa ſituation confirme
» encore dans ce ſentiment, parce qu'étant la plus haute partie du cer-
» veau, les ondulations n'y parviennent pas, à moins qu'elles ne ſoient
» extraordinairement fortes. C'eſt pourquoi nous ne nous ſouvenons
» que des choſes qui ont frappé vivement nos ſens «.

Il ſuffiroit de rapporter cette opinion pour la réfuter : car 1°. Nous avons dit lorſque nous avons parlé du raiſonnement, que c'étoit une pure fiction dans laquelle, pour ainſi dire, les opérations de notre ame perſonnifiées jouoient leur rôle ſur des théâtres particuliers. 2°. Les ondulations des eſprits animaux ſont encore un de ces jeux d'eſprit qui manquent de fondement. Elles ne pourroient ſe faire ni dans les corps cannelés, ni dans le corps calleux, ni dans la ſubſtance corticale ; les fibres élémentaires de ces corps ſont trop rapprochées pour le permettre. Il faudroit au moins indiquer les réſervoirs où elles pourroient ſe faire. 3°. Qui pourroit comprendre que des ondulations priſes ſtrictement ſelon leur propre ſignification, ſe faſſent dans un canal, ſoient tranſmiſes dans un autre pour être enſuite communiquées à un troiſieme ? Ce raiſonnement paroit ridicule, & c'eſt cependant ce que l'Auteur cherche à perſuader, ſi l'on ſuit le ſiſtême depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. 4°. On pourroit faire contre ce ſentiment les mêmes objections que celles qu'on a faites contre le ſiſtême précédent, & quelques autres opinions que nous avons déja examinées.

Hypothèſe des Modernes ſur la Mémoire.

Quatrieme hypothéſe, la plus vraiſemblable, & adoptée de preſque tous les Phyſiologiſtes modernes. Ce ſont les plis & replis des petites membranes du cerveau. Pour rendre ce ſentiment plus plauſible, & donner la raiſon de la différence notable de la mémoire qui ſe rencontre dans chaque âge, ils apportent la comparaiſon d'un parchemin. Si, diſent-ils, le parchemin eſt mouillé, il ſe plie facilement ; mais ſi l'on vient à l'étendre, il ne garde aucune trace des plis précédens ; tels ſommes-nous dans l'enfance, nous apprenons facilement, & nous oublions de même. Au contraire ſi le parchemin a acquis un certain degré de ſéchereſſe, on le

(*h*) Explication méchanique des actions animales, par M. *Duncan*, Docteur en Médecine. *vol. in* 12. *Paris* 1678. Voyez depuis le chap. 18. juſqu'au chap. 21.

©BIUM

plie plus difficilement, mais il conſerve l'empreinte des plis. De même dans l'âge viril l'on apprend difficilement, & l'on retient bien quand on a appris. Enfin ſi le parchemin eſt devenu dur & extrêmement ſec, à peine pourra-t-on le pliſſer, & ſi l'on en vient à bout, on ne pourra plus effacer les plis qu'il aura contracté. Telle eſt la vieilleſſe : à peine dans cet âge peut-on apprendre ; cependant ſi à force d'exercice l'on retient quelque choſe, on ne l'oubliera jamais.

Réfutation de cette hypothèſe.

Tout ceci paroît d'autant plus captieux, que cela eſt pris dans la nature des différens âges des hommes. Car dans la jeuneſſe les humeurs ſont aqueuſes & les fibres molles ; dans l'âge viril les humeurs ſont plus ſalines & plus ſulphureuſes, & les fibres ont une certaine conſiſtance ; dans la vieilleſſe l'expérience fait voir que les fibres deviennent tellement roides, qu'elles perdent leur élaſticité. Mais peſons les choſes attentivement : ſi chaque objet imprime ſon plis dans le cerveau, quelle confuſion ! pour moi je la trouve la même que celle de ces petits portraits aſſemblés dans le cerveau. Cependant toutes nos idées ſe reveillent les unes après les autres avec juſteſſe & diſtinction. D'ailleurs qu'elle eſt la cauſe qui empêcheroit un plis d'en effacer un autre ; je n'en vois aucune : & il me ſemble qu'il en peut être de même d'une membrane élaſtique pliée en un certain ſens, que de la lame d'un fleuret fauſſée, qui, ſi elle vient à être pliée du ſens oppoſé, reprendra ſa premiere droiture. Pouſſons les conſéquences encore plus loin : un homme qui pendant vingt ans a vû, entendu, touché, &c, ſe reſſouvient de ce qu'il a vû, entendu ou touché. Cela poſé, je demande combien il faudroit de membranes dans le cerveau pour recevoir tous les plis ; ou du moins quelle immenſe membrane ſeroit capable de les recevoir ? Si vous me répondez qu'il y a un grand nombre de membranes dans le cerveau, je vous l'accorderai, mais quand bien-même tout le cerveau ſeroit membraneux, ce qui n'eſt point, il ne pourroit pas y ſuffire. Si vous me répondez que cette immenſe membrane ſe trouve dans le cerveau ; comme elle eſt ſi grande on peut la voir, on peut la montrer. J'attens votre réponſe.

ARTICLE II.

MÉCHANISME DE LA MÉMOIRE.

CETTE route paroit d'abord épineuſe & difficile à parcourir puiſque de grands hommes s'y ſont égarés. Pour ne pas nous y perdre, ſaiſiſſons bien ce que c'eſt que la mémoire, & détaillons bien ſes eſpéces. Cet examen nous tiendra lieu du fil d'Ariane, qui nous conduira comme d'autres Théſées dans un labirinthe où les corps n'ont point d'accès.

Nature de la Mémoire.

La mémoire eſt cette faculté de ſe reſſouvenir des choſes paſſées, & la conſcience intime de les avoir vû, entendu, ou touché. Elle eſt mere ou ſi l'on veut la compagne inſéparable de toutes les opérations de l'en-

Médecine de l'esprit - page 75 sur 375

©BIUM

tendement : car pour imaginer, ou ſe former les repréſentations des objets en leur abſence, il faut ſe reſſouvenir des perceptions que nous en avons reçu par leur préſence; pour raiſonner & juger, c'eſt-à-dire comparer deux ou trois idées enſemble, il faut ſe reſſouvenir de la premiere idée en la comparant avec la ſeconde, & ſe reſſouvenir de la premiere & de la ſeconde en les comparant avec la troiſieme. L'imagination eſt donc une eſpéce de mémoire, & la mémoire une imagination réitérée. Souvent auſſi la mémoire n'eſt-elle que l'effet du raiſonnement & du jugement comme nous en donnerons quelques exemples. Elle ne differe donc de toutes ces autres opérations de l'entendement qu'en ce qu'elle eſt la conſcience que nous avons déja reçu certaines impreſſions en rappellant les ſignes & les circonſtances qui les accompagnoient. Conſcience qui tient à notre exiſtence : car ſi vous changez cette maniere d'être actuelle par quelque chute grave, par quelque maladie qui attaque l'économie animale juſque dans ſes fondemens, vous enlevez cette conſcience, ou cette habitude de ſe reſſouvenir des choſes qui nous étoient les plus intimes. Mais cette conſcience n'a pu être enlevée ſans que toutes les autres opérations de l'ame n'ayent été également intéreſſées, parce qu'elles ſont inſéparables.

Le méchaniſme de la mémoire ne peut donc être autre que celui de l'imagination, ſouvent combiné avec celui du raiſonnement & du jugement, c'eſt-à-dire que c'eſt toujours l'ébranlement des organes, ou les ſenſations qui fourniſſent les idées archétypes des choſes; que par des cauſes internes & ſuffiſantes, ou l'imagination, ces idées ſe renouvellent ſucceſſivement; que dans l'ordre de leur ſucceſſion ces idées ſont combinées ou diſtinguées entre elles par le raiſonnement & le jugement; que l'attention qu'on apporte à cette ſuite de perceptions qui ſe ſuccedent ſans ſe confondre, forme la mémoire ou la conſcience intime de la progreſſion de ces perceptions, de maniere qu'on reconnoit par une gradation exacte les antérieures des poſtérieures.

Cette matiere qui étant ainſi préſentée, paroit abſtraite & difficile, deviendra plus ſenſible & plus aiſée à ſaiſir en faiſant pour la mémoire la même diſtinction que celle que nous avons faite pour toutes les autres opérations de l'entendement. Elle doit y être ſoumiſe, puiſqu'elle eſt de la même nature; ce qui conſtituera trois eſpéces de mémoires, l'une *ſenſible*, l'autre *réflechie*, & la troiſieme *mixte*. La premiere ſera ce qu'on appelle ordinairement *reſſouvenir*, la ſeconde ſera *réminiſcence*, & la troiſieme *mémoire* proprement dite.

Mémoire *ſenſible.*

Par *reſſouvenir* ou *mémoire ſenſible* nous entendons ce rapport continuel des ſens, & cette facilité qu'on a de ſe rappeller quelque choſe ſans la participation de l'ame. Des exemples éclairciront ce fait. La vue a été frappée par un ſpectacle qui fait horreur, tel que le ſupplice effrayant d'un malfaiteur, la cataſtrophe terrible d'une tragédie, l'aſſaſſinat d'un parent, ou d'un ami, nous nous en reſſouvenons ſans ceſſe. Ces images épouvantables nous ſuivent par tout; il n'y a que le tems, ou la diſſipa-

tion qui puiſſent en effacer les triſtes empreintes. Il en eſt de même des ſpectacles agréables, tels que fêtes publiques, bals, feſtins, promenades; on s'en reſſouvient pendant longtems ſoit que l'on veille, ſoit que l'on dorme. Plus l'impreſſion a été vive, plus elle eſt durable. Elle ne ceſſe, ou n'eſt amortie que par d'autres impreſſions ſubſéquentes d'une nature différente.

L'ouie eſt ſuſceptible d'impreſſions auſſi durables, que la vue. Lorſque l'oreille a été frappée par des ſons flatteurs on en conſerve aiſément le ſouvenir. Sans ceſſe on répete l'air qui a plu; ſouvent on le répete involontairement.

Tous les autres ſens ont auſſi leur mémoire particuliere. Les autres organes ont auſſi une mémoire qu'on appelle *habitude*. On demande, par exemple, à un maître de violon un air dont il ne ſe reſſouvient pas préciſement; il prend alors ſon inſtrument, il s'étudie, ſes doigts ſe placent d'eux-mêmes exactement ſur les cordes & aux endroits juſtes qu'il faut toucher pour faire telles ou telles notes. Deſorte que par le rapport mutuel des différens ſons excités, nous entendons l'air que nous deſirions. Il en eſt de même d'une perſonne qui ſait la muſique vocale. Le premier ton la met au fait de tous les autres qu'elle cherchoit. Un homme qui ſait bien écrire, ne ſe ſouvient pas au juſte dans quel endroit d'une lettre il doit former un plein, ou un délié. Il a recours à ſa plume, prend ſon papier, forme la lettre, & remarque la ſituation des pleins & des déliés qui ſe trouvent exactement à leurs places. La mémoire des doigts eſt ſi exacte dans cette occaſion que l'on conſerve pendant toute ſa vie le caractére d'écriture qu'on s'eſt formé pendant ſon enfance, caractére qu'on ne peut déguiſer qu'après beaucoup d'efforts, & qu'avec beaucoup d'attention.

Or tout ceci ne s'opére que par la liberté avec laquelle s'exécutent les mouvemens des muſcles qui ſervent à ces actions, & cette facilité ne s'eſt acquiſe que par des actes très fréquemment répétés. Quelle réſiſtance en effet n'a point eû à vaincre dans ſa main toute perſonne qui joue de quelque inſtrument à corde? Il a fallu accoutumer des doigts d'abord roides, à ſe plier ſans effort; enſuite les poſer avec juſteſſe ſur les cordes; enfin les écarter ou les preſſer davantage pour marquer un dieze, ou un bémol; de-là paſſer à cette vivacité, cette netteté, ce goût avec lequel jouent les Amphions de nos jours. Il en eſt de même d'une perſonne qui apprend la muſique vocale. Quelle fauſſeté dans les tons? quelle dureté dans les cadences? quelle irrégularité pour les meſures? mais par l'étude, l'exercice & l'habitude vous la verrez égaler les ſirénes de notre ſiécle. Sans doute que pour ſurmonter les réſiſtances, que pour franchir tous les obſtacles, il a fallu que les muſcles de la glotte & de la langue ſe ſoient pliés & repliés une infinité de fois dans les mêmes ſens. De-là l'agilité, la diverſité, le nombre, la préciſion de tous ces mouvemens.

Il eſt donc vrai que ce qu'on appelle *habitude* dans les membres &

dans les organes des ſens n'eſt autre choſe qu'une mémoire méchanique, & qu'il n'y a pas d'organe qui n'ait la ſienne propre. Nous allons rapporter un fait qui fera voir évidemment que chacune de ces habitudes peut ſubſiſter, ou être détruite indépendamment des autres avec leſquelles elle paroit faire un tout indiviſible. Un Procureur de la Cour nommé *Enaut* devint paralitique de tous ſes membres (*i*). Après avoir été guéri de cette paraliſie univerſelle, ſa langue ſeule ſe trouva ſans mouvement. Il reſta dans cet état avec cette circonſtance que quoiqu'il n'eut jamais perdu la mémoire, ni l'habitude d'aucune autre choſe, il lui fut impoſſible cependant d'écrire d'autre nom que le ſien, & de former d'autres lettres que celles qui compoſent *Enaut* qu'il écrivoit en long caractére comme on a coutume de ſigner.

De la Mémoire *réfléchie.*

La *réminiſcence*, ou la mémoire *réflechie* eſt celle qui paroit ne dépendre que de la volonté. Telle eſt la faculté par laquelle on ſe rappelle un diſcours qu'on a appris, lorſqu'il s'agit de le réciter. Par l'agitation des eſprits & du ſang, par leur cours naturel, par le battement des vaiſſeaux, il ſe paſſe en nous des mouvemens qui réveillent & augmentent la force tonique des organes. Alors l'ame ayant fait attention à l'ordre dans lequel ces mouvemens ſe ſont paſſés, prend garde à l'ordre dans lequel ils ſe font dans l'inſtant : déſorte qu'elle diſtingue l'impreſſion qui étoit antérieure & celle qui doit être poſtérieure ; ce qui détermine quelles idées doivent précéder & celles qui doivent ſuivre. On prononcera donc ce diſcours ſuivant l'arrangement des mots, des phraſes, des nombres, &c, qu'il convient, en un mot tel qu'il ſe trouve écrit ſur le papier.

Voici encore un exemple de mémoire *réflechie* plus compliquée, & qui prouve combien l'imagination, le raiſonnement & le jugement aident à cette eſpéce de mémoire. On s'informe à quelqu'un dans quelle année eſt arrivé tel événement. Il fait attention aux ſenſations les plus vives & les plus durables qu'il a pû éprouver alors. Parmi une multitude de perceptions excitées à l'occaſion des cauſes nommées ci-deſſus, il n'en trouve pas une ſeule qui ait plus de rapport avec le fait ſur lequel on le queſtionne, que celle qui réveille en ſon ame l'idée de claſſe. Il prononcera qu'alors il étoit encore écolier lorſque la choſe s'eſt paſſée ; de-là il conclura qu'il y a bien tant de tems que le fait qu'on lui demande eſt arrivé. Suppoſons encore que cette perſonne veuille dire préciſément dans quelle année ; il faut qu'elle faſſe attention une ſeconde fois à ſes idées, pour ſavoir dans quelle claſſe elle étoit. Ce qu'elle pourra faire en combinant diverſes perceptions, choiſiſſant les unes, rejettant les autres ; après quoi elle déterminera le tems certain dans lequel l'événement s'eſt paſſé. De tout ceci l'on peut voir aiſément que le raiſonnement ne contribue pas peu à la mémoire ; qu'à l'égard du tems il faut certaines époques pour fixer l'attention ; que cette mémoire du tems eſt une eſpéce de calcul.

(*i*) Journal de Médecine, *Avril* 1686. *Article* 4. *pag.* 22.

De la Mémoire *mixte.*

La mémoire *mixte*, ou la mémoire proprement dite, eſt celle qui eſt en partie indépendante & en partie dépendante de la réfléxion. Nous diſons que cette mémoire eſt en partie indépendante de la réflexion. En effet la vie animale conſiſte dans l'action continuelle des ſolides ſur les fluides, & la réaction des fluides ſur les ſolides; deſorte que les organes des ſens ſont émus ſans ceſſe; & que l'on pourroit dire que l'homme pendant toute ſa vie n'eſt pas peut-être un moment ſans avoir des perceptions. Beaucoup de Philoſophes ſont de ce ſentiment (*k*). C'eſt de-là auſſi que procéde cette mémoire que nous avons lorſque nous rêvons, lorſque nous regardons un objet déja vû, ou qui par ſa liaiſon, ſa correſpondance, ſa reſſemblance avec un autre, nous en rappelle le ſouvenir. Il en eſt de même des autres ſenſations, c'eſt-à-dire de l'odorat, du goût, du toucher, &c.

Le ſang étant continuellement agité par les pulſations du cœur & le battement des artéres, il n'eſt pas étonnant que les nerfs ſoient ébranlés pendant le ſommeil de la même maniere qu'ils ont été ébranlés pendant la veille. Ainſi dans les ſonges il nous ſemblera converſer avec nos amis, nous rencontrer avec eux dans les promenades, nous divertir à la campagne, &c. Souvent ces ſonges ſeront extravagans ſelon les divers rapports des mouvemens excités dans les organes. Tantôt les idées que nous avons d'un royaume ſe joignant avec les idées que nous avons de nous-mêmes, il nous ſemblera être Rois. Tantôt les idées d'or, de châteaux, de palais magnifiques ſe reveillant en nous, il nous ſemblera être riches, habiter de ſuperbes demeures, &c. Toute cette méchanique explique ſuffiſamment le premier fait.

A l'égard du ſecond, par la préſence d'un objet déja vû, il ſe fera ſur le nerf optique des mouvemens pareils à ceux qui ont déja excité quelques émotions dans l'ame. Ayant déja reçu cette impreſſion, on conclura qu'on a déja vû cet objet. Si c'eſt un objet ſemblable, ou qui a quelque rapport à celui qu'on a vû, l'ame y fera attention à cauſe des impreſſions ſemblables. Ainſi elle pourra penſer à l'objet qui a de la reſſemblance avec le dernier; ou bien, par exemple, entendant parler de richeſſes, on a tant de fois attaché cette idée complexe à l'idée ſimple de l'or & de l'argent, que nous pourrons penſer à l'or, ou à l'argent.

Nous avons dit auſſi que cette eſpéce de mémoire étoit en partie dépendante de la volonté, parce que nous ne pouvons pas conclure que nous voyons un objet pour la ſeconde fois, ſans y faire réflexion, comme on vient de le voir dans le ſecond exemple. Cette réflexion vient de la conſcience que nous avons de l'exiſtence antérieure d'un être qui eſt le même nous. C'eſt cette conſcience qui eſt le fondement de l'expérience & de la réflexion. Sans elle chaque inſtant de la vie nous paroitroit le premier de notre exiſtence, & toutes les facultés de l'entendement ſe réduiroient à une premiere perception.

(*k*) *Descartes* eſt, je crois, le premier qui l'ait avancé. On peut voir là-deſſus le Traité de l'Eſprit de l'homme par *Louis De la Forge*, Docteur en Médecine. *chap. 6.*

Conſéquences de ce que nous avons avancé.

Les conſéquences les plus utiles qu'on puiſſe tirer de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, ſont 1°. que pour bien comprendre ce que c'eſt que la mémoire, il faut la diviſer en ſes eſpéces. 2°. Qu'en général elle eſt une attention aux mouvemens préſens dans l'économie animale, leſquels ont été autrefois excités. 3°. Qu'elle eſt ſouvent accompagnée de l'imagination, du raiſonnement, & du jugement, & que ces actes de l'entendement correſpondent en nature à celle de la mémoire. 4°. Que pour toutes les eſpéces de mémoire il faut qu'il y ait dans les organes une action tonique, une diſpoſition à l'irritabilité. 5°. Que notre ſiſtême eſt pris dans la nature, ſans qu'il puiſſe jamais y avoir aucune confuſion, & ſans admettre dans le cerveau des choſes qui n'y ſont pas. De plus par ce méchaniſme on rendra compte facilement des principaux phénoménes de la mémoire, comme on va le voir.

Etats de la Mémoire dans les différens âges.

C'eſt un fait que les enfans ont beaucoup de mémoire. Les fibres des enfans ſont délicates & le battement des artéres eſt plus fréquent & plus fort proportionnellement que dans l'âge viril. De-là cette facilité, cette promptitude, cette énergie des fibres à ſe mouvoir. Dans l'âge viril les fibres ſont beaucoup plus fortes & le battement des artéres n'y correſpond pas par ſa force, ou ſa viteſſe. De-là la mémoire moins prompte. Dans la vieilleſſe les fibres ſont ſi roides, qu'à peine ſouffrent-elle quelque ébranlement. Auſſi ſe trouve-t-il peu de mémoire dans les vieillards.

Différens caracteres de la Mémoire.

Nous voyons tous les jours des mémoires *promptes*, ou *lentes*, des mémoires *heureuſes*, ou *infidéles*. Deux de ces caracteres de la mémoire peuvent-être réunis enſemble; c'eſt-à-dire que la mémoire peut être *prompte* & *heureuſe*, *prompte* & *infidéle*, *lente* & *heureuſe*, *lente* & *infidéle*.

Elle ſera *prompte* dans une diſpoſition organique comme celle de la jeuneſſe. Elle ſera *lente* dans une conſtitution approchante de celle des vieillards. Elle ſera *heureuſe* plus les oſcillations ſeront fortes; elle ſera *infidéle* lorſque les oſcillations ſeront foibles. La mémoire portant un double caractere, elle dépendra alors de deux cauſes. Si elle eſt *prompte* & *heureuſe*, les fibres ſeront délicates & leurs vibrations vives; ſi elle eſt *prompte* & *infidéle*, les fibres ſeront délicates, mais leurs vibrations ne ſeront pas aſſez marquées. Si elle eſt *lente* & *heureuſe*, les fibres quoique fermes, recevront une quantité de mouvement proportionnée à leur rigidité. Si elle eſt *lente* & *infidéle*, outre que les fibres ſeront inflexibles, la quantité du mouvement ſera moindre qu'il ne faudroit pour vaincre une telle réſiſtance.

SECONDE

©BIUM

SECONDE PARTIE.

DE LA VOLONTÉ.

Dans quel ſens on parle ici de la Volonté.

Nous ne parlerons pas ici de la Volonté comme d'une faculté libre qui fait notre mérite, ou notre démérite envers Dieu; notre juſtice, ou notre injuſtice envers les hommes; les devoirs, ou les fautes envers nous-mêmes. Ces matieres ſont réſervées aux Théologiens les plus éclairés, & ce n'eſt pas à nous d'entrer dans un ſanctuaire où la vérité ſe voile pour éprouver notre raiſon. Mais nous parlerons de la Volonté comme d'une faculté qui cede aux deſirs, ou qui les reprime; qui donne la naiſſance ou la mort aux paſſions; qui cherche, ou qui fuit la vertu.

Toutes ces parties de la volonté étant les ſources où l'eſprit puiſe ce qu'il a de plus ſolide & de plus brillant, nous ne pouvons nous diſpenſer de faire voir la part qu'y prennent nos corps, afin d'établir par la ſuite des principes inconteſtables qui ſeront de nouveaux moyens pour completter notre ſiſtême.

La Volonté dépend également de nos corps que de nos ames.

Qu'on ne s'y trompe pas, la volonté n'eſt pas moins méchanique que l'entendement. Je veux me mouvoir; le mouvement ſuit de près la volonté, ſi rien ne bleſſe l'organiſation de mon corps. Je veux réfléchir, les idées s'offrent en foule à mon imagination. Je veux me rappeller les idées que j'ai déja eues, ma mémoire m'obéit. Toutes ces fonctions ne s'exécutent que par de ſimples mouvemens qui ſe paſſent dans l'économie animale, comme nous venons de le dire. Il n'en eſt pas de même lorſque les organes ſont viciés: c'eſt en vain que je voudrois agir. Malgré toute la force de ma volonté je ne puis remuer mon bras dans la paralyſie. Mon ame n'eſt plus maîtreſſe de mon corps dans les convulſions. L'empire de la volonté eſt détruit: & exiſte-t-elle elle-même cette volonté dans de certaines maladies, comme dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans l'épilepſie? Nous ne pouvons pas ſeulement agir, penſer, nous reſſouvenir, bien loin de vouloir.

Il eſt donc certain que dans ſon eſſence la volonté appartient à l'ame: mais que par les loix qui uniſſent les deux ſubſtances hétérogenes de notre être, elle dépend auſſi de nos corps. La volonté conſiderée ſous ce point métaphyſique, n'eſt pas d'un uſage fort étendu dans les ſciences, comme nous le dirons Liv. III. Partie II. Ses avantages ſont bien plus grands conſiderée comme ſource des vertus & des paſſions. Nous n'en traiterons donc que ſous ce ſimple titre.

CHAPITRE PREMIER.

DES VERTUS.

La nature de la Vertu peu connue juſqu'à préſent.

A-T-ON bien connu juſqu'à préſent la nature de la Vertu ? C'eſt un problême à décider. La Vertu, dit *Ariſtote* (*a*), conſiſte dans le milieu. Elle eſt le milieu même, dit *Horace* (*b*) & les deux extrêmités ſont vices. En eſt-on plus ſavant après de telles définitions, & en découvre-t-on mieux le principe éloigné de toutes les vertus ? Si l'on écoute *Ciceron*, nous ſommes perſuadés que l'on ſera encore plus ſatisfait de ſa propre ignorance ſur cette matiere, que de l'éclairciſſement que cet habile Orateur prétend donner. *Virtus*, dit-il, (*c*) *eſt habitus per modum naturæ rationi conſentaneus.* Aurons-nous recours aux figures ? Les uns nous ont repréſenté la Vertu ſous la forme d'un cube, pour nous montrer la fermeté du Sage dans ſes bonnes actions. Les autres nous l'ont dépeint ſous l'hiérogliphe d'une ſphére, pour donner à entendre que de même que tous les points de la circonférence tendent à un centre, de même toutes les actions doivent être comme autant de rayons qui partent du vrai bien, & qui doivent ſe terminer au vrai bien. Mais ces allégories laiſſent toujours quelque obſcurité après elles ; par l'alluſion on fait illuſion à l'eſprit, & le raiſonnement trouve toujours un vuide qu'il voudroit remplir. Peu contens de ce qui a été dit juſqu'alors ſur une matiere qui intéreſſe tant le cœur & la félicité de l'homme, nous allons propoſer en peu de mots nos conjectures, avertiſſant cependant que nous ne donnons pas notre ſentiment comme une déciſion formelle, mais comme les réflexions d'un homme qui cherche la vérité.

Définition de la Vertu.

Nous diſons donc que la vertu en général eſt *le déſir de perſévérer dans ſon être, ſubordonné à la raiſon, ou aux loix divines & humaines.*

Le *déſir* eſt un enfant de la volonté, & n'eſt pas la volonté même. La volonté eſt *une faculté générale & libre qui nous porte vers les objets ;* le déſir au contraire eſt *un effort particulier qui nous porte vers tel objet, ou à telle action, par une détermination préciſe.*

Explication de cette définition, & preuves de ſon exactitude.

Ce *déſir* eſt commun à tous les hommes. Il veulent tous être heureux. Epineuſes difficultés, éminens dangers, rien ne peut les arrêter pour trouver leur félicité. Mais par quel autre moyen peuvent-ils la trouver que par la recherche du bien & la fuite du mal ; ce qui n'eſt qu'une ſeule & même choſe : car qui cherche le bien fuit le mal ; qui fuit le mal

(*a*) *Eſt ergo virtus mediocritas quædam.* de moribus lib. 2. cap. 5. *Mediocritas autem ſeu medium eſt duorum vitiorum.* ibid. cap. 6. vid. etiam. Eudemiorum lib. 2. cap. 3.

(*b*) *Virtus eſt medium vitiorum & utrinque reductum.*

Eſt modus in rebus, ſunt certi denique fines
Quos ultrà citraque nequit conſiſtere rectum.
Sat. 1. lib. 1. v. 106.

(*c*) *Lib. 2. Rhetor.*

cherche le bien ? or quel eſt ce bien que tous les hommes déſirent ? ſi ce n'eſt quelque choſe qui lui ſoit eſſentiel, de coexiſtant avec lui, & d'auſſi longue durée que lui. Or le déſir de la perſévérance dans ſon être, ou la tendance à ſon bien être, ce qui revient au même, renferme toutes ces qualités. Il ſe rencontre dans tout ce qui vit avec quelque connoiſſance de ſoi-même, ou avec ſentiment. Il n'y a donc pas de principe plus étendu, & il eſt dans l'eſſence de l'homme (*d*).

Les hommes ne peuvent ſe repréſenter le néant, puiſqu'il n'a aucune propriété ; or s'ils pouvoient avoir quelque idée de leur deſtruction, ils auroient quelque idée du néant ; ce qui ne peut être, puiſque tout eſt poſitif & réel dans l'exiſtence de l'homme & dans celle de cet univers. Cette idée de l'exiſtence étant ſi intime à la nature de l'homme, forme en lui le déſir de la perſévérance dans ſon être : ce déſir de la perſévérance dans l'être étant produit par l'idée de l'exiſtence, il doit durer autant que ſa cauſe ſubſiſtera. Donc dans un être qui connoit ou qui ſent, le déſir de la conſervation & du bien-être eſt coéxiſtant avec lui, & lui eſt eſſentiel. Donc la deſtruction répugne à ſa nature ; donc l'exiſtence ou la perſévérance dans l'être eſt le plus grand bien de l'homme & ſon premier déſir.

Nous avons ajouté que ce déſir de la perſévérance dans ſon être, devoit être ſubordonné à la *raiſon*, aux *loix*, ou à la *Religion*. Sans cela tous les hommes & tous les animaux ſeroient vertueux, puiſqu'ils tendent tous à leur conſervation. Sans cela les vertus ne ſeroient point diſtinguées des paſſions, puiſqu'elles ont le même principe générique, comme on le verra plus bas. La différence eſt que le déſir de la perſévérance dans l'être, qui produit les paſſions, n'eſt dirigé que par les ſenſations. Chap. 2. de cette 2. part.

Si nous portons notre vûe plus loin, nous appercevrons dans nos corps le méchaniſme qui occaſionne le déſir en général, & nous découvrirons pourquoi les pierres & les métaux ſont inſenſibles, tandis que tout ce qui reſpire a des déſirs. Les fibres des corps vivans tendent toutes à un certain état. Sont-elles trop tendues ou trop relâchées ? la douleur, ou le mal aiſe qui ſe fait ſentir, avertit du dérangement qui ſe Méchaniſme général du déſir.

(*d*) Il ſe rencontre ſur cette queſtion une multitude incroyable d'opinions. *Ariſtippe*, *Epicure*, *Eudoxe*, *Philoxene* & tout les *Cyrénéens*, mirent le *bien* dans la volupté. *Caliphon* & *Decomachus* crurent qu'il n'exiſtoit que dans la volupté jointe à l'honnêteté. *Carneades & Jerôme Gordien*, *in rebus à naturâ primogenitis*. *Diodore* le plaça dans l'accroiſſement. *Théophraſte* dans la fortune ; *Alcidamus*, *Herilus* & les diſciples de *Socrate*, dans la ſcience. Suivant *Apollonius* & *Pomponius* les peuples qui habitoient dans la Norique le faiſoient conſiſter dans la joie & la laſcivité ; *Platon* & *Plotin* dans l'union ; *Bianes Prienus* dans la ſageſſe ; *Bion* & *Boriſthenes* dans la prudence ; & *Thales* de Milet dans la connexion de ces deux vertus ; *Pittacus* de Mitilene dans les bonnes actions ; *Ciceron* dans la liberté ; *Périandre* de Corinthe & *Lycophanes* dans le pouvoir, le repos, les richeſſes, la ſanté & les honneurs. En un mot, d'autres plus intelligens, qui regardoient comme une erreur de mettre ſon bonheur dans les choſes périſſables de ce monde & dans les affections de nos corps, l'attribuerent à la vertu & aux puiſſances de notre ame. Tel eſt le ſentiment de *Pythagore*, d'*Ariſton*, d'*Empédocle*, de *Cléante*, de *Démocrite*, de *Denys* le Babylonien, d'*Antiſthène*, d'*Hécaton*, de *Poſſidonius*, de *Zenon* & des *Stoïciens*. Tel eſt auſſi le ſentiment d'*Ariſtote*, *lib.* 1. *Ethic.* cap. 7. lib. 2. *magn. moral.* cap. 10. & lib. 3. *polit.* cap. 3. *Varron* a compté près de trois cens opinions ſur ce qui faiſoit la félicité de l'homme en cette vie. Seroit-je aſſez heureux pour avoir trouvé la vérité, tandis que tant d'habiles gens ſe ſeroient trompés : je n'oſe m'en flater ; mais il y a tout lieu de croire que j'ai approché le plus près du but.

Médecine de l'esprit - page 83 sur 375

©BIUM

paſſe. Il n'y a donc que ce certain état qui puiſſe plaire; il n'y a donc que celui-là de déſirable; & c'eſt préciſément celui qui tend à la perſévérance de l'être.

Voici, ſi nous ne nous trompons, le nœud qui embarraſſoit tant de Philoſophes, enfin coupé. Le même principe qui engendre les vertus, engendre auſſi les paſſions. Nous portons ce principe dans notre ſein; il eſt né avec nous; il eſt inſéparable de notre nature, & ne peut finir qu'avec nous. Mais cette matiere ſera encore plus éclaircie, ſi nous entrons dans le détail.

Matieres qu'on ſe propoſe de traiter dans ce chapitre.

Nous exiſtons, nous ſommes attachés à notre exiſtence, on médite ſur les moyens de la conſerver, voilà *la Prudence :* on écarte avec courage les moyens qui pourroient la détruire, voilà *la Force.* Pour obtenir ce qui eſt dû à cette exiſtence on rend aux autres tout ce qui leur appartient, voilà *la Juſtice ;* on emploie avec diſcrétion les moyens qui tendent à ſa conſervation, voilà *la Tempérance.* On appelle ordinairement *Cardinales* ces quatre vertus principales auxquelles toutes les autres vertus morales ſe rapportent. Elles ne ſont, comme on voit, que les branches du déſir dont nous venons de parler : car ſelon notre propre définition, il n'y a qu'une ſeule & unique vertu qui eſt le déſir de l'être ſubordonné à la raiſon ou à la Religion, lequel change de nom ſuivant les différens objets auſquels il s'applique.

ARTICLE I.

De la Prudence.

Définition & nature de la Prudence.

La Prudence *eſt un déſir qui tend à nous faire choiſir tous les moyens jugés capables de ſervir à la conſervation de notre être.* C'eſt par elle que nous mettons notre vie à l'abri des inſultes de nos ennemis, que nous conſervons les biens qui ſervent à entretenir notre vie, que dans la ſociété nous ne nous confions qu'à nos amis; c'eſt-à-dire à des gens auxquels nous croyons que notre exiſtence eſt auſſi précieuſe que la leur.

Diviſion de la Prudence.

Il y a trois parties dans la Prudence, dit *Ciceron* (*e*) ; ſavoir l'Entendement, la Mémoire & la Prévoyance. C'eſt auſſi ce que vouloient nous apprendre les Anciens dans leurs Fables (*f*). Par l'*Entendement* nous voyons ce qui ſe paſſe; par la *Mémoire* nous ſavons ce qui s'eſt paſſé; par la *Prévoyance* nous appercevons ce qui ſe paſſera.

Par l'entendement concevez ici l'attention que l'ame fait à ſes perceptions actuelles; par la mémoire concevez cette conſcience qu'elle a

(*e*) *Lib.* 1. *ad* Herennium.

(*f*) Ils regardoient Apollon comme le Dieu de la Prudence, & ils le repréſentoient aſſis ſur un trépied ſous lequel étoit couché un ſerpent qui eſt le ſymbole de la Prudence. (*Eſtote prudentes ſicut ſerpentes.* S. Matth. *cap.* X. v. 17. *Vide* S. Aug. *quæſt.* 8. *ſuprà* Matth. S. Hyeronim. & S. Chryſoſt. *ſuprà* Matth.) Ce ſerpent avoit trois têtes : l'une de chien, pour nous marquer la mémoire des choſes paſſées; l'autre de lion, pour déſigner l'entendement; enfin la troiſieme de loup, pour repréſenter l'attention à tout ce qui peut arriver. *Vide* Macrobium *in Saturnal.* cap. 20.

d'avoir reçu déja ces perceptions. Si elle combine entre elles ces perceptions paſſées & préſentes & qu'elle en porte un jugement pour l'avenir, cette concluſion doit être regardée comme la prévoyance même: car conſiderant ce qui s'eſt paſſé & ce qui ſe paſſe comme les deux prémiſſes, elle conclura ce qui pourra arriver. Il faut donc un bon raiſonnement & un bon jugement pour être prudent. Comme la jeuneſſe eſt l'âge de l'imagination, & non pas celui du jugement qui eſt réſervé pour un âge plus mur, on ne doit pas être ſurpris ſi la jeuneſſe eſt peu prudente.

Preuve que la Prudence dépend autant de nos corps que de nos ames.

La prudence étant donc le réſultat des opérations de notre entendement, & les opérations de l'entendement étant modifiées ſuivant l'état de nos organes, on voit clairement dans nos principes la part que prennent nos corps dans la prudence. Au reſte ſi l'on doutoit encore que les corps contribuaſſent à l'exercice de cette vertu, il ſuffit pour s'en convaincre d'examiner les effets du vin qui, pris dans une trop grande quantité, jette l'ame dans une eſpece d'ivreſſe. Dans cet état purement phyſique, qu'eſt devenue la prudence? Elle ne peut s'être évanouie que par ce que les organes ont ſubi une ſenſible altération & une diſpoſition contraire à celle qui étoit requiſe pour l'exercice de cette vertu. La prudence dépend donc autant d'un méchaniſme corporel, que d'une réflexion & d'une intelligence propres à l'ame.

ARTICLE II.

De la Force.

Définition & nature de la Force.

La Force *eſt un déſir qui nous fait mettre en œuvre les moyens que la Prudence a choiſis pour la conſervation de notre être.* Avec elle on ne s'effraye de rien; on attaque, on ſe défend & l'on eſt toujours ſûr de remporter la victoire. Maître de tout, grand, généreux, invincible, on ſe ſuffit à ſoi-même. Content de ſa propre grandeur, on mépriſe tout, dignités, honneurs, richeſſes, ignominie, pauvreté, la mort même.

Qu'on ne s'y trompe pas, le mépris de la mort part auſſi du déſir de la perſévérance dans ſon être. Je dis plus, car je ſoutiens que ce ſentiment univerſel a toujours exiſté dans ceux-mêmes qui l'ont étouffé par violence, & qui ont procuré leur deſtruction par un ſentiment qui paroit contraire à ce déſir. En effet, ceux qui ſe ſont donnés la mort à eux-mêmes, regardoient la vie comme leur plus grand mal; ils fuyoient donc le mal pour chercher le bien. Or nous avons vû que la tendance à ſon bien être étoit la même choſe que le déſir de la perſévérance dans ſon être. Quant au mépris de la mort, il peut être fondé ſur l'impoſſibilité de l'anéantiſſement de l'être. La mort ne peut anéantir ni l'ame ni le corps. Ce qui eſt ſpirituel & matériel même eſt impénétrable à ſes coups. L'immortalité de l'ame eſt fondée ſur des preuves convaincantes, indépendamment des révélations de la foi. A l'égard du corps, ce

©BIUM

ſeroit une erreur en bonne Phyſique de s'imaginer qu'il eſt anéanti lorſqu'il eſt détruit. Il n'y a donc pas de mort dans la nature (*g*), puiſque la mort ne peut pas avoir de priſe ſur les eſprits ni ſur la matiere.

Méchaniſme de la Force.

Mais lorſque vous voudrez connoitre le méchaniſme de la force & la part qu'y prennent nos corps, ne la conſiderez pas ſous une ſeule acception. Elle ſe préſente ſous deux faces qui ne ſont pas moins avantageuſes quoiqu'elles ſoient abſolument différentes : car tantôt elle eſt la *valeur* qui repouſſe l'injure avec zêle & vivacité, tantôt elle eſt la *patience* qui ſouffre l'injure avec fermeté, & conſtance.

La *valeur* conſiderée comme élévation de ſentiment paroit plus appartenir à l'ame qu'au corps, & on la nomme *magnanimité*. Cependant elle dépend d'une certaine mobilité des fibres, & des impreſſions que l'ame reçoit en conſéquence de cette mobilité. Pluſieurs cauſes phyſiques peuvent rendre les fibres plus mobiles : l'étude, l'éducation, les exemples, les leçons, &c, occaſionnent cet effet. Auſſi l'expérience nous fait elle voir tous les jours qu'il n'y a guéres de perſonnes vraiment magnanimes, que celles que l'étude a élevées audeſſus des préjugés, que l'éducation à miſes audeſſus du vulgaire, & que la naiſſance a placées au milieu des exemples les plus frappans de généroſité.

La *valeur* qui eſt ce courage qui nous fait attaquer avec hardieſſe l'ennemi, ſuppoſe beaucoup de vigueur dans les organes. C'eſt la connoiſſance, ou plutôt la conſcience de cette vigueur, & la confiance qu'on y met qui rend hardi & brave. Alors on ne regarde plus comme difficile d'attaquer un homme qu'on préſume devoir terraſſer. C'eſt la force phyſique qui a fait donner le nom à la *force* au ſens morale, & la bonne ſanté, ou conſtitution robuſte qui a donné le nom à la valeur. Plus on examinera de près la nature du courage, plus on verra que la premiere bravoure vient de la ſupériorité des forces du corps. L'animal qui eſt foible eſt toujours craintif, & n'a de reſſources que dans la ruſe. Un enfant, ou un héros languiſſant peuvent être mis en équilibre pour le courage. Les gens d'eſprit ne ſont pas toujours les plus braves, comme nous le dirons par la ſuite. Ils ont des corps foibles & délicats; tandis que ce ruſtre qui a des membres robuſtes & accoutumés à la fatigue, ne craint pas de s'expoſer aux coups, dans l'eſpérance qu'ils ne détruiront pas ſon exiſtence, ou qu'il ſaura les parer en prévenant ſon ennemi.

Lorſque cette vigueur du tempérament n'eſt pas naturelle, il faut qu'elle ſoit empruntée d'ailleurs; il faut que quelques cauſes phyſiques ſuppléent par leur préſence à ce qui manque à la fougue du ſang & à l'état athlétique du corps. Le vin, l'eau-de-vie, la poudre à canon, l'opium, inſpirent une telle bravoure aux François, aux Allemands, aux Hollandois & aux Turcs, qu'elle leur fait affronter les plus grands périls : or il eſt certain que toutes ces choſes augmentent la circulation &

(*g*) *Scilicet huc reddi deindè, ac reſoluta referri*
Omnia : nec morti eſſe locum, &c. | Virgilius *Georg.* lib. 4.

la rareſcence du ſang. Tant que cet effet dure, le même ſentiment perſiſte. Mais bientôt après les parties du ſang ſe rapprochent, leur mouvement ſe ralentit. Si ces liqueurs ou ces drogues ont été priſes en trop grande quantité, un engourdiſſement général ſe fait ſentir, le froid & le ſommeil s'emparent de tout le corps, & au lieu de cette vigueur & de cette force, on ne voit plus qu'un cadavre que l'enfant le plus timide fouleroit aux pieds.

La *patience* qui eſt cette force de ſupporter avec fermeté les peines, les injures, l'adverſité, les infirmités, eſt fille de la raiſon. Elle nait de pluſieurs idées ſimples qui prennent leur origine des ſens & de la réflexion. Nous renvoyons à ce que nous en avons dit en parlant de l'imagination.

ARTICLE III.

De la Juſtice.

La Juſtice *eſt un déſir qui nous engage à faire perſévérer toutes les choſes dans leur être par la réflexion ſeule de notre exiſtence.* Cette vertu eſt une tacite convention de la nature & le lien de la ſociété. Elle eſt l'origine d'une infinité d'utilités; elle eſt l'arbitre de la paix & l'accompliſſement de toute la loi, puiſqu'elle fait rendre tout ce qui eſt dû à Dieu, aux hommes & à nous-mêmes. Définition & nature de la Juſtice.

Aimez Dieu par deſſus toutes choſes, dit la loi, *& votre prochain comme vous-même* (*h*). L'amour de Dieu ne devroit pas être un commandement pour les hommes, mais un devoir légitime auquel ils ſont aſtraints par l'eſſence même de la juſtice. Dieu eſt le principe de leur exiſtence & de la perſévérance dans leur être. Ils ſe rapprochent donc continuellement de ce principe par la pente naturelle qu'ils ont à perſévérer dans l'être, & c'eſt lui qu'ils adorent dans leur conſervation. C'eſt pourquoi S. Paul ſoutient avec raiſon qu'il n'y a qu'une ſeule loi qui eſt *d'aimer ſon prochain comme ſoi-même* (*i*). Or, ſi l'amour de ſoi-même eſt la meſure de l'amour qu'on doit à ſon prochain, il eſt donc vrai qu'il faut commencer par s'aimer ſoi-même avant de réflechir cet amour ſur d'autres, c'eſt-à-dire qu'il faut que le déſir de notre exiſtence ſoit antérieur au déſir de la conſervation des autres: car ſi nous ceſſions d'exiſter, ou que nous ne priſſions aucun goût à l'exiſtence, nous n'aurions ni aucun déſir, ni aucun amour.

Nous avons dit que ce déſir partoit de la réflexion que nous faiſions ſur notre exiſtence. En effet notre exiſtence nous eſt ſi préſente que

(*h*) *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, & in totâ animâ tuâ, & in totâ mente tuâ. Hoc eſt maximum & primum mandatum. Secundum autem eſt ſimile huic. Diliges proximum tuum ſicut teipſum. In his duobus mandatis univerſa lex pendet & Prophetæ.* S. Matth. *cap.* XXII. *v.* 37. *ad* 41.

(*i*) *Omnis enim lex in uno ſermone impletur*, diliges proximum tuum ſicut teipſum. *ad Galatas cap.* V. *v.* 14. Qui diligit proximum legem implevit. *Nam non adulterabis, non occides*, &c. *& ſi quod aliud eſt mandatum: in hoc verbo inſtauratur*, diliges proximum tuum ſicut teipſum. *Dilectio proximi malum non operatur. Plenitudo ergo legis eſt dilectio. Ad Romanos cap.* XIII. *v.* 8. *ad* 11.

nous ne pouvons pas raiſonnablement en douter, elle nous eſt ſi intime que nous ne pouvons pas l'oublier, elle nous eſt ſi chere que nous fuyons tout ce qui pourroit la bleſſer, elle nous eſt ſi bien connue par ſentiment intérieur que nous ſommes perſuadés que toutes ces qualités ſe rencontrent dans les objets qui exiſtent avec quelque connoiſſance d'eux-mêmes : c'eſt donc ignorer la nature de ſon exiſtence que de la violer dans les autres ; c'eſt la chérir que de la conſerver dans les autres. De-là vient cette premiere regle de l'équité : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-mêmes.*

Méchaniſme de la Juſtice.

Nos ames & nos corps étant unis par l'intérêt de l'exiſtence, il ne peut arriver d'altération dans l'une ou l'autre ſubſtance ſans que cette vertu morale ſoit dérangée. Cette altération ne paroit pas pouvoir être rejettée ſur l'ame qui par ſa nature aime la vérité, & cherche toujours le bien : mais ſur le corps qui eſt ſujet à tant de viciſſitudes & de changemens. C'eſt donc aux vices des organes qu'il faut attribuer les fautes commiſes contre la juſtice dans la folie. C'eſt donc à une combinaiſon méchanique qu'il faut rapporter la fureur qu'excitent dans les hommes quelques baies de *Solanum*, par laquelle ils manquent aux devoirs les plus eſſentiels de la juſtice. C'eſt donc à des modifications corporelles qu'il faut rapporter la rage des hydrophobes, qui leur fait oublier toute loi & toute vertu. L'ouverture de leurs cadavres ne nous fait-elle pas voir des différences propres à ſuggérer un méchaniſme d'ou peut dépendre cette variété ? Le ſang qui ne ſe coagule point après la mort ; ce même ſang retiré dans les artéres, ce qui n'arrive jamais dans d'autres cas ; le cerveau engorgé nous préſentent des diverſités matérielles qui influeront néceſſairement ſur la ſubſtance ſpirituelle.

De toutes ces obſervations nous conclurons que ſuivant les loix de l'union de l'ame & du corps, il eſt requis un certain méchaniſme dans nos corps pour poſſéder la juſtice.

ARTICLE IV.

De la Tempérance.

Définition & diviſion de la Tempérance.

La Tempérance eſt *un déſir qui, pour nous faire perſévérer dans notre être, nous fait régler les plaiſirs & les appétits du corps.* Elle renferme en elle deux excellentes parties, *la ſobriété* & *la continence.*

Nature de la ſobriété.

§. I. *La ſobriété* ne peut ſortir d'aucune autre ſource que de cette pente que nous avons pour la conſervation de notre être. En effet ſi nous conſultons ce ſentiment intime que nous dicte la conſervation de notre être, nous verrons bientôt qu'il nous dicte auſſi qu'il faut nous nourrir, & non pas ſurcharger l'eſtomac ; qu'il faut boire, & non pas nous enyvrer. Les reſſorts de notre machine ſont trop parfaits, notre ſanté eſt trop foible, & notre conſervation trop intereſſée pour ne nous pas faire ſentir que l'on détruit l'équilibre lorſque la gourmandiſe & la crapule portent

à

à des excès qui, s'ils ne creuſent pas toujours ſûrement le tombeau, ouvrent au moins les terribles avenues qui y conduiſent; je veux dire les anxiétés, les douleurs vives, les longs tourmens & le nombre prodigieux de maladies qui ſont les enfans légitimes de l'intempérance.

Le peu d'action des ſucs digeſtifs, le goût qui s'affoiblit, la faim aſſouvie, la ſoif éteinte, la peſanteur qui ſe fait ſentir dans l'eſtomac, & tous les ſentimens qui affectent les autres parties du corps à cauſe de cette admirable ſympathie qui regne entre tous les viſcéres & l'eſtomac, nous font aſſez appercevoir que nous portons dans notre ſein le germe des loix qu'a établies la tempérance, & que de les tranſgreſſer c'eſt violer cette vertu même : c'eſt ſe mettre au-deſſous du rang des animaux irraiſonnables, qui par un inſtinct ſecret ne ſe dérangent jamais de cette modération dans le boire & dans le manger preſcrite par la nature.

§. II. *La continence* eſt une vertu par laquelle on s'abſtient des voluptés défendues, & l'on n'abuſe point des permiſes.

Définition de la continence.

La premiere partie de cette vertu, je veux dire l'abſtinence des voluptés défendues, eſt ce qu'on appelle pureté & pudeur. Si cette abſtinence va encore plus loin & nous interdit les plaiſirs mêmes permis; c'eſt chaſteté & innocence. Ces dernieres privations ſont vraiment contre l'intention de la nature.

De la privation des plaiſirs, ſoit défendus, ſoit permis.

Prenez la place d'un aveugle né, & voyez ſi vous pouvez vous former quelques idées ſur la pudeur. Il n'y auroit ſans doute que les vêtemens qui pourroient vous ſuggérer quelques penſées qui vous indiqueroient plutôt que les hommes ont ſongé à ſe mettre à l'abri des injures de l'air, que de couvrir par honte, des parties ſujettes à mille infirmités, & que l'on devroit par préférence tenir découvertes. Si l'exemple d'un aveugle né ne ſuffit pas, jettez les yeux ſur les enfans dans leſquels les préjugés n'ont pas encore étouffé la voix de la nature. *Licurgue* ce célebre Légiſlateur avoit fait diſparoitre à Lacédémone preſque toute pudeur par la maniere dont il vouloit que les enfans & ſurtout les filles fuſſent élevés. De cette éducation blamable ſuivant nos loix, il en réſultoit des femmes plus vigoureuſes & des enfans plus robuſtes (*k*). Ce que nous diſons de la pudeur, nous l'entendons auſſi de la chaſteté. Pour s'en convaincre il ne faut que jetter un regard ſur certains peuples qui ſuivent encore les premiers mouvemens que la nature a imprimés en eux. Il n'y a donc que l'obéiſſance aux loix ou à la religion qui en puiſſe former des vertus. Nous n'en dirons rien ici, puiſqu'elles ſortent de notre ſujet, n'ayant entrepris de traiter que des déſirs qui nous font tendre à la conſervation de notre être. Avant de finir cet article, il eſt bon de remarquer pour ôter lieu à toute équivoque que nous n'entendons point ici par le terme de *voluptés défendues*, ces plaiſirs monſtrueux, ou plutôt ces crimes qui ſont phyſiquement contre l'ordre de la nature, & qui deshonorent l'humanité, mais nous entendons ces plaiſirs licites par eux-mêmes que des raiſons de politique, ou des objets

(*k*) *Plutarque* ſur *Licurgue*, voyez la *pag.* 47 de la traduction de M. *Dacier*.

Médecine de l'esprit - page 89 sur 375

d'une perfection plus étendue dans la religion ont proſcrit ou permis ſous certaines conditions.

De l'abus des plaiſirs licites.

La partie que nous conſidererons donc ici dans la continence, ſera celle qui nous empêche d'abuſer des voluptés permiſes. De tous les plaiſirs des ſens l'appétit vénérien eſt le plus vif, & par conſéquent le plus capable de nous porter à l'incontinence, ſi nous n'avions pas en nous un frein qui nous arrêtat. Ce principe qui nous engage à multiplier notre eſpéce, tend auſſi lorſqu'il n'eſt pas reglé, à la deſtruction de notre être : de ſorte que la ſource de la vie devient la ſource de la mort. En effet dans l'acte vénérien l'homme perd une liqueur qui conſervée dans le torrent de la circulation eſt véritablement le baume du ſang (*l*), & dont dépend preſque toute la force du corps (*m*) : il perd une liqueur analogue aux eſprits animaux (*n*), ſi elle n'eſt elle-même l'eſprit animal ; liqueur dont la perte bleſſe toutes les fonctions de l'ame & en ralentit la vigueur (*o*). C'eſt pourquoi la nature prévoyante, & qui tend toujours à la conſervation de l'être, a fait ſucceder à cet appétit violent dans l'animal, un dégoût ſenſible ; elle change tout-à-coup cette force en langueur, & cet érétiſme ſurprenant fait place à l'atonie la plus marquée.

Une métamorphoſe auſſi ſubite devroit ſuffire pour rendre l'homme tempérant. Mais hélas ! il ſemble que le vice ait autant d'attraits pour lui que la voix de la nature, & la vertu. Combien d'inſenſés allument dans leurs entrailles par le vin & les drogues échauffantes un feu qui doit les conſumer. Ceux qui éteignent cette flâme vitale avec les émulſions, le *nénuphar*, le *ſucre de Saturne*, &c, ſont-ils plus ſages ? ce n'eſt pas à nous à le décider. Tout ce que nous ſavons c'eſt que la continence de même que toutes les autres vertus, a un milieu, & que les extrêmités ſont vices. Nous ſavons encore que la continence ſuppoſe le pouvoir de mettre en acte les plaiſirs que la nature a attaché à l'uſage de nos ſens. Nous ſavons que la nature ordonne & force quelquefois l'épanchement de la matiere ſéminale, que la raiſon le regle, que l'auſtérité le retient, que la religion le bénit, que la débauche en abuſe. Quand la nature procure cet épanchement, il en réſulte de la ſanté & de la ſatisfaction ; quand la raiſon le permet, l'ordre dans toutes les fonctions eſt maintenu ; quand l'auſtérité le retient, il en nait des maladies rébelles & ſouvent mortelles ; quand la religion le bénit, il eſt licite, & il en réſulte une poſtérité honorable & qu'on peut avouer ; quand la débauche

(*l*) *Subtilior ſucci nutritii pars per teſtium canaliculoſam compagem ſpirituoſior facta ex veſiculis ſeminalibus per vaſa lymphatica ad corporis ſuccos reſtua, toti corpori agilitatem ſpirituaſcentiam, elaterem, robur, calorem, quo caſtrati deſtituuntur, confert, & inſtar medicinæ confortantis & balſamicæ ſe habet.* Frid. Hoffman. *lib.* 1. *ſect.* 2. *cap.* 12. §. VII.

(*m*) *Genitura viri provenit ab humido, quod in corpore eſt robuſtiſſimum ; argumentum verò quod robuſtiſſimum ſecernatur, hoc eſt, quia à Veneris uſu, tam paucâ materiâ emiſſâ, imbecilles reddimur.* Hippocrates, *lib. de geniturâ.* §. 1.

(*n*) *Fluidum quod in teſtium vaſculoſâ compage ſecernitur ejuſdem ferè indolis videtur, ac illud, quod corticalis & vaſculoſa cerebri ſubſtantia à ſanguine arterioſo ſeparat.* Scholion *Fabrica enim teſtium & corticis cerebri multùm inter ſe convenit. Utraque fluidum à ſanguine ſeparat magnâ activitate & potentiâ movendi inſtructum.* Hoffman. *ibid.* §. V.

(*o*) *Ab intempeſtivâ Venere & immoderatiori functiones animales detrimentum capiunt.* id. ibid.

s'en mêle, il n'en réſulte que de la foibleſſe, ou de l'infamie. Mais nous abandonnons à la Morale cette matiere délicate à traiter.

Après avoir jetté les yeux ſur ces cauſes phyſiques & ſur ces effets méchaniques, qu'il nous ſuffiſe de dire que nos corps ont beaucoup de part dans l'exercice de cette vertu, & que la Tempérance conſiderée ſous le double aſpect de la ſobriété & de la continence n'eſt pas moins méchanique que les vertus antécédentes.

CHAPITRE II.

DES PASSIONS.

Définition des Paſſions, & développement de leur nature.

NOUS avons déja dit que les Paſſions *étoient des déſirs de conſerver ſon être excités par les ſenſations*. Si ces déſirs ne tendent pas à la conſervation de notre être, ils deviennent des vices. L'avarice, la gourmandiſe, la colére outrée ſont des vices parce qu'elles ne tendent pas à notre bien être.

On ne ſauroit, dit l'excellent Philoſophe Anglois qui a approché le plus près de la vérité des connoiſſances humaines (*p*) : on ne ſauroit, » dit-il, trouver de paſſion qui ne ſoit accompagnée de déſirs. La haine, » la crainte, la colére, l'envie, la honte, &c, ont chacunes leurs *in-* » *quiétudes*, & par-là operent ſur la volonté : or par-tout où il y a de » l'*inquiétude*, il y a du deſir; car nous déſirons inceſſamment le bon- » heur; & autant que nous ſentons d'inquiétude, il eſt certain que c'eſt » autant de bonheur qui nous manque, ſelon notre propre opinion, » dans quelque état ou condition que nous ſoyons d'ailleurs «.

Ces déſirs produits par les ſenſations tendent à notre conſervation. L'illuſtre *René Deſcartes* qui n'a ſuivi les Anciens ni dans le nombre & les cauſes des paſſions, ni dans l'ordre qu'*Ariſtote* avoit établi, l'a avancé avant nous (*q*) : la principale cauſe des paſſions, dit-il, eſt l'émotion produite par la préſence d'un objet qui plaît ou qui déplaît. Ce qui vient de ce que nous conſiderons cet objet ou comme nuiſible, ou comme utile : & naturellement nous voulons ce qui eſt utile, de même que nous fuyons ce qui eſt nuiſible. Sur ces différentes appréhenſions de l'objet, l'agitation des eſprits diſpoſe les organes à l'exécution de ce que la volonté détermine. D'où il conclut que pour faire un dénombrement exact des paſſions, il ne faut que ſavoir en combien de manieres les ſens peuvent être mus par les objets, & dans quel ordre les objets les ébranlent. Nous voyons un objet inconnu, de-là l'admiration. De cette vûe nous concevons de l'eſtime ou du mépris pour cet objet, voici l'amour

(*p*) Eſſais Philoſophique de *Locke*, liv. 2. ch. 21. de la puiſſance. §. 39.

(*q*) *De Paſſionibus.*

Médecine de l'esprit - page 91 sur 375

& la haine. Enſuite nous ſoupirons après la poſſeſſion de cet objet, c'eſt-là le déſir : le poſſedons-nous, naît la joie ſi c'eſt un bien ; vient la triſteſſe ſi c'eſt un mal. Ceci poſé il raiſonne plus en détail ſur ces ſix paſſions qu'il regarde comme primitives (*r*). Au reſte nous ne ſuivrons pas en tout point cet admirable Philoſophe ; non pour diminuer le tribut de louanges qui lui eſt dû, mais pour ſuivre la vérité, & ſimplifier, s'il eſt poſſible, la Doctrine que nous avons reçû juſqu'à préſent ſur les divers déſirs qu'éprouve notre ame dans les ſenſations.

Les Paſſions dépendent autant du corps que de l'ame. *Voyez le livre 2. c. 6.*

Il ſuffit de dire que ces déſirs dépendent des ſenſations pour appercevoir dans nos corps une certaine diſpoſition organique propre à les produire. Pour s'en convaincre il ne faut que jetter un coup d'œil ſur les diverſes inclinations que donnent les différens tempéramens ; il ne faut que faire attention aux mouvemens qui ſe paſſent en ſoi-même dans les différentes paſſions. Ce ſont des mouvemens auſquels tout homme eſt ſujet pendant ſa vie ; ce ſont des mouvemens qui réglent ſa conduite, ſes mœurs, ſa fortune, ſes penchans, & dont dépendent par conſéquent tout ſon bonheur & toute ſa félicité.

C'eſt donc avec raiſon que le docte *Voſſius* définit l'homme un animal qui a reçû la raiſon en partage, mais qui vit au gré de ſes affections (*s*). L'Apôtre S. *Paul*, eſprit plus éclairé qu'aucun autre Philoſophe, nous en fournit des preuves plus que ſuffiſantes. » Je ne fais pas, dit-il (*t*), le » bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Je me plais » dans la loi de Dieu ſelon l'homme intérieur : mais je ſens dans les » membres de mon corps une autre loi combattant contre la loi de mon » eſprit, & me rendant captif ſous la loi du péché, qui eſt dans les » membres de mon corps «.

Différence qu'il y a entre les vertus & les Paſſions.

On ſentira aiſément par la définition que nous avons donné des vertus & des paſſions, en quoi conſiſte leur différence. Elles ont pour principe les unes & les autres le déſir de la conſervation de l'être : mais ce principe dans les vertus eſt modifié par des ſentimens réfléchis, tandis que dans les paſſions il eſt réveillé par des mouvemens directs. C'eſt pourquoi ſi conſervant ce principe qui eſt le même dans l'un & l'autre cas, vous le changez de direction, vous verrez les vertus métamorphoſées en paſſions, & les paſſions devenir des vertus. La Prudence doit être en garde contre elle-même, la Force & la Juſtice ont leurs bornes, & la Tempérance a un milieu. D'un autre côté le Sage qui ſait que l'homme ſans paſſions eſt une chimére, dirige vers le bien ce qu'il ne peut détruire. Ainſi la crainte qui lui fait prévenir les dangers ſe change en prudence, lorſqu'il ſe met à l'abri de ſon trouble. Sa colére peut être

Voyez livre 3. part. 2. c. 2.

(*r*) *Ibid.* 2. part. art. 52. ad. 70.

(*s*) *In idol.* lib. 3. cap. 36.

(*t*) *Non enim quod volo bonum, hoc facio : ſed quod nolo malum, hoc ago.* Epiſt. ad Romanos, cap. 7. v. 19. . . . . 22. *Condelector enim legi Dei ſecundùm interiorem hominem : video autem aliam legem in membris meis repugnántem legi mentis meæ, & captivántem me in lege peccati, quæ eſt in membris meis.*

Et dans une autre Epitre aux Galates, *cap.* 5. v. 17. *Caro enim concupiſcit adverſùs ſpiritum, ſpiritus autem adverſùs carnem : (hæc enim ſibi invicem adverſantur) : ut non quæcumque vultis illa faciatis.*

convertie en juſtice, pourvû qu'il la dépouille de ſa violence. S'il reprime la fougue de la hardieſſe, elle deviendra une véritable valeur. L'amour & la haine, le déſir & l'averſion ſont des vertus quand la raiſon les gouverne. L'envie modérée peut devenir une émulation louable; la jalouſie reglée peut former un zéle diſcret; la triſteſſe reçoit tant d'éloges dans l'Ecriture Sainte, qu'il eſt aiſé de juger que ſi elle n'eſt pas au nombre des vertus, elle peut être utilement employée à leur ſervice. Le déſeſpoir dont le nom ſeul eſt effrayant, produit des effets qu'on n'auroit jamais dû attendre de l'eſpérance la mieux fondée. *Ibid. art. 4.*

Nous ajouterons encore que par la définition que nous avons donné des paſſions, on peut s'appercevoir qu'il n'y a qu'une ſeule & unique paſſion qui eſt le déſir de conſerver ſon être; c'eſt ce qu'on appelle ordinairement *Amour*. La haine elle-même qui paroit ſi oppoſée à l'amour ne procéde que de l'attachement que nous avons pour nous mêmes. L'amour eſt donc un tronc dont toutes les autres paſſions forment les branches. C'eſt à cet amour maſqué qu'on a donné différens noms, tels que ceux d'amour propre & ſocial, de haine & d'antipathie, de déſir & de crainte, de joie & de triſteſſe, dont nous allons parler plus en détail afin de découvrir les divers reſſorts qui font jouer la paſſion générale ſous des dehors particuliers. Du nombre des Paſſions.

ARTICLE I.

De l'Amour.

L'Amour qui eſt un terme générique dont on ſe ſert pour exprimer l'action d'aimer, peut être conſideré ſous différens aſpects, d'abord comme l'amour de nous-mêmes, & c'eſt l'*Amour propre;* ſecondement comme l'amour de nos ſemblables, & c'eſt l'*Amour ſocial;* troiſiemement comme l'amour des objets qui ne ſont ni nous, ni nos ſemblables, telles que ſont les choſes inanimées, & ce ſont *les goûts*, *les inclinations*. Nous allons ſuivre cette diſtinction qui eſt ſimple & naturelle, mais qui jettera un grand jour ſur des ſentimens où l'on avoit tellement tout confondu, qu'il paroiſſoit preſque impoſſible de les bien débrouiller. Différentes eſpéces d'Amour.

Titre premier.

De l'Amour propre.

Ce déſir de conſerver ſon être connu ſous le nom d'amour propre, eſt un aiguillon qui ſert à réveiller une ame vertueuſe. *Pope* le compare à un petit caillou qui, jetté dans une eau paiſible, fait naitre autour du centre qu'il a mis en mouvement un petit cercle qui s'étend enſuite, devient plus grand & encore plus grand. De même l'amour propre embraſſe d'abord parent, ami, voiſin, enſuite la patrie, & bientôt Avantages de l'Amour propre.

toute la race humaine. Les épanchemens de l'ame s'étendent de plus en plus & comprennent enfin les êtres de toute eſpéce (*a*).

Origine de l'Amour propre.

Or cette complaiſance que nous avons pour nous mêmes & qui eſt la juſte balance pour péſer par nos beſoins ceux des autres, ne peut tirer ſon origine que de l'union intime de l'ame & du corps. Tout ce qui eſt fait pour la ſatisfaction de l'une & pour la conſervation de l'autre eſt un aiman qui les attire tellement, que les obſtacles, ſi petits qu'ils puiſſent être, ſont autant de monſtres propres à vomir le chagrin, l'ennui, les inquiétudes, les allarmes ſur nos jours les plus ſerains.

Donc les corps doivent jouir alors d'une telle liberté dans leurs reſſorts, que les fonctions animales ne ſe reſſentent d'aucune peine, ou d'aucun travail; donc l'ame doit jouir alors d'une ſi grande tranquillité, qu'elle puiſſe ſe complaire dans ſes idées & dans ſes ſentimens. Alors par la réflexion qui eſt propre à la totalité de la ſubſiſtance de notre être, l'homme ſe contemple dans ſa grandeur avec prudence; il eſtime ſes talens & ſa raiſon avec juſtice; il voit la nature entiere faite pour lui, & ſouvent ſoumiſe à lui; il éprouve encore au-dedans de lui un déſir qui lui fait aſpirer à un bonheur plus durable & plus conſtant; motifs de gloire & d'ambition, alimens ordinaires de l'amour propre. De-là il eſt facile d'expliquer pourquoi les perſonnes ſpirituelles ſont celles qui portent cette paſſion à ſes extrêmités. Leurs eſprits ſont rendus plus ſubtils par l'étude & les méditations; l'ame accoutumée à la délicateſſe des vibrations des fibres, n'eſt plus troublée dans ſon repos. Tandis que ce ruſtre continuellement agité par les exercices corporels, remuant péſamment des fibres endurcies par le travail, tourmenté par l'embarras de ſa ſubſiſtance, ne peut jamais penſer à la nobleſſe de l'humanité. Chaque moment le trouve accablé ſous le faix des inquiétudes, des affaires, d'eſpérances vaines, d'entrepriſes haſardeuſes, d'idées baſſes. Enfin les deux parties de ſon être ſont tellement diviſées, qu'elles ne ſe rapprochent jamais.

Les hommes qui penſent, ou qui ont des talens veulent vivre dans l'eſprit d'autrui, même après leur mort; c'eſt-là le déſir de l'immortalité. Sans ce déſir les talens ſeroient engourdis, & perſonne ne chercheroit à exceller dans les arts. Suppoſez qu'un homme ſoit ſeul dans cet univers; il y ſera ſans ambition, de même que ſans gloire; il ne s'occupera que de la vie végétative; il ignorera ce que peut être l'éloquence, & ne penſera pas aux premiers principes des ſciences qui ne pourroient lui être utiles qu'autant qu'ils s'appliqueroient à d'autres êtres penſans coexiſtans avec lui. Cette eſpérance d'une vie future nous devient donc pour ainſi dire auſſi intime que notre vie actuelle. La gloire ne tend donc qu'à la conſervation de l'être & à le prolonger. Si la vie n'eſt qu'un ſonge, la gloire ſeroit auſſi réelle que la vie même.

(*a*) Eſſai ſur l'homme, *Epitre* 4.

TITRE SECOND.

DE L'AMOUR SOCIAL.

APRÈS l'amour de nous-mêmes ſuit naturellement celui de nos ſemblables ; c'eſt celui que nous appellons *Amour ſocial*. Nous croyons devoir lui donner trois caractéres, celui d'*Amour de concupiſcence*, celui de *ſimpathie*, & celui d'*amitié*.

§ I.

De l'Amour de concupiſcence.

L'Amour proprement dit qu'on a voulu annoblir par les plus grands éloges, n'eſt autre choſe que la concupiſcence qu'on veut déguiſer ſous de beaux dehors. Il eſt un appétit naturel réſultant eſſentiellement de l'aptitude de certains organes particuliers qui par l'orgaſme des humeurs dont elles ſont chargées, portent dans l'ame des déſirs auſſi vifs & auſſi preſſans que ceux que l'eſtomac lui occaſionneroit par la faim ou par la ſoif. Déſirs qui font incliner vers des individus d'un ſexe différent pour la réparation de l'eſpece.

Méchaniſme de la concupiſcence.

Comme il étoit de la ſageſſe divine de donner à chaque homme en particulier des facultés dont le but & l'uſage fut de veiller à ſa propre conſervation, de même ſon ouvrage eut été imparfait s'il n'eut pourvû à la conſervation de toute l'eſpéce. En conſéquence lorſque l'homme & la femme furent créés, ils reçurent des organes dont la conformation reſpective concouroit à la reproduction de leur eſpéce. L'inſtinct, ou la connoiſſance qu'ils eurent de la deſtination réciproque de ces organes ne ſuffiſoit pas. Leur uſage conſidéré en lui-même eſt quelque choſe de ſi inſipide, pour ne rien dire de plus, que l'homme ne s'y ſeroit peut être jamais déterminé ſi le créateur n'eut pourvû à cet inconvénient en attachant à ces mêmes organes un ſentiment ſecret qui lui ſervit d'aiguillon & l'excitat à en tirer parti (*b*).

Alors l'amour pour exercer ſes droits attend que la nature dans le tems preſcrit, ait pourvû à la perfection des organes qui lui ſont dévoués, & nous ait rendu capables de payer à la ſociété ce que nous devons à la reproduction générale. Ce même amour ſemble dédaigner un corps languiſſant. L'aptitude d'en concevoir & d'en allumer les feux s'affoiblit à meſure que l'âge engourdit les ſens dont il eſt né, & nous annonce la décadence & la deſtruction de la machine.

Ces idées d'appétit naturel ne ſeront pas du goût des partiſans de l'amour épuré & indépendant des organes : mais quelque ſoit la délicateſſe de l'impreſſion de leur cœur, nous leur recommandons de ſe défier de celle du corps. Tôt ou tard le corps s'intrigue dans les affaires du

(*b*) *Voyez* l'Eſſai ſur le méchaniſme des Paſſions en général, par M. *Lallemant* Docteur Régent de la Fac. de Méd. de Paris. *in*-12. 1751. *Avant propos*, *pag.* 33. *& ſuiv.*

cœur (c). Ils diront en vain que les mouvemens de la nature ne ſont en amour que des acceſſoires ſubordonnés à la raiſon & au ſentiment. Nous conviendrons avec eux qu'on peut ſe diſſimuler les impreſſions de la nature; la raiſon, la bienſéance, la religion, les mœurs peuvent en reprimer l'énergie, & les maſquer ſous les dehors de l'amitié. On a beau faire, l'amour reçoit toujours de l'aptitude des organes quelques traits diſtinctifs qui garantiſſent de la mépriſe; quelque rang que nous nous donnions au-deſſus des animaux, nous en approchons de trop près par notre conſtitution organique pour nous méprendre ſur les traits de reſſemblance. Comment qualifieroit-on dans les animaux cet amour du mâle pour ſa femelle, cette affection réciproque & ſoutenue de la femelle pour ſon mâle? diroit-on que c'eſt une affection pure, honnête, déſintéreſſée. Non vraiment, on riroit de celui qui avanceroit une opinion auſſi ridicule, & on applaudiroit à celui qui ſoutiendroit que c'eſt un attrait, un déſir machinal de la reproduction de l'eſpéce.

Nous ne diſons pas qu'il ne ſe puiſſe, entre deux perſonnes de différent ſexe, rencontrer des mouvemens d'amitié réflechie & fondée ſur l'eſtime indépendamment des impreſſions de la nature. Pour lors ces mouvemens ne ſeront plus de l'amour. Ce n'eſt pas la différence des ſexes qui en détermine le caractére poſitif; c'eſt cet appétit ſecret qui eſt au-dedans de nous, ſans que nous nous en appercevions quelquefois, qui le caractériſe, & en eſt une condition eſſentielle & inſéparable.

Pour s'en convaincre il ſuffit d'interroger l'amour dans ſes circonſtances. On rougit de ſon amour devant ſes meilleurs amis. On le cache avec ſoin aux yeux de la ſociété. On ſe le diſſimule à ſoi-même. Une perſonne bien née frémit d'en faire l'aveu à celui même qui le lui a inſpiré. Si l'amour n'étoit qu'un ſentiment délicat, indépendant des ſens de la concupiſcence, on ne feroit aucune difficulté d'en avouer les impreſſions. L'amitié n'eſt pas à beaucoup près auſſi miſtérieuſe. L'amour ſous les dehors épurés de celle-ci cache un appétit ſecret pour quelque choſe que la ſociété a conſacré aux ténebres & au ſilence. Le miſtére qui fait une des circonſtances ordinaires & un des charmes de l'amour, eſt un témoin de plus qui dépoſe contre lui.

Efficacité de certaines drogues pour exciter à la concupiſcence.

Qui ne connoit pas la réuſſite des philtres, & l'efficacité de certains alimens échauffans pour exciter les amoureux déſirs. Ils ne produiſent leur effet que parce qu'ils augmentent le jeu des organes deſtinés à la génération. Nous ne prétendons pas, comme l'ont cru certaines perſonnes, que ces remedes ſimples, ou ces différentes préparations pharmaceutiques dirigent vers tel objet préciſément; ce ſeroit une erreur rejettée

(c) *Sic igitur veneris qui telis accipit ictum . . . .*
Unde feritur, eò tendit, geſtitque coire,
Et jacere humorem in corpus de corpore ductum.
Namque voluptatem præſagit multa cupido.
Hæc Venus eſt nobis: hinc autem eſt nomen amoris.
Hinc illæ primùm veneris dulcedinis in cor
Stillavit gutta & ſucceſſit frigida cura . . . . .
Nec veneris fructu caret is, qui vitat amorem,
Sed potius, quæ ſunt ſine pœnâ, commoda ſumit.
Lucretius. *Lib.* 4.

par

par l'expérience. Nous penſons ſeulement qu'elles diſpoſent efficacement à l'amour en général, que nos corps, avant l'effet de ces remedes, avoient une diſpoſition organique qui maintenoit en nous l'indifférence, que ces diſpoſitions dérangées par ces remedes ont changé cet état en celui qui nous dirige le plus vers l'amour. Il ſuffit pour ſe convaincre tant de ce principe que de tout le reſte de notre doctrine, de remarquer que ceux qui ont le ſang le plus bouillant, le tempérament le plus chaud, ſont les plus ſuſceptibles d'amour.

Comme un ſentiment plus fort efface un plus foible, ſi cette effervescence qui ſe paſſe aux parties naturelles eſt ſuſpendue par de violentes diſtractions, ou par de plus fortes paſſions, l'amour s'évanouit. Il craint le tumulte, & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on le regarde comme fils de la molleſſe & du plaiſir. Ce n'eſt pas au milieu des combats que vous le trouverez; ſes traits y ſont plus foibles que ceux des ennemis. Ce n'eſt pas dans le fond du cabinet d'un Philoſophe abſorbé dans ſes méditations, il n'eſt qu'un enfant contre un héros. Ce n'eſt pas dans l'obſcurité des cachots où les criminels ſont en proie à leurs remords, ces ténebres ſont trop épaiſſes pour que ſa lumiere puiſſe les diſſiper. Ce n'eſt pas auprès des parens ou des amis allarmés de la mort précipitée d'une perſonne qui leur étoit précieuſe, leurs pleurs éteindroient ſon flambeau. Des eſprits agités ſont peu capables de ſentir ſa douceur; ce n'eſt que dans le ſein de la tranquillité qu'on prête une oreille attentive à la voix de la concupiſcence.

L'occupation, la crainte, l'avarice, l'ambition ont bien plus de pouvoir pour éteindre les feux des déſirs amoureux, que la raiſon même qui n'eſt qu'un ſentiment doux qui laiſſe ſubſiſter dans leur entier la fougue du ſang & le reſſort des organes. *La Bruiere* avoit donc raiſon de dire (*d*) que » vouloir oublier quelqu'un, c'eſt y penſer. Que l'amour a » cela de commun avec les ſcrupules, qu'il s'aigrit par les réflexions » & les retours que l'on fait pour s'en délivrer; qu'il faut, s'il ſe peut, » ne pas ſonger à ſa paſſion pour l'affoiblir «.

§. II.

De la ſimpathie.

Si l'amour eſt ſubit, ſon action vive & les rapports plus cachés, on l'appelle ordinairement *ſimpathie*. C'eſt ainſi que le grand *Corneille* peint cette affection (*e*).

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſimpathies,
Dont par de doux rapports les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ce je ne ſai quoi qu'on ne peut expliquer.

(*d*) Les Caracteres ou les mœurs de ce ſiecle. tom. 1.

(*e*) Dans Rodogune, acte 1.

Ici les qualités occultes des Anciens & l'*Arché* de *Van-Helmont* jouent leur plus grand rôle. Mais la ſaine Phyſique aujourd'hui victorieuſe des préjugés & de l'erreur a délivré la raiſon d'un joug auſſi mépriſable, qu'inutile.

Un Auteur moderne (*f*) donne par plaiſanterie, ſi je ne me trompe, une raiſon des plus originales de la ſimpathie & de l'antipathie. J'allai, dit-il, dans un jeu de peaume, & je ſentis de l'inclination pour un des joueurs & de l'averſion pour l'autre, avec une ſorte d'envie que l'un gagnât & que l'autre perdît. Je les regardai tous deux avec le microſcope. L'agitation dans laquelle ils étoient les faiſoit tranſpirer abondamment, & la vapeur parvenoit juſqu'à moi. J'en examinai la nature, & je m'apperçus que les parties de la vapeur qui venoit de la perſonne pour laquelle je ſentois une eſpéce d'inclination, avoient une telle figure, qu'elles pouvoient aiſément s'accrocher avec celles que je tranſpirois moi-même. Au contraire celles qui ſortoient de la perſonne pour laquelle j'avois conçu une ſi ſubite averſion, étant figurées en pointes, les unes aiguës, les autres émouſſées, j'en étois bleſſé. Ainſi je connus que la vraie cauſe de nos averſions & de nos inclinations conſiſtoit dans la forme des parties de la tranſpiration plus ou moins oppoſées à celles de la vapeur qui ſort de notre propre corps.

Un tel microſcope devroit être bien précieux! Il ſeroit à ſouhaiter que tous les Phyſiciens ſe muniſſent d'un pareil inſtrument. Mais ſans nous arrêter ici à réfuter par des argumens ſérieux une fiction dont l'Auteur s'eſt amuſé & avec laquelle il prétendoit ſans doute divertir le public, voyons ſi ſans microſcope nous pourrons dans nos principes découvrir la nature de cette affection dont les effets ſont preſque magiques.

Nature & méchaniſme de la ſympathie. *Livre* 1. *part.* 1. *ch.* 1. *art.* 1.

Pour qu'une ſenſation ſoit agréable il faut, comme nous l'avons déja dit, que la cauſe qui meut les fibres, frappe doucement & excite un mouvement conforme à leur nature. Or pour qu'un objet nous paroiſſe agréable il faut que la maniere dont il nous touche ſoit proportionnée à la quantité de mouvement que peuvent recevoir nos fibres. Alors l'ame ſentant des impreſſions qui ne tendent qu'à ſon bien être, jouit d'une pleine ſatisfaction & conçoit un attachement ſecret pour l'objet qui lui procure un ſi grand contentement. Ainſi la beauté, la délicateſſe des traits, une apparence aimable, les dehors ſéduiſans des objets vûs, entendus, touchés, &c, excitant pour l'ordinaire dans nos corps des ébranlemens conformes à leur nature, & dans l'ame des impreſſions douces & ſatisfaiſantes, nous devons concevoir pour les objets ainſi modifiés, une inclination ſecrete & une pente ſimpathique.

Après ces obſervations tirées de ce que nous avons de plus intime dans notre être, on ne ſera plus ſurpris de la promptitude de la ſimpathie; & comme il eſt vraiſemblable que l'on cherche à conſerver ce qu'on aime, on trouvera auſſi la permanence de la ſimpathie, à moins qu'il

(*f*) C'eſt Dom *Bonaventure d'Argonne*, Chartreux connu ſous le nom de *Vigneul de Marville*, dans ſes Mêlanges. Voyez auſſi les Mémoires de Trévoux, Décembre 1730, article 113.

n'arrive un changement notable dans la conſtitution de l'être. Souvent l'expérience a fait voir que l'on haïſſoit quelquefois mortellement ce que l'on avoit aimé autrefois avec tant de fureur.

§. III.

De l'amitié.

L'Amitié eſt l'affection conſtante qu'on a pour quelqu'un qu'on eſtime: ſoit que cette affection ſoit ſeulement d'un côté, ſoit qu'elle ſoit réciproque. Nous la voulons conſtante; ſi elle n'étoit que paſſagére, ce ne ſeroit que ce qu'on appelle dans le monde une ſimple connoiſſance. Nous voulons auſſi que la perſonne chérie ſoit eſtimable. L'amitié, dit le célébre Orateur Romain qui a ſi bien écrit ſur le doux épanchement des ames de deux amis, a été donné par la nature, pour aider la vertu & non pas pour accompagner le vice (*g*).

Après ce caractére de l'amitié doit-on être étonné ſi on lui a donné les plus grands éloges. Elle les mérite ſans doute: mais ſi rien n'eſt ſi beau que ce qu'on en a dit, il ſeroit à ſouhaiter que cela fut toujours véritable. Ce que les hommes ont nommé amitié, ſelon M. De la *Rochefoucault* (*h*) n'eſt qu'un commerce d'intérêt, où l'amour propre ſe propoſe toujours quelque choſe à gagner. Cette opinion ſemble puiſée dans notre ſiſtême. C'eſt s'aimer ſoi-même, diſons-nous, que d'en aimer un autre; c'eſt aimer des choſes qui flattent nos ſens, notre façon de penſer, notre maniere d'être actuelle. En vain objecteroit-on qu'on brave quelquefois les périls les plus grands, la mort la plus affreuſe pour conſerver ce qu'on aime. Seroit-ce là s'aimer ſoi-même? Oui c'eſt s'aimer & regarder comme un plus grand bien la deſtruction totale de ſon être, que le moindre dérangement fait à cet état actuel de l'exiſtence qui nous plait. C'eſt avec raiſon qu'on regarde un véritable ami comme un autre ſoi-même: par un ami nous avons une double exiſtence, ou pour mieux dire c'eſt la même exiſtence dans deux individus différens (*i*).

Juſqu'à préſent l'on avoit cru avec juſte raiſon que l'amitié conſiſtoit dans cette conformité univerſelle de ſentimens, qui fait aimer & haïr les mêmes choſes, de ſorte que le rapport des humeurs & des caractéres formoit les liaiſons d'amitié. M. Le Baron de *Holberg* ſoutient au contraire que l'antipathie nait de la conformité des inclinations, des tempéramens, & la ſimpathie de leur différence. Un homme très-lent, dit-il, a beſoin d'un ami très-vif qui le faſſe ſortir de ſa léthargie; & ce dernier a beſoin d'un ami flegmatique qui lui paſſe ſes vivacités. Tous les rapports ſoit d'états, ſoit de caractéres, ſont autant de raiſons d'inimitié. Le vice qu'on a eſt ſouvent celui que l'on hait le plus dans les autres; plus

(*g*) *Virtutum amicitia adjutrix a naturâ data eſt, non vitiorum comes.* M. *Tullii cicer.* Lælius *ſivè* de Amicitiâ, *verſus finem.*

(*h*) Penſées de M. le Duc de ***. *Edit. de Paris* 1765. maxime 81. *Voyez auſſi la Remarque de M. l'Abbé* de la Roche.

(*i*) *Eſt enim is amicus quidem qui eſt tanquam alter idem. Quod ſi hoc apparet in beſtiis ..... quantò id magis in homine ſit naturâ, qui & ſe ipſe diligit & alterum acquirit cujus animum ità cupit ſuo commiſceat, ut efficiat penè unum ex duobus.* Cic. *ibid.*

Médecine de l'esprit - page 99 sur 375

©BIUM

un homme eſt vain, moins il peut ſupporter la vanité d'autrui qui choque la ſienne. Les ambitieux ſe traverſent dans leurs projets & ne ſauroient manquer de ſe déteſter. C'eſt ainſi que M. De *Holberg* ſe ſert de l'amour propre contre l'amour propre même. Il penſe qu'on ſe pardonneroit plus volontiers ſi l'on pouvoit une bonne fois ſe perſuader que les hommes que nous regardons comme nos ennemis, ſont préciſément ceux qui nous reſſemblent le plus par le caractére. Nous ne diſcuterons pas ici cette opinion. Peu importe celle qu'on embraſſe pour le fond de notre doctrine.

L'amitié eſt une paſſion.

On nous blamera peut être de mettre l'amitié dans le rang des paſſions. Mais dans quelle claſſe mettra t'on cette inquiétude qu'éprouvent deux amis abſens l'un de l'autre, ce pouvoir inconnu qui les raſſemble, ces mouvemens divers dont ils ſont agités ſuivant les occurrences ? dans quelle claſſe mettra-t-on cet attachement d'un enfant pour ſa nourrice, ou pour ſa gouvernante ? il ſe déſole lorſquelles le quittent, il crie, il pleure, il frappe des pieds, il s'arrache les cheveux, il ne veut ni boire ni manger, il ne dort plus, il pâlit, il maigrit, il ſe *chême*, c'eſt un véritable déſeſpoir dont pluſieurs ſont morts. En vain cachera-t-on cette affection ſous le nom d'inſtinct, ou d'habitude ? on y retrouvera tous les traits des paſſions. En vain l'aſſimilera t'on à l'amour ? un enfant ne peut avoir ces déſirs qu'allument la concupiſcence. C'eſt l'amitié ſeule qui le fait agir pour l'intérêt aveugle de ſa conſervation & de ſon exiſtence. Quelle induction ne tirerions nous pas de la belle union de ces héros de l'amitié, *Oreſte* & *Pilade*, *Caſtor* & *Pollux*. Cet attachement, dit S. *Evremont*, paſſeroit aujourd'hui pour chimérique & pour un attachement outré qui n'eſt bon qu'à faire le ſujet d'une tragédie ; mais il n'en ſera pas moins vrai que l'amitié a tout le caractére, toute la force & toute la vivacité des paſſions.

Tendreſſe des peres.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de la tendreſſe paternelle & du reſpect filial. Cette ſenſibilité d'un pere pour un fils part de la même ſource que l'amitié. Un pere voit couler ſon ſang dans les veines de ſon fils, ſes vertus & ſes vices lui deviennent perſonnels. Ce fils doit lui ſuccéder dans tous ſes droits, dans tous ſes honneurs, dans tous ſes domaines. C'eſt un autre lui-même qui fera vivre ſon nom après ſa mort. De ſon côté un fils eſt animé des eſprits de ſon pere, il participe à ſa bonne ou mauvaiſe réputation de même qu'à ſon héritage, il a la même exiſtence. Ces affections étant ſemblables à l'amitié, & même identiques avec elle, elles doivent être aſtraintes aux mêmes loix & au même méchaniſme. Ainſi il eſt inutile d'entrer à ce ſujet dans un plus grand détail.

TITRE TROISIEME.

DES GOUTS ET DES INCLINATIONS.

Des Goûts.

IL eſt une eſpéce de ſentiment que l'on qualifie du nom d'amour, c'eſt l'attachement que nous avons pour des choſes qui ne ſont ni nous, ni nos ſemblables, ou ſi l'on veut, des choſes inanimées, telles que le vin, la muſique, la peinture, &c, cet attachement vient des ſens. Chacun des ſens a ſon amour ou une volupté qu'il éprouve par des chatouillemens qui lui ſont propres. Cet amour eſt diſtingué dans l'uſage par le nom de *goût*, de *penchant*, d'*inclination*.

De la vuë.

L'œil a vû un objet tout à fait aimable qui renfermoit en lui tous les charmes de la beauté. C'étoit un enſemble parfait, des graces naïves, badines & raviſſantes. La vuë communique au cœur les émotions les plus tendres, le ſang bouillonne & communique ſon feu à des parties dont le ſentiment eſt exquis. L'ame regarde ces impreſſions comme les plus délicieuſes dont elle puiſſe jouir tant qu'elle ſera jointe à la matiere. Par ſa liberté & ſa pente naturelle au bonheur, elle réflechit ſur cet état, & eſt fort attentive que rien ne le dérange. C'eſt ainſi qu'entre par les yeux l'amour qu'on conçoit pour des êtres raiſonnables. De la même maniere auſſi nait fort ſouvent le penchant que nous donne la vuë pour des objets inanimés. La différence n'eſt que dans l'organe où la paſſion établit ſon ſiége & s'arrête. La concupiſcence n'eſt telle que parce qu'elle réſide vers les parties naturelles; tandis que l'amour du beau objectif réſide dans les nerfs optiques, & ne va pas plus loin. La ſimmétrie, l'ordre, la proportion, la régularité, les couleurs répandent ſur les objets inanimés un vernis enchanteur. C'eſt ce qui forme le beau dans tous les arts, beau qui attire tous les ſuffrages & notre admiration. De-là vient notre goût pour la peinture, la gravure, la ſculpture, l'architecture, les chefs d'œuvres de la nature & des arts. Goût qui n'appartient qu'à ceux qui jouiſſent de la vuë, refuſé par conſéquent aux aveugles, & qui eſt quelquefois ſi vif, qu'on a cru pouvoir le mettre au nombre des paſſions & le décorer du nom d'amour.

De l'ouie.

L'ouie nous fournit des exemples des perſonnes paſſionnées pour la muſique. L'harmonie d'un concert nous ravit, nous procure de douces extaſes, & réveille en nous mille mouvemens acceſſoires à la conſervation de l'être.

De l'organe des ſaveurs ou du goût.

L'amour du vin, de la bonne chére, de la débauche, enfin de tout ce qui concerne l'organe des ſaveurs, eſt une inclination auſſi forte que les premieres. Mille exemples dans le cours de la vie civile le prouvent tous les jours. On voit des ivrognes vouloir boire en dépit de leur réputation qui ſe diffame, de leurs affaires domeſtiques qui dépériſſent, de la tendreſſe de leurs femmes qui gémiſſent, de l'amour pour leurs enfans qui ſe plaignent hautement de leur éducation négligée, de leur

naiſſance avilie, de leur fortune renverſée. *Apicius* ce célebre gourmet qui tenoit à Rome école de gourmandiſe, avoit dépenſé deux millions & demi à faire bonne chere. Se voyant fort endetté, il ſongea enfin à examiner l'état de ſon bien, & ayant trouvé qu'il ne lui reſteroit que deux cent cinquante mille livres, il s'empoiſonna, comme s'il eut craint de mourir de faim avec une telle ſomme (*k*).

Dans la *Malacie* & dans le *Pica* vous avez des exemples de mets & de ragoûts que l'organe des ſaveurs déſire avec une eſpéce de fureur. La *Malacie* eſt *cet appétit exceſſif des choſes uſitées que l'on déſire avec un empreſſement extraordinaire, & qu'on mange avec excès*, comme lorſqu'une femme groſſe demande avec trop de paſſion ou des harengs, ou quelque viande fort commune. Le *Pica* eſt *cet appétit dépravé qui fait déſirer des choſes abſurdes & incapables de nourrir*, comme des charbons, des cendres, du plâtre, du ſel, de la chaux, de la craie, du vinaigre, du poivre & une infinité d'autres ſemblables. Ces appétits biſarres ſont aſſez ordinaires aux filles, & ſurtout à celles qui ont les pâles couleurs. Les hommes y ſont plus rarement ſujets. Ils viennent, ſuivant la plupart des Médecins, des mauvais levains de l'eſtomac, qui dépravent le goût : à quoi l'on peut ajouter le déreglement de l'imagination cauſé par de mauvais exemples ou par des préjugés ridicules. Ces appétits ſont ſi forts que les larmes viennent aux yeux de ceux à qui on refuſe le mets déſiré, & qu'ils aiment mieux ne pas manger & ſe laiſſer périr de faim plutôt que de ne pas prendre ces choſes qu'ils convoitent avec tant d'ardeur.

De l'odorat. L'odorat a auſſi ſes paſſions, & ces paſſions ſont des eſpéces d'épidémies qui prennent avec fureur, qui s'étendent rapidement & qui finiſſent ſans qu'on en devine la cauſe. Les Cyrénéens, les Grecs & les Latins ne trouvoient pas d'odeur plus agréable que celle de l'*aſſa fétida* (*l*) que nous déteſtons aujourd'hui par rapport à ſa vapeur vireuſe & approchant de l'ail. Ils en faiſoient tellement leurs délices qu'ils l'appelloient le *mets des dieux*, & nous la mépriſons tellement que nous la nommons *merde du diable*. Nos peres ne pouvoient ſouffrir l'odeur du citron, tandis que de nos jours nous la faiſons entrer dans les parfums les plus recherchés. Il n'y a pas cent ans que l'odeur du muſc étoit en très-grande vogue, aujourd'hui on l'écarte avec ſoin & les vaporeux la craignent plus que l'ennemi le plus redoutable. Dans ce ſiécle c'eſt le tabac qui eſt à la mode, il regne en deſpote, il exerce un pouvoir tirannique ſur ceux qui s'y ſont habitués. C'eſt envain qu'on leur repréſente que le nez n'eſt pas fait pour ſervir d'égout à toutes les humeurs qu'il plait d'y attirer par force, que c'eſt ſe provoquer un catarre continuel, que c'eſt placer trop près du ſiége de l'ame un receptacle d'immondice, qu'en ouvrant ſa tabatiere c'eſt ouvrir la boëte de Pandore d'où doivent ſortir mille maux auxquels on n'auroit pas été ſujets, que c'eſt appeller au plus

(*k*) Seneca *Libro de conſolatione ad matrem Helviam* Dio. *lib.* 57. Quelques critiques prétendent que le traité *de Re Culinariâ* que nous avons, eſt fort ancien, mais n'eſt pas d'aucun des *Apicius*.

(*l*) *Tractatus de materiâ medicâ* à Steph. Franç. Geoffroi. *Edit.* 1741. *in-8°. vol.* 2. *pag.* 608.

vite une mort qui ne venoit qu'à pas lents. On écoute ces raiſons, on les approuve & on prend du tabac. C'eſt ainſi qu'on rapporte que M. *Fagon*, célebre premier Médecin de Louis XIV, bourroit ſon nez avec du tabac à priſes répetées dans le tems qu'aux Ecoles de Médecine de Paris il faiſoit ſoutenir une Théſe contre l'uſage trop fréquent du tabac (*m*).

Du toucher.

C'eſt au toucher que l'on doit rapporter la laſciveté, la molleſſe & cette nonchalance qui paſſe aujourd'hui pour philoſophique. En un mot, c'eſt aux ſens en général qu'on doit rapporter tous ces motifs aveugles & ſéducteurs qui nous portent au jeu & nous engagent à amaſſer des richeſſes par toutes ſortes de moyens. Qui pourroit détailler le nombre prodigieux de tragédies ſi variées par leur intérêt & par leur dénouement qu'ont produit ces différens amours ſur le théâtre du monde? marques évidentes de l'aſcendant de ces paſſions qui égalent bien les autres par leur force & leur tirannie.

ARTICLE II.

De la Haine.

De la haine. Son méchaniſme.

Si l'amour eſt un ſentiment qui nous fait chercher le bien, la haine eſt un ſentiment qui nous fait fuir le mal. Ces deux déſirs, comme nous l'avons déja avancé, tendent immédiatement à la conſervation de l'être, & ſont déterminés dans les paſſions par les ſenſations. C'eſt donc par un méchaniſme tout oppoſé à celui de l'amour qu'eſt produit la haine, quoique la fin ſoit la même : car la pourſuite du bien & la fuite du mal naiſſent de ce principe univerſel qui nous fait déſirer de perſévérer dans l'être. Ainſi des organes tellement diſpoſés, que les différentes modifications occaſionnées par les objets ſeroient contraires à la conſtitution animale, ſont vraiment l'état qui doit donner naiſſance à la haine. En effet les impreſſions doivent être diſgracieuſes, & l'ame en concevoir un déplaiſir qui lui inſpirera la haine, ou la fuite de pareils objets.

Ce que nous avons dit de l'amour ſert de preuves à ce que nous avançons ici ſur une paſſion qui lui eſt directement oppoſée. Un eſprit conſéquent verra encore qu'il y a autant d'eſpéces de haines, qu'il y a de ſortes d'amours : puiſque toute affection réelle ſuppoſe ſa négation, ou ſon contraire : puiſque l'amour & la haine ſont dirigés par les ſens, & que dans l'un & l'autre cas les ſens peuvent être modifiés de cent façons diverſes.

(*m*) Voyez cette Théſe *Ergò ex tabaci uſu frequenti vitæ ſumma brevior*, 1699. Elle a été ſoutenue depuis, le 29 Mars 1753. Nous en avons rendu compte dans le Journal Economique du mois d'Octobre 1753. pag. 122.

©BIUM

TITRE PREMIER.

DE LA HAINE DE SOI-MÊME.

Haine de soi-même dans plusieurs.

IL paroit d'abord étonnant qu'on puiſſe ſe haïr ſoi-même, mais il y en a trop d'exemples pour qu'il ſoit permis d'en douter.

L'Evangile conſeille l'humilité, la patience, le renoncement parfait à ſoi-même, la fuite de ſoi-même. Ce principe excellent a été pouſſé juſqu'à la haine de ſoi-même, tandis qu'il n'exigeoit que la haine de ſes défauts, de ſes vices, de ſes imperfections. De-là ce peuple de Cénobites, d'Anachorétes, & un certain genre de martirs. Sans doute que l'abnégation de ſoi-même néceſſaire pour la perfection chrétienne a été recommandée pour contrebalancer les efforts de l'amour propre qui ramenant tout à nous, nous feroit oublier les beſoins de notre prochain. Ce précepte étoit donc fait pour nous rendre plus compatiſſans; mais il eſt des gens d'un caractére dur, peut-être féroce, qui renoncent ſans peine à toutes les douceurs de la vie, & qui ne veulent pas que les autres y participent. Ils ont ſouvent outré cette morale, & au lieu de s'en tenir à ce détachement d'eux-mêmes, ou plutôt de leur corruption, ils ont embraſſé un genre de vie qui eſt un continuel ſuicide, ou qui tend ſans ceſſe à l'abolition de l'eſpéce. Si on leur a recommandé l'humilité ou les humiliations & les mortifications, la religion n'exigeoit pas d'eux des devoirs contraires à l'intention du créateur, & aux forces des créatures. Les humiliations domptent l'eſprit, terraſſent l'orgueil, rendent ſouples & obéiſſans, & nous mettent à portée de ſouffrir les injures, les affronts & les perſécutions ſans impatience & ſans murmure. C'eſt le moyen d'étouffer le germe des guerres, des querelles, des procès, des combats, & de rompre cet eſprit d'indépendance qui empêcheroit les hommes de vivre en ſociété. Les mortifications domptent la chair & tiennent en bride les paſſions. C'eſt encore ſouvent par le jeune & les abſtinences qu'on rétablit ou que l'on conſerve ſa ſanté. La religion n'eſt donc partout que ſageſſe, & ſa morale eſt partout conforme à la ſaine raiſon.

Il ſembleroit que les Brachmanes ces Philoſophes Indiens ſe ſeroient haïs eux-mêmes. Ils menoient une vie fort rigide, couchoient ſouvent à la belle étoile dans les ſaiſons les plus rudes, ne mangeoient pas de viande, & n'avoient pas de commerce avec l'autre ſexe. Quelques-uns parmi eux marchoient ſur les ſables brulans les pieds nuds, & la tête nue expoſée aux rayons ardens du ſoleil, & ne vivoient que d'herbe. Ils ne ſe perſuadoient pas que les accidens de la vie fuſſent un bien ou un mal, puiſque les mêmes choſes plaiſoient aux uns & déplaiſoient aux autres, & ſont même agréables & déſagréables à une même perſonne en différens tems. La mort étoit pour eux comme une naiſſance à la vie véritable & bienheureuſe pour ceux qui ont bien philoſophé. Avec cette croyance

croyance pluſieurs d'entre eux bâtiſſoient leur bucher, & ſe tenoient immobiles tout auprès pendant que le feu les rôtiſſoit. Après cela ils entroient gravement & majeſtueuſement au milieu des flammes & ne ſe remuoient pas plus qu'une ſtatue après s'être couchés ſur le feu (*n*).

Les Gymnoſophiſtes ſemblables en leurs mœurs aux Brachmanes n'habitoient ni maiſon, ni cellule, ils ne vivoient que des fruits que la terre leur fourniſſoit elle-même, ils renonçoient au vin & à l'autre ſexe, ils avoient une extrême patience à ſe tenir dans une même ſituation quoiqu'elle fut très-gênante. Le dogme de la tranſmigration des ames leur inſpiroit une extrême indifférence pour la vie, ou pour la mort. C'étoit encore une choſe honteuſe parmi eux que d'être malades, deſorte que ceux qui vouloient éviter cette ignominie ſe bruloient tout vifs (*o*). C'eſt ainſi que *Calanus* ſe fit mourir à la ſuite d'*Alexandre*.

Examinant d'un peu près la doctrine de chacune de ces ſectes où l'on voit peu de ſoin pour ſoi-même, une contrainte perpetuelle dans le régime, peu d'amour pour ſa propre conſervation, on entrevoit toujours le germe de l'amour de ſoi-même. C'eſt l'eſpérance d'une vie future meilleure qui fait ſoutenir les travaux, les tourmens & la mort. C'eſt toujours l'eſpérance d'un bien à venir qui leur fait ſupporter un mal actuel regardé comme plus petit que le bien futur à poſſéder; ou le mal futur à éviter (*p*).

Cette intrépidité à ſe livrer ſans héſiter à la mort, conduit inſenſiblement au ſuicide. Cet attentat à la vie paroit naitre d'une haine complette de ſoi-même. C'eſt ſouvent un déſeſpoir & une folie où la raiſon ne peut pas avoir de part. Si l'on y joint la réflexion; c'eſt qu'on regarde la vie comme un fardeau plus peſant à porter que l'ignominie & la non-exiſtence. Ce ſeroit donc alors la fuite du mal, ou l'amour du bien qui y détermineroit.

TITRE SECOND.

DE LA HAINE CONTRE SES SEMBLABLES.

LA Haine générale qu'on a contre les hommes s'appelle *miſantropie*; celle qu'on a pour quelques particuliers eſt *inimitié*. Il y a encore une eſpece de haine dont on croit ne pas pouvoir rendre raiſon, on la nomme *antipathie*.

(*n*) Lucianus *de morte Peregrini. pag.* 772. *tom.* 2. Il cite *Onéſicrite* qui avoit vû brulet *Calanus*. Voyez le auſſi *in fugitiv.* pag. 790 du même tome.

(*o*) Strabon. *pag.* 493.

(*p*) M. *Sherlock* Evêque de Londres dans un ouvrage qu'il a fait ſur la Réſurrection de J. C. *, rapporte qu'un criminel appliqué à la queſtion, endura avec fermeté toutes les tortures ſans avouer jamais le crime dont il étoit juſtement accuſé. Quand on lui demanda enſuite comment il avoit pû réſiſter aux douleurs de la torture, il répondit qu'il avoit peint une potence ſur le bout de ſon ſoulier, & que dès qu'on l'appliquoit à la queſtion il jettoit les yeux ſur cette potence, ce qui le faiſoit ſouffrir courageuſement pour ſauver ſa vie.

* *Les témoins de la Réſurrection de J. C. examinés & jugés ſelon les regles du barreau, pag.* 229.

§ I.

De la Misantropie.

Un Misantrope est un esprit chagrin qui trouve toujours quelque chose à reformer à la conduite publique. Sa mauvaise humeur ne peut rien approuver. C'est une mélancolie profonde qui fait les misantropes. Aussi les met-on tous au nombre des attrabilaires. Nous dirons d'où vient ce fond de tristesse en parlant des temperamens mélancoliques.

§. II.

De l'Inimitié.

L'Inimitié est une haine contre quelqu'un qui nous a offensé, mortifié, deprimé, nuit dans notre honneur, dans notre avancement, dans notre fortune, & dont l'existence actuelle nuit à la notre. De-là cet esprit de vengeance, ce désir de perdre & d'exterminer l'objet de notre haine.

Quoique la rivalité, la concurrence, la jalousie, ne supposent pas toujours l'inimitié, elles y disposent efficacement & peuvent être rangées sous son titre. La rivalité de deux maisons, de deux nations, de deux grands hommes, a souvent causé de grands désordres, & de telles guerres qu'il a fallu des siécles pour les éteindre. On peut les regarder comme des étincelles dont il nait de grands incendies.

§. III.

De l'Antipathie.

Du premier aspect on conçoit une aversion particuliere pour des personnes qu'on ne connoit pas, & qui souvent sont fort estimables. Si l'on en demandoit la raison, l'on seroit fort embarrassé de répondre, & l'on ne répéteroit que ce qu'à dit *Martial:*

Je te hais, Sabidus, *sans en savoir la cause*,
Je te hais & mon cœur ne peut dire autre chose (q).

Mais considerant cette question en Métaphysiciens, nous verrons que le plaisir & la douleur sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions (r), & que la haine ne peut entrer dans notre cœur par une autre porte que celle d'une perception fâcheuse & importune, qui irrite de

(q) *Non amo te*, Sabidi, *non possum dicere quare*,
Hoc tantum possum dicere, non amo te.
Lib. 1. Epigram. 89.

Voyez aussi le Recueil des Poësies du P. *Du Cerceau.* pag. 370.

(r) *Locke.* Liv. 2. chap. 20. §. 3.

néceſſité le ſujet qui la reſſent contre l'objet qui la cauſe (*s*). Ainſi par l'effort néceſſaire qui détermine chaque être à continuer ſon exiſtence, nous devons fuir tout objet qui n'a pas de rapports avec notre conſtitution, ou qui n'en a que d'oppoſés : qui ſemble diminuer notre puiſſance ou altérer la réalité de notre être : qui diminue notre plaiſir, ou nous en prive, ce qui eſt la même choſe que cauſer du mal. Une ſeule ou pluſieurs de ces qualités ſi contraires à notre bonheur ſe rencontrent ſûrement dans les objets animés qui nous ſont antipathiques. L'antipathie n'eſt donc pas un ſecret pour qui ſait ſonder le fond de ſa nature & connoit les déſirs gravés dans ſon eſſence.

TITRE TROISIEME.

DES AVERSIONS.

Averſions.

NOUS appellons averſions la haine que nous avons pour les choſes inanimées. Si cette averſion eſt forte, c'eſt *horreur* ; ſi elle eſt foible, c'eſt *dégoût*, *répugnance*. Souvent cette horreur ou ce dégoût tirent leur origine dès notre plus tendre jeuneſſe, & dans un tems où notre raiſon eſt encore aſſoupie. Si ces objets ſe préſentent à nos ſens par haſard, une eſpéce de frémiſſement s'empare de tout le corps, ſouvent on ſe trouve mal juſqu'à perdre connoiſſance, & quelquefois il arrive des ſimptômes encore plus terribles. La deſcription de cette choſe, ou le ſimple récit qu'on en fait eſt capable de produire les mêmes effets. Examinons ſuccintement les averſions de chacun des ſens.

De la vuë.

Il y a des choſes horribles à la vuë, il y a des choſes dégoutantes à la vuë. Les premieres font hériſſer les cheveux ſur la tête, nous font pâlir, interceptent le mouvement du cœur & nous font quelquefois tomber en ſincope. Les ſecondes portent directement leur impreſſion vers l'eſtomac, cauſent des naufées, & excitent ſouvent le vomiſſement. Quelques averſions de la vuë ont un méchaniſme plus caché, mais vous pouvez les rapporter à ces mêmes cauſes qui occaſionnent le trouble dans l'économie animale.

Le Maréchal d'*Albret* s'évanouiſſoit quand il voyoit la tête d'un marcaſſin. *Buſſi* forme à ce ſujet un plaiſant doute. Il demande s'il ſeroit permis en honneur à un homme qui ſe battroit contre le Maréchal d'*Albret*, de porter une tête de marcaſſin dans la main gauche (*t*). Chacun ſait le trait de *Jacques I.* Roi d'Angleterre, qui ne pouvoit voir ſans frayeur une épée hors de ſon fourreau. Le Chevalier *Digbi* en accuſe l'imagination de la mere, qui, dans le tems qu'elle étoit enceinte, vit aſſaſſiner à côté d'elle un de ſes amis (*u*). Mais nous verrons quel fond on doit faire ſur de pareilles vertus de l'imagination des femmes groſſes (*x*). Il

Liv. 3. ch. 2. art. 2.

(*s*) *Boullainvilliers* Réfutation de *Spinoſa*. page 245.

(*t*) Mémoire de *Buſſi*. tom. 2. pag. 34.

(*u*) Dans un Traité qu'il a fait ſur la poudre de ſimpathie.

(*x*) Voyez auſſi la Théſe ſoutenue aux Ecoles de

Médecine de l'esprit - page 107 sur 375

eſt plus naturel de rejetter cette averſion ſur ſa timidité & ſon peu de courage. Nous ne troublerions pas ſes mânes pour lui faire ce reproche, ſi l'on n'avoit dit avant nous :

Eliſabeth fut Roi, Jacques premier fut Reine ;
Cette erreur de nature eſt un beau phénoméne (y).

Nous pourrions rapporter mille exemples bien atteſtés de pareilles averſions : mais ce ſeroit vouloir prouver une choſe que l'expérience confirme tous les jours.

De l'ouie. Il eſt des ſons aigres, des bruits effrayans qui déchirent les oreilles, & auxquels on ne peut s'accoutumer. Le ſon que produit une ſcie lorſqu'on la lime, fait grincer les dents, occaſionne une contraction dans tous les muſcles du viſage, & cauſe une eſpéce d'horripilation par tout le corps. Nous marquons de la répugnance pour certains airs ou trop triviales, ou trop rebattus. L'empereur *Germanicus* ne pouvoit ſouffrir ni la vue, ni le chant des coqs. L'hiſtoire rapporte pluſieurs exemples de perſonnes qui entroient en fureur par les diſſonances répétées de la muſique. Tout ceci doit être expliqué par la violence que ces ſons font ſur l'organe de l'ouie. Violence qui approche en quelque maniere de la douleur.

Du goût. L'organe des ſaveurs a auſſi des répugnances qui ſont de vraies averſions. C'eſt peut être le plus fantaſque des ſens à ce ſujet. L'on mange quelquefois avec plaiſir dans la jeuneſſe ce qu'on a rebuté dans l'enfance. L'habitude des meilleurs mets nous en dégoute au point même de ne plus en pouvoir ſouffrir la vuë. Cette averſion ſouvent eſt ſi aveugle, que la raiſon la plus éclairée ne peut la vaincre. On préſente à un malade qui jouit de la plus ſaine raiſon, une médecine dont il doit attendre le ſoulagement le plus prompt & le plus efficace. Malgré l'empire de ſa volonté, le goſier ſe ferme, l'eſtomac ſe révolte, il a des mouvemens convulſifs qui lui font rejetter ce qu'il ne peut contenir. Ces averſions ſont donc indépendantes de l'ame, & dépendent autant des organes, que la répugnance d'un cheval à paſſer auprès d'une charogne, ou d'un moulin : il eſſuiera plutôt vingt coups d'éperons, que de paſſer outre. Cependant ſuivant l'opinion de quelques Phyſiciens, cet animal eſt une pure machine. Tout ce qu'on peut lui accorder de plus, c'eſt un inſtinct naturel ; il vaudroit mieux dire un être de raiſon qui les dirige. Mais ici à quoi ſert la raiſon de l'homme ? elle ne peut ſervir tout au plus qu'à vaincre peu-à-peu cette averſion, & à prendre les moyens les plus ſûrs pour y parvenir.

De l'odorat. La bonne ou mauvaiſe qualité des odeurs n'eſt pas toujours ce qui les fait aimer, ou déteſter. Nous en avons vû qui haiſſoient l'odeur de la roſe, tandis que d'autres préféroient des odeurs très-puantes. Il y

Médecine de Paris le trois Juin 1741. *Ergò non datur imaginationis maternæ in fœtum actio* M. Joſepho Exup. Bertin *Præſide.*

(y) *Rex fuit* Eliſabeth, *ſed nunc regina* Jacobus. *Error naturæ ſic in utroque fuit.*

a des femmes vaporeuſes qui ſe délectent à ſentir le caſtoreum, la ſavate brulée, l'eſprit volatile de corne de cerf ſucciné. Tout eſt relatif dans le ſentiment. Ce qui plait aux uns peut déplaire aux autres. Cela dépend de la diſpoſition organique & du degré d'irritabilité des nerfs. Il en eſt de même pour l'odorat que des autres ſens. » J'en ai vû, dit *Montagne*, » fuir la ſenteur des pommes plus que les arquebuſades; d'autres s'effrayer » pour une ſouris; d'autres rendre la gorge à voir de la crême; d'au- » tres à voir braſſer un lit de plume (z) «. *Pierre d'Apono*, homme de beaucoup d'eſprit & Médecin de profeſſion qui mourut dans les redoutables priſons du S. Office, & qui nous a laiſſé un ouvrage intitulé *Le Conciliateur*, avoit une ſi grande averſion pour le lait & le fromage qu'il n'en pouvoit flairer ni même voir, ſans tomber en défaillance (&). M. *Deſlandes* dans ſon excellente hiſtoire critique de la Philoſophie, en réfléchiſſant ſur ces ſortes d'antipathies, dit (w) qu'il ſemble que ce ſoit un ſixieme ſens que la nature ait accordé à certains hommes, mais un ſens incommode & qui ne prépare que des contretems fâcheux. Dans nos principes il eſt fort inutile d'admettre ce ſixieme ſens. C'eſt multiplier les êtres ſans néceſſité.

Le toucher ce ſens qui ſert à connoitre & à ſentir les corps palpables, & leurs qualités comme le mou & le dur, l'humide & le ſec, le chaud & le froid, a auſſi ſes averſions. C'eſt avec une eſpéce d'horreur qu'on touche les araignées, les chenilles, les morts, & tous les objets qui ſont dégoutans à la vue. Les averſions ſont ſouvent filles de la timidité; mais il n'en ſera pas moins vraies, qu'elles ſont quelquefois dans l'organe & qu'elles tendent à faire éviter des choſes contraires à la ſanté, ou à notre conſtitution. Du toucher.

ARTICLE III.

Du Désir.

Le Déſir dont nous parlons ici n'eſt pas cet effort néceſſaire qui nous fait tous tendre au bien être, & qui eſt le pere des vertus & des paſſions. Nous entendons ici par le terme de *Déſir* regardé comme paſſion, une inquiétude particuliere qui nous fait chercher avec empreſſement, & embraſſer avec ardeur les moyens qui peuvent nous conduire au bien être, ſoit en cherchant à poſſéder l'objet aimable qu'on a apperçu, ſenti, connu, ſoit en évitant l'objet digne de haine qu'on a apperçu, ſenti, ou connu. De-là vient qu'il doit y avoir autant de déſirs qu'il y a de moyens qui conduiſent à cette fin. En général on peut les réduire à deux : déſir de poſſeſſion pour l'objet aimé, c'eſt ce que Définition du Déſir particulier.

(z) Eſſais de *Michel* Seigneur *de Montagne*, Liv. 1. chap. 25 pag. 92 *Edit. in-folio.* Paris 1640. Voyez auſſi Gaſſendi *Phyſic. part.* 1. *lib.* 6. *cap.* 14.

(&) Voyez Martin Schoockius *de adverſatione caſei.* Merklinus *in* Lindenio *renovato, pag.* 879.

(w) Hiſtoire critique de la Philoſophie, *tom.* 3. *liv.* 7. *chap.* 44. §. 6. *pag.* 337. *Edit.* en 4. vol. *in*-12. Amſterdam 1756.

nous nommons *eſpérance :* déſir de fuite pour l'objet qu'on hait, c'eſt ce que nous nommons *crainte.*

Ces déſirs ne paroiſſent pas avoir un méchaniſme diſtingué de celui qui imprime en nous le ſentiment de notre conſervation. C'eſt toujours la tendance des fibres à ſe mettre dans un certain état, lequel une fois poſſédé, ou acquis, l'ame eſt affectée de plaiſir. C'eſt ainſi que la tête tend à être droite, & que trop courbée en devant, ou trop jettée en arriere, on éprouve un malaiſe qu'on a coutume d'appeller *géne.*

TITRE PREMIER.

DE L'ESPÉRANCE.

Elle n'ait de l'imagination.

L'ESPÉRANCE eſt une penſée douce & flateuſe que nous nous formons ſur un bien à venir. Cette penſée d'un bien futur donne de la joie, de même que le ſouvenir d'un paſſé agréable donne du plaiſir. L'eſpérance eſt donc fille de l'imagination, & cette fille quelquefois n'a pas plus de ſolidité que ſa mere. Nous renvoyons donc ſur ce ſujet à ce que nous avons dit des idées lorſque l'eſprit s'élance dans l'avenir.

TITRE SECOND.

DE LA CRAINTE.

Deux eſpéces de craintes.

LA crainte ainſi que l'eſpérance porte ſur l'avenir. L'eſpérance eſt pour le bien, la crainte eſt pour le mal. On eſpére le bien, on craint le mal. Et comme il y a deux eſpéces de maux, l'un négatif & l'autre poſitif, il peut auſſi y avoir deux eſpéces de craintes, l'une qui nous fait appréhender qu'un bien que nous déſirons n'arrive pas, on pourroit la nommer *appréhenſion*, & l'autre qui nous fait prévoir un mal réel qui nous menace, on pourroit la nommer *peur*, *timidité.* Dans l'un & l'autre cas le cœur ſe reſſerre, la reſpiration eſt plus gênée, le viſage pâlit, on a un air conſterné, les pas ſont mal aſſurés & toute l'habitude du corps devient tremblante. Tels ſont les effets de la crainte ſur les organes; ils ſont même plus forts lorſqu'elle va juſqu'à la *frayeur* & l'*épouvante.* C'eſt alors qu'elle peut nous rendre immobiles, & nous ôter l'uſage de la parole & de la voix.

L'un & l'autre enfant du déſir prend ſon origine dans notre propre organiſation, indépendamment du raiſonnement & de la volonté. Il nait des hommes préſomptueux qui eſpérent toujours, c'eſt peut être la ſource de la vanité, de l'orgueil, de la fermeté, de l'opiniâtreté, de l'intrépidité. Quelle nombreuſe famille ſous un ſeul chef! Il eſt des tempéramens timides qui redoutent tout, c'eſt peut être le principe de la poltronerie & de la lâcheté. C'eſt ce qui doit nous faire avouer avec les perſonnes les plus conſommées dans la morale, qu'il y a des vertus & des vices de tempérament.

ARTICLE IV.

De la Joie et de la Tristesse.

A PEINE le déſir eſt-il ſatisfait, qu'immédiatement ſuivent deux autres paſſions; la *joie* & la *triſteſſe*. La *joie*, lorſque contens du bien préſent, ou d'un bien futur regardé comme aſſuré, nous pouvons, ou nous devons en jouir ſans obſtacles, & ſans crainte de le perdre: la *triſteſſe*, lorſque trompés dans notre attente, nous perdons un bien dont nous aurions pû jouir plus longtems, ou lorſque nous ſommes tourmentés par un mal actuellement préſent. Cherchons leur méchaniſme.

Ce que c'eſt que la joie & la triſteſſe.

Nous penſons ici de même que *Deſcartes*, & nous croyons avec lui que c'eſt la bonne diſpoſition du corps qui a été le premier ſujet de joie que l'ame a reſſenti. Dans cet état les eſprits ont coulé avec facilité, le cœur s'eſt dilaté avec une juſte force, le ſang a circulé avec liberté, & le corps a reſſenti une douce chaleur. Mais cette bonne diſpoſition ayant pû être viciée ſoit parce que les humeurs ont été altérées, ſoit parce que les ſolides n'ont pas conſervé cette tenſion & cette irritabilité néceſſaires, le cœur ne ſe contracte plus avec la même facilité; la circulation ſe rallentit ou devient irréguliere, la ſécrétion de la bile eſt ſuſpendue, le corps eſt en proie à une eſpéce de froid, & l'ame à la triſteſſe.

Diſpoſition des corps dans la joie & dans la triſteſſe.

Si quelqu'un doutoit que ces deux paſſions n'euſſent leur principe dans les reſſorts de notre machine, ne pourroit-on pas lui demander pourquoi, ſans en avoir aucun ſujet, il ſe léve certains jours ou plus gai, ou plus triſte qu'à l'ordinaire? il y a une choſe qui nous paroit certaine, c'eſt que par l'idée que nous avons de l'ame, elle n'eſt pas ſuſceptible de viciſſitudes comme le corps, & qu'elle eſt inaltérable dans ſon eſſence. Ce n'eſt donc qu'à une certaine diſpoſition du corps qui doit modifier l'ame d'une maniere quelconque, que l'on doit rapporter ce changement.

Preuves qu'elles dépendent des diſpoſitions corporelles.

Si la joie étoit indépendante du méchaniſme du corps, pourquoi ne l'éprouveroit-on ordinairement que lorſqu'on jouit d'une bonne ſanté, & que tous les organes font leur fonction avec une eſpéce d'aménité? pourquoi le viſage prendroit-il un air riant, & verroit-on ſur le front une ſérénité qu'on apperçoit mieux qu'on ne peut la peindre? pourquoi les muſcles inſpirateurs & expirateurs éprouveroient-ils une eſpéce de convulſion qui eſt la cauſe méchanique du ris? pourquoi le mouvement du cœur ſeroit-il un peu augmenté, ſans pour cela occaſionner de trouble dans la circulation, de ſorte qu'on ſent une chaleur plus douce dans les entrailles, un leger chatouillement à la peau, une légereté dans tout le corps, une agilité, une flexibilité dans tous les membres, qui les force à faire certains mouvemens connus ſous le nom de ſauts, ou de danſe.

Phénoménes qui ſe paſſent dans le corps à l'occaſion de la joie.

Dans la triſteſſe au contraire le viſage eſt abbatu, les yeux ſont mouillés de larmes, le front porte des marques évidentes du mécontentement, la reſpiration eſt gênée, on ſoupire, le cœur ſemble ſerré, on

A l'occaſion de la triſteſſe.

croiroit qu'il eſt embarraſſé dans des liens, le pouls s'affoiblit, toutes les fonctions languiſſent, on veut fuir la lumiere, la ſociété, les conſolations mêmes. En faut-il davantage pour établir l'empire de cette paſſion ſur nos corps.

Par l'impreſſion inopinée de la joie, ou de la triſteſſe exceſſive, l'action tonique abandonne les vaiſſeaux pour ſe concentrer vers le cœur. Ces vaiſſeaux ainſi deſtitués de leur force tonique, reçoivent facilement le ſang qui y eſt chaſſé avec la derniere violence, mais n'étant plus ſuſceptibles d'aucune réaction ſur ce fluide, ils ne peuvent plus en pouſſer vers les oreillettes une quantité aſſez conſidérable pour forcer la réſiſtance & le reſſerrement des ventricules. De-là les ſincopes & la mort ſubite qu'occaſionnent la joie, la triſteſſe & quelques autres paſſions comme la crainte & la colére.

Aulugelle parlant d'un certain *Diagoras* de l'Iſle de Rhodes, lequel avoit trois fils excellens dans leurs profeſſions, l'un dans les armes, l'autre à la lutte & le troiſieme à la courſe, nous rapporte (*a*) que ces trois fils ayant été aux Jeux Olimpiques, & ayant remporté les prix, cauſerent tant de joie à leur pere que ce bon vieillard expira au milieu de la grande place de la ville & au milieu des acclamations du peuple qui, en lui jettant des fleurs, le félicitoit du mérite de ſes enfans. La même choſe eſt arrivé à *Chilon* le Lacédémonien, qui mourut d'un ſaiſiſſement de joie en embraſſant ſon fils qui revenoit victorieux des Jeux Olimpiques (*b*). *Clidême* l'Athénien fut ſuffoqué par la joie au moment qu'on lui poſoit une couronne d'or pour récompenſer ſes talens (*c*). L'Hiſtoire Romaine fait auſſi mention (*d*) d'une vieille femme qui mourut de joie en voyant revenir ſon fils qu'elle avoit cru tué à la bataille de Cannes. L'hiſtoire de Bretagne du Pere *Lobineau* fait mention d'une dame *de Châteaubriant*, qui mourut d'un tranſport de joie en embraſſant ſon mari au retour d'une croiſade.

Quoique l'hiſtoire fourniſſe quelques exemples de perſonnes mortes ſubitement de ſaiſiſſemens de triſteſſe, ces exemples ſont beaucoup plus rares que ceux qu'à foudroyé la joie. L'action de la triſteſſe ſur les fonctions vitales n'eſt pas auſſi prompte que celle de la joie. Elle agit plus lentement, & ſi quelquefois elle enfante des fiévres aiguës qui enlevent les malades en peu de jours, le plus ſouvent elle donne lieu à ces longues affections qui deſſéchent les os mêmes (*e*) & qui refuſent aux malheureux la douce conſolation de mourir (*f*). Nous ne citerons pas ici de ces exemples éclatans, nous ſerions obligés de faire des annales : rien n'étant plus fréquent que de voir des perſonnes auxquelles le chagrin plonge avec gradation & tourmens le poignard dans le ſein.

(*a*) *Libro* 2. *cap.* 15.

(*b*) Chilo *autem obiit, ut* Hermippus *ait, Piſæ, amplexus atque oſculatus filium, quod in olimpiâ fuiſſet coronatus. Defunctum aſſerunt immodicâ lætitiâ.* Diog. Laert, *lib.* 1. *in vitâ* Chilonis.

(*c*) Clidemus *Athenienſis dum ab hiſtrionibus ob præſtantiam auro coronatur, præ gaudio moritur.* Tertullianus. *lib. de animâ.*

(*d*) *Apud* T. Livium *decad.* 3. *lib.* 2. Valerium Maximum *lib.* 9. *cap.* 12. Plinium *lib.* 7. *cap.* 32. & 33.

(*e*) *Spiritus triſtis exſiccat oſſa. Salomon proverbiorum. cap.* 17.

(*f*) *Quam miſerum eſt mortem cupere, nec poſſe emori.* L. Annæi Senecæ *ac* P. Siri mimi *ſententiæ. ſent.* 608.

CONCLUSION

CONCLUSION
DE CE PREMIER LIVRE.

Nous venons de rendre compte de tous les phénoménes qui naiſſent de l'union de l'ame & du corps. Le méchaniſme le plus ſimple nous a ſuffi pour expliquer tant de prodigieuſes variétés que produit l'aſſociation de deux ſubſtances hétérogènes. En cela nous n'avons fait qu'étendre & perfectionner la penſée de preſque tous les Philoſophes modernes, qui, d'un commun accord, avouent qu'il eſt néceſſaire qu'il arrive des ébranlemens dans les organes pour que l'ame ſoit avertie de ce qui ſe paſſe ſoit au-dehors, ſoit au-dedans du corps.

Conformité de notre ſentiment avec celui de tous les Philoſophes modernes.

Deſcartes dans ſon Traité des paſſions ne parle que d'émotions dans le cerveau cauſées par les eſprits animaux. *Malebranche*, ce profond Métaphyſicien qui a ſi bien prouvé qu'il n'y avoit nul rapport de cauſalité d'un corps à un eſprit, pas même d'un corps à un corps, & d'un eſprit à un autre eſprit; puiſque nulle créature ne peut agir ſur une autre par une efficacité qui lui ſoit propre, déclare lui-même poſitivement que Dieu a voulu & qu'il veut ſans ceſſe que les divers ébranlemens du cerveau ſoient toujours ſuivis des diverſes penſées de l'eſprit qui lui eſt uni (*a*). C'eſt cette volonté conſtante & efficace du Créateur, qui fait proprement l'union de l'ame & du corps.

Principalement avec celui de *Deſcartes* & de *Malebranche*.

Mais que devient tout notre ſiſtême ſi la matiere n'exiſte pas comme en ont douté pluſieurs Philoſophes, & comme paroît encore en être certain aujourd'hui *Berkeley*, qui entreprend de démontrer qu'elle ne peut exiſter. Ce Prélat après avoir expoſé l'inſuffiſance des ſenſations pour nous aſſurer de l'exiſtence des corps, prétend que les choſes ſenſibles, c'eſt-à-dire, ce que nous prenons pour des corps, ont toutes les propriétés d'être apperçûes immédiatement par notre entendement; que les choſes que notre entendement apperçoit immédiatement, ne peuvent être que des idées, & que les idées ne peuvent exiſter que dans un eſprit; que par conſéquent les choſes ſenſibles ne ſont point matérielles (*b*). Cette hypothéſe différe de celle du P. *Malebranche*, en ce que ce Philoſophe dit que nous ne voyons les choſes qu'en appercevant les attributs de la ſubſtance intelligible de Dieu qui peuvent nous les repréſenter: tandis que l'Evêque de Chloane ſoutient que les choſes que nous apper-

Siſtême de *Berkeley* ſur la non exiſtence de la matiere.

(*a*) Tom. 1. Entret. 4.
(*b*) Dialogue entre *Hylas* & *Philonoüs*, dont le but eſt de démontrer clairement la réalité & la perfection de l'Entendement humain, &c. par *Georges Berkeley* Evêque de Chloane. 1750.

©BIUM

cevons ſont connues par l'entendement d'un eſprit infini, & produite en nous par ſa volonté.

Réfutation de l'immatérialiſme.

Outre que l'on pourroit faire mille difficultés contre le dogme de l'immatérialiſme, nous ne voyons pas comment l'"on peut ſatisfaire à la queſtion ſuivante. Si les choſes ſenſibles ne ſont que des idées, pourquoi les aveugles nés n'ont-ils aucune idée des couleurs. La matiere exiſtant, on explique facilement pourquoi on éprouve certains ſentimens de douleur & de plaiſir, & l'eſprit le moins philoſophe apperçoit qu'ils nous ont été donnés pour nous avertir de ce qui peut être utile ou nuiſible à la conſervation du corps. S'il n'y a en nous qu'une ſubſtance ſpirituelle, de quelle utilité nous peuvent être ces différentes ſenſations.

Conformité de ce ſiſtême avec le nôtre.

Au reſte ne faiſons pas un crime à *Berkeley* de s'être écarté de l'opinion reçûe: peu-à-peu il s'en rapproche, & rentre dans le ſiſtême général. » Nous ſommes, dit-il (*c*), comme enchaînés à un corps; c'eſt-à-» dire, que nos perceptions ſont liées à des mouvemens corporels. » Les loix de la nature ſont que nous nous ſentions affectés à chaque » altération qui arrive dans les parties nerveuſes de ce corps ſenſible «.

Fondement ſur lequel eſt bâtie notre hypothèſe.

Selon le plan que nous nous étions propoſés dans cet Ouvrage, il s'agiſſoit de déterminer la nature de ces mouvemens qui ſe paſſent dans les organes, ſoit que l'on ſente ou que l'on penſe, ſoit que l'on ſe reſſouvienne, ou que l'on veuille. Pour le faire nous avons toujours choiſi le méchaniſme le plus ſimple, le plus conforme aux loix de la nature & aux regles du raiſonnement: c'eſt pourquoi nous nous croyons en droit de conclure ici:

Différens corollaires qu'on en peut tirer.

1°. Que chaque opération de l'entendement peut être diviſée en trois claſſes: ſavoir en ſenſible ou directe, en réfléchie & en mixte.

Senſations Imagination	Senſibles ou directes.
Raiſonnement	Réfléchis.
Jugement Mémoire	Mixtes.

2°. Que les ſenſations directes ſont produites par la préſence des objets qui excitent quelque ébranlement ſur les organes.

Que les idées ſenſibles dépendent du méchaniſme inverſe qui produit les ſenſations directes, & le même, mais avec un peu moins d'intenſité dans l'exécution, que celui qui produit les ſenſations réflechies, c'eſt-à-dire qu'un mouvement extérieur produiſant les ſenſations directes, c'eſt un mouvement intérieur qui donne les ſenſations réflechies & les idées ſenſibles.

Que le raiſonnement ſenſible conſiſte dans l'examen du rapport qu'ont entre elles deux perceptions.

(*c*) Pag. 215.

Que le jugement ſenſible eſt la découverte du rapport qu'ont entre elles ces perceptions.

Que la mémoire ſenſible eſt une habitude des organes.

3°. Que toutes les opérations réflechies de l'entendement partent de la puiſſance qu'a l'ame de contempler ſes propres opérations, de les combiner & de les reproduire, ce qui arrive par la conſcience qu'elle a de ſon être & de l'attention qu'elle apporte à ſon exiſtence.

4°. Que les opérations mixtes de l'entendement ſont des actions combinées de la réflexion & des ſens.

5°. Que la volonté conſiderée comme ſujet des vertus & des paſſions, n'eſt pas moins méchanique que l'entendement.

6°. Que les vertus & les paſſions dans leur nature appartiennent autant au corps qu'à l'ame.

7°. Que la vertu en général eſt le déſir de perſévérer dans ſon être, ſubordonné à la raiſon, ou aux loix Divines & humaines.

8°. Que les paſſions au contraire ſont des déſirs de perſévérer dans ſon être, excités par les ſenſations.

Une partie de notre ſiſtême étant fondée ſur un méchaniſme qui ne peut être montré, & qu'on ne pourra jamais montrer aux yeux, donnera lieu ſans doute à quelques eſprits Mathématiciens qui cherchent la démonſtration dans toute choſe, ſans cependant la trouver toujours, de conclure que notre ſiſtême n'eſt qu'un jeu de l'imagination qui peut être détruit par un autre jeu de l'imagination. I. Objection.

Nous ne pouvons répondre à cet argument que par des inductions dont la probabilité doit nous tenir lieu de l'évidence, qui ſans doute nous échappera toujours dans une matiere auſſi obſcure. On admiroit autrefois cette fameuſe ſtatue de *Memnon* qui ſaluoit le ſoleil levant (*d*). On ſe reſſouvient avec plaiſir de la colombe de bois d'*Architas de Tarente* (*e*), qui voloit d'elle-même ; de cette ſtatue qui alla préſenter à un Roi de Barbarie un placet pour la délivrance de l'eſclave qui l'avoit faite (*f*) ; de cet aigle qui vola l'eſpace de deux lieues au-deſſus de la tête d'un Empereur qu'on alloit couronner (*g*). En un mot nous ſommes étonnés de mille autres ouvrages qui dénotent autant le génie, que l'adreſſe de leur auteur (*h*). Qui de nous après avoir vû le flûteur automate, & ce canard factice qui digéroit, n'a été ſurpris de la ſagacité de M. *Vaucanſon*, & n'a douté ſi un jour nous ne ſerions pas aſſez heureux pour trouver l'art de Promethée.

(*d*) Tacit. *annal. lib.* 2. Juvenal. *Sat.* 5. Philoſtr. *de vitâ Apollonii*, *lib.* 6. *cap.* 3. Plin. *lib.* 36. *cap.* 7. Pauſan. *in attic.* Lucian. *in pſeudom.* Cælius Rhodiginus, *lib.* 22. *cap.* 5. Tzetzes, &c.

(*e*) Aul. Gell. *noct. attic. lib.* 10. *cap.* 12.

(*f*) Journal des Savans de 1680, & de 1683.

(*g*) Gaſſendi, *in Regiomontanum.*

(*h*) La mouche de fer préſentée à Charles-Quint par Charles *de Mont-Royal*, laquelle prenant, comme dit *Salluſte Dubartas.*,

ſa gaillarde volée,
Fit une entiere ronde, & d'un cerveau las
Comme ayant jugement ſe percha ſur ſon bras.

6°. jour de la I. ſemaine.

L'horloge de Strasbourg. Voyez les Voyages de M. *Dumont*, tom. 1. pag. 54. La pendule de Verſailles, &c.

©BIUM

Tous ces ouvrages, il eſt vrai, ſont ſurprenans : mais, hélas! qu'ils ſont éloignés de la perfection! l'eſprit de l'homme eſt renfermé dans des bornes trop étroites, & les inſtrumens dont il ſe ſert ſont trop groſſiers pour prétendre y parvenir. Le méchaniſme eſt par-tout ſoupçonné, & par-tout évident. Ce ſont des hommes qui ont fait ces reſſorts; ils ne peuvent être par conſéquent cachés aux yeux des hommes. Peut-être même que des mortels plus induſtrieux, par un méchaniſme tout différent, nous oſerions dire tout oppoſé, produiront le même effet. O comble de foibleſſe & d'ignorance! Tandis que d'un autre côté ſi nous jettons les yeux ſur le ſage Ouvrier qui a fait l'homme; quelle puiſſance? quelle intelligence ne lui trouverons-nous pas? La délicateſſe, la grandeur, la petiteſſe des parties l'ont-elles empêché de travailler? le nombre & la variété l'ont-ils épouvanté? l'arrangement, l'ordre, les rapports, les convenances, l'ont-ils détourné? Non ſans doute. Tout étoit préſent à ſon eſprit. Une ſeule parole a ſuffi pour finir ſon ouvrage, & les régles & les loix qu'il a établi au moment de la création, ſeront les mêmes juſqu'à la fin des ſiécles; parce que ſa volonté eſt conſtante & ne peut être ſujette à aucune viciſſitude. Ce ſont ces mêmes régles & ces mêmes loix que Dieu s'eſt propoſé dans la formation de l'homme, que nous avons cherché à découvrir : & nous croyons pouvoir dire avec quelque vraiſemblance que pluſieurs peuvent nous être connues par la ſaine raiſon & par l'attention à l'ordre de la nature : moyens deſquels le Créateur n'a pû s'écarter ſans ſe tromper, ou ſans vouloir nous tromper; ce qui eſt impoſſible.

Or dans le méchaniſme que nous avons établi pour expliquer les fonctions animales nous avons apporté les preuves qui nous ont paru les plus raiſonnables, les démonſtrations que l'expérience & la ſtructure des parties autoriſoient; enfin les raiſons priſes dans l'ordre de toute la nature. Nous pouvons donc nous flatter que ce méchaniſme n'eſt pas un être de raiſon, & que s'il n'eſt pas en tout point conforme au plan que s'étoit propoſé le Créateur, il doit en approcher dans beaucoup d'autres. L'eſprit de l'homme eſt ſi limité; il y a tant de combinaiſons à faire, il y a tant de circonſtances à peſer, qu'aſſurement nous nous ſommes trompés dans certains endroits. Nous ajoutons même qu'il y a de certains cas où les hommes pourront toujours ſe tromper. Mais il viendra un tems où

Nous concevrons ces merveilles cachées
Quand de nos ſens nos ames détachées
Auront enfin dans le ſéjour des Dieux
Repris leurs droits & leur rang glorieux (i).

II. Objection. Peut-être nous demandera-t-on s'il eſt poſſible que le mouvement du ſang & l'ébranlement des organes produiſent des idées? Sans entrer dans des raiſonnemens Méthaphyſiques, nous n'avons à répondre que

(i) Rouſſeau, lib. 2. Alleg. 2.

par une comparaiſon fort ſimple qui réſout la queſtion. Lorſqu'on entre chez un horloger & qu'on voit ſur ſa table des roues de cuivre, des reſſorts d'acier, des ſpirales, des balanciers, s'imagineroit-on ſans en être inſtruit auparavant, que le produit de l'arrangement de toutes ces choſes eſt de marquer les heures; c'eſt-à-dire une ſucceſſion du tems qui paſſe toujours & ne revient jamais, qui eſt éternel & périt dans chaque moment de l'éternité, & qui n'a aucune trace que celle du ſouvenir? Il n'y a aucun morceau de cuivre qui ait eſſentiellement la propriété de marquer les heures : mais cet effet vient de l'enchaînement, de la correſpondance & de l'action unanime des piéces qui compoſent la machine. C'eſt ainſi que la tête n'a pas les idées par elle-même : mais par l'arrangement des organes des ſens qui y ſont attachés & qui reçoivent du cerveau les filets nerveux, cauſe de leur action tonique, il en réſulte un ſentiment, une exiſtence, ou plutôt une vie que nous appellons *idée*.

III. Objection.

On pourroit peut-être encore conclure après la lecture de cette premiere Partie de notre Ouvrage, que nous ne fixons pas le ſiége de l'ame dans aucun organe déterminé, puiſque nous expliquons toutes les fonctions animales par les ébranlemens de chacun des ſens, ſans admettre un ſens commun. Cette conſéquence ne ſeroit pas un crime; mais elle pourroit être une erreur. Car bien loin de croire comme *Deſcartes*, que l'ame eſt logée dans la glande pinéale, bien loin de la contraindre de demeurer dans le corps calleux ou toute autre partie du cerveau comme l'ont prétendu quelques autres; nous ſoutenons au contraire que l'ame peut exiſter par tout ailleurs, & qu'il y a très-fort lieu de douter qu'elle puiſſe exiſter dans les corps.

Réponſe.

En effet les corps ſont des ſubſtances étendues. L'ame eſt un eſprit, & par conſéquent inétendue. Or l'étendu ne peut agir ſur l'inétendu (*k*). Les ames n'agiſſent donc pas ſur les corps, ni les corps ſur les ames. Cependant l'expérience nous apprend qu'après certaines affections qui appartiennent à l'ame, le corps pâlit, friſſone, eſt agité; cependant l'expérience nous apprend que dans certaines maladies, comme dans l'inflammation des membranes du cerveau, le délire & les convulſions ſurviennent. Ce qui dénote un rapport d'actions réciproques de ces deux ſubſtances hétérogènes. Il faut donc qu'il y ait un médiateur qui puiſſe agir en même tems ſur l'étendu & ſur l'inétendu, & qui communique les ſenſations agréables ou déſagréables à l'une & à l'autre ſubſtance. Or ce médiateur eſt Dieu même, puiſque lui ſeul peut phyſiquement produire le mouvement, & que lui ſeul peut agir en même tems ſur les eſprits & ſur les corps. Dieu étant tout-puiſſant, il communiquera auſſi facilement à l'ame telle ou telle ſenſation dépendante de tels ou tels mouvemens excités dans les organes, ſoit qu'elle ſoit autour du corps, ſoit qu'elle exiſte par tout ailleurs. La choſe doit ſe paſſer de même à l'égard des mouvemens qui s'excitent dans l'ame & qui doivent

(*k*) *Tangere nec tangi niſi corpus nulla poteſt res.* Lucretius *de rerum naturâ lib.* 1. *verſ.* 304.

faire impreſſion ſur le corps. Nous concluons donc ici avec raiſon que les ames exiſtent dans l'intelligence de Dieu, & que les corps exiſtent dans ſon immenſité : deux ſubſtances auſſi hétérogénes ne pouvant exiſter dans le même attribut de Dieu. Ce qui nous paroit avoir plus de vraiſemblance & moins de contradictions, que la notion commune. Ce qui revient au même que l'union de l'ame & du corps ; puiſque Dieu eſt un & infini, puiſque Dieu eſt immenſe & tout entier dans chaque partie de ſon immenſité.

Ces principes poſés, & notre ſentiment ſur les différentes opérations animales ſuffiſamment établi, cherchons à préſent les diverſes cauſes méchaniques qui font varier ces mêmes opérations. C'eſt ce qui doit faire la matiere de notre ſecond Livre.

Fin du I. Livre.

LIVRE SECOND.

DES CAUSES PHYSIQUES

QUI INFLUENT SUR LES ESPRITS.

INTRODUCTION.

L'homme est uni à tous les êtres.

Il n'eſt rien de déſuni dans la nature. Tout s'y lie à tout : & l'homme, cet être que ſon orgueil voudroit ſéparer des autres, y eſt tellement uni à l'air, à l'eau, au feu, à la terre, qu'il ceſſe d'être ſi on le ſépare de ces élémens qui lui conſervent la vie, qui contribuent à ſa ſanté, & qui modifiant différemment ſon corps, doivent néceſſairement modifier différemment ſon eſprit.

La génération, le ſexe, les climats, les ſaiſons modifient différemment ſon eſprit.

Tout ce qui produit, environne ou entretient nos corps, peut donc apporter des changemens notables dans nos ames. Il ne faut qu'ouvrir les yeux ſur les objets qui nous ſont le plus intimes & qui nous touchent le plus près pour s'en convaincre. C'eſt de nos peres que nous recevons le germe des vertus & des paſſions. Le ſexe que nous recevons des mains de la nature, nous donne un génie particulier. Ce génie particulier eſt différemment modifié par les climats qu'on peut regarder comme une des cauſes premieres de la différence des eſprits, des talens, des mœurs, des coutumes & des loix. Si l'on compare, dit *Hippocrate*, qui différe peu des Phyſiciens modernes (*a*), » ſi l'on compare les peuples » de l'Aſie avec les Européens, il eſt certain que les Aſiatiques ſont plus » timides, plus efféminés & plus foibles que les peuples de l'Europe, » qui ſont doux dans leurs mœurs, parce que les ſaiſons de l'année ne » ſont ni extrêmement chaudes, ni extrêmement froides : leur perpé- » tuelle égalité entretient l'ame dans la même aſſiette. Les changemens qui » arrivent dans l'air, en affectant les corps, réveillent l'eſprit & l'em-

(*a*) *Lib. de aëre, locis & aquis.* *Galien* dans ſon livre, *quod animi mores, corporis temp. ſeq. cap.* 8. a raſſemblé pluſieurs paſſages d'*Hippocrate*, ſur ce ſujet.

» pêchent de reſter en repos. Le caractére, ajoute-t-il encore dans le » même Traité, correſpond avec les ſingularités des pays qu'on habite. » Lorſque les ſaiſons ſont tout-à-fait différentes entre elles, & que leurs » variations ſont fréquentes, les habitans de ces pays ſont ſauvages, » groſſiers, & ont des uſages de toute eſpece «.

L'éducation ſoit phyſique, ſoit morale, modifie auſſi ſon eſprit différemment.

L'éducation, conſiderée comme cauſe phyſique, a un pouvoir ſur les eſprits ſi remarquable, qu'il faudroit avoir toujours fermé les yeux ſur les opérations ſimples & conſéquentes de la nature pour ne s'en être pas apperçû. Mais l'éducation conſiderée comme cauſe morale, a des reſſorts plus cachés, quoiqu'elle ſoit auſſi ſubordonnée aux cauſes phyſiques. C'eſt une de ces opérations mixtes propres à former les eſprits, mais qui ne détruiront jamais ce fond, cette nature, ce penchant, cette inclination inſurmontable de quelques-uns, & ce je ne ſai quoi de quelques autres qui les entraîne. Ce ſeroit donc un excès de confiance de tout attendre de la bonne éducation morale, puiſque cette nature ſi rebelle à l'homme qu'il chercheroit en vain à l'anéantir par ce moyen, dépend des diſpoſitions que la température du climat met en lui, ou de l'organiſation ſinguliere qu'à pû lui donner un tempérament particulier produit lui-même par mille cauſes différentes.

Pouvoir des tempéramens ſur l'eſprit.

Il n'y a qu'une ſeule opinion au ſujet de l'efficacité des tempéramens ſur l'eſprit. On n'a repeté que ſous différens termes ce que *Galien* avoit dit en peu de mots. » C'eſt de la bile, nous dit-il (*b*), que partent la vi- » vacité, la fineſſe & la pénétration de l'eſprit. C'eſt de l'humeur mé- » lancolique que lui vient ſa fermeté & ſa conſtance. La pituite eſt » peu propre à former les mœurs & le génie. Le ſang nous diſpoſe à la » ſimplicité & nous fait ſouvent pencher vers la folie «.

Pouvoir du régime de vivre ſur l'eſprit.

Le régime de vivre qui eſt genéral pour tous les hommes & particulier pour chacun d'eux, découvre à quiconque veut y réflechir, une puiſſance tres-étendue ſur la plus noble partie de nous-mêmes. Quelques-uns de ſes effets paſſagers mettent cette vérité en ſi grande évidence, qu'ils empêchent de conteſter ſes effets les plus durables, & font préſumer que la nature étant toujours conſéquente dans ſes opérations, les choſes ne peuvent ſe paſſer autrement.

On peut encore ajouter pluſieurs cauſes telles que l'âge, la ſanté, les maladies.

Que dirons-nous de la puiſſance de l'âge, de la ſanté & des maladies ſur l'eſprit. On ne peut ſe ſouſtraire au pouvoir de toutes ces cauſes par rapport à la néceſſité qui nous entraîne dans le torrent commun où roule cet univers. Mais ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans les preuves. Nous traiterons ſéparément de chacune de ces matieres, ſoit pour éviter l'obſcurité, ſoit pour aſſurer davantage les fondemens de notre doctrine.

Détail des matieres dont on doit parler dans ce livre.

1°. Nous expliquerons le pouvoir qu'a la génération ſur les qualités de l'entendement & de la volonté.

2°. Nous chercherons l'origine de la différence que le ſexe donne au génie.

3°. Nous ferons voir combien les climats différencient les eſprits, &

(*b*) *Comment* 1. *de naturâ humanâ.*

nou

nous les regarderons comme une des premieres cauſes de la diverſité des mœurs.

4°. Nous comparerons les ſaiſons entre elles, & nous indiquerons les variétés qu'elles peuvent occaſionner dans nos ames.

5°. Nous examinerons ce que peut ſur l'eſprit l'éducation conſiderée ſoit comme cauſe morale, ſoit comme cauſe phyſique.

6°. Nous montrerons les différences de caractere & de génie qu'occaſionnent les tempéramens qui tiennent toujours du caractere général de celui de la nation, mais qu'altérent ſouvent l'éducation & le régime de vivre.

7°. Nous parlerons des différentes modifications dont l'ame eſt ſuſceptible par le regime de vivre. Outre que nous entrerons dans un certain détail ſur le boire & le manger, nous traiterons encore de l'exercice & du repos, des récrémens & des excrémens, de la veille & du ſommeil, développant toujours les diverſes nuances dont ces cauſes peuvent colorer l'eſprit.

8°. Nous détaillerons les divers changemens qu'opere ſur les eſprits l'âge qui ſouvent n'agit lui-même qu'en déguiſant le tempérament.

9°. Nous conſidererons la puiſſance de la ſanté & de la maladie ſur l'eſprit. Ce ſont des modes qui affectent chaque âge, chaque ſexe, chaque tempérament dans telle ſaiſon ou ſous tel climat : de ſorte que l'on peut dire que leur pouvoir ſe partage pour ſe multiplier à l'infini.

CHAPITRE PREMIER.

DU POUVOIR DE LA GÉNÉRATION SUR L'ESPRIT.

De tous tems on a reconnu le pouvoir de la génération ſur l'eſprit.

TOUT retentit du pouvoir de la naiſſance ſur le génie, & les inclinations. » On découvre, dit *Horace* (*c*), dans les jeunes *Tiberes*, & » *Druſus* les mêmes penchans d'*Auguſte*. Les braves & les ſages ſont » engendrés par des gens pleins de courage & de probité. Vous trou- » verez dans le taureau & dans le cheval les mêmes qualités & le » même mérite de leurs peres. Jamais un aigle intrépide n'a produit » une timide colombe «. Dans notre ſiécle, *Santeuil* preſque rival d'*Horace* dans ſes odes ſacrées, ou ſes hymnes, s'eſt écrié avec le même enthouſiaſme, » c'eſt du ſang qui a coulé dans les veines de vos ancêtres & » qui coule maintenant dans les vôtres, que vous avez reçu tant d'é- » clatantes vertus ; cette excellence de génie, cette préſence d'eſprit » dans les matieres les plus difficiles, cette ſolide piété, cette religion » conſervée depuis ſi longtems avec tant de pureté dans votre famille ;

(*c*) *Lib. 4. Ode 3.*

» en un mot cette fermeté inébranlable dans le bien, la juſtice & la » vérité (*d*).

Sentiment des Anciens ſur ce pouvoir de la génération, & ſa réfutation.

Le fait paroit aſſez conſtant : mais la maniere dont les vices & les vertus ſe tranſmettent des peres aux enfans ne nous eſt point pareillement connue. Aurons-nous recours, comme les Aſtrologues, à l'influence des étoiles qu'ils croient préſider à notre naiſſance pour former en nous les bonnes & les mauvaiſes mœurs, & toutes les qualités de notre eſprit ? Autant vaudroit-il avoir recours au haſard, c'eſt-à-dire, à une choſe qui n'exiſte pas. C'eſt donc vouloir trancher une difficulté par une autre plus grande, & expliquer une choſe connue par une inconnue.

Sans nous arrêter à combattre des puérilités, ou plutôt de vieux menſonges qu'on a banni depuis longtems de la ſaine Phyſique, nous propoſerons notre ſentiment en développant le ſiſtême de la Génération, & examinant toutes les modifications que peuvent recevoir les corps par les agens qui les produiſent, pour nous élever enſuite aux impreſſions que l'ame en peut reſſentir.

Maniere dont ſe fait la génération, & ſe communiquent les qualités des peres.

A peine les deux ſexes ont-ils atteint l'âge de puberté, qu'un déſir naturel de multiplier leur eſpéce ſe fait ſentir comme par degrés. La nouveauté du ſentiment les agite, l'imagination augmente la rapidité de la pente, & le cœur ſéduit par les yeux ſe livre tout entier à ſa paſſion, & laiſſe triompher la nature. Alors attirés par une vertu preſque magnétique, ils s'approchent, ils ſe joignent, & goutent le plaiſir attaché à la production d'un autre ſoi-même. Dans ce tendre raviſſement le mâle comme électriſé par la femelle ſe ſent tout en feu, & laiſſe couler cette liqueur vivifique où eſt contenu le germe d'un être pareil à lui. La femelle n'éprouve pas de moins douces extaſes, le ſang circule chez elle avec plus de facilité & de vîteſſe, une douce chaleur s'empare de ſon corps, les vaiſſeaux ſe dilatent ; en un mot c'eſt une terre préparée pour recevoir une ſemence qui doit fructifier. Nous avons prouvé dans nos mémoires (*e*) que cette matiere ſéminale tient au principe de la vie ; que ce n'eſt pas une humeur ſimple filtrée dans une glande, & ſimplement utile ; que ce n'eſt pas un excrément du ſang travaillé dans un organe placé hors du corps ; mais que c'eſt un fluide émané du cerveau qui prend ſon cours par le grand nerf ſimpathique ; que ce fluide contient un petit cerveau qui eſt la graine, ou le noyau d'où nait le fœtus. Cette graine rapportera un fruit ſemblable à tous ceux de ſon eſpéce, il en aura toutes les propriétés & tous les vices. C'eſt ainſi que la ſemence des plantes ombelliféres ne produit pas une plante légumineuſe, & que celle des plantes légumineuſes ne produit pas une plante de la famille des cruciféres. Il ſera facile d'expliquer dans cette hypothéſe pourquoi les enfans reſſemblent à leur pere tant du côté de l'organiſation, que du côté des qualités de l'eſprit. Si cette reſſemblance eſt quelquefois défigurée, c'eſt que le développement du germe eſt altéré

(*d*) *In carmine panegyrico ad illuſtr. virum* D. Achillem Harleum, *ſub. fin.*

(*e*) *Mém. ſur diff. ſujets de Médecine.*

dans la terre où il devoit s'accroître, dans les mains qui lui ont fourni ſa nourriture, & par mille autres circonſtances qu'il eſt inutile de détailler. C'eſt ainſi que la mere peut de ſa part modifier différemment les organes du fœtus & lui communiquer une partie de ſes qualités bonnes ou mauvaiſes.

Qu'on ne ſe contente pas de cette hypothéſe que nous croyons la plus vraiſemblable & la mieux prouvée. Voyons ſi dans les ſentimens reçus juſqu'à préſent on peut rendre raiſon du fait dont il eſt ici queſtion. Suppoſons que ce germe dont nous parlons ſoit un petit animal comme l'ont prétendu *Leeuvenoëck*, *Hartſoëker* & pluſieurs autres, ſuppoſons qu'il ſoit un petit globule élaſtique comme l'aſſure M. *Néedham* (*f*); ou un aſſemblage de molécules organiques vivantes, comme le croit M. *Buffon* (*g*). Il doit ordinairement retenir toutes les qualités de la liqueur ſéminale, & en contracter tous les vices, puiſqu'il en a été formé, qu'il y eſt entretenu & qu'il s'y conſerve.

Mais la matiere ſéminale prenant ſa ſource du ſang & en étant comme l'eſſence, elle doit en retenir la nature. Or ſi le ſang eſt infecté de quelque levain particulier comme le vérolique, le ſcrophuleux, le ſcorbutique, le gouteux, &c, la matiere ſéminale ſera auſſi viciée & par conſéquent le germe participera aux vices dominans de ſon pere. Il ne faut pas ſe perſuader que cette étincelle d'un feu primitif puiſſe ſouvent s'altérer ou s'éteindre ; les élémens ne changent pas aiſément de nature. D'ailleurs c'eſt un levain qui fermentera & qui s'augmentera lorſque le germe une fois développé croîtra & ſe fortifiera. Ne penſons pas non plus que le ſang de l'enfant devenu adulte puiſſe facilement changer de caractére. Quelques viciſſitudes que le ſang éprouve dans les différens âges, dans les diverſes conſtitutions de l'air, ou par le différent régime de vivre, il ſera préſque toujours le même quant au fond. C'eſt ainſi que le vin du Rhin ſe reſſemble toujours à lui-même ſoit qu'il ſoit mouſt, ſoit qu'il ſoit vinaigre : on le diſtinguera toujours d'un vin de Bourgogne conſidéré dans tous ces états.

Mais dira-t-on nous tranſpirons beaucoup, & nous perdons beaucoup, tant par les récrémens, que par les excrémens. Cette perte priſe ſur la maſſe totale de nos humeurs eſt réparée par une certaine quantité de chyle qui doit renouveller le ſang & abſorber par conſéquent ce levain. D'ailleurs les parties de ce levain doivent ſe briſer & s'anéantir par le mouvement ſeul de la circulation. I. Objection.

Vaines objections : car 1°. les parties du levain qui reſtent, communiqueront leur nature au nouveau chyle qui doit entrer. 2°. Par la trituration, par les frictions contre les parois des vaiſſeaux, par les colliſions des parties entre elles, par la chaleur du ſang, ce levain ne peut devenir que plus ſubtil : ce qui facilitera ſa régénération. Il ne peut faire Solution.

(*f*) Nouvelles Obſervations microſcopiques. *in*-12. *Paris* 1750. Voyez ſurtout la Lettre à M. *Folkes*. ſur la génération, la compoſition & la décompoſition des ſubſtances animales & végétales.

(*g*) Hiſt. nat. générale, & part. *tom.* 3.

une perte ſans multiplier ſes avantages. C'eſt une hydre dont il faudroit d'un ſeul coup emporter les ſept têtes; ce qui ſeroit bien difficile pour ne pas dire impoſſible.

II. Objection. Suivant ce ſiſtême, repliquera quelqu'un, perſonne ne ſera à l'abri des maladies héréditaires. Autre objection qui n'eſt pas plus difficile à ré-

Solution. ſoudre que la premiere. En effet tous les peres ne ſont pas infirmes ou valétudinaires. Secondement toutes les maladies ne ſont pas héréditaires; il n'y a que les maladies chroniques qui le ſoient. Troiſiemement il faut une cauſe déterminante pour mettre en œuvre ce levain. Quatriemement tous les germes ne ſont pas propres à recevoir les impreſſions du levain paternel: c'eſt ainſi qu'une certaine eſpéce d'eau eſt propre à la teinture tandis que l'autre ne l'eſt pas: c'eſt ainſi que pluſieurs perſonnes vivant dans un air contagieux, les unes périſſent de la peſte, tandis que les autres n'en ſont point attaquées.

De ce principe on pourra inférer 1°. que parmi les enfans d'un même pere, l'un peut participer aux vices parternels tandis que l'autre en ſera préſervé. 2°. Que de deux ſortes d'infirmités qui peuvent être héréditaires & qui ſe rencontrent dans le même pere, il n'y en aura peut-être qu'une qui attaquera les enfans par rapport à cette analogie qui ſe doit trouver dans les liqueurs, & ces proportions qui ſe doivent rencontrer dans l'économie animale.

Maniere dont les qualités des meres ſe tranſmettent par la génération. A peine l'homme a-t-il laiſſé échapper cet eſprit ſéminal qui doit perpétuer ſon eſpéce, qu'il paroit que tout le reſte du grand œuvre de la génération ſoit réſervé à la femme. La matiere prolifique portée par les vaiſſeaux abſorbans dans la maſſe du ſang de la mere, occaſionne un trouble dans toutes les humeurs, & y excite une efferveſcence propre à les ſubtiliſer. Le dégoût, la perte de l'appétit, les nauſées, les vomiſſemens, l'enflure des mamelles, &c, qui arrivent après la conception, ſont une ſûre marque de cette fermentation. De-là l'on peut augurer 1°. que par cette fermentation il ſe prépare un eſprit propre à nourrir l'embrion qui vient de germer. C'eſt ainſi qu'après la fermentation des végétaux il en réſulte un eſprit. De-là l'on peut augurer 2°. que cette fermentation eſt le prélude d'une nouvelle ſécrétion dans la mere; c'eſt-à-dire du lait uterin qui ſert à la nourriture du fœtus, & du lait des mamelles, aliment de l'enfant nouveau né. Ainſi l'enfant reçoit de la mere l'eſprit qui coule dans ſes nerfs & le ſang qui coule dans ſes veines. Il ſeroit donc impoſſible qu'il ne participât point aux vices ou au vertus de ſa mere. Ce ſeroit porter le feu dans ſon ſein & ne pas brûler; ou pour mieux dire, ce ſeroit être, & ne pas être en même tems.

Ces principes une fois établis, faiſons-en l'application aux fonctions de l'eſprit.

Les qualités de l'entendement & de la volonté ſont commu- Les opérations de notre ame, comme nous l'avons déja dit, ſont de deux ſortes; les unes regardent l'entendement & les autres la volonté. Ainſi les bonnes ou mauvaiſes qualités de l'eſprit qui peuvent être héréditaires, doivent regarder ces deux opérations générales de notre

ame. Les bonnes qualités de l'entendement ſont une vive imagination, un raiſonnement juſte, un jugement certain & une mémoire heureuſe : celles de la volonté ſont les vertus & les paſſions renfermées dans de juſtes bornes. Les vices de l'entendement ſont la ſtupidité, la folie, le raiſonnement & le jugement faux, la mémoire lente & infidéle. Ceux de la volonté ſont les paſſions dominantes qui forment la baſe de notre caractére & de notre génie ; leſquelles peuvent nous rendre haiſſables ou ſuſpects. niquées aux enfans par la génération.

Il paroît certain que les bonnes qualités de l'entendement & de la volonté dépendent de la bonne conſtitution du cerveau & de l'excellente nature du fluide qui l'arroſe : or ces deux propriétés peuvent dépendre de la génération : elles en dépendent en effet ſi les vices peuvent ſe communiquer par l'acte qui nous engendre, puiſque les puiſſances générales de notre ame ne ſont miſes en acte que par des voies purement méchaniques : or les vices peuvent ſe tranſmettre par la génération. Pour rendre ce point de Doctrine plus ſenſible, il faut remarquer,

Premierement que les fibres des organes peuvent pécher 1°. Par leur texture trop molle ou trop compacte. 2°. Par leur tenſion trop lâche ou exceſſive. 3°. Par le rapport qu'elles doivent avoir entre elles. 4°. Par un ou pluſieurs de ces vices.

Secondement que le ſang & ſes principes peuvent pécher 1°. Par leur nature trop groſſiere ou trop ſubtile. 2°. Par leur quantité trop grande ou trop petite. 3°. Par leur mouvement trop vif ou trop lent. 4°. Par un ou pluſieurs de ces défauts.

Ces défauts de la nature des fibres & du fluide qui les met en mouvement, peuvent être tellement combinés que les oſcillations des fibres ne ſeront pas juſtes ou ſenſibles, & que le rapport de ces mêmes vibrations ne ſera pas exact ; ce qui entraîne avec ſoi la fauſſeté de certaines comparaiſons dans les idées & des jugemens qu'on en porte. Des fibres trop roides pour ſe mouvoir, & un ſang trop lent dans ſa courſe, ſeront des obſtacles à la mémoire. Pluſieurs des vices nommés ci-deſſus réunis enſemble donneront lieu à la ſtupidité & à la folie. En un mot les paſſions outrées doivent dépendre de ces mêmes combinaiſons.

Rien n'empêche que les vices des fibres des organes ne dépendent de la conformation primordiale, ſur-tout lorſque les corps des parens ſont d'un tiſſu lâche & ſpongieux, d'un tempérament ſec & atrabilaire, d'une nature foible & délicate, d'une conſtitution cacochime, ou d'une complexion ferme, vigoureuſe, athlétique, &c ; ce qui dépend originairement de la nature des liqueurs, puiſque toutes les parties ſolides du corps humain ont paſſé par l'état de fluidité avant d'acquerir aucune conſiſtance.

Des bâtards.

Avant de finir cet article, nous nous arrêterons quelques inſtans ſur une queſtion qui a rapport au ſujet préſent. On prétend que les bâtards ont l'eſprit plus brillant & plus vif que les enfans légitimes. Seroit-ce à cauſe que leurs parens ont apporté plus de ferveur dans la copulation ?

Dans ces circonſtances la jouiſſance eſt comme un rapt, & les enfans qui en ſont produits, ſont comme un larcin fait aux loix & à la pureté de la religion. Or de même qu'un voleur a les eſprits émus, crainte de ſurpriſe, de même auſſi ceux qui jouiſſent des faveurs d'un amour furtif, conduiſent leurs entrepriſes avec tant d'adreſſe, ont tant d'obſtacles à ſurmonter, tant d'argumens à propoſer pour ſéduire, tant de détours à prendre pour parvenir, prennent tant de plaiſir aux approches, apportent tant de ferveur à une jouiſſance qui leur a couté tant de ſollicitude & de travaux, éprouvent tant d'émotions ſoit avant ſoit après leur victoire, que les enfans qui ſont engendrés dans le feu d'une telle action, doivent avoir à ce qu'il nous ſemble, quelque vivacité d'eſprit extraordinaire, & en devoir être plus ingénieux, comme ſi il dégoutoit ſur eux quelque portion de l'induſtrie de leurs parens. Tels ont été autrefois *Remus* & *Romulus*, *Ramir* premier du nom, Roi d'Arragon; *Guillaume* Duc de Normandie, *Pierre Lombard* le maitre des Sentences, *Auger Busbec* (*h*), & dans ces derniers tems *Celio Calcagnini* (*i*), *Eraſme* (*k*) & autres grands perſonnages (*l*).

Les femmes devenues groſſes de cette façon ont un ſoin extrême de cacher le fruit dérobé de leurs amours clandeſtins. Elles ſont intriguées par mille allarmes, elles ſont agitées par mille remords, elles paſſent les nuits ſans dormir, leur ſang s'allume, elles maigriſſent & les embrions ſont nourris d'un ſuc mélancolique qui peut porter dans leurs entrailles cette étincelle du génie qui doit un jour les diſtinguer.

Néanmoins il y a des bâtards qui peuvent être ſtupides & de mauvaiſe vie comme les autres hommes. Nous ne propoſons ces raiſons que parce que ces enfans illégitimes paroiſſent ordinairement avec plus d'avantages que les autres; peut-être auſſi cela vient-il par le ſoin qu'ils ont de cacher le défaut de leur naiſſance, par la culture de leur eſprit & par l'application à laquelle ils ſont néceſſités pour mettre en œuvres leurs talens; peut être encore cela vient-il par l'attention des peres ou des meres, qui ſont obligés de former l'induſtrie de ces enfans afin de leur donner un état, ne pouvant participer à une ſucceſſion directe.

Voici ce que *Baillet* nous rapporte (*m*) de *Criſtophe de Longueil* qui étoit venu au monde hors des liens d'un légitime mariage. » Il étoit fils

(*h*) Homme Illuſtre par ſes ambaſſades & ſes connoiſſances dans l'Hiſtoire & dans la Phyſique. Il nous a laiſſé *la Relation de ſes deux voyages de Turquie*. Voici ce qu'en dit M. *De Thou*, lib. 104. pag. 405. *Vir eruditione, rerum agendarum peritiâ, candore & probitate inſignis, qui unam atque alteram legationem ad portam Otthomanicam ſub* Ferdinando *Cæſare magnâ ſuâ cum laude geſſit, & elegantiſſimis ac lectu jucundiſſimis epiſtolis explicavit, ex quibus quam plurima in hos annales me tranſcripſiſſe ingenuè fateor.*

(*i*) *Paul Jove*, in Elog.

(*k*) Il avoue lui-même que ſon pere & ſa mere ne furent jamais mariés. Il eſt vrai qu'il dit que ſa mere n'accorda la derniere faveur que ſous eſpérance de mariage. *Clam habuit rem cum dictâ marga retâ, ſpe conjugii.* Mais il ne fut jamais légitimé *per ſubſequens matrimonium.* Il ſera donc mis légitimement dans le catalogue des bâtards illuſtres. Eraſmus *in vitâ ſuâ* à Merula *anno* 1607. & ſcriverio *anno* 1615 *vulgatâ.*

(*l*) *Pontus Heuterus* a donné une longue liſte des bâtards illuſtres dans ſon Traité *de liberâ hominis nativitate, ſeu de liberis naturalibus.*

(*m*) Traité hiſtorique des enfans qui ſont devenus célebres par leurs études ou par leurs écrits; par *Adrien Baillet in*-12. *Paris* 1688. *pag.* 98 n°. 31.

» d'un Evêque, mais il pouvoit ſe conſoler de cette confuſion avec » *Melin de S. Gelais* qui étoit redevable de ſa vie à un pareil haſard (*n*); » & s'il eut vécû plus long-tems, il auroit vû dans la perſonne de *Jean-*» *Antoine De Baïf*, qu'il n'étoit pas l'unique ſavant de ſon eſpéce dans » la république des lettres (*o*). Il a eû auſſi un avantage qui lui a été » commun avec *S. Gelais* & *Baïf*, c'eſt d'avoir eû un pere qui non » content de le reconnoître, a pris encore tous les ſoins néceſſaires pour » une belle éducation & pour d'excellentes études.... Avec un génie » dont rien n'étoit capable d'arrêter la pénétration & une mémoire qui » ne laiſſoit rien perdre, il fit des progrès immenſes dans les ſciences....«. On fit imprimer ſon travail ſur l'hiſtoire naturelle de *Pline*, travail qu'il avoit fait dans ſa plus grande jeuneſſe ſans le ſecours d'*Hermolaus Barbarus* dont il n'avoit pas encore oui parler, & qui lui mérita les plus grands applaudiſſemens.

Ayant éclairci tous les points qui concernent l'influence de la génération ſur l'eſprit, nous pouvons donc aſſurer ſans craindre de nous éloigner de la vérité.

COROLLAIRE I.

Que le germe contenu dans la liqueur prolifique du pere doit participer à ſes bonnes ou mauvaiſes qualités.

COROLLAIRE II.

Que ce germe peut acquerir une nouvelle perfection, ou ſubir de nouvelles altérations dans le développement qui ſe paſſe chez la mere.

COROLLAIRE III.

Que ces premieres qualités ſont preſque inaltérables.

COROLLAIRE IV.

Que dans la génération la puiſſance d'altérer les corps d'une façon ſoit ſimple, ſoit compoſée, s'étend auſſi ſur les eſprits.

COROLLAIRE V.

Qu'en effet les deux puiſſances générales de notre ame ſe trouvent différemment modifiées dans la génération.

(*n*) *Melin de S. Gelais* fils naturel d'*Octavien de S. Gelais* Evêque d'Angoulême. Il floriſſoit dans le ſeizieme ſiécle & mérita le nom d'*Ovide François*.

(*o*) Il étoit fils naturel de *Lazare de Baïf*, & eſt mort en 1592. Le catalogue de ſes poëſies ſe trouve dans la Bibliotheque Françoiſe de *La Croix du Maine*, & encore plus amplement dans celle de *Du Verdier Vauprivas*.

COROLLAIRE VI.

Qu'ainſi la raiſon ſe trouve conforme à l'expérience, & démontre que le pouvoir de la génération ſur les eſprits eſt certain. La génération ſera donc un moyen phyſique pour perfectionner l'eſprit : moyen, il eſt vrai, que nous ne pourrons pas nous appliquer à nous-mêmes, mais que les peres jaloux d'avoir des ſucceſſeurs ſpirituels & de bonnes mœurs, mettront en œuvre. Ils réuſſiront à leur gré s'ils obſervent ſcrupuleuſement certains préceptes que la raiſon, la prudence & l'uſage ont dictés, & qu'ils trouveront écrits dans les ouvrages des ſavans Naturaliſtes (*p*). Nous y renvoyons nos lecteurs d'autant plus volontiers que cette partie conſidérée ſous le point de vûe où nous la poſons, ſort de notre ſujet, & qu'ils ſeront pleinement ſatisfaits par la variété, l'étendue & le ſavoir dont cette matiere eſt traitée.

CHAPITRE II.

DE LA PUISSANCE DU SEXE SUR L'ESPRIT.

Contrariétés dans le caractere des hommes.

L'HOMME n'eſt pas ſi facile à peindre qu'on pourroit ſe l'imaginer. Pour y réuſſir il faut fondre enſemble les couleurs les plus oppoſées. Cet être dont l'origine eſt toute céleſte & proclamé roi des animaux, eſt la proie des vices les plus bas, & l'exemple des plus grandes vertus. Sage & inſenſé, patient & colere, modeſte & préſomptueux, débonnaire & cruel, diligent & pareſſeux, ami & ennemi, il forme le tableau le plus biſarre qu'on puiſſe concevoir. C'eſt un vrai contraſte de vertus & de paſſions tantôt ſéparées, tantôt unies par l'accord le plus étrange.

Prééminence du caractere général des hommes ſur celui des femmes.

Cette perſpective dans laquelle on peut conſiderer l'homme en général, ne lui eſt pas trop favorable ; mais ſi vous lui donnez un terme de comparaiſon, la ſcène change, & le point de vûe devient plus avantageux. On ne peut pas choiſir un ſujet qui ait plus de conformité avec lui que la femme. Ici il remporte le prix. Hardi, courageux, conſtant, ſublime, profond & né pour être libre, il ſurpaſſe de beaucoup le ſexe timide, puſillanime, volage, occupé des plaiſirs, de la parure, des modes & portant facilement le joug de l'eſclavage.

Avantages du génie particulier des

Si pour rendre hommage à la vérité, je ſuis contraint de ſoutenir une théſe trop dure pour le beau ſexe, je ne dois pas non plus diſſimuler les

(*p*) Vid. imprimis *Hippocrat.* de genitura, de morbo ſacro, de victûs ratione, lib. 1. *J. B. Helmont*, cap. *quod aſtra neceſſitant non inclinant*, &c. *Jean Huarte*, examen des eſprits, chap. 18. art. 4. *Jourdain Guibelet*, examen de l'examen des eſprits, chap. 49. p. 785.

avantages

avantages réels qu'il a ſur les hommes. Outre la beauté & les graces du corps, il poſſede une certaine fineſſe d'eſprit & une certaine délicateſſe à laquelle les hommes n'atteindront pas par eux-mêmes. Ce n'eſt que par le commerce avec les femmes qu'ils acquierent cette gaieté, cette élégance, cette politeſſe, cette complaiſance à laquelle ne parviendra jamais ce beau génie élevé dans les forêts, nourri au milieu du tumulte des armes, ou enivré des vapeurs de la mer. C'eſt un caractere farouche, indomptable, incivil & fait pour lui ſeul. L'homme même qui a le plus d'eſprit n'eſt qu'un diamant brute s'il n'a éte façonné par le beau ſexe. femmes ſur celui des hommes.

Ciceron avoit appris des meilleurs maîtres les élémens de la Grammaire & du langage. Il s'étoit inſtruit dans les belles-lettres par les leçons du Poëte *Archias*. Ses maitres en Philoſophie avoient été les principaux chefs de chaque ſecte ; *Phedre* l'Epicurien, *Philon* l'Académicien, *Diodore* le Stoïcien. Il s'étoit perfectionné dans la connoiſſance des loix entre les mains des deux *Scævola* les plus habiles Juriſconſultes & les plus grands politiques de Rome. Et rapportant toutes ſes études à l'ambition qu'il avoit de s'acquérir un rang diſtingué dans l'art de l'éloquence, il avoit ſuivi les plus fameux orateurs de ſon temps, il avoit aſſiſté à leurs plaidoyers & à leurs lectures, il s'étoit exercé lui-même à compoſer & à déclamer ſous leur direction ; enfin pour ne rien négliger de ce qu'il croyoit propre à polir & à orner ſon ſtyle, il réſolut d'employer les intervalles de ſon loiſir dans la compagnie des femmes de Rome qui avoient le plus de réputation pour la politeſſe du langage. Ainſi pendant qu'il prenoit les leçons de *Scævola* l'Augure, il ſe procuroit ſouvent l'entretien de *Lælia* ſon épouſe, dont les diſcours ſuivant le témoignage qu'il en rend lui-même (*q*), avoient la teinture de toute l'élégance de ſon pere *Lælius*, l'orateur le plus poli de ſon ſiecle. Il avoit la même liaiſon avec *Mucia* fille de *Lælia*, qui épouſa le célebre orateur *L. Craſſus*, & avec les deux *Licinia*, l'une femme de *L. Scipion* & l'autre du jeune *Marius*, qui excelloient dans cette délicateſſe de langage héréditaire dans leur famille, & qui ont rendu leur nom célebre en ſervant à la tranſmettre à la poſtérité (*r*).

Ce génie ſingulier & diſtinctif des femmes nous oblige à avoir recours à une cauſe plus ſpéciale que les climats, que l'éducation, que le régime de vivre & que les tempéramens ; c'eſt la conformation primordiale. Les fibres des corps féminins ſont beaucoup plus foibles & d'un tiſſu plus lâche que celles des hommes. C'eſt ce qui fait que les femmes croiſſent plus vite que les hommes & qu'elles ſont plutôt raiſonnables. Mais ſi elles atteignent plutôt l'âge de puberté, elles atteignent auſſi plutôt au terme de la vieilleſſe (*s*), les fibres des organes étant plus ſou-

(*q*) *Legimus Epiſtolas Corneliæ, matris Gracchorum ... Auditus eſt Læliæ, Caii filiæ, ſæpè ſermo : ergò illam patris elegantiâ tinctam videmus ; & filias ejus Mucias ambas quarum ſermo mihi fuit notus, &c.* Brut. 319.

(*r*) Hiſtoire de la vie de *Ciceron* par *Midleton*, trad. de l'Anglois par M. l'Abbé *Prevôt*, liv. 1.

(*s*) *Puellæ citius pueris pubeſcunt. Citius etiam ſapiunt & ſeneſcunt propter corporum imbecillitatem & victus rationem.* Hipp. *de octimeſtri partu. ſub fin.*

Médecine de l'esprit - page 129 sur 375

ples & plus délicates, ne peuvent produire que des impreſſions conformes à leur nature. Ce n'eſt pas ici l'intenſité du mouvement qui donne des différences, c'eſt la qualité. Un exemple rendra notre penſée plus claire. On peut éxécuter ſur la chanterelle d'un violon les mêmes notes que l'on fait ſur la troiſieme corde. La différence eſt d'une octave. Ici le ſon eſt plus aigu & plus gracieux, là il eſt plus grave & plus mâle; cependant il eſt le même pris intrinſéquement. L'une & l'autre corde peuvent donner un juſte rapport de la différence des fibres de l'un & de l'autre ſexe.

Que le tempérament des femmes n'eſt pas plus chaud que celui des hommes.

Nous ne croions pas que le tempérament des femmes ſoit plus chaud que celui des hommes. Nos peres l'ont avancé ſans beaucoup de fondement (*t*). En effet ſelon les plus habiles Phyſiologiſtes, les ſignes de la chaleur dans un tempérament ſont de larges vaiſſeaux, un poux ferme & fréquent, la circulation rapide, la force dans les exercices, &c: ſignes qui ſont plus appropriés à la complexion des hommes qu'à celle des femmes. Mais, dira-t-on, cette pente plus grande à la colere & à la laſciveté dans les femmes que dans les hommes, eſt une preuve inconteſtable de cette chaleur plus grande. Cette objection n'eſt pas difficile à réſoudre ſi l'on conſidere que la plupart des femmes ſont plus ſanguines que les hommes. Le tiſſu peu compact de leurs fibres, le tribut lunaire qu'elles payent juſqu'à un certain âge, la vie ſédentaire & oiſive qu'elles menent, prouvent aſſez ce ſentiment: or lorſque nous parlerons des tempéramens, nous ferons voir que la colere & la laſciveté ſont comme inſéparables dans le tempérament ſanguin; donc pour rendre raiſon de ces deux paſſions plus communes dans les femmes que dans les hommes, il ne faut pas avoir recours à une chaleur plus grande dans l'un que dans l'autre ſexe. Donc il faut remonter juſqu'à la conformation primordiale pour en déduire le caractere ſpécifique du beau ſexe.

S'il eſt poſſible par des voies phyſiques d'approcher de ce caractere diſtinctif des femmes.

Comment atteindre à cette conſtitution originaire? Voici la difficulté. Au premier coup d'œil la choſe paroîtra impoſſible, mais l'induction nous rapprochera l'objet & le rendra plus palpable. Une voix rude devient plus douce par l'exercice, par le régime de vivre, & ſelon les conſtitutions de l'air. Un inſtrument acquiert plus de ſoupleſſe & d'harmonie, plus il eſt touché & ſelon que l'air eſt plus ou moins humide. Par les mêmes cauſes la corde rend ſous l'archet des ſons plus fins & plus tendres. Quoique ce ſoit le même inſtrument qui ſoit touché & la même oreille qui juge, cependant elle appercevra des ſons bien différens, ſinon en nature, du moins en qualité. Il en eſt de même de ces humeurs auſtéres, féroces & intraitables; l'uſage & le commerce du monde les liment, les apprivoiſent & les rendent plus polies & plus ſouples. Le régime de vivre & le climat les adouciſſent & les diſpoſent à la vie

(*t*) *Calidiorem mulier habet ſanguinem, ideòque viro eſt calidior.* Hippoc. *de morbis mulierum.* lib. 1 Parmenides *mulieres eſſe viris calidiores, Author eſt: quæ ſententia quibuſdam aliis etiam placuit, argumento copiæ ſanguinis quâ menſtrua fiant.* Empedocles *contrà opinatur.* Ariſtoteles *de partibus animalium. lib. 2. cap. 2.*

civile & ſociable. Il en eſt de même de ces femmes livrées aux exercices les plus violens, endurcies par la fatigue, accoutumées au régime de vivre le plus dur; elles ceſſent pour ainſi dire, d'être femmes, elles perdent leurs purgations ordinaires, elles deviennent hommaſſes, & ſont d'un tempérament beaucoup plus chaud que ce phlegmatique élevé à l'ombre dans le ſein du repos & de l'oiſiveté, nourri de viandes délicates & couché ſur le plus tendre duvet. On ne croiroit pas que c'eſt un homme; il a le teint pâle, la peau blanche, les yeux languiſſans, l'eſtomac foible; quelquefois même il paye périodiquement par les veines hémorroïdales le même tribut que le plus grand nombre des femmes ne peut retenir ſans être accablé de mille maux. Son caractere eſt tranquille & pacifique, ſon eſprit eſt froid & borné, ſon cœur eſt lâche & efféminé.

Interprétation de ce que l'on vient de dire ſur la chaleur des femmes.

Ainſi quoique nous ayons dit que les femmes avoient moins de chaleur que les hommes, cela ne doit s'entendre que des mêmes tempéramens comparés enſemble. Sans doute une femme bilieuſe doit être plus chaude & avoir le pouls plus élevé & plus fort qu'un homme pituiteux (*u*). Cela doit auſſi s'entendre des mêmes tempéramens pris dans les mêmes climats. Car une femme Affricaine ſanguine doit être plus chaude qu'un Moſcovite ſanguin.

Les femmes ſont capables des ſciences qui appartiennent à l'imagination.

De ce que nous admettons auſſi dans la conformation originaire des femmes une plus grande délicateſſe dans les fibres, qu'on n'aille pas inférer de-là que les femmes ſoient moins propres que les hommes pour les ſciences qui ſont les filles de l'imagination, & leur génie peu fait pour le ſublime. Ce ſeroit démentir les faſtes de l'antiquité Grecque & Romaine où l'on voit les noms des *Sapho*, des *Leontium*, & des *Corinnes* écrits en lettres d'or. Mais ſans remonter juſqu'à des ſiecles ſi reculés, & ſans ſortir les limites de la France, n'a-t-on pas vû lorſque les Sciences ont voulu ſortir du tombeau où elles paroiſſoient enſevelies, la ſavante *Clemence Iſaure* inſtituer les Jeux Floraux à Toulouſe, la belle *Laure* fixer par les graces de ſon viſage & de ſon eſprit le plus amoureux de tous les Poëtes, *Marguerite de Valois* Reine de Navarre, imaginer des contes dont le ſel incorruptible ſe fera ſentir à la poſtérité même la plus éloignée? Il n'y a point de ſiecle qui n'ait produit des femmes ſavantes & illuſtres. De nos jours ne comptons-nous pas les Comteſſes *de la Suze* & d'*Aulnoy*, Meſdames *des Houlieres*, *de Gomez* & *de la Sabliere*, Meſdemoiſelles *Scudery* & *Barbier*, Madame *de Ville-Dieu*, de qui on diſoit qu'elle s'étoit ſervie d'une des plumes des aîles de l'Amour pour écrire la plus grande partie de ſes ouvrages, où l'on voit qu'elle connoiſſoit bien la puiſſance de ce Dieu.

Elles ſont peu capables des études qui appartien-

Toute la conſéquence qu'on peut tirer de ce que les femmes ont les fibres plus molles, plus fines & plus délicates que celles des hommes, c'eſt qu'elles doivent avoir un caractere plus enjoué & plus badin, un

(*u*) *Sanè bilioſa mulier pituitoſo viro calidior erit, eritque huic major pulſus & fortior quàm viro,* Valeſius, *lib.* 1. *controv. medic. cap.* 9.

ment au jugement. eſprit plus vif & plus inconſtant que celui des hommes qui ne leur permet pas de s'adonner à un genre d'étude triſte, froid, ennuyeux, long & difficile. On les a vû, il eſt vrai, réuſſir dans la Poëſie, dans les Romans, dans le ſtyle épiſtolaire; mais les-a-t-on vû arracher les épines de la Théologie, pâlir ſur les volumes immenſes des Loix, ſonder les tréſors de la Médecine en ouvrant des cadavres, en ſupportant les fatigues que demande la Botanique, en expoſant leurs corps à la chaleur des feux qu'allume la Chymie? Non ſans doute, & nous ne devons pas en faire un crime au beau ſexe: car ſi la choſe étoit ainſi, nous y perderions ſes graces & ſon enjouement. Si quelque femme s'eſt appliquée à une étude ſtérile & ſérieuſe, il ne faut la regarder que comme une exception à la loi générale. C'eſt ainſi que Madame *Dacier* s'eſt diſtinguée entre nos traducteurs & nos meilleurs critiques, par l'amour & l'application continuelle qu'elle eut pour les ſciences. On peut la mettre au nombre des plus illuſtres Grammairiens, & la regarder comme la ſeule Dame qui ſe ſoit appliquée à une ſcience auſſi épineuſe que celle de la critique. Cet exemple ne nous empêchera pas de conclure que quoique les femmes ſoient propres pour les ouvrages de l'imagination, elles ne peuvent cependant atteindre à ces ſciences qui naiſſent du concours des raiſonnemens & des jugemens ſuivis. Leur part eſt preſqu'égale à celle des hommes. Souvent on préfére l'agréable à l'utile & le clinquant à l'or. Le plus grand Philoſophe ſeroit ſouvent fâché de n'être pas la dupe de ſon imagination, & de juger tout au tribunal de ſa raiſon.

Des Eunuques. Que pouvoit demander davantage l'homme à ſon créateur ſinon d'être pourvû d'un ſexe qui lui donna pour ainſi dire l'immortalité en perpétuant ſon eſpéce, & qui fut l'inſtrument le plus vif de ſes plaiſirs? Il en a été pourvû de ce ſexe, mais par cette maligne inquiétude qui lui fait tout défigurer, tout mutiler, il s'en prive quelquefois volontairement, & par une barbarie impardonnable il en prive des innocens que cette privation rend malheureux toute leur vie. En France on ne retranche aux hommes les parties de la génération que pour cauſe de maladie qui rend cette opération néceſſaire. En Italie on fait des eunuques pour conſerver aux hommes cette voix argentine qu'ils ont pendant l'enfance. En Orient on a des eunuques pour garder les femmes.

Il eſt étonnant combien cette mutilation influe ſur le caractere de ces hommes. Elle les rend efféminés, lâches, traitres & biſarres. » Les chatrés, dit *Dionis* en parlant de la caſtration, ont encore pluſieurs défauts qui leur ſont particuliers; ils ſont puans, ils ont un teint jaune, » le viſage ridé & la voix efféminée; ils ſont inſociables, diſſimulés, fourbes, & on ne les voit pratiquer aucune vertu humaine (*x*)«. Il faut entendre ceci ſeulement de ceux qu'on a fait eunuques dans l'enfance, & non pas de ceux qui ayant le caractére déja formé & ayant déja fourni une partie de leur carriere, ſont devenus eunuques par accident comme

(*x*) Cours d'opérations de Chirurgie par *Dionis*, augmenté par *De La Faie*, Paris 1765. *in* 8°. *pag.* 368.

le malheureux *Abélard*, ou par une piété mal entendue comme *Origéne* qui en interpretant d'une maniere trop litterale le verſet 12 du chapitre 19 de S. *Mathieu*, où il eſt parlé de ceux qui ſe font eunuques pour le royaume des cieux (*y*), avoit armé ſes propres mains contre lui-même. Ces deux hommes ont été célébres par leur eſprit & leur ſavoir. Il eſt vraiſemblable, qu'ils n'auroient pas eû autant de mérite, s'ils euſſent été privés dès leur bas âge des marques de leur ſexe.

Des androgynes. Leur caractere.

Nous ne diſons rien ici ſur les androgynes : s'en rencontre-t-il vraiment ? c'eſt une queſtion qui n'eſt pas encore décidée parmi les plus fameux Naturaliſtes. Il paroît aſſez vraiſemblable qu'on peut les ranger dans la claſſe de ces femmes qui ont une certaine partie plus allongée qu'elles ne devroient l'avoir. Cependant s'il en exiſtoit quelques-uns, il faudroit attribuer le fond de leur caractere & de leur génie à la nature du ſexe auquel ils ſe rapporteroient le plus. Peut-être que du mêlange des deux ſexes il en réſulte un génie particulier. Nous n'avons pas aſſez d'obſervations pour avancer rien de certain ſur cet article. Quelques perſonnes ont cru que le Philoſophe *Empedocle* étoit hermaphrodite (*z*). D'autres ont auſſi avancé que *Favorinus*, ancien Philoſophe natif de Marſeille, avoit l'un & l'autre ſexe (*&*). Nous ne donnons pas ces faits comme exactement vrais, au contraire ils nous paroiſſent fort douteux. Mais laiſſons ces anecdotes peu certaines & peu intéreſſantes, appliquons-nous plutôt à recueillir de la doctrine établie dans ce chapitre, les conſéquences qui nous ſemblent les plus vraies.

COROLLAIRE I.

La différence du ſexe donne auſſi des diverſités pour le caractere.

COROLLAIRE II.

Cette diverſité de caractere ne part point de la différence ou de la chaleur des tempéramens, mais de la conformation primordiale.

(*y*) *Et ſunt Eunuchi qui ſeipſos caſtraverunt propter regnum cælorum* Origene n'eſt pas le ſeul qui ſe ſoit attaché au ſens littéral de ce paſſage. *Léonce* d'Antioche fut dépoſé pour avoir exercé cette cruauté ſur lui ; & l'Evêque d'Alexandrie excommunia deux moines qui avoient imité cet exemple, ſous prétexte de ſe garantir des mouvemens impétueux de la concupiſcence. Il y a eû dans le troiſieme ſiécle une ſecte d'hérétiques nommés Valéſiens qui avoient la manie de faire eunuques non-ſeulement tous ceux de leur ſecte, mais même tous ceux qu'il rencontroient. Voyez S. Epiphane, héréſ. 58. *Baronius* an. 249. n. 9. & 260. n. 69. On fut obligé dans le Concile de Nicée de condamner ceux qui ſe faiſoient eunuques eux-mêmes, pour ſe délivrer des déſirs ſenſuels *Herman.*

(*z*) On s'eſt peut-être cru fondé ſur ce qu'*Empedocle* dit de lui-même,

Nam, memini, fueram quondam puer atque puella,

Mais il nous paroit vraiſemblable qu'il ne fait qu'annoncer ici qu'il croyoit à la métempſicoſe, & qu'il décrit les formes par où il avoit paſſé. C'eſt ce dont on peut s'aſſurer davantage en liſant le vers qui ſuit immédiatement

Plantaque & ignitus piſcis, pernixque volucris.

Vid. *Diog. Laertium* in vitâ *Empedoclis. Philoſtrat.* lib. 1. cap. 1. vitæ *Apollon.*

(*&*) Vid. *Cælium Rhodiginum*, cap. 12. lib. 14. lect. antiq.

COROLLAIRE III.

Par l'uſage & les cauſes Phyſiques dont nous parlerons ci-aprés, les hommes peuvent ſe diſpoſer à ce caractere particulier.

COROLLAIRE IV.

Les femmes ont un eſprit plus enjoué, plus volage que celui des hommes, & ſont capables de réuſſir dans toutes les ſciences qui appartiennent à l'imagination.

COROLLAIRE V.

Les femmes ne peuvent réuſſir dans de certaines études longues, pénibles, & qui ſont le produit d'une longue ſuite de raiſonnemens & de jugemens.

COROLLAIRE VI.

Les parties ſexuelles de l'homme étant retranchées dans l'enfance ou la jeuneſſe, changent abſolument le caractere & les mœurs.

CHAPITRE III.

DU POUVOIR DES CLIMATS SUR LES ESPRITS.

Définition des Climats.

LES Géographes ne ſe ſont pas contentés de diviſer la terre en zones pour en marquer la différente température ; ils l'ont encore diviſée en *Climats*, par rapport à la grandeur des jours artificiels qui dépend de l'obliquité de l'écliptique, & de l'inclinaiſon de l'horiſon vers l'équateur. De ſorte qu'on peut définir le Climat une eſpace du globe terreſtre compris entre deux cercles paralleles à l'équateur.

Différence du génie des peuples ſelon la différence des Climats.

Si nous conſiderions chaque peuples qui habitent les contrées compriſes entre chacune de ces paralleles, nous les trouverions auſſi différens dans leurs mœurs, leurs coutumes & leurs loix, qu'ils ſont différens par le génie & par le caractere. La différence ſeroit encore d'autant plus marquée que l'éloignement ſeroit plus grand. Ici nous verrions des nations entieres barbares, brutales, méfiantes, perfides & méchantes : là des peuples civils, pleins de bonne foi & de probité, doux, affables & généreux. Ici nous rencontrerions des nations ſérieuſes, inſpirées par l'audace & la fureur, accoutumées au carnage & ne reſpirant que la guerre ou ſon déſordre : là nous examinerions avec plaiſir des peuples enjoués & addonnés aux ſciences que la paix & le repos entretiennent ;

on y croiroit trouver la patrie des beaux arts. Ici ce ſont des hommes voluptueux, laſcifs, irreligieux & ne ſachant mettre aucun frein à leurs paſſions; là ce ſont des hommes laborieux, accoutumés à la fatigue, appliqués au commerce, attachés à leur religion, dévots ſouvent juſqu'à la ſuperſtition.

Preuve de la puiſſance des Climats pour différencier les génies.

Depuis tant de ſiecles que les choſes ſont ainſi ſous chaque climat, une cauſe variable auroit-elle été capable de produire ces effets? Non ſans doute: ce n'eſt qu'à la nature des climats qu'on peut les attribuer. Cauſe qui ne varie jamais, du moins ſenſiblement; cauſe qui ne peut recevoir d'altérations que par d'autres cauſes phyſiques telles que la ſituation des montagnes, l'expoſition des vallées, la diſpoſition des rivieres, la fréquence des lacs & des marais, la poſition des bois & des forêts, l'abondance des mines de quelque nature qu'elles puiſſent être; cauſe enfin générale & dont tout homme ne peut éviter le pouvoir.

Mais nous ſerions trop longs s'il falloit entrer dans ces détails, examiner les nuances des caracteres des peuples qui ſont les plus voiſins, trouver des raiſons de certaines reſſemblances parmi les nations éloignées & qui habitent des climats oppoſés, rapporter les événemens qui ont occaſionné quelque changement ſenſible dans le génie des peuples. La vie de pluſieurs hommes ſuffiroit à peine pour comparer toutes ces choſes, remplir exactement toutes ces idées, & compoſer un ouvrage parfait ſur cette matiere. *Galien* nous offre un chemin plus court & ſa diviſion nous paroit complette. » Qui peut ignorer, dit-il (*a*), combien » différent de corps & d'eſprit les peuples Septentrionaux de ceux qui vi- » vent ſous la zone torride? Leurs coutumes ſont tout-à-fait oppoſées. » Qui peut ignorer encore que ceux qui habitent des régions tempérées » & tiennent le milieu entre les peuples du Midi & du Nord, ayent un » corps mieux conformé, des mœurs plus douces & plus policées, un » génie plus heureux & une prudence plus grande.

Diviſion de ce chapitre.

Voici donc tout le plan de ce chapitre établi. 1°. Nous examinerons le génie des peuples Septentrionaux. 2°. Celui des peuples Méridionaux. 3°. Celui de ceux qui vivent dans les régions tempérées. 4°. Nous prouverons que le climat eſt une des cauſes les plus eſſentielles pour différencier les génies.

ARTICLE I.

CARACTERE DES PEUPLES DU NORD.

Conſtitution phyſique des peuples Septentrionaux. Raiſon de cette conſtitution forte & vigoureuſe.

DANS les contrées du Nord la tranſpiration eſt moindre que dans les régions qui approchent de plus près de l'équateur. Le froid extérieur reſſerre les fibres, rend les pores de la peau plus étroits, & empêche cette diſſipation inſenſible, la plus conſidérable de toutes les excrétions qui ſe faſſent dans la machine humaine. Il reſte donc une quantité ſurabondante de ſucs nourriciers, qui doit ſe diſtribuer égale-

(*a*) *Lib. Quod animi mores ſeq. corporis temp. c. 3.*

ment dans toute l'économie animale pour entretenir une eſpéce d'équilibre entre les humeurs fournies pour l'entretien & la réparation du corps, & les humeurs qui doivent s'exhaler ſuivant les loix du mouvement. C'eſt de-là ſans doute que naiſſent cet embonpoint, cette grandeur & cette vigueur de preſque tous les peuples du Nord.

Raiſon de cette conſtitution relativement à leur eſprit.

Les fibres des organes des ſens ſont ordinairement de la même qualité que celles de toute l'habitude du corps. Dans ces contrées elles ſeront donc fort compactes, extrêmement tendues & peu mobiles. Si l'on conſidere d'ailleurs l'action du froid ſur les fluides qui eſt de les condenſer & d'en retarder le mouvement, on conclura facilement que le liquide animal doit être peu actif & d'une nature aſſez groſſiere. C'eſt par ces principes que l'on peut expliquer la lenteur & la rudeſſe de l'entendement des nations Septentrionales. Cependant il eſt impoſſible que des cauſes accidentelles ne mettent ſouvent en jeu des reſſorts auſſi difficiles à remuer par les puiſſances ordinaires. Lorſque ce mouvement arrive, l'ame ne peut appercevoir que les actions & les réactions de grandes forces. Elle doit donc en concevoir elle-même des ſentimens de force & de hardieſſe. De-là ces peuples doivent être courageux, intrépides & belliqueux.

Examen de leur caractere. Ils ſont guerriers, courageux, intrépides.

Ces conſéquences que nous tirons ſeulement du raiſonnement ſont autant de faits que confirme l'hiſtoire. Le Danemarck qui eſt un des plus anciens Royaumes du Nord, fut autrefois habité par les Cimbres & les Teutons, hommes nés pour les combats & pour ſupporter les plus grands travaux militaires. Cette vaſte étendue de pays qui renferme les Royaumes de Suede & de Norvege, & qu'on nomme ordinairement la Scandinavie, fut anciennement peuplée par diverſes nations qui vivoient brutalement & hors de toute ſorte de commerce. Les deſerts leur donnoient un air extrêmement farouche, & leur tempérament dur & inflexible les rendoit cruels & impitoyables. On trouve encore au nord de l'Europe la Moſcovie à laquelle on donne auſſi le nom de Ruſſie. Les Moſcovites avant le Czar *Pierre* I. avoient toute la groſſiereté des gens peu inſtruits. Leur meilleure qualité étoit d'être fort ſobres & de ſe contenter de peu, ſurtout à la guerre. La Pologne qui eſt une eſpéce de République moins avancée vers le ſeptentrion que les autres Royaumes dont nous venons de parler, renferme dans ſon ſein des peuples vaillans, guerriers, jaloux de leurs droits & de leur liberté, redoutables à leurs voiſins, & célébres par leur valeur, qui les a fait plus d'une fois triompher de leurs ennemis.

Preuves hiſtoriques.

Il ne faut donc plus s'étonner ſi les Empires ſe ſont toujours agrandis des régions Septentrionales vers les Auſtrales, & jamais des régions Auſtrales vers les Septentrionales. C'eſt ainſi que les Aſſyriens ont été vainqueurs des Chaldéens, les Medes des Aſſyriens, les Grecs des Perſes, les Parthes des Grecs, les Romains des Carthaginois, les Turcs des Arabes, les Tartares des Turcs. Les Romains n'ont jamais pû aller au-de-là du Danube où ſe trouvent ces contrées qui ont produit les Goths, les

les Huns, les Scythes & tous ces peuples qui ſortoient en foule de leurs cabannes pour livrer la guerre au reſte du genre humain. L'Aſie a été ſubjuguée treize fois; onze fois par les peuples du nord & deux fois ſeulement par les peuples du Midi.

On peut voir dans l'hiſtoire de la Chine que les Empereurs (*b*) ont envoyé des colonies Chinoiſes dans la Tartarie. Ces Chinois ſont devenus Tartares, braves ſoldats, & mortels ennemis de la Chine (*c*). Ce fait ne doit plus nous ſurprendre, puiſque ces peuples ſe ſont trouvés ſous un ciel où les hommes naiſſent naturellement belliqueux. Ces peuples immenſes, ſoumis à l'obéiſſance du Kam, ſont tous braves & infatigables. Les Géographes les diſtinguent par les différens noms de *Précops*, de *Nogais*, de *Circaſſes*, & de *Kalmoucks*.

Caractere des Tartares.

La conſtitution des Tartares *Précops* eſt des plus robuſtes. Accoutumés de bonne heure à ſouffrir la faim & la ſoif, le froid & le chaud, ils ſe contentent de peu, vivent de la chair de cheval, ſupportent facilement les plus dures fatigues de la guerre, & bravent leurs ennemis.

Les *Nogais* ſont errans par les deſerts à la maniere des anciens Scythes dont ils ont retenus l'humeur farouche & toute la rudeſſe. Ils ſont naturellement barbares, cruels, vindicatifs, méchans voiſins, & encore plus méchans hôtes. On lit tous ces défauts dans l'air de leur viſage qui eſt affreux & difforme. C'eſt des *Nogais* que le Kam tire ſes plus nombreuſes troupes. Leurs marches reſſemblent aux incendies & aux ouragans: partout ou ils paſſent ils ne laiſſent que la terre nue.

Les Tartares *Circaſſes* habitent l'Adda, qui confine du côté du nord avec les Nogais, & du côté du ſud avec la mer noire. On peut dire que ces peuples ſont les moins belliqueux des Tartares. Ils paſſent pour être plus adroits à manier les armes à la chaſſe que vaillans à s'en ſervir dans les combats. Ce qui ne vient ſans doute que de leur ſituation plus méridionale. Ces Tartares qui forment un ſi beau peuple, ont pour voiſins les *Kalmoucks*, qui ſont des monſtres pour la figure; mais plus guerriers & plus intrépides. Tels ſont les peuples de la Tartarie, pays ſi vaſte qu'on n'a pas encore pû en déterminer les limites.

Effets conſéquens du caractere général de ces peuples.

Cette courte expoſition des peuples qui ſont au nord ſuffit pour faire entrevoir leurs vices & leurs vertus. Cette force plus grande, par exemple, doit entraîner avec elle tous les effets qui en dépendent. Elle donne plus de connoiſſance de ſa ſupériorité : c'eſt-à-dire, moins de déſir de la vengeance; elle donne plus d'opinion de ſa ſûreté; c'eſt-à-dire plus de franchiſe : enfin elle donne plus de confiance dans les autres, c'eſt-à-dire, moins de ſoupçons, de politique & de ruſes. Ajoutez à tous ces traits un jugement ſain, & vous aurez les traits principaux qui forment le caractere général des peuples du Nord. Mais ne vous attendez pas à trouver cette délicateſſe qui plaît, cette politeſſe qui flate, ce

(*b*) Comme *Vouty* cinquieme Empereur de la cinquieme Dynaſtie.

(*c*) Voyez les Voyages du Nord, tom. 8. l'Hiſtoire des Tartares, & le quatrieme volume de la Chine du P. *Duhalde*.

goût qui prévient. La perception des rapports ſe fait bien ſentir, mais les vibrations des fibres ſont d'une intenſité trop grande pour produire cette fineſſe & ce ménagement que l'on demande dans des gens d'eſprit.

La fécondité eſt une ſuite auſſi de la force de ces peuples.

Si cette force & cette vigueur des peuples Septentrionaux dépend comme nous l'avons dit de la ſurabondance du ſuc nourricier, on doit également en déduire leur fécondité. Il eſt vraiſemblable que la matiere ſéminale eſt une portion de limphe émanée du cerveau par les nerfs & deſtinée par la nature tant à la reproduction de l'eſpéce qu'à l'entretien & à l'accroiſſement des corps. Les perſonnes qui jeunent ou qui veillent ne reſſentent pas l'aiguillon de la chair, parce que la portion de cette limphe nourriciere eſt employée entierement à la nutrition & qu'il n'en peut reſter pour l'acte qui reproduit l'être. De même les enfans ne ſont peu propres à la génération, que parce que cette ſurabondance de ſucs nourriciers eſt employée à l'accroiſſement de leurs corps. Des peuples auſſi robuſtes que les Septentrionaux doivent donc multiplier prodigieuſement leur eſpéce. Auſſi a-t-on vû ſouvent des millions d'hommes ſortir de ces contrées, & ſemblables à un déluge, couvrir & dévaſter le reſte de la terre. C'eſt donc avec juſtice que le Goth *Jornandez* (*d*) appelloit le Nord la fabrique du genre humain. On devroit auſſi l'appeller » la fabrique des inſtrumens qui briſe les fers forgés au Midi (*e*). C'eſt-là » en effet que ſe forment ces nations vaillantes qui ſortent de leur pays » pour détruire les tirans & les eſclaves, & apprendre aux hommes » que la nature les ayant fait égaux, la raiſon n'a pû les rendre dépen- » dans que pour leur bonheur «.

ARTICLE II.

CARACTERE DES PEUPLES DU MIDI.

Caractere général des peuples du Midi.

Si nous conſiderons à préſent les peuples qui ſont le plus près de l'équateur, nous devons trouver en eux des qualités d'eſprit oppoſées directement à celles des nations Septentrionales, puiſque ces peuples ſont diamétralement oppoſés à ceux du Nord par rapport aux exceſſives chaleurs qu'ils ſouffrent. C'eſt auſſi ce que l'on obſerve; car ſi les premiers ſont courageux & intrépides, les ſeconds ſont timides & nullement propres à porter les armes (*f*). Des corps qui n'ont que la petiteſſe, la maigreur & la foibleſſe en partage, ſont-ils faits pour des guerriers.

Des Aſiatiques.

Tous les Aſiatiques ſont lâches & deviennent facilement les eſclaves

(*d*) *Jordanus* qu'on nomme mal-à-propos *Jornandez*, moine qui vivoit vers l'an 564, nous a laiſſé un *Abrégé de l'Hiſtoire des Goths*, & un *Traité de la ſucceſſion des Royaumes*. C'eſt un très-mauvais écrivain, dit M. *De ſaint Marc*, mais un hiſtorien fort utile faute d'autres. Voyez l'*Abrégé Chronologique de l'Hiſtoire générale d'Italie* par M. De ſaint Marc, *Paris* 1761 *tom.* 1. *pag.* 145.

(*e*) Eſprit des loix, *liv.* 17. *chap.* 5.

(*f*) *Quidquid ad Eoos tractus, mundique teporem*
Labitur, emollit gentes clementia cæli.
Omnis in Arctois populus quicumque pruinis
Naſcitur, indomitus bellis & mortis amator.
Lucanus, *Pharſal. lib.* 8.

de ceux qui ne demandent que leur obéiſſance. Ils ont ſi peu d'ambition qu'ils paſſent ſans ſe faire de violence du reſpect à la ſervitude, & ne reconnoiſſent pas d'autre félicité que la pareſſe ou le repos qu'ils goûtent aiſément dans la captivité.

Nature du Climat Indien.

Les Perſans qui s'établiſſent aux Indes prennent à la troiſieme génération la nonchalance & la lâcheté Indienne (*g*). Les enfans des Européens qui naiſſent aux Indes, perdent le courage qui eſt comme naturel dans le climat de leurs peres.

Des Abyſſins.

Voulez-vous voir un effet contraire & qui ne peut ſe rejetter que ſur la nature des climats, jettez les yeux ſur les Abyſſins. Ces peuples dans leur pays ſont timides juſqu'à la lâcheté, & ſe diſtinguent dans les pays étrangers par leur valeur & par leur hardieſſe. Auſſi eſt-il paſſé comme en proverbe dans l'Inde *qu'un bon ſoldat doit être Abyſſin.* On en fait tant de cas dans les Royaumes de Ballagat, de Cambaïe & de Bengale, qu'ils occupent les premiers poſtes de la milice (*h*).

Raiſon de la lâcheté de ces peuples.

Un exemple bien ſimple peut rendre raiſon de cette foibleſſe & de ce manque de courage, qui eſt un des traits principaux du caractere des Orientaux. Si vous mettez un homme dans un lieu chaud & fermé, il ſe ſentira foible, énervé, languiſſant & dans une nonchalance difficile à décrire. Si dans cette circonſtance on va lui propoſer une action hardie, on l'y trouvera très-peu diſpoſé. Sa foibleſſe & ſa lenteur préſentes le décourageront totalement; il craindra tout parce qu'il ſentira qu'il ne peut s'oppoſer à rien.

Autres traits de leur caractere.

Si les nations qui habitent les pays Septentrionaux ne ſont nullement malignes, les peuples qui habitent les régions auſtrales ſont tout-à-fait ruſés (*i*). Si les peuples qui vivent au Nord ſont francs & conſtans, les Africains ſont menteurs (*k*) & volages (*l*). C'eſt une remarque de preſque tous les voyageurs, que les Négres, c'eſt-à-dire, les habitans des côtes d'Afrique, ſont grands parleurs, menteurs, & toujours prêts à tromper (*m*). Ceux-ci ont l'eſprit naturellement lourd; ceux-là au contraire l'ont fort vif. En un mot ces peuples ſont totalement différens & par le génie & par le caractere.

Inaptitude de ces peuples pour les ſciences.

Cependant ils ſe reſſemblent en un point; c'eſt que ni les uns ni les autres ne ſont propres pour les ſciences. La cauſe à l'égard des premiers ſe tire facilement des principes déja poſés. A l'égard des ſeconds, il eſt certain que la chaleur du climat deſſéche les fibres & les rend extrême-

(*g*) *Bernier*, ſur le Mogol, *tom.* 1. *pag.* 182.

(*h*) Voyez l'Hiſtoire générale des voyages, liv. 1. chap. 18. §. 2.

Ce trait eſt tiré du Journal de Dom. *Jean de Caſtro.*

(*i*) *Quæ in frigidis regionibus degunt gentes & quæ per Europam, animo quidem abundant, ingenii verò & artificii parùm habent. Quæ verò Aſiam incolunt, ingenio & arte abundant, ſed magnanimitate carent, quo circà perpetuò parent ac ſerviunt.* Ariſtoteles, *lib.* 7. *Politicorum. cap.* 7.

(*k*) *Quippè domum timet ambiguam Tyrioſque bilingues.*

Virgil. *Æneid. lib.* 1.

(*l*) Tit. Liv. *lib.* 3. *Dec.* 5.

(*m*) Les Voyages de *Cada Moſto* en 1455. Dans les collections de *Ramuſio* & de *Grynæus.* Voyages des Indes Orientales en 1690, par un garde de la marine ſervant ſur le bord de M. *Duqueſne*, *p.* 32.

Médecine de l'esprit - page 139 sur 375

ment irritables & vibratiles. Elle diſſipe encore la plus grande partie de la ſéroſité du ſang, qui privé de ſa portion balſamique, devient acre, ſalin & ſulphureux, & doit fournir des eſprits forts actifs. De-là la vivacité & l'inconſtance de l'eſprit de ces peuples. Mais les oſcillations quoique vives ſont de peu de durée, & le liquide animal quoiqu'actif eſt en trop petite quantité pour fournir à la grande dépenſe qu'exigent l'attention, les lectures, les méditations, les veilles des perſonnes qui s'appliquent à l'étude. Nous croyons pouvoir conclure de-là que ces peuples ne ſont nullement propres pour les ſciences.

Les obſervations générales ſont ſujetes aux exceptions. C'eſt ainſi que parmi la nation la plus ingrate & la plus infidele, il ſe trouve des hommes reconnoiſſans & de bonne foi. C'eſt ainſi qu'au milieu de ces terres qui portent les hommes les plus ignorans, ſont germés les principes de tous les arts. C'eſt aux Arabes & aux Egyptiens que nous ſommes redevables des premiers élémens de toutes les ſciences. Le ſoleil, il eſt vrai, leur deſſéche le ſang; mais un grand nombre de cauſes, toutes phyſiques, peut faire varier cette exſiccation & la rendre comparable au degré d'épaiſiſſement que l'on remarque dans le ſang des mélancholiques. Or ce degré d'épaiſiſſement eſt l'état du ſang le plus propre pour rendre l'homme attentif à ſes idées, ſuſceptible de réflexion, & paſſionné pour toutes les découvertes que lui fournit ſon entendement. C'eſt dans ce ſens qu'il faut entendre ce que diſoit *Héraclite* touchant les pays chauds & ſecs. C'eſt dans ces pays, diſoit-il, que la conſtitution des ames eſt plus parfaite (*n*).

Voyez le c. 6. art. 2. §. 4. Et Liv. 3. ch. 2. art. 2.

Naturel des Egyptiens.

Ainſi quoique les Egyptiens ſoient aujourd'hui ignorans & poltrons au ſouverain degré, nous ſommes cependant perſuadés qu'ils conſervent encore quelques étincelles de ce feu Oriental qui montroit la vérité ſous le voile de l'allégorie. On les voit encore aujourd'hui enjoués, voluptueux & ne reſpirant que le plaiſir.

Si nous en croyons l'Auteur de la deſcription de l'Egypte, le climat Egyptien produit des métamorphoſes bien ſingulieres. A peine un Turc naturellement ſérieux a-t-il fait quelque ſéjour dans le pays qu'il devient enjoué. Ses enfans naiſſent poltrons & lâches; auſſi par une loi de l'Etat ils ne peuvent poſſéder aucunes charges, & ne s'élevent jamais au-deſſus de l'emploi de ſoldat. Les animaux étrangers éprouvent un ſemblable changement. Les chevaux Arabes y deviennent plus beaux, mais moins vigoureux. Les lions perdent de leur courage, les lévriers y ſont moins vîtes, les aigles & les éperviers y ſont moins forts (*o*). Ces faits confirment les exemples que nous avons cités dans l'article précédent.

(*n*) *Ubi terra ſicca eſt, anima ſapientiſſima eſt & optima.* Héraclit. *ap.* Stanl. *hiſt. Philoſop. part.* 8. *in* Héraclit. *p.* 836.

(*o*) Deſcription de l'Egypte compoſée par Monſieur l'Abbé *le Maſcrier* ſur les Mém. de M. *Maillet* Conſul de France au grand Caire, Lettre 2.

Médecine de l'esprit - page 140 sur 375

ARTICLE III.

CARACTERE DES PEUPLES DES RÉGIONS TEMPÉRÉES.

LES peuples contenus dans ces régions ſont renfermés entre le 35e & le 53e degré. On trouve dans cet eſpace les Anglois, les François, les Italiens, les Eſpagnols, les habitans de la Turquie en Europe, de la Grece, de la Hongrie, &c. Pour éviter la longueur ne prenons que les quatre premiers de ces peuples, & mettons-les dans le même point de vûe que nous avons mis les précédens.

Caractere des Anglois.

Commençons par les habitans de la Grande Bretagne. Dans ce climat l'air y eſt aſſez tempéré & ne tient rien des grandes chaleurs de l'Indouſtan ou des froids de la Laponie; mais il y eſt un peu plus froid qu'en France. Ajoutez à cela que la grande abondance des mines qui ſe trouvent dans cette contrée fournit à l'air une multitude de parties hétérogènes qui doivent épaiſſir les liqueurs. La preuve de cette influence dans l'air peut ſe tirer de ces brouillards qui s'y élevent très-ſouvent. Suivant la conſtitution d'un tel climat, il eſt certain que les corps des Anglois doivent avoir un grand rapport avec ceux de nos mélancoliques François. Auſſi les Anglois ſont-ils naturellement mélancoliques, & aucun peuple ne pouſſe la mélancolie auſſi loin qu'eux. Or nous avons déja dit que perſonne n'étoit plus capable de réuſſir dans les ſciences que les mélancoliques, ſurtout dans les ſciences abſtraites, dans les Mathématiques, les connoiſſances Phyſiques, la Théologie la plus profonde & les ouvrages qui demandent la plus grande force & la plus pénétrante ſubtilité de l'eſprit. *Ariſtote* & *Ciceron* ſont d'accord ſur cet article (*p*). Voila ſans doute la raiſon pourquoi ce Royaume a vû fleurir dans ſon ſein les *Newtons*, les *Drydens*, les *Shakeſpéares*, les *Miltons*, les *Popes*, & mille autres génies dont un ſeul ſuffit pour immortaliſer une nation.

Des Normans & des Bretons.

Si vous voulez obſerver les nuances des couleurs que le climat donne à l'eſprit, jettez les yeux ſur la Normandie & la Bretagne, qui ſont très-peu diſtantes de l'Angleterre, & qui ont fourni à la France tout ce qu'elle a eu de plus conſidérable en Poëtes & en Orateurs. Les Normands ſemblables aux Anglois, ſont proceſſifs & chicaneurs, aiment les ſciences & ſe diſtinguent par leur humeur guerriere. Les exploits merveilleux du fameux *Guichard*, de *Guillaume* le conquérant, du vaillant *Richard*, & de l'intrépide *Robert* Ducs de Normandie, ſont des titres immortels & inconteſtables de la valeur Normande. Mais ſans aller fouiller dans

(*p*) *Ariſtoteles quidem ait, omnes ingenioſos melancholicos eſſe. Ut ego me tardiorem eſſe non moleſtè feram enumerat multos; idque quaſi conſtet, rationem cur ita ſiat, affert. Quod ſi tanta vis eſt ad habitum mentis in iis quæ gignuntur è corpore ea ſunt, &c.* Tullius, Tuſculan. *quæſt. lib.* 1. Voyez le Chap. des Tempéramens, ci-deſſous note (*c*).

des ſiecles ſi reculés, vous trouverez encore mille héros qui ont été des prodiges d'intrépidité. Des champs de Mars ſi vous montez ſur le Parnaſſe, vous trouverez *Daniel*, *le Gendre*, *Vertot*, *Brébœuf*, les deux *Corneilles*, *Porée*, *Fontenelle* & pluſieurs autres que Rome & Athenes euſſent revendiqué pour leurs citoyens.

Des François.

Quelle nation noble & puiſſante ſe préſente actuellement à nos regards. Ce ſont les François. Que de ſujets différens par leurs génies particuliers ſous le même Monarque! Quel contraſte! Si la vivacité des Gaſcons nous plaît, la péſanteur des Limoſins nous aſſomme; ſi l'étourderie des Picards nous choque, la bonté du Champenois nous raſſure. On ne peut faire vingt-cinq lieues ſous le ciel tempéré qui éclaire ce floriſſant Royaume, ſans que l'on apperçoive des caracteres particuliers qui n'appartiennent qu'à ceux qui vivent ou qui naiſſent dans cette étendue de pays (*q*). Mais en général & de l'aveu de tout le monde, les François ſont civils, affables, enjoués, bienfaiſans, de bon goût, & propres à polir ce que les autres n'avoient encore enfanté que ſous une maſſe informe. Ces excellentes qualités naiſſent ſans doute de la température d'un climat où les ſaiſons ſe ſuccedent aſſez régulierement les unes aux autres, où les pluyes amolliſſent de tems en tems ce que le contact de l'air auroit pû deſſécher, où les vents doux & preſque jamais impétueux donnent à toute l'atmoſphere un mouvement libre, proportionné & ſalutaire (*r*).

Des Italiens.

Si le ſoleil qui éclaire l'Italie a aidé la nature à former les *Céſars* & les *Auguſtes*, il ne l'a pas moins aidé à produire dans tous les tems ces grands génies qui ont fait l'ornement & la gloire de leur ſiecle. En effet cette ſuite preſque ſans interruption de beaux eſprits dans tous les genres dont l'Italie eſt la mere, ne prouve-t-elle pas clairement qu'il n'y a qu'une cauſe conſtante, je veux dire la nature des climats, qui différencie le génie & le caractere des nations. L'Italie, il eſt vrai, nous a donné autrefois un *Virgile*, un *Horace*, un *Ovide*, un *Properſe*, un *Perſe*, Auteurs ſans égaux & dont on ne devoit pas eſperer de ſucceſſeurs: cependant elle nous donne aujourd'hui un *Taſſe*, un *Arioſte*, un *Sannazar*, un *Marino*, & un *Guarini*. Elle a produit autrefois pour l'hiſtoire un *Tacite*, un *Saluſte*, un *Tite Live*, & dans nos ſiecles elle a enfanté *Guicciardin*, *Bentivoglio*, *Davila* & le ſavant *Baronius*.

La chaleur de ce pays bien moindre qu'en Afrique & plus forte qu'en France, volatiliſe les ſucs, & rend les fibres très-vibratiles en les deſſéchant juſqu'à un certain point. De-là cette pénétration, cette vivacité, cette fécondité & cette imagination brillante, prompte, pleine de

(*q*) Voici ce qu'*Abélard* dit en parlant de lui-même. *Egò igitur oppido quodam oriundus, quod in ingreſſu minoris britanniæ conſtructum ab urbe Nannetica verſus orientem octo credo milliariis remotum, proprio vocabulo Palatium appellatur. Sicut natura terræ meæ vel generis animo levis, ita & ingenio extiti ad litteratoriam diſciplinam facilis.* Petri Abelardi *Epiſtola* 1.

(*r*) *Qui temperatâ regione degunt, iis eſt acre ingenium, inſignis facultas ad quæque addiſcenda, expedita oratio, ad excogitandum acuti, ad explicandum uberes, & ad eloquendum mirè prompti.* Zara, *anat. ingenior. ſect.* 1. *membr.*

ſaillies & de caſcades qu'on admire dans les Italiens. A l'égard des principaux traits du caractere, les Italiens ſont jaloux par tempérament, ſuperſtitieux & débauchés. Les Napolitains, les Siciliens, les Vénitiens & les Romains ſe reſſemblent tous de ce côté. Ces défauts ſont communs à ceux qui habitent un climat plus chaud que la France; & vous trouverez la même choſe en Turquie & en Eſpagne.

Des Eſpagnols.

L'Eſpagne qui eſt la derniere terre de l'Europe du côté de l'Occident, n'eſt ſéparée de l'Afrique que par un petit détroit. On peut la comparer aux meilleures contrées du monde : elle ne le céde à aucune autre ni pour la bonté de l'air, ni pour la fertilité de la terre, ni pour l'abondance de ce qui eſt néceſſaire à la vie de l'homme & de ce qui peut contenter ſa délicateſſe & ſon luxe. On s'attendroit volontiers à trouver dans un pays auſſi riche & auſſi fécond, des habitans ſimples, affables, enjoués & diligens, mais l'expérience nous fait voir malheureuſement le contraire. Une ridicule vanité eſt l'eſſence du caractere des Eſpagnols. Ils ſont ſérieux à l'extrême, pareſſeux & arrogans à un point qui paſſe l'imagination. Quoiqu'exceſſivement fiers & orgueilleux, ils ſont pauvres & peu inſtruits. Leur amour eſt furieux & intéreſſé, leur dévotion n'eſt qu'une bigoterie qui les rapproche beaucoup des Italiens, avec leſquels ils ſimpatiſent aſſez; plus adroits cependant que ces derniers, ils ſoumettent avec art leur jalouſie à leur ſuperſtition. Leurs livres de doctrine ſont peu faits pout inſtruire, leurs hiſtoriens ſont viſionaires & ridicules, leurs romanciers extravagans & connus ſeulement à préſent par la cenſure ingénieuſe qu'en a fait *Cervantes*, leurs poëtes ſont nombreux & généralement mauvais, leurs théologiens n'ont mérité que le mépris de *Paſcal*.

Des Portugais.

On peut ranger les Portugais dans la même claſſe que les Eſpagnols. Jaloux à l'excès, fanfarons quoique fortement taxés de poltronerie. Au reſte ils ſont plus vifs que les Eſpagnols, & ſont pour ainſi dire, les Gaſcons d'Eſpagne. Je n'ai pas prétendu outrager ici aucune de ces deux nations, je les reſpecte par bien des titres, j'ai ſeulement cherché à faire voir ce qui les différencioit des autres peuples. Comme les défauts ſont ordinairement plus frappans que les vertus, ils ſe ſont préſentés les premiers, & peindront mieux mon idée. Bien loin de leur refuſer aucune bonne qualité, je leur accorde toutes celles que la réflexion ſur la nobleſſe de ſon être doit faire éclore. Mon diſcours eſt général & ne regarde pas le particulier. Jamais aucun François ne ſe trouvera bleſſé lorſque j'avancerai que les François ſont volages, amateurs de la nouveauté, eſclaves des modes, & un peu enclins à la médiſance.

©BIUM

ARTICLE IV.

QUE LES CLIMATS SONT UNE DES PRINCIPALES CAUSES DE LA DIFFÉRENCE DES GÉNIES.

Le pouvoir des Climats eſt général & conſtant.

LE caractere & le génie propre à chaque nation différent donc entre eux, ſelon que la poſition de leur climat eſt plus ou moins éloignée de l'équateur. C'eſt une conſéquence qui paroît juſtement tirée des principes établis dans les articles précédens. La nature des climats eſt donc une des principales cauſes de la différence des génies : autre conſéquence qui n'eſt pas moins vraie que la premiere. En effet, pour produire un effet général & conſtant, il faut que la cauſe ſoit générale & conſtante. Or le caractere & le génie de chaque peuple eſt général & conſtant. De tout tems les Ecoſſois ont été vaillans & jaloux de leurs droits, les Allemands braves, francs & flegmatiques, les Hollandois ſimples, naturels & d'un grand ſang froid, les Provençaux vifs & ingénieux, les Savoyards lourds & péſans. Dans tous les tems un air brûlant a allumé dans le cœur un feu violent que rien ne peut éteindre. Il n'eſt point de périls qu'une femme Africaine n'affronte, point de riſque qu'elle ne coure pour contenter ſa paſſion : la mort même ne peut l'intimider. De-là vient qu'à Alger le beau ſexe eſt encore beaucoup plus ſuſceptible de galanterie qu'à Conſtantinople.

Or la conſtitution du climat eſt la cauſe la plus générale & la plus conſtante qui puiſſe produire de tels effets. Ce ne ſera pas le régime de vivre ? Il n'y a peut-être pas vingt perſonnes qui vivent de la même maniere dans la même contrée. Ce ne ſera pas le tempérament ? il n'eſt que cauſe ſécondaire & tient de la nature du ſol où l'on eſt né. Ce ne ſera pas la coutume ? aujourd'hui une coutume, demain une autre. Concluons donc que la nature des climats eſt une des cauſes les plus efficaces pour différencier les génies.

Comparaiſon des Auteurs de différens climats.

La vérité de la thèſe que nous ſoutenons ne paroîtra pas moins évidemment dans le parallele des Auteurs de différens climats qui ont écrit dans le même genre. Parmi les orateurs, voyez *Ciceron* & *Démoſthenes*, qui avec juſtice, occupent le premier rang. » *Démoſthenes*, dit » *Longin* (*s*), eſt grand en ce qu'il eſt ſerré & concis : *Ciceron* au con» traire, en ce qu'il eſt diffus & étendu. On peut comparer ce pre» mier à cauſe de la violence, de la rapidité, de la force & de la véhé» mence avec laquelle il ravage & emporte tout, à une tempête & à » un foudre. Pour l'autre, on peut dire à mon avis, que comme un grand » embrâſement, il dévore & conſume tout ce qu'il rencontre avec un » feu qui ne s'éteint pas, qu'il répand diverſement dans ſes ouvrages, » & qui, à meſure qu'il s'avance, prend toujours de nouvelles forces «.

(*s*) Traité du ſublime, chap. X.

La

La différence des climats de Rome & d'Athenes n'eſt-elle pas capable de produire cette variété.

Si vous comparez *Horace* & *Deſpreaux*, vous verrez que ſi le premier l'emporte par l'énergie & la gloire de l'invention, ce n'eſt que parce qu'il étoit Romain, & que ſi le ſecond lui diſpute la politeſſe & la correction, il n'en eſt redevable qu'au climat François. Si vous comparez *Addiſſon* & *Racine*, de combien ce dernier ſurpaſſe-t-il le premier ? autant que le François ſurpaſſe l'Anglois en tendreſſe & en délicateſſe de ſentiment. Du cothurne ne paſſez pas au ſocle : *Wicherley*, *Vanbrugh* & *Congréve* ſont trop au-deſſous de *Moliere*. Il n'appartient qu'au François ſeul de corriger les mœurs en badinant (*t*). L'Anglois eſt trop ſérieux pour ne pas ſortir de ſon caractere lorſqu'il veut prendre le ton badin, amuſant & comique. Mais ſi vous paſſez dans le ſanctuaire de la Philoſophie, vous trouverez *Hobbes*, *Newton* & *Locke* rivaux de *Gaſſendi*, de *Deſcartes* & de *Malebranche*. De Londres jettez un coup d'œil ſur le pays Latin, vous appercevrez un *Waller* au-deſſous de *Catulle*, & un *Milton* diſputant les lauriers d'*Homere*, mais cédant les graces à *Virgile*.

Que l'on compare encore ſi l'on veut *Corneille* avec *Sophocle*, Milord *Roſcomont*, *Dorſet*, le Duc de *Buckingham* avec *Euripide* & les autres Dramatiques Grecs, *Pope* avec *Boileau*, le Comte de *Rocheſter* avec *Horace*, on ſentira toujours évidemment que la différence de leurs génies ne part que du caractere général de la nation. Chacun peut choiſir ſes termes de comparaiſon, remarquer les différences qui peuvent en réſulter, & s'aſſurer ſi c'eſt une vérité ou un paradoxe que nous ſoutenons ici.

Objection.

On nous objectera peut-être que ſans qu'il ſoit arrivé de changemens dans les climats, on a vû changer, pour ainſi dire, le caractere des peuples qui les habitoient. C'eſt ainſi que les Perſans abandonnés à la molleſſe, incapables de ſoutenir des exercices violens, inhabiles aux affaires de politique ainſi qu'à la profeſſion des armes, jouiſſent maintenant d'une réputation acquiſe par une induſtrie qu'ils ne connoiſſoient pas autrefois. Eſclaves ſous des Rois inceſſamment plongés dans le plaiſir, ſoumis par la ſeule préſence du conquérant de l'Aſie, ils parurent ſe relever ſous le nom de Parthes, & diſputerent long-tems aux Romains l'Empire de la plus riche partie du monde. Souvent ils obtinrent des avantages aſſez conſidérables pour oſer porter la guerre juſqu'aux portes de Conſtantinople, & donner des fers aux Empereurs d'Orient. C'eſt donc fauſſement que nous attribuons aux climats quelque pouvoir ſur l'eſprit. Celui des peuples dont nous parlons a ſans doute toujours été le même. Pourquoi leur génie & leur caractere a-t-il paru changé ?

Réponſe.

Il eſt aiſé de juſtifier nos principes ſur cet article. Le climat, il eſt vrai, preſqu'immuable, eſt incapable de produire ces variations : auſſi ne faut-il les attribuer qu'aux révolutions, qui, ſans changer le génie des peu-

(*t*) *Caſtigat ridendo mores.* C'eſt la deviſe que *Santeuil* a donné pour la Comédie Italienne.

Médecine de l'esprit - page 145 sur 375

©BIUM

ples, leur fourniſſent quelquefois des moyens de paroître ce qu'on ne les croyoit pas. Ajoutez que les caracteres des Princes qui gouvernent, donnent ſouvent le ton à celui des ſujets (*u*).

C'eſt ainſi que les Perſans qui ont éprouvé pluſieurs changemens de cette nature dans leur gouvernement, ont été contraints de ſe plier ſelon les faces différentes de leurs affaires. Ils avoient brillé ſous les *Sapors*, les *Coſroës* & leurs ſucceſſeurs, ils ſubirent avec le reſte de l'Aſie le joug des Sarraſins, & ne ſe releverent que ſous les deſcendans d'*Hali* diſciple de *Mahomet*. Leur puiſſance formidable ſous *Cha* le grand s'eſt toujours vûe en état de tenir tête aux forces réunies de l'Empire Ottoman. Intrépides aujourd'hui, ils ont ſçu reconquerir des Provinces qu'ils avoient perdu ſous des Princes moins belliqueux que *Thamas-Kouli-Kam*, & ſe ſont même rendu tributaire un Royaume plus vaſte & beaucoup plus étendu que le leur.

Nous ne croyons pas qu'il ſoit plus difficile de rendre raiſon par les mêmes principes, de l'inaction & du peu de vivacité des Grecs d'aujourd'hui. Autrefois fins & déliés dans les affaires, également propres aux ſciences, aux armes & aux menées délicates de la politique, ils réuniſſoient les qualités les plus oppoſées. Généraux habiles, Orateurs éloquens, Poëtes ſublimes, tragiques, comiques & voluptueux, ils poſſédoient tous les talens qui honorent l'eſprit (*x*). Soumis à l'Empire Romain ils eurent encore la gloire de former leurs vainqueurs, & d'adoucir leur férocité. Ils ſe ſoutinrent dans les premiers ſiécles de l'Egliſe, & l'Ecole d'Athenes donna des rivaux Chrétiens aux *Iſocrates*, & aux *Démoſthenes*. Eclairés par la préſence des Empereurs, dont le plus grand vint placer au milieu d'eux le ſiége de ſon Empire, ils conſerverent & la politeſſe & les lettres.

Tant que Rome a joui de ſon Etat Républicain, chaque Conſul étoit un Orateur habile. Le pouvoir arbitraire y fut-il une fois introduit, qu'il peut être regardé comme l'époque de la ruine du génie & de l'extinction de la vérité & du bons ſens? A peine la liberté expiroit à Rome ſous la Dictature de *Jules-Céſar*, que nous voyons un des plus beaux eſprits qui ſoient jamais ſortis du ſein de la République, ſi embarraſſé dans ſa maniere d'écrire & dans le choix de ſon ſujet, que la crainte d'offenſer lui fait prendre le parti de ſupprimer entiérement ſon ouvrage. » Abandonnons tout, écrit-il à ſon plus cher ami, & ſoyons du moins à moitié » libres. Nous ne le ſerons qu'en nous taiſant & en nous cachant (*y*) «. C'eſt la même cauſe qui a fait tomber par degrés le langage & le génie Romain, de cette parfaite élégance qu'on admire dans *Ciceron*, juſqu'à

(*u*) ..... *componitur orbis*
Regis ad exemplum, nec ſic inflectere ſenſus
Humanos præcepta valent ac vita regentis.
Claudianus.

(*x*) *Tribuo Græcis litteras: do multarum artium diſciplinam: non adimo ſermonis leporem, ingenii acumen, dicendi copiam.* M. Tullius *pro* Lucio Flacco. *Graiis ingenium, Graiis dedit ore rotundo*
Muſa loqui, præter laudem nullius avaris.
Horatius *de Arte Poëticâ* v. 323.

(*y*) *Obſecro, abjiciamus iſta & ſemiliberi ſaltem ſimus: quod aſſequemur & tacendo & latendo.* Tull. ad. Attic. 13. 31. Voyez auſſi l'Hiſtoire de Ciceron, liv. 8.

cette groſſiereté & cette barbarie qu'on trouve dans les productions du bas Empire.

En effet après la mort de *Ciceron* & la ruine de la République, l'éloquence Romaine diſparoiſſant avec la liberté, laiſſa ſucceder à ſa place un phantôme qui prévalut bientôt dans toutes les parties de l'Empire (*z*): au lieu de cette maniere noble, naturelle, abondante, qui embraſſoit librement toutes ſortes de ſujets, on ne vit plus qu'une méthode ſéche & reſſerrée, un genre ſententieux, des ſujets recherchés & des tours contraints: en un mot, une éloquence convenable aux occaſions pour leſquelles on la faiſoit ſervir; c'eſt-à-dire, propre à faire des panégyriques & des complimens ſerviles aux tyrans. On peut obſerver cette différence dans tous les écrivains qui ont ſuivi *Ciceron*, juſqu'à *Pline* le jeune qui a porté le nouveau ſtyle à ſa derniere perfection dans ſon fameux Panégyrique de l'Empereur *Trajan*. Cette Piece eſt un chef-d'œuvre pour la beauté des penſées & la délicateſſe des complimens. Mais les lettres du même Auteur, qui méritent l'eſtime qu'elles ont obtenues par le ſçavoir & l'eſprit qui s'y font admirer, nous découvrent une ſéchereſſe & une ſtérilité qui ne peut venir que de la terreur d'un maître. Tous les récits & toutes les réflexions de l'Ecrivain ſe renferment dans la vie privée. On n'y trouve rien d'important qui appartienne à la politique. Les grandes affaires, l'explication des conſeils publics, les motifs & les reſſorts des événemens y ſont toujours des ſujets étrangers. *Pline* avoit poſſedé les mêmes emplois que *Ciceron*, dont il affecte de ſuivre l'exemple avec une eſpece d'émulation (*&*); mais tous ces honneurs n'avoient plus d'éclat que par leurs titres. Ils étoient conférés par un pouvoir ſupérieur, l'adminiſtration s'en faiſoit avec la même dépendance; de ſorte que ſous le nom de Conſul & de Proconſul on cherche inutilement l'homme d'Etat, le Magiſtrat & le Politique.

Enfin Rome paſſée ſucceſſivement au pouvoir de pluſieurs tyrans, avec le titre de capitale du monde, avoit vû s'éteindre les arts. *Boëce* ſeul ſous un Prince barbare, faiſoit encore honneur à l'Italie par ſon eſprit & par ſa conſtance (*a*). Les Papes ſçurent bien faire revivre la dignité d'Empereur; mais les ſciences ne ſortirent pas de leur tombeau, & *Charlemagne* fit de vains efforts pour les ranimer.

On voit un effet ſenſible de ce que nous avons déja prouvé; & c'eſt ainſi que les Princes ſont ſeuls ordinairement les deſtinées des beaux arts, & que les ſciences ſont cultivées à raiſon de l'appui que leur prête le trône. Les Romains viennent de nous en fournir un triſte exemple, & la pareille révolution qui éteignit les arts chez eux, les enleva aux Grecs pour toujours. L'Empire d'Orient renverſé juſque dans ſes der-

(*z*) Vie de Ciceron, liv. 12.

(*&*) *Lætaris quòd honoribus ejus inſiſtam quem æmulari in ſtudiis cupio.* Plin. *ep.* 4. 8.

(*a*) *Anicius Manlius Torquatus Severinus Boëtius*, Poëte Latin, fut Conſul ſeul l'an 510. Ses vers ſont inſérés dans ſes cinq livres de la Conſolation qu'il compoſa dans la priſon où *Théodoric* Roi des Goths, dont il étoit le principal Miniſtre d'Etat, l'avoit fait enfermer. Ses vers ſont remplis de graves ſentences & de belles penſées qui ſont ſoutenues des graces de la diction.

Médecine de l'esprit - page 147 sur 375

©BIUM

nieres diviſions, enſevelit les Lettres dans ſes ruines, & *Mahomet* maître de Conſtantinople, leur porta le coup mortel. A peine les Grecs modernes ſavent-ils lire les caracteres anciens. Les monumens les plus précieux ſont négligés.

M. *de Tournefort* dans ſon voyage du Levant, deſcendit dans la grotte d'*Antiparos* malgré les Prêtres qui étoient ſes guides, & qui étoient preſque tentés de le croire inſenſé. Ils ne pouvoient s'imaginer quel motif l'engageoit au milieu des périls pour obſerver des pierres. Ils concevoient avec peine quel objet digne de ſa curioſité lui offroient des lettres effacées, & tracées anciennement ſur des marbres preſque briſés. Ainſi l'étranger connoiſſoit mieux le prix de ces tréſors échappés aux rigueurs du tems, que les naturels du pays. Tel eſt l'état de ces peuples ſous des tyrans ennemis des beaux arts. Tel peut-être ſera la malheureuſe deſtinée des autres peuples de l'Europe, qui ſont gouvernés aujourd'hui par les mœurs. Si par un long abus du pouvoir, ſi par une grande conquête le deſpotiſme s'établiſſoit à un certain point, il n'y auroit pas de mœurs ni de climats qui tinſſent : & dans cette belle partie du monde la nature humaine ſouffriroit, au moins pour un tems, les inſultes qu'on lui fait dans les trois autres (*b*).

Je m'arrête ici de peur d'entrer dans une carriere que je ne pourrois pas fournir. Chacun peut y ſuppléer en choiſiſſant lui-même des termes de comparaiſon. Je me contenterai d'extraire ici la diſſertation d'un moderne qui eſt du même avis que moi. Cet extrait ſervira à répondre à pluſieurs autres objections qu'on pourroit encore faire contre la doctrine propoſée. L'eſprit, dit-il (*c*), eſt tellement ſuſceptible des affections & des impreſſions du corps auquel il eſt étroitement uni, & ce corps eſt ſi dépendant du terrein qui le porte, de l'air qu'il y reſpire, des alimens qui le ſuſtentent, qu'on ne peut douter que la différente température des pays n'influe beaucoup ſur le génie & le caractere des hommes, & ne contribue infiniment à l'extrême différence qu'on y remarque par rapport à la beauté, l'élévation & la capacité de l'eſprit dont les uns paroiſſent preſqu'entierement dépourvus, pendant que d'autres en ſont très-bien partagés.

Il eſt vrai que cette étrange diſproportion ſe voit auſſi dans la même contrée, dans la même ville. Le peuple qui s'y trouve mêlé parmi quantité de beaux eſprits, n'aura cependant rien que de très-commun, & même entre les perſonnes de diſtinction, on en verra pluſieurs qui n'ont qu'un eſprit médiocre, & quelquefois des idées fort plates.

Mais 1°. les meilleurs terreins quoique plus propres que d'autres à produire d'excellens fruits, n'en produiſent pas toujours de tels. Il y a dans la nature mille exceptions, mille circonſtances variées à l'infini qui l'em-

(*b*) Voyez le livre de l'Eſprit des Loix, liv. 8. chap. 8.

(*c*) Réflexions de M. *Simonnet* Prieur-Curé d'Heurgeville, ſur la queſtion propoſée par M. *Ancelot* dans le Journal de Verdun mois d'Octobre 1735. *Si ce n'eſt pas une erreur de dire que certains cantons ſont plus propres à produire de beaux eſprits, que d'autres.* Journ. hiſt. ſur les mat. du tems, Janv. 1736.

pêchent ſouvent d'arriver à ſa perfection, dans les endroits mêmes qui lui ſont les plus favorables : ce qui n'a pas moins lieu à l'égard de l'eſprit, qu'à l'égard de toutes les autres productions. Divers obſtacles l'empêchent de ſe développer, divers accidens arrêtent le cours des influences qui lui ſeroient les plus avantageuſes.

2°. Les durs & pénibles travaux auxquels ſe trouvent partout aſſujettis la plupart des hommes, particulierement ceux qui ſont de vile condition ; les ſervitudes de la vie qui occupent les uns uniquement ; les paſſions déréglées qui tyranniſent les autres, ne permettent pas à l'eſprit de prendre ſon eſſort & le font baſſement ramper ſur la terre, quelque beau qu'il ſoit en lui-même, ou qu'il puiſſe devenir.

3°. Que le canton ſoit le plus propre à produire de beaux eſprits, ſi l'éducation manque, il ne les pourra mettre dans un jour favorable. Ils avorteront ; ſemblables à de belles fleurs, mais tendres & délicates qui dégénérent & s'abâtardiſent lorſqu'on les néglige & qu'on n'a pas ſoin de les cultiver. Voila pourquoi dans les cantons les plus favorables aux beaux eſprits il y en a tant d'obſcurcis & même d'anéantis.

Il peut arriver auſſi, & tous les ſiécles en fourniſſent des exemples, que les pays les plus décriés ſur ce point, produiſent quelquefois de beaux génies. La Béocie malgré ſon air épais, & la groſſiereté ordinaire de ſes habitans (*d*), porta un *Plutarque*, un *Pindare*, un *Epaminondas*, &c ; ce ſont de ces événemens rares & ſinguliers qui paſſent pour des prodiges, de même qu'on voit quelquefois une belle plante croître par hazard dans un terrein ſec, aride, & propre ſeulement à porter des ronces & des chardons.

Nous ajouterons à ce que dit ici M. *Simonnet* de la Béotie, que les Abdéritains ont été fort décriés du côté de l'eſprit. *Ciceron* en parle fort mal dans ſes lettres à *Atticus*. Il y fait ſentir qu'à Abdere les affaires ſe traitoient fort ſotement & ſans rime ni raiſon (*e*). Il n'eſt pas plus obligeant pour cette ville dans un autre livre où après avoir rapporté une opinion ridicule, il ajoute qu'elle étoit plus digne de la patrie de *Démocrite* que de *Démocrite* lui-même (*f*). *Martial* n'a pas jugé plus avantageuſement des Abderitains (*g*). *Juvenal* ne pouvant nier que *Démocrite* n'eut beaucoup d'eſprit & de ſageſſe, prétend que c'eſt une preuve que les grands hommes peuvent naître dans un air groſſier & dans le pays des ſots (*h*). En effet il eſt ſorti beaucoup de grands hommes de cette ville. *Protagoras*, *Démocrite*, *Anaxarque*, l'hiſtorien *Hécatée*, le poëte *Nicenætus* & pluſieurs autres dont les catalogues des hommes illuſtres faiſoient mention, étoient Abderitains (*i*).

(*d*) *Bœotum craſſo jurares aere natum.* Horat.

(*e*) *Epiſt. 16. Libri 4. & Epiſt. 7. lib. 7.*

(*f*) *Quæ quidem omnia ſunt patriâ Democriti, quàm Democrito digniora.* De naturâ deorum *lib. 1. c. 42.*

(*g*) *Abderitanæ pectora plebis habes.* Lib. X. Epigram. 25.

(*h*) Democriti *prudentia monſtrat*
Summos poſſe viros & magna exempla daturos,
Vervecum in patriâ, craſſo quæ ſub aere naſci.
Sat. X. verſ. 49.

(*i*) *Plurimi autem Abderitæ extitere, de quibus doctorum virorum indices commemorant.* Stephanus Byſant. verbo Ἄβδηρα.

©BIUM

Toutes ces variations qui ne ſont qu'accidentelles, n'empêchent pas que chaque royaume, chaque pays, chaque province même n'ait ſes propriétés par rapport à l'eſprit & au génie ordinaire de ſes habitans. L'une porte des eſprits fins & ſubtils, l'autre des eſprits peſans, lourds & groſſiers; celle-ci des eſprits bas, rampans, flatteurs, patelins; celle-là des eſprits altiers, impérieux, inflexibles. Quelques-uns des eſprits ſatiriques, piquans, malins; d'autres des eſprits doux & paiſibles: ici regne la vivacité, l'action, l'ardeur au travail; là on ne voit qu'indolence, pareſſe, fainéantiſe.

A peine ces principes très-ſenſés parurent-ils, qu'il s'éleva auſſitôt un antagoniſte qui prétendit que les avantages du climat ſe bornoit au corps (*k*). Ils contribuent, ajoutoit-il, à la force du tempérament, à la bonté de la complexion & à la pureté du ſang. Mais n'eſt-ce pas avouer que l'ame reçoit les influences des climats, puiſqu'elle eſt tellement unie au corps, qu'elle en ſubit toutes les modifications. Ne ſeroit-ce pas comme ſi l'on diſoit que les raiſins de la Bourgogne, de la Champagne & du Languedoc reçoivent effectivement les influences du ſol & du ſoleil, mais que le vin qu'on en retire ne s'en ſent pas, & n'en obtient pas cette qualité qui les différencie tellement les uns des autres, qu'on ne pourroit pas faire en Champagne du vin qui reſſemble à celui du Languedoc, & faire en Languedoc du vin qui reſſemble à celui de Champagne. C'eſt ainſi qu'à Paris on voit des petits maîtres & de beaux eſprits. Ce ſeroit en vain qu'un Suiſſe prétendroit les imiter, ou les égaler: il feroit rire tous ceux qui le contempleroient. Ce n'eſt pas qu'un Suiſſe ne puiſſe avoir de l'eſprit; mais le bel-eſprit de France, cette aiſance dans les compagnies, ces reparties agréables, ces minuties fines & polies, cette liberté qui tient quelquefois de l'étourderie, ne s'apprennent pas dans les colléges.

Après toutes ces diſcuſſions nous nous croyons en droit de tirer les corollaires ſuivans.

COROLLAIRE I.

La différence des climats eſt une des premieres cauſes de la différence des génies & des caracteres.

COROLLAIRE II.

Pluſieurs cauſes Phyſiques peuvent faire varier la nature que devroient avoir les climats relativement à leur poſition. C'eſt ainſi que pluſieurs cauſes conjointes peuvent altérer les diſpoſitions primitives que nous donnent ces mêmes climats.

(*k*) Réfutation de l'opinion de M. *Simonnet* par M. *De La Gardette*, Prêtre du Diocèſe de Clermont; Journal de Verdun, Février 1736, p. 102.

COROLLAIRE III.

Celui-là eſt heureux qui eſt né ſous un climat favorable aux bonnes diſpoſitions de l'eſprit.

COROLLAIRE IV.

Celui qui eſt né ſous un climat infortuné où l'eſprit languit, peut en le quittant acquerir dans un autre les diſpoſitions qu'il ſouhaite; c'eſt-à-dire qu'il amollira ce caractere dur & barbare, dans ces climats où regne la politeſſe; qu'il bannira cette timidité ſous ce ciel où le courage réſide; qu'il changera ce peu d'aptitude pour les ſciences & les beaux arts, parmi ces peuples penſifs, abſtraits & profonds, &c.

COROLLAIRE V.

Ce changement de climat bien entendu doit être regardé comme un moyen Phyſique pour corriger les défauts de l'eſprit, & acquerir une nouvelle portion de génie.

CHAPITRE IV.

DU POUVOIR DES SAISONS SUR L'ESPRIT.

L'ESPRIT humain eſt un vrai caméleon qui prend toutes les couleurs des objets qui l'environnent. Le ſoleil lance-t-il ſes rayons avec plus ou moins de vigueur ſur notre atmoſphere? nos ames ſemblent prendre des forces ou s'affoiblir. L'air eſt-il plus ou moins ſerain? les liquides qui donnent l'action à notre machine ſont plus ou moins purs.

Action de l'air ſur l'ame.

Lorſque le printems ſemble renouveller la nature, les hommes reſpirent un air plus doux qui leur inſpire la gaieté, & dégage l'imagination de ces frimats qui ſembloient la glacer pendant l'hiver. Leurs corps éprouvent la même efferveſcence que celle qui agite tous les autres individus. Le ſang circule avec plus de vîteſſe & s'épure dans les émonctoires deſtinés à recevoir ſes parties groſſieres ou hétérogènes. La tranſpiration ſuſpendue par les vents du Nord qui ont ſoufflé pendant l'hiver, ſe rétablit, pointille ſous la peau & occaſionne un léger chatouillement dans toute l'habitude du corps. De-là cette douceur, cette ſatisfaction, ce bien-être que l'on reſſent lorſque le ſoleil commence à lancer ſes rayons en entrant dans le ſigne du Belier. C'eſt préciſément dans cet heureux moment où nos corps jouiſſent des meilleures diſpoſitions,

Effet du Printems ſur l'eſprit.

©BIUM

que toute la nature ſemble parler à nos ſens ; & que nous éprouvons le plus grand nombre de ſenſations agréables. La terre ſe couvre de verdure & de fleurs qui parfument l'air de mille odeurs gracieuſes, les arbres ſe parent de leurs feuilles, & offrent des retraites aux oiſeaux amoureux qui par leurs chants annoncent la ſaiſon des plaiſirs & de la régénération de la nature ; le ciel devenu plus ſerain ne voile plus à nos yeux par ſes pluies & ſes brouillards continuels ce qu'il renfermoit de plus beau. En un mot notre vûe, notre odorat, notre oüie & toute la ſuite de nos ſens eſt enchantée & ſatisfaite. Toutes ces ſenſations fourniſſent à l'ame une foule d'idées riantes & naturelles auſquelles elle ne peut ſe refuſer. Ce ſont mille peintures animées ſur leſquelles notre eſprit s'arrête volontiers, & porte ſon jugement ſuivant le point de vûe où il les a conſideré.

Effet de l'Eté ſur l'eſprit.

Lorſque le tems de la moiſſon approche, la chaleur du jour dilate les vaiſſeaux, raréfie le ſang & ſubtiliſe les eſprits. C'eſt alors que le ſpectacle de l'univers n'eſt pas moins intéreſſant que varié. Tout annonce l'abondance & promet à l'homme de ſatisfaire ſes deſirs. Après un ſommeil doux & tranquille, il apperçoit l'aurore qui colore de ſes rayons l'horiſon, & qui rafraîchit de ſes larmes la chaleur de l'atmoſphere. Il profite du calme qui regne dans la nature ; livré à la multitude de ſes idées & de ſes réflexions, il conçoit les plus vaſtes projets, & jouit de toute l'étendue de ſes connoiſſances. Le ſoleil s'éleve inſenſiblement ſur l'horiſon, la chaleur augmente, il eſt tems de ſe retirer à l'ombre. L'ame goûte un ſentiment voluptueux ; en évitant une peine elle trouve encore un plaiſir, & ce plaiſir eſt d'autant plus grand, que l'endroit où l'on eſt retiré eſt agréable & offre à la vûe quelque perſpective gracieuſe. Enfin arrive le crépuſcule, les zéphirs commencent à tempérer l'ardeur de l'air, les promenades offrent mille charmes qu'on ne découvriroit pas à une plus grande lumiere. Bientôt l'eſprit ſe replie ſur lui-même ; ce n'eſt plus le torrent de l'imagination qui l'entraîne, ce ſont les aiguillons du raiſonnement qui l'agitent & le preſſent. S'il eſt impoſſible que notre ame ſe refuſe aux impreſſions que reçoivent nos corps, il eſt donc impoſſible auſſi que parmi un ſi grand nombre de ſenſations que nos corps éprouvent en un ſeul jour d'Eté, notre ame ne conçoive des idées conformes à la nature des ſentimens que nos organes ont reçu. Plus ces ſentimens ſont vifs & multipliés, plus auſſi les idées qui en doivent naître ſeront vives & nombreuſes. Or dans cette ſaiſon une multitude infinie d'objets frappe diverſement nos ſens & excite ſur eux des impreſſions vives & agréables. Mille fruits délicieux & de diverſes ſaveurs ſatisfont notre goût, mille fleurs ſuaves & aromatiques flattent notre odorat, mille tableaux amuſans charment notre vûe dans la campagne. Les bains tempérent la chaleur du ſang, amolliſſent les houpes nerveuſes de la peau, qui auroient pû être deſſéchées, débouchent les pores, & rendent la tranſpiration plus libre. En un mot, il n'y a aucun ſens qui ne puiſſe être ſatisfait agréablement pendant l'Eté.

Après

Après l'équinoxe de Septembre l'imagination par ſon inconſtance, ſes caprices, ſes boutades, fait voir qu'elle ſe reſſent des viciſſitudes de l'automne. En effet dans cette ſaiſon tantôt les vents de l'oueſt ſouffient avec impétuoſité & amenent des pluies longues & abondantes. Tantôt les vents du nord & du midi enfantent des orages qui portent dans leur ſein la grêle, la foudre & l'épouvante. Tantôt à une chaleur modérée ſuccédent des froids aſſez cuiſans. Nos eſprits ſe reſſentent tellement de ces alternatives, que ſans aucune cauſe morale ils ſont gais ou triſtes, enjoués ou ſérieux. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait que les ames de ces hommes dont les ſentimens ſont au-deſſus de ceux du vulgaire, qui éprouvent ces viciſſitudes. Voyez ce vigneron, qui malgré qu'une ample vendange flatte ſes eſpérances, perd la moitié de ſa gaieté ſi le ciel ſe couvre de nuages, ou ſi la terre eſt enveloppée de brouillards. Si au contraire le ſoleil darde ſes rayons avec toute ſa vigueur, bientôt vous l'entendez par ſes chants d'allegreſſe annoncer toute la ſatisfaction de ſon ame & ſa ſervitude aux loix générales qui entraînent toute la nature.

Effet de l'Automne ſur l'eſprit.

Pendant l'hiver combien le déſordre de la nature ne fournit-il pas de réflexions ſoit pour le phyſique, ſoit pour le moral? Le cours des ruiſſeaux eſt ſuſpendu, & les rivieres portent les fardeaux les plus lourds ſans que leurs flots glacés cédent à l'effort & à la peſanteur des maſſes énormes qui les compriment. Les arbres ſont dépouillés de leurs feuilles, la terre eſt couverte de neige, les vents du Septentrion ſoufflent un froid vif & cuiſant. Tandis que le Phyſicien cherche la cauſe de tous ces phénomênes, les papilles nerveuſes de ſa peau ſouffrent une ſenſation déſagréable, qui, ſans qu'il y penſe, le diſpoſe inſenſiblement à la triſteſſe, & l'excite à ſe recueillir en lui-même. Il s'apperçoit alors que la ſaiſon des plaiſirs eſt écoulée, qu'il atteindra peut-être à l'hiver de ſon âge, qui ſera bientôt ſuivi de la caducité & de la mort. S'il s'approche du feu, il ſemble que ſa langue ſe délie, ſes eſprits ne ſont plus engourdis, la chaleur lui rend ſa gaieté & toute la vivacité de ſon imagination. Ici l'ame du phyſicien tient bien au phyſique.

Effet de l'Hiver ſur l'eſprit.

Pour faire ſentir la connexion de nos principes, ce ſeroit ſans doute ici le lieu de comparer les ſaiſons avec les climats, de ſorte qu'on pourroit mettre en paralléle le printems & l'automne avec les régions tempérées, l'Eté avec les contrées du Midi, l'hiver avec les climats Septentrionaux. Mais cette comparaiſon déja facile par elle-même, ſe trouve ſuffiſamment développée par ce que nous avons déja dit. Il eſt plus à propos de faire voir que la vérité que nous avons établi en général, ſe trouve auſſi prouvée par l'expérience journaliere. Le célébre *Pope* avouoit qu'il compoſoit plus facilement pendant le printems que pendant toute autre ſaiſon. Cependant il y a quelques exceptions à cette regle générale, mais ces cas particuliers doivent être attribués au tempérament ou à quelqu'autre cauſe. *Milton* dit dans une de ſes Elégies Latines que ſon eſprit produiſoit plus heureuſement dans une ſaiſon que dans l'autre: & un de ſes neveux raconte comme une obſervation de ce ſublime

Cette théorie eſt confirmée par les exemples de *Pope*, de *Milton*, de *Tſchirnaus*.

Médecine de l'esprit - page 153 sur 375

©BIUM

Poëte, que ſon imagination étoit dans ſa plus grande vivacité depuis le mois de Septembre juſqu'à l'équinoxe du printems. M. *De La Hire* a connu un enfant qui perdoit ſa mémoire pendant l'Eté pour ne la retrouver qu'à l'equinoxe d'automne (*l*). Quoiqu'il en ſoit, ce fait confirme la théſe que nous ſoutenons.

Nous traduirons analitiquement ici un morceau de l'ouvrage de l'Auteur qui nous a donné la Médecine de l'ame & du corps. Il revient trop bien à notre ſujet pour le paſſer ſous ſilence. Sur la fin de l'automne, dit-il (*m*), » je réflechiſſois ſur le travail que je devois continuer pendant l'hiver. Alors je dînois peu, je ne ſoupois point, je m'entretenois » avec des amis inſtruits des matieres que je voulois traiter, ou je liſois » des livres qui avoient quelque rapport avec mon deſſein. Je me levois » de grand matin lorſque tout étoit tranquille, & je me livrois à mon » imagination, ayant toujours ſoin de la ramener à mon objet lorſ- » qu'elle s'en écartoit. C'eſt ainſi que je continuois mon travail pendant » tout l'hiver. Par ce moyen j'écrivois avec une ſi grande facilité, que » j'en étois étonné moi-même, & je goûtois un tel plaiſir que je ne crois » pas que l'on puiſſe dans la vie en goûter un plus doux. Qu'il me ſoit » permis de rapporter ce que j'éprouvois alors. Pendant la nuit je voyois » des étincelles de feu qui diſparoiſſoient lorſque j'y faiſois attention. » Souvent je les appercevois lorſque je méditois, & elles devenoient » plus ou moins vives ſelon que j'étois plus ou moins appliqué à l'é- » tude. Ce qui nous doit faire conjecturer avec quelle force & quelle » grande vîteſſe les eſprits animaux ſont agités dans ces momens «.

Jacques De Vallée, Seigneur *Des-Barreaux*, ce bel eſprit du dernier ſiecle qui nous a laiſſé un ſonnet ſi fameux & ſi devot qu'il compoſa quelque tems avant ſa mort, ſe plaiſoit à changer de domicile ſelon les ſaiſons de l'année. Il alloit chercher le ſoleil ſur les côtes de Provence pendant l'hiver & paſſoit à Marſeille ces trois mois de la vilaine ſaiſon. La maiſon qu'il appelloit ſa favorite, étoit dans le Languedoc chez le Comte de *Clermont Lodeve*, où il diſoit que la bonne chere & la liberté étoient aſſiſes ſur leur trône; quelquefois il alloit ſur les bords de la Charente voir *Balzac*; de-là il paſſoit à Chenailles ſur la Loire, maiſon agréable & de plaiſir; enfin, ſur la fin de ſa vie il ſe retira à Châlons ſur Saone, le meilleur air, diſoit-il, & le plus pur qui ſoit en France. C'étoit par des voyages auſſi gracieux, qu'il ſut conſerver cette liberté d'ame qui lui faiſoit mettre tant de ſel & d'agrémens dans ſes converſations (*n*).

Attention qu'il faut avoir aux Saiſons, relativement à la nature de ſes travaux.

Après ces obſervations nous nous croyons en droit de conclure, qu'il eſt très-intéreſſant de choiſir la ſaiſon où l'eſprit montre le plus de vigueur, lorſqu'il s'agit de travailler à quelque ouvrage qui doit nous aſſurer un nom dans la poſtérité. Il nous ſemble que l'imagination eſt plus

(*l*) Hiſtoire de l'Acad. Royale des Sc. an. 1707.
(*m*) *Medicina mentis & corporis*, part. 2. ſect. 3. pag. 214.
(*n*) *Voyez le Dictionnaire* de Bayle, *Article* Des Barreaux, *note* E.

féconde depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre. C'eſt le tems où la nature eſt plus riche, que nous éprouvons un plus grand nombre de ſenſations, & que nous avons par conſéquent un plus grand nombre d'idées. Depuis le mois d'Octobre juſqu'au mois de Mars les ſens ſont plus tranquilles. C'eſt le tems où nous pouvons revenir ſur nos idées, les comparer, & en tirer des conſéquences. C'eſt ſur ce principe que nous engagerions à ne ſe livrer aux ouvrages qui appartiennent à l'imagination, que pendant le printems & l'été, tandis que nous conſeillerions de ne polir ces ſortes d'ouvrages & de ne travailler à ceux qui dépendent du jugement que pendant l'hiver & une partie de l'automne.

Ainſi des principes déja poſés on en peut déduire ces corollaires comme autant de conſéquences certaines.

COROLLAIRE I.

Les ſaiſons ainſi que les climats agiſſent efficacement ſur les eſprits.

COROLLAIRE II.

La maniere générale dont agiſſent les climats doit nous indiquer la maniere ſpéciale dont agiſſent les ſaiſons. Ce qui eſt une ſuite néceſſaire de notre ſiſtême.

COROLLAIRE III.

On doit avoir égard aux ſaiſons lorſqu'il s'agit d'entreprendre quelque ouvrage qui ſe rapporte ſoit à l'imagination, ſoit au jugement.

COROLLAIRE IV.

Ainſi les ſaiſons deviennent un moyen phyſique ſoit pour aider le génie, ſoit pour regler les opérations de l'ame.

CHAPITRE V.

DU POUVOIR DE L'ÉDUCATION SUR LES ESPRITS.

LE terme d'Éducation pris dans un ſens général, eſt équivoque. Tantôt il ſignifie la maniere d'inſtruire les jeunes enfans & de diriger leur conduite ſuivant une certaine morale pratique, ou ſuivant certains uſages. Tantôt on l'applique aux ſoins que l'on prend pour nourrir, élever & entretenir ces mêmes enfans. L'eſprit & le corps qui ſont les ſujets de l'éducation, ont donné lieu à ces deux ſens. Mais ſous quelque face que l'on conſidere l'éducation, elle a des droits inconteſtables ſur la maniere d'être des hommes; c'eſt ce que nous allons voir en la conſidérant ſoit comme ſpirituelle, ſoit comme corporelle.

ARTICLE I.

DE L'ÉDUCATION SPIRITUELLE.

Néceſſité de l'éducation ſpirituelle.

L'ÉDUCATION morale d'un enfant reſſemble à la culture des plantes. Celles-ci portent de plus ou de moins excellens fruits, à raiſon des ſoins que ſe donne le Jardinier. De même auſſi la bonne ou mauvaiſe conduite de l'homme dépend ſouvent des premieres impreſſions qu'il a eû pendant ſa jeuneſſe qui quelquefois ſe prête aux formes que l'on ſouhaite lui donner. Vient enſuite l'habitude qui eſt une ſeconde nature : de ſorte que l'on diroit que la vertu eſt comme naturelle chez les uns, & que le vice eſt comme inné chez les autres. *Licurgue*, ce fameux Légiſlateur, nous en donne un exemple ſenſible dans ces deux chiens, qui, nés du même pere & de la même mere, acquirent par l'éducation des inclinations fort différentes, l'un étant devenu fort gourmand, & l'autre bon chaſſeur (*o*). Le pouvoir de l'éducation morale ſur les ames une fois établi, il doit s'enſuivre la néceſſité d'une bonne éducation. Car ſi les premieres impreſſions ſont ſi difficiles à effacer, on doit conclure qu'il faut n'en donner, ou n'en recevoir que de bonnes.

L'Education morale n'eſt pas indépendante des ſens.

Il ne faut pas s'imaginer que l'éducation morale que l'uſage fait regarder comme ſpirituelle, ſoit totalement indépendante des organes corporels. Ce ſeroit une erreur. Lorſque je donne des préceptes, l'air eſt remué par mes paroles ; cet air agité frappe l'oreille, le nerf acouſtique eſt ébranlé, à l'occaſion de cet ébranlement l'ame de celui qui m'écoute, eſt avertie de la maniere dont je penſe. Tout ce qui vient de s'exécuter

(*o*) Plutarchus *de præclaris Lacedemoniorum dictis. Et de modo pueros educandi.* Voyez la Fable 165 de la Fontaine.

chez moi, s'éxécute chez lui d'une maniere inverſe : car la façon de recevoir les impreſſions, les ſentimens, les penſées, eſt la méchanique renverſée de celle qui les communique. Preuve évidente que cette éducation qui paroît toute ſpirituelle, & qui paroît ne s'exécuter que par des voies immatérielles, eſt encore dépendante de nos corps. C'eſt ce point de doctrine que nous allons examiner. Il eſt trop eſſentiel à la perfection de notre ouvrage pour le paſſer ſous ſilence, ou pour ne pas y inſiſter.

Nous diviſerons donc avec *Plutarque* l'éducation morale en nature, raiſon, & uſage (*p*). La nature eſt ce champ où les connoiſſances ſont ſemées. La raiſon n'eſt autre choſe que le jugement, où les préceptes qui font germer ces précieuſes ſemences, les empêchent de ſe corrompre, & les délivrent de tout obſtacle. Enfin l'uſage eſt l'emploi du fruit qu'ont produit les plantes cultivées avec ſi grand ſoin. La nature fournit donc le principe ; les progrès & l'accroiſſement ſont dûs aux préceptes, ou au jugement ; l'uſage enfin met le dernier ſceau à l'ouvrage. Ces trois parties de l'éducation ſont aſſez intéreſſantes par elles-mêmes pour qu'on les examine ſéparément afin de découvrir la part qu'y prennent les corps. Diviſion de l'Education morale.

1. La partie la plus néceſſaire dans l'éducation c'eſt la nature. Sans elle tous les ſoins ſont ſuperflus. Elle eſt préciſément le terroir qui donne la bonne ou mauvaiſe qualité aux plantes (*q*). Suivant nos principes elle n'eſt qu'une certaine diſpoſition des organes ſur laquelle les climats, le régime de vivre & pluſieurs autres cauſes phyſiques ont un pouvoir inconteſtable. L'éducation morale qui fait abſtraction de la nature, reſſemble à la routine d'un Jardinier qui ſeme ſans faire attention à la qualité du ſol ou de la graine. Il eſt des terreins ingrats que l'on cultiveroit en vain. Il eſt des arbres ſecs qui ſe rompent plutôt que de plier. De la nature.

Tant que l'ame demeurera unie au corps, il y a des loix auxquelles elle ſera tellement aſſujettie, qu'il n'y a que ſa diſſociation qui puiſſe l'en délivrer. L'impreſſion de l'éducation ſur les ames par le moyen des mouvemens phyſiques, eſt une de ces loix générales qui ſont à l'abri de tout anéantiſſement. Ainſi des organes plus ou moins bien diſpoſés, ſeront les cauſes d'une meilleure ou d'une moindre éducation ; c'eſt-à-dire, conſtitueront ce fond capable de fertiliſer ou d'étouffer les ſemences que l'on y confiera.

Or en ne conſultant que la ſaine raiſon, il paroît certain que les organes des ſens exacts & libres, un tempérament dans lequel les fibres ſoient ſuffiſamment tendues & aiſément vibratiles, un ſang qui fourniſſe des eſprits déliés, actifs, donnent cette heureuſe conſtitution où les ſoins de l'éducation ſeront récompenſés au centuple. Toutes les diſpoſitions qui varieront en quelque choſe de cette heureuſe conſtitution, ſe-

(*p*) *Oper. moral.* tract. 1. *de modo pueros educandi.*

(*q*) *Imprimis naturâ opus eſt, quâ repugnante irrita ſunt omnia . . . . Natura namque noſtra, agri, doctorum præcepta, ſeminum rationem habent. Inſtitutio à puero tempeſtivæ ſationi reſpondet. Locus verò diſciplinæ accommodatus, aëri ambienti, ex quo iis quæ è terrâ naſcuntur alimentum ſuppeti. Diligens ſtudium agricultura eſt. Tempus autem hæc ad plenam nutritionem confirmat.* Hip. *Sect.* 1. *lib. qui inſcribitur* Lex.

©BIUM

ront auſſi varier les ſuccès de l'éducation. Ces diſpoſitions ſont-elles douteuſes ? les effets de l'éducation ſeront incertains. Sont-elles tout-à-fait mauvaiſes ? peines inutiles, éducation vaine. De-là ce précepte que nous donnerons dans la ſuite, qu'il faut corriger la nature défectueuſe avant que l'art cherche à l'embellir & à la perfectionner. Jamais l'éducation morale ne changera des fibres trop groſſieres, en des fibrilles plus délicates, ni un ſang fougueux en un ſang plus moderé. Jettons nos regards ſur le fils de *Ciceron*. Les Hiſtoriens rapportent que malgré tous les ſoins qu'on avoit apporté pour le bien élever, il paya la ſageſſe & la ſcience de ſon pere par beaucoup d'ignorance. Il fut cependant à Athenes, le centre du ſçavoir & de la politeſſe ; il étudia ſous *Cratippe*, le Philoſophe le plus eſtimé de ſon ſiécle ; il avoit en main les écrits de ſon pere, les livres de ces génies ſi eſtimés qui vivoient de ſon tems, & qui avoient vécu avant lui. Il faut donc avouer qu'on ne peut recevoir une bonne éducation ſi la nature n'a mis en nous d'heureuſes diſpoſitions, ou ſi l'on ne ſuppléé par l'art aux diſpoſitions que la nature nous aura refuſé (*r*).

Le Centaure *Chiron*, cet ancien Médecin que *Pelée* donna pour Précepteur à *Achille*, étoit ſans doute pénétré de cette vérité que la complexion des corps & les qualités du ſang & des humeurs étoient requiſes avant de donner des préceptes. Pour diſpoſer de bonne-heure ſon éleve aux emplois pénibles de la guerre qui devoit faire ſon unique occupation pendant toute ſa vie, il le nourriſſoit d'une maniere extraordinaire ; il lui faiſoit avaler la moëlle des lions & des ſangliers, afin qu'il prit la force & le naturel de ces bêtes féroces, accoutumées au ſang, au carnage & à dévorer les autres animaux (*s*).

De la raiſon. II. Dans l'éducation morale on peut entendre deux choſes par la raiſon ; 1°. la maniere dont nous acquerrons nos connoiſſances, 2°. les préceptes.

Si nous penſons murement à l'origine de nos connoiſſances & à leurs progrès, par quelque cauſe que ce ſoit, nous verrons que plus nos organes ſe développent, plus notre entendement ſe développe auſſi : que plus nos organes ſont ébranlés, plus nos connoiſſances ſe multiplient : que la différente texture & les divers degrés de ſenſibilité des organes occaſionnent la variété des caracteres : que ces organes peuvent être tellement modifiés par les climats, le régime de vivre & les autres conditions de la vie, qu'on ne ſe reſſemble plus à ſoi-même à l'âge de vingt ans & à l'âge de quarante. Nous n'avons que deux ſortes de ſenſations, le plaiſir & la douleur. Ces deux ſentimens excitent dans l'enfant mille mouvemens ; il pleure, on lui préſente ce qui lui eſt néceſſaire ; ſa nourrice lui parle,

(*r*) *Nam nihil invitâ facies, dicſve Minervâ.*
Naturâ fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid proſit video ingenium : alterius ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Horatius de arte poet. verſ. 408.

(*s*) Voyez l'Hiſtoire Poëtique du P. *Gautruche* corrigée par M. l'Abbé de B ***. *liv. 2. chap. 16.*

ſon oreille devient attentive, elle s'accoutume aux ſons & en apperçoit les différences ; la langue par la ſympathie qu'elle a avec l'oüie, articule confuſément quelques monoſyllabes, puis des mots un peu plus longs ; les yeux qui voient ſouvent le même objet s'y habituent, & les diſtinguent de tous les autres ; la mémoire lui applique le nom qu'on lui a donné, & en retient toutes les qualités ; l'imagination jointe au raiſonnement, verra les rapports & les différences qu'aura cet objet avec tous les autres. C'eſt ainſi que nous acquerrons nos premieres connoiſſances ſans aucune regle réflechie de notre part, ou de ceux qui nous approchent. Tout n'eſt que machinal, & il n'y a que le ſenſible qui nous frappe & qui puiſſe ſe faire connoître de nous.

Sommes-nous plus avancés en âge ? on nous confie à des maîtres pour en recevoir les préceptes, on nous met des livres entre les mains pour en retenir les maximes. C'eſt encore par la vûe & par l'oüie que nous recevons ces inſtructions. Ce n'eſt qu'en faveur de telle ou telle motion excitée ſur ces organes & des mouvemens conſéquens, que l'ame eſt imbue de tel ou tel précepte. De quelque maniere que les connoiſſances ſoient tranſmiſes, communiquées, reçues, imprimées on y apperçoit toujours une méchanique évidente. Il eſt vrai que par les motions primitives que l'art excite ſur les ſens, les fibres acquierent une certaine facilité pour ſe mouvoir, ſur-tout ſi ces motions ſont répétées : mais l'aptitude au mouvement exiſtoit antérieurement. Les préceptes ne peuvent donc fructifier que dans ce fond fertile & heureux, où la nature feroit, pour ainſi-dire, tout par elle-même ; que dans ces terreins qui ne différent que de quelques degrés de ce fond fertile & heureux ; que dans ces champs cultivés, préparés & améliorés par l'art. Si l'on réuſſiſſoit à changer les caracteres par les préceptes, verrions-nous tant de monſtres ſortir du ſein de la ſageſſe ; *Seneque*, *Socrate*, *David* : quels maîtres ! *Neron*, *Alcibiade*, *Abſalon* : quels éleves ! Perſuadés de l'inſuffiſance des leçons pour nous rendre meilleurs, ou plus ingénieux, nous ne parlerons pas de l'éducation ſpirituelle dans la ſuite de ce traité : car 1°. nous avons des moyens phyſiques qui vont directement à la ſource du mal ; tels ſont les climats, le régime de vivre, le changement de tempérament, toutes les parties de la Thérapeutique, &c. 2°. Ce traité n'eſt pas fait pour ceux qui jouiſſent de toute la liberté d'un eſprit ſain, mais ſeulement pour ceux dans leſquels une nature ingrate a mis des diſpoſitions contraires au libre exercice des fonctions animales, & par conſéquent impénétrables à la puiſſance de l'éducation morale.

III. L'uſage n'eſt pas la partie la plus à négliger dans l'éducation. L'on acquiert des talens dans le ſecret ; il s'agit de les mettre au jour. Il n'y a point de ſcience pratique qui n'enſeigne la direction & la fin de ſon objet. La Rhétorique nous apprend à bien diſcourir, la Logique nous conduit à la vérité, la Médecine nous préſente les moyens pour entretenir l'homme dans ſa ſanté & pour le guérir de ſes maladies, la Géométrie la regle & le compas à la main, nous fait meſurer toutes les grandeurs, De l'Uſage.

l'Arithmétique & l'Algebre vont juſqu'à la démonſtration ; il n'eſt pas en un mot, dans les Mathématiques, dans les arts, dans la morale & dans la religion, de connoiſſances dont on ne puiſſe tirer des conſéquences pratiques. Or il eſt certain que l'uſage qu'on fait de ces conſéquences ne peut ſe faire que par un méchaniſme évident. Qu'on nous permette ici d'éviter la longueur du détail.

L'uſage peut encore être conſideré relativement à l'emploi que l'on fait de ſes talens dans la ſociété. Le choix des compagnies, nous dit-on, dans les traités de l'éducation morale, eſt ce qu'il y a de plus important. On connoit aiſément les hommes par la ſociété. Les corbeaux ſont ſur les cadavres, & les abeilles ſur les fleurs. L'exemple eſt encore une de ces choſes qui nous font proſpérer ou échouer dans l'uſage. Il y a tant de mauvais exemples, qu'on pourroit dire avec les Anciens : *Legibus non exemplis vivendum.* Rarement choiſit-on le meilleur modéle, & le cœur humain eſt ſi dépravé, qu'il eſt d'abord affecté de ce qui eſt le plus mauvais. Je m'arrête ſur ces excellentes maximes de la morale, & je ramene tout à mon principe. Notre conduite eſt reglée ſur nos penchans & notre façon de penſer ; nos penchans procédent de la force de nos vertus ou de nos paſſions, dont nous avons mis le méchaniſme à découvert en parlant de la volonté ; notre façon de penſer émane d'une certaine ſuite de raiſonnemens & de jugemens dont nous avons fait voir les reſſorts en traitant de l'entendement : l'uſage eſt donc méchanique partout ; & s'il a plus de droits ſur nous que les préceptes, c'eſt qu'il influe plus directement ſur les organes de nos ſens.

Explication de notre ſentiment ſur l'Education morale.

Ce que nous venons de dire ſur l'éducation ſpirituelle doit s'entendre dans le général. Il eſt des cas particuliers où ſa puiſſance ſe manifeſte toute entiere. En général, l'éducation morale s'opere par des voies méchaniques. C'eſt elle qui excite en nous des mouvemens qui n'auroient jamais été excités par d'autres moyens. C'eſt elle encore qui donne aux fibres une certaine facilité pour ſe mouvoir. Mais tout cela n'opere pas directement ſur un naturel tout-à-fait diſgracié. Il eſt des pierres d'une telle eſſence qu'elles ne produiront jamais aucun éclat malgré tout le poli qu'on tâchera de leur donner. Dans le particulier l'éducation nous procure une infinité de connoiſſances, ſoit pour la vie intérieure, ſoit pour la vie civile ; elle nous rend affables & nous fait aimer & déſirer de chacun ; elle nous fait moderer certains appétits dépravés de notre nature, qui nous feroient haïr par leur impétuoſité. C'eſt donc avec raiſon que de grands philoſophes n'ont pas dédaigné de conſacrer leurs veilles dans la vûe de donner aux hommes des maximes de probité, de politeſſe, d'amour pour ſes devoirs, & de complaiſance ſelon la coutume, les temps & les circonſtances. Ne pourrions-nous pas écrire ici les noms des *Fenelons*, des *Crouſas*, des *Lokes* & des *Rollins*, qui par les ſentimens d'humanité qu'ils ont voulu inſpirer à tous les hommes, ſe ſont élevés au-deſſus de l'humanité même. Nous inſcririons auſſi volontiers ici *Jean-Jacques Rouſſeau*, ſi, par une métaphyſique trop recherchée & ſouvent déplacée,

placée, par des leçons biſarres & inſpirant ſouvent la haine des hommes & des talens, il n'eut fait plutôt de ſon *Emile* un ſauvage raiſonneur, qu'un citoyen policé (*t*).

Nous ne revoquons donc pas en doute le pouvoir particulier de l'éducation morale ſur les eſprits. Un ſeul coup d'œil ſur une perſonne qui a reçu cette éducation, & ſur une autre qui ne l'auroit pas reçu, nous démentiroit bien vîte. Chacun ſait encore que les meilleurs terreins ſont ceux qui deviennent le plus aiſément en friches, lorſqu'on n'a pas le ſoin de les cultiver. Ce que nous prétendons aſſurer ici, c'eſt qu'elle n'eſt pas indépendante de nos ſens, & qu'il ne faut pas toujours tout en attendre. Il ſe trouve des perſonnes dont il faut corriger la conſtitution corporelle avant de leur donner des préceptes. Il y en a d'autres qui ont beſoin de cauſes qui agiſſent directement ſur le principe qui fait la différence des eſprits, afin de poſſeder ou de rectifier quelque talent que l'éducation morale malgré toute ſa puiſſance n'a pû leur donner, ou du moins perfectionner. Ce qui établit l'étendue de la Médecine & la néceſſité de ce Traité. Tout ceci paroîtra d'abord tenir un peu du paradoxe, mais ce ſiſtême eſt pris dans la nature de la choſe, & porte avec lui un caractere de vérité ineffaçable.

ARTICLE II.

De l'Éducation corporelle.

Ce que l'on doit entendre par Education corporelle.

Nous appellons Éducation corporelle le régime de vivre que l'on fait obſerver à un enfant depuis le moment de ſa naiſſance, juſqu'à un âge où la raiſon commence à faire briller quelques-uns de ſes rayons: car c'eſt alors que devenu jeune homme, il eſt livré à lui-même, & qu'il eſt libre dans le choix des choſes non naturelles.

Que les meres doivent nourrir leurs enfans, par rapport à elles-mêmes.

Il ſemble d'abord que la nature ait ordonné à chaque mere de nourrir ſes enfans. Une pernicieuſe coutume établie en France, a fait déſobéir les meres à cette intention de la nature. Outre que cette loi eſt avantageuſe pour la ſanté de la mere, elle l'eſt auſſi pour celle de l'enfant. Nous n'avançons rien ici qui ne ſoit trés-probable, & que la raiſon ou l'expérience ne confirme (*u*).

En effet il en eſt de même de la ſécrétion du lait ſupprimée, comme de la ſuppreſſion de toutes les autres ſécrétions. Le lait qui reflue dans la maſſe du ſang, l'aigrit, l'enflâme, l'épaiſſit. La pléthore eſt le moindre mal qu'il puiſſe procurer: à cette pléthore ſe joint ordinairement la cacochimie: de-là naiſſent mille obſtructions, des fiévres exanthématiques, des éréſipéles, des abſcès, des skirrhes & des cancers que les opérations les plus cruelles peuvent ſeules guérir, ou que la mort la plus

(*t*) Emile, ou de l'Education par J. J. Rouſſeau Citoyen de Geneve. Amſt. tom. 1765.

(*u*) De l'Obligation aux meres de nourrir leurs enfans, par M. *Hecquet* D. M. P. Voyez auſſi la théſe *Ergò prolem lactare matribus ſaluberrimum.* 11. Aprilis 1741.

Médecine de l'esprit - page 161 sur 375

©BIUM

douloureuſe peut ſeule terminer. C'eſt en allaitant leurs enfans que les meres peuvent éviter tous ces maux. N'eſt-ce pas l'intention du Créateur, qui ne leur a donné deux mamelles que pour cet uſage. L'embonpoint, la fraîcheur & les graces d'un beau ſein ſont-elles préférables à la douce ſatisfaction de donner à ſon ſang même ſon propre ſang pour nourriture. Les bêtes les plus féroces préſentent à leurs petits leurs mamelles pour les allaiter. N'y auroit-il donc que les femmes qui favoriſées d'un naturel plus doux, voudroient ſurpaſſer en cruauté les bêtes les plus cruelles, & par une injuſtice criante, refuſer à leurs enfans ce qu'elles ſont obligées de leur donner ? Elles ſeront moins fécondes ſans doute, puiſqu'une fois devenues nourrices, elles éviteront les voluptés de la couche nuptiale ; mais au moins elles auront la conſolation de voir croître une famille ſaine & robuſte. Les femmes qui deviennent groſſes ſi ſouvent, ne peuvent pas jouir de cet avantage. Les parties continuellement fatiguées par les travaux des groſſeſſes, perdent leur reſſort, & ne mettent au jour que des embrions infirmes & valétudinaires. Il en eſt de même de la matrice que d'un champ qu'il faut laiſſer repoſer, ſi l'on ſouhaite faire une bonne récolte ; ſi on l'épuiſe par le travail, la ſemence qu'on y jettera trompera l'eſpérance du moiſſonneur.

Et par rapport à la ſanté de leurs enfans.

C'eſt donc déja un grand avantage pour les familles que les meres allaitent elles-mêmes leurs enfans. Il eſt encore d'autres ſalutaires effets que continue d'éprouver l'homme qui vient de naître. L'eſtomac & les inteſtins ſont chargés d'une lie qui s'y eſt amaſſée avant la naiſſance, & dont il faut les débarraſſer pour éloigner mille maladies qui ſont prêtes à fondre ſur la tête de l'enfant nouveau né. Les engorgemens, la mauvaiſe chilification, les tranchées, les vers, le rachitis, le maraſme ſeroient les fruits de cette terrible négligence. L'art ne trouvera jamais de purgatif plus doux, ni de mieux proportionné à la délicateſſe des organes de l'enfant, que le lait de la mere qui paroît auſſi-tôt après l'accouchement. Il eſt alors une liqueur ſéreuſe & légere qui débarraſſe l'eſtomac de ſes impuretés, qui facilite l'écoulement des urines, qui provoque doucement la tranſpiration, qui nourrit autant qu'il eſt néceſſaire, à cauſe de cette conformité qu'il trouve dans toutes les humeurs, & par cette facilité qu'il trouve à s'y mêler, tirant leur origine de la même ſource. Le lait d'une autre femme fût-il en ſoi meilleur, il ſera relativement moins bon pour l'enfant, parce que ce ſera pour lui un changement de nourriture, & que ce lait aura moins d'analogie avec toutes les liqueurs qui coulent dans ſes veines.

Pouvoir de la lactation ſur les eſprits

Tant de raiſon devroient ſans doute engager les meres à allaiter elles-mêmes leurs enfans. Un motif plus puiſſant devroit les y engager encore plus : c'eſt que le caractere des nourriſſons ſe trouve plié ſur l'humeur des nourrices. Une nourrice colere nous préſente des éleves féroces & cruels ; une nourrice voluptueuſe nous offre des nourriſſons laſcifs ; une nourrice adonnée au vin éleve des enfans qui ſont enclins à l'ivrognerie. *Diodore de Sicile* rapporte que la nourrice de *Néron* aimoit

le vin, & qu'en conſéquence ſon nouriſſon fut ivrogne. Le même Auteur attribue la cruauté de *Caligula* à la coutume qu'avoit ſa nourrice de s'enduire le mamelon de ſang pour le faire prendre à ſon nourriſſon. Que tous ces faits ſoient apocriphes, il n'en ſera pas moins vrai que les nourrices communiquent leurs tempéramens à leurs éleves, & par conſéquent les qualités de leurs eſprits & de leurs cœurs.

Lorſque nous diſons que les meres doivent nourrir elles-mêmes leurs enfans, nous ne l'entendons que de celles qui ſont douées d'un excellent caractere & de talens qui ſuppoſent en elles un certain génie. Nous en écartons toutes celles dans leſquelles les défauts ſont trop remarquables & dans leſquelles on n'entrevoit que la vie végétative ou animale. C'eſt alors qu'il faut avoir recours à une ſeconde mere qui reçoive l'enfant étranger entre ſes bras, & lui tranſmette ſes vertus & ſon naturel. Le choix des nourrices eſt ce qu'il y a de plus important pour la vie & pour les mœurs des hommes. Ce que nous avons déja dit ſuffit pour en démontrer la vérité. Car ſi le lait a un tel pouvoir ſur le corps des enfans, qu'il opere ſur eux les mêmes effets qu'il a ſouffert dans les nourrices, comme on le voit par les médicamens qui, donnés aux nourrices, operent par la lactation les mêmes effets dans les nourriſſons; pourquoi ne pas eſtimer de-là ſon pouvoir ſur les eſprits, puiſque les différentes modalités des corps emportent eſſentiellement avec elles les différentes modalités des ames.

S'il eſt certain comme on l'a obſervé depuis des ſiecles entiers, que les paſſions ou les vertus ſe tranſmettoient par la lactation (*x*); il n'eſt pas moins certain que les enfans allaités par leurs meres, mettant toutes choſes égales, ſont beaucoup plus ſpirituels que ceux qui ont été confiés aux ſoins d'une nourrice. Sans doute que cela ne vient que de cette parfaite analogie des ſucs fournis & des humeurs à conſerver : tandis que les enfans livrés à d'autres mains doivent reſſentir les funeſtes effets d'un changement ſubit. Si l'économie animale ne ſe trouve pas totalement dérangée dans ces conjonctures, elle eſt cependant endommagée dans ſes reſſorts. Ce n'eſt plus ce jeu aiſé, libre & délicat; c'eſt un travail dur, pénible & ingrat. Doit-on à préſent s'étonner ſi peu d'enfans reſſemblent à leurs peres; & un pere courageux doit-il être ſurpris d'avoir engendré un lâche, de même qu'un homme ſpirituel d'avoir donné le jour à un ſtupide.

Déplorons donc l'aveuglement des femmes qui vivent dans ce ſiécle & dans cette contrée. L'on croiroit à les entendre, que l'éducation corporelle doit être totalement reléguée dans les campagnes & bannie des villes; que des ſoins groſſiers ſuffiſent à des corps délicats; que la ſimplicité d'une

(*x*) Voyez *Ambroiſe Paré* 24. liv. de la génération, chap. 24. *Harmoniæ Gynæcior, part.* 1. *ex* Moſchione, *cap.* 18. Lud. Bonaccioli *enneas muliebris, cap.* 8. *ſub fin.* Helmontius, *tract. infant. nutrit. pag.* 623. Ettmullerus, *Collegium pract. tom.* 2. *part.* 1. *pag.* 1066. Reyes, *Camp. Elyſ. quæſt.* 41. *pag.* 586. Fort. Licetus, *de monſtror; cauſis, nat. & diff. lib.* 2. *cap.* 64. *Pædotrophiæ* Scevolæ Sammarthani, *lib.* 1.

Médecine de l'esprit - page 163 sur 375

payſanne ſurpaſſe la politeſſe de leurs mœurs. Laiſſons débiter cette pernicieuſe doctrine, & tâchons de réſiſter au torrent. Voici nos concluſions ſur cet artile. Une mere doit allaiter ſon enfant, la nature lui dicte & lui en fait un devoir : elle ne peut ſe ſouſtraire à ce commandement que par des raiſons valables ; le corps de ſon enfant en ſera toujours d'une plus heureuſe conſtitution, & ſon eſprit en ſera toujours plus excellent. L'obſervation ſe trouve d'accord la-deſſus avec le raiſonnement.

Nous ne diſons rien ici de toutes les choſes non naturelles qui peuvent entrer dans l'éducation corporelle, telles que l'air, l'exercice, la diéte, &c. On pourra ſoi-même voir de quelle importance ſont ces choſes, ſoit par ce que nous en avons dit juſqu'à préſent, ſoit par ce qui nous en reſte à dire. Nous tirerons ſimplement ici quelques corollaires.

COROLLAIRE I.

Que l'éducation morale ne s'opére que par des voies méchaniques.

COROLLAIRE II.

Que l'éducation morale n'opere pas directement ſur la nature des eſprits.

COROLLAIRE III.

Que l'éducation morale n'eſt pas à négliger, puiſqu'elle procure des mouvemens qui ne s'exciteroient jamais, ou qui ne ſeroient excités que très-difficilement par tout autre moyen.

COROLLAIRE IV.

Que dans l'éducation corporelle la lactation eſt le premier ſoin. Que ce ſoin ne doit pas être confié à des nourrices étrangeres, comme l'a établi la coutume ; encore moins à des animaux, comme le prétendent quelques Novateurs ridicules : les meres ſeules doivent allaiter leurs enfans.

COROLLAIRE V.

Que par ce moyen l'intégrité des fonctions de l'ame & du corps ſera conſervée. De-là il n'arrivera pas des changemens ſi conſidérable dans les familles, & l'on ne verra pas les enfans toujours héritiers des noms de leurs ancêtres & rarement de leurs vertus.

COROLLAIRE VI.

Que cette éducation corporelle eſt un vrai moyen phyſique de diſpoſer les enfans à jouir de toutes les richeſſes d'un entendement libre & ſain, & d'une volonté qui ſent toute l'étendue de ſon pouvoir.

CHAPITRE VI.

DE LA PUISSANCE DES TEMPÉRAMENS SUR L'ESPRIT.

CHACUN parle de ſon Tempérament & preſque perſonne n'en connoît la vraie nature. Il eſt varié d'une maniere infinie pour les autres, & eſt unique pour nous. Il eſt à la diſpoſition intrinſéque des corps ce que la phyſionomie & la variété dans les mêmes traits ſont au viſage; il eſt à la forme diſtinctive des eſprits ce qu'eſt le caractere dans les ames, ou leurs manieres d'être particulieres; il a une ſanté qui lui eſt propre & des qualités différentes de celles qui conviennent à d'autres complexions. Toutes ces choſes ne peuvent ſe concevoir aiſément qu'après que l'on ſe ſera formé une idée exacte de la nature des tempéramens en général & que l'on aura fait un examen particulier de chaque eſpece de tempéramens

Idée générale des Tempéramens.

ARTICLE I.

DES TEMPÉRAMENS EN GÉNÉRAL.

LES Anciens qui expliquoient tout par les quatre premieres qualités des êtres, c'eſt-à-dire, par la chaleur, le froid, la ſéchereſſe & l'humidité, croyoient que la diverſe aptitude pour l'exercice de toutes les fonctions ne reſſortiſſoit que de ces qualités primitives. De-là ils ont admis neuf eſpeces de tempéramens, quatre ſimples, quatre compoſés & un tempéré; les ſimples ſont les tempéramens chauds, froids, ſecs & humides; les compoſés ſont ceux qui renferment en eux deux des quatre premieres qualités, tels ſont les tempéramens ſanguins, bilieux, pituiteux & mélancoliques; enfin le tempérament dit tempéré eſt cette conſtitution dans laquelle les qualités premieres tiennent le milieu dans une juſte proportion.

Sentimens des Anciens ſur les Tempéramens.

Nous ne cherchons pas à nous écarter des idées déja reçues. Cependant nous penſons qu'on ne peut s'en tenir à la diviſion que les Anciens ont fait des tempéramens, qu'avec quelque reſtriction. Il y a autant de tempéramens qu'il y a de perſonnes qui exiſtent. Tant de cauſes en effet concourent pour produire les complexions, qu'il eſt preſque impoſſible qu'il n'en réſulte qu'un certain nombre déterminé. L'origine, le ſexe, l'âge, l'air, les ſaiſons, les climats, la force du cœur, l'élaſticité des viſceres, le boire, le manger & toutes les autres conditions de la vie, ſont autant de cauſes qui, variant elles-mêmes à l'infini, différencient tous les tempéramens & donnent mille nuances à la même eſpece de tempé-

Obſervations ſur ce ſentiment. Infinité de Tempéramens. La conſtitution tempérée rejettée.

©BIUM

ramens. C'eſt ainſi que parmi les couleurs primitives il ſe trouve dans chaque eſpece une infinité de tons & de dégradations. Mais quand bien même il ne ſe trouveroit pas une ſi grande multitude de cauſes pour varier les tempéramens, le ſang lui-même par ſes diverſes modalités peut ſeul fournir cette quantité innombrable de différences ; ſes particules varient dans leur configuration, dans leur mêlange, dans leur nombre ; elles varient dans leur principe & dans leur mouvement ſoit progreſſif, ſoit inteſtin : tant de manieres d'être vont à l'infini. Comme l'eſprit humain ne peut pas embraſſer une auſſi grande étendue, il faut lui fournir des termes de comparaiſon auſquels il puiſſe rapporter les principales différences qui peuvent s'obſerver. C'eſt pourquoi nous admettrons huit claſſes générales de tempéramens ; quatre ſimples & quatre compoſés. Nous rejettons abſolument la conſtitution tempérée : car nous ne penſons pas qu'il ſoit poſſible de rencontrer cette combinaiſon ſcrupuleuſe, ou plutôt cette proportion géométrique, comme dit *Ariſtote*, dans des corps qui penchent tous les jours vers leur ruine. Ici ce ſont les humeurs, qui, par leur continuel broiement, tendent à l'alcaleſcence ; là ce ſont les ſolides qui perdent de leur ſubſtance & de leur reſſort.

Recherche ſur le principe des Tempéramens. Ridiculité de l'Aſtrologie.

Le point le plus eſſentiel n'eſt pas de ſavoir le nombre des tempéramens, il eſt bien plus intéreſſant d'en connoître la cauſe efficiente. Quelques-uns de nos peres qui n'avoient encore vû que l'aurore de la Phyſique, ne pouvant appliquer leurs principes à tous les cas poſſibles, ont eu recours à l'Aſtrologie. Erreur pire que la premiere. Si l'on en excepte le Soleil, que peut ſur nos corps l'influence des aſtres qu'ils reglent ſelon leur fantaiſie ou ſelon leur beſoin ? Faut-il la préſence de la Lune pour faire des lunatiques ? Saturne y auroit bien mieux réuſſi avec ſes quatre ſatellites. Faut-il forcer Jupiter à fabriquer ces humeurs joviales ? tandis que le Soleil par ſa préſence récrée toute la nature. Laiſſons les planettes en repos & ne les accuſons pas de choſes qu'elles n'ont jamais pu faire. Si Mars & Vénus ſont coupables, ce n'eſt que de porter le nom de quelque criminel.

Opinion des Chymiſtes ſur la nature des Tempéramens.

L'eau, la terre, le ſel & le ſoufre ſont les quatre agens que les Chymiſtes retirent de tous les corps par l'analyſe. C'eſt de la combinaiſon de ces principes que dépendent les propriétés des mixtes. C'eſt auſſi ſur ce fondement que ces ſtudieux obſervateurs des reſſorts ſecrets de la nature ont établi toute leur doctrine ſur les différentes conſtitutions des hommes. Si le ſoufre domine, diſent-ils, c'eſt un tempérament chaud & ſec, ou bilieux ; ſi c'eſt le ſel, c'eſt un tempérament chaud & humide ou ſanguin ; ſi c'eſt le phlegme qui eſt en plus grande abondance, c'eſt un tempérament pituiteux ; enfin ſi c'eſt le principe terreux qui ſurpaſſe tous les autres, c'eſt un tempérament mélancolique.

Notre doctrine ſur la nature des Tempéramens.

Pour une plus grande exactitude nous ajouterions l'air à ces quatre premiers principes. C'eſt peut-être de lui que dépend l'élaſticité de nos ſolides, & c'eſt ſans doute de ſon mêlange avec nos liqueurs que dérive un grand nombre de leurs propriétés. Mais ſans chercher la cauſe éloi-

gnée des tempéramens, ne parlons que de leur cauſe prochaine. Il nous ſemble qu'elle n'eſt autre choſe que la force mouvante du cœur, & la nature du liquide qui eſt à remuer; ce qui conſtitue cette organiſation de nos corps propre à caractériſer la maniere dont s'exercent nos différentes fonctions. En effet le pouls qui indique ſoit l'état préſent du cœur comme premier moteur, ſoit la nature, la quantité & le mouvement du ſang comme ſource générale d'où ſortent toutes les autres humeurs, nous dénote en même tems la maniere dont ſe comportent les fonctions vitales & naturelles; & ſi par malheur il arrive quelque dérangement conſidérable à notre machine, quel autre témoin plus ſincere que le pouls peut interroger le Médecin? Il en eſt de même pour les fonctions animales. C'eſt par le pouls qu'on peut connoître toute l'étendue des facultés de l'entendement & de la volonté. Un pouls élevé, tendu, vif ou fort, déſigne ſans doute d'autres inclinations & d'autres mœurs qu'un pouls petit, ſouple, lent ou foible. C'eſt en parlant des tempéramens en particulier que nous allons en donner des exemples.

ARTICLE II.

DES TEMPÉRAMENS EN PARTICULIER.

ON ne doit pas s'attendre à trouver une Phyſiologie complette ſur chacun des tempéramens. Nous avons cru devoir négliger la partie qui regarde abſolument le corps, pour traiter plus en détail la partie qui regarde l'eſprit. Ainſi nous allons commencer par développer le caractere des tempéramens ſimples, enſuite nous découvrirons celui des tempéramens compoſés.

PARAGRAPHE PREMIER.

DES TEMPÉRAMENS SIMPLES.

PAR tempéramens *ſimples* nous n'entendons pas des tempéramens tellement pourvus d'une ſeule qualité, qu'ils en excluent toutes les autres. Ils ſeroient des êtres de raiſon. Ce que nous concevons ici, c'eſt que parmi les quatre premieres qualités, il peut y en avoir une ſeule qui prédomine, les autres étant dans un rapport à-peu-près égal. Nous avons déja dit que ces tempéramens étoient au nombre de quatre, ſavoir, le chaud, le ſec, le froid & l'humide.

§. I. En général les perſonnes d'un tempérament chaud ont les cheveux blonds, épais & crépus. La partie blanche de l'œil laiſſe entrevoir des lacis de vaiſſeaux ſanguins aſſez conſidérables. Les caroncules lachrimales & les lévres ſont colorées d'un vermeil aſſez vif. La rougeur éclate ſur le viſage. Le pouls eſt élevé & fréquent, l'habitude du corps eſt maigre & robuſte. La peau eſt brûlante. Les vaiſſeaux ſont fermes, Du Tempérament chaud.

©BIUM

élaſtiques & capables de pouſſer avec force un ſang compact & ſalin.

Caractere des perſonnes de ce Tempérament.

Si nous conſiderons leur caractere, nous verrons que ces perſonnes ſont promptes & emportées ; mais leur colere eſt un feu qui s'éteint à l'inſtant, & qui laiſſe à peine quelques traces de ſon ardeur. Elles ſont bienfaiſantes, portées à rendre ſervice, douées d'un eſprit aſſez propre pour les ſciences, cependant ſujet à ſe rebuter dans les difficultés & dans les recherches. La vivacité & l'impatience produiſent cet effet & les obligent de ne s'attacher qu'aux Arts qui ne ſont que le produit d'un certain arrangement d'idées ou d'images, comme ſont l'Eloquence, la Poëſie, la Peinture, le Génie, l'Architecture, &c. Si nous pénétrons plus avant, nous les verrons agir ſans réflexion, audacieuſes, téméraires, laſcives & diſſolues.

Dans une telle complexion le ſang eſt ſalin, ſubtile & circule avec une certaine activité ; les fibres ſont très-irritables & toujours dans un certain degré de tenſion. De-là les idées vives, il eſt vrai, mais les vibrations excitées étant de peu de durée, l'impreſſion ſera paſſagere, ce qui occaſionnera cette légereté que l'on remarque dans les perſonnes de ce tempérament, ce qui rendra compte auſſi de cette colere auſſitôt éteinte qu'allumée & de ce courage porté juſqu'à la témérité, qui eſt l'effet ordinaire d'une imagination vive, impétueuſe & peu ſuivie de réflexions.

La liqueur prolifique dans ce tempérament a une grande activité. Les véſicules ſéminales picotées, & pour ainſi dire, irritées procurent dans les parties de la génération un influx conſidérable de fluide animal. Source de ce penchant à la laſciveté qui devient preſque inſurmontable dans les perſonnes de la complexion dont nous venons de parler.

Du Tempérament ſec.

§. II. La chaleur eſt ordinairement ſuivie de la ſéchereſſe : mais un tempérament peut être ſec ſans être chaud. Les vieillards en ſont un exemple : car leur complexion fait voir une ſéchereſſe aſſez conſidérable ſans chaleur. Nous pouvons donc aſſurer l'exiſtence d'un tempérament ſec, ſans y admettre cette chaleur du tempérament chaud. La confuſion que quelques-uns ont tâché d'apporter dans ces deux conſtitutions eſt donc inutile & frivole. Nous avouerons volontiers que ces deux complexions ſe reſſemblent en bien des points : mais cette reſſemblance n'empêche pas qu'elles ne ſoient réellement diſtinctes.

Dans le tempérament ſec, la maigreur eſt bien plus grande que dans le tempérament chaud. Les vaiſſeaux ſont plus compactes, plus étroits & plus élaſtiques. Les liqueurs ſont en plus petite quantité, plus dépouillées d'humidité & plus âcres.

Caractere des perſonnes d'un Tempérament ſec.

De-là les hommes doués d'un pareil tempérament ont l'eſprit plus léger & plus vif que les précédens, parce que l'activité des eſprits compenſe leur abondance, parce que la vigueur des vibrations des fibres compenſe cette eſpece de rigidité qu'elles auroient pû acquerir. Ils ſont prompts à ſe mettre en colere, à cauſe de la force avec laquelle toutes les impreſſions ſe font. Ils n'ont pas la mémoire heureuſe & ils oublient facilement ; parce que les puiſſances mouvantes qui doivent réïtérer les mêmes

mêmes oſcillations, n'ont pas aſſez d'énergie pour les renouveller dans le même nombre & avec la même vigueur, ce qui dépend de la réſiſtance des fibres plus grande que l'effort de ces puiſſances.

§. III. Le tempérament froid ſe reconnoît aux ſignes contraires du tempérament chaud. La peau eſt unie & ſans poils, les cheveux ſont fins & en petite quantité, le viſage eſt pâle, la groſſeur, la foibleſſe, la lenteur & le froid ſont l'appanage d'un corps qui s'enfle facilement. L'examen du mouvement des arteres fait appercevoir un pouls lent & tardif. Enfin par la combinaiſon du maintien extérieur on peut préſumer que les ſolides lâches & languiſſans pouſſent avec peu de vigueur des fluides aqueux & dénués de principes actifs. Du Tempérament froid.

L'infortune de l'eſprit ſuit de près celle du corps. La délicateſſe, la molleſſe; diſons plus, l'oiſiveté ſont la fin de tous les plaiſirs d'un homme de ce tempérament. La crainte, la timidité, les frayeurs ſont les paſſions qui aſſiégent ſon ame. Ce n'eſt point un de ces génies farouches que l'on n'oſe approcher: au contraire il eſt très-doux & très-complaiſant. Ce n'eſt pas un de ces génies dont le ſolide, ou le brillant raviſſent, c'eſt tout-au-plus une médiocrité ſupportable. Ce n'eſt point un de ces génies ſublimes qui tendent toujours au grand; la crainte de ſe gêner lui fait négliger les moyens propres à y parvenir & l'engage à ſe contenter du peu qu'il a, ou qu'il pourroit acquérir ſans peine. Tous ces phénoménes s'expliquent facilement après ce que nous venons de dire. Caractere des perſonnes d'un Tempérament froid.

§. IV. Si la bouffiſſure ſurvient & accompagne les ſimptômes déja énoncés, on peut aſſurer que c'eſt un tempérament humide. Dans cette complexion l'on eſt peu enclin à la colere, ou à la vengeance. On ne raiſonne point ſans peine ni embarras. L'imagination eſt lente, l'eſprit eſt rampant, preſque charnel & ne s'occupe que de choſes viles. On eſt mol, pareſſeux, dormeur, lâche & efféminé. Du Tempérament humide. Caractere des perſonnes d'un Tempérament humide.

Quelles vibrations doit-on attendre des fibres lâches? Quels mouvemens peut-on eſpérer d'un ſang ſéreux & qui manque d'activité? Tout ne peut être que ſans force & ſans énergie. Donc l'imagination ſera tardive, le raiſonnement embrouillé, le jugement peu certain, & la mémoire ingrate & infidéle. Voici en peu de mots toute la théorie qu'on peut donner ſur le tempérament humide qui ne différe qu'en quelques points de la complexion froide.

PARAGRAPHE II.

DES TEMPÉRAMENS COMPOSÉS.

NOUS avons déja dit qu'il y avoit quatre tempéramens compoſés, c'eſt-à-dire, quatre ſortes de tempéramens qui réſultoient de l'aſſemblage de deux qualités premieres. Le tempérament chaud & humide s'appelle ſanguin, celui qui eſt chaud & ſec, ſe nomme bilieux, celui qui eſt froid & humide, reçoit le ſur-nom de pituiteux; enfin la conſtitution

froide & ſéche, s'appelle mélancolique. C'eſt chacune de ces complexions que nous allons examiner en particulier.

Du Tempérament ſanguin.

§. I. Un corps peu garni de poils ordinairement blonds ou rouſſâtres, une habitude molle & graſſe, des vaiſſeaux étroits quoiqu'en aſſez grand nombre, ou des veines aſſez larges & remplies d'un ſang qui acheve ſon circuit avec facilité, la peau colorée d'un rouge peu chargé, ſont autant de marques qui dénotent un tempérament ſanguin. Le pouls eſt égal & modéré; les ſécrétions & les excrétions ſe font librement; l'appétit, la digeſtion & la nutrition ſe dérangent rarement. Dans cette complexion la pente au ſommeil eſt fort grande, & les ſanguins peuvent être placés après les phlegmatiques, ſi on les conſidere du côté de la facilité qu'ils ont à dormir.

Caractere des perſonnes d'un Tempérament ſanguin.

A l'égard du caractere, les ſanguins ſont braves, courageux & agiſſans; ils aiment le luxe, les plaiſirs & le repos; ils banniſſent les chagrins, les ſoucis & les inquiétudes; aimables & gracieux, ils ne cherchent qu'à mener une vie délicate & ſenſuelle. Mais dans le général, ce caractere ſe trouve quelquefois gâté par des vices aſſez laids lorſqu'ils ſont trop ſenſibles: ſouvent on y remarque la pétulance, la pente aux querelles, l'emportement, l'effronterie, l'impudence & la laſciveté.

Ce ſeroit une erreur que de croire qu'on puiſſe être homme, & ſans vice. Celui-là eſt le plus parfait qui a le moins de défauts. Il ne faut donc pas tant s'attacher aux difformités de ce tempérament, qu'aux beautés qui lui ſont propres. Cette heureuſe imagination, cet eſprit enjoué, cette facilité à s'exprimer, doivent ſans doute le faire regarder comme une de ces complexions qui nous diſpoſent le plus à la vie civile & à nous rendre propres pour la ſociété.

Sans multiplier ici des raiſonnemens que nous avons faits pluſieurs fois, on peut conclure par cette heureuſe habitude du corps & par cette aiſance avec laquelle circule le ſang, que les fibres des organes ſont exactement tendues, & que les eſprits en ſuffiſante quantité ſont pouſſés avec vigueur. De-là les idées promptes, le jugement vif & l'expreſſion aiſée. De-là la gaieté & l'enjouement. S'oppoſe-t-on quelques momens à cette humeur qui ſouffre difficilement la réſiſtance, tout-à-coup on entrevoit des manieres dures & emportées. C'eſt ainſi que du choc de l'acier contre un caillou, naiſſent des étincelles. Enfin ſi l'on ajoute à ces principes l'abondance d'une liqueur ſéminale, active, on expliquera facilement ce penchant aux plaiſirs charnels, qui eſt ſi violent dans ce tempérament. Nous en avons dit ſuffiſamment pour que chacun puiſſe ſuppléer par ſon ſavoir & ſon habileté à ce qui manque à ce précis.

Du Tempérament phlegmatique.

§. II. Les marques eſſentielles auſquelles on peut reconnoître les phlegmatiques, ſont des fibres molles & détendues, une bouffiſſure preſque générale, des vaiſſeaux d'un très-petit diamêtre & pleins d'un ſang abondant en féroſité, & qui accomplit ſa courſe d'un pas lent & meſuré.

Caractere

Si dans ce tempérament les fonctions du corps ſe font d'une maniere

foible & languiſſante, celles de l'eſprit n'en ſont pas plus actives pour cela. Vous ne trouverez point dans les phlegmatiques cette vivacité, ce piquant, cette ſubtilité de l'eſprit, ce ſublime, ce bon goût qui diſtingue du vulgaire : ils ſont de ces caracteres paiſibles, doux & tranquilles ; leur imagination eſt lente, leur mémoire eſt infidéle, & rarement Vénus les regarde-t-elle d'un œil favorable. des perſonnes phlegmatiques.

Il n'y a rien ici qui ne ſoit phyſique & méchanique. Tous ces effets partent du même principe. Dans ce tempérament le ſang eſt preſque limphatique. Que de conſéquences à tirer de cette cauſe ? De-là les ſels diſſous dans une trop grande quantité d'eau perdent toute leur force, & ne peuvent plus ſe faire ſentir ; de-là l'activité des ſoufres modérée & empêchée dans ſon action ; de-là les fibres amollies, lâches & détendues ; de-là l'inaction des vaiſſeaux ſur les humeurs, & la foibleſſe du choc des liquides contre les ſolides ; de-là le peu de reſſort des organes & la foibleſſe des impreſſions ; de-là l'imagination lente, la mémoire infidéle, la douceur innée, la tranquillité phyſique & la continence habituelle des phlegmatiques.

§. III. Dans le tempérament bilieux les fibres ſont plus rapprochées & plus élaſtiques, le diamêtre des vaiſſeaux plus grand, le ſang pouſſé avec plus de force & de vîteſſe que dans le tempérament ſanguin. Le ſang diviſé par l'action & la réaction des cauſes mouvantes, parvient facilement aux vaiſſeaux capillaires de la peau ; ce qui la fera paroître d'une couleur rouge, mais plus foncée que dans les ſanguins. La tranſpiration étant abondante, il eſt impoſſible qu'une partie de la matiere qui ſert à la nutrition, ne s'envole avec les autres parties qui s'évaporent ; de-là la maigreur des bilieux. Du tempérament bilieux.

Les perſonnes qui poſſedent un tel tempérament, ont l'eſprit grand, facile, pénétrant, & tout-à-fait propre pour les Sciences, de ſorte que l'on pourroit dire d'eux en faiſant encore alluſion à leurs tailles médiocres, ce que *Virgile* diſoit autrefois des Abeilles : il y a de grandes ames dans ces petits corps. On remarque dans cette conſtitution une certaine ſéchereſſe dans le ſang, qui doit maintenir les fibres dans un certain degré de vibratilité. Or c'eſt dans cette facilité des fibres à ſe mouvoir, que dépend cette aptitude à ſaiſir promptement les choſes, & à en pénétrer facilement la nature, ce qui eſt le caractere propre de la complexion bilieuſe. Caractere des perſonnes bilieuſes.

Pour finir ce portrait, il faut ajouter une ferme réſolution qui part plutôt de l'opiniâtreté que de la conſtance, & une colere qui prend plutôt ſon origine du tempérament que du ſujet capable d'aigrir. Le premier effet dépend de la vibratilité des fibres : alors l'objet eſt toujours repréſenté à l'eſprit dans le même point de vûe, & ſans jamais rien perdre de la force avec laquelle il imprime ou découvre en nous ſon image. On rapportera donc ce phénoméne à la durée & à l'intenſion des oſcillations des fibres & au renouvellement des mêmes oſcillations en quantité & en qualité. Pour le ſecond effet, il dépend de la ſeule force des motions

©BIUM

excitées. Il eſt vraiſemblable que les fibres étant très-vibratiles, les mouvemens ſeront très-vives; & qu'en conſéquence de ces mouvemens, l'ame ſera ſouvent affectée d'une maniere déſagréable; c'eſt ce qui lui fera concevoir des ſentimens de haine d'autant plus vifs pour les objets, qu'ils la choqueront d'une maniere plus ſenſible & plus outrageante. Ces diſpoſitions ſe trouvant dans les bilieux, on ne doit pas être ſurpris de les voir ſujets à un emportement prompt & durable.

Les perſonnes rouſſes ſont ordinairement de ce tempérament, mais pouſſé à ſon plus haut degré. Ainſi il n'eſt pas étonnant de les voir malignes, méchantes, fourbes, ruſées, intrigantes, parlant de tout & ſe mêlant de tout. On croiroit que *Juvenal* en a fait le portrait en parlant (*a*) de ce pauvre Grec auquel la faim donnoit tous les talens poſſibles. Dans ce ſeul homme vous trouviez un Grammairien, un Rhéteur, un Géometre, un Peintre, un Médecin, un Danſeur de corde, &c. Il étoit en un mot tout ce que vous vouliez qu'il fut.

On ſait par tradition que *Ronſart* étoit rouſſeau (*b*). Ce Poëte étoit d'un orgueil inſupportable, & tous ſes contemporains s'en plaignoient. Il s'imaginoit que la poëſie étoit née en France avec lui. Il regardoit le Parnaſſe avec les mêmes yeux qu'un Conquérant enviſage un pays qu'il vient de ſoumettre; il ſe croyoit en droit d'y renverſer tout & d'y établir de nouvelles loix. Malgré ces reproches il faut avouer qu'il y a de la grandeur & de la nobleſſe dans ſes himnes & dans ſes odes. Il avoit beaucoup de talens pour les vers liriques, & l'on peut dire ſans exagération, que *Ronſart* étoit un Poëte du premier mérite. Il étoit d'une complexion délicate. La goute & pluſieurs autres infirmités l'attaquérent dès la cinquantieme année de ſon âge; il n'eut plus depuis qu'une ſanté extrêmement languiſſante, fruit ordinaire d'une vie déréglée. *Voyez* la vie de *Pierre Ronſard* par *Claude Binet*.

Du Tempérament mélancolique.

§. IV. Les mélancoliques enfin ſont reconnoiſſables par des ſignes qui ne ſont point équivoques. Vous les verrez avec un teint brun ou d'une couleur jaune, les cheveux noirs, la peau rude, une maigreur extrême, les vaiſſeaux étroits & fermes, un ſang épais & viſqueux, dont les humeurs ne ſe ſéparent que très-difficilement. Toutes ces marques diſtinctives d'un tempérament mélancolique, ſont une ſuite néceſſaire de la nature groſſiere des molécules du ſang, de laquelle part auſſi ce génie particulier qui caractériſe cette complexion ſéche & froide.

Caractere des mélancoliques.

En effet, les mélancoliques ſont triſtes, réveurs, inquiets & craintifs. Quatre effets qui annoncent la cauſe énoncée ci-deſſus. Les vaiſſeaux étant étroits & les parties du ſang groſſieres, la circulation ne ſe fera

(*a*) Sat. 3. v. 72. *Martial* a auſſi peint (*lib.* 12. *Epig.* 44.) un certain *Zoïle* dont il dit qu'il avoit les cheveux roux & la barbe noire, qu'il étoit borgne & boiteux & que ce ſeroit un grand haſard s'il avoit le cœur bon.

Crine ruber, niger ore, brevis pede, lumine cæſus,
Rem magnam præſtas, Zoïle ſi bonus es.

(*b*) C'eſt apparemment parce que la plupart de ceux de cette famille naiſſoient roux, qu'ils eurent le ſurnom de *Rouſſart*, qu'on a depuis prononcé *Ronſart*. C'eſt la remarque de M. *De La Monnoie*, jugement des Savans de *Baillet*, tom. 4.

qu'avec peine dans les vaiſſeaux capillaires à cauſe de la proportion peu exacte des molécules du fluide qui doit entrer, & du diametre du canal qui doit recevoir. De-là l'effort de ces mêmes molécules; de-là la rénitence des parois du canal. L'action & la réaction ſe trouvent mutuellement répetées; c'eſt un choc conſécutif, c'eſt un combat perpétuel: or tout ceci ne peut s'accomplir qu'il n'y ait une douleur véritable, quoique ſourde, nous oſerions même dire inſenſible, parce que les organes ſont continuellement ébranlés par des mouvemens contraires à l'intégrité de l'œconomie animale. L'ame par rapport à ſon étroite liaiſon avec le corps, doit concevoir une vraie triſteſſe, être inquiette, & craindre ſa diſſociation.

Cette timidité & ce chagrin ne ſont pas d'auſſi grands maux qu'on pourroit ſe l'imaginer. Alors l'ame peu diſſipée par les objets qui l'environnent, ne s'occupe plus que d'utiles rêveries, & eſtime tout ſelon ſa juſte valeur (*b**) On voit auſſi pour l'ordinaire, les mélancoliques toujours penſifs & toujours abſorbés dans les méditations. Par le principe déja établi, l'on expliquera encore pourquoi les mélancoliques ſont les perſonnes les plus propres à réuſſir dans les ſciences abſtraites, profondes & de longue haleine. Cette continuité & cette force des oſcillations des fibres leur fourniſſent des idées juſtes, un raiſonnement ſain & un jugement exact. Ajoutez à tous ces avantages, une mémoire heureuſe & fidéle, & vous aurez les principaux traits du caractere qui appartient aux mélancoliques.

Sentiment des Anciens ſur la mélancolie.

Tous ces avantages ont fait dire à *Ariſtote* (*c*) que les grands perſonnages ſont de naturel mélancolique. Il cite pour exemple *Empedocle*, *Socrate* & *Platon*. *Plutarque* pour confirmer cette vérité, nomme *Liſandre*, qui fut le premier auquel les Grecs firent des ſacrifices & chanterent des himnes. *Marcuce* qui a recueilli ce que *Galien*, *Rufus*, *Poſſidonius* & pluſieurs autres Auteurs ont écrit ſur la mélancolie (*d*), ne manque pas de donner les éloges qui conviennent à la mélancolie naturelle. Il ſe trompe, il eſt vrai, ſur la cauſe prochaine qu'il dit après *Galien*, être la noirceur des eſprits. Nous ſommes ſurpris quayant reconnu un pareil principe, il entreprenne de réfuter *Averroës*, qui admettoit par la raiſon des contraires, la blancheur des eſprits pour produire la gaieté (*e*). Le tempérament mélancolique feroit l'ambition de bien des perſonnes, ſi malgré cet air ſombre qu'il répand ſur le viſage, il ne nous rendoit ſujets à une colere qui ne ſçait ce que c'eſt qu'oublier ou pardonner. Mais ce défaut eſt aſſez corrigé par cette irréſolution qui nous fait temporiſer & nous fait héſiter longtems avant de nous déterminer. Le parti eſt-il

Sentiment de Marcuce.

(*b**) *Cor ſapientum ubi triſtitia & cor ſtultorum ubi lætitia.* Eccleſ. cap. 27.

(*c*) *Cur homines qui ingenio claruerunt, vel in ſtudiis philoſophiæ, vel in republicâ adminiſtrandâ, vel in carmine pangendo, vel in artibus exercendis, melancholicos omnes fuiſſe videamus? . . . annis verò poſterioribus*, Empedoclem, Socratem, Platonem, *& alios complures viros inſignes hoc fuiſſe habitu novimus, atque etiam partem ordinis poëtarum ampliorem.* Ariſtoteles. *Problematum ſectio.* 30. *quæſt.* 1.

(*d*) *Quadripartitum melancholicum* Gaſparis Marcucii *nobilis Lucenſis Romæ* 1645.

(*e*) Idem. *Part.* 1. cap. 16.

une fois pris ? c'eſt une fermeté ſans égale, & une perſévérance immuable. En un mot, cette modération jointe à la frugalité & à la ſobriété, fait ſon panégyrique, auſſi-bien que cette honte de ſes erreurs & ce repentir des fautes paſſées qu'il inſpire. Nous pouvons donc aſſurer :

COROLLAIRE I.

Qu'en général il y a une infinité de tempéramens que l'on peut abſolument réduire à huit claſſes diſtinctes & réelles.

COROLLAIRE II.

Que la nature du tempérament tire ſon origine de la nature du ſang.

COROLLAIRE III.

Que la nature du ſang régle ſon mouvement.

COROLLAIRE IV.

Que le mouvement du ſang régle les mouvemens de l'ame, puiſqu'on vient de voir que la circulation libre, aiſée, rapide, diſpoſoit à la colere, à l'impatience, à la bravoure, à la témérité ; tandis qu'un circuit lent & difficile du ſang, nous rendoit triſtes, timides, irréſolus, craintifs, &c. (*f*).

COROLLAIRE V.

Que le pouvoir des tempéramens ne s'étend pas ſeulement ſur les corps & ſur les mœurs, mais qu'il diſpoſe encore à telle eſpece de génie, & donne plus ou moins d'aptitude pour telle ou telle ſcience.

COROLLAIRE VI.

Que les climats, le régime de vivre, l'éducation corporelle, ayant un pouvoir efficace ſur la nature du ſang, il eſt évident que ces cauſes doivent produire les mêmes effets ſur les tempéramens. Donc par ces cauſes méchaniques, on peut apporter un changement notable à ſon tempérament, l'altérer, peut-être même l'échanger ; donc l'on peut ſe procurer telle eſpece de caractere ou de génie ; donc l'on peut permuter un fond ingrat & ſtérile, avec un fond abondant & fécond ; donc les tempéramens ſont un moyen phyſique pour acquérir de l'eſprit, ou pour remédier à ſes vices.

(*f*) *Vid.* Fred. Hoffman. *lib.* 1. *ſect.* 1. *cap.* 9. §. 30.

CHAPITRE VII.

DU POUVOIR DU RÉGIME DE VIVRE SUR LES ESPRITS.

Effet du Régime de vivre ſur les eſprits.

VOYEZ ce laboureur accoutumé aux travaux les plus durs; cet homme qui ne ſe délaſſe de ſes fatigues que par d'autres tourmens; ce mercenaire, qui le front en ſueur ſe contente de vils légumes à ſes repas. On diroit que leurs ames s'épuiſent par les peines de leurs corps. C'eſt preſque toujours l'inſtinct qui les dirige. Si le génie paroît quelquefois, ce n'eſt que comme cet éclair qui ſort d'un nuage fort obſcur. Conſiderez maintenant cet homme délicat qui meſure ſon travail ſur ſes forces, ce citoyen des villes policées, qui choiſit des alimens auſſi agréables à ſon palais, que propres à ſa conſtitution, ces proſélites des ſciences, qui dans le ſein de la retraite compenſent par leurs veilles, l'exercice néceſſaire pour l'entretien de la vie & de la ſanté. C'eſt dans ces corps où la raiſon & le jugement jamais obſcurcis par les vapeurs des ſucs groſſiers & indigeſtes, & jamais éteints par l'épuiſement des forces, ſe montrent dans toute leur vigueur, & jouiſſent de tous leurs droits. Pouvoir étonnant du régime de vivre ſur les eſprits. Ce ſeroit en vain que l'on prétendroit le conteſter: l'expérience, maîtreſſe de tous les arts, & le ſceau de la vérité, tireroit bientôt de l'erreur. Faites abſtraction des climats, du ſexe, des tempéramens, de l'une & l'autre éducation, &c. vous trouverez quelques faces de l'eſprit, que le ſeul régime de vivre aura le pouvoir de colorer.

Autorité d'Hippocrate.

Ce n'eſt pas ici un dogme nouveau; c'eſt une vérité reçûe dans les ſiecles les plus reculés. Nous avons dans *Hippocrate*, une ſavante Diſſertation ſur cette matiere. L'on diroit volontiers que cet homme divin auroit connu auſſi bien les différens états de l'ame que ceux du corps. Nous ſerions trop longs, s'il falloit tranſcrire ici la Doctrine de ce ſage obſervateur ſur cet article; nous nous contenterons de copier quelques endroits qui ſervent à prouver notre thèſe. *Quod ſi*, dit-il (*a*), *recta adhibeatur victûs ratio, prudentiores & acutiores præter naturam evadant. His autem conducit ut victûs ratione quæ ad ignem magis accedat, utentur, & neque cibis, neque potionibus expleantur.* Après avoir examiné un autre tempérament, il ajoute: *Et hâc ſanè curâ ejuſmodi animus prudentiſſimus evaſerit: prudentis igitur & imprudentis animi hæc contemperatio cauſa eſt, velut à me ſcriptum eſt, victûs tamen ratione melior & deterior fieri poteſt.* Telle fut la façon de penſer de ce ſavant Médecin ſur le régime de vivre;

(*a*) *Lib. 1. de ſalubri victûs ratione, ſub fin.*

©BIUM

laquelle fut adoptée par *Socrate*, par *Platon*, par *Xenophon*, par *Galien* & par tous les autres Philoſophes qui ont vécu après lui (*b*).

Nous examinerons dans ce Chapitre ce que peuvent ſur l'eſprit les alimens, l'exercice & le repos, les récrémens & les excrémens, la veille & le ſommeil. Toutes ces choſes non naturelles entrent dans le régime de vivre (*c*), & ſont les ſeules dont il nous reſte à parler, puiſque nous avons ſuffiſamment diſcuté les propriétés de l'air ſur l'eſprit en parlant des climats & des ſaiſons, & que nous avons décrit les effets des paſſions en traitant de la volonté.

ARTICLE I.

DES ALIMENS.

Néceſſité de la nourriture & de la boiſſon.

DE l'action & de la réaction continuelle des ſolides & des fluides du corps humain, il doit s'en ſuivre néceſſairement le détriment des uns & la diſſipation des autres. La nature, cette mere ſage & prévoyante, nous offre des alimens tant ſolides que liquides, pour réparer ces pertes. Lorſqu'il s'agit d'en faire uſage non ſeulement pour maintenir nos corps dans un état ſain, ou pour les rétablir lorſqu'ils ſont attaqués de maladies, mais encore pour procurer quelques avantages à l'eſprit, ou le conſerver dans la même aſſiéte, l'on doit examiner ſcrupuleuſement la quantité & la qualité de la nourriture & de la boiſſon que l'on prend. Nous allons propoſer notre ſentiment ſur chacun de ces chefs aſſez intéreſſans pour mériter de notre part quelques détails.

PARAGRAPHE PREMIER.

DE LA QUANTITÉ DES ALIMENS.

ON peut diviſer les alimens en deux claſſes générales; c'eſt-à-dire, en alimens ſolides & en alimens liquides. C'eſt de leur juſte quantité que dépend l'intégrité de toutes les fonctions tant vitales & naturelles, qu'animales. Cette quantité doit être proportionnée à l'âge, au ſexe, aux forces, aux ſaiſons, au tempérament, à l'exercice & au tems. Il y a même encore une proportion à garder entre le boire & le manger, ſans laquelle il eſt difficile de fournir au corps une exacte réparation.

(*b*) Plato, *lib.* 2. & 5. *de legibus, affirmat plurimum momenti ad perveſtiganda hominum ingenia victûs rationem adferre ſolere. Idem prorſùs* Galenus, *lib. de cibis boni & mali ſucci.* Item, *lib. Quod animi mores, corporis temp. ſeq. cap.* 9. Averroës, *lib.* 5. *collectan. cap.* 32. Plinius, *lib.* 11. *cap.* 37. Cælius Rhodiginus, *lib.* 3. *cap.* 13. Marſilius Ficinus, *lib. de ſanitate tuendâ.* Ant. Zara, *Anat. ingenior. ſect.* 1. *membr.* 6.

(*c*) *Sex ſunt res non naturales:* 1. *aër*, 2. *cibus & potus*, 3. *motus & quies*, 4. *animi affectus*, 5. *retenta, excreta*, 6. *ſomnus, vigiliæ. Hoc nomine donatæ, quia uſu vel abuſu, bonæ naturales, aut malæ contra naturales fieri queunt.* Boëthaave, *inſtit. med.* n. 745.

TITRE

TITRE PREMIER.

DE LA QUANTITÉ DES ALIMENS SOLIDES.

En général la quantité des alimens ſolides doit toujours être médiocre. La ſobriété eſt une de ces vertus qui conduit certainement à la perfection de l'entendement. La crapule au contraire, l'affoiblit, le gâte & ſouvent même l'éteint. L'eſtomac peu chargé de nourriture, a bientôt diſſout par l'action de ſes ſucs le peu qu'on lui a confié. Toutes les parties du chile qui paſſent dans le ſang ſont ſuffiſamment travaillées. Il ne reſte rien dans les premieres voies qui puiſſe troubler une ſeconde digeſtion. Rien ne peut donc gêner alors ni les fonctions du corps, ni l'action de l'ame. L'eſtomac au contraire eſt-il ſurchargé d'alimens? il n'exécute ſon devoir qu'avec peine. Un chile épais, mal travaillé, quelquefois aigri, paſſe dans les veines, & y cauſe un trouble qu'il eſt ſouvent bien difficile d'appaiſer. Alors l'ame languit & ſemble être aſſoupie par les fumées des viandes & des mets que la volupté à préparé, & que la gourmandiſe a fait dévorer. Il eſt des peuples qui ſe contentent de peu, & dont la frugalité devroit nous ſervir d'exemple. Ils vivent plus longtems que nous, ils jouiſſent d'une meilleure ſanté & ſont plus robuſtes, plus agiles, plus ingénieux, & plus infatigables que ceux qui ſont moins tempérans. Les Allemands toujours voraces & toujours inſatiables, craignent de mourir de faim, s'ils ne ſe rempliſſent de viandes, & appréhendent de mourir de ſoif, s'ils ne boivent à la Grecque. C'eſt cette maniere de vivre qui donne à la plupart des peuples du Nord cette rudeſſe dans leurs mœurs, & cet engourdiſſement dans leur eſprit.

Celui qu'un noble eſprit anime
A s'élever juſqu'au ſublime,
Doit ſuivre avec auſtérité
Les loix de la frugalité.
Qu'il ſe garde d'aller en lâche paraſite,
A la table des Grands encenſer leur mérite.
Qu'il évite avec ſoin les débauchés fameux;
Le vin que l'on boit avec eux
Offuſque de l'eſprit cette chaleur ſubtile (*d*).

C'eſt *Pétrone* qui parle ici, & ce Romain voluptueux doit être écouté lorſqu'il recommande la modération dans les plaiſirs. Ce que nous venons de dire, on doit ſeulement l'entendre de la tempérance, & non pas d'une diéte trop ſévere. Nos corps qui tranſpirent continuellement, ont

(*d*) *Artis ſeveræ ſi quis amat effectus*
Mentemque magnis applicat, &c. | Tit. Petron. *Satyric.*

beſoin d'une réparation continuelle ; ſans elle ils ſeroient bientôt détruits : ſemblables au feu qui ne vit que par le détriment d'autres corps, & qui s'éteint ſi l'on ne lui fournit ſa proie ordinaire. Par l'abſtinence trop rigide les eſprits ſe trouvent en très-petite quantité, & les fibres dans un tel état de langueur qu'à peine l'ame peut-elle exercer aucune de ſes fonctions.

On nous objectera peut-être que la faim rend ingénieux. *Nova artificia fames edocuit* (*e*). Cette objection n'eſt vraie que dans un certain ſens : car il faut diſtinguer la faim paſſagere d'une faim preſque continuelle, telle que peut être l'abſtinence abſolue dont nous parlions dans l'inſtant. Il faut encore diſtinguer ce génie propre aux ruſes que donne l'appréhenſion de mourir de faim, de cette aptitude aux ſciences, qui naît du concours de mille cauſes différentes. Ici ce ne ſont que les derniers efforts d'une machine prête à ſe déranger, ou qui craint ſa deſtruction : là c'eſt un arrangement & un ordre permanent. On compareroit avec raiſon tout ce à quoi peut nous engager la faim paſſagere à ces mouvemens que fait faire la nature ſans que nous y faſſions réflexion. Tels ſont ceux d'un homme qui chancelle & qui eſt prêt à tomber. Sans qu'il faſſe attention que c'eſt le défaut d'équilibre qui ſera la cauſe de cette chûte, il porte un pied, ou un bras, la tête même en avant, ou en arriere pour reſtituer l'équilibre où il manque. Tels ſont ceux d'un homme qui appercevant quelque corps dur qui vient le frapper à la tête, préſente ſon bras pour le parer, ſans y réfléchir dans ce moment ; aimant mieux que ſon bras reçoive l'impreſſion du coup, que ſa tête dont les bleſſures ſont plus dangereuſes. Ou bien il ſe retire en arriere, quoiqu'il ne faſſe pas pour lors attention que la force diminuera d'autant plus, que le corps aura plus de chemin à parcourir. On peut auſſi ajouter que dans la faim paſſagere les eſprits ne manquent pas encore & qu'ils ſont en aſſez grande quantité. L'eſtomac ſeul ſouffre dans ces momens & les autres parties du corps ont encore beaucoup de vigueur. Au lieu que dans cette diéte ſévere dont nous venons de parler, les eſprits ſont en très-petite quantité. D'ailleurs il ne s'agit pas ici de vibrations momentanées, telles qu'il en faudroit pour imaginer quelque ſubtilité : mais il s'agit d'oſcillations conſtantes, durables & marquées, en un mot telles qu'elles ſont néceſſaires aux perſonnes qui veulent faire un uſage ſuivi de leurs idées. Ces oſcillations ne peuvent pas exiſter pendant l'abſtinence abſolue (*f*).

Nous diſons donc que ſi l'on ſait ſe preſcrire la juſte quantité d'alimens qui convient à ſon corps, laquelle a été miſe par *Hippocrate* en propor-

(*e*) Senec. *Epiſt.* 15.

Famem fuiſſe ſuſpicor matrem mihi . . .
Nam illa omnes artes edocet ubi quem attigit.

Plaut. *Stichi Act.* 1. *Scen.* 3.

Omnia novit
Græculus eſuriens, in cœlum juſſeris, ibit.

Juvenal. *Sat.* 3. v. 77.

Vid. etiam Auli Perſii *Prologum.*

(*f*) *Commodo enim alimento ammixto, ſtabilior longè animus evadit, quàm alimenti indigens.* Hipp. *De victûs ratione.*

©BIUM

tion avec l'exercice (*g*), & par le célèbre *Sanctorius* en proportion avec la diſſipation, ce qui revient au même, les digeſtions doivent ſe bien faire, le ſang être d'une bonne nature & le ſuc nerveux en ſuffiſante quantité. Les ſolides acquéreront une groſſeur proportionnée & une tenſion exacte. Diſpoſition tout-à-fait convenable à celle que nous requérons pour le libre exercice des fonctions de l'ame. Nous ne pouvons nous empêcher de propoſer pour exemple *Socrate*, qui s'étoit accoutumé à une vie ſi ſobre, qu'il croyoit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité qu'on ſe contentoit de moins de choſes (*h*). *Platon* étoit auſſi un exemple de ſobriété (*i*). Tout le monde loue la tempérance de *Caton*, & chacun ſait qu'il parvint à un tel degré d'éloquence, qu'on l'appelloit le *Demoſthene* Romain. Le Poëte & l'Orateur les plus eſtimés & les plus eſtimables, *Virgile* & *Ciceron*, étoient d'une ſobriété ſans égale (*k*). *Galien* ce ſubtile Péripatéticien & ce fameux Commentateur d'*Hippocrate*, fut ſi ſobre qu'il parvint à une extrême vieilleſſe ſans avoir eu aucune grande maladie. Il obſervoit un régime ſi exact qu'il n'a jamais ni trop mangé ni trop bû, ce qui lui procura une ſanté non ſeulement continuelle, mais auſſi ce qui lui donna une haleine douce & fort ſuave & une grande préſence d'eſprit juſqu'à la fin de ſes jours (*l*). *Gaſſendi*, ce célèbre Philoſophe, étoit très-ſobre (*m*). *Barthole*, ce fameux Juriſconſulte, peſoit ſes alimens & meſuroit ſa boiſſon, afin d'avoir toujours l'eſprit égal & toujours bien diſpoſé. Les avantages que la ſobriété procure à l'eſprit ſont donc réels, & le point où ſe trouve cette vertu eſt le milieu qui eſt entre la crapule (*n*) & l'abſtinence abſolue (*o*).

Louis Cornaro, Vénitien, nous a laiſſé un traité de la ſobriété. C'eſt par le moyen de cette vertu qu'il parvint à une extrême vieilleſſe & qu'il conſerva juſqu'à la mort la fineſſe & la vivacité de ſes ſens. Auſſi ne manque-t-il pas de faire un éloge complet de cette vertu qui préſerve nos corps de mille infirmités, & qui donne plus de vigueur à notre eſprit. C'eſt de cette ſource pure, dit-il, que naiſſent la vie, la ſanté, l'allégreſſe, l'application à l'étude des choſes honnêtes, & les actions

(*g*) *Si enim inventa fuerit præter hæc cujuſque naturæ conveniens ciborum menſura & laborum numerus, ita ut neque ſuprà, neque infrà modum excedat, inveniri exactè poterit in hominibus ſanitas.* lib. 1. de victûs ratione. Il ajoute encore *Videndum eſt num cibus labores ſuperet, aut labores cibos, an verò moderatè inter ſe habeant. Utrumcunque enim ſuperetur, indè morbi oriuntur .... qui comedit niſi etiam labore ſe exerceat ſanus eſſe nequit.*

(*h*) Xenophon *memorab. lib.* 1. *pag.* 731. Diog. Laërt. *lib.* 2. *in vitâ Socratis.* Hiſtoire Ancienne par M. *Rollin*, liv. 9. chap. 4. §. 1.

(*i*) *Vixit autem cælebs & ſobrius admodum.* Platonis *vita auctore* Marſilio ficino.

(*k*) *Cibi, vinique minimi.* Tit. Claud. Donatus *in vitâ.* P. Virgilii Maronis. Voyez auſſi la Vie de Ciceron, liv. 12 *jam cit.*

(*l*) Cælius Rhodiginus *lectionum antiquarum. lib.* 16. *cap.* 40.

(*m*) Lettres de Guy Patin. tom. 1. lettre 17.

(*n*) *Immodici ſenſus perturbat copia cibi*
Indè quis enumeret quot mala proveniant;
Corporis exhaurit virtutem animique vigorem
Opprimit, ingenium ſtrangulat atque necat.
Schol. Salernit.

(*o*) *Quantum decedit cibo & potui tantum decedit ſpiritibus & viribus, quantum ſpiritibus tantum ſtudiis.* Wedelius *de Diætâ litteratorum. Non temerè tamen cibo & potui aliquid demendum eſt, ſed ipſo ſatiendum corpus, non onerandum, ut ſpiritus ad ſtudia neceſſarii reficiantur, & aptè illud reſarciatur ac reſtauretur, quod tùm caloris vi, tùm aëris circumfuſi neceſſitate diſſipatum à corpore fuit.* Frid. Hoffmannus *de prolongandâ litteratorum vitâ cap.* 5.

Médecine de l'esprit - page 179 sur 375

©BIUM

dignes d'une belle ame. La réplétion, la ſatiété, la crapule, les humeurs ſuperflues, les vapeurs nuiſibles, les intempéries, les fievres, les douleurs, les ennuis, les périls de la mort s'enfuient devant elle comme les petits nuages devant le ſoleil. Par ſa beauté elle attire les eſprits généreux, elle promet à tous la conſervation d'une vie douce & longue. Par la facilité dont elle eſt accompagnée elle invite chacun à obtenir des victoires ſans beaucoup de travail. Enfin elle eſt la bénigne conſervatrice de la ſanté du riche comme du pauvre, de l'homme comme de la femme, du vieillard comme des jeunes gens. Elle enſeigne la modeſtie au riche, l'économie au pauvre, au mari la continence, à la femme la chaſteté, au vieillard les moyens de ſe défendre de la mort, aux jeunes gens la maniere de s'aſſurer une longue vie. La ſobriété épure les ſens, rend le corps agile, l'entendement vif, l'eſprit prompt, la mémoire bonne, les mouvemens ſouples, les actions faciles. Par elle l'ame comme dégagée de la matiere qui l'embarraſſe, jouit de ſa pleine liberté, le ſang circule librement, une chaleur douce & tempérée eſt le fruit qui en réſulte. Enfin toutes nos puiſſances par un ordre très-beau conſervent un ordre très-beau.

Cornaro ſe cite lui-même comme une preuve authentique de ce qu'il avance. Ma vieilleſſe, ajoute-t-il, eſt préférable en tout à la jeuneſſe & à la vieilleſſe d'un autre, parce que la ſobriété l'ayant rendue exempte des troubles de l'ame & des maladies du corps, elle ne ſe reſſent pas des incommodités dont une infinité de jeunes gens & de vieillards languiſſans ſont aſſaillis. Pour faire comprendre combien je ſuis ſain de corps & d'eſprit, on peut remarquer qu'ayant quatre-vingt trois ans j'aurois compoſé une Comédie auſſi gaie & auſſi pleine de plaiſanteries & de bons mots, que le jeune homme le plus jovial auroit pû le faire. Dois-je donc être eſtimé moins heureux & plus foible de jugement, que ce Poëte Grec qui compoſa une Tragédie à l'âge de ſoixante-treize ans; ouvrage dont le ſtile ſérieux convient beaucoup mieux aux vieillards que le ſtile enjoué de la Comédie. Afin que rien ne manque au contentement de ma vieilleſſe, j'ai toujours devant les yeux comme un certain objet de l'immortalité en la ſucceſſion de ma poſtérité. Je trouve chez moi onze garçons nés d'une même mere, très-vigoureux & très-propres aux belles lettres. C'eſt avec plaiſir que je les entens chanter, & c'eſt avec le même plaiſir que je mêle ſouvent ma voix avec la leur, ma voix étant plus claire & plus harmonieuſe qu'elle n'étoit auparavant.

On nous pardonnera une citation auſſi longue, elle doit ſervir d'exemple du nerf des penſées & de l'élocution d'un homme qui a atteint un âge fort avancé par la ſobriété. Ce livre de *Cornaro* a été traduit en Latin par *Leonard Leſſius* qui a accompagné d'un commentaire ſa traduction (*p*). C'eſt ainſi qu'il apprécie les avantages de la ſobriété. Cette

(*p*) *Traité du Régime de vivre pour la conſervation de la ſanté du corps & de l'ame juſqu'à une extréme vieilleſſe.* Traduction Françoiſe du Latin du R. P. *Leonard Leſſius* de la Compagnie de Jeſus; par *Sebaſtien Hardy* Pariſien, ſieur de la Tabaize & Receveur des Aides & Tailles du Mans. *Paris.* 1623.

vertu, dit-il, chaſſe les maladies, rend le corps agile, ſain & pur, l'exempte de toute infection, donne une longue vie, rafine notre goût, conſerve nos ſens & notre mémoire, aiguiſe nos eſprits, maitriſe nos paſſions, bannit loin de nous la colere & les ennuis, rabat les efforts de la concupiſcence. Enfin elle remplit l'ame & le corps de pluſieurs biens, enſorte que ce ſeroit avec juſtice qu'on l'appelleroit mere de la gaieté, de la ſageſſe, & de toutes les vertus.

L'intempérance au contraire charge l'eſtomac, détruit la ſanté, introduit les maladies, rend le corps ſale & plein d'excrémens, excite à la paillardiſe, aſſujettit l'ame aux paſſions, émouſſe les ſens, affoiblit la mémoire, obſcurcit l'imagination & le jugement, rend ſtupide & moins propre à l'exercice de toutes les fonctions animales.

Ces traités particuliers confirment les regles générales que nous avons donné en parlant de la tempérance, lorſque nous avons fait voir qu'elle tendoit à la perfection de l'entendement. Ce qui fait voir en même tems que ſi un ſeul des principes que nous avons établi pour l'avantage de l'eſprit, peut procurer par lui-même un ſi grand nombre de ſecours, combien à plus forte raiſon la complexion de pluſieurs principes qui tendent au même but, & dont l'étendue n'eſt pas limitée.

TITRE SECOND.

DE LA QUANTITÉ DES ALIMENS LIQUIDES.

LA néceſſité de boire eſt aſſez prouvée par la quantité de nos fluides, qui ſurpaſſe de beaucoup celle des ſolides, & par cette facilité que les liqueurs ont à s'exhaler. Mais quelle doit être la quantité de la boiſſon? C'eſt ce qu'il s'agit d'examiner.

La juſte proportion que l'on doit établir entre le boire & le manger, doit être la regle que l'on doit ſuivre. De ſorte qu'une perſonne qui mange beaucoup, doit boire beaucoup; de même qu'une perſonne qui mange moins, doit boire moins. Cependant comme dans la compoſition de nos corps il entre plus de matiere fluide que de ſolide, il paroît que la boiſſon doit ſurpaſſer en quantité la nourriture ſolide. C'eſt une choſe à laquelle les perſonnes appliquées à l'étude ne font pas aſſez d'attention, & c'eſt auſſi une des cauſes principales pour laquelle elles ſont ſi ſujettes à la mélancolie

La quantité de la boiſſon doit encore être reglée ſur la qualité de la liqueur. On ne boit pas dans la même proportion l'eau, le vin, la bierre, l'eau-de-vie, &c. Il faut de plus avoir égard au tempérament, à l'âge, à la ſaiſon : de l'eau pure ſeroit nuiſible à un eſtomac froid, à un corps pituiteux, à un homme d'un tempérament phlegmatique, dans une ſaiſon ou dans un lieu trop humide. Le vin qui conviendroit dans ces cas, ſeroit contraire à ces conſtitutions vives & qui ont beaucoup de feu, aux enfans, aux jeunes gens, à ceux qui s'exercent beaucoup, ſur-tout l'Eté, ou

dans un lieu fort ſec. La bierre feroit mal à ces perſonnes dans leſquelles elle fermente, s'aigrit & produit beaucoup de vents; tandis qu'elle eſt ſalutaire à ceux auſquels elle donne la liberté du ventre, provoque les urines, & fournit au ſang une grande abondance de ſucs nourriciers. Mais nous réſervons tous ces détails pour l'article où nous parlerons de la qualité des boiſſons; nous y ferons voir en même tems ce qui peut en réſulter pour l'eſprit.

PARAGRAPHE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS.

COMME il y a une infinité d'alimens tant ſolides que liquides, nous ne parlerons que des alimens les plus uſités, & de leurs propriétés à l'égard des fonctions de l'ame : car ce ſeroit vouloir écrire d'amples volumes, que de prétendre examiner toutes les qualités de chacun en particulier.

TITRE PREMIER.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS SOLIDES.

LES alimens ſolides ſont ou ſimples, ou compoſés. Les ſimples ſont ceux que les hommes mangent tels que la nature leur préſente, ou ſans autre préparation que la cuiſſon. Les compoſés ſont ceux qu'un art plus rafiné a joint à différens mixtes, ſoit pour en augmenter la ſaveur, ſoit pour plaire davantage au goût.

MEMBRE I.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS SOLIDES SIMPLES.

TROIS regnes fourniſſent nos alimens ſolides ſimples. C'eſt ainſi qu'il a plû à nos peres d'appeller les ſources où nous puiſons notre nourriture. Les végétaux, les animaux & les minéraux; c'eſt-à-dire, les plantes, les viandes & les ſels ſont les objets auſquels nous avons recours lorſqu'il s'agit de ſatisfaire notre faim.

Du regne végétal. Le pain.

§. I. D'abord ſe préſente le regne végétal. Le pain étant la nourriture la plus ordinaire, nous conſeillons de faire uſage de celui qui eſt fait avec la farine de froment la plus pure, & qui a bien fermenté. Les autres ſortes de pain donnent un chile plus groſſier; par conſéquent ſont moins propres à fournir cette matiere déliee qui ſe filtre dans le cerveau & que les nerfs ſucent pour donner la vie, la force, la vivacité à l'animal.

Les légumes.

Les légumes ſont encore des alimens très-communs. En général nous les condamnons tous comme fourniſſant un ſuc trop épais. *Pithagore*, à ce qu'on prétend, défendit à ſes éleves de manger des féves parce

qu'elles nuiſoient à l'entendement & à la tranquillité d'un eſprit qui cherche la vérité (*q*). Les haricots & les pois peuvent bien nourrir les corps : mais les puiſſances de l'ame ſont comme enchaînées par ces alimens trop terreſtres. Nous rejettons également la lentille, quoique le Poëte *Sopater* fût ſurnommé lenticulaire (*r*) à cauſe qu'il aimoit beaucoup ce légume. C'eſt un fait particulier dont on ne peut rien conclure pour le général.

Les plantes aromatiques que l'on regarde comme céphaliques dans l'uſage, ne peuvent qu'animer la circulation & aiguiſer les eſprits. Telles ſont le poivre, le geroſle, la muſcade, le thin, le ſerpolet, la ſarriette, l'origan, le laurier, le romarin, le baſilic, &c. Les plantes ſtomachiques doivent auſſi procurer le même effet. On peut ranger dans cette claſſe l'abſinthe, le baume, l'eſtragon, le perſil, le cerfeuil, la chicorée, la ſauge, & les plantes carminatives, telles que l'anis, la coriandre, le chirouis, la carotte, le panais, &c. Les plantes échauffantes.

Les plantes rafraîchiſſantes doivent avoir un effet contraire, puiſqu'elles rallentiſſent les mouvemens du ſang & diminuent la force tonique des fibres. Telles ſont la laitue, l'oſeille, le pourpier, la citrouille, le concombre, le melon, les ceriſes, les fraiſes, les framboiſes, les mûres & tous les fruits aigrelets. Les herbes émollientes approchent beaucoup de la nature de celles-ci, comme, par exemple, les épinars, la poirée, l'arroche, les choux, &c. Elles doivent être rangées dans la même claſſe & produire le même effet. Dans le cours de cet Ouvrage nous parlerons plus en particulier de quelques-unes de ces plantes ; il ſuffiſoit pour le préſent de les montrer ſous un point de vue général, afin d'éviter la longueur, les répétitions & l'ennui qu'occaſionnent ordinairement ces ſortes de détails. Les plantes rafraîchiſſantes.

§. II. Nous paſſons donc aux alimens que fournit le regne animal. On doit regarder la chair de porc comme trop nourriſſante. Les Athlétes s'en ſervoient autrefois pour devenir extrêmement robuſtes. Mais toutes les extrêmités ſont vices. Par cette nourriture trop abondante, les fibres deviennent trop groſſieres & moins mobiles. Les Prêtres d'Iſis, dit *Plutarque* (*s*), cherchent à ne point devenir trop gras & tâchent que leurs ames ſoient renfermées dans des corps légers & diſpos, afin que la partie divine ne ſoit pas opprimée, ni accablée par le poids & la forme de celle qui eſt mortelle. La chair de porc étant de difficile digeſtion, elle ne peut convenir qu'aux perſonnes robuſtes & accoutumées à la fatigue ; tandis qu'elle ſeroit nuiſible aux gens de cabinet, dont l'eſtomac foible & pareſſeux pour l'ordinaire, peut à peine digérer les meilleurs alimens. Cette qualité ſi nourriſſante ne peut provenir que d'un ſuc lent & viſqueux, & par conſéquent incapable de produire un chile d'une bonne nature. Du regne animal. Le porc.

Quoique la chair de porc n'approche des tables les mieux ſervies, Des prépa-

(*q*) Tullius *lib.* 2. *de divinat.*
(*r*) σάχος *apud* A. Gellium *lib.* 4. *cap.* 11.
(*s*) De Iſide & Oſiride.

ra-ions du porc. qu'endurcie à la fumée, ou bien ſalée & épicée, elle n'en eſt pas pour cela plus eſtimable : au contraire elle eſt encore plus préjudiciable à la ſanté. Elle procure alors aux humeurs une âcreté muriatique qui doit nuire à l'intégrité des fonctions. Ainſi banniſſez de vos repas, les jambons, les andouilles, les ſauciſſes & les autres préparations du cochon, ſi vous voulez jouir de la vigueur de cette condition dans laquelle l'idée qu'on ſe forme des choſes eſt la plus intime.

Le bœuf & le veau. La viande de bœuf eſt un aliment que l'on ſert par tout. Le ſuc en eſt moins groſſier que de celle du porc : mais elle n'a pas encore cette fineſſe propre à entretenir les fibrilles dans leur délicateſſe, & le ſuc nerveux dans une fluidité parfaite. Le veau eſt bien plus capable de remplir cette double indication, & par conſéquent bien plus eſtimable de ce côté.

..e mouton, les brebis, les agneaux. Les moutons, comme plus ſulphureux, doivent fournir des eſprits plus vifs. La chair des brebis eſt trop coriaſſe & trop malaiſée à digérer : celle des agneaux eſt beaucoup plus tendre & par conſéquent préférable.

Le lievre, les lapins. Les Anciens eſtimoient beaucoup le liévre, & le préféroient à toutes les autres viandes. Une ſeule choſe les retenoit dans l'uſage qu'ils en faiſoient. C'eſt qu'il engendre, diſoient-ils, un ſang mélancolique. Cette raiſon ſeroit trop frivole pour s'abſtenir du liévre, ſi par le régime de vivre on vouloit tendre à une plus grande perfection dans l'exercice des fonctions animales : au contraire ce ſeroit un motif plus preſſant pour en faire uſage, puiſque la mélancolie nous diſpoſe à un certain recueillement intérieur dans lequel nous appercevons plus immédiatement les actions combinées des deux ſubſtances hètérogènes de notre être. Les lapins de garenne ſont d'une qualité aſſez ſemblable à celle des liévres. Les lapins nourris dans les villes ſont moins eſtimés.

La volaille, les œufs. La volaille paroît remporter le prix ſur tous les autres alimens lorſqu'il s'agit d'obtenir une certaine conſtitution où l'ame puiſſe déployer ſes facultés avec la plus grande liberté poſſible. Les poulets, les chapons, les pigeons, la perdrix, la caille, la grive, les allouettes, la bécaſſe, le faiſan tiennent le premier rang. Les oies, les canards tant ſauvages que domeſtiques, les dindes, ayant une chair d'un tiſſu plus compact, viennent après. On peut encore ranger ici les œufs qui ſont un aliment de facile digeſtion & qui fourniſſent au corps une ſuffiſante réparation pour les pertes qu'il auroit pû faire.

Les poiſſons. Ce ſeroit ici le lieu d'examiner les différens vivres que nous donnent les mers, les fleuves & les étangs : mais ce ſeroit nous jetter dans des diſſertations de longue haleine, & qui deviendroient fatiguantes par les diſcuſſions dans leſquelles il faudroit entrer. Nous nous contenterons de dire en général que les poiſſons ſont peu favorables à la digeſtion, ſoit parceque les uns ſont coriaſſes, ſoit parceque les autres ſont viſqueux. D'ailleurs il y en a beaucoup dont on ne peut retirer qu'un ſuc aqueux, & par conſéquent peu capable de ſervir à la nourriture des corps, ou à une plus grande activité dans les fonctions animales.

§. III.

©BIUM

§. III. Le regne minéral nous offre les ſels qui ſont plutôt aſſaiſonnemens qu'alimens. Nous voulons que l'uſage en ſoit modéré. Alors les digeſtions en ſeront plus promptes, les liqueurs plus actives & les fibres plus élaſtiques; par conſéquent, l'eſprit bien plus libre dans toutes ſes opérations.

Du regne minéral. Le ſel.

En réfléchiſſant ſur ce que nous venons de dire ſur la qualité des alimens ſolides ſimples, on en peut tirer deux conſéquences très-vraies pour la qualité de tous les alimens relative à l'eſprit. La premiere c'eſt que les alimens groſſiers engendrent des humeurs épaiſſes & des eſprits peu déliés, & que les nourritures plus délicates fourniſſent au contraire des ſucs plus rafinés. La ſeconde c'eſt que les alimens de facile digeſtion donnent un ſang plus ſubtil & des ſucs plus épurés, & par conſéquent plus convenables aux perſonnes qui s'adonnent aux ſciences, ou qui menent une vie ſédentaire.

Concluſions ſur la qualité des alimens relative à l'eſprit.

MEMBRE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS SOLIDES COMPOSÉS.

PARMI ceux qui ont examiné avec le plus de ſoin les moyens qui paroiſſent les plus efficaces pour conſerver la ſanté, il s'en trouve qui poſent un principe auquel ils donnent autant d'étendue qu'aux regles générales que nous venons d'établir. Les alimens les plus ſimples, diſent-ils, ſont les meilleurs. Par cette loi ils condamnent tous les ragoûts, tous les mets que la délicateſſe ou la luxure ont inventés; en un mot, tous les alimens compoſés où les trois regnes confondus enſemble ne connoiſſent plus de maîtres que le goût ou l'appétit.

Pluſieurs Médecins condamnent les alimens ſolides compoſés.

Outre que cette loi ne ſeroit point favorable pour l'eſprit, elle n'eſt pas encore exacte pour la ſanté des corps. Les motifs qui ont fait proſcrire le régime de vivre varié, ſont fort bons; mais les objections qu'on a fait contre lui ne ſont pas ſans replique. *Hippocrate* (*t*), apporte pour raiſon que par ce régime l'on mange beaucoup plus, & que la digeſtion ſe faiſant en différens tems à cauſe de la diverſe nature des alimens, il doit s'exciter de grands troubles dans l'eſtomac.

A cela nous répondons qu'il y a un milieu dans tout, que tout eſt relatif, & qu'en général un homme qui uſera modérément des alimens compoſés, ſe portera mieux qu'un homme qui uſera d'un régime ſimple & cependant ſuperflu. Il faut donc mettre toutes choſes égales. Nous avouons que les mets divers ſont bien plus attrayans qu'un mets ſimple dont l'on fait tous les jours uſage : mais l'homme n'a-t-il pas ſa raiſon pour guide, & ne ſeroit-ce pas lui faire injure que de ſe méfier d'elle continuellement.

(*t*) *Eſt prava victûs ratio, primùm quidem cum quis copioſiores cibos corpori exhibeat, quàm ipſum ferre poſſit, neque labore aliquo ciborum copiam compenſat; Deindè cum varios & diſſimiles inter ſe cibos immittat. Diſſimilia enim ſeditionem excitant, & alia otiùs alia tardiùs concoquuntur.* lib. de flatibus.

Les alimens ſolides ſimples ne ſont pas toujours les plus ſalutaires.

Nous avons dit que cette loi n'étoit pas trop exacte pour la ſanté des corps : *Hippocrate* lui-même recommande de s'accoutumer à tout, afin que devenu robuſte par ce régime, on ne ſe trouve pas incommodé lorſque dans certaines occaſions l'on eſt contraint de manger des choſes toutes contraires à celles auſquelles on s'étoit accoutumé (*u*).

Les liqueurs du corps humain étant ſi diſſemblables, & les parties ſolides qui le compoſent étant ſi différentes, un régime qui ſeroit toujours le même, ne ſeroit pas capable de prendre tant de formes, & de nourrir ces parties exactement. En vivant d'un régime varié, on ſuit la regle de la nature. Ne voyons-nous pas les animaux manger toutes ſortes de choſes ſans que leur ſanté en ſoit altérée ? Un bœuf, par exemple, mange une infinité de plantes diverſes. Une poule ne ſe contente pas d'une ſeule eſpece de grains ; elle mange de l'orge, du bled, du ſeigle, du millet, des mouches, des araignées, des vers, &c. Concluons donc que pour la ſanté des corps il faut un régime de vivre varié que la raiſon doit diriger. Concluons encore que les alimens compoſés qu'on n'a pas cependant rendu poiſons par la mauvaiſe préparation, ne ſont pas auſſi à craindre qu'on pourroit ſe l'imaginer.

Ils ne ſont pas toujours les plus avantageux pour l'eſprit.

Nous avons ajouté que cette loi n'étoit pas favorable pour l'eſprit. En effet les alimens dont on peut uſer journellement, ne ſont ni ſalins, ni ſulphureux. Ceux-mêmes qui ſoutiennent le plus vivement la regle dont nous parlons, les défendent. Le ſuc nerveux ne pourroit acquérir une certaine ſubtilité, & les ſens cette énergie qui les rend attentifs à la moindre impreſſion. Concluons donc encore qu'un régime de vivre ſimple & toujours uniforme, n'eſt point favorable pour l'eſprit. Partant de ce principe, on doit permettre aux gens de Lettres l'uſage modéré des ragoûts & de quelques mets ſucculens & épicés, ſoit pour aiguillonner la lenteur de leurs digeſtions, ſoit pour volatiliſer leur ſuc nerveux qui ſe fixe peu-à-peu. Ces ſortes d'alimens rempliſſent exactement deux indications principales dans le régime de vivre. La premiere la conſervation de la ſanté du corps ; la ſeconde le libre exercice des fonctions animales.

TITRE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS LIQUIDES.

LES boiſſons peuvent ſe diviſer en deux claſſes générales ; c'eſt-à-dire, en boiſſons naturelles & en boiſſons artificielles. Les unes & les autres ont des propriétés qui tendent par l'uſage qu'on en fait, ſoit à la perfection, ſoit à la dépravation de l'eſprit.

(*u*) Sect. 1. aphor. 5. *Sanis parùm tuta eſt tenuis & certò præſcripta & accurrata victûs ratio, parùm tuta eſt, quoniam errata graviùs ferunt. Eam igitur ob cauſam tenuis & accurratus victus pleniore maximâ ex parte periculoſior eſt.*

Médecine de l'esprit - page 186 sur 375

MEMBRE I.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS LIQUIDES NATURELS.

De l'eau.

LA nature préſente aux hommes l'eau pour ſe déſaltérer. Quoique cette boiſſon ſoit la plus ſimple, il y a cependant un choix à faire lorſqu'on veut conſerver les fonctions animales dans leur intégrité (*x*). Une eau claire, pure, coulante, légere, ſans goût, ſans odeur; en un mot, telle qu'on la puiſe au milieu des rivieres, eſt ſans doute préférable à une eau trouble, bourbeuſe, croupiſſant dans les marais ou les étangs. Il n'y en a pas de plus nuiſible que celle qui a paſſé au travers des plombs, à cauſe des particules qu'elle en détache, & qu'elle entraîne avec elle.

Qualité de l'eau à l'égard du corps & de l'eſprit.

L'eau eſt la boiſſon la plus convenable pour entretenir la ſanté des corps. Toutes les autres boiſſons ſont altérantes; tandis que celle-ci eſt nouriſſante & poſſéde mille vertus dont une ſeule ſuffit pour faire ſon éloge. Si cet élément maintient les corps dans leur état naturel, il maintient auſſi l'ame dans ſon aſſiéte ordinaire. L'eſprit alors libre & tranquille, ne s'éleve pas au-deſſus de ſa ſphére, & juge ſainement des choſes. C'eſt ce calme & cette prudence de l'eſprit, qui fait qu'on a regardé juſqu'à préſent les buveurs d'eau comme peu diſpoſés au génie; c'eſt-à-dire, à ces émotions ſecrettes qui font ſentir toute l'activité d'un être penſant, & à ces troubles qui forment l'entouſiaſme. Auſſi voit-on preſque tous les buveurs d'eau paiſibles, taciturnes, & d'un tempérament un peu froid.

Mais on leur a fait des reproches plus vifs. Souvent on les a taxé d'avoir un génie languiſſant & incapable d'enfanter quelque ouvrage qui puiſſe prétendre à l'immortalité (*y*). Ces reproches tombent ſur l'abus de l'eau priſe en trop grande quantité, ou à contre-tems. Il eſt des perſonnes dont l'ame a beſoin d'être agitée pour concevoir ou pour ſentir. Il en eſt d'autres d'une conſtitution phlegmatique dans leſquelles les impreſſions ſont foibles. Par l'abus de l'eau les fibres ſont continuellement relâchées & amollies par un ſang qui devient de plus en plus aqueux, & l'on conſerve ce tempérament pituiteux, qui eſt de tous les tempéramens le moins propre pour les ſciences.

Voyez le chap. 6. de ce livre.

Mélange de l'eau avec le vin.

Ces perſonnes doivent donc faire quelquefois uſage du vin pur, ou du moins corriger les mauvais effets que l'eau peut produire ſur elles en la mêlant avec le vin. D'un côté le ſang acquérera la fluidité qu'il doit avoir; de l'autre le ton des fibres ſera animé par les aiguillons du vin. Mais qu'elle doit être la proportion du vin & de l'eau dans leur mêlange? C'eſt

(*x*) *Ut autem ingenia præclara evadant, maximè intereſt callere, quo in loco quis degat, quibuſve aquis utatur* Ant. Zara *ſect.* 1. *Membr.* X.

(*y*) *Nulla placere diù nec vivere carmina poſſunt*
Quæ ſcribuntur aquæ potoribus.
Horat. *epiſt. lib.* 1. *ep.* 19.

©BIUM

ce qui ne peut être décidé que ſuivant les conſtitutions, les âges, les ſaiſons, les climats, le ſexe & ſuivant la qualité des vins.

Les mauvais effets de l'eau peuvent encore être corrigés dans ces cas, en y faiſant infuſer quelques plantes aromatiques, en y ajoutant du caffé, comme nous le dirons en parlant des boiſſons artificielles. Alors l'eau chargée de parties ameres, augmentera le reſſort des fibres, animera la circulation, & facilitera l'exercice des fonctions animales.

MEMBRE II.

DE LA QUALITÉ DES ALIMENS LIQUIDES ARTIFICIELS.

LES boiſſons artificielles ſont de deux eſpeces. Elles ſont fermentées, ou non fermentées.

§. I. Les boiſſons fermentées produiſent toutes le même effet. Priſes à une certaine doſe elles ſont toutes enivrantes, c'eſt-à-dire, que par la rareſcence qu'elles produiſent dans le ſang, elles occaſionnent ce trouble de la raiſon qu'on appelle ivreſſe.

Du vin. Parmi les boiſſons fermentées ou enivrantes, le vin doit tenir le premier rang. Ses qualités ſont différentes ſelon l'année & ſelon le terroir où il a été fait. Le vin rouge nourrit beaucoup, & répare bien les forces. Le vin blanc eſt plus léger & paſſe facilement par les urines. Les vins de liqueur fermentent ordinairement dans l'eſtomac, & portent à la tête. On doit éviter ces ſortes de vins. Ils ne fomentent que la gourmandiſe, & détruiſent la ſanté.

Quoiqu'en diſent les Pythagoriciens, nous ſouhaitons que l'on faſſe un uſage moderé du vin. Cette liqueur eſt trop utile aux hommes pour la condamner par un excès de ſévérité. C'eſt l'abus qu'il faut interdire & non le vin. Il aide la digeſtion, il facilite la circulation, il briſe les ſucs groſſiers, il rend la tranſpiration plus abondante, il rétablit les forces ſubitement; en un mot, il poſſéde toutes les vertus propres à entretenir les corps en ſanté, & à prévenir un grand nombre de maladies.

Les corps ne ſont pas les ſeuls objets des bienfaits du vin : les eſprits ſe reſſentent auſſi de ſes bénignes influences. *Homere*, ce chantre immortel des Dieux & des Héros, animoit quelquefois la vivacité de ſon imagination par l'uſage de cette précieuſe liqueur (ז). *Eſchile* ne compoſoit ſes Tragédies que lorſqu'il étoit échauffé par le vin (ס) : & l'ancien *Lamprias* ne ſe montroit jamais ſi riche & ſi fertile en inventions, que lorſqu'il avoit bû plus qu'il ne faiſoit en tout autre tems. C'eſt pourquoi il avoit coutume de dire qu'il reſſembloit à l'encens auquel la chaleur fait

(ז) *Laudibus arguitur vini vinoſus Homerus.* Horat. *lib.* 1. *ep.* 19.

(ס) Athenæus *lib.* 1. *pag.* 22. & *lib.* 10. *pag.* 428.

©BIUM

exhaler ſon odeur agréable (*a*). *Ennius*, *Caton* (*b*) & le facétieux *Rabelais* (*c*), ont prêché d'exemple. Cette gaieté que le vin communique, cet oubli des chagrins les plus cuiſans qu'il procure, cette hardieſſe qu'il inſpire, ce génie vif & brillant qu'il donne, ſont autant de marques de ſon excellence pour diſpoſer l'ame à jouir de tous ſes droits.

Nous recommandons ſimplement l'uſage moderé du vin. L'ivrognerie, bien loin de donner des forces à l'eſprit, ne fait que lui ôter ſa vigueur; bien loin de le rendre plus brillant, elle ne fait que l'obſcurcir. *Per ebrietatem*, dit *Hippocrate* (*d*), *aucto repentè ſanguine*, *animi functiones*, *ejuſque intellectus concidunt.* Il ne faut que jetter les yeux ſur un homme ivre. Sa langue embarraſſée montre évidemment le trouble de ſes eſprits. La perte de ſa mémoire, ſon peu de retenue, ſes diſcours inſenſés, font aſſez voir que la violence du vin aſſiége l'ame juſques dans ſon ſanctuaire (*e*). Cet homme a-t-il coutume de s'enivrer? bientôt il devient ſtupide & ſemble n'avoir pas plus de raiſon qu'un outre qu'on emplit & qu'on déſemplit.

Quand l'expérience ne viendroit pas à notre ſecours, la ſaine Phyſique feroit preſſentir ces effets. Les parties ſpiritueuſes & inflammables du vin pris immodérément, allument le ſang & y cauſent un trouble étonnant. Par l'habitude les fibres ſe deſſéchent, les ſens languiſſent & les fonctions de l'ame ſont abolies. Tandis que par l'uſage moderé de ce nectar, le ſang circule aiſément, les nerfs obtiennent & conſervent cette irritabilité qui eſt le premier mobile de tout leur jeu. De-là ces bons mots, ces converſations pleines d'un ſel attique, ces propos agréables que l'on entend à ces tables que ſert la prudence, & qui banniſſent la léſine ou la prodigalité.

Des liqueurs ſpiritueuſes.

L'eau-de-vie, l'eſprit de vin, les ratafiats, toutes les liqueurs ſpiritueuſes ſont très-contraires à la ſanté. Quand même on en feroit ſobrement uſage, ſi l'on en contracte l'habitude, la ſanté y eſt encore intéreſſée. Ces liqueurs racorniſſent les fibres de l'eſtomac, émouſſent le goût, diminuent l'appétit, obliterrent les petits vaiſſeaux limphatiques & lactés du méſentere & diſpoſent à l'hydropiſie. Mais priſes rarement & à petite doſe, elles ne ſont pas dangereuſes à ceux qui ne ſont pas valétudinaires, elles donnent de la gaieté, augmentent les ſaillies de l'imagination, & la facilité d'exprimer ſes idées.

(*a*) Plutarchus, *lib.* 1. *Sympoſiac. queſt.* 3. & *lib.* 7. *quæſt.* 10.

(*b*) *Narratur & priſci Catonis*
Sæpe mero caluiſſe virtus.
Horat. *lib.* 3. *Ode* 15.

(*c*) Vid. tom. 3. des Œuvres de François Rabelais, Prologue. Et ſa Vie par M. l'Abbé *Perrau*, nouvelle édit. 1752.

(*d*) *Lib. de Flatibus.*

(*e*) Nous ne pouvons nous empêcher de citer ici ces beaux vers de *Lucrece* qui peignent ſi bien l'état de l'ame & du corps d'un homme ivre.

Denique cur, hominem cum vini vis penetravit
Acris, & in venas diſceſſit diditus ardor,
Conſequitur gravitas membrorum? præpediuntur
Crura vacillanti? tardeſcit lingua? madet mens?
Nant oculi? Clamor, ſingultus, jurgia gliſcunt?
Et jam cætera de genere hoc quæcumque ſequuntur,
Cur ea ſunt, niſi quod vehemens violentia vini
Conturbare animam conſuevit corpore in ipſo.
T. Lucretius *de rerum nat. lib.* 3.

©BIUM

De la bierre. La bierre eſt une boiſſon très-ancienne puiſqu'on prétend qu'*Oſiris* en a montré le premier l'uſage aux Egyptiens. L'expérience journaliere fait voir qu'elle produit les mêmes effets que le vin. *Pline*, à cette penſée s'eſt écrié, » *ô admirable adreſſe des hommes ! ils ont trouvé le moyen* » *de s'enivrer avec de l'eau* (*f*). On retire de la bierre un eſprit ardent aſſez ſemblable à l'eſprit de vin, mais moins gracieux au goût & à l'odorat; ce qui vient de ſon huile empireumatique, dont on peut à peine le délivrer. La bierre blanche eſt plus légere que la rouge, & par conſéquent préférable. On doit encore la choiſir d'un moyen âge; car ou trop ancienne ou trop nouvelle, elle nuit à la ſanté.

De tout tems la bierre a été regardée comme inférieure en qualité au vin, & c'eſt avec raiſon. Les perſonnes qui en font un uſage habituel, ſont aſſez graſſes ordinairement; mais on remarque une eſpece de lenteur dans leurs actions. Les Flamands peuvent être cités pour exemple. Le ſang qui réſulte d'une pareille boiſſon eſt épais, ſe meut difficilement dans ſes vaiſſeaux, & eſt cauſe que les fonctions animales ne s'exécutent point avec toute la vivacité réquiſe. Ainſi en conſidérant la bierre ſelon ſon pouvoir relatif à l'eſprit, elle doit être bien moins eſtimée que le vin.

Nous ne prétendons pas en rejetter l'uſage paſſager & moderé, quoique nous en proſcrivions l'uſage continuel & immodéré. Par l'uſage paſſager qu'on en fait, elle produit les mêmes effets que le vin à l'égard de l'eſprit. Elle donne plus de forces au cœur, elle anime la circulation & donne plus de vigueur aux ſens. Un plus grand nombre d'idées ſe préſente alors à l'imagination, les raiſonnemens ſont plus hardis; en un mot, toutes les puiſſances de l'ame ont plus de force & d'énergie.

Du cidre. Le cidre eſt le ſuc des pommes exprimé & fermenté. La Normandie eſt la Province de la France qui fournit le meilleur. Les humeurs qui naiſſent de l'uſage de cette boiſſon, ſont beaucoup plus épaiſſes que celle que peut produire le vin. De-là celles-ci doivent par leur propre peſanteur ſéjourner longtems dans les parties inférieures; tandis que celles-là plus volatiles doivent affecter davantage le cerveau. L'obſervation n'y eſt pas contraire. La ſaignée du pied eſt plus dangereuſe à Caën qu'à Paris. En Normandie les plaies des jambes ſe guériſſent très-difficilement, & ſe changent très-ſouvent en ulceres de mauvaiſe nature; tandis que dans les pays où l'uſage du vin eſt fort commun, les bleſſures de la tête ſont fort à craindre, & les maux des jambes fort négligés.

Ainſi nous ne croyons rien hazarder ici en affirmant que le cidre donne moins d'avantage à l'eſprit que le vin & la bierre même. Cette vertu incraſſante qu'il poſſede dans un degré éminent, eſt la cauſe de cet effet. Par l'uſage habituel qu'on en peut faire, les fibres élémentaires des nerfs deviennent trop groſſes, & par conſéquent inhabiles au mouvement: le fluide animal devient trop épais, nous pourrions même dire glutineux:

(*f*) *Ægyptus quoque è fruge ſibi potus ſimiles excogitavit . . . . heu mira hominum ſolertia ! inventum eſt quemadmodum aqua quoque inebriaret.* lib. 14. cap. 22. ad fin.

car d'où peut naître cette ivreſſe ſi opiniâtre, qu'il faut preſque deux jours pour la diſſiper.

De l'eau de miel. De l'hydromel. De l'hypocras.

Avant de terminer ce qui concerne les liqueurs fermentées, nous ferons mention des boiſſons faites avec le miel. Ce n'eſt pas qu'elles ſoient fort en uſage, mais c'eſt que *Pline* en préconiſe les excellentes qualités pour l'eſprit. Ce ſavant Naturaliſte conſidére trois eſpeces de boiſſons faites avec le miel. La premiere eſt celle qu'on fait avec le miel & l'eau ſoit froide ſoit chaude, & que l'on boit à l'inſtant, c'eſt ce qu'on nomme *eau miellée*; la ſeconde eſt également faite avec le miel & l'eau, mais on la garde & on la laiſſe fermenter, c'eſt ce qu'on nomme *hydromel*. La troiſieme enfin ſe fait avec le miel & le vin, c'eſt ce qu'on appelle *hypocras*. Voici ce qu'il dit de l'eau miellée. Il faut en donner à ceux qui ſont d'un tempérament froid, qui ont l'ame baſſe & ſans courage, & qu'en un mot on appelle des poltrons. Comme ſa propriété eſt d'adoucir, il faut auſſi en donner à ces caracteres durs qui ſeront rendus plus ſouples par une liqueur auſſi douce: car chacun peut ſavoir par ſa propre expérience combien la nourriture eſt propre à temperer la colere, les chagrins, la triſteſſe, & à réfréner les emportemens des paſſions. C'eſt pourquoi on doit avoir attention aux choſes qui ſont non-ſeulement des remedes pour les corps, mais qui deviennent auſſi des correctifs pour les mœurs (*g*). L'hypocras fait avec le vin vieux a toujours été fort utile.... Pluſieurs ſont parvenus à une extrême vieilleſſe avec cette ſeule boiſſon & ſans autre nourriture. *Pollion Romulus* qui avoit cent ans paſſés, en eſt un fameux exemple. Un jour l'Empereur *Auguſte* étant chez lui, lui demanda comment il avoit fait pour conſerver juſqu'à cet âge cette vigueur de corps & d'eſprit qu'on lui voyoit encore. Il répondit qu'il n'avoit pas uſé d'autre ſecret, ſinon que de ſe ſervir intérieurement d'hypocras, & d'huile extérieurement (*h*).

§. II. Toutes les boiſſons non fermentées ſont altérantes, c'eſt-à-dire, qu'elles changent la conſtitution actuelle des ſolides & des liquides du corps humain, ſans aucune évacuation ſenſible. Nous allons choiſir parmi ces boiſſons celles qui ſont le plus en uſage, & nous examinerons particulierement leurs propriétés relatives à l'eſprit.

Du chocolat.

Le chocolat eſt une compoſition faite avec le cacao & la vanille. On y ajoute du ſucre, de l'ambre-gris & de la canelle; cela varie chez les différens peuples. Le cacao eſt une eſpece d'amande fort huileuſe aſſez ſemblable aux piſtaches. La vanille eſt une gouſſe étroite & longue qu'on apporte du Pérou & du Mexique. Par l'analiſe chimique on en tire une huile eſſentielle, aromatique, d'une odeur très-ſubtile.

(*g*) *Hunc potum bibendum alſioſis: item animi humilis & præparci, quos illi dixere micropſychos.... Ergò & hæc animi aſperitas, ſeu potius animæ, dulciore ſueco mitigatur.... Experimenta in ſe cuique: nullius non ira, luctus que, triſtitia, & omnis animi impetus cibo mollitur. Ideoque obſervanda ſunt quæ non ſolùm corporum medicinam, ſed & morum habent.* Plinius *lib.* 22. *cap.* 24.

(*h*) *Semper mulſum ex vetere vino utiliſſimum.... Multi ſenectam longam mulſi tantum nutritu tolerave re, neque alio ullo cibo, celebri* Pollionis Romuli *exemplo; centeſimum annum excedentem cum divus Auguſtus hoſpes interrogavit, quânam maximè ratione vigorem illum animi corporiſque cuſtodiſſet. At ille Reſpondit: intùs mulſo, foris oleo. id. ibid.*

De ces deux ſubſtances triturées enſemble, on en forme une pâte que l'on reſerve pour l'uſage. Quelques-uns la délayent dans l'eau; d'autres la délayent dans le lait pour en faire une boiſſon qui eſt fort gracieuſe au goût, fort nourriſſante, mais pleine de ſoufres qui augmentent conſidérablement le mouvement inteſtin du ſang. C'eſt de cette ſource que coulent toutes les propriétés qu'on accorde au chocolat, comme d'augmenter la force de l'imagination, de fortifier la mémoire & de donner plus d'activité aux paſſions.

Du caffé. Le caffé eſt une plante qui croît naturellement à Moka & dans le reſte de l'Arabie. On l'a cultivée depuis dans les Iſles de Bourbon, de Saint-Domingue, de la Martinique & de Cayenne. Il n'y a pas longtems que l'on ſe ſert de ſon infuſion en France. Cet uſage eſt beaucoup plus ancien parmi les Arabes, les Ethiopiens, les Egyptiens & les Turcs.

Il eſt certain que l'infuſion de cette ſemence brûlée ou plutôt rôtie, facilite la digeſtion, augmente le mouvement du ſang, le ſubtiliſe & en envoye une plus grande quantité à l'organe ſécrétoire du fluide nerveux. De-là ce tribut de louange qu'on lui paye tous les jours. Le caffé, dit-on, donne de la ſérénité à l'eſprit; il réveille les fonctions animales endormies, il eſt d'un ſecours admirable pour les gens de lettres, qui peuvent en uſer preſqu'à toutes les heures du jour. Le matin il diſperſe les pavots d'un ſommeil opiniâtre, & donne de l'invention à l'ame épuiſée par les fatigues de la veille. Après le dîner il appaiſe tous les troubles que pourroit cauſer le travail de l'eſtomac, & redonne à l'eſprit toute ſa liberté. Sur le ſoir il prévient les maux de tête, & donne une nouvelle vigueur à l'ame qui ſemble ſe laſſer. Après le ſouper il éloigne le ſommeil prêt à fondre ſur les paupieres, & prête à la mémoire de nouvelles forces pour ſoutenir les travaux de la nuit. Toutes ces bonnes qualités ſont fondées ſur l'expérience, & font voir combien le caffé eſt avantageux pour l'exercice des fonctions animales.

Du Thé. Le thé eſt une petite feuille ſéche & roulée qu'on apporte de la Chine & du Japon. L'on en fait une infuſion qui eſt fort agréable au goût. Comme les perſonnes de cabinet en font uſage aſſez ſouvent, il ne ſera pas hors de propos d'examiner ici ſes vertus.

Pluſieurs ont penſé que tous les bons effets du thé provenoient de la quantité d'eau chaude qu'on buvoit alors. Ce n'eſt pas là notre ſentiment. Quoique nous ſçachions bien que l'eau chaude ne contribue pas peu à la vertu du thé, cependant cette douce amertume qu'il préſente au goût, cette odeur ſubtile qui flate l'odorat, nous font ſoupçonner en lui une terre légerement aſtringente & un ſel volatil huileux qui ne peuvent être fruſtrés de leurs effets. D'ailleurs ſa qualité diurétique fait entrevoir des principes dont l'eau chaude ſeule ſe trouve par elle-même ſouvent privée.

Le thé nettoie l'eſtomac, le délivre des reſtes de la digeſtion & lui donne par ſon amertume plus de force pour un nouveau travail. Ses parties les plus tenues paſſant avec le chile dans la route commune de la circulation,

culation, communiquent aux vaiſſeaux la même aſtriction qu'elles ont procuré à l'eſtomac, ce qui augmentera leur énergie. Alors les liqueurs ſont plus broyées & coulent plus rapidement dans tous les canaux qu'elles ont à parcourir. Pendant ce même tems le ſel volatil huileux cauſe une eſpece de rareſcence dans le ſang, briſe la limphe & la rend plus ſpiritueuſe. Alors l'origine des nerfs eſt plus tendue par cette légere raréfaction produite dans les vaiſſeaux, qui ſouleve inſenſiblement le cerveau. Alors le ſang plus diviſé laiſſe échapper dans la ſubſtance corticale une grande quantité d'eſprits animaux prêts à obéir à l'empire de l'ame. Toutes ces diſpoſitions dont nous ſommes redevables au thé, nous font conclure qu'il a un pouvoir aſſez efficace pour aider nos ames dans leurs opérations.

Infuſions théiformes.

Nous ſerions trop longs s'il falloit encore examiner ici les infuſions qui ſe font avec les feuilles des plantes aromatiques ou ameres, telles que la ſauge, la menthe, le pouillot, le ſerpolet, l'origan, la véronique, le fenouil, le caſſis, l'hiſſope, le tilleul, &c. On peut dire que toutes ces boiſſons facilitent la ſécrétion d'un ſuc nerveux d'une bonne nature, & par conſéquent l'exercice des fonctions animales. On peut appliquer à chacune de ces boiſſons ce que nous venons de dire ſur le thé.

ARTICLE II.

DU MOUVEMENT ET DU REPOS.

TOUT ſubſiſte, tout eſt conſervé, tout périt par le mouvement. Sans le mouvement nos organes ne ſe ſeroient pas développés, ſans lui nos liqueurs croupiroient & laiſſeroient deſſécher les parties ſolides : mais auſſi ſans lui nos fluides ne ſeroient pas continuellement diviſés & altérés, & nos parties ſolides ſans ceſſe ébranlées & détruites. Ce qui fait voir d'un côté la néceſſité du mouvement, & de l'autre la néceſſité du repos.

PARAGRAPHE PREMIER.

DE L'EXERCICE.

LES Médecins, lorſqu'ils traitent de l'hygiene, entendent par l'exercice un certain mouvement. Il y a différentes ſortes d'exercices, les uns plus forts, les autres plus doux. Les forts conviennent à des corps robuſtes, quelquefois même, avec une certaine proportion, aux perſonnes délicates qui veulent acquérir plus de vigueur. La danſe, la chaſſe, la courſe ſoit à pied, ſoit à cheval, l'eſcrime, le jeu de paume, le mail, &c. ſont de cette premiere claſſe. La promenade, la navigation ; en un mot, différens jeux & différentes occupations forment la ſeconde eſpece d'exercice qui convient aux foibles pour les entretenir dans un état ſain,

©BIUM

Excellence de l'exercice pour les corps.

Par l'exercice les liqueurs arrêtées qui s'alcaliſoient, coulent librement dans leurs canaux, celles qui étoient trop épaiſſes ſont atténuées, celles qui manquoient d'activité ont leurs ſels & leurs ſoufres plus développés. Par l'exercice les fibres ſe déplient, elles acquérent de nouvelles forces pour pouſſer les fluides & empêcher les engorgemens, les liquides pouſſés avec plus de vigueur parviennent aux tuyaux excrétoires de la peau, la tranſpiration devient plus abondante, & transformée en ſueur, elle entraîne avec elle les ſels âcres & un grand nombre de parties hétérogènes qui gâteroient la maſſe du ſang. Par l'exercice enfin les liqueurs parvenant plus de fois aux organes ſécrétoires qui ont reçû eux-mêmes une récente énergie, les ſécrétions ſe font librement & délivrent le ſang d'une infinité de parties étrangeres. C'eſt pour toutes ces raiſons que les Médecins de la plus haute antiquité même ont toujours regardé l'exercice comme le conſervateur de la ſanté (*i*) & le plus grand préſervatif des maladies.

Exellence de l'exercice pour les eſprits. Exemples.

L'exercice ne peut procurer tant d'avantages au corps, que l'ame ne ſe reſſente en même tems de ſes bons effets. Auſſi la ſécrétion de la limphe qui ſe ſépare dans le cerveau ſerat-elle facile, & d'une bonne qualité ? Les nerfs ſeront exactement tendus & obéiront facilement à toutes les impreſſions des ſens. De-là cet état parfait de l'ame pour ſentir & agir avec la plus grande force poſſible. *Scimus enim experientiâ certò certiùs, eos, qui corpus habent ad plurimas actiones aptius, etiam poſſidere plerumque mentem ad plurima cogitanda aptiorem* (*k*). Ajoutez encore à cette aptitude de concevoir les choſes, cette facilité que la récréation donne au travail, cette gaieté qu'elle donne à l'imagination, le pouvoir qu'elle a de chaſſer les ennuis & les chagrins même les plus cuiſans. Puiſſance qui lui eſt donnée par les diſtractions qu'elle occaſionne & qui donne le tems à l'ame de ſe repoſer de ſes fatigues. Puiſſance qui lui eſt donnée par la tranſpiration qu'elle rétablit au moment qu'elle avoit été arrêtée par un travail trop long & trop appliquant. *Socrate*, que nous avons déja cité pour ſa ſobriété & ſa continence, un des plus beaux eſprits de l'antiquité, avoit un ſoin extrême d'exercer ſon corps (*l*). *Ciceron* avoit coutume d'employer quelques momens à la promenade : & dans le mouvement même de cet exercice, il dictoit ſes penſées à ſes ſécrétaires qui marchoient près de lui (*m*). *Galien* recommande le jeu de bale, tant pour entretenir la ſanté du corps & la ſoupleſſe des membres, que pour délaſſer l'eſprit & lui procurer plus de force (*n*). *Milton*, ce

(*i*) *Valetudinem excolunt citrà ſatietatem cibis veſci, & impigrum eſſe ad laborem.* Hippocrat. *de morbis vulgar. lib. 6. ſect. 4. aphor. 20.*

(*k*) Tſchirnhaus *Medicina mentis & corporis part. 2. pag. 251.*

(*l*) *Cura illi vehemens fuit corporis exercitationis, eratque præclari habitûs . . . frugi item erat & continens. . . . Sæpius ſaltabat, eam exercitationem plurimùm ad tuendam bonam valetudinem conducere exiſtimans, ſicut & Xenophon in ſympoſio teſtatur.* Diogenes Laërt. *lib. 2. in vitâ* Socratis.

(*m*) *Ita quidquid conficio aut cogito in ambulationis ferè tempus confero.* ad Quint. 3. 5. *Nam cum vacui nihil temporis haberem & cum recreandæ voculæ cauſâ mihi neceſſe eſſet ambulare, hæc dictitavi ambulans.* ad. Att. 2. 23.

(*n*) *Exercitium igitur id potiſſimum commendaverim, quod bonam corporis valetudinem, ac partium concinnitatem unàque animi virtutem præſtare poſſit : quale illud eſt quod in parvâ pilâ conſiſtit. Animum etenim undique juvare poteſt, omneſque corporis partes pari modo maximè exercet.* Galenus *de parvæ pilæ exercitio.*

génie ſublime, ayant perdu la vûe, & ne pouvant plus vaquer à ſes occupations ordinaires, fit conſtruire dans ſa chambre une machine dans laquelle il pouvoit ſe balancer.

L'Auteur du Spectateur Anglois, après avoir établi que l'exercice débarraſſoit l'imagination & purifioit toutes les facultés de l'ame, dit que lorſqu'il étoit à la ville, faute d'occaſion d'aller à cheval, il s'exerçoit pendant une heure tous les matins à tirer une cloche qui étoit ſuſpendue dans un des coins de ſa chambre. » Lorſque j'étois plus jeune, » ajoute-t-il (*o*), je me divertiſſois à un exercice plus fatiguant qui con» ſiſte à tenir dans chaque main un gros bâton court garni de plomb » aux deux bouts & à les ſecouer l'un & l'autre vigoureuſement. Cette » agitation dégage la poitrine, exerce les membres & donne à un homme » tout le plaiſir d'un combat réel ſans l'expoſer aux coups... En un mot » puiſque j'ai une ame & un corps, je me trouve engagé à deux ſortes » de devoirs, & je ne crois pas m'en être acquitté, ſi je n'occupe l'un » au travail & à l'exercice, de même que l'autre à l'étude & à la médita» tion «.

Objection contre l'exercice relatif au bien de l'eſprit. Solution.

Qu'on ne nous objecte pas que ces hommes qui ſont continuellement occupés à des ouvrages groſſiers & qui exercent par conſéquent leurs corps fortement, devroient avoir beaucoup d'eſprit; tandis que l'expérience fait voir le contraire. Cette objection porte à faux, puiſque nous ne demandons pas un travail, mais un exercice modéré; puiſque nous ne demandons pas une laſſitude, mais un vrai délaſſement (*p*).

C'eſt pourquoi, amis des Muſes, quittez vos livres pour quelque tems, diſpoſez-vous à de nouveaux travaux par des plaiſirs licites & un exercice modéré. La campagne vous préſente ſes prés, ſes bois, ſes montagnes, ſes vallons à parcourir: elle vous livre différens inſtrumens deſtinés à la chaſſe & au jardinage: elle vous offre une multitude d'objets propres à vous diſſiper & à vous exercer. La ville vous préſente des promenades divertiſſantes, des jardins agréables, des compagnies amuſantes, des récréations auſſi aimables, que variées; elle vous offre des ſpectacles intéreſſans ſoit par la déclamation ſoit par la muſique; en un mot des délaſſemens ſelon vos intentions, ſelon vos goûts, même ſelon vos caprices.

Alors retournez à vos livres, vous les reverrez avec joie; ils ne vous paroîtront plus dégoûtans, ni ennuyeux. Vous travaillerez avec une nouvelle ferveur & vos productions ne ſentiront pas ce travail gêné & fâcheux, qui fatigue le Lecteur, parce que l'Auteur ſemble fatigué lui-même. On croiroit volontiers que les efforts des eſprits ſont d'autant plus grands, qu'ils ont pris d'autant plus de terrein pour s'élancer (*q*). Une terre que l'on force toujours à produire s'épuiſe enfin; ſi elle a joui au

(*o*) Le Spectateur, ou le Socrate moderne, par *Richard Steele*. tom. 2. Diſcours 20.

(*p*) *Platon* diſoit que le ſommeil & la laſſitude ſont contraires à apprendre les ſciences. *Plutarque*. Comment il faut nourrir les enfans.

(*q*) *Vegeta & ſtrenua ingenia, quo plus receſſus ſumunt, eo meliores impetus edunt.* Valerius Maximus. *lib.* 3. *cap.* 6. *pag.* 140.

Médecine de l'esprit - page 195 sur 375

©BIUM

contraire d'un repos néceſſaire, elle produit au centuple. Il en eſt de même des eſprits, il faut qu'ils ſe repoſent pour que leurs productions ſoient abondantes, faciles & agréables. C'eſt par ce moyen qu'on travaille ſans ſe rebuter, c'eſt la maniere de travailler ſans altérer, ſoit la ſanté de l'ame, ſoit la ſanté du corps (*r*).

PARAGRAPHE II.

DU REPOS.

Du repos du corps & ſa puiſſance à l'égard de l'eſprit.

Il y a deux ſortes de repos, l'un du corps & l'autre de l'eſprit.

Le repos du corps eſt très-néceſſaire pour lui donner le tems de réparer les pertes qu'il a pu faire (*s*). Sans lui l'intégrité des fonctions ne pourroit ſubſiſter, la ſanté ſeroit bientôt détruite, & l'ame ſeroit dans une langueur qui empêcheroit le libre exercice de ſes opérations. Un corps toujours agité reſſemble à cette liqueur qui eſt ſur le feu; elle ſe tarit, & ſes eſprits ſont diſſipés. Il faut donc accorder au corps quelques momens de tranquillité, afin qu'il devienne plus robuſte. Il eſt la demeure de l'ame qui ſe trouve mieux ou plus mal logée ſelon que les fondemens de cet édifice ſont plus ou moins ſtables.

Du repos de l'eſprit.

La ceſſation d'étude dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent eſt un vrai repos pour l'eſprit des gens de lettres, quoiqu'ils exercent leurs corps pendant cet intervalle : mais ce repos doit avoir un milieu comme toutes les autres choſes non naturelles. Par une tranquillité qui ſouvent dégénére en pareſſe, ou en indolence, l'eſprit ſe rouille & perd ſon éclat. Il a paru quelquefois que l'eſprit acquéroit des forces par le travail, & que plus il ſembloit s'épuiſer, plus il s'enrichiſſoit.

Il eſt un autre repos pour l'eſprit, c'eſt le calme des paſſions. Cette paix du cœur eſt auſſi rare, que l'homme qui ſait commander aux mouvemens déréglés de ſa nature. Celui qui eſt préoccupé par les inquiétudes de l'amour, par les ſoins de l'ambition, par les tourmens de la crainte, par les ſupplices de la jalouſie, eſt toujours dans un exercice violent (*t*) & devient peu propre à de certaines études profondes. Il ne parle que de ſa paſſion; il en a tout le langage; il lui eſt impoſſible de dire ou de faire autrement, tout ſon eſprit eſt dans ſon cœur. C'eſt dans la Morale & la Philoſophie que l'on puiſera les ſecours capables de rendre l'homme à lui-même, & de lui faire jouir de toute la liberté de ſon ame.

Le changement d'étude eſt quelquefois un délaſſement pour l'eſprit. Par le paſſage d'une application ſérieuſe à une occupation plus agréa-

(*r*) *Studentes inordinatè intrò ſentiunt ſatietatem compoſitam ex vertigine & anxietate cum ſuſpiriis & manu os ſtomachi demonſtrant. Indè verò dolores capitis accuſant. Quod ſi demùm perſeverando inſtent, percipiunt circa os ſtomachi lipopſychin quamdam ac dein imaginationem ſibi inverti, ideòque niſi promptè à ſtudendo deſiſtant totâ vitâ amentiam per intervalla recurrentem ſervant.* Helmont. *Jus Duumviratus.*

(*s*) *Quod caret alternâ requie durabile non eſt,*
Hæc reparat vires feſſaque membra levat.
Ovidius *in Epiſt. Heroid. epiſt.* 4. *verſ.* 88.

(*t*) *Cura ac meditatio hominibus pro animi exercitatione eſt.* Hipocrat. *de morbis vulg. lib.* 6. *ſect* 5. *aphor.* 10.

ble, l'attention eſt moins ſoutenue, & l'ame n'a beſoin, pour ainſi dire, que de la moitié de ſes forces pour ſupporter ce travail. C'eſt ainſi que ceux qui s'adonnent à l'étude des Loix, des Mathématiques, de la Médecine, de la Théologie, ſe délaſſent par la lecture d'une Comédie, de Poëſies amuſantes, de l'Hiſtoire, des Ouvrages Polémiques, &c.

Quelquefois on entend par repos cette tranquillité, ce ſilence, cette paix que cherchent les gens de lettres lorſqu'ils veulent étudier & méditer. Peu de perſonnes ſont en état de ſoutenir leur attention au milieu du tumulte & du bruit. Il faut pour cela avoir une grande habitude de réfléchir, & que l'ame ſoit fortement occupée de l'objet ſur lequel elle médite. Le parti le plus ſage lorſqu'on veut être avec ſoi-même, & faire l'examen de ſes penſées, c'eſt de ſe retirer pour quelque tems dans la ſolitude afin d'éviter les diſtractions. *Deſcartes* dit lui-même qu'il a fait un grand nombre de ſes méditations dans le lit. Là privé de la lumiere & à l'abri des impreſſions de tous les corps environnans, on eſt dans cet état de recueillement où l'ame porte une ſinguliere attention à toutes les nuances de ſes penſées. Nous adoptons bien cette méthode de *Deſcartes* & nous réſervons pour le moment que nous ſommes dans le lit les ſujets abſtraits ſur leſquels nous avons à méditer parce que la moindre diſtraction fait perdre la filiation des idées, & écarte abſolument de l'objet qu'on veut approfondir. Nous parlerons plus amplement de ce repos lorſque dans la ſuite nous parlerons des ſens comme cauſes de nos diſtractions. *Livre* 3. *Chap.* 1. *Art.* 3.

Claude de L'Etoile, un des premiers Membres de l'Académie Françoiſe, qui a fait quelques bonnes Comédies, faiſoit fermer les fenêtres de ſa Chambre & apporter des lumieres, afin d'être moins diſtrait, lorſqu'il vouloit travailler de jour (*u*). On dit la même choſe du grand *Corneille*.

ARTICLE III.

DES RÉCRÉMENS ET DES EXCRÉMENS.

Définition des récrémens & des excrémens.

LES Médecins entendent par le terme de *récrémens*, des humeurs qui ſéparées dans les couloirs particuliers, & qui après avoir ſervi aux différens uſages auſquels elles ſont deſtinées par la nature, rentrent encore dans la maſſe du ſang. Telles ſont la bile, la liqueur pancréatique, les ſucs digeſtifs, la ſemence & pluſieurs autres humeurs.

Les *excrémens* au contraire ſont toutes les matieres qui ne pouvant ſervir ni à la nourriture ni à l'accroiſſement du corps humain, en ſont chaſſées par des voies particulieres. Telles ſont les matieres fécales, les urines, les ſueurs ou la matiere de la tranſpiration, l'humeur muceuſe des narines & pluſieurs autres réſidus des ſécrétions.

(*u*) Voyez la Biblioth. franç. de l'Abbé *Goujet* tom. 16. pag. 153.

PARAGRAPHE PREMIER.

De la bile.

LA bile ſert dans le corps humain à un ſi grand nombre & à de ſi eſſentiels uſages, qu'elle ne peut être interceptée par quelque cauſe que ce ſoit, ſans produire une foule de maux rebelles & funeſtes. La digeſtion eſt dérangée, la chilification ſe fait mal, le ſang ſéjourne dans la veine porte, les veines hémorroïdales ſe gonflent, le foie reſſent une douleur ſourde, le bas-ventre en un mot eſt le théâtre de mille affections, qui, par leurs variétés & leurs inconſtances, trompent quelquefois la ſagacité des *Eſculapes*. De l'aſſemblage de tant de maux naît la mélancolie, qui eſt un délire fixe & permanent ſur le même ſujet. Si cette maladie dure longtems, elle dégénére enfin en manie, ou en une eſpece de folie dans laquelle le malade rit, pleure, chante, ſoupire ſans aucun ſujet, a des idées ſingulieres, merveilleuſes, extravagantes, compte avoir des révélations & prétend être inſpiré par la Divinité même.

Tout ceci tend à faire voir combien le ſeul empêchement de la ſécrétion ou de l'écoulement de la bile eſt capable de pervertir l'ordre & la nature des fonctions animales qui ne peuvent être rétablies dans leur intégrité qu'en donnant au foie plus d'action, ou en diminuant ſon reſſort, qu'en procurant plus de fluidité à la bile, ou en adouciſſant ſon acrimonie. Mais c'eſt au Médecin à connoître toutes ces différences & à appliquer les remedes ſuivant les cas, les circonſtances & la cauſe du mal.

Si la bile retenue procure tant de maux, elle n'en excite pas moins lorſqu'elle coule trop abondamment. Alors elle cauſe des diarrhées, le flux hépatique, l'obſtruction des viſceres, le dégoût, la perte de l'appétit, des fievres lentes, l'ammaigriſſement de tout le corps, l'abattement & une langueur univerſelle. Tandis que le corps perd inſenſiblement ſes forces, l'ame perd auſſi peu à peu ſa vigueur. Non ſuſceptibles d'application dans ces momens, les idées paſſent ſans laiſſer aucunes traces, & rarement fait-on l'effort de les retenir & de les comparer enſemble.

Un ſeul remede ſeroit incapable de guérir ce mal qui peut être produit par mille cauſes différentes & quelquefois oppoſées entr'elles. Ici il faut preſcrire les purgatifs, là les aſtringens, ici il faut ordonner les relâchans, là les remedes toniques; tantôt on met en uſage les vomitifs, tantôt les cordiaux. On doit donc dans ces circonſtances s'en rapporter abſolument à la prudence & à la ſagacité de ceux qui par état ſont obligés de connoître par les ſimptômes, par l'examen particulier, par le récit des malades, le foyer & les cauſes du mal, & par conſéquent la nature du remede qu'il faut appliquer.

On peut conclure de tout ce que nous venons d'avancer, que c'eſt déja un grand avantage pour l'eſprit lorſque la bile ſe trouve d'une bonne qualité & qu'elle eſt ſéparée du ſang en ſuffiſante quantité: ce qui ne peut arriver qu'en ne ſuppoſant aucun vice ſoit au foie, ſoit à la véſicule du fiel.

Ce ſera auſſi le même avantage pour l'eſprit ſi le pancréas fait exactement ſa fonction : car il ne peut ceſſer de fournir cette limphe douce, inſipide & ſemblable à la ſalive qu'il doit ſéparer, ſans laiſſer trop d'empire à la bile ſur le chile, ſans rendre incomplet l'amalgame chileux, ou ſans lui ôter la fluidité qu'il doit avoir pour pénétrer dans les vaiſſeaux lactés. Il en réſulte de nouveaux inconvéniens ſi cette limphe eſt d'une mauvaiſe qualité ou en trop grande quantité. Dans ces cas les corps ſouffrent des altérations ſenſibles qui dérangent l'ame de cet état dans lequel elle pouvoit exercer ſes fonctions plus librement. De l'humeur pancréatique.

Les ſucs digeſtifs tels que la ſalive, la liqueur gaſtrique & l'humeur muceuſe qui ſe ſépare dans les glandes des inteſtins, doivent avoir des qualités eſſentielles & propres à remplir les uſages auſquels les a deſtinés la nature, & être mêlés avec une certaine proportion dans la maſſe des alimens que nous prenons pour réparer les pertes qu'a ſouffert notre machine. Sans cela la digeſtion ſe fait avec peine ; quelquefois même elle ne ſe fait point du tout, & il paſſe dans la maſſe du ſang les parties d'un chile aigri, groſſier, mal travaillé, qui excitera par-tout des troubles, & occaſionnera des fiévres, des inflammations, la gangrene, la mort même. Parmi tant de ravages l'ame peut-elle être tranquille ? Non ſans doute. Dès le commencement de cette guerre inteſtine le cerveau eſt affecté ; la douleur de tête, la migraine, l'inſomnie, l'ennui, la mauvaiſe humeur, ſont preſque toujours des ſimptômes qui annoncent certainement que l'eſtomac fait difficilement ſa fonction. Tarde-t-on à tarir la ſource de tant de maux ? on accumule mauvaiſes digeſtions ſur mauvaiſes digeſtions, & les fondemens de l'ame qui n'étoient qu'ébranlés, ſont prêts à être détruits : car ſurviennent les vertiges, l'apoplexie, l'épilepſie, la léthargie & pluſieurs autres maladies, dont les attaques empêchent ſûrement l'action de l'ame, qui rarement reprend ſes mêmes droits après leur guériſon. C'eſt un vaincu qui cede preſque toujours de ſon terrein à ſon vainqueur. Des ſucs digeſtifs.

Les gens de Lettres ſur-tout doivent avoir une ſinguliere attention ſur la maniere dont ſe fait leur digeſtion. Ils ont preſque tous l'eſtomac d'un ſentiment exquis & d'une nature aſſez foible, ſuivant le témoignage de *Celſe* (*x*). *Ariſtote*, un des plus beaux génies de l'antiquité, avoit cette partie ſi délicate, qu'il étoit obligé de tems en tems de la fortifier par l'application d'une huile aromatique. Un Médecin aſſez bon juge dans cette partie, a ſoutenu qu'on pouvoit eſtimer la capacité des eſprits par la délicateſſe de l'eſtomac, d'autant plus qu'il ſe rencontre peu d'hommes d'eſprit qui n'aient l'eſtomac délicat (*y*).

La matiere ſéminale retenue avec trop de réſerve, ou prodiguée avec trop d'intempérance, eſt également capable de nuire au corps & à l'eſprit. Il n'y a que celle qui eſt épanchée ſans prodigalité, ou réſervée De la ſemence.

(*x*) *Imbecilli ſtomacho, omnes penè cupidi litterarum ſunt* Cornel. Celſus. *lib.* 1. *cap.* 2. Voyez la note (*r*) ci-deſſus.

(*y*) Examen de l'examen des eſprits par Jourdain Guibelet, chap. 10. pag. 203.

Liv. 1. part. 2. ch. 2. art. 4.

ſans trop d'économie qui puiſſe procurer de ſalutaires effets. C'eſt ce dont on peut être déja convaincu par ce que nous avons dit ſur la continence.

En effet dans les perſonnes trop chaſtes, l'orgaſme des parties naturelles ſe communique à toute la famille des nerfs. Le cœur ſe contracte avec violence, le ſang bout dans les veines, il fait des ruptures dans les vaiſſeaux pulmonaires. De-là les crachemens de ſang & la phthiſie; de-là ces palpitations du cœur, ces rêves terribles, l'incube ou le cochemar & pluſieurs maladies longues & quelquefois funeſtes par le défaut du ſecours eſſentiel (z). Que ſera-ce ſi le ſujet eſt jeune, robuſte, d'une complexion bouillante, uſe d'alimens ſucculens, mene une vie ſédentaire, & vit au milieu de ſujets voluptueux qui le portent ſans ceſſe à la tentation. L'imagination déja émue par le prurit des parties naturelles, s'enflamme & augmente encore l'orgaſme de ces parties, deſorte qu'il ſe fait un cercle d'action & de réaction entre ces parties & l'imagination; deſorte que le malheureux auquel le tempérament livre tant de combats eſt toujours au milieu des ennemis craignant ſa défaite, ou ſans l'eſperer. Il devient comme ſtupide, & ne penſe qu'à un ſeul objet, ou bien s'il a aſſez de courage pour ſe conſoler par l'eſpoir du ſoulagement & des plaiſirs, il rit ſans en avoir un ſujet apparent, de maniere qu'on le prendroit pour un extravagant. De-là ces pleurs involontaires, & cette gaieté folle ou déplacée; de-là cette mélancolie profonde & cette eſpece de ſtupidité; de-là cette brutalité, cette miſantropie, cette dureté dans le caractere, cette impoliteſſe de ceux qui n'ont jamais fait d'offrandes à Venus, ou négligé par orgueil ſes ſacrifices: tandis que ceux qui ne s'effraient pas du commerce avec les femmes, & qui leur payent avec modération le tribut néceſſaire & ordonné par la premiere de toutes les loix, ſont gais, civils, pleins d'indulgence & d'humanité (&).

Conſiderez maintenant cette jeune fille parvenue à l'âge de puberté, ou pour mieux dire de nubilité. Si par des loix trop ſéveres elle refuſe d'obéir à la voix de la nature, l'*uterus* entre dans une eſpece de fureur & l'accable de mille ſimptômes auſſi ſinguliers qu'effrayans. Quel ſpaſme

(z) *Michel Verin*, natif de Florence, mourut l'an 1634, âgé d'environ 19 ans. On dit que ce jeune Poëte ne voulut pas ſuivre le conſeil des Médecins qui lui ordonnoient de ſe marier s'il vouloit recouvrer ſa ſanté, ſacrifiant ainſi ſa vie à l'amour qu'il avoit pour la chaſteté. Ce Poëte s'eſt rendu célébre par ſes Diſtiques moraux dans leſquels il a ſçu renfermer les plus belles ſentences des Philoſophes Grecs & Latins, & particulierement celles de *Salomon*. La verſification de ſes diſtiques eſt facile, & le ſtile eſt net & élégant. *Ange Politien*, Florentin, a fait cet Epitaphe ſur ce jeune homme.

Sola Venus lento poterat ſuecurrere morbo,
Ne ſe pollueret maluit ille mori.

(&) *Si attendamus ingenia eorum qui venere vel juſtâ nunquam uſi ſunt, facilè intelligemus quid poſſit & moderata Venus ad leniendam indolem, & neglecta prorſus ad efferandam exacerbandamque mentem. Quicumque enim, abſit ut dicam effuſæ veneri indulſerunt, ſed honeſtæ & caſtæ litaverunt, ii ſolent eſſe naturâ & ad miſericordiam procliviori, & ad comitatem urbaniori, & ad modeſtiam compoſitiori; dum verò quidam licitas voluptates quaſi ſceleratas aut refugere, aut refugiſſe volunt videri, ii ſectantur aſperitatem gravem & inconcinnam, quæ ſe commendat rugoſâ fronte, mente implacabili, ſermone horrido, geſtuque toto effero. Adeò valet caſta Venus ad vitia vitanda, ad virtutes ipſas colendas! ipſa enim virtus blando, non aſpero, leni non triſti, modeſto non ſuperbo, dulci non amaro nos jugo addicere amat. Theſis propugn. in Scholis Med. Par. 12. Febr. 1722.* Ergo ex negato veneris uſu, morbi. coroll. 3.

dans

dans les nerfs! quel desordre dans les fonctions & souvent dans la raison. Vous la verrez trembler, suer, pâlir, rougir, pleurer, rire, dans un très-court espace de tems. Bientôt vous la verrez bailler, tomber dans un ennui mortel, avoir des syncopes, des mouvemens convulsifs, des vapeurs de toutes les especes. A une fievre lente succederont les pâles couleurs, la suppression du tribut lunaire, & la mort même qui est le terme de tous ces maux (*a*). L'ame alors sera soumise à tous les troubles de l'économie animale, ce qu'il est facile de connoître par la mauvaise humeur, par les bisarreries & les caprices de la volonté, par l'attachement opiniâtre à des objets dont on rougiroit si l'on pouvoit faire usage de sa raison. Le mariage dissipe tant de simptômes parce qu'on se soumet au commandement de croître & de multiplier, parce qu'on s'instale dans l'honorable emploi d'être mere (*b*).

Au contraire si la liqueur séminale peu ménagée se trouve continuellement épuisée, le sang s'appauvrit, le corps devient foible & tombe dans le marasme, la vûe s'éteint, les membranes du cerveau deviennent douloureuses, l'ame peu active est incapable de penser & de raisonner, & n'est plus susceptible de ces mouvemens des passions qui lui font sentir sa force & son existence (*c*).

Maintenant jettez les yeux sur cet homme qui n'est ni trop avare ni trop prodigue de cette liqueur vivifique qui s'échappe avec tant de vîtesse. Il jouit de toute la vigueur de sa nature; son corps est ferme & robuste, son ame est hardie & prompte dans ses opérations. Il est susceptible de tous les desirs. L'amour, la gloire, l'ambition remuent diversement son cœur & lui causent mille émotions plus vives & plus agréables les unes que les autres. Enjoué, badin, éloquent, il développe le caractere de son affection, en exprime le génie & parle le langage qui lui est propre.

PARAGRAPHE II.

DES EXCRÉMENS.

Des matieres fécales.

LE ventre peut être trop resserré ou trop lâche soit par un vice qui soit propre aux solides, soit par le défaut des fluides qui y abondent continuellement, comme nous l'avons fait remarquer en parlant de la bile & des sucs digestifs. Dans chacun de ces états les matieres rejettées par les selles sont de différente nature, de différente couleur, de différente consistance, de différente odeur, &c. souvent l'on peut juger par elles de l'état des visceres du bas ventre, & même de ceux qui se trouvent logés dans les autres cavités du corps humain. Nous renvoyons tous ces détails aux Traités Pathologiques.

(*a*) *Vid. Thesim propugn.* 14. *Novembr.* 1726. Ergò innuptis mulieribus summa vitæ brevior.

(*b*) *Sic autem se res habent mulierum, si quidem cum viris rem habeant, magis sanæ sunt; sin contrà, minùs benè habent.* Hippocrates, *lib. de genitura.*

(*c*) Voyez le Livre de l'*Onanisme*, ou Dissertation sur les maladies produites par la Masturbation, par M. *Tissot*, Docteur en Méd. in-12. troisieme édit. Lauzanne 1764.

Médecine de l'esprit - page 201 sur 375

©BIUM

Lorſque le ventre n'eſt pas libre, il arrive à-peu-près les mêmes ſymptômes que ceux que l'on apperçoit dans les hypocondriaques. Ces perſonnes ſe plaignent de vents, de borborigmes, de coliques, de chaleur d'entrailles, de fumées qui montent à leur cerveau, de douleur de tête, d'hémorrhoïdes & de pluſieurs autres maux qui aſſerviſſent les ames dans la guerre qu'ils livrent aux corps

Un ventre habituellement trop libre produit encore des effets plus dangereux que la conſtipation qui eſt ſouvent la marque d'un tempérament fort & vigoureux. Tantôt cette diarrhée habituelle eſt produite par un vice particulier de la limphe, de la mucoſité de l'œſophage & de l'eſtomac, de l'humeur pancréatique & de toutes les autres liqueurs préparées pour le grand œuvre de la chiliſication. Tantôt elle eſt cauſée par un vice particulier du foie, de la rate, du méſentére, de l'eſtomac, des inteſtins mêmes. Si elle dure trop long-tems, ou ſi elle augmente, elle affoiblit les entrailles, les enflamme, les excorie, les épuiſe. De-là naiſſent la maigreur, la foibleſſe, l'atrophie, les diſenteries, l'épaiſſiſſement des humeurs, le relâchement des fibres, la leucophlegmatie, l'hydropiſie, le dépériſſement total de la machine. Un ſeul de ces maux eſt capable d'accabler l'ame & de la forcer à ne penſer qu'à ſa douleur, ou à ſon exiſtence ennuyeuſe & chagrinante: que ſera-ce lorſque pluſieurs de ces ennemis réunis enſemble viendront la percer de leurs traits, & la rendront inſenſible aux ſentimens qui étoient autrefois pour elle les plus flatteurs & les plus conſolans.

De l'urine. L'urine eſt une certaine quantité de ſéroſité ſéparée de la maſſe du ſang par les reins. Elle eſt de la nature des matieres ſavoneuſes & contient un ſel très-volatile, une huile très-ſubtile & une terre très-fine. Ce ſel eſt preſque alcalin, cette huile eſt très-âcre, cette terre peut s'unir & former des concrétions pierreuſes. De-là vient la néceſſité de cette excrétion qui produit des maux cruels ſi elle eſt arrêtée. Il ne faut que jetter un coup d'œil ſur les peintures effrayantes & véritables que nous ont fait d'habiles Médecins, de la *dyſurie*, de la *ſtrangurie* & de *l'iſchurie*. Mais ſans parler ici de ces ſortes de ſuppreſſions d'urine, elle eſt encore en état de procurer mille infirmités lorſqu'elle n'eſt point ſéparée en ſuffiſante quantité. Elle communique au ſang une acrimonie qui piquote les nerfs & les irrite. De-là ces inquiétudes, ces ſentimens triſtes, ces engourdiſſemens dans l'exécution des fonctions animales, ces anxietés, ces inſomnies, ces vertiges, & toutes ces chaînes qui empêchent l'ame dans ſes actions. Sans parler non plus ici du *diabetes* & de l'incontinence de l'urine, ſi cette liqueur coule trop abondamment elle deſſeche le ſang & l'appauvrit, elle occaſionne la maigreur, l'*atrophie* & une ſoif extrême, elle prive les nerfs de ce ſuc qui leur eſt néceſſaire pour ſentir vivement les impreſſions & pour fournir à l'ame une ſuite d'idées ſur la même matiere.

De la tranſpiration. Ce que nous avons dit ſur les climats a du faire concevoir les effets qui réſultoient pour l'eſprit, d'une tranſpiration abondante, médiocre,

ou très-petite. Ces effets ſont ſuſceptibles de démonſtrations, & *Sanctorius* la balance à la main, peſe la quantité ſurabondante, moindre, ou juſte de la tranſpiration qui diſpoſe les ames à la joie ou à la triſteſſe, à la colere ou à la tranquillité, à l'amour ou à l'indifférence (*d*). C'eſt dans la proportion ſuffiſante de la tranſpiration que ſe trouve la ſource du plaiſir d'un exercice modéré, l'attrait ſecret d'un travail meſuré à nos forces, le charme qu'on goûte dans les promenades, dans un air ſerain, dans la danſe & la chaſſe, dans les jeux qui exigent un certain mouvement de nos corps. Cette excrétion ſalutaire eſt-elle ſupprimée ? il n'y a pas de maux qu'elle ne ſoit en état de produire, de même qu'il n'y a pas de maladies qu'elle ne puiſſe guérir lorſque la nature, maitreſſe de ſes droits, accélére cette excrétion d'autant plus qu'elle avoit été retardée, l'augmente d'autant plus qu'elle avoit été diminuée, & fait paroître ſous la forme des ſueurs cette vapeur qui devoit être inſenſible.

De l'humeur muceuſe des narines.

L'humeur muceuſe des narines retenue dans ſes canaux excrétoires gêne la circulation dans la membrane pituitaire & dans les parties voiſines, occaſionne des peſanteurs de tête très-incommodes, des migraines, des *céphalalgies*, & diſpoſe inſenſiblement à la triſteſſe & à la mauvaiſe humeur. Lorſqu'elle coule trop abondamment comme dans les *catharres*, elle devient âcre, ſalée, limpide, elle excite de fréquens éternumens accompagnés de tintemens d'oreilles, & de violens maux de tête qui appliquent l'ame à ſa douleur & l'intéreſſent fort peu ſur tout ce qui pourroit être l'objet de ſes conſidérations.

Des regles & des hémorrhoïdes.

Ce ſeroit ici le lieu de parler de la ſuppreſſion du tribut lunaire dans les femmes, & du flux périodique des hémorrhoïdes dans les hommes : mais l'expérience journaliere fait tellement voir la puiſſance de ces excrétions interceptées ſur l'eſprit, que ce ſeroit vouloir prouver qu'il fait jour en plein midi. Dans le premier cas les vapeurs, dans le ſecond cas la mélancolie ſont des ſimptômes tellement attachés à ces ſortes de ſuppreſſions, qu'ils frappent les yeux les plus inattentifs & leur font ſoupçonner la cauſe de ces déſordres. Si ces eſpeces d'évacuations ſont trop abondantes, les eſprits en reçoivent également une atteinte remarquable : puiſque les corps ne peuvent perdre une quantité notable de ſang qui eſt le tréſor de la vie, ſans quelque altération ſenſible, & que les ames ſe plient ſur les modifications que reçoivent les corps.

(*d*) *Ars* Sanctorii, *de Staticâ medicinâ.* Vide *Sectionem ſextam & ſeptimam.*

Médecine de l'esprit - page 203 sur 375

©BIUM

ARTICLE IV.

Du Sommeil et de la Veille.

On peut comparer en général le ſommeil au repos, & la veille à l'exercice. Si ce n'eſt que le ſommeil répare les forces avec beaucoup plus d'efficacité que le repos, & affecte davantage le cerveau; & que la veille cauſe dans tout le genre nerveux un érétiſme plus conſidérable que celui qu'auroit produit l'exercice.

Paragraphe premier.

Du Sommeil.

Pouvoir du ſommeil ſur les fonctions vitales & animales.

Le ſommeil eſt une mort qui nous redonne la vie. S'il eſt renfermé dans de juſtes bornes, les actions vitales reçoivent une nouvelle énergie, les organes des ſens ſont tendus de la maniere la plus efficace pour recevoir les impreſſions & en ſentir les plus légeres différences; il s'eſt ſéparé une nouvelle quantité de ſuc nerveux pour ſurvenir à tous les beſoins dans l'occaſion. Si au contraire il paſſe les limites que lui preſcrivent l'âge, le ſexe, les tempéramens, la ſaiſon, le tems, la nature des travaux, tant s'en faut que ſes effets ſoient ſalutaires, ils ſont préjudiciables, alors la chaleur naturelle diminue ſenſiblement, le ſang devient plus ſereux & eſt chargé d'un grand nombre de parties qui devroient être enlevées par les ſécrétions, tous les mouvemens ſe font avec moins de facilité & de ſoupleſſe, les organes des ſens ſont engourdis, & l'ame affoiblie par la pareſſe, languit dans une oiſiveté dont elle eſt incapable de ſe retirer par elle-même. Auſſi *Platon* diſoit-il, qu'un trop long ſommeil nuiſoit autant à l'ame qu'au corps. Perſuadé de cette vérité, il ſe levoit dès le grand matin & ne dormoit que le tems qu'il falloit pour éviter les maux qu'entraîne avec elle une trop longue veille. *Pline* le naturaliſte, cet homme dont la multitude des connoiſſances étonne les plus curieux, dormoit peu & paſſoit ſouvent les nuits à étudier (*e*).

De la durée du ſommeil.

Reglez donc la durée de votre ſommeil ſur votre âge, votre tempérament & les autres états de vos corps, ou du ciel qui vous environne. Reglez-la ſur-tout ſur le genre & l'eſpece de vos travaux: car plus on fatigue, plus on a beſoin de repos. C'eſt ſur cette maxime que nous accorderons aux gens de Lettres un ſommeil plus long qu'aux perſonnes qui exercent davantage leurs corps que leurs eſprits: mais il ne faut pas qu'il ſoit trop étendu. Le ſommeil d'*Epimenides* qui dura cinquante ans au rapport de Plutarque & de cinquante-ſept au rapport de Diogene

(*e*) *Erat acre ingenium, incredibile ſtudium, ſumma vigilantia .... Erat ſanè ſomni parciſſimi, non nunquam inter ipſa ſtudia inſtantis & deſerentis.* in illius vitâ à C. *Plinio cæcilio* ejus nepote ſcriptâ.

Laërce, eſt un vrai ſonge (*f*). Ce n'eſt pas en dormant, comme on veut le faire accroire, qu'il s'inſtruiſit des myſteres de la Philoſophie, c'eſt en voyageant chez des peuples inſtruits & qui avoient déja jetté les fondemens de la Morale. L'abſence de ce Philoſophe pouvoit être à l'égard de ſes concitoyens comme ſon ſommeil.

PARAGRAPHE II.

DE LA VEILLE.

Nature de la veille.

LA veille eſt cet état dans lequel les organes des ſens tant internes qu'externes ſont facilement affectés par les objets, & dans lequel les mouvemens volontaires s'exécutent avec liberté. Cet état requiert une ſuffiſante quantité de ſuc nerveux & une certaine tenſion dans les fibres. La quantité de ſuc nerveux & la tenſion des fibres diminuent-elles ? les muſcles s'affaiſſent peu-à-peu, les organes des ſens languiſſent inſenſiblement, on s'endort. Un ſommeil doux & paiſible ramene tout au premier état, & l'ame, pour ainſi dire, réveillée de ſon aſſoupiſſement, agit, penſe & ſe reſſouvient ſelon ſon bon plaiſir.

Pouvoir de la veille ſur les fonctions animales. *Voyez le liv. 3. part. 1. chap. 5. art. 1. parag. 3.*

Si les veilles ſont trop prolongées, elles ruinent la ſanté. Les fibres ſe tendent de plus en plus, & deviennent de plus en plus irritables. C'eſt pour cette raiſon que moins on dort, moins on veut dormir. C'eſt par cette raiſon auſſi que les veilles aiguiſent nos eſprits, les rendent moins lourds & nous rendent plus propres à concevoir les choſes. C'eſt une obſervation que nous ferons dans la ſuite de cet Ouvrage, que ſouvent ce qui altére ſenſiblement la ſanté, diſpoſe auſſi à avoir les ſenſations & l'imagination beaucoup plus vives. Ici les veilles prolongées occaſionnent les mêmes accidens qu'un exercice forcé. Toutes les fibres ſont tendues au-delà de leur ton, le ſang s'alcaliſe ; état prochain de la fievre & de l'inflammation. Ainſi quoique les veilles diſpoſent efficacement à avoir de l'eſprit, nous croyons que c'eſt un moyen à ménager avec beaucoup de circonſpection, puiſque la ſanté y eſt ſi fort intéreſſée. Il eſt vrai que quelquefois en le négligeant on en penſe moins ſubtilement ; mais on a l'avantage de penſer plus longtems & de jouir d'une meilleure ſanté ; ce qui équivaut aux avantages d'une brillante réputation, ou d'une grande fortune.

(*f*) Voyez Plutarque, ſi le vieillard doit encore ſe mêler des affaires publiques. Et Diogenes Laërce *in vitâ Epimenidis.*

©BIUM

ARTICLE V.

COMBINAISON DES CHOSES NON NATURELLES.

Combinaiſon des choſes non naturelles.

LES choſes non naturelles peuvent tellement être combinées entre elles, qu'elles concourent toutes :

1°. A produire le même effet. C'eſt ainſi qu'un régime de vivre rafraîchiſſant, un trop long repos, ou un ſommeil trop long, des paſſions peu vives occaſionnent l'épaiſſiſſement du ſang & un relâchement conſidérable dans les vaiſſeaux. Il en eſt de même d'un régime échauffant joint à un travail pénible, à des veilles prolongées & à des mouvemens de l'ame trop impétueux. Il s'enſuit néceſſairement une certaine âcreté dans les humeurs & un érétiſme conſidérable dans les fibres de toute l'habitude du corps.

2°. Si toutes les choſes non naturelles ſont arrangées entre elles ainſi que nous venons de le dire, il en réſultera plus vîte tel effet que ſi elles étoient combinées en moindre nombre.

3°. Si le mélange eſt égal de ſorte qu'il y ait une exacte compenſation de part & d'autre, le corps conſerve ſon même tempérament & il ne lui arrive aucun changement. Tandis que ſi toutes choſes ne ſont pas dans la même proportion, la conſtitution du corps panche du côté que ſe trouve l'excès.

4°. Parmi les choſes non naturelles une ſeule ſuffit pour produire certains effets, quoique toutes les autres ſoient rangées ſous les loix les plus auſtéres que preſcrit l'hygiene. C'eſt une conſéquence néceſſaire du troiſieme principe. Ces effets ſont ceux que nous avons détaillé en examinant ſéparément chaque choſe qui entroit dans le régime de vivre.

5°. Une cauſe contraire peut détruire des effets produits avant par une des choſes non naturelles. C'eſt ainſi que des alimens humectans, une boiſſon délayante, un exercice moderé détruiſent la ſéchereſſe qu'avoient occaſionné des alimens trop âcres, des boiſſons ſpiritueuſes, un exercice trop laborieux.

6°. La choſe peut aller encore plus loin : par l'uſage continuel & immodéré qu'on fait des choſes qui entretiennent la vie & la ſanté, on peut tomber dans le vice oppoſé. En inſiſtant trop ſur les cauſes qui remédient à la ſéchereſſe, on procure trop de relâchement aux vaiſſeaux & on rend les humeurs trop aqueuſes. C'eſt pourquoi ſi l'on n'y prend garde, en combattant avec trop de vigueur & pendant trop de tems un tempérament chaud, bien loin d'obtenir cette conſtitution tempérée qui étoit l'objet de tous les ſouhaits, on acquiert un tempérament froid & humide.

On ſent aſſez que ces différentes altérations des corps apportent des changemens notables dans les eſprits & dans les caractéres. Il ſeroit trop long de les détailler ici, les conſéquences en ſont trop évidentes après

les principes que nous avons établis. Qu'il nous ſuffiſe de répéter ici que le pouvoir du régime de vivre ſur les eſprits eſt une de ces vérités frappantes qui doivent être miſes hors de doute. C'eſt ce que nous avons tâché d'établir dans ce chapitre. On ne peut pas non plus raiſonnablement douter que les choſes non naturelles ne ſoient autant de cauſes Phyſiques qui agiſſant directement ſur les organes des ſens, agiſſent indirectement ſur les facultés de l'ame, & qu'en les employant bien ou mal, on donne plus ou moins d'étendue à ſon génie. Voici donc l'abrégé de notre doctrine ſur cet article.

COROLLAIRE I.

Que la tempérance eſt toujours la voie la plus ſûre ſoit pour la ſanté du corps, ſoit pour l'intégrité des fonctions animales.

COROLLAIRE II.

Que parmi les alimens ceux qui fourniſſent un ſuc moins groſſier & qui ont quelques parties ſpiritueuſes, légerement ſalines & ſulphureuſes, mobiles & volatiles, ſont ceux qui nous mettent en état d'exercer les fonctions animales avec plus de facilité & de liberté.

COROLLAIRE III.

Que parmi les boiſſons l'eau ſimple maintient l'eſprit dans ſon aſſiette ordinaire, & eſt peu capable de lui procurer aucun éclat : le vin pris modérément lui donne plus de force, la bierre & le cidre lui fourniſſent un feu qui n'eſt que paſſager. On doit encore regarder le chocolat, les décoctions de caffé, les infuſions théiformes comme autant de boiſſons qui facilitent l'exercice des opérations animales.

COROLLAIRE IV.

Que l'exercice & le repos juſtement ménagés donnent beaucoup d'avantages à l'eſprit.

COROLLAIRE V.

Qu'il faut apporter une ſinguliere attention ſur la maniere dont ſe font les ſécrétions & les excrétions de nos corps : car c'eſt de-là que dépend la plus grande partie de nos paſſions & la vigueur ou la foibleſſe de nos eſprits.

COROLLAIRE VI.

Que l'on peut eſperer autant de ſecours du ſommeil & de la veille, que l'on a droit d'en attendre du repos & de l'exercice.

©BIUM

COROLLAIRE VII.

Enfin que le régime de vivre eſt un moyen inconteſtable ſoit pour corriger les défauts de l'entendement & de la volonté, ſoit pour avoir un génie heureux, facile & propre aux ſciences auſquelles on veut s'appliquer.

CHAPITRE VIII.

DU POUVOIR DE L'AGE SUR L'ESPRIT.

LES changemens que l'âge apporte à nos eſprits, ſeroient-ils en proportion avec ceux qui arrivent à nos corps par la ſuite des tems? Il y a tout lieu de le croire. L'un & l'autre ont leur enfance, leur adoleſcence, leur maturité & leur vieilleſſe (*a*). Il n'y a aucun âge qui ne produiſe des révolutions dans l'eſprit de l'homme : les idées de l'enfance ſe perdent dans celles de la jeuneſſe; les unes & les autres prennent un autre tour dans l'âge viril juſqu'à ce que la vieilleſſe nous ramene enfin dans notre premier état (*b*).

De l'enfance & de la jeuneſſe.

Dans le premier âge nos corps foibles & délicats ne décelent qu'une nature totalement occupée de ſa conſervation & de ſon accroiſſement. L'ame peu agitée de paſſions, attend, pour ainſi dire, pour ſe manifeſter, que les inſtrumens qu'elle doit mettre en œuvre, aient acquis un certain point de perfection. Le raiſonnement ne paroît que par éclairs;

(*a*) Voyez les belles deſcriptions qu'en ont donné *Lucrece*, Livre 3. *de rerum naturâ.*

Præterea gigni pariter cum corpore & unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem, &c.

Horace, dans ſon Art Poëtique *vers* 156.

Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores, &c.

Boileau, Art Poëtique, *chant* 3. vers la fin.

» Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs;
» Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs &c.

Le Lecteur aura un ſingulier plaiſir à comparer ces tableaux faits par trois grands Maîtres ſur le même ſujet.

(*b*) En parlant de la différente façon de penſer dans chaque âge, voici ce que dit *Bayle* de lui-même dans ſa continuation des penſées diverſes, *tom.* 1. *pag.* 179. §. 39.

» Il y a des doctrines qui me paroiſſent aujourd'hui très-incertaines, dont je ne croyois pas autrefois que l'on put douter ſans extravagance, & je trouve beaucoup de probabilité pour le moins dans des opinions qui me ſembloient ſi abſurdes il y a quelques années, que je ne comprenois pas qu'on oſat les ſoutenir. Vingt ans d'étude peuvent produire de grands changemens dans une tête, & font bien voir du pays. Je ſai bien que certains Docteurs . . . ne démordent jamais de leurs premiers ſentimens, ils jettent l'ancre pour toute leur vie partout où l'engagement de la naiſſance, le hazard, ou l'intérêt les ont conduit (*). Et comme la paſſion eſt la principale ſource de la lumiere qu'ils ſuivent, ils s'enracinent de plus en plus dans leurs préjugés, deſorte qu'ils y tiennent plus fermement ſous les cheveux gris, qu'à la fleur de leur âge. Je laiſſe à dire qu'un faux point d'honneur eſt cauſe que bien des gens ne voudroient pas renoncer dans leur vieilleſſe à des ſentimens qui leur ont fait acquérir un nom & une longue réputation. Ils craindroient qu'on n'attribuat leur changement à quelque foibleſſe d'eſprit & que l'on ne s'écriat :

N'ont-ils donc tant vécu que pour cette infamie.

Ils auroient honte de reconnoître le beſoin qu'ils auroient eû de vieillir pour diſcerner une vérité.

(*) *Ad quamcumque diſciplinam quaſi tempeſtate delati, ad eam tanquam ad ſaxum adhæreſcunt.* Cicero *Academicar. Quæſtionum lib.* 4. *fol.* 202.

ce n'eſt pas jugement, c'eſt plutôt imprudence; & ſi la mémoire ſe préſente, ce n'eſt que pour faire voir ſa légereté & ſon infidélité. Bientôt le ſpectacle change : ce calme eſt ſuivi de la tempête la plus redoutable. Les paſſions ſe font ſentir avec toute leur vivacité & ne veulent recevoir aucun frein. Les deſirs troublent ſans ceſſe la paix de l'ame. A peine la raiſon ſe reconnoît-elle ; toujours flotante dans les doutes, ou préoccupée des objets, ſouvent elle embraſſe le plus mauvais parti. Preſque toujours terraſſée par l'imagination elle eſt obligée de céder l'empire, juſqu'à ce que les années aient diminué la fougue du ſang, ou pour mieux dire juſqu'à ce que les corps ne prennent plus d'accroiſſement & que la ſeve qui les nourrit ſoit moins active. Alors l'eſprit devenu plus tranquille, & enſeigné par l'expérience, ſe replie ſur lui-même, & à l'aide de la réflexion, il ne craint plus de s'écarter du vrai chemin ; il évite les écueils, & au travers de mille dangers il arrive au port qu'il cherchoit depuis longtems.

Cet état de l'ame pendant la jeuneſſe & l'âge de conſiſtance, auroit-il quelque analogie avec les états du corps pendant ces deux ſaiſons de la vie ? La reſſemblance n'eſt que trop exacte. Le ſang bout dans les veines & n'eſt fruſtré d'aucun effet que doit produire ſon activité. Les ſolides jouiſſent du plus grand reſſort dont ils ſoient capables : Par-tout ils le déploient avec la derniere vigueur ; partout l'énergie des fibres répond à la force des fluides qui viennent ſe heurter contre elles. Les maladies aiguës dont les jeunes gens ſont attaqués, ſont une preuve de ce que nous avançons. Les hémorrhagies, la pleuréſie, les fievres ardentes & toutes les maladies inflammatoires, ſont le triſte partage de ce bel âge, & il eſt à remarquer que ces funeſtes affections ſont d'autant plus de progrès, & ſont par conſéquent d'autant plus à craindre, que les corps ſont plus robuſtes & annoncent une ſanté plus parfaite & une vie plus longue.

De l'âge viril.

L'homme a-t-il atteint l'âge viril ? il eſt comme à l'abri des orages. Le corps parvenu à ce point de perfection auquel tendoit la nature, ne fait plus entrevoir ces intempéries ſi marquées de chaleur & de froid, ces viciſſitudes de violence & de relâchement, d'apathie & de ſenſibilité extrême, de mouvemens trop lens & trop vifs. Tout eſt meſuré, tout tend à l'équilibre. La ſanté eſt rarement inſultée par les maladies ; elle eſt à l'épreuve des choſes non naturelles qui tendent à la faire ſortir de ſes retranchemens. Cette exemption de guerres inteſtines eſt tout-à-fait déſirable & peut-être peu goûtée ; on la ſent mieux qu'on ne peut la décrire. C'eſt à elle que l'on doit l'attention que l'ame apporte à ſes conceptions, & la gloire de cet âge d'être le plus beau pour le raiſonnement.

De la vieilleſſe.

Que pouvons-nous ajouter aux tableaux reſſemblans qu'on nous a préſenté de la vieilleſſe ; c'eſt la derniere phaſe de l'eſprit & du corps, qui ne tarderont pas à s'éclipſer. Un eſſain de maladies chroniques accablent le dernier terme de la vie. L'aſthme, les catares, les rhumatiſmes, la goûte, les flux de ventre, aſſiégent les vieillards. Toutes les fonctions s'exécutent

©BIUM

avec lenteur; chaque partie refuſe tour à tour ſon ſervice, les ſens s'affoibliſſent, la mémoire devient infidéle, la volonté eſt opiniâtre, la timidité & l'avarice ſont les paſſions dominantes, le mépris des plaiſirs annonce des organes qui par leur foibleſſe & leur peu de délicateſſe ſont peu ſenſibles aux attraits de la volupté. Si au milieu de ce déſordre l'on entrevoit encore un jugement ſain, peut-être ne le doit-on qu'à une nature qui veut périr en héroïne aſſiſe ſur ſes propres ruines.

Nous n'avons préſenté juſqu'à préſent qu'une eſquiſſe générale des différences notables que l'âge donnoit à l'eſprit; cette eſquiſſe ne ſera pas moins frappante ſi on veut la faire de quelques ſujets particuliers. Jettez un coup d'œil ſur les Auteurs les plus connus. L'Odiſſée qui eſt le ſecond des Poëmes d'*Homére*, a moins de force que l'Iliade. L'un eſt le fruit de ſa jeuneſſe, ou du moins d'un âge encore vigoureux, l'autre n'a été compoſé que dans ſa vieilleſſe. C'eſt le ſentiment de *Longin*. La ſuite des Piéces de P. *Corneille* repréſente ce qui doit naturellement arriver à un grand homme qui pouſſe le travail juſqu'à la fin de ſa vie. Ses commencemens ſont foibles & imparfaits, mais déja dignes d'admiration par rapport à ſon ſiecle. Enſuite il va auſſi haut que ſon art peut atteindre. A la fin il s'affoiblit, s'éteint peu-à-peu, & n'eſt plus ſemblable à lui-même que par intervalle (c).

Les premieres Comédies de *Moliere* ne ſont pas de la force de celles qu'il donna après avoir eſſayé le goût du public & étudié davantage le cœur humain. Et ſi ce Coriphée des Poëtes comiques eut vécu au-delà de cinquante-trois ans, peut être aurions-nous eu dans le déclin de ſon âge des ouvrages inférieurs même à ſes eſſais. Ne pourrions-nous pas dire qu'il en eſt du génie des grands hommes, comme du ſoleil: le matin quand il ſe leve, il eſt très-près de l'horiſon; peu-à-peu il s'éleve juſqu'au Midi qui eſt le moment de ſa plus grande hauteur; enſuite il ſe rapproche de la terre, juſqu'à ce qu'enfin elle le cache à nos yeux.

Il eſt vrai que ces viciſſitudes de l'entendement humain ſont plus remarquables dans les perſonnes qui ſe ſont adonnées aux ouvrages d'imagination, que dans celles qui ſe ſont appliquées à un travail qui ne demande que de la réflexion. Cependant on les apperçoit encore dans ces ouvrages philoſophiques enfantés par le ſeul raiſonnement. Nous n'en citerons qu'un exemple. *Plotin* Philoſophe Platonicien qui a fleuri au troiſieme ſiecle, étoit un eſprit fort au-deſſus du commun des Philoſophes, & dans lequel on remarquoit des idées d'une grande ſingularité. Il avoit honte d'être logé dans un corps, au rapport de *Porphyre* ſon diſciple qui nous a donné ſa vie & qui en parlant de ſes ouvrages dit que les premiers & les derniers qu'il compoſa ſont fort au-deſſous des autres. On voit dans les premiers une force qui n'a pas encore toute ſa crue, & dans les derniers une force qui n'a plus toute ſa crue. C'eſt dans les écrits du moyen âge qu'on voit une force montée au plus haut degré. Voila donc trois ordres de livres. Il y en a vingt-un dans le premier,

(c) Vie de *Pierre Corneille*, par M. *De Fontenelle*. Elle eſt à la tête du Théâtre de *Corneille*.

vingt-quatre dans le ſecond, & neuf dans le dernier. De ces neuf les cinq premiers étoient moins foibles que les quatre autres (*d*). Tant il eſt vrai généralement parlant que l'eſprit paſſe par les mêmes viciſſitudes que le corps. On connoît l'âge d'un Auteur aux traits de ſa plume preſqu'auſſi facilement qu'aux traits de ſon viſage (*e*).

Domitius Afer, célebre Orateur ſous *Tibere*, perdit beaucoup de ſa gloire en plaidant dans ſa vieilleſſe; & peu s'en fallut que celui qui avoit tenu le premier rang dans le barreau par ſon éloquence ne paſſat pour un radoteur (*f*).

Exception. Jeuneſſe prématurée, & vieilleſſe tardive.

Nous n'ignorons pas que dans chaque âge on a vû des phénomenes qui ſembloient ne pas ſuivre l'ordre naturel; mais cela ne dérange rien au ſiſtême général. C'eſt ainſi que l'on a vû *Hermogène* de Tarſe Profeſſeur de Rhétorique à quinze ans (*g*), Auteur à dix-huit, & oublier à vingt-quatre tout ce qu'il ſavoit. C'eſt de lui qu'*Antiochus* le Sophiſte diſoit qu'il avoit été vieillard en ſa jeuneſſe & enfant dans ſa vieilleſſe. Quel prodige que le jeune *Sylvio Antoniano* (*h*), quel étonnement n'ont pas excités *Abo-Ali* fils de *Sina*, que nous appellons par corruption *Avicenne* (*i*), *Jean Pic de la Mirande* (*k*), *Théodore de Béze* (*l*), *Jean-Baptiſte Lalli* (*m*), *Hugues Grotius* (*n*), *Claude Saumaiſe* (*o*), *Blaiſe*

(*d*) *Porphyrius* in vitâ *Plotini*. Nous nous ſervons de la traduction Latine qu'en a donné *Marſile Ficin*.

(*e*) Baillet *au* 1. *tome des* Jugemens des Savans, *pag.* 381. *& ſuiv.* rapporte beaucoup de choſes curieuſes ſur ceci.

(*f*) *Niſi quod ætas extrema multum eloquentiæ dempſit, dum feſſâ mente retinet ſtilum impatientiam* Tacit. *lib.* 4. *cap.* 52.

Vidi ego longè omnium, quos mihi cognoſcere contigit ſummum oratorem, Domitium Afrum, *valdè ſenem, quotidie aliquid ex eâ, quam meruerat, autoritate perdentem*, &c. Quintilianus *inſtitut. lib.* 12. *cap.* 11. *init.*

(*g*) Traité hiſtorique des enfans devenus célebres par leurs études, ou par leurs écrits, par *Adrien Baillet*. Paris. 1688. vol. *in*-12. pag. 389. A ſa mort on trouva qu'il avoit le cœur velu & d'une grandeur prodigieuſe.

(*h*) A l'âge de dix ans il faiſoit des vers ſur quelque matiere qu'on lui propoſât, qui étoient ſi bons & ſi juſtes, quoique ce fuſſent des impromptus, qu'un habile homme n'en auroit pû compoſer de ſemblables qu'avec beaucoup de tems & beaucoup de peine. Quoique d'une vile naiſſance il devint Cardinal & mourut en 1603, âgé de 63 ans. *Fam. ſtrada. Prolus. Academ.* 3. *lib.* 2. Dictionnaire de *Bayle*, Article *Antoniano*.

(*i*) A l'âge de dix ans il ſavoit l'Alcoran & la plus grande partie de ce que nous appellons humanités. Il mourut l'an 1036. *Greg. Abul Pharagius hiſt. dynaſt. ex verſione Eduardi Pocock. pag.* 229. *& ſeq.*

(*k*) Il n'avoit pas dix-huit ans lorſqu'il compoſa un abrégé des Décrétales, & un traité qui porte le nom d'*Heptaple*. Il mourut âgé de trente-deux ans, en 1494.

(*l*) Etant fort jeune il compoſa des Epigrammes & des vers Latins qui lui acquirent la qualité de bon Poëte. On peut même dire à l'avantage de ſa jeuneſſe, que ceux qu'il a fait au-deſſous de vingt ans ſont plus vifs & plus aiſés que ceux qu'il fit depuis. Il mourut âgé de quatre-vingt ſix ans en 1605. *Baillet, lib. cit.* p. 181.

(*m*) Natif de Norcia en Ombrie. *Nicius Erythræus* dit (*in pinacothec.* 1. *num.* 73.) que par un preſſentiment infaillible les Muſes ſe trouverent aux couches de ſa mere, & qu'après lui avoir ſervi de Sages-femmes, elles ſe firent les nourrices de l'enfant dont elles firent un Poëte. Il compoſa dans ſon bas âge deux poëmes, l'un en Italien contenant les avantures & le martire de S. *Euſtache*; l'autre en Latin ſur la mort d'Alexandre Farnéſe. *Baillet* (liv. cité pag. 199) dit ſérieuſement qu'il auroit vécu plus de ſoixante-quatre ans, s'il n'eut pas été ſujet à l'apoplexie, dont les attaques réitérées l'emporterent de ce monde. N'eſt-ce pas comme ſi l'on diſoit qu'un certain *Arthur De Lalli* eut vécu plus longtems ſi le 9 Mai 1766, on ne lui eut pas coupé la tête.

(*n*) Il naquit à Delft en Hollande le 10 Avril 1583. Il n'avoit encore que huit ans lorſqu'on vit paroître de lui une piece de vers fort eſtimée; à quatorze ans il ſoutint avec les plus grands applaudiſſemens des Théſes publiques ſur les Mathématiques, la Philoſophie & la Juriſprudence. *Meurſius*, *Heinſius*, *Barlæus*, *Pontanus*, &c, en font les plus magnifiques éloges. Le Préſident *de Thou*, *Caſaubon*, *Voſſius*, *Juſte Lipſe* & *Scaliger* témoignerent dans leurs écrits une juſte eſtime pour ſes ouvrages. *Baillet* dit qu'il étonna tout l'univers. Il plaida ſa premiere cauſe à ſeize ans. *Vie de* Grotius, *avec l'Hiſtoire de ſes ouvrages & des négociations auxquelles il fut employé, par M.* De Burigny.

(*o*) Fils de *Benigne Saumaiſe*, Conſeiller au Parlement de Bourgogne. Il fit une verſion exacte de *Pindare* à dix ans. Il publia avec des notes le Traité de *Nile* & de *Barlaam* ſur la primauté du Pape, à

Médecine de l'esprit - page 211 sur 375

Paſcal (*p*), *Henry Heineckem* (*q*), *Julienne Morel* (*r*) & pluſieurs autres (*s*) que l'on doit plutôt regarder comme ces feux paſſagers qu'on voit briller dans le ciel pendant une nuit ſeraine, que comme ces aſtres reſplendiſſans qui ne ceſſeront de fournir leur lumiere que lorſque le monde ſera anéanti (*t*). Si nous paſſons à l'autre extrêmité de la vie, on a vû des vieillards malgré le poids des années conſerver toute la vigueur de leur eſprit (*u*). *Platon* écrivoit encore à l'âge de quatre-vingt ans. *Iſocrate* avoit quatre-vingt-quatorze ans quand il acheva ſon Oraiſon Panathénaïque, & il en avoit quatre-vingt-ſeize lorſqu'il écrivit celle qui ſe nomme Panégyrique. *Gorgias* l'Orateur malgré un ſiecle révolu, s'adonnoit encore à l'étude. *Varron* dit de lui-même au commencement du livre des occupations ruſtiques, qu'il a entrepris cet Ouvrage à quatre-vingt ans paſſés (*x*). *Sophocle* plus vieux que tous ces Auteurs, lorſqu'il compoſa ſa Tragédie d'Œdipe en colone, étant appellé en Juſtice pour être interdit à cauſe de ſon grand âge, employa pour toute défenſe le premier chœur de cette Tragédie, qu'il venoit d'achever. Il gagna ſa cauſe & fut reconduit favorablement chez lui. *Théophraſte* entreprit de traiter de toutes les vertus & de tous les vices à l'âge de quatre-vingt dix-neuf ans. Nous n'avons que le commencement de l'exécution de ce grand projet ſous le titre de *Caractere;* ouvrage ſi eſtimable qu'on lui a donné le ſurnom de *Livre d'or.* Mais qu'avons-nous beſoin d'aller chercher des modeles parmi les Anciens, nous avons de nos jours l'exemple de la vieilleſſe la plus eſtimable : l'immortel *Fontenelle*, plus que vétéran ſur le Parnaſſe, cueilloit encore à quatre-vingt dix-neuf ans des lauriers dans le ſacré vallon.

Comparaiſon de l'âge avec les climats.

Si nous rapprochons cette théorie de nos principes, nous ne trouverons pas une grande diſtance des âges aux climats. Un ciel froid & pluvieux, & ſous lequel on ne ſe nourrit par conſéquent que d'alimens dénués de

quatorze ans. Loin de ſe repentir d'avoir fait cet ouvrage, il le jugeoit capable de faire honneur à ſa vieilleſſe. A peine avoit-il quinze ans qu'il fit paroître ſon *Florus* accompagné de Commentaires. Il mourut aux eaux de Spa le 3 Septembre 1652, âgé de cinquante-huit ans ſelon *Antoine Clement. Ant. Clem. de Laude & vitâ Cl. Salmaſii.* Cette mort eſt retardée d'un an dans les Lettres de *Guy Patin*, tom. 1. lettre 75, datée du 21 Octobre 1653; il lui donne ſoixante-cinq ans paſſés, étant né, dit-il, au mois de Mai 1588.

(*p*) Par la ſeule force de ſon génie à l'âge de douze ans, il parvint ſans livres & ſans maîtres juſqu'à la 33e. propoſition du premier livre d'*Euclide*; à ſeize ans il fit un Traité des *Coniques* qui paſſa au jugement des plus habiles pour un des plus grands efforts d'eſprit qu'on puiſſe imaginer. *Deſcartes* fut ſi étonné qu'il ne pouvoit pas ſe le perſuader. Il mourut en 1662, âgé de trente-neuf ans. *Voyez* la Préface du *Traité de l'équilibre des liqueurs*, &c; & *la Vie de Blaiſe Paſcal*, par madame *Perier*, ſa ſœur.

(*q*) Il naquit en 1721 à Lubec, & mourut avec toute ſorte de talens en 1725. M. *Chrétien de Schoneick* Précepteur de ce merveilleux enfant, a écrit ſa vie. M. *Behm* a auſſi publié une brochure ſur ſon ſujet. M. *de Seelen* a parlé de lui dans un article de l'Ouvrage intitulé *Selecta itineraria.* M. *Marchini* a expliqué les raiſons naturelles de cette capacité prématurée. Mémoires de Trévoux, Janvier 1731; Mercure de France, Mai 1731.

(*r*) *Juliana Morella Barcinonenſis virgo, duodecimo ætatis anno, Chriſti verò* 1604, *Latinæ, Græcæ & Hebraicæ utcunque perita, Lugduni-Galliarum Theſes tùm Logicas, tùm Morales, à ſe tuendas in ædibus paternis propoſuit, quas vidimus Margaritæ Auſtriæ Hiſpaniarum Reginæ inſcriptas: ex biblioth. Andr. Schoti*, pag. 343.

(*s*) *Paſquier* décrit la ſcience prodigieuſe d'un jeune homme âgé ſeulement de vingt ans. *Recherches*, liv. 6. chap. 39, &c. Voyez le Livre de *Baillet* ſur les enfans célebres.

(*t*) *Volo eſſe in adoleſcente undè aliquid amputem. Non enim poteſt in eo eſſe ſuccus diuturnus, quod nimis celeriter eſt maturitatem aſſecutum.* Cic. *de Orat. lib.* 2. *Obſervatum ſemper ferè eſt celerius occidere feſtinatam maturitatem.* Quintil. *Præm. lib.* 6.

(*u*) Cic. *de Senectute*, Valer. Maxim. *lib.* 8. *cap.* 7. Lucian. *de longæv.* Plin. lib. 7. cap 48. Ælian. 2.

(*x*) *Annus octogeſimus admonet me ut ſarcinas colligam, antequam proficiſcar è vitâ. De re ruſticâ, lib.* 1. *in init.*

principes actifs, ne peut-il pas entrer en paralelle avec la puberté. Une terre brûlée par les ardeurs du ſoleil, doit offrir des habitans ſemblables à ceux qui éprouvent la vivacité de la jeuneſſe. Un climat plus chaud que froid, plus ſec qu'humide, nous préſentera des peuples qui comparés avec les perſonnes d'un âge mur, ſeront égaux pour les qualités de l'eſprit. La vieilleſſe enfin dont nous avons annoncé la conſtitution froide & ſéche, reſſemblera aux habitans de ces contrées où ſouffle continuellement le vent du Nord.

Comparaiſon de l'âge avec les tempéramens.

Le paralelle ſera encore plus exact ſi vous rapprochez les âges de chaque tempérament. En effet, auſſitôt que l'homme monte ſur le théâtre du monde, il paroît d'abord ſanguin, enſuite bilieux, de-là mélancolique, enfin pituiteux : véritables métamorphoſes que l'on ſubit pendant l'enfance, la jeuneſſe, l'âge viril & la vieilleſſe. Il eſt facile d'appercevoir que cette permutation de tempérament n'eſt pas une alternative avantageuſe pour les corps, puiſqu'ils paſſent d'une bonne à une moindre complexion. Au reſte il n'en eſt pas de même à l'égard de l'eſprit; il ſemble que ſa conſtitution devienne meilleure : car il paroît que l'âge amene avec lui le diſcernement, la ſageſſe & la prudence. On peut rendre raiſon de ce fait par le fait même de la viciſſitude des tempéramens dans l'ordre que nous venons d'expoſer. Ce que nous avançons ici, nous ne le diſons que dans le général. Nous ne prétendons pas en faire une regle certaine & invariable. Un tempérament ſanguin peut devenir pituiteux, ce qui fait une grande différence pour l'eſprit. Il peut en arriver autant aux autres, & l'obſervation n'y eſt pas contraire.

Par un examen ſcrupuleux, mais qui ſeroit trop long, il ſeroit aiſé de s'aſſurer que les âges ne changent pas toujours les tempéramens pour le fond : mais qu'ils ont un pouvoir ſurprenant pour en colorer la ſurface & en varier les aſpects. Cependant ſi malgré la courſe rapide de l'âge, quelqu'un, content de ſon tempérament, vouloit en fixer l'inſtabilité, ou mécontent de ſa condition en déſiroit une plus parfaite, il y a des moyens pour atteindre à ce but : ces moyens ſont ceux qui agiſſent immédiatement ſur les tempéramens. Tels ſont les climats & le régime de vivre; leſquels différemment ménagés, peuvent conſerver, perfectionner, changer nos conſtitutions (*y*), c'eſt-à-dire, maintenir la nature de nos liqueurs, ou leur en conférer une nouvelle & modifier nos ſolides de telle ou telle façon. C'eſt ainſi qu'on peut imiter toutes les modalités de l'âge, puiſqu'elles ne conſiſtent que dans la maniere d'être de nos fluides & de nos ſolides. Donc on peut empêcher la dépravation des tempéramens; donc on peut conſerver les tempéramens dans leur entier malgré la

(*y*) Pluſieurs prétendent que le changement de tempérament eſt impoſſible. Sans doute qu'ils n'ont pas fait attention à ce qu'*Hippocrate*, homme dont toute la pratique eſt fondée ſur l'expérience, dit à la fin du livre *de morbo ſacro. Hoc igitur Medicum ... noſſe convenit ... ab eo enim quod eſt conſuetum viget & augetur, ab eo verò quod eſt inimicum extenuatur & retunditur. Quiſquis autem hujuſmodi mutationem in hominibus adhibere noverit, & per victûs rationem hominem humidum & ſiccum, calidum autem & frigidum reddere poterit, is ſanè hunc morbum citrà expiationes & artes magicas ... ſi eorum quæ conferunt opportunitatem dignoſcat, curare poterit.* Je ſai bien que ce changement eſt très-difficile; mais je ſuis bien éloigné d'affirmer qu'il ſoit impoſſible.

puiſſance deſtructive des tems ; donc on peut acquérir un nouveau tempérament.

Des principes établis dans ce Chapitre, il s'enſuit :

COROLLAIRE I.

Que l'âge a un pouvoir ſurprenant pour varier les caracteres & les génies.

COROLLAIRE II.

Que cette variation doit ſon origine au changement de tempérament.

COROLLAIRE III.

Que l'âge malgré ſa tyrannie ne change pas toujours les tempéramens pour le fond. Ce qui n'eſt dû qu'à des cauſes Phyſiques.

COROLLAIRE IV.

Que ces cauſes Phyſiques bien ménagées peuvent altérer, retarder ou fixer les effets de l'âge.

COROLLAIRE V.

Que ces cauſes Phyſiques operent immédiatement ſur les tempéramens, ce qui leur donnent un rapport de cauſalité avec l'âge.

COROLLAIRE VI.

Que l'âge par ce moyen devient une maniere Phyſique & méchanique d'acquérir de l'eſprit & de remédier à ſes défauts. C'eſt ainſi que nous pouvons tirer les avantages les plus conſidérables de nos plus grands ennemis.

CHAPITRE IX.

DU POUVOIR DE LA SANTÉ ET DES MALADIES SUR L'ESPRIT.

Prix de la ſanté & ſes eſpeces.

LA Santé eſt un de ces etats de la vie, qui ſont également diſtribués aux pauvres comme aux riches. Le Berger & le Monarque peuvent ſe porter également bien. A quoi ſervent les richeſſes? ſinon à nous rendre quelquefois ſujets à un plus grand nombre d'infirmités. A quoi ſervent les honneurs ſans la ſanté? ſinon à envier le corps ruſtique de ce Laboureur qui ſouffre les injures de toutes les ſaiſons ſans en être incommodé. A quoi ſert la puiſſance? ſinon à nous inquiéter davantage du bien être des autres, que du nôtre même. Il n'y a donc pas de bien au-deſſus de la ſanté. C'eſt un tréſor précieux dont on ne connoît jamais mieux le prix que lorſqu'on en eſt privé; & ſouvent on le diſſipe comme s'il étoit toujours en notre pouvoir de le recouvrer ſans perte.

Il y a différentes eſpeces de ſanté. Elle peut être foible, délicate, chancelante, robuſte, parfaite. Il y a différens degrés dans la ſanté. Depuis ce foible moment de la convaleſcence, juſqu'à cette force athlétique qui touche de ſi près à la maladie, on peut compter divers intervalles. Il y a une ſorte de ſanté affectée à chaque tempérament: de maniere que peut-être l'état ſain d'une certaine conſtitution ſeroit une maladie réelle pour une autre. Cette ſanté particuliere a été appellée par les Grecs *Idioſyncraſie*. Dans tous les cas poſſibles cette *Idioſyncraſie* dépend de l'action & de la réaction libre des fluides & des ſolides, & c'eſt d'elle que dépendent le caractere & le génie ſpécifique de chaque tempérament. Nous avons ſuffiſamment détaillé précédemment en parlant des diverſes conſtitutions des corps, toutes les cauſes qui modifioient différemment les actes de l'entendement & de la volonté; il ne nous reſte plus qu'à comparer l'état ſain de toutes ces conſtitutions avec leurs mauvaiſes diſpoſitions & à faire voir dans l'un & l'autre cas la part qu'y prennent les eſprits.

Liberté des fonctions animales pendant le tems de la ſanté.

Suppoſer l'action & la réaction libre des fluides & des ſolides, c'eſt ſuppoſer en même tems la liberté de toutes les fonctions, & par conſéquent l'exécution libre des fonctions animales. On peut donc dire en général que c'eſt pendant le tems que les corps jouiſſent de la meilleure ſanté que les eſprits ont plus de force & plus de vigueur (*a*).

De l'embon-

Qu'on ne croie pas comme pluſieurs pourroient ſe l'imaginer, que

(*a*) *Sapientiæ cognitionem Medicinæ ſororem & familiarem eſſe duco. Sapientia ſi quidem animi perturbationes exhaurit. At Medicina corporum morbos pellit. Mens autem increſcit cum adeſt ſanitas, cujus curam habere eos qui rectè ſentiunt præclarum eſt, ubi corporis habitus dolet, mens ad virtutis exercitationem nullam adhibet diligentiam. Præſens enim morbus animam vehementer hebetat & intelligentiam in affectus cognationem ſecum adducit.* Democritus Hippocrati *de naturâ humanâ.*

point. Que la maigreur eſt plus avantageuſe pour l'eſprit.

par une bonne ſanté nous entendions cette corpulence, cette graiſſe, cette habitude fleurie du corps, qui, ſi elles n'annoncent pas toujours un état ſain, en ſont du moins un heureux préſage. Cet embonpoint n'eſt pas eſſentiel à chaque *Idioſyncraſie*. Il ſe trouve des conſtitutions qui ont la maigreur en partage & dans leſquelles la ſanté eſt plus ferme que dans celles où l'on voit de ces corps bien nourris & pleins de ſucs. Ceux-là, dit *Pline* (*b*), qui ſont chargés de graiſſe, ſont ſtériles, & ne vivent pas longtems. Cet embonpoint n'eſt pas non plus avantageux pour l'eſprit, & il étoit paſſé en proverbe chez les Grecs qu'un gros ventre ne pouvoit pas procurer un eſprit délié. Cependant *Anaximéne* le Rhéteur avoit le ventre ſi gros, que *Diogene* le prioit de lui en donner une partie; d'autant plus, lui diſoit-il, que vous ſerez déchargé d'un fardeau, & que ce que vous me donnerez ne me ſera pas à charge (*c*). Sans doute que par ſon régime *Anaximéne* entretenoit ſes organes dans cet état où l'ame maitreſſe d'elle-même fait attention à toutes ſes conceptions. *Platon* étoit auſſi fort replet, & avoit les épaules fort hautes : mais il choiſit exprès l'Académie, le lieu le plus mal ſain d'Athénes, pour y demeurer avec ſes diſciples, afin de réprimer cet embonpoint qu'il regardoit comme le ſuperflu de la vigne qu'on doit ôter (*d*).

Les Lacédémoniens, cette nation ſage, puniſſoient ſévérement ceux qui s'engraiſſoient trop par la bonne chere, parce que cette voracité faiſoit ſoupçonner dans ces hommes peu de prudence & d'entendement. *Averroës* un des plus ſubtils Philoſophes qui aient paru parmi les Arabes au douzieme ſiecle, étoit exceſſivement gras quoiqu'il ne mangeât qu'une fois par jour (*e*). Quelques-uns prétendent cependant que ſon eſprit étoit médiocre (*f*). Aujourd'hui nous ne faiſons pas grand cas de ſes écrits, & c'eſt avec raiſon. Mais on dit des merveilles de ſa libéralité, de ſa patience & de ſa douceur (*g*).

Ces exemples particuliers ne nous empêcheront pas de conclure avec *Hippocrate*, que les hommes gras ſont peu propres pour les ſciences, & qu'il eſt bon d'être maigre pour acquérir de la prudence & de l'adreſſe. Pourrions-nous, ſans craindre de nous attirer la haine d'une grande partie des hommes, juſtifier ici les ſoupçons de *Céſar*, ce capitaine auſſi vaillant qu'éclairé. Il craignoit *Brutus* & *Caſſius*, hommes extrêmement maigres qui furent en effet ſes aſſaſſins ; tandis qu'il ſe méfioit peu d'*Antoine* & de *Dolabella* qui avoient beaucoup d'embonpoint (*h*).

(*b*) *Hiſt. nat. lib.* 11. *cap.* 37.

(*c*) Diog. Laërt. *lib.* 6. *in vitâ* Diogenis.

(*d*) *Plutarque.* Comment on pourra diſtinguer le flatteur de l'ami. Voyez auſſi *vitam* Platonis, *auctore* Marſilio Ficino.

(*e*) Journal des Savans du 1. Juillet 1697. *pag.* 475. *édit. de Hollande.*

(*f*) Louis Vivès *de cauſis corruptarum artium.* lib. 5. pag. 167.

(*g*) Hottinger. *Bibliotheca Theologica.* lib. 11. cap. 3. pag. 273 & 274.

(*h*) Le grand *Rouſſeau* n'étoit-il pas imbu de ce principe lorqu'il diſoit :

Toujours ces ſages hagards,
Maigres, hideux & blafards
Sont ſouillés de quelque opprobre ;
Et du premier des Céſars
L'aſſaſſin fut homme ſobre.

Si

Si dans ce que nous venons de dire en général ſur la ſanté & de ſon pouvoir ſur l'eſprit, on entrevoit déja les apparences de contradiction avec nous mêmes, ce qui ſuit confirmeroit davantage les doutes. Un pareil préjugé enleveroit bientôt toute la confiance que pourroit mériter notre doctrine. Il faut donc entendre avec quelque reſtriction ce que nous venons de dire. On peut jouir de la meilleure ſanté & avoir l'eſprit faux ; parce que, ſans qu'il arrive aucun dérangement dans l'économie animale, les organes peuvent manquer de cette irritabilité exquiſe qui donne tant de pouvoir à l'ame, de même qu'on peut exiſter & vivre en fort bonne ſanté quoiqu'on ait un viſage fort laid, & des yeux de travers. Rarement voit-on que ceux qui ſont ſtupides, ſoient foibles & délicats. Les fous ſont moins ſujets à la fievre & aux autres maladies que le reſte des hommes, quoiqu'on les expoſe à mille infirmités par la façon dure & preſque inhumaine dont on les traite. Les hommes d'un eſprit borné ſe portent mieux, & vivent plus longtems que les perſonnes les plus ſpirituelles (*i*). Il y a une compenſation de bien & de maux dans cet univers. Nous regardons les hommes peu ſpirituels comme les étalons de la nature. Ce ſont ceux qui peuplent le mieux, & qui ſont toujours prêts à célébrer les miſteres amoureux. Leur charge eſt pour ainſi dire de dépenſer leur corps, & de reproduire de nouveaux corps.

Exceptions. Santé robuſte quelquefois peu avantageuſe pour l'eſprit.

Il y a ſans doute de forts tempéramens hors de cette regle, tel que pouvoit être celui d'*Ovide* (*k*). On rapporte auſſi que le fameux *André Tiraqueau* donnoit tous les ans à l'Etat un livre & un enfant (*l*). Ce ſont des exemples rares que les gens de lettres ne doivent pas ſuivre ſans s'expoſer à éteindre la lumiere qui les anime. Nous placerons ici un fait qui autoriſera ce que nous avançons. *Jules Zarabella* fils d'un célebre Mathématicien s'abandonna à la débauche des femmes avec tant d'excès qu'il en contracta une grande foibleſſe de nerfs, qui l'obligea de garder le lit cinq ans avant ſa mort (*m*).

D'un autre côté on peut être foible & infirme, & avoir un eſprit ſupérieur : ce qui ne ſeroit pas arrivé ſi l'on eut joui de toute la force de ſon tempérament, parce qu'alors le ſang & les ſens ſont agités par la fievre. Tout le ſiſtême nerveux eſt ému par la rapidité de la circulation. Combien de prodiges la fievre produit-elle en occaſionnant le tranſport. *Pline* rapporte de *Zoroaſtre*, ce roi des Bactriens qu'on croit inventeur

Santé foible ſouvent avantageuſe à l'eſprit, ainſi que certaines maladies.

(*i*) Voyez les Théſes ſoutenues aux Ecoles de Médecine de Paris, *Ergò ingenioſi brevioris vitæ.* 1687 ; & celle *Ergò fatui diutiùs & feliciùs vivunt ſapientibus.* 20. Januar. 1689.

(*k*) Il nous apprend lui-même les forces qu'il avoit reçu de la nature pour les combats amoureux.

Exigere à nobis anguſtâ nocte Corinnam,
Me memini numeros ſuſtinuiſſe novem.
Amor. lib. 3. *eleg.* 7. *verſ.* 25.

Il ſe trouvoit frais & gaillard le matin après avoir paſſé toute la nuit entre les bras de l'Amour. Il ſouhaite même de mourir dans le ſein de la volupté.

Sæpè ego, laſcivæ conſumpto tempore noctis,
Utilis & forti corpore manè fui.
Felix quem veneris certamina mutua perdunt !
Di faciant lethi cauſa ſit iſta mei.
Id. ibid. *lib.* 2. *eleg.* 10. *verſ.* 27.

(*l*) *Æquè ingenii ut corporis numeroſâ fœcundus prole, cum ſingulis annis ſingulos libros ac liberos reipublicæ daret.* Thuanus *lib.* 21. *pag.* 432. *ad an.* 1558.

(*m*) Thomaſius *in elogior. part.* 1. Teiſſier additions aux éloges. *tom.* 2. *pag.* 124.

©BIUM

de la magie, que les artéres de ſon cerveau battoient avec tant de violence, qu'elles repouſſoient la main qu'on appliquoit ſur ſa tête; ce qui fut un pronoſtic de ſa ſcience (*n*). *Antipater* de Sidon dont la facilité pour la poëſie étoit ſi grande qu'il faiſoit à l'inſtant des vers ſur toute ſorte de ſujets, avoit régulierement la fievre le jour de ſa naiſſance qui fut auſſi celui de ſa mort (*o*). La même choſe à-peu-près arrivoit à *Pétrarque* auquel l'Italie & l'Europe entiere doivent la renaiſſance des belles-lettres. Ce fut le lundi 26 Avril 1327, que ce Poëte vit pour la premiere fois la belle *Laure*. Ce même jour il ſentoit un feu dans ſes veines, & un redoublement de ſa paſſion qui lui faiſoit répandre un torrent de larmes. Il eſt vrai que l'ame de *Pétrarque* étoit tournée à la mélancolie, & nous avons dit que les paſſions jettent de profondes racines dans un pareil terrein (*p*). *Guillaume De Brébœuf* compoſa ſes ouvrages non dans le feu d'un entouſiaſme poëtique, mais dans la chaleur d'une fievre opiniâtre qui ne le quitta pas pendant vingt ans. C'eſt peut-être à ce ſang toujours fougueux qu'il devoit ſon goût pour la pharſale de *Lucain*, cet Auteur ſi ampoulé & ſur lequel il a renchéri par ſon ſtile enflé & ſemé d'hyperboles (*q*).

Il eſt des fievres qui inſpirent des délires ingénieux, des tranſports agréables & ſuivis. Rien n'eſt plus étrange que la maladie qui, du tems de *Liſimacus*, regna pendant quelques mois à Abdere (*r*). C'étoit une fievre chaude qui ſe diſſipoit au ſeptieme jour par quelque criſe; mais, pendant ſa durée, elle cauſoit un tel trouble dans l'imagination des malades, qu'elle les convertiſſoit en comédiens. Ils ne faiſoient que réciter des morceaux de tragédies, & ſurtout de l'Andromede d'*Euripide*, comme s'ils euſſent été ſur le théâtre : deſorte qu'on voyoit dans toutes les rues une multitude d'acteurs pâles & maigres qui faiſoient des exclamations tragiques. Cela dura juſqu'à l'hiver ſuivant qui fut fort froid, & par-là plus propre à faire ceſſer cette rêverie.

Parmi un grand nombre d'exemples plus modernes de ces frénéſies ſavantes, nous citerons celui de Mademoiſelle *Autheman*, rapporté par M. *Pomme* (*s*). Pendant le délire ſon viſage étoit riant, ſon humeur agréable. Les facultés de la main droite étant interdites par la paraliſie, elle peignoit de la gauche, & brodoit avec une dextérité incroyable. Les productions de ſon eſprit n'étoient pas moins ſurprenantes que celles de ſa main. Elle récitoit des vers où l'on remarquoit toute la vivacité & la délicateſſe poſſibles, quoiqu'ils fuſſent ſes premiers nés.

Jourdain Guibelet rapporte une hiſtoire à-peu-près ſemblable au ſujet d'une Demoiſelle qu'il traitoit de ſuffocations hiſtériques (*t*). Dans ſes

(*n*) *Eidem cerebrum ita palpitabat, ut impoſitam repelleret manum, futuræ præſagio ſcientiæ.* Plin. *Hiſt. nat. lib. 7. cap. 16.*

(*o*) *Valerius Maximus.*

(*p*) Mémoires pour la vie de *François Petrarque*, tirés de ſes œuvres & des Auteurs contemporains avec des notes & les pieces juſtificatives, *in*-4°. 1764.

(*q*) Né à Rouen en 1618, & mort de cette fievre à l'âge de quarante-trois ans. *Bibliotheq. Franç. tom. 17. pag.* 38.

(*r*) Lucianus *Quomodo hiſtoria ſit conſcribenda initio.* Voyez là-deſſus une très-belle note de *Bayle*, dans ſon Diction. crit. Art. *Abdére*, note H.

(*s*) Traité des affections vaporeuſes des deux ſexes. *pag.* 58.

(*t*) Examen de l'examen des eſprits. *chap.* 20. *pag.* 358.

accès qui duroient ordinairement plus de vingt-quatre heures, ſans aucune apparence de mouvement ni de ſentiment, quoique la langue ou les autres parties qui ſervent à la formation de la voix ne fuſſent point empêchées, elle diſcouroit avec tant de jugement, qu'il ſembloit que ſa maladie lui fût beaucoup plus libérale que la ſanté. On pourroit dire, ajoute notre Auteur, que le corps étant comme mort pendant la violence de ce mal, l'ame ſe retiroit chez elle & jouiſſoit de tous ſes priviléges. Les conceptions de l'ame ſont ſouvent d'autant plus nettes & plus relevées, qu'elle eſt débarraſſée des liens du corps & de la matiere.

L'ame acquiert donc quelquefois d'autant plus de force, que le corps eſt plus prêt de ſa deſtruction. On obſerve tous les jours que les enfans qui ſont rachitiques, ont cela de particulier, qu'ils ont l'eſprit plus mûr à cinq ans, que les autres à quinze (*u*). On remarque dans les phthiſiques plus de pénétration, & une ſageſſe qui n'eſt pas ordinaire à leur âge (*x*). Vous voyez encore ces enfans qui à peine ſortis du ſein de la terre, vont y rentrer; quoique l'uſage ne leur ait pas encore appris à juger exactement des choſes, vous les entendez cependant raiſonner avec un bon ſens qui eſt preſque toujours le fruit de l'étude & de l'expérience. Ils ne ſeroient pas ſans doute auſſi éclairés, ſi leur état de langueur ne mettoit leurs organes dans un degré compétent de ſenſibilité. Conſultez ces perſonnes qui par devoir, ou par piété, vont recueillir les derniers ſoupirs de ceux qui deſcendent dans le tombeau; elles vous diront toutes, & leur témoignage eſt reſpectable, que ſouvent elles ont vu des hommes qui pendant le cours de leur vie avoient paru de foibles génies & n'avoient jamais donné de marques de ſentimens nobles & élevés, montrer la plus haute grandeur d'ame, tenir les diſcours les plus pathétiques, & tirer des aſſiſtans des larmes qui étoient moins le fruit de la triſteſſe & du regret, que des mouvemens qu'excitoient dans le cœur une certaine aſſurance dans une ſituation terrible & au milieu des douleurs les plus aiguës, une expreſſion vive, frappante & naturelle, & l'éloquence d'orateurs auſſi ſinceres & auſſi perſuaſifs. On pourroit juſtement comparer alors ces hommes aux cignes du Caïſtre ou du Méandre qui chantent beaucoup plus agréablement lorſqu'ils ſont prêts de mourir (*y*).

Je n'avois plus dans le monde d'autre eſpérance & d'autre joie que celle que je trouvois dans mon fils, dit *Quintilien* (*z*), lui ſeul me ſuffiſoit

(*u*) Traité des maladies par M. *Helvetius*, page 306.

(*x*) *Boerhaave*, Aphoriſm. 1198.

(*y*) *Ciceron* compare l'admirable diſcours que fit *Craſſus* dans le Sénat peu de jours avant ſa mort, à la voix mélodieuſe d'un cigne mourant. *Illa tanquam Cycnea fuit divini hominis vox & oratio. lib.* 3. *de orat. n.* 6. Et *Socrate* diſoit qu'il falloit que les gens de bien imitaſſent les cignes qui, par un inſtinct ſecret & une eſpece de divination, ſentant l'avantage qui ſe trouve dans la mort, meurent en chantant. *Providentes quid in morte boni ſit, cum cantu & voluptate moriuntur.* cic. *tuſcul. quæſt.* n. 73. *vide etiam Platonem in Phædone circà medium.*

Ce ſera là que ma lire
Faiſant ſon dernier effort,
Entreprendra de mieux dire
Qu'un cigne près de ſa mort.

Poëſies de *Malherbe*, liv. 2. Ode à *Henri* le Grand.

(*z*) *Una poſt hæc* Quintiliani *mei ſpe ac voluptate nitebar : & poterat ſufficere ſolatio. Non enim floſculos, ſicut prior, ſed jam decimum ætatis in-*

pour me conſoler de la perte que j'avois fait de ſa mere & de ſon frere. Il ne préſentoit pas ſeulement de ſimples fleurs comme ſon frere, mais il montroit des fruits déja murs, & il ne faiſoit que d'entrer dans ſa dixieme année. J'en jure par ma douleur, par mon triſte ſouvenir, par les mânes de mon fils, c'eſt-à-dire par les divinités de ma douleur, que non ſeulement j'ai remarqué en lui toute la force du génie pour apprendre les ſciences, mais encore la probité, la piété, l'humanité, la libéralité .... Au milieu de ſi douces eſpérances on lui voyoit encore de plus grandes parties, telle que la conſtance, la gravité & un courage à l'épreuve de la douleur & de la crainte. Avec quelle grandeur d'ame, avec quel étonnement des Médecins, n'a-t-il pas ſupporté pendant huit mois les tourmens de la maladie? avec quelle préſence d'eſprit cherchoit-il à me conſoler dans les derniers momens de ſa vie.

Ces anecdotes ne ſont pas rares dans les annales de la Médecine. Vous y trouverez mille exemples frappans de cette puiſſance étonnante des maladies ſur l'eſprit. *Olaus Borrichius* raconte qu'un jeune homme d'un eſprit lourd & indocile aux leçons d'un Précepteur qui avoit déja fait germer les ſciences dans le ſein d'un de ſes freres, fut attaqué d'une fievre maligne. Le troiſieme jour ſans aucune apparence de délire il raiſonnoit ſur le mépris de la mort, ſur la fragilité de la vie, ſur le néant des choſes périſſables de ce monde, avec tant de bon ſens, qu'on l'auroit cru animé de l'eſprit de *Sénéque* (*a*).

Après ces obſervations il eſt facile de comprendre que ſouvent les facultés intellectuelles s'affoibliſſent par la force des organes, & que ſouvent elles acquierent plus de vigueur par la foibleſſe du corps. De-là vient que ceux qui ont la chair dure, ont l'eſprit dur ordinairement; & que ceux qui l'ont délicate, ont auſſi l'eſprit délicat. On a pu remarquer que les hommes les plus ſavans & doués du plus beau génie étoient d'une conſtitution foible, & étoient ſouvent infirmes. C'eſt ce que nous apprend l'hiſtoire au ſujet de *Chryſippe* (*b*), de *Prodicus* le Sophiſte (*c*), de *Philétas* le Poëte (*d*), de *Cicéron* ce grand Orateur (*e*), de *Plotin* ce Philoſophe Platonicien (*f*), de Saint *Baſile* juſtement ſurnommé le Grand (*g*),

greſſus annum, certos atque deformatos fructus oſtenderat. Juro per mala mea, per infelicem conſcientiam, per illos manes numina doloris mei, has me in illo vidiſſe virtutes ingenii non modo ad perſpiciendas diſciplinas .... ſed probitatis, pietatis, humanitatis, liberalitatis .... ſed hæc ſpes adhuc: illi majora, conſtantia, gravitas, contra dolores etiam ac metus robur. Nam quo ille animo, quâ Medicorum admiratione, menſium octo valetudinem tulit? ut me in ſupremis conſolatus eſt, &c. Fabii Quintiliani *inſtitutiones oratoriæ. lib. 6. in præmio. pag. 267. ex edit. Genevæ. 1637. in-8°.*

(*a*) *Th. Bartholini* acta Hafnienſia. *vol.* V. *pag.* 162.

(*b*) Diogenes Laertius *in vitâ* Chriſippi. *Erat autem imbecillo, tenuique corpuſculo.*

(*c*) Plutarchus. *An ſeni ſit gerenda reſpublica.*

(*d*) *Id. ibid.* en parlant de Prodicus & de Philétas, *integrâ ætate graciles & ob infirmitatem valetudinis crebrò decumbentes.*

(*e*) *Ciceron* avoit la taille haute, mais mince, le col d'une longueur extraordinaire, le viſage mâle & les traits réguliers. Son tempérament étoit foible, mais il l'avoit fortifié ſi heureuſement par ſa frugalité, qu'il l'avoit rendu capable de toutes les fatigues d'une vie laborieuſe, & de la plus conſtante application à l'étude. Le ſoin qu'il prenoit de ſa ſanté étoit de ſe baigner ſouvent, de ſe faire frotter le corps, & de prendre chaque jour dans ſon jardin l'exercice de la promenade. Le principal fondement de ſa ſanté étoit la tempérance. *Vie de* Ciceron *par* Midleton. *liv.* 12.

(*f*) Porphirius *in vitâ* Plotini.

(*g*) Il étoit continuellement malade. *Voyez la vie de* S. Baſile.

d'*Eraſme* judicieux Littérateur (*h*), de *Paſcal* ingénieux Auteur des Lettres provinciales (*i*), de *Saumaiſe* profond critique (*k*), de *Fernel* illuſtre Médecin (*l*), de *Charleval* Poëte françois d'aſſez bon goût (*m*), de *Boileau* digne émule d'*Horace* (*n*). Mais il eſt inutile d'accumuler ici les noms des ſavans qui étoient toujours valétudinaires; les exemples ne doivent être allégués que pour des choſes rares ou douteuſes.

Des conſtitutions vicieuſes des corps.

Il eſt des conſtitutions vicieuſes des corps, ſans leſquelles les ames qui les habitent, n'auroient jamais été ce qu'elles ont paru. *Ariſtote* (*o*), *Eſope* (*p*), *Hipponax* (*q*), n'auroient peut-être pas été de ſi grands hommes s'ils euſſent été mieux conformés. Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on accorde plus d'eſprit aux boſſus qu'à des perſonnes bien faites. Ils ont la tête enfoncée dans les épaules, le cerveau eſt plus près du cœur, le ſang y monte avec plus de force & de vîteſſe. Ces différences doivent néceſſairement changer les qualités de l'eſprit. Ajoutez à cela que les boſſus peuvent entrer dans la claſſe des valétudinaires. Leurs poulmons ſe trouvent gênés par la mauvaiſe conformation de la poitrine, la reſpiration eſt difficile, la diſtribution du ſang eſt inégale : ce qui dérange toute la ſuite des fonctions vitales & naturelles.

Galba, célébre Orateur du tems d'*Auguſte*, de qui l'on a dit que l'ame étoit mal logée, étoit boſſu. Avant d'épouſer ſa femme *Livia Ocellina*, il eut la précaution de lui découvrir ſon dos, voulant lui ôter par la ſuite tout ſujet de reproches. Pareille choſe étoit déja arrivée à *Cratès* le Thébain, Philoſophe cinique & homme de beaucoup d'eſprit. Quoiqu'il

(*h*) Eraſmi *valetudo ſemper fuit tenera, unde crebrò tentabatur febribus, præſertim in quadrageſimâ ob piſcium eſum, quorum ſolo odore ſolebat offendi.* in vitâ *Eraſmi.*

(*i*) Vie de *Paſcal*, par Madame *Perier.* pag. 44.

(*k*) Il étoit délicat & mal ſain, dit *Guy Patin* dans ſes lettres imprimées à la Haye en 1707. 3. *vol. in-12. tom.* 1. *lettre* 6.

(*l*) *Verum tamen in eo videtur iniquior tanto viro contigiſſe fortuna quod imbecillâ ſanitate ex ſtudiorum vigiliis potitus, lienoſus, decolor perpetuò vixit. Undè ſuæmet amarius indulgens indoli, conceptum ex uxoris obitu dolorem diutius tolerare non potuit; trigeſimo namque ab eâ ſubreptâ die, adauctâ ejus viſceris inflammatione, urgente febre ac interiori morbo exanimatus interiit anno* 1558. *ætatis* 52. Muſæum hiſtoricum *Joannis imperialis.* pag. 73.

(*m*) Il étoit né avec une complexion ſi foible que chaque année ſembloit devoir terminer ſa vie. Cependant il cultiva les beaux arts avec ſoin. La nature qui lui avoit donné un corps ſi délicat, lui avoit fait l'eſprit de même, & tout ce qu'il a produit eſt marqué à ce coin. *Bibliotheque Françoiſe. tom.* 18. *article* Jean-Louis Faucon de Ris Seigneur de Charleval. *pag.* 343.

(*n*) Voici ce qu'il dit de lui-même, épitre 10. vers 90.

Libre dans mes diſcours, mais pourtant toujours ſage;
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu plutôt que vertueux.

L'enfance de *Boileau* fut confiée à une nourrice de campagne où il reſta près de trois ans. Un jour il voulut battre un dindon qui étoit en colere. L'animal furieux s'élança ſur lui, le jetta par terre, & à grands coups de bec le bleſſa à l'endroit dont fut privé le malheureux *Abailard.* Le critique qui rapporte cette anecdote dit qu'on trouve dans cet accident la cauſe immédiate de l'humeur chagrine de cet Auteur.

(*o*) Il paroît qu'il n'étoit pas trop beau garçon. *Fuit* Ariſtoteles *unus ex omnibus* Platonis *diſcipulis qui præceptoris doctrinam optimè imbiberet. In loquendo balbutiens, ut* Thimotheus *Athenienſis ait in libro de vitis. Crura etiam habuit gracilia, ut aiunt, oculos parvos.* Ariſtotelis *vita à* Diogene Laërt. *interprete* Iſaaco Caſaubono.

(*p*) Chacun ſait par tradition qu'*Eſope* étoit mal fait. *Planude* dans la vie qu'il a écrit de ce fameux Fabuliſte dit qu'on ne ſauroit dire s'il eut ſujet de remercier la nature, ou bien de ſe plaindre d'elle, car en le douant d'un très-bel eſprit, elle le fit naître laid & difforme, ayant à peine la figure d'homme, juſqu'à lui refuſer preſqu'entierement l'uſage de la parole. *Voyez* la vie d'*Eſope* le Phrygien, qui eſt à la tête des Fables de *La Fontaine*, au commencement.

(*q*) Poëte Grec, natif d'Ephèſe, il avoit le corps petit, menu & la figure très-difforme. Il ſe ſignala dans le même genre de poëſie qu'*Archiloque*, & ne ſe rendit pas moins redoutable que lui. *Plinius* lib. 36. cap. 5.

©BIUM

fût boſſu & tout contrefait, il épouſa une très-jolie femme, nommée *Hipparchia* devant laquelle il ſe mit tout nud pour la guérir de la paſſion qu'elle avoit pour lui : mais la paſſion l'emporta ſur le remede (*r*). *Pope*, un des plus grands Poëtes & un des plus beaux génies qu'ait eu l'Angleterre, étoit boſſu & fort dégoûtant. On ne peut manquer de mettre encore parmi les gens contrefaits le célèbre *Scarron* qui diſoit de lui-même. » J'ai trente ans paſſés, ſi je vais juſqu'à quarante, j'ajouterai » bien des maux à ceux que j'ai ſoufferts depuis huit à neuf ans ; j'ai eu la » taille bien faite, quoique petite, ma maladie l'a raccourcie d'un bon » pied. Ma tête eſt un peu groſſe pour ma taille.... & ſe penchant ſur » mon eſtomac je ne repréſente pas mal un Z (*s*) «.

Privilege des gouteux.

On prétend que c'étoit la goute qui le mettoit dans cette triſte ſituation. Beaucoup de ſavans ont été gouteux. Nous ferons en leur faveur une remarque que nous fournit *David Abercromby*, c'eſt que les gouteux qui parviennent à une vieilleſſe avancée, ne radotent pas comme il arrive aux autres vieillards, & qu'ils conſervent toujours leur bon ſens (*t*). Si d'un côté la goute les tourmente par de vives douleurs, ils lui doivent au moins de la reconnoiſſance pour un ſi grand avantage.

De la grandeur & de la petiteſſe de la taille.

La grandeur & la petiteſſe de la taille peuvent donner des différences eſſentielles à l'eſprit. Nous en avons donné les raiſons morales & phyſiques dans nos Mémoires (*u*). *Homére* donne un petit corps à *Uliſſe* qui étoit un homme fin & ruſé. *Alexandre*, le plus grand de tous les conquérans, étoit de petite ſtature. Dans le tems même de ce roi de Macédoine, vivoit un Poëte élégiaque, nommé *Philetas* né dans l'iſle de Cô, & dont nous venons de parler. Ce Poëte fut Précepteur de *Ptolomée Philadelphe ;* il étoit ſi petit & ſi menu, qu'il étoit obligé de porter du plomb ſur lui de peur d'être emporté par le vent (*x*). *Horace* (*y*) & le *Dante* étoient deux grands Poëtes d'une très-petite taille. La nature en les formant prodigua l'eſprit & économiſa la matiere. *Alypius*, Philoſophe d'Alexandrie, contemporain de Jamblique & l'un des plus ſubtils Dialecticiens de ſon tems, étoit petit comme un nain (*z*). *Albert* le Grand étoit fort petit. Quelques-uns écrivent que baiſant les pieds de ſa Sainteté, le Pape lui commanda de ſe lever le croyant encore à genoux, quoiqu'il fut ſur ſes pieds (*&*). En ce cas il a écrit plus haut que lui de livres : car ils montent à vingt-un volumes *in-folio* dans l'édition de Lyon en 1651,

(*r*) Diogenes Laërtius *in vitâ* Hipparchiæ.

(*s*) Voyez la peinture qu'il fait lui-même de ſon état, dans *La Relation véritable de tout ce qui s'eſt paſſé daus l'autre monde au combat des Parques & des Poëtes ſur la mort de* Voiture.

(*t*) *In podagricis pulſus eſt liber & expeditus ; hinc fortè quod podagrici cæterorum ſenum more vix unquam delirent, ſed ad extremam uſquè ſenectutem liberâ diſcernendi, dijudicandique de rebus facultate potiantur* Davidis Abercrombii M. D. *de variatione ac varietate pulſûs obſervationes.* Londini 1680. *ſectione primâ de morbis.*

(*u*) Mémoires ſur différens ſujets de Médecine, imprimés à Paris chez Ganeau 1760 ; dernier Mémoire intitulé, *Projet pour conſerver l'eſpece des hommes bien faits.*

(*x*) Athenæus *lib.* 12. *cap.* 14. *pag.* 552. Ælianus *variar. hiſt.* 9. *cap.* 14. & *lib.* 10. *cap.* 6.

(*y*) *Corpore brevis, obeſus, lippus, præcanus fuit.* in vitâ *Horatii* quæ extat initio operum.

(*z*) Eunapius *in vitâ* jamblici.

(*&*) Voyez *Bullart*, Académies des Sciences, *tom.* 2. *pag.* 148. On conte la même choſe de quelques autres perſonnes. Voyez la remarque H. de l'art. *Jean André*, célèbre Juriſconſulte. Dict. de *Bayle.*

procurée par *Pierre Jammy* Jacobin de Grenoble. *Pierre Pomponace* un des plus célèbres Péripatéticiens du ſeizieme ſiecle étoit ſi petit, qu'il tenoit plutôt du nain que d'un homme ordinaire (*a*). *Voiture* diſoit que c'étoit dans les plus petites boëtes qu'on mettoit les meilleures eſſences. Par cette maniere fine & détournée il excuſoit ſa taille & élevoit ſon eſprit. *Charles Coypeau d'Aſſouci*, Poëte burleſque mort en 1678, étoit de très-petite ſtature & d'une foible complexion (*b*).

On ſent bien que des théſes auſſi générales, & qui ne peuvent être ſoutenues qu'en admettant le concours d'un grand nombre de cauſes, ſont ſujettes à beaucoup d'exceptions. Car ſi d'un côté nous avons cité pluſieurs exemples de grands eſprits qui étoient logés dans de petits corps, on pourroit auſſi nous oppoſer pluſieurs exemples de grandes ames qui animoient des corps d'une grande ſtature. Le ſatirique *Juvenal*, le Pape *Leon* X, *Jules Scaliger* ont été de grands hommes. Il ſuffit dans l'un & l'autre état d'avoir la tête bien conformée, les organes des ſens pleins de vigueur, la docilité, l'attention & la mémoire pour retenir les leçons des maîtres.

Que la tête doit être bien conformée.

Si dans chacun de ces états nous ſuppoſons la tête bien conformée, c'eſt qu'elle eſt le magazin où l'ame trouve les inſtrumens pour exercer ſes facultés. Nous condamnons avec les autres Naturaliſtes, les têtes trop pointues, trop rondes & ſerrées vers les tempes. Elles ſuppoſent un trop grand rétréciſſement des ventricules du cerveau. Il y a déja longtems que les têtes trop groſſes ſont décriées & qu'il eſt paſſé en proverbe que les groſſes têtes n'ont pas d'eſprit. On voit à Marſeille dans le Couvent de l'Obſervance la tête d'un nommé *Borduni*, laquelle eſt d'une groſſeur prodigieuſe. Cet homme qui vivoit au commencement de ce ſiecle, n'avoit que quatre pieds de haut & ſa tête faiſoit le quart de cette hauteur & avoit trois pieds de circonférence. Il avoit ſi peu d'eſprit, que lorſqu'on vouloit parler d'un homme qui n'a pas de bon ſens, on diſoit *il a l'eſprit de Borduni* (*c*). On voyoit en 1751 à Paris un certain *Gerard Vaweick* Hollandois, âgé de trente-ſix ans, haut de deux pieds trois pouces. La groſſeur de ſa tête faiſoit la longueur de ſon corps. Cet homme avoit très-peu d'imagination & de jugement (*d*).

Un pareil accroiſſement de la tête qui ſe fait toujours aux dépens des autres parties du corps, annonce que toute la nourriture ſe portant au cerveau, cette maſſe moëlleuſe s'eſt gonflée, que ſes vaiſſeaux lymphati-

(*a*) *Erat puſillus corpore homuncio quodammodo nanus.* Lucas Gauricus *in* Schemat. *tract.* 4. *folio* 57 *verſo.*

(*b*) Il dit de lui-même dans ſes *rimes redoublées*, *pag.* 134, en préſentant une requête à *Chriſtine* reine de Suede :

Je ne ſuis, je vous certifie,
Gueres plus grand qu'un champignon.

Enſuite dans ſa plainte à la France avec l'hiſtoire de ſa priſon, il ajoute :

Cet homme un doigt plus grand qu'une aune,
Que la fureur de Tiſiphone
N'a jamais pû mettre à *quia*.

(*c*) Voyages hiſtoriques de l'Europe, *tom.* 1. *pag.* 32.

(*d*) *Staniſlas* I. roi de Pologne, ſurnommé à juſte titre le *Bienfaiſant*, avoit un petit nain appellé Bébé qui n'avoit que trente-deux pouces de haut. On ne remarquoit en lui que fort peu d'intelligence, & malgré tous les ſoins qu'on prit de ſon éducation, il ne put pas même apprendre à lire.

ques ſe ſont dilatés & que ſes fibres ſont devenues plus groſſes. Quoique cet organe ſoit plus ample, il ne s'en ſépare pas pour cela une plus grande quantité d'eſprits animaux. C'eſt un crible au travers duquel la limphe paſſe ſans avoir été ſuffiſamment travaillée & ſans avoir acquis ce degré d'affinement néceſſaire pour devenir un fluide animal d'une bonne qualité. Si cependant par le concours de pluſieurs cauſes phyſiques la choſe arrivoit, les hommes qui ſe trouveroient dans le cas de cette exception, jouiroient des mêmes priviléges que ceux qui ont la tête bien conformée. Ces cas ſont rares, il eſt vrai : mais ils ne ſont pas ſans exemple. *Periclès*, homme ſage & ſavant dans le maniement des affaires, avoit la tête fort groſſe & ſi mal faite, qu'il donnoit occaſion à ſes ennemis de s'en mocquer. Quoique *ſaint Thomas d'Aquin* eût la tête fort groſſe, il avoit l'eſprit ſi ſublime & ſi divin, qu'il fut nommé l'Aigle & l'Ange de l'Ecole. Il eſt vrai que pendant le cours de ſes études il étoit tellement tardif, que ſes camarades l'appelloient *bœuf muet* (*e*).

De toutes ces réflexions concluons avec *Epicure*, que toute habitude du corps n'eſt pas propre à faire un homme ſage, ou un homme d'eſprit (*f*). C'eſt ainſi qu'autrefois on ne pouvoit pas faire de tout bois la ſtatue de *Mercure*. Concluons encore que dans certains tempéramens la ſanté n'eſt pas toujours le mode des corps le plus avantageux pour l'eſprit; que ſouvent il faut des mouvemens extraordinaires pour mettre en jeu des organes trop lâches ou trop groſſiers. La fievre eſt à ces conſtitutions, ce qu'eſt un mouvement de colere dans les phlegmatiques, elle les anime, les échauffe & leur fait étendre les limites de leur imagination. On pourroit encore la comparer à cette fievre, qui, levant les obſtacles ſurvenus dans le cerveau, diſſipe une attaque d'apoplexie & rend l'ame maîtreſſe de tous ſes droits.

Maladies qui empêchent l'exercice des fonctions animales.

Mais, hélas! s'il eſt quelques maladies qui donnent des avantages à l'eſprit, il en eſt un plus grand nombre qui l'oppriment & lui font ſubir la plus dure ſervitude. Qu'eſt devenu l'empire de l'ame dans l'apoplexie, dans la catalepſie, dans l'épilepſie, dans la manie & dans toutes les affections ſoporeuſes du cerveau? Il ne reſte aucunes traces de ſa liberté, & l'homme n'eſt tout-au-plus dans ces momens que cette belle machine dont les reſſorts rouillés retardent les mouvemens, & dont le balancier trop peſant empêche l'action. Mais perſonne ne doute que ces triſtes & funeſtes maladies ne portent une terrible atteinte à la plus noble partie de nous-mêmes, & que quand bien même nos complexions ſeroient aſſez robuſtes, ou les remedes aſſez puiſſans pour repouſſer & terraſſer des ennemis auſſi redoutables, nos ames ſortent toujours fatiguées du combat, & perdent toujours quelque peu de leur vivacité & de leur éclat. C'eſt pourquoi nous n'entrerons ici dans aucun détail, & nous renvoyons aux Traités Pathologiques de nos *Hippocrates*, où l'on trouvera les cauſes, les ſignes diagnoſtiques, l'explication phyſique des ſimptômes & la cure

(*e*) Dictionnaire de Bayle. Art. *Eraſme*, note E.
(*f*) *Non tamen ex omni corporis habitu, neque in omni gente fieri ſapientem.* Diog. Laërt. *lib. X. in vitâ* Epicuri.

raiſonnée

raiſonnée de ces cruelles maladies. Il nous ſuffiſoit de faire remarquer ici que ſi les eſprits acquéroient quelques qualités par certaines indiſpoſitions des corps, ils en perdoient auſſi, & quelquefois toutes leurs facultés par les attaques d'autres maladies longues & opiniâtres. Tant il eſt vrai que l'ame ſuit tous les penchans du corps, & que peut-être la tête garnie ou dégarnie de ſes cheveux donne des différences eſſentielles à la ſubſtance ſpirituelle qui l'anime.

En reſumant en peu de mots tout ce que nous venons de dire, voici les corollaires les plus importans qu'on en peut tirer.

COROLLAIRE I.

En général la ſanté eſt l'état de nos corps le plus propre pour l'exercice des fonctions animales.

COROLLAIRE II.

Il y a des eſpeces d'*Idioſyncraſies* qui ſont exceptées de cette regle générale.

COROLLAIRE III.

L'embonpoint eſt ſouvent nuiſible à l'exercice des fonctions animales; tandis que la maigreur rend l'ame plus agile, plus adroite & plus prévoyante.

COROLLAIRE IV.

C'eſt ainſi que la foibleſſe des corps eſt préférable à leur force, lorſqu'il s'agit de s'adonner aux ſciences & aux belles-lettres, les eſprits en ſont plus libres & plus ſubtils.

COROLLAIRE V.

Un grand nombre des maladies qui attaquent le cerveau oppriment l'imagination, renverſent le raiſonnement, le jugement & la mémoire, détruiſent même quelquefois le ſentiment; mais auſſi il ſe trouve certaines infirmités qui font rentrer l'ame dans tous ſes droits & lui donnent plus de force & d'activité.

COROLLAIRE VI.

De même qu'il y a certaines conſtitutions vicieuſes des corps qui alterent la beauté de l'ame, il y en a auſſi qui lui fourniſſent plus de moyens de paroître tout ce qu'elle eſt; mais dans ces cas la tête doit être bien conformée.

©BIUM

CONCLUSION
DE CE SECOND LIVRE.

Conſéquences de tout ce que nous venons de dire pour la Médecine, le Médecin & le genre de vie qu'on embraſſe.

NOUS avons, à ce que nous penſons, ſuffiſamment prouvé la puiſſance des climats, de l'éducation tant morale que phyſique, du régime de vivre, des tempéramens, des ſaiſons, &c, ſur l'eſprit. En développant la maniere d'agir de toutes ces cauſes, nous avons vû en même-tems combien elles contribuoient à la diverſité des génies, des caracteres, des vertus, des vices, des paſſions & des mœurs. C'eſt ſur ces principes que nous établiſſons le pouvoir de la Médecine ſur les ames, & le pouvoir du Médecin pour regler les penchans & les fonctions animales des hommes. On pourroit ajouter de plus, que ce ſeroit ſur l'examen & les rapports de toutes ces cauſes qui forment les inclinations & la maniere de penſer de tous les hommes, qu'on devroit les ſoumettre comme d'eux-mêmes à de certaines loix, les ranger à un certain genre de vie ſelon leur force & leur humeur; en un mot, fonder ſur ces importantes vérités le choix & le bonheur des états. Cette carriere eſt immenſe & épineuſe à parcourir, & ces conſéquences quoique liées à notre ſujet, ſortent du plan que nous nous ſommes propoſés. Ainſi contens de connoître cette admirable union qui regne entre l'homme & toute la nature, nous excitons les autres à monter ſur un théâtre où les rôles qu'on doit jouer ſont de difficile exécution & de longue haleine, mais qui ſont en même-tems dignes de la curioſité des ſages. Sans étendre donc notre Ouvrage au-delà de ſes bornes, nous parlerons ſeulement de ce qui regarde l'eſprit; & de tous les divers ſujets que nous venons de traiter dans ce ſecond Livre, nous en déduirons les moyens phyſiques & méchaniques de rectifier les défauts de l'eſprit, d'en augmenter la meſure & d'en conſerver les bonnes qualités. C'eſt pourquoi il faut avoir les principes que nous venons de poſer bien préſens à la mémoire, afin de comprendre ce que nous dirons dans le Livre ſuivant, & de voir la connexion de ces mêmes principes. Voici en peu de mots nos concluſions.

Les vices & les vertus des parens ſe communiquent aux enfans.

I. Nous héritons des vices & des vertus de nos peres, & par conſéquent de leur eſprit & de leurs mœurs. C'eſt un problême que propoſe l'expérience & que réſout la raiſon. Mais nous ne pouvons par nous-mêmes atteindre à cette ſource vivifique, qui ſaine & pure, donne le germe de la ſageſſe & de la prudence, ou qui troublée & empoiſonnée, tranſmet ſoit le feu primitif des folles paſſions, ſoit le principe de l'ignorance & de la ſtupidité. C'eſt donc aux parens qui deſirent avoir une lignée ſpirituelle & vertueuſe, à faire attention à la qualité & à la quan-

tité de leurs humeurs. Les peres doivent avoir un ſang bien tempéré & abondant en parties ſpiritueuſes, non pas de celles que lui fourniſſent le vin ou toute autre liqueur fermentée, plus propres à porter à l'incontinence, que ce mouvement naturel qui excite à ſe perpétuer dans ſon eſpece : mais de celles qui réſultant d'une bonne nourriture, ſont comme un baume qui échauffe, ranime les organes & fait ſentir un nouvel être à celui qui ſe prépare à donner la vie à un nouveau germe (*a*). Les meres doivent avoir ces égards non ſeulement avant de ſe livrer aux tranſports de leurs époux, & pendant qu'elles jouiſſent de leurs tendres embraſſemens ; mais encore après la conception. La formation de l'homme eſt le plus grand ouvrage de la nature : pourquoi n'en livreroit-on la conduite qu'au plaiſir & jamais à la raiſon ? Qu'elles uſent donc ſur-tout d'un bon régime de vivre pendant le tems de leur groſſeſſe ; qu'elles ſe livrent peu à ces paſſions vives qui altérent la conſtitution de leur ſang ; qu'elles prennent garde de donner une mauvaiſe conformation à l'enfant, ſoit par imprudence, ſoit par le ſot orgueil de conſerver la fineſſe de leurs tailles ; qu'elles ſongent enfin qu'elles nourriſſent un innocent qui portera l'empreinte des fautes d'une mere coupable, & qui l'accuſera juſtement de ſa négligence ou de ſa vanité.

Le ſexe différencie les eſprits.

II. C'eſt à leur premiere conſtitution organique que les femmes ſont redevables de ce naturel plus doux, plus gai & plus enjoué que celui des hommes. Elles ſont plus vives, plus badines, plus volages que les hommes : leur imagination eſt plus riante & plus gracieuſe ; mais leur jugement eſt moins ſolide. Les hommes ont la gravité & même la ſévérité en partage ; ce n'eſt que par le commerce avec les femmes qu'ils perdent cette rudeſſe dans la ſociété, & qu'ils acquiérent cette politeſſe des mœurs qui ſe manifeſte dans tous leurs travaux ; de même que les femmes par l'habitude qu'elles ont avec un certain cercle de gens éclairés, approchent inſenſiblement du génie des hommes & perdent peu-à-peu ce goût qu'elles avoient pour le futile & le clinquant. C'eſt-là un des principaux nœuds qu'a formé la Providence dans la chaîne qui doit lier les hommes avec les femmes.

Les climats trop chauds ou trop froids ſont peu favorables pour l'eſprit.

III. Les climats ou trop chauds ou trop froids, ſont peu favorables aux organes deſtinés à l'exécution des fonctions animales. Les premiers conſument le ſuc nerveux en le volatiliſant trop, & deſſéchent les fibres par le mouvement trop accéléré d'un ſang échauffé & preſque brûlé. Les derniers rendent la limphe trop maſſive en la coagulant, & les fibres trop roides en les tendant ou les nourriſſant trop. C'eſt pour cette raiſon que dans les pays chauds les hommes ont plus d'eſprit que de courage, & que dans les pays froids les hommes ont plus de courage que d'eſprit.

(*a*) *Pythagore* repréſentoit aux Crotoniates que le but qu'on doit ſe propoſer dans l'union des deux ſexes eſt de produire légitimement un autre ſoi-même. Il condamnoit hautement ceux qui ſe portent à cette action après avoir trop mangé, & plus encore ceux qui s'y portent pendant qu'ils ſont ivres. Omeiſius *in Ethicâ* Pythagoræ *pag.* 39. *Ex* jamblico *in vitâ* Pythag. *lib.* 1. *cap.* 31.

©BIUM

Les climats tempérés ſont les plus avantageux.

Les climats tempérés ſont les plus propres pour modifier avantageuſement les eſprits. Les uns, tels que les plus chauds parmi les tempérés, diſpoſent à la vivacité; les autres, tels que les plus froids dans cette zone tempérée, inſinuent la force. Ceux qui tiennent le milieu entre ces deux eſpeces, donnent naiſſance à la politeſſe. Nous avons donné les raiſons de ces différences, & c'eſt de-là que nous avons conclu le pouvoir autentique, univerſel & immuable des climats ſur les eſprits, les caracteres, les coutumes & les mœurs. C'eſt de-là que nous tirerons auſſi cette facilité d'acquérir tel ou tel génie par la puiſſance qu'on a d'habiter ſous un tel climat plutôt que ſous un autre.

Les ſaiſons influent beaucoup ſur les eſprits.

IV. Mais tandis qu'au-deſſus du même climat le ſoleil parcourt les douze ſignes du Zodiaque, l'année ſe trouve diviſée en quatre ſaiſons, à la puiſſance deſquelles les eſprits de telle nature qu'ils ſoient, ne peuvent échapper. Lorſque les zéphirs annoncent le printems, l'imagination eſt plus féconde & plus brillante, & le ſentiment plus vif & plus voluptueux. Pendant l'été, l'imagination quoique vive & agréable, n'eſt pas auſſi ſoutenue que dans le printems. On amaſſe un ſi grand nombre d'idées pendant ces deux premieres ſaiſons, que preſque toujours dans les plus belles heures de l'automne, on raiſonne davantage & avec plus de facilité. Dans ces triſtes jours de l'hiver où l'imagination eſt rallentie & plus froide, le jugement acquiert de nouvelles forces, & fait appercevoir les conſéquences certaines de chaque choſe. Le mois d'Avril eſt fait pour les Poëtes, & le mois de Décembre eſt fait pour les Philoſophes.

Avantages que l'on retire de la bonne éducation morale.

V. Toutes ces cauſes qui forment la baſe de notre caractere, peuvent être retardées, ou empêchées dans leurs effets par la puiſſance de l'éducation. Ainſi joignons autant qu'il ſera poſſible, une bonne éducation ſpirituelle à une bonne éducation corporelle. Un homme ſans éducation reſſemble à cet homme nud qui peut avoir, il eſt vrai, un beau corps; mais s'il a des défauts, ils ſont bientôt apperçus, & frappent la vûe d'une façon déſagréable. Celui qui eſt bien éduqué, reſſemble à cet homme qui eſt habillé. Il joint les charmes de la parure aux graces de ſon corps, & ſouvent les habits cachent bien des défauts. Ce qui exige toujours la main adroite d'un habile tailleur, de même que la bonne éducation morale exige tous les ſoins d'un ſage précepteur. Nous n'avons donc pas prétendu renverſer le pouvoir des préceptes pour donner tout à la nature. Nous ſoutenons ſeulement que lorſque la doctrine eſt jointe à la vigueur naturelle de l'eſprit, elle pouſſe encore plus avant ſes racines & étend plus loin ſes branches. Une heureuſe éducation augmente & fortifie le courage, & pour peu qu'elle vienne à manquer, les ames les mieux nées, ſont ſujettes à ſe deshonorer par des fautes irréparables.

En effet ſans décrire ici tous les avantages réels qu'on peut retirer d'une bonne éducation, qu'on en juge par ceux qu'on reçoit de la lecture, qui eſt une de ſes parties. Par ſon moyen des richeſſes immenſes qui étoient diſperſées nous deviennent propres. Elle fait de nous pour ainſi dire, des hommes nouveaux. Ici les Philoſophes nous dévoilent l'univers

entier, nous délivrent du joug des préjugés & de l'erreur, nous ouvrent les ſentiers les plus droits de la morale, & nous montrent l'étoile qui doit y diriger nos pas. Là les hiſtoriens nous découvrent l'inconſtance des choſes humaines, nous font voir la vertu récompenſée & le vice puni; d'autres fois la vertu gémiſſante dans les fers & le crime ſur le trône. Ils nous donnent des modeles à imiter, des exemples à fuir, des préceptes à pratiquer. Enfin ils éclairciſſent mille faits importans ſur leſquels nous nous ſerions toujours trompés. Ici les orateurs nous font pénétrer les replis du cœur humain, nous indiquent les routes par leſquelles il faut marcher pour le toucher, nous relevent le ſecret d'inſtruire ſans ennui, de plaire ſans flaterie, de ſe défendre ſans animoſité, de déployer ſes armes avec efficacité, d'attaquer, de bleſſer & de remporter la victoire. Là les Poëtes nous découvrent les reſſorts qui mettent en jeu les paſſions humaines, remuent toutes les puiſſances de l'ame, & nous enlevent par la beauté de l'expreſſion, la cadence & l'harmonie du ſtile.

C'eſt ſur des motifs auſſi puiſſans que nous concluons que l'éducation morale eſt abſolument néceſſaire pour nous rendre vraiment ſpirituels. Ce n'eſt pas auſſi ſur des motifs moins puiſſans que nous concluons en même tems que ceux ſur leſquels l'éducation morale ne fait aucune impreſſion, doivent avoir recours aux puiſſances qui opérent directement ſur le fond de l'eſprit, afin d'acquérir des diſpoſitions propres à profiter d'une bonne éducation morale, qui, quoique méchanique par la façon dont elle ſe communique, n'agit pas cependant directement ſur les cauſes qui conſtituent eſſentiellement la différence des eſprits.

Avantages qu'on retire de la bonne éducation corporelle.

A l'égard de l'éducation corporelle, il eſt certain que les enfans nourris par leurs propres meres, doivent être plus ſpirituels que ceux qui ſont confiés aux ſoins d'autres femmes. Motif bien puiſſant pour engager les meres à nourrir elles-mêmes leurs enfans. Quant à l'uſage des choſes non naturelles, qui concerne l'éducation corporelle, nous en avons parlé lorſque nous avons traité du régime de vivre. C'eſt pourquoi les conſéquences que nous tirerons ſur cet article, pourront encore ſe rapporter ici.

Quels ſont les tempéramens les plus avantageux pour l'eſprit.

VI. De même que la force des corps ou la pente qui les diſpoſe à telles affections dépendent des tempéramens, de même auſſi la vigueur où les inclinations des eſprits reconnoiſſent pour principe ces mêmes tempéramens. C'eſt une conſéquence néceſſaire des prémiſſes que nous avons déja poſé. Parmi les tempéramens ſimples le chaud eſt préférable au ſec; vient enſuite le froid, & le dernier de tous eſt le tempérament humide. Parmi les tempéramens compoſés, le mélancolique obtient la palme, le bilieux eſt un des premiers diſputans, & le phlegmatique ſuit le ſanguin. On doit entendre ce que nous diſons ici dans le vrai ſens de cet Ouvrage; c'eſt-à-dire que l'on fait ici abſtraction de tous les autres rapports, pour n'avoir égard qu'aux relations qu'ont les tempéramens à l'eſprit: car nous n'ignorons pas que le tempérament ſanguin eſt le meilleur pour la ſanté, & qu'il faudroit ſuivre tout un autre ordre ſi nous faiſions attention à cette maniere d'être de nos corps.

©BIUM

Quel genre d'occupations eſt le plus propre pour chaque tempérament.

Par les diverſes couleurs avec leſquelles nous avons repréſenté les différens genres d'eſprit de chaque tempérament, on pourra juger à quelles occupations ſeront propres les perſonnes qui les poſſedent. Celles qui ont un tempérament chaud ou ſec, peuvent s'adonner aux ſciences & y eſpérer un certain ſuccès. Celles qui ſont d'un tempérament froid ou humide, doivent différer de ſe mettre à l'étude juſqu'à ce qu'elles aient corrigé leur mauvaiſe complexion. Les mélancoliques ne doivent pas négliger leurs heureuſes diſpoſitions. Par leur jugement exact, par leur patience & leur aſſiduité au travail, ils réuſſiront dans les Sciences les plus profondes, telles que les Mathématiques, la Philoſophie, le Droit, la Médecine, la Métaphyſique & la Théologie. Nous réſervons les bilieux pour être Hiſtoriens, à cauſe que les faits interreſſans font beaucoup d'impreſſion ſur eux, & qu'ils doivent par conſéquent mieux les retenir & en parler mieux que d'autres. Ils pourront encore ſe diſtinguer dans le Barreau ou dans la Chaire par rapport à cet admirable ſubtilité qu'ils ont à ſaiſir les choſes, à les éclaircir & à les ranger à leurs places. Les ſanguins ayant l'imagination aſſez vive & la mémoire heureuſe, ils pourront faire de grands progrès dans les Belles-Lettres, dans l'Architecture, dans la Géographie, dans la Chymie, &c. Nous ne voyons pas à quoi l'on puiſſe employer les phlegmatiques : ils ont une complexion ſi ingrate, que les germes des Sciences doivent plutôt y être étouffés qu'y fructifier.

Il faut encore entendre dans un ſens général ce que nous venons de dire, car dans chaque eſpece de tempérament il y a des degrés ſenſibles. Ces degrés proviennent de la quantité du ſang, de même que la nature de la complexion naît de ſa qualité. Les paſſions, par exemple, d'un bilieux qui a beaucoup de ſang, ſeront plus vives que celles de celui qui en a moins. Ce qui n'empêche pas que la qualité de ce fluide ne ſoit à-peu-près la même dans tous les bilieux. Nous diſons à-peu-près la même, puiſque celle-ci peut-être plus ſaline, celle-là plus ſulphureuſe, &c : mais elle porte toujours le caractere d'un ſang propre aux bilieux.

Quels ſont les alimens les plus propres pour l'eſprit.

VII. Nous avons examiné en général & en particulier le pouvoir du régime de vivre ſur l'eſprit, & il nous paroît que nous avons ſuffiſamment établi & développé nos preuves. Parmi les alimens ſolides nous avons préféré ceux qui pouvoient produire un chile d'une bonne nature, délicat & un peu actif. Les raiſons que nous en avons donné nous paroiſſent évidentes. C'eſt du chile que toutes nos humeurs prennent leur ſource; ces humeurs ne peuvent-être d'une bonne qualité qu'autant que la ſource elle-même eſt pure. L'intégrité des fonctions dépend de la bonne qualité des humeurs, & il eſt certain que l'ame jouit de ſa plus grande liberté lorſque toutes les fonctions s'exécutent ſans gêne & ſans peine. C'eſt donc requérir une condition avantageuſe pour l'eſprit que d'exiger une nourriture de facile digeſtion & qui fourniſſe un ſuc proportionné aux forces des organes & analogue aux humeurs à réparer.

Quelle eſt

Il nous a paru conſtant auſſi que la boiſſon qui fourniſſoit au ſang des

parties plus déliées, plus actives, plus volatiles, ſans être pour cela contraire à la conſtitution foible de nos corps, comme le ſont l'eau-de-vie, l'eſprit de vin & les autres liqueurs fortes, étoit celle qui mettoit en nous les diſpoſitions les plus propres à faire uſage de notre eſprit. La liberté & la promptitude des fonctions animales dépend de la juſte tenſion des fibres & de l'irritabilité des organes. Cette juſte tenſion peut être l'effet d'une boiſſon telle que celle que nous demandons; cette boiſſon doit donc nous diſpoſer efficacement à jouir de toute l'étendue de notre entendement & de toutes les prérogatives de notre volonté.

la boiſſon la plus convenable pour l'eſprit.

Une partie des alimens tant ſolides que liquides, laiſſe après la chilification un marc qui doit être expulſé hors de nos entrailles. L'autre partie entre dans les vaiſſeaux lactés, parvient dans les routes de la circulation, nourrit les parties qui avoient beſoin de réparation, ſubit différentes métamorphoſes & eſt auſſi chaſſée du corps par diverſes routes ouvertes par la nature. C'eſt ce qui forme les excrémens & les récrémens auſquels il faut apporter une ſinguliere attention lorſqu'on veut entretenir ſoit la ſanté du corps, ſoit la liberté de l'ame. Imaginez-vous un palais où tout eſt entretenu dans la plus exacte propreté, & d'un autre côté une noire priſon où l'on reſpire l'air le plus infect. L'état de l'homme dans l'une ou l'autre de ces demeures ſeroit bien différent.

Des récrémens & des excrémens relativement à l'eſprit.

C'eſt encore ſur l'exacte vibratilité des ſolides & le mouvement facile des liquides que nous avons proportionné l'exercice & le repos, la veille & le ſommeil. La regle la plus générale qu'on puiſſe établir ſur cet article, c'eſt qu'il faut dans la jouiſſance de ces choſes non naturelles, obſerver un ſcrupuleux milieu afin d'obtenir la plus grande aptitude pour la pratique des opérations de l'ame. Nous n'ignorons pas que cette loi quoique générale, n'eſt que relative, & qu'elle eſt ſujette à mille exceptions par rapport au tempérament, à l'âge, au ſexe, à la ſaiſon, aux circonſtances de la vie, &c : mais c'eſt à l'homme prudent de combiner tellement les choſes, qu'il n'en puiſſe retirer que ce qu'il jugera lui être utile.

De l'exercice, du repos, de la veille & du ſommeil relativement à l'eſprit.

VIII. Tandis que le corps ſubit toutes les différentes altérations que lui occaſionnent les diverſes cauſes phyſiques qui l'environnent, il reçoit différens changemens par l'âge qui par degrés le conduit à ſa deſtruction. Ces degrés ſont l'enfance, l'adoleſcence, la jeuneſſe, l'âge viril, la vieilleſſe & la décrépitude. Pendant ces divers eſpaces de la vie, la nature de nos corps panche vers un certain tempérament. D'abord phlegmatiques, nous devenons inſenſiblement ſanguins, bientôt nous devenons bilieux & nous finiſſons par être mélancoliques. C'eſt ſur cette variation des tempéramens que nous avons préſumé que l'on pourroit imiter les effets de l'âge ſur l'eſprit, & ſe diſpoſer à cueillir dans un certain âge des fruits qui étoient réſervés pour une autre ſaiſon.

Pouvoir de l'âge ſur les eſprits.

IX. Il paroîtroit d'abord vrai que dans quelques circonſtances que nos corps ſe trouvent, la ſanté ſeroit toujours le mode le plus avantageux pour l'eſprit : car il eſt difficile que les fonctions tant naturelles que vita-

Puiſſance de la ſanté & de la maladie ſur l'eſprit.

les ſoient leſées, ſans que les fonctions animales languiſſent. Il y a cependant des cas où cette regle ſouffre des exceptions, & qu'elle n'eſt relative qu'aux tempéramens. La vigueur de nos conſtitutions nous diſpoſe plutôt aux exercices du corps, qu'à ceux de l'eſprit; & ſouvent la foibleſſe de nos organes prête de nouvelles forces à nos ames.

Diverſes autres cauſes Phyſiques dont on n'a pas parlé dans ce II. livre.

Nous aurions pû encore ajouter dans ce ſecond Livre différentes cauſes Phyſiques qui agiſſent ſur les eſprits par les effets qu'elles produiſent ſur les corps. C'eſt ainſi que certains lieux, certaines promenades, certaines expoſitions, certains ſpectacles affectent plus ou moins, & impriment dans nos ames un caractere qui leur eſt propre. C'eſt ainſi que les matins on ſe trouve plus diſpoſé à l'étude qu'après les heures du repas. C'eſt ainſi que certaines converſations, certains tons de voix, certains geſtes, réveillent en nous de nouveaux ſentimens. Mais toutes ces choſes auroient été d'une trop longue diſcuſſion; il ſuffira d'en rapporter des exemples dans notre troiſieme Livre, où nous ferons voir auſſi quel genre d'eſprit eſt attaché aux vertus & aux paſſions.

Précis des deux premieres parties de cet Ouvrage, & matiere du III. livre.

Les principes que nous venons de poſer étant ſuffiſamment diſcutés, nous allons commencer la troiſieme Partie de notre Ouvrage, qui eſt l'accompliſſement de notre deſſein. Car 1°. Nous avons vû le méchaniſme des fonctions animales. 2°. Nous avons examiné les cauſes qui pouvoient faire varier le méchaniſme de ces mêmes fonctions. Il ne nous reſte donc plus maintenant qu'à conſiderer les divers changemens qu'il faut apporter à nos corps pour corriger certains vices de l'eſprit, en augmenter la meſure & l'entretenir dans un bon état.

Fin du ſecond Livre.

LIVRE

LIVRE TROISIEME.

LA MÉDECINE DE L'ESPRIT.

Mentis, memoriæ, odoris, &c. *Medico cura eſſe debet.*
Hippoc. *de morbis vulgaribus. lib. 6. ſect. 6. aphoriſm. 4.*

INTRODUCTION.

Objet de cette troiſieme Partie.

Nous ne parlerons pas ici des vices de l'entendement & de la volonté qui partent des maladies réelles du corps. Nous renvoyons nos lecteurs aux Traités Pathologiques, dans leſquels ils verront la maniere dont l'ame eſt affectée dans la manie, dans l'apoplexie, dans les vapeurs, &c, & de quels moyens on peut ſe ſervir pour la délivrer du poids qui l'accable dans ces ſortes d'affections. Notre projet eſt plus hardi puiſque nous ſommes les premiers qui oſons le tenter. Il eſt peut-être auſſi d'une plus difficile exécution par la pente naturelle qu'ont les hommes à éviter tout remede lorſqu'ils n'apperçoivent aucune altération ſenſible dans leurs conſtitutions. Nous conſiderons les hommes jouiſſant d'une pleine ſanté, mais privés d'une partie de la capacité & de l'action dont pourroient jouir leurs ames ſi elles n'étoient enchaînées dans des liens trop peſans, & ſi les rayons lumineux de ces mêmes ames pouvoient ſe manifeſter au travers des corps trop opaques.

Maxime fondamentale de notre ſiſtême.

Si la trempe des eſprits dépend de l'organiſation des corps; c'eſt à ceux qui ont la noble ambition de jouir de toute la liberté de leur entendement & de ſe rendre propres aux Sciences & aux Beaux-Arts, à tellement diſpoſer leur conſtitution organique, que leurs fibres ſoient très-ſenſibles & que leur ſang ne reçoive que des ſucs purs & ſubtiles (*a*). C'eſt

(*a*) *Qui nobile, & ad ſublimitates rerum capiendas aptum ſibi conciliare inſtituit ingenium, imprimis curet ut ingeneret ſpiritum ſanguini ac corpori benignum, purum atque temperatum.* Fred. Hoffman. *tom. V. in-fol. cap. 2. de prolongandâ litteratorum vitâ per regulas diætetiças.*

©BIUM

cette maxime fondamentale de notre ſiſtême que nous allons étendre depuis l'imbécille, juſqu'au ſavant; depuis l'homme qui ſe contente d'un eſprit ſociable, juſqu'à celui qui veut communiquer aux autres ſes réflexions ou par écrit, ou de vive voix; depuis celui qui veut ne s'occuper que des choſes ſenſibles, juſqu'à celui qui prenant un vol plus hardi, ſonde la nature abſtraite des choſes. Enfin nous prétendons par des voies purement méchaniques faire de tout homme un homme d'eſprit, ou, ce qui revient au même, procurer à ſon ame tout le ſolide & tout le brillant qu'il ſouhaitera.

Ce qu'on doit entendre ici par le terme d'un homme d'eſprit.

Par le terme d'un *homme d'eſprit*, nous n'entendons pas ce ſavant, qui, tout hériſſé de grec, ne décide rien que ſur l'autorité de quelque ancien Philoſophe, ni cet autre qui, toujours emporté par l'entouſiaſme & ſoutenu par les aîles du ſublime, quitte notre ſphere pour être admiré d'un autre monde. Nous n'appellons pas ſeulement un homme d'eſprit, celui qui, prompt en heureuſes reſſources, ſait cacher adroitement ſes défauts, celui qui enrichit le Libraire de ſes productions, celui qui ſait tellement aſſaiſonner les converſations du ſel de l'enjouement, qu'il ſe fait déſirer dans toutes les compagnies. Mais en général nous appellons un homme d'eſprit, *celui qui ne cherche pas avec peine ſes idées, qui raiſonne facilement & qui juge exactement.*

Moyens qu'on doit employer pour avoir de l'eſprit.

Les moyens phyſiques pour acquérir ces excellentes qualités ne ſont pas au-deſſus de notre portée. On ſait conſéquemment aux principes établis ci-deſſus, qu'elles ne dépendent que de la diſpoſition des organes, de la qualité & des mouvemens du ſang. On peut modifier différemment ces êtres matériels & par conſéquent affecter l'ame d'une telle ou telle maniere. C'eſt pourquoi *Ciceron* dit, » qu'il eſt fort important à l'ame » d'être logée dans certains corps: puiſque de cette machine terreſtre s'éle» vent ou des fumées qui l'obſcurciſſent, ou des principes de lumiere » qui la rendent plus éclatante (*b*).

Ceux qu'on emploie ordinairement ſont inſuffiſans.

Nous ne ſommes pas ſurpris que tous les hommes cherchent à avoir de l'eſprit, c'eſt le plus bel ornement & la partie qui les approche le plus de la divinité; mais nous ſommes ſurpris de la maniere dont ils veulent l'acquérir. Ils ſe livrent tout-à-coup aux préceptes, à la lecture, aux réflexions des maîtres: & fort ſouvent de tous leurs travaux ils n'en recueillent qu'un fruit vil, de peu de valeur & quelquefois mépriſable. Il eſt donc des fonds ingrats & pareſſeux que la Médecine doit défricher avant d'y confier aucune ſemence. Les fleurs de la Rhétorique ſont bientôt étouffées dans ces champs où il ne croît que des ronces & des épines. Il faut la main d'un Jardinier habile & vigilant pour engraiſſer avant cette terre, & la rendre fertile. C'eſt ainſi qu'avec une certaine induſtrie l'on vient à bout de ſe former un eſprit plus ſubtil & plus actif, que celui qu'on avoit reçu des mains de la nature (*c*).

(*b*) *Et ipſi animi magni refert quali in corpore locati ſint, multa enim è corpore exiſtunt quæ acuant mentem: multa quæ obtundant. Tuſcul. quæſt. lib.* 1.

(*c*) *Ex ipſâ hominum ſolertiâ eſſe aliquam mentem & eam quidem acriorem & divinam exiſtimare debemus. Id. de naturâ Deorum lib.* 2.

©BIUM

Nous n'ignorons pas qu'il y a certains avantages naturels qui, s'ils ne nous rendent pas ſpirituels, annoncent au moins de l'eſprit. Tels ſont ceux dont jouiſſent quelques mortels fortunés; une phyſionomie qui plaît, des yeux où étincelle l'eſprit, un air fin, noble & prévenant, ce ſont des faveurs de la nature, & perſonne n'eſt en droit de reclamer contre elle lorſqu'elle les refuſe, parce qu'elle eſt libre dans la diſtribution de ſes bienfaits. L'art médical, malgré toute ſa puiſſance, ne peut pas les procurer, & nous abuſerions de la crédulité de nos Lecteurs, ſi nous leur faiſions une pareille promeſſe. Mais il y a des talens acquis, qui font honneur à l'entendement humain, & qui ne dépendent pas de la force du deſtin. Tels ſont ceux qui naiſſent de la culture des diſpoſitions que l'on a reçu du ciel. L'art de conſerver la ſanté & de guérir les maladies peut atteindre à ce point, & produire des effets inattendus juſqu'à préſent, parce que les hommes ſe ſervent ordinairement du même inſtrument pour les mêmes uſages, ne prévoyant pas toujours à combien d'autres uſages ils pourroient l'employer.

Objection contre notre ſiſtême, & ſolution.

Mais dira-t-on, penſez-vous de bonne foi faire un homme d'eſprit d'un ſtupide? Oui, nous le croyons. Modifiez d'abord différemment ſes organes, enſuite inſtruiſez-le, & donnez-lui les mêmes ſoins que ceux que vous apporteriez aux perſonnes qui jouiroient des meilleures diſpoſitions. Que les changemens arrivés aux organes puiſſent procurer des changemens ſi étonnans dans l'ame, c'eſt une choſe que l'expérience confirme. Nous en rapporterons quelques exemples des plus ſenſibles avant d'entrer en matiere, afin qu'on ne liſe pas ce qui ſuit avec un certain pyrrhoniſme qui engageroit à ſe méfier de nos preuves mêmes les plus conſtantes.

Exemples qui confirment ce que nous avançons.

Un jeune homme tout-à-fait diſgracié de la nature du côté des talens, preſque imbécille, à charge à ſa famille, fut renfermé dans un cloître. Son emploi étoit de ſonner les cloches. Un jour rempliſſant cet emploi de ſon mieux, il ſe laiſſa tomber. La chûte fut ſi violente, que tout le cerveau en fut ébranlé. Mais cet événement, bien-loin d'être malheureux pour le Moine, lui fut des plus favorables. Il devint tout-à-coup intelligent, & fit un des plus grands hommes de lettres de ſon ſiécle.

Baudouin Ronſſeus rapporte qu'on avoit tenté toute ſorte de remedes pour guérir une femme de la folie (*d*). L'art fut inutile, elle ne ſe trouva pas ſoulagée. Un jour elle ſe débarraſſa de ſes liens, & ſe jetta par la fenêtre dans la rue. Cette chûte violente la guérit de ſa folie.

Le Pape Clément VI avoit une mémoire ſi prodigieuſe, qu'il ne pouvoit, quand il l'auroit voulu, oublier rien de tout ce qu'il liſoit. On prétend qu'une bleſſure à la tête lui avoit cauſé ce talent ſingulier (*e*).

Nous ne prétendons pas indiquer de pareils moyens; le remede ſeroit pis que le mal. Tout ceci n'a été allégué que pour détruire la penſée d'impoſſibilité, qui pourroit naître contre notre ſiſtême. En effet ce que

(*d*) *In ſuis Miſcellaneis epiſt.* 3.
(*e*) *Petrarca lib.* 1. *rerum memor. & lib.* 8. *rerum familiarium.*

le hazard a produit, l'art raiſonné & dirigé par une main habile peut y atteindre. L'art dont nous parlons ici, n'eſt que les moyens conſéquens des principes que nous avons déja établis. Ce ſont les cauſes Phyſiques qui agiront ſur l'eſprit en opérant ſur les corps. C'eſt ainſi que le choc de l'acier contre un caillou en fait ſortir une étincelle en briſant les liens qui la retenoient captive. Entrons donc en matiere.

PREMIERE PARTIE.

DE L'ENTENDEMENT.

Nous reprenons le même ordre que nous avons tenu dans notre premier Livre, afin que l'on ſoit en état de comparer les principes avec les conſéquences. Dans l'une & l'autre partie nous avons parlé du méchaniſme de l'entendement & de la volonté ; il s'agit maintenant de mettre l'ame à portée de faire un plein uſage de ces deux facultés, en n'emploiant que des cauſes phyſiques, ſoit pour les rectifier, ſoit pour les maintenir dans un juſte état ſi elles s'y rencontrent. La ſenſibilité & les ſenſations étant les propriétés les plus ſimples de nos corps, qui contribuent le plus aux opérations de l'entendement, & étant liées néceſſairement avec elles, nous allons commencer par elles.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA SENSIBILITÉ ET DES SENSATIONS.

Nous ſéparerons encore ici des ſenſations la ſenſibilité afin d'examiner plus en détail les reſſources qu'elles fourniſſent à l'ame, les vices qui les font dégénérer & les moyens qui peuvent les rétablir, ou les conſerver dans un bon état.

ARTICLE I.

DE LA SENSIBILITÉ.

Qui pourra raconter tous les avantages que donne la ſenſibilité à l'eſprit ? Elle eſt la ſource de toutes nos connoiſſances, ainſi qu'elle eſt la ſource de toutes nos paſſions. Qu'on nous ôte la ſenſibilité, nous ne ſommes plus que des pierres ou des métaux. Elle eſt la marque d'un eſprit intelligent, de même qu'elle eſt la marque d'un bon cœur. C'eſt elle qui donne de la tendreſſe pour les parens, de la pitié pour les miſérables, de la piété pour le Créateur, de l'amitié pour ſes ſemblables, de l'amour pour un ſexe différent, de l'humanité pour ſon prochain, de la reconnoiſſance pour les bienfaiteurs, du reſſentiment pour les affronts, du reſpect pour la vertu. Quelle foule d'idées différentes & ſouvent combinées doivent naître de tous ces mouvemens ? Quels éclats bril-

©BIUM

lans de lumiere doivent en rejaillir ſur l'ame qui fait alors ſentir toute la vigueur de ſon exiſtence & de ſes droits.

Ecoutez celui qui parle lorſque c'eſt le ſentiment qui lui dicte ſon diſcours. Quelle éloquence ! elle entraîne avec elle la perſuaſion & la conviction. Si c'eut été la ſeule imagination qui eût tracé les tableaux, le coloris eut été froid, languiſſant, peu varié, & n'eut pas touché le ſpectateur. Le ſentiment bien ou mal exprimé vaut mieux que les plus belles réflexions, il occupe plus agréablement. C'eſt avec raiſon qu'on reproche à *Ovide* d'être trop ingénieux dans la douleur. Il fait voir de l'eſprit lorſqu'on n'attend que du ſentiment; ce qui fait qu'il n'excite qu'une légere compaſſion, dans le tems qu'il devroit tirer des larmes. On ſeroit preſque fâché de ne le pas voir ſouffrir, parce que ſans ſes ſouffrances on n'auroit pas le plaiſir de l'entendre raconter agréablement ſes peines. Rien ne touche que ce qu'on ſent, & l'on n'eſt content qu'à proportion de ce que le ſentiment eſt plus vif & plus profond.

Quel eſt-il ce ſentiment ? quelle eſt ſa nature ? Queſtion vraiment philoſophique & du reſſort d'un ouvrage où l'on traite des ſens & de toutes leurs dépendances. C'eſt la ſenſibilité miſe en action, c'eſt l'impreſſion même qu'a, ou reçoit l'ame au ſujet d'un objet qui la touche ou qui l'émeut. Le ſentiment eſt à raiſon de la ſenſibilité; il eſt plus ou moins vif ſelon que la ſenſibilité eſt plus ou moins grande. On le conſidere dans un ſens plus étendu & plus général que la ſenſation; car la ſenſation eſt preſque toujours deſtinée à une partie, comme la vue, le toucher, &c; le ſentiment appartient à tous les organes, & eſt la complexion de tous les ſens. Il appartient auſſi aux mouvemens propres de l'ame & peut être excité par la réflexion. Puiſque la ſenſibilité & le ſentiment qui en réſultent, ſont la baſe des idées tant directes que réfléchies, tout ce qui pourra leur nuire, nuira auſſi aux opérations de l'entendement & de la volonté : & on ne deviendra ingénieux qu'à proportion qu'on éloignera les obſtacles qui les gênent. Ces obſtacles conſiſtent dans un trop grand relâchement, ou dans une trop grande rigidité des fibres qui l'amortiſſent, ou dans une trop grande irritabilité qui ſans le pouſſer tout-à-fait juſqu'à la douleur, le dérange cependant de ſon état naturel. Vices ſur leſquels les moyens moraux ont peu de priſe, & qu'il faut abſolument combattre par des moyens phyſiques ſi l'on veut atteindre à ce juſte point de ſenſibilité qui n'admet dans les choſes que ce qui s'y trouve véritablement. Car celui qui eſt trop ſenſible par la trop grande irritabilité des fibres, eſt ſans ceſſe agité par le moindre bruit; la moindre réflexion ſur des événemens l'allarme & lui fait tout craindre. Il eſt ſuſceptible des plus grands égaremens, & avec un cœur excellent il peut ſe produire & occaſionner aux autres les plus grands maux. Celui qui eſt inſenſible par la rigidité ou le relâchement des fibres, eſt un naturel dur & farouche qui n'entend ni la voix du plaiſir, ni les cris de la douleur. Il ne connoit pas la douceur de la compaſſion. On croiroit même qu'il ne connoît pas la moitié des choſes à connoître, puiſqu'il y a preſqu'autant

de choſes que nous connoiſſons plus par ſentiment, que par les efforts de la raiſon. Les moyens que nous allons enſeigner pour remedier au relâchement, à la rigidité & à la trop grande irritabilité des nerfs, comme cauſes de l'altération de la ſenſibilité & du ſentiment, doivent donc être regardés comme des moyens phyſiques propres à nous rendre meilleurs & plus ingénieux.

TITRE PREMIER.

DU RELÂCHEMENT DES FIBRES COMME CAUSE PROCHAINE DE L'ALTÉRATION DE LA SENSIBILITÉ ET DU SENTIMENT.

Il eſt évident que l'impreſſion faite ſur des fibres trop lâches, doit être moindre que celle qui eſt faite ſur des fibres exactement tendues. Il faut donc que ceux qui ont le genre nerveux trop relâché, remédient à ce vice pour parvenir à cette délicateſſe de ſentiment qui tranſmet à l'ame la vraie nature des impreſſions que font ſur les corps les qualités ſenſibles des objets.

Le relâchement des fibres dépend ordinairement ou de la conſtitution propre des fibres, ou d'un ſang trop ſereux. Les enfans, les femmes, les perſonnes qui vivent dans un climat pluvieux ou ſur le bord des rivieres & des marais, qui menent une vie ſédentaire & oiſive, qui ſe nourriſſent d'alimens gras & aqueux, qui ſont d'un tempérament froid & humide, ont naturellement la fibre molle & relâchée. Outre que le ſentiment ſe trouve émouſſé par cette ſeule cauſe, elle eſt auſſi la racine d'une infinité de maux auſſi terribles par leur iſſue, que difficiles à guérir. Souvent on en voit naître la cachexie, la cacochimie, la phthiſie, la leucophlegmatie, l'hydropiſie, &c, double motif qui doit d'autant plus engager à y apporter remede, que les ſuites en ſont plus funeſtes.

On remédiera à cette conſtitution en évitant d'abord toutes les cauſes qui ont pû la produire, en habitant dans un air chaud & ſec, par une diéte ſéche & échauffante, par l'exercice fréquent & un peu dur, par le ſommeil plus court dans des appartemens bien aérés, par les cordiaux, les aromatiques, les âcres, les ſtimulans, les irritans. C'eſt dans cette derniere claſſe de remedes qu'on doit placer les antiſcorbutiques, les véſicatoires & les émétiques, qui ſouvent réveillent le reſſort & l'action tonique en excitant des ſecouſſes dans tout le genre nerveux.

Si c'eſt par la trop grande quantité de ſéroſité dans le ſang que provient le relâchement des fibres, on y remédiera par le régime ci-deſſus indiqué & en faiſant uſage des diurétiques, des diaphorétiques, des purgatifs. Les diurétiques dans le cas préſent doivent être chauds : tels ſont les racines de perſil, d'aſperge, de petit houx, &c, le ſavon, les ſels neutres comme le ſel de glauber, &c. Si l'on ne veut pas tenter de deſſécher le ſang par la voie des urines ſoit parce que l'on craigne que la nature ne s'y prête pas, ſoit parce que des circonſtances particulieres

©BIUM

exigent un autre traitement, on eſſaiera d'exciter une tranſpiration plus abondante. Alors on commencera par les plus legers diaphorétiques pour venir par degrés aux ſudorifiques. Nous ne diſons rien ici des purgatifs; il faut beaucoup de ſageſſe & de prudence pour les employer à propos, & l'on doit s'en rapporter aux maîtres de l'art dans ces conjonctures. Nous paſſons auſſi ſous ſilence les remedes aſtringens, âcres, échauffans, ſpiritueux, ſalins & ſulphureux pour les mêmes raiſons.

Souvent auſſi c'eſt par le vice des digeſtions que le ſang recevant un chile mal travaillé devient trop ſéreux; alors il faut remédier à ces mauvaiſes digeſtions, ſoit en prenant des alimens faciles à digérer & d'une bonne nature, ſoit en prenant des médicamens qui donnent du reſſort à l'eſtomac.

Les alimens que nous conſeillerions comme les plus utiles, ſont le lait, les œufs, les bouillons, les conſommés, les gelées, les potages, les viandes des jeunes animaux; en un mot tout ce qui peut fournir de bons ſucs & un chile preſque préparé. A l'égard de la boiſſon, elle doit être de bon vin vieux, pur, ou mêlé avec ſuffiſante quantité d'eau.

Les médicamens les plus convenables dans ce cas, ſont les amers & les aromatiques. On peut commencer d'abord par les plus foibles pour finir par les plus forts. La chicorée ſauvage, la centaurée, la garence, la rhubarbe, le quinquina, &c, ſont de très-bons ſtomachiques amers. Les principaux aromates peuvent ſervir à aſſaiſonner les mets, tels que ſont la canelle, la muſcade, l'écorce d'orange & de citron, le géroſle, le poivre, le gingembre, l'anis, la coriandre, le thim, le ſerpolet, l'origan, la ſarriette, &c. La confection d'hyacinthe, la thériaque, l'opiat de Salomon, &c, ſont les meilleurs remedes que préſentent les pharmacopées.

TITRE SECOND.

DE LA ROIDEUR DES FIBRES COMME CAUSE PROCHAINE DE L'ALTÉRATION DE LA SENSIBILITÉ ET DU SENTIMENT.

LES fibres trop roides ſont moins flexibles; par conſéquent moins propres au mouvement & moins diſpoſées à communiquer les impreſſions qu'elles reçoivent. Pluſieurs cauſes peuvent produire cet effet. 1°. Tout ce qui eſt capable de remedier au relâchement des fibres. 2°. Tout ce qui peut tendre à racornir les nerfs, comme la ſéchereſſe & un genre de vie trop dur. 3°. Tout ce qui peut donner un trop grand degré de tenſion au genre nerveux & le conduire au point de n'être preſque plus vibratile, comme l'abus des liqueurs ſpiritueuſes, des médicamens échauffans, les veilles prolongées, l'exercice immoderé. 4°. Tout ce qui peut dépouiller le ſang de ſa ſéroſité, l'épaiſſir & le diſpoſer à s'enflammer.

Il eſt facile de voir que cette rigidité des fibres doit être plus familiere aux

aux hommes qu'aux femmes, aux vieillards qu'aux enfans; à ceux qui ſont doués d'une conſtitution forte & robuſte, qu'aux tempéramens foibles & flegmatiques; à ceux qui s'exercent à des travaux pénibles, qu'à ceux qui menent une vie molle & oiſive; à ceux qui habitent des climats chauds & ſecs, qu'à ceux qui vivent dans des régions tempérées. Il eſt facile de voir qu'avec ces diſpoſitions l'on doit être enclin aux maladies inflammatoires & à cette multitude de maladies aiguës qui entraînent toujours avec elles une longue ſuite de douleurs, & ſouvent une mort rapide. Ainſi quand bien même l'intérêt de l'eſprit n'exigeroit pas qu'on réformat une conſtitution auſſi dangereuſe, l'intérêt du corps qui eſt toujours le plus intime, le plus vif & le plus preſſant, engageroit à y apporter remede.

Après cet expoſé on verra qu'il y a pluſieurs moyens d'obvier à toutes les cauſes qui doivent procurer la rigidité des fibres. 1°. En évitant toutes les choſes capables d'augmenter leur reſſort. 2°. En ſe ſervant des contraires. Les bains, un air humide & tempéré, le repos, le ſommeil rempliront exactement toutes les indications. Il faut auſſi que le régime de vivre ſoit approprié. Les humectans, les adouciſſans, les émolliens, les antiſpaſmodiques, les délayans ſont très-convenables. Preſque toutes les herbes potagéres, tous les fruits ſoit doux, ſoit aigrelets ſont rangés dans ces claſſes. 3°. En diminuant quelquefois le volume du ſang par la ſaignée qui ne doit être pratiquée qu'ayant égard à l'âge, au tempérament, à la ſaiſon, au ſexe, aux circonſtances. Chacun ſait avec quelle promptitude la ſaignée détend les ſolides & que quand elle eſt trop répétée elle les fait tomber dans une atonie difficile à réparer. Ainſi il ne faut pas en uſer ſans avis, ou en méſuſer par caprice. 4°. En diminuant la denſité du ſang: ce que l'on obtiendra par une ample boiſſon d'eau ſoit ſimple, ſoit chargée des plantes rafraîchiſſantes, ſavoneuſes, inciſives; par l'uſage continué du petit lait, des eaux minérales, acidules, &c.

TITRE TROISIEME.

DE L'EXCÉS DE SENSIBILITÉ.

SI le ſentiment pêche par défaut il peut auſſi pêcher par excès & les exemples n'en ſont pas rares. Lorſque les cauſes ci-deſſus indiquées n'ont pas tendu les nerfs au point d'en empêcher la vibratilité, elles peuvent cependant leur occaſionner un degré de tenſion qui ſera au-deſſus du ton naturel. Tenſion qui leur laiſſera cette irritabilité, c'eſt-à-dire cette facilité extrême d'être irrités par la moindre cauſe, telle qu'on la remarque dans les femmes vaporeuſes, dans les hypochondriaques, dans la plupart des perſonnes qui ont été agitées par de longues & violentes paſſions. Cet excès de ſenſibilité eſt un vice qui nuit beaucoup à l'eſprit, ou qui le jette dans des déſordres que blâme la ſaine raiſon. Il ſuffit de connoître quelques perſonnes affligées de vapeurs pour s'en convaincre. Ce

ſont des allarmes continuelles pour la ſanté & pour la vie; c'eſt une inaptitude réelle de s'appliquer à aucune étude, ou à aucun ouvrage qui demande quelque contention d'eſprit; ce ſont des emportemens involontaires, une gaité hors de ſaion, une triſteſſe profonde pour des objets frivoles, une apathie blamable pour des ſujets eſſentiels; en un mot, on y remarque un dérangement manifeſte dans les fonctions de l'entendement & de la volonté.

Cet état reconnoiſſant les mêmes cauſes que celles qui ſont énoncées dans le titre précédent, il exige le même traitement; peut-être un peu plus mitigé, parce que le vice n'eſt pas auſſi fort. Nous nous expliquerons davantage à ce ſujet lorſque nous parlerons des vapeurs dans notre traité des maladies de la tête.

Senſibilité plus grande donne plus de connoiſſance.

Quelqu'un objectera que c'eſt à tort que nous cherchons à remedier à cet état de plus grande ſenſibilité puiſqu'il paroît donner plus d'étendue à nos ſens, & qu'il peut nous mettre à portée de connoître diverſes propriétés de la matiere, que nos ſens dans leur état naturel ne découvriroient jamais. C'eſt peut-être cet état de plus grande irritabilité qui eſt cauſe que le linx voit plus clair que nous, que le liévre entend plus diſtinctement, que le chien a l'odorat plus fin, le ſinge le goût plus pénétrant, l'araignée le tact plus exquis.

Il eſt vrai que nous jugerions plus promptement des choſes, mais en jugerions-nous plus ſainement? un ſeul ne peut avoir tout: & ne ſuffit-il pas à l'homme d'avoir la raiſon qui l'éleve au-deſſus de tous les animaux, ſans evier encore la ſtructure de leurs organes, qui leur donne un peu plus d'activité pour certains ſens! » Que voudroit-il cet homme, » s'écrie *Pope* (*g*): tantôt il s'éleve, & moindre qu'un Ange, il vou» droit être davantage. Tantôt baiſſant les yeux il voudroit avoir la force » d'un taureau & la fourure de l'ours: s'il dit que toutes les créatures » ſont faites pour ſon uſage, de quel uſage lui ſeroient-elles s'il en avoit » toutes les propriétés? .... Pourquoi l'homme n'a-t-il pas un œil mi» croſcopique? en voici la raiſon: l'homme n'eſt pas une mouche. Et » quel en ſeroit l'uſage ſi l'homme pouvoit conſiderer un ciron, & » que ſa vue ne put s'étendre juſqu'aux cieux? quel ſeroit l'uſage » d'un toucher plus délicat, ſi ſenſibles & tremblans de tout, les dou» leurs & les agonies s'introduiſoient par chaque pore? d'un odorat plus » rafiné, ſi les parties volatiles d'une roſe nous faiſoient mourir de peines » aromatiques? d'une oreille plus fine; la nature tonneroit toujours & » nous étourdiroit par la muſique des ſphéres roulantes. O combien nous » regretterions alors que le ciel nous eut privé du doux bruit des zé» phirs & du murmure des ruiſſeanx! Qui peut ne pas reconnoître la » bonté de la divine providence également & dans ce qu'elle donne & » dans ce qu'elle refuſe «.

(*g*) Eſſai ſur l'homme, *Epitre* 2. Voyez auſſi l'Eſſai Philoſophique de *Locke*, *liv.* 2. *chap.* 33. §. 8.

En un mot, les bêtes dépourvues d'un certain jugement n'ont beſoin de ſenſations auſſi fortes que pour la conſervation de leur individu; tandis qu'il ſuffit à l'homme d'être pourvû d'une certaine doſe de ſentiment pour en tirer une ſuite de conſéquences par la vertu de ſa raiſon. Quelques animaux peuvent avoir, il eſt vrai, certains ſens plus vifs que ceux de l'homme : ce qui doit leur donner des notions plus exactes des qualités de certains objets; mais l'action plus vive de ces ſens ne ſe fait peut-être qu'au détriment d'autres ſens qui ſont plus foibles & plus languiſſans : tandis que l'homme par cette juſte proportion de ſenſibilité qui ſe trouve répandue dans tous ſes organes, combine entre elles les qualités des objets, raiſonne ſur leur compatibilité & leur incompatibilité, juge enfin de tous les différens attributs connus de la matiere.

Il eſt un état d'irritabilité que nous ne blâmons pas, & que nous préconiſons au contraire; c'eſt celui de ces caractéres qui ſont nés ſenſibles, & qui ſont bons par eſſence. Ils ne pourroient pas être méchans quand même ils en prendroient la réſolution. Vous les voyez verſer des larmes ſur les malheurs publics, ſoulager le miſérable en ſe privant eux-mêmes du néceſſaire, ſe réjouir de la proſpérité commune & ne ſe croire heureux que lorſque chacun jouit d'un bonheur tranquille. Vous les voyez joindre leurs pleurs & leurs ſoupirs aux vôtres, frémir aux récit du ſupplice de quelque malfaiteur, & s'évanouir en écoutant attentivement la deſcription d'une opération de chirurgie. Ils ne conçoivent pas comment il ſe trouve des bourreaux & des êtres aſſez durs pour commettre des meurtres de ſang froid ou regarder d'un œil ſec & fixe les opérations les plus cruelles & les châtimens les plus terribles. Vous les voyez reculer d'horreur lorſqu'ils apperçoivent l'humanité ſouffrante, ou les moindres dépouilles ſanglantes qui annoncent qu'il y a un être qui a ſouffert. Il leur ſemble à l'inſtant ſouffrir les mêmes maux que les autres éprouvent. Ils préfereroient quelquefois d'être plutôt le ſujet de la douleur, que celui qui en a le ſentiment actuel (*h*). Toute la nature animée intéreſſe leur bonté & partage leurs bienfaits. Ce cœur tendre ſoigne un chien dans ſes maladies, il réchappe une mouche du naufrage, il ſouſtrait l'agneau au couteau du boucher; en ſuivant même le régime Pithagoricien il craindroit encore de trouver quelque ſentiment dans les plantes. O mille fois heureux les hommes s'ils pouvoient poſſeder tous un pareil caractere. Il n'y auroit plus ni violence, ni procès, ni guerre, ni aſſaſſinats. Ils jouiroient tous d'une paix profonde, on ne manqueroit d'aucuns ſecours, on ne verroit plus que des témoignages d'amitié; la terre ſeroit le ſéjour de la félicité.

Senſibilité mere de la bonté.

Malheureuſement cette ſenſibilité ne ſe trouve pas dans tous les hommes, & quand elle s'y rencontre, elle s'émouſſe avec le tems. Une triſte

(*h*) *Marie-Catherine Hortenſe Des Jardins*, connue ſous le nom de Madame de *Ville-Dieu*, & ſi fameuſe par ſes ouvrages pleins de délicateſſe & d'eſprit, diſoit d'elle-même » j'ai une ſi grande » compaſſion des malheureux, que bien ſouvent la » pitié qu'ils me cauſent me met de leur nombre ». Cette penſée ſe trouve dans le portrait qu'elle a tracé d'elle-même, imprimé dans *la Galerie des Peintures, ou recueil des portraits, ou éloges en vers & en proſe*, ſeconde Partie, *pag.* 4-2. *in*-12. 1663.

expérience nous fait voir qu'à meſure qu'on acquiert de l'âge on devient moins ſenſible. Les fibres nerveuſes ſe durciſſent, ſe raccorniſſent même au point qu'elles ne ſont preſque plus irritables. Il eſt des vieillards qui ne ſont plus touchés que de leur exiſtence. Ils voient le reſte des hommes périr avec une indifférence qui tient de l'apathie. L'habitude émouſſe auſſi en nous le ſentiment. Combien de gens s'ennuient au milieu des plaiſirs trop fréquemment répétés. Toujours du plaiſir, dit-on, n'eſt pas du plaiſir. De-là vient le dégoût de la poſſeſſion. On a pourſuivi un objet avec acharnement, c'étoit la fin de tous nos deſirs, de tous nos ſoins, de tous nos travaux. On l'obtient, on en jouit pendant quelque tems avec fureur, le zéle ſe ralentit peu-à-peu, on n'en eſt plus touché, on s'en dégoute même, on s'en ennuie & ſouvent ce que l'on avoit cru devoir faire tout le ſujet du bonheur devient le ſujet de la déplaiſance, de la triſteſſe & quelquefois du malheur. C'eſt par le même méchaniſme que nos yeux s'accoutument inſenſiblement à voir des choſes qu'on ne pouvoit appercevoir auparavant ſans tomber en ſincope ; & que nos oreilles s'habituent à des cris qui auparavant leur faiſoient horreur. Un jeune homme qui ſe deſtine à la Chirurgie entre dans un hôpital où il voit de pauvres infortunés gémiſſans & moribonds. Son courage en eſt d'abord ébranlé. Il ſe raſſure, & veut voir accomplir les opérations qui concernent ſon art. Son cœur palpite, ſon viſage devient pâle, une ſueur froide s'empare de tous ſes membres, il tombe en foibleſſe. On le ranime, ſon courage lui donne de l'opiniâtreté, c'eſt de cette opiniâtreté que dépend ſon aiſance & ſa fortune, il s'accoutume peu-à-peu à voir couler le ſang, bientôt il le verra couler à grands flots ſans être ému, les cris des malades ne le toucheront plus, & armé d'un fer tranchant il oſera lui même entreprendre d'une main hardie les opérations les plus cruelles.

Nous avons examiné les effets de la ſenſibilité lorſqu'elle eſt mere de la bonté qui eſt l'aggrégation de toutes les vertus douces & tranquilles, telles que l'humanité, la charité, la clémence, la généroſité, la compaſſion, la pitié, la douceur, la politeſſe, l'affabilité. Ce n'eſt donc pas un être ſimple que la bonté ; c'eſt le tréſor de toutes les vertus bienfaiſantes ; c'eſt un diamant qui a pluſieurs facettes & qui de tout côté réfléchit des rayons de lumiere différemment colorés. Elle doit donc fournir à l'ame toutes les émotions qui ſont propres à chacune de ſes parties. L'eſprit en tirera les plus grands avantages pour les connoiſſances métaphyſiques & morales. C'eſt donc à tort que ſes détracteurs l'ont ſi ſouvent aſſocié avec la bétiſe. Elle a ſa force, ſon courage, ſa fermeté & ſon choix. » Nul, dit la *Rochefoucault* avec raiſon, ne mérite d'être loué » de bonté, s'il n'a pas la force d'être méchant ; toute autre bonté n'eſt le » plus ſouvent qu'une pareſſe, ou une impuiſſance de la volonté (*i*)«. C'eſt donc à tort que le naif *Montagne* met la bonté au-deſſous de la vertu, diſant que pour être vertueux il faut ſurmonter des obſtacles, &

(*i*) Penſée 372.

que pour être bon il ne faut que de l'inclination (*k*). Quoique Dieu ſoit bon, & qu'on ne puiſſe pas le dire vertueux, parce qu'il ne fait aucun effort, il n'eſt bon que relativement à la vengeance qu'il pourroit exercer, & aux récompenſes qu'il feroit le maître de ne pas accorder.

Sensibilité mere de la colere.

Nous nous ſommes arrêtés peut-être un peu trop de tems ſur le tableau de la ſenſibilité mere de la bonté; mais il méritoit toute notre complaiſance & on ne ſauroit employer trop de motifs pour engager les hommes à être bons. Nous allons maintenant jetter un coup d'œil ſur la trop grande ſenſibilité comme mere de la colere, & nous dirons les avantages & les déſavantages qui en réſultent pour l'eſprit, lorſqu'elle eſt conſidérée ſous ce point de vue.

La colere eſt une émotion de l'ame qui la fait agir avec impétuoſité & ſans réflexion contre tout ce qui l'offenſe, ou qui lui fait de la douleur. Ce ſentiment eſt naturel; les perſonnes promptes y ſont fort ſujettes; il part de l'activité de l'eſprit, de l'agitation du ſang & de l'irritabilité des nerfs. Auſſi appelle-t-on la colere ſimplement vivacité lorſqu'elle eſt à ce premier degré. On n'en peut blâmer que la fréquence qui devient un vice dans la ſociété, mais on ne peut en faire un crime lorſqu'elle ne va pas plus loin. Elle échauffe l'imagination, elle ranime les eſprits engourdis, elle tient lieu d'enthouſiaſme : *facit indignatio verſum*, diſoit *Horace*, que *Boileau* a ſi bien traduit par ces vers :

Non, non, ſur ce ſujet pour écrire avec grace,
La colere ſuffit, & vaut un Apollon.

Elle uſe d'un ton fier, bruſque & piquant, ſon expreſſion eſt vive, ſes penſées ſont ſaillantes & uniques par leur tournure.

Lorſque la colere dégénere en emportement, elle ébranle la droiture de nos jugemens. » C'eſt la paſſion qui nous commande alors, diſoit » *Montagne* (*l*), c'eſt elle qui parle, ce n'eſt pas nous; au travers d'elle » les fautes nous aparoiſſent plus grandes, comme les corps à tra- » vers d'un brouillard «. L'eſprit ne peut tirer aucun profit d'une impulſion qui fait ſortir l'ame hors des bornes de la raiſon. Que ſera-ce ſi cet emportement eſt porté juſqu'à la fureur, mouvement fougueux où l'ame égarée ne ſe poſſede plus, ou bien juſqu'à la rage qui eſt une agitation ſi exceſſive & ſi tumultueuſe, qu'on eſt réputé n'avoir pas plus de raiſon que ceux qui ont été mordus par un chien enragé? l'intérêt de l'eſprit exige donc qu'on ne ſe livre pas à ces excès & qu'on modere peu-à-peu ſa trop grande ſenſibilité pour tout ce qui choque, afin de ne jamais y tomber. De pareils excès deshonorent un homme ſage qui veut toujours entendre la voix de la juſtice & de la vertu. Doit-il jamais ſe mettre en danger de perdre ſa raiſon, ſa ſanté, & quelquefois la vie par de pareilles ivreſſes.

(*k*) Eſſais de *Michel* Seigneur *De Montagne*, *liv. 2. chap.* XI. de la cruauté *pag.* 263. *édit. in-fol. Paris* 1640.
(*l*) Eſſais *liv. 2. chap.* 31. *pag.* 466.

©BIUM

La vengeance eſt la fille chérie de la colere ; elle en eſt la ſuite ; auſſi eſt-ce le reſſentiment d'une offenſe reçue qui porte à outrager avec réflexion l'ennemi qui nous à fait injure. Ce reſſentiment eſt doux parce qu'il nous conſole en nous repréſentant toute notre puiſſance de nuire. Nous nous y arrêtons volontiers parce qu'il flatte notre amour propre ; on le careſſe & ſouvent on le conſerve des années entieres avec une eſpece de complaiſance. Il fournit mille expédiens, mille reſſources pour réuſſir. Il donne de l'invention aux plus ſots pour parvenir à leurs fins. Il ſeroit malſéant d'animer à un pareil prix ſes conceptions ; il vaut mieux avoir moins de talens, paſſer même pour imbécille, pourvu qu'on ſache pardonner, & ennoblir ſon cœur par des ſentimens généreux. Pardonnez tout aux autres, diſoit le Philoſophe *Cléobule* (*m*), & ne vous pardonnez rien.

ARTICLE II.

DES SENSATIONS.

Connexion des Senſations avec toutes les facultés de l'ame.

NOTRE raiſon eſt ſujette à toutes les viciſſitudes qui arrivent à nos ſens. Sont-ils dans leur plus grande vigueur ? c'eſt alors que notre entendement eſt le plus parfait. Viennent-ils à s'affoiblir ? on voit auſſi toutes les facultés de l'ame s'affoiblir inſenſiblement. Nous en avons un exemple frappant dans les deux extrêmités de la vie ; l'enfance & la vieilleſſe. Les choſes doivent être ainſi puiſque toutes les facultés de notre entendement & de notre volonté dépendent abſolument des ſens, & qu'il n'y a aucune connoiſſance diſtincte & poſitive qui ne nous vienne des ſens. Sans eux nous manquons d'évidence dans chacune des opérations de notre ame, & ſans eux toute certitude eſt renverſée. Ecoutons *Lucrece* ce fameux diſciple d'*Epicure*, dont nous blâmons l'athéiſme ; mais dont nous reſpectons le jugement lorſqu'il prête un nouveau jour à la vérité. » Vous trouverez, dit-il (*n*), que toute connoiſſance du vrai tire ſon » origine des ſens, que nous n'avons aucune faculté capable de refuter » leur témoignage, & que rien ne mérite plus de confiance qu'eux.... » Ce qui s'apperçoit dans les objets, ajoute-t-il, eſt véritable. Si notre » eſprit ne peut réſoudre cette difficulté, pourquoi une tour quarrée » nous paroît ronde lorſqu'elle eſt vûe de loin, il vaut mieux que celui » qui n'a pas une bonne ſolution à donner de ce phénomene, explique » imparfaitement les cauſes de l'une & l'autre figure, que de porter » atteinte aux notions manifeſtes, de violer la premiere regle de toute » vérité, & de ruiner entierement les fondemens ſur leſquels notre vie » & notre conſervation ſont étayées. Car non ſeulement toute raiſon » tombe ; mais la vie même eſt détruite ſans la confiance aux ſens, qui » nous fait éviter les précipices & les autres choſes nuiſibles «.

(*m*) Cleobulus Lindius *in dictis ſapient. ex* Auſonio, *dict.* 4.

(*n*) *Invenies primis ab ſenſibus eſſe creatam Notitiam veri, neque ſenſus poſſe refelli*, &c. Lil. 4. v. 479 & ſeq.

Ciceron prétend (*o*) que » c'eſt une opinion injurieuſe aux Dieux, que » de refuſer toute confiance aux ſens, » comme ſi nous n'avions reçu des » Dieux que des organes faux & trompeurs pour ſervir aux fonctions de » l'entendement «. Que ces Philoſophes qui reconnoiſſant *Parmenides* pour chef, ſe recrient continuellement ſur l'illuſion des ſens, ceſſent leurs vaines objections. Ce n'eſt pas ſur les ſens mêmes qu'elles portent; c'eſt ſur quelques opérations mixtes de nos ames. Nous n'avons pas de connoiſſances plus évidentes que les connoiſſances *ſenſibles*, comme nous l'avons démontré dans notre premier Livre. Les connoiſſances ou *réfléchies* ou *mixtes* n'ont pas le même degré de certitude quoiqu'elles émanent des ſens; mais elles ſont compoſées d'un principe qui affecte moins & qui peut par conſéquent nous induire en erreur. C'eſt pourquoi nous n'en parlerons que par occaſion dans ce troiſieme Livre, puiſqu'il nous ſuffit de chercher à procurer le libre exercice des fonctions animales qui tirent immédiatement leur origine des ſens, pour rendre en même-tems plus parfaites celles qui n'en ſont que des émanations adoptées par la réflexion, ou combinées avec elle. Imaginez-vous un homme qui apperçoit la lumiere d'un flambeau ſans aucun intermede : tel eſt l'homme qui ne connoît que par ſes ſens. Imaginez un autre homme qui apperçoit la lumiere de ce même flambeau dans une glace : tel eſt l'homme qui fait uſage de ſes connoiſſances réflechies. C'eſt toujours le flambeau qui éclaire; c'eſt toujours l'organe de la vûe qui eſt affecté. La lumiere ne peut pas être augmentée ou diminuée ſans que tous les deux ne s'en apperçoivent. Mais il ſe trouve cette différence entre l'un & l'autre ſpectateur, que le premier voit bien plus ſûrement que le ſecond qui ne voit pas directement & qui ne peut par conſéquent avoir de ſon côté une auſſi grande certitude : parce que la glace peut être inégalement polie & multiplier les rayons de lumiere, parce que la glace peut être plus ou moins tranſparente & d'un verre plus ou moins compacte, parce que la glace peut être altérée de quelque couleur qui change la nature des rayons lumineux. C'eſt ainſi que celui qui ne connoît que par le retour qu'il fait ſur lui-même, peut par la réflexion groſſir, diminuer, ou multiplier les objets ſuivant ſon beſoin, ſon intérêt, ſes diſpoſitions, ſa prévention.

Toutes les connoiſſances *ſenſibles* ſont évidentes.

Nous ne craignons ici que les conſéquences trop précipitées de quelques eſprits inquiets par zèle pour leur foi. Nous reſpectons leur zèle, & bien loin de vouloir les allarmer nous cherchons à les raſſurer. Qu'on deſcende un moment en ſoi-même & qu'on examine les choſes ſans partialité, on verra que c'eſt d'abord par les ſens qu'on reçoit les principes les plus inébranlables de ſa Religion, c'eſt ſur l'ordre admirable & fixe de cet univers, c'eſt ſur l'organiſation de nos corps indépendante de notre volonté, c'eſt ſur le développement des ſemences que ſont fondées les preuves les plus convaincantes de l'exiſtence d'un Dieu. La

Ce principe n'eſt pas incompatible avec ceux de la morale.

(*o*) *Qui omnem ſenſibus denegant fidem in Deos vel contumelioſiſſimi exiſtunt, quaſi rebus intelligendis vel diſpenſandis fallaces ac mendaces internuncios præfecerint.* Acad. quæſt. lib. 4.

créature nous fait penſer à un Créateur qui ne doit tenir l'exiſtence que de lui-même. C'eſt ce même Créateur, cette premiere cauſe intelligente & bienfaiſante, qui nous a donné préciſément la meſure de ſenſibilité qui convenoit le mieux à nos beſoins & à notre bonheur. Nous ſommes avertis tout-à-coup par un ſentiment de douleur de ce qui nous ſeroit nuiſible : au contraire un ſentiment agréable nous attire vers tout ce qui peut favoriſer la conſervation de notre être, la perfection & le bon état de nos facultés. Or cette ſenſibilité qui eſt indiviſible par elle-même, eſt un attribut qui ne peut convenir à la matiere qui eſt diviſible à l'infini. Elle nous force donc à reconnoître en nous un être qui en eſt le ſujet, qui ne peut être que ſpirituel, qui doit être la même choſe que la ſubſtance qui penſe en nous, ou qui veut par un mouvement qui lui eſt propre. Ainſi bien-loin de vouloir donner atteinte ici à la ſpiritualité & à l'intelligence de nos ames, en ſoutenant que la plus grande certitude que nous puiſſions avoir en cette vie, eſt celle qui nous eſt donnée par les ſens : nous briſons les armes des Spinoſiſtes & des Athées qui reſtent alors ſans défenſe. Tout ce que nous avons prétendu ſoutenir ici, c'eſt que les ames ne peuvent pas jouir d'une conception pure, tant qu'elles ſeront attachées à la matiere, & que nos ames étant unies à nos corps, notre intelligence & notre perception ſeront tellement jointes enſemble, que la lumiere céleſte de l'une aura toujours beſoin du feu matériel de l'autre pour agir & ſe faire ſentir.

L'état des ſens le plus propre pour avoir des idées conformes à la nature des objets.

Qu'on nous pardonne cette digreſſion ; il s'agiſſoit de défendre contre des attaques ſérieuſes un des principaux fondemens de notre ſiſtême. Car ſi les idées qui nous ſont communiquées par les ſens ſont incertaines, & ſi nous ne concevons dans les objets d'autres qualités que celles que les ſens nous préſentent, il ne nous reſte plus aucun ſigne de la vérité, aucune marque de nos erreurs, ni aucune voie ſûre pour remédier aux vices de l'entendement & de la volonté. Si au contraire les idées qui nous viennent par les ſenſations ſont évidentes, la plus grande partie des matériaux de nos connoiſſances eſt démontrée, toutes les opérations ſoit réfléchies, ſoit mixtes de nos ames, ſont appuyées ſur une baſe certaine, toutes les facultés intellectuelles peuvent recevoir un nouveau degré de perfection en opérant immédiatement ſur les ſens. Or ce degré de perfection conſiſte à avoir des organes délicats, ſuffiſamment tendus & ſuſceptibles de la plus grande impreſſion. Alors les ſenſations ſeront vives, diſtinctes & ſe feront aſſez remarquer pour que l'ame ſoit exactement inſtruite de tout ce qui l'environne. Alors nous ſerons à portée de juger des objets tels qu'ils ſont en eux-mêmes, & des relations qu'ils ont entre eux, ou avec nous. Cette délicateſſe, cette vivacité, cette diſtinction dans les impreſſions, eſt donc abſolument néceſſaire pour que l'eſprit jouiſſe de tous ſes droits ; puiſque la repréſentation des objets eſt d'autant plus marquée que leur impreſſion eſt plus forte. Auſſi remarque-t-on tous les jours que les ames ſont plus ou moins affectées, ſelon que

que le ſentiment eſt plus ou moins exquis. Des perſonnes ſont touchées d'un ſpectacle, tandis que d'autres n'en ſont nullement émues. Un concert ravit celui-ci, tandis que celui-là reſte tranquille.

Sentiment aboli.

L'action de chacun des ſens qui ſont le ſujet des ſenſations, peut être abolie & par conſéquent l'ame privée du ſentiment qui lui fourniſſoit les idées archétipes des choſes. Cette abolition peut être générale comme dans l'apoplexie & dans la léthargie. Cette abolition peut être particuliere comme dans la paralyſie, la ſurdité, l'aveuglement. Ces privations du ſentiment que les Grecs ont connu ſous le nom d'*anaiſthéſie*, & que nous pouvons rendre par celui d'*inſenſibilité*, regardent abſolument la Pathologie, & ſortent de notre Traité où nous ne conſiderons les hommes que dans l'etat de ſanté.

Sentiment diminué.

Cette action des ſens peut être auſſi diminuée, & cette diminution doit être regardée comme une dégradation du ſentiment, ſi l'on part de ce point de perfection qu'il doit avoir. Cette dégradation reconnoît les mêmes cauſes qui font dégénérer la ſenſibilité; c'eſt pourquoi pour le traitement général nous renvoyons à ce que nous avons dit ſur les vices de la ſenſibilité.

Anatomie des ſens.

Il s'agit maintenant d'entrer dans un plus grand détail, de décompoſer l'homme & d'examiner les connoiſſances qu'il tient de chaque ſens. Ces connoiſſances ſont ſi particulieres & tellement attachées à chaque ſens, qu'il n'eſt pas poſſible de les recevoir d'ailleurs que par ces ſens. De ſorte que ſuppoſant une ſociété de cinq perſonnes, qui n'auroit chacune qu'un ſens différent, il eſt certain qu'elles ne pourroient ni s'entendre entre elles ni ſe communiquer leurs idées. L'une n'auroit que les notions de lumiere & de couleurs, & l'autre que celles des ſons: ce que ne pourroit comprendre la perſonne qui n'auroit que le goût, l'odorat ou le tact pour juger des choſes. Cependant elles auroient deux ſentimens qui leur ſeroient communs, le plaiſir & la douleur; mais elles raiſonneroient encore différemment ſur la nature de ces modes généraux & univerſels.

Ils ſont de deux eſpeces.

Les organes des ſens reçoivent les impreſſions ſoit immédiatement, ſoit médiatement. Ceux qui reçoivent les impreſſions immédiatement, ont des houpes nerveuſes plus ou moins avancées & recouvertes de l'épiderme. Tels ſont les organes du tact, du goût & de l'odorat. Les autres plus délicats, tels que ſont les yeux & les oreilles, ne reçoivent les impreſſions que par l'entremiſe de l'air, & n'ont que des membranes liſſes & polies qui ſont les expanſions des nerfs qui tranſmettent au cerveau le mouvement imprimé à l'organe.

TITRE PREMIER.

DES SENS QUI REÇOIVENT IMMÉDIATEMENT L'IMPRESSION DES OBJETS.

CES ſens ont entre eux des diverſités & des reſſemblances; c'eſt ce que l'on verra par l'examen particulier que nous en allons faire. Nous commencerons d'abord par le tact, qui eſt le ſens le plus étendu, le plus général & en même-tems le plus ſimple.

PARAGRAPHE PREMIER.

Du Toucher.

Connoiſſances qui nous ſont données par le toucher.

Les Mathématiques.

COMBIEN le toucher a-t-il aidé à faire des découvertes dans les Sciences? Il ſuffit de conſiderer les aveugles nés qui n'ont preſque que cette maniere d'acquérir leurs connoiſſances. Avec combien d'art & de dextérité parviennent-ils à leurs fins? Ils meſurent, ils comptent, il combinent & ne ſe trompent point. On pourroit dire en un mot que le tact eſt de tous les ſens le plus Mathématicien & le plus Philoſophe. En effet avec lui ſeul nous pouvons poſſéder preſque toutes les Sciences qui ont la grandeur & la quantité pour objet; c'eſt-à-dire, tout ce qui ſe peut concevoir compoſé de parties. Ces parties ſont-elles ſéparées? Elles forment un nombre, & c'eſt l'objet de l'Arithmétique. Sont-elles continues? Elles forment une étendue, & c'eſt l'objet de la Géométrie. Par le toucher nous connoiſſons le nombre, nous jugeons de la longueur, de la largeur & de la ſolidité des objets, nous pouvons donc avec lui ſeul devenir Arithméticiens & Géometres (*p*).

La Phyſique.

Ce n'eſt pas là les ſeuls avantages que l'ame retire du toucher. C'eſt par lui qu'elle connoît la diſtance ou la proximité des objets, leur mouvement ou leur repos, leur chaleur ou leur froid, leur ſéchereſſe ou leur humidité, leur dureté ou leur molleſſe, leur ſuperficie rude ou polie, leur forme & leur ſituation. Ne diroit-on pas que ce ſeroit du toucher que nous recevrions les premiers élémens de la Phyſique? Ne diroit-on pas auſſi que c'eſt de lui que nous viennent ces premieres perceptions qui font éviter certains objets & deſirer les autres lorſque nous tendons machinalement à notre conſervation.

Le tact eſt l'organe du plaiſir & de la douleur, & donne les

Si le tact eſt le plus ſavant de tous les ſens, il eſt auſſi le plus voluptueux. On ne ſe contente pas toujours d'entendre ou de voir un objet; on veut encore le toucher. L'ame reçoit, il eſt vrai, un grand plaiſir par l'ouie & par la vûe: mais c'eſt ſur l'organe du toucher que ſe fait le plus

(*p*) Voyez ce que dit M. *Buffon* Hiſt. Nat. en parlant du ſens de la vue, de l'ouie & des ſens en général. Voyez auſſi la Bibliographie Médicinale, *pag.* 135. par M. *Dumonchaux*, Médecin de l'Univerſité de Douay, *in*-12. 1756, chez Ganeau.

grand chatouillement, & c'eſt par lui qu'on éprouve cette ſinguliere démangeaiſon qui entraîne vers la volupté. Cependant ce bonheur eſt contrebalancé par un mal. Cet organe du plaiſir eſt en même tems le ſiege de la douleur. Sage précaution de la nature! A peine penſerions-nous à nos beſoins ſi pendant l'ivreſſe de nos plaiſirs, la douleur ou un ſentiment preſque douloureux ne nous avertiſſoit de ſonger à notre conſervation. Quelle foule d'idées ſe préſente alors à l'imagination lorſque l'ame ſe repliant ſur elle-même, conſidere ces ſentimens, ſoit triſtes, ſoit agréables! Tantôt elle rejette le paſſé, ou le regrette : bientôt elle goûte le préſent, ou cherche à l'éloigner. Tantôt elle eſpere l'avenir, ou le regarde comme un ſujet d'inquiétude. C'eſt le tact qui nous fournit par conſéquent les idées du bien & du mal, de notre félicité & de notre malheur. C'eſt donc avec raiſon que nous le regardons comme le plus Philoſophe de tous les ſens. premieres idées de la morale.

C'eſt pourquoi ſi quelqu'un veut acquérir certaines connoiſſances conſéquentes aux idées qui dépendent de la ſenſibilité du toucher, il doit entretenir ce ſens dans toute ſa délicateſſe, ou tâcher d'atteindre à ſon point le plus exquis ſi l'on s'apperçoit qu'il ſoit émouſſé ou preſque aboli. Nous avons déja propoſé des moyens en parlant de la ſenſibilité. Si ce ſont des vices particuliers, ſoit de la peau, ſoit de la maſſe du ſang qui produiſent cet effet, il faut conſulter des perſonnes verſées dans l'art des *Machaons*. Vices du tact. Remédes.

PARAGRAPHE II.

DU GOUT.

Le goût eſt un tact fort ſenſible qui ſe fait dans la bouche, parce que c'eſt-là la porte par où paſſent les alimens dont les ſaveurs agréables doivent exciter l'appétit, & engager les hommes à réparer les pertes que leurs corps ont ſouffert, & dont les ſaveurs diſgracieuſes doivent les éloigner d'une pareille nourriture. Il peut être regardé comme la premiere & la derniere ſenſation à laquelle l'ame porte ſon attention. Les enfans n'ont pas d'abord d'autre plaiſir que celui de manger, ils ſont preſque tous gourmans. Les jeunes gens ſont détournés par d'autres paſſions, ou d'autres ſenſations plus fortes, & ſe ſoucient peu des bons morceaux. Les vieillards au contraire aiment la table, & n'ont guéres d'autres reſſources pour ſe dédommager des plaiſirs que leur procuroient autrefois les autres ſens qui s'amortiſſent & qui s'éteignent. Auſſi pluſieurs périſſent-ils par des indigeſtions. Nature du goût & ſes rapports avec l'eſprit.

Plus ou moins de ſenſualité pour les plaiſirs de la table, un diſcernement plus ou moins exquis des mets & des liqueurs montre ſouvent la qualité du jugement. *Paul Jove* remarque ſur le Pape *Adrien* VI (*q*)

(*q*) *Merluceo Plebeio admodum piſci* Adrianus VI. *ſicut in adminiſtrandâ republicâ hebetis ingenii, vel depravati judicii, ita in eſculentis inſulſiſſimè guſtûs adeò delectatus ut ſuprà mediocre pretium, ridente toto foro piſcatorio, fuerit.* in Adrian. VI.

Médecine de l'esprit - page 251 sur 375

©BIUM

que comme il avoit le diſcernement faux en ce qui regarde le gouvernement, auſſi avoit-il le goût dépravé en ce qui concerne la bonne chere, & qu'il aimoit la merluche au point que tout le marché de Rome ſe mocquoit de voir cette vile denrée extraordinairement renchérie par le goût du Pape. Nous ajouterons encore qu'on peut obſerver tous les jours que ceux qui prennent les alimens ſans choix, ſans diſcernement & qui les avalent d'une façon vorace, ſont pour la plupart des hommes froids & de peu de génie.

Science du goût.

On conçoit aiſément comment à l'occaſion des ſaveurs l'ame reçoit des ſentimens de plaiſir ou de peine : mais peut-être ne conçoit-on pas avec la même facilité comment on peut diſcerner la capacité des eſprits par l'impreſſion que font les ſaveurs ſur la langue ou ſur les parties qui l'environnent. La difficulté eſt réelle, & ſubſiſtera toujours ſi l'on ne fait pas attention que le goût qui a été donné à tous les hommes, & dont ils ne ſondent pas aſſez la nature, peut être réduit en une ſcience auſſi poſitive que la Muſique ou la Peinture. L'oreille nous a donné la ſcience des ſons, les yeux ont fait un art des couleurs, pourquoi la bouche ne formeroit-elle pas une ſcience de goûts. Peut-être n'y a-t-il que ſept goûts primitifs dans la nature, de même qu'il n'y a que ſept couleurs & ſept tons. Sans doute qu'il ſe trouve auſſi des ſemi-tons dans les ſaveurs, de même qu'il ſe trouve des ſemi-tons tant dans les ſons que dans les couleurs. Obſervez la progreſſion des ſaveurs & vous les rencontrerez. Prenez pour exemple ces goûts douçâtres, doux, aigres-doux, aigrelets, aigres, &c. Il ſeroit poſſible d'avoir dans les ſaveurs une harmonie plus réelle encore, que celle que pourroit former le claveſſin des couleurs (*r*). Ces ſauſſes où il entre différens aſſaiſonnemens, ne ſont-elles pas un concert de ſaveurs dont nos palais ſont les juges ? Cet art dont nous eſquiſſons ici la théorie, n'étoit autrefois connu dans la pratique que ſous le nom de cuiſine. Encore cette pratique eſt-elle reléguée à de viles ſervantes, ou à des gens peu inſtruits ? On a ſenti de nos jours que cet art pouvoit être exercé par des mains plus nobles, & s'embellir par des

(*r*) C'eſt ainſi que M. l'Abbé *Poncelet*, ci-devant Recolet, copie & paraphraſe notre idée ſans nous en faire honneur, ou plutôt ſans nous citer ; dans ſa *Chymie du goût & de l'odorat*, imprimée à Paris chez Piſſot 1756. *Diſſertation préliminaire ſur la ſalubrité des liqueurs & l'harmonie des ſaveurs. pag.* 18. » Pour l'agrément des liqueurs, il dépend du » mêlange des ſaveurs, dans une proportion harmo » nique. Les ſaveurs conſiſtent dans les vibrations plus » ou moins fortes des ſels qui agiſſent ſur le ſens du » goût, comme les ſons conſiſtent dans les vibrations » plus ou moins fortes de l'air qui agit ſur le ſens de » l'ouie : il peut donc y avoir une muſique pour la » langue & pour le palais, comme il y en a une pour » les oreilles ; il eſt très-vraiſemblable que les ſaveurs » pour exciter différentes ſenſations dans l'ame, ont » comme les corps ſonores, leurs tons générateurs, » dominans, majeurs, mineurs, graves, aigus, leurs » coma même & tout ce qui en dépend, par conſé- » quent leurs conſonances & leurs diſſonances. Sept » tons pleins ſont la baſe de la muſique ſonore ; pareil » nombre de ſaveurs primitives ſont la baſe de la mu- » ſique ſavoureuſe, & leur combinaiſon harmonique » ſe fait en raiſon toute ſemblable ». Ici il donne une échelle des goûts ainſi compoſée : *acide*, *fade*, *doux*, *amere*, *aigre-doux*, *auſtére*, *piquant*. Il donne quelques exemples de combinaiſons pour compoſer un air ſavoureux. Enſuite il ajoute » Parmi les productions » ſingulieres d'une imagination badine, le fameux » claveſſin des couleurs mérite une place diſtinguée ; le » ſuccès n'en étoit pas impoſſible, ſans doute, puiſ- » qu'il y a ſept couleurs primitives, qui comme les » ſons & les ſaveurs, peuvent ſe combiner dans une » proportion harmonique, & conſéquemment faire » la baſe d'une muſique oculaire ». Peut-on une plus grande conformité entre les deux textes ? le plagiat n'eſt-il pas manifeſte.

goûts plus délicats. *Comus* a des éleves qu'il peut avouer, & va nous enrichir de *ſes dons* (*s*). Diſputant de gloire avec Apollon il aura à ſa ſuite des hommes qui joignant une certaine capacité à une étude profonde, connoîtront la vertu des alimens, le choix qu'il en faut faire, les réſultats de leur mixtion, le degré de cuiſſon qu'il leur faut pour les rendre plus faciles à digérer, les qualités qu'ils doivent avoir pour entretenir la ſanté, pour coopérer à la guériſon des maladies, pour reſtaurer les convaleſcens, pour convenir aux perſonnes maigres ou graſſes, foibles ou robuſtes, oiſives ou qui fatiguent beaucoup, aux enfans, aux jeunes gens, aux vieillards, aux filles, aux femmes groſſes, aux femmes en couche, en un mot à tous les hommes dans toutes les circonſtances de la vie. Nous avons tous les jours beſoin de nourriture, la cuiſine eſt donc un art néceſſaire, fort étendu par le nombre de matériaux qu'il emploie, & par les connoiſſances qu'il exige de celui qui le poſſede, utile à tous les hommes, qui, trompés par les apparences, prendroient un poiſon comme quelque choſe de ſalutaire, ou un aliment indigeſte au lieu d'un aliment facile à digérer.

Par le goût on connoît la qualité des alimens.

C'eſt au goût ſeul que nous ſommes redevables de toutes ces notions. Voyez les animaux dont le goût eſt le ſeul inſtinct, c'eſt par lui qu'ils connoiſſent la vertu des plantes & les alimens les plus analogues à la nature de leur être. Pourquoi les hommes doués d'organes auſſi délicats ſeroient-ils dénués de ce privilége? L'expérience ne leur apprend-t elle pas que tous les acides ſont rafraichiſſans, temperent l'âcreté des humeurs, en appaiſent l'effervescence, diminuent la ſoif & facilitent l'excrétion des urines? Que tous les amers ſont ſtomachiques, fébrifuges, apéritifs, vermifuges? Que tous les aromatiques ſont échauffans, cordiaux, carminatifs, emménagogues? Il n'y a point de claſſe de ſaveurs qui n'ait ſa vertu ſpécifique & déterminée. Ne ſait-on pas encore par expérience, que les mets que nous déſirons ſe digérent beaucoup mieux que ceux que le raiſonnement nous feroit accroire plus convenables dans ces cas? N'a-t-on jamais remarqué que dans certaines maladies la nature excitoit un appétit extraordinaire pour des choſes qui devenoient alors le remede de ces maladies.

Vices du goût. Remédes.

Mais nous ne finirions pas s'il falloit détailler ici toutes les utilités du goût & les avantages qu'il procure à l'eſprit. Il paroît que le Public en eſt ſuffiſamment perſuadé, puiſqu'il a fait paſſer le mot de goût, du ſens phyſique dans le ſens moral, & qu'il appelle un homme *de goût* celui qui a un diſcernement fin & un choix juſte. Cette conviction générale, qui ne vient ſans doute que de ce qu'il eſt évident que l'eſprit ſuit les modifications des ſens, ſuffit pour prouver notre thèſe. Ce qui prouve en même tems la néceſſité d'une certaine délicateſſe dans le goût qui varie ſuivant les âges & les tempéramens. Si cette délicateſſe eſt altérée par

(*s*) Suite des dons de Comus, ou l'Art de la Cuiſine réduit en pratique, par M. Le Comte de C**. *Paris*, 1742, 3 *vol. in-12*. On en attribue la Préface qui eſt regardée comme un chef-d'œuvre, au célèbre M. *Meunier de Querlon*.

l'uſage des choſes exceſſivement chaudes, trop froides ou trop aigres, il faut s'abſtenir de ces choſes & uſer de leur contraire. Si ce vice provient des cauſes que nous avons cité en parlant des ſens en général, il faut y appliquer les remedes indiqués. Le ſcorbut, les fumigations mercurielles, la carie & la noirceur des dents, les aphtes, la pourriture des gencives, les ulceres du nez occaſionnent auſſi une certaine dépravation dans le goût. Il faut attaquer la cauſe de toutes ces maladies & l'on voit bientôt les ſimptômes s'évanouir. L'eſtomac chargé de mauvais levains rend la bouche pâteuſe ou amere, ce qui indique preſque toujours la néceſſité des émétiques ou des purgatifs. La perte du goût eſt ſouvent l'effet de la paralyſie des nerfs de la langue, & quelquefois du défaut d'action des ſucs ſalivaires, comme il arrive aux vieillards. Il faut tâcher d'y remedier par les céphaliques & les remedes qui peuvent pénétrer juſqu'à l'origine des nerfs. On ſe ſert avec ſuccès des ſemences de moutarde, du gingembre, de la pyrethre, de la décoction de roquette dans du vin. On recommande beaucoup le ſuc de ſauge & de mâcher du raifort avant le repas.

PARAGRAPHE III.

DE L'ODORAT.

Siége de l'odorat.

OUTRE que le nez ſert à modifier la voix, il ſert auſſi à la reſpiration. La limphe mucilagineuſe dont il eſt enduit, empêche que l'air par ſon paſſage continuel ne deſſéche la membrane pituitaire & ne la rende par-là incapable de recevoir les impreſſions que doivent faire ſur elle les odeurs. C'eſt dans la portion veloutée de cette membrane que ſe diſtribuent principalement les nerfs olfactifs, & c'eſt cette portion qui doit être regardée comme le ſiége de l'odorat.

Son utilité.

Ce ſens nous a été donné par la nature, non-ſeulement pour notre plaiſir, mais encore pour notre utilité. Les uns ſe pâment ſur une roſe & goûtent la plus douce volupté en reſpirant les exhalaiſons de l'ambre ou du muſc, tandis que d'autres doivent fuir de pareilles odeurs. Elles donnent des vapeurs, des convulſions, des maux de tête aux perſonnes qui ont le genre nerveux fort ſenſible. Il s'échappe de tous les corps odorans une quantité étonnante de particules ſi déliées & ſi fines, qu'il peut en émaner pendant un grand nombre d'années ſans que ces corps diminuent ſenſiblement de leur poids. Ces particules peuvent également ſervir à notre conſervation, comme à mettre le trouble dans nos eſprits. *Démocrite* ſçut retarder pendant trois jours l'heure de ſon trépas en reſpirant la vapeur du pain chaud (*t*). Certaines odeurs volatiles & ſpiritueuſes rappellent à la vie en un inſtant. Nous ſommes avertis par l'odorat des qualités bonnes ou mauvaiſes de la plupart des choſes qui ſervent à notre nour-

(*t*) Diogenes Laërtius *in ejus vitâ. lib 9. num.* 43. Athenée. *lib. 2. cap. 7. pag.* 46. dit que c'eſt par la ſeule odeur du miel qu'il entretint ſa vie pendant quelques jours.

riture. Un aveugle n'a pas d'autre moyen de connoître les alimens avant de les porter à ſa bouche. Il ſuit le principe général de la nature, qui a attaché un ſentiment de plaiſir à tout ce qui nous convient, & un ſentiment déſagréable à tout ce qui nous eſt nuiſible. C'eſt une impreſſion douce qui caractériſe l'odeur des alimens qui ſont de nature à ſe changer en notre propre ſubſtance, tandis que les alimens dangereux répandent des exhalaiſons déſagréables. C'eſt ainſi que toutes les plantes ſuaves à l'odorat ſont analeptiques, & que celles qui ſont d'une odeur vireuſe, ſont ou des poiſons, ou ſomniferes. On pourroit établir ici la même doctrine que celle dont nous avons donné les élémens en parlant du goût.

Ses rapports avec l'eſprit.

Cardan croit qu'un odorat excellent eſt une marque d'eſprit (*u*). Parce que la qualité chaude & ſéche du cerveau eſt propre à rendre l'odorat plus ſubtil, & que ces mêmes qualités rendent l'imagination plus vive & plus féconde. C'eſt pourquoi les Latins appelloient un homme d'eſprit *Vir emunctæ naris*, & que *Martial* donne aux Romains la fineſſe de l'odorat du Rhinoceros (*x*). Cette opinion fondée ſur l'expérience, eſt très-conforme à la raiſon. En effet ces émotions que l'ame reſſent par la préſence des corps odorans, ſont ſi douces qu'elles ne peuvent que lui rappeller les idées de ſon bien être. Elle ne les regarde pas comme des ſecours propres à la ſoulager dans ſon indigence; mais elle les conſidere comme de nouveaux biens qui augmentent le tréſor de ſes plaiſirs. Leur jouiſſance eſt une ſource de volupté pour elle: & leur abſence n'eſt point un mal. Nos peres qui ont aimé les odeurs juſqu'à la ſuperſtition, ſe procuroient de douces extaſes par la vapeur des parfums. Ils parfumoient leurs corps, leurs habits, leurs maiſons pour ſe diſpoſer à l'étude & tenir leurs ames éveillées par l'attrait du plaiſir. Dans cette fameuſe ville qui domine ſur le Boſphore de Thrace, on a bâti un temple à l'Amour. Sur les autels de ce Dieu on brûle continuellement l'encens le plus exquis, & le grand Prêtre de ce temple croiroit au milieu de ſes amuſemens les plus ſenſuels, qu'il manqueroit quelque choſe à ſa félicité, ſi l'air qu'il reſpire n'étoit chargé des plus ſuaves aromates. Ceux qui ont les organes trop épais, ſont privés de ſentimens auſſi doux & leur ame eſt privée par conſéquent de ces charmantes émotions qui lui fourniſſent mille idées gracieuſes & qui ſont le ſceau de ſon bonheur.

Ses vices. Remedes.

Si malheureuſement vous êtes privé de l'odorat par quelque paralyſie ou qu'il ſoit dépravé par quelque rhume de cerveau, il faut être très-attentif à y apporter remede. *Ettmuller* recommande dans l'un & l'autre cas (*y*) la marjolaine de quelque maniere qu'on l'emploie, comme le remede le plus efficace pour procurer le rétabliſſement de l'odorat. On ſe ſert de la graine de nielle (*z*) pour réſoudre la matiere glaireuſe qui

(*u*) *Qui olfactu præſtant ingenioſiores, quia calida & ſicca cerebri temperies olfactu præſtat. Tabis verò ad imaginandum prompta & imaginum tenax ob ſiccitatem eſt. De ſubtilit. lib.* 13. Voyez auſſi *Duncan* du ſens commun. pag. 316.

(*x*) . . . . . *Juveneſque, ſeneſque,*
Et pueri naſum Rhinocerotis habent.
Lib. 1. Epigram. 3.

(*y*) *Opera medica tom.* 2. *part.* 1. *pag.* 790. *in-fol.*

(*z*) *Nigella arvenſis cornuta* C. B. *pin.* 145. ou *Melonthium Sylveſtre* J. B. 3. 209. Dod. pempt. 303.

s'amaſſant dans les ſinus frontaux, forme l'enchifrenement. On peut encore faire uſage du pouillot, du romarin, du parfum de ſuccin ou de gomme animé; en un mot de tous les remedes qui conviennent au catharre. L'*ozène* eſt un ulcere ſordide caché dans les narines, qu'il faut traiter méthodiquement pour recouvrer l'intégrité de l'odorat qui dans cette maladie eſt continuellement frappé par les émanations de corpuſcules pourris & infects. Le polype du nez eſt encore un mal qui empêche la liberté de cet organe, & qu'il faut détruire pour jouir de toute la bonté du ſens dont nous parlons.

Enfin par l'habitude qu'on a de reſpirer des eaux ſpiritueuſes, ou par l'uſage continuel du tabac, l'odorat peut être émouſſé & n'être plus ſuſceptible des impreſſions que devroient faire ſur lui des corps odorans moins vifs & moins pénétrans. C'eſt ainſi qu'en ſortant d'un grand jour à peine appercevons-nous les objets éclairés par une foible lumiere. De même auſſi les ſternutatoires font à peine leur effet ſur les perſonnes qui uſent habituellement du tabac; tandis qu'ils picotent vivement la membrane pituitaire & excitent de violens éternumens dans ceux qui s'abſtiennent, ou qui uſent très-peu de cette poudre qu'on prend ſouvent plutôt par caprice, que par néceſſité. Il n'y a pas d'autre moyen pour combattre efficacement cette cauſe, que de ſe priver de ces eaux volatiles, & de rompre l'habitude qu'on a de prendre du tabac, ou au moins de n'en uſer que modérément.

TITRE SECOND.

DES SENS QUI NE REÇOIVENT PAS IMMÉDIATEMENT LES IMPRESSIONS DES OBJETS.

Il faut auſſi faire attention au milieu qui communique les impreſſions.

L'AIR, ce fluide élaſtique qui environne tous les corps ſublunaires, doit avoir pour tranſmettre les mouvemens des objets juſqu'aux organes, certaines qualités dont il ne peut être privé ſans que les impreſſions changent de nature. Eſt-il trop rare ou trop condenſé, trop humide ou trop ſec, trop chaud ou trop froid, trop peſant ou trop léger; la maniere dont les mouvemens ſont communiqués, eſt plus promte ou plus lente, & l'impreſſion faite ſur les organes qui ſont encore différemment modifiés par les différentes qualités de l'air, eſt plus vive ou plus foible? Un air pur, ſerain & tempéré eſt celui qui eſt le plus propre pour agir ſur les ſens & pour les conſerver dans cette vigueur & cette ſoupleſſe néceſſaires afin de communiquer au cerveau tous les ébranlemens qu'ils reçoivent. Il ne s'agit donc pas dans l'examen des ſens tels que la vue & l'ouie, de faire ſeulement attention à l'organe; il faut encore avoir égard au milieu qui communique l'impreſſion. Mais nous abandonnons cette partie aux Phyſiciens pour ne nous occuper que de ce qui doit exiger les ſoins du Médecin Métaphyſicien.

PARAGRAPHE

PARAGRAPHE PREMIER.

DE LA VUE.

L'AME reçoit tant de connoiſſances par les yeux, qu'être privé de la vûe, c'eſt déja avoir fait la moitié du chemin qui conduit au tombeau. Ne connoître ni la lumiere ni les couleurs, c'eſt être une créature d'un rang inférieur à l'homme. C'eſt en vain que le Ciel roule ſur nos têtes ces ſpheres brillantes qui achevent leurs cours dans des tems preſcrits. C'eſt en vain que les campagnes ſe parent de verdure & de fleurs. C'eſt en vain que les quadrupedes ſont vêtus de peaux diverſement bigarrées & que les oiſeaux ſont couverts de plumes dont le divers aſſortiment de couleurs forme le plus agréable ſpectacle. C'eſt en vain que la beauté eſt répandue ſur les membres du corps humain, & que les graces ſe ſont épuiſées à former un beau viſage. Toujours craignant d'être ſurpris ou de ſe tromper ſoi-même, la vie n'eſt qu'une ſuite d'inquiétude, d'ennui & de triſteſſe. Semblable à ces hommes auſquels on enleve la liberté & qu'on précipite dans les cachots les plus obſcurs, on ne vit qu'avec ſoi-même; & encore eſt-ce vivre lorſque la mort eſt une conſolation? Il eſt vrai qu'il ſe trouve des aveugles moins triſtes & moins ſombres, qui ſe croient par les avantages de la converſation dédommagés de la perte qu'ils ont faite: mais c'eſt un effort particulier de leurs ames, qui ſe contentent du peu de bien reſtant, & qui mettent à profit les délabremens de la fortune.

Avantages de la vûe.

Ouvrons les yeux à cet aveugle né: quel enchantement! C'eſt une ſeconde naiſſance pour lui. Il ne ſe reconnoît pas dans cet univers. Il croit être tranſporté dans un nouveau monde. Son ame ſe multiplie; il n'a cependant qu'une ſenſation de plus. Il admire l'ordre, la ſimetrie, la forme, l'agrément de tous les objets. Une roſe eſt non-ſeulement faite pour ſon odorat, mais encore pour ſes yeux. Les fruits frappent non-ſeulement ſon palais agréablement, mais encore ils rejouiſſent ſa vûe. Les ruiſſeaux qui par leur murmure n'avoient de charmes que pour ſon oreille, lui plaiſent encore par la tranſparence de leurs eaux & l'aménité de leurs rives. Toutes les qualités des objets ſont doublées, & l'imagination eſt enrichie d'un ſi grand nombre d'idées, qu'elle en eſt preſque accablée dans le premier moment.

Les yeux charmés de la beauté d'un tableau ſi magnifique & ſi varié, excitent dans l'ame le déſir d'en conſerver la mémoire, & pour la rendre plus durable, ils l'engagent à faire des efforts pour en tirer une copie exacte. C'eſt de-là que prennent leur origine la Peinture, la Sculpture, l'Architecture, l'Optique & toutes ſes parties. Dites-nous, ſavans Diſciples des *Apelles*, des *Phidias*, des *Vitruves*, quels ont été vos guides dans ces chefs-d'œuvre qu'a admiré votre poſtérité? Ne ſont-ce pas vos yeux qui frappés de la ſimétrie, de l'accord, de la juſte proportion

Elle donne naiſſance à la Peinture, à la Sculpture, à l'Architecture, à l'Optique, &c.

des choſes, ont formé en vous l'image de ces enſembles réguliers & agréables dont l'exécution hardie & meſurée fait l'admiration de tout l'univers. Illuſtre *Perrault*, l'honneur de la Médecine & de l'Architecture, toi que j'ai célébré autrefois dans mes vers (&), découvre-nous les tréſors où tu as puiſé toute ta ſcience ! N'eſt-ce pas dans cette divine harmonie que tu as trouvé dans le corps humain, dans ces nobles proportions que tu as apperçu dans tous ſes membres, que tu as conçu ces idées ſublimes qui t'ont rendu pere de ces productions vraiment grandes & vraiment belles ?

S'il n'eſt pas poſſible de douter que toutes ces connoiſſances ne ſoient parvenues à nos ames que par l'entremiſe des yeux, on ne peut pas nier non plus que c'eſt le même organe qui nous a fait découvrir les loix de l'Optique & des autres parties de cette Science, qui conſiderent ſoit les réflexions, ſoit les refractions de la lumiere, & qu'il a plû à nos peres de nommer dioptrique & catoptrique. De combien de découvertes ne ſommes-nous pas redevables aux lunettes, aux téleſcopes & aux microſcopes. C'eſt par leur moyen que les hommes ont apperçu clairement ce qu'ils ne voyoient que dans l'ombre ; qu'ils ont découvert dans cet univers mille phénomenes à jamais ignorés ſans ces inſtrumens ; qu'ils ont été enrichis d'un nouveau monde plus petit que celui qu'ils habitent, mais qui par ſa propre petiteſſe prouve la grandeur de l'ouvrier qui l'a formé.

Toutes ces obſervations ſont oculaires, il eſt vrai ; mais qui ſeroit aſſez injuſte pour ne pas reconnoître dans les *Keplers*, les *Caſſinis* & les *Bernouillis* une ſupériorité de jugement qui les a conduit à l'immortalité ? Ces obſervations ſont oculaires ; mais qui ſeroit aſſez ſtupide pour refuſer à *Newton* cette pénétration & cette intelligence qui l'ont diſtingué des autres hommes ? Les verres lenticulaires, ajoutera-t-on, ſont plus propres à favoriſer la ſubtilité des yeux des obſervateurs, qu'à prouver leur ſagacité : mais ne ſeroit-ce pas être aveugle ou bien peu clairvoyant, que de ne pas appercevoir une vaſte étendue de génie dans les *Leewenoecks*, les *Malpighis* & tant d'autres qui ont couru la même carriere avec tant de ſuccès.

Elle donne des idées de Politique, de l'Imprimerie, de la Gravure, des Pantomimes.

Une vûe perçante eſt donc bien propre à favoriſer toutes les opérations de l'entendement. C'eſt par elle que nous jugeons même de toutes les ſituations de l'ame, & que nous pouvons connoître ſes vices & ſes vertus. Regardez les viſages & ſur-tout les yeux qui ſont les vrais miroirs de l'ame ; ils vous en peignent toutes les affections. Ceux-ci ne peuvent vous céler la colere, la fureur, le courage, la hardieſſe, la douleur, la triſteſſe de l'être qui les anime. Ceux-là vous indiquent la joie, la timidité, la peur, la nobleſſe, le bon naturel du principe qui les fait mouvoir. C'eſt là-deſſus que vous pouvez établir la regle de votre conduite, meſurer les diſcours que vous devez tenir dans la ſociété, connoître les égards que vous devez avoir dans la vie civile. Les yeux ſont donc encore des précepteurs qui nous avertiſſent de nos devoirs, & qui nous

(&) *Amphitheatrum Medicum. Poëma pro ſolemni reſtaurati Amphiteatri inauguratione, an.* 1745.

conduiſent dans nos actions. Que pourroient faire de mieux des Philoſophes ſuffiſamment inſtruits des préceptes de la morale, & qui ſeroient continuellement aſſis à nos côtés.

Au reſte, ſi nos mouvemens intérieurs ſe manifeſtent au-dehors malgré nous par des traits que notre front ne peut démentir, notre ame n'a-t-elle pas cherché elle-même à peindre à notre vûe ſes ſentimens les plus ſecrets & ſes penſées les plus intimes? Par l'écriture nos yeux jouiſſent des mêmes privileges que nos oreilles, & les paroles qui n'étoient qu'un ſon fait pour l'organe de l'ouïe, par une étrange métamorphoſe, prennent un corps & deviennent ſenſibles à la vûe. C'eſt donc à cet organe qu'il faut rapporter l'invention & la connoiſſance de cet art admirable & preſque magique qui fut trouvé à Mayence, qui multipliant à l'infini les Ecrits des Auteurs, les préſerve de l'oubli, les tranſmet à la poſtérité & porte le dernier coup à l'ignorance. C'eſt à cet organe qu'il faut rapporter l'invention du geſte qui confere au diſcours une vertu particuliere par laquelle l'acteur ou l'orateur remuent plus ou moins fortement les paſſions. Par le geſte on peint tellement ſa penſée ou le mouvement qui agite, qu'on ſe fait entendre des ſourds & des nations qui parlent un autre idiome que nous. C'eſt-là ſans doute la langue univerſelle, il ne s'agit que de la réduire en art. En vain l'a-t-on cherché dans des abſtractions métaphyſiques. Le geſte peut rendre tous les ſentimens, & le langage n'eſt fait que pour exprimer les ſentimens. *Roſcius* étoit ſi excellent pantomime, qu'il parioit contre *Ciceron* exprimer par le geſte tout ce qu'il pourroit mettre dans ſes harangues. C'eſt encore à cet organe qu'il faut rapporter l'invention du jeu des pantomimes, qui par leurs geſtes & leurs poſtures repréſentent les actions & les perſonnes. Les Anciens avoient pouſſé cet art à un plus haut degré de perfection que nous.

De tout ceci il en réſulte la néceſſité d'un bon organe pour bien voir & bien diſtinguer les objets. C'eſt une conſéquence qu'en peut tirer l'eſprit le moins attentif. Mais, hélas! ſi la vûe eſt un des ſens qui a le plus d'utilités, c'eſt auſſi celui qui eſt accablé du plus grand nombre d'infirmités. Ces infirmités ſont communes ou particulieres, & demandent toute la ſagacité d'un Médecin pour y remédier. Cette multitude de maux n'eſt enfantée que par le grand nombre de parties qui ſervent à la viſion. Ici les humeurs tranſparentes de l'œil doivent modifier par différentes refractions les rayons de lumiere : ces humeurs peuvent être épaiſſies par un vice général des liqueurs, ou par un vice qui leur eſt particulier. Là une membrane fine & déliée doit recevoir les impreſſions des rayons viſuels, & le nerf optique communique les impreſſions qu'elle reçoit. La prunelle doit ſe dilater dans l'éloignement des objets & dans l'obſcurité, & doit ſe rétrécir à la proximité des objets & à la clarté. Les muſcles du globe & ceux des paupieres doivent approcher ou éloigner le criſtallin de la rétine. Toutes ces parties peuvent-être trop foibles ou trop fortes, paralyſées ou trop tendues, enflammées ou œdemateuſes.

Vices de la vûe. Remédes.

Tantôt la glande lachrymale doit humecter le devant du globe, le cli-

Médecine de l'esprit - page 259 sur 375

gnotement de la paupiere ſupérieure étendre cette ſéroſité, & la rencontre des deux paupieres la diriger vers les points lachrimaux. Mais cette glande peut être obſtruée, l'humeur qui en coule être d'une mauvaiſe nature, les points lachrimaux & le ſac naſal être bouchés. Tantôt les ſourcils doivent détourner la ſueur & l'empêcher de tomber ſur l'œil, & les cils empêcher la pouſſiere & les inſectes d'entrer dans les yeux pendant qu'on les tient ouverts. Mais les ſourcils peuvent tomber & les cils être renverſés en dedans ou être collés par une chaſſie dure & ſéche. Les noms, les définitions, les différences, l'étiologie, les caracteres de ces maladies ſuffiſent ſeuls pour remplir d'amples volumes; & leur cure exige les ſoins les plus particuliers des hommes les plus verſés dans l'anatomie & la pratique Médicale. Ce ſont ces hommes qu'il faut conſulter lorſqu'il s'agit de remédier aux vices de la vûe. Nous ne pourrions en donner ici qu'une notion fort légere; inſuffiſante par conſéquent pour les perſonnes qui ſont peu initiées dans les miſteres de la Médecine & inutile pour ceux qui ont conſacré leur vie entiere à l'étude & à la guériſon des maux qui attaquent la race humaine.

PARAGRAPHE II.

DE L'OUIE.

Avantages de l'ouie. Connoiſſance de la Muſique.

IL n'eſt pas beſoin pour prouver les charmes des ſons & le pouvoir de la Muſique ſur les cœurs, de rappeller ici l'hiſtoire d'*Orphée* qui attiroit les animaux & les choſes inanimées aux ſons de ſa lyre, & de faire deſcendre ce puiſſant Chantre de la Thrace aux enfers pour en retirer ſa femme *Euridice* en attendriſſant le cœur peu flexible de *Pluton* par la douceur de ſon harmonie. Il n'eſt pas beſoin de retracer ici la fable d'*Amphion* qui rebâtit les murs de Thebes en attirant les pierres au ſon de ſon luth, ni le prodige d'*Arion* qui par les accords touchans de ſa harpe rendit un dauphin ſenſible à ſa diſgrace & ſe ſauva des eaux porté ſur le dos de ce poiſſon. Il ſuffit de ſe rappeller ces doux raviſſemens qu'on a éprouvé dans un concert, ou cette volupté qu'on a reſſenti au chant d'une voix mélodieuſe. La muſique donne du courage aux ſoldats qui vont affronter les périls de la guerre, elle répand l'allegreſſe ſur les convives les plus ſévéres, elle charme les cœurs tendres & exprime les plaintes & les ſoupirs des amans. On rapporte même qu'elle excita la fureur, & que par un admirable enchantement elle ramena le calme dans tous les eſprits agités.

Avantages de la Muſique.

Tranſportons-nous dans ce palais bâti par la main des Fées, où tout ſemble fait pour plaire à nos ſens. Quelle aimable troupe de Nimphes ſe préſente à notre vûe; le chœur enjoué des Graces forme des danſes légeres & badines, les Jeux & les Ris les enchaînent avec des guirlandes de fleurs, les Sirenes mêlent leurs voix aux accords des inſtrumens les plus touchans. Tantôt ce ſont des jardins éclairés par l'Aurore qui fuit

les embraſſemens du vieux Titon pour ſe précipiter dans les bras du jeune Cephale. Tantôt c'eſt la Cour brillante de Venus entourée des plaiſirs & recevant les hommages les plus purs des mortels. Ici c'eſt un temple dont les colonnes d'or maſſif ſoutiennent un toît d'ivoire, les portes ſont d'argent parſemé des pierres les plus précieuſes & les plus brillantes, dans le fond s'éleve un trône où eſt aſſis le Soleil environné de toute ſa gloire & de toute ſa lumiere. L'imprudent *Phaëton* ſe proſterne à ſes pieds pour obtenir de lui la permiſſion de gouverner ſon char pendant un jour. Ici c'eſt *Armide* qui uſe de tout le pouvoir de la magie; elle change les rochers en palais magnifiques, les torrens en caſcades agréables, les deſerts en campagnes fleuries & abondantes. Si vous fermez vos oreilles, tout ce ſpectacle devient muet, le charme eſt diſſipé, & ce n'eſt qu'un jeu de l'imagination que la moindre réflexion détruit. Tous ces palais ne ſont plus que de ſimples décorations, & toutes ces Divinités ne ſont que des automates qu'on croiroit agir par reſſort, ou plutôt des pantomimes dont les geſtes ridicules amuſent pour un inſtant. Si au contraire vous rendez la liberté à votre ouie, tout s'anime. Vous entendez le ramage des roſſignols, les gémiſſemens des tourterelles, le murmure des oiſeaux, les mugiſſemens de la mer, le ſifflement des vents. Vous n'êtes plus ce ſpectateur froid & déſintéreſſé qui ne prend aucune part à ce qui ſe paſſe ſur la ſcène. Malgré vous la conſonance de pluſieurs ſons bien proportionnés, excitent dans vous des ſentimens de joie & de magnificence. Le chromatique vous diſpoſe à la douleur & à la triſteſſe. Les diſſonances non préparées & réitérées annoncent la ſurpriſe, la fureur, le déſeſpoir. L'agitation des eſprits ſemble être conforme aux mouvemens différens des airs. La meſure eſt-elle vive & animée? l'allegreſſe & la gaieté s'emparent de votre ame. La meſure eſt-elle précipitée? l'ame participe à cette vivacité. Elle manifeſte ainſi ſon dépit & ſa colere, de même que la nature annonce ſon courroux par la tempête & les orages. La meſure eſt-elle grave? elle éleve vos ſentimens: eſt-elle lente? elle vous diſpoſe à la molleſſe & au repos: eſt-elle languiſſante? elle peint la douleur d'une perſonne affligée. Cette image paſſe dans votre cœur, émeut ſa pitié & lui fournit le germe de la mélancolie & de la triſteſſe.

Origine de la danſe.

Pour peu que vous ſoyez Phyſicien, vous comprendrez comment la danſe naît de la muſique, & pourquoi même à ce villageois groſſier il faut au moins un Coridon qui faſſe gémir ſous l'archet les cordes d'un inſtrument enroué pour le faire entrer en cadence, & lui faire inventer mille poſtures plus biſarres les unes que les autres. La portion dure des nerfs qui ſe ſont diſtribués à l'oreille, communique avec les nerfs de toutes les extrêmités. C'eſt de-là que dans un concert vous battez des pieds & des mains la meſure ſans vous en appercevoir. C'eſt de-là que cet enfant ſans connoiſſance, s'agite ſur les bras de ſa nourrice aux ſons d'un air badin & enjoué. C'eſt donc à l'oreille que nous devons les premieres notions de la danſe. Des démarches compaſſées, des attitudes étu-

©BIUM

diées exécutées ſans la muſique, ſont de froides momeries & des tours inſipides de ſoupleſſe.

Origine de l'éloquence, de la poëſie, de la déclamation.

Les nerfs de l'ouie communiquent non-ſeulement avec les nerfs des extrêmités; ils envoient encore des rameaux à la langue & communiquent avec ceux qui ſe diſtribuent aux organes de la voix. Ce qui lie entre eux un commerce fort étroit, & ce qui rend leurs intérêts communs. C'eſt pourquoi ce ſourd de naiſſance eſt muet; c'eſt pourquoi vous n'entendez qu'avec peine les ſons qui ſe prononcent avec quelque difficulté; c'eſt pourquoi vous avez la démangeaiſon de vouloir chanter un air qui vous eſt connu, & que vous entendez chanter par une autre perſonne. Il faut donc rapporter à l'oreille tous les avantages de l'art de communiquer ſes penſées par la parole. C'eſt elle qui a enfanté l'Eloquence, la Poëſie, & la Déclamation. L'Eloquence qui eſt cette Muſique naturelle qui ravit les eſprits & ſubjugue les cœurs. Elle eſt douce dans *Iſocrate*, vive dans *Demoſthene*, nombreuſe dans *Ciceron*, conciſe dans *Tacite*, mâle dans *Boſſuet*, ornée dans *Flechier*. La Poëſie, cette autre fille de l'oreille, cette ſœur de la Muſique, mais plus ornée & plus brillante que l'Eloquence, ne marche qu'en meſure & qu'en cadence. Faite pour chanter les Dieux, les héros, la vertu, elle ſoupire avec les infortunés, elle prête ſes plus doux accens aux plaiſirs & à la volupté.

C'eſt à la muſique qui nous donne de la gaieté, c'eſt à la gaieté qui nous donne du goût pour les ſons cadencés & meſurés que nous devons l'art de faire des odes, des chanſons, en un mot toute la Poëſie lirique. Et où eſt-elle mieux exprimée cette gaieté que dans les chanſons des François? On les croiroit volontiers inventeurs de ce genre de poëme par la naïveté, la variété & l'élégance qu'ils y mettent. Ils y ont fait paſſer tout l'enjouement, toute la légereté & la délicateſſe qui forment le caractere propre de la nation. De ſorte que la chanſon moins élevée que l'ode, eſt preſque toujours une ſuite de madrigaux, ou d'épigrammes. A peine en a-t-on entendu chanter quelques couplets, qu'on eſt diſpoſé à rire & qu'on ſe trouve plus à l'aiſe dans une compagnie où l'on annonce par ce ton que doit y regner la liberté.

Si la parole exprime la penſée, le ton donne la force, l'agrément & la valeur à la parole. Ce talent de donner le ton qui convient à chaque choſe dans un diſcours, nous le nommons Déclamation. Un récit oratoire toujours monotone, ennuie & endort. Les ſons mêmes les plus agréables trop ſouvent répétés, deviennent déſagréables par la continuité fatigante de leur action ſur les mêmes fibres. Les accens de la voix doivent donc varier ſelon les parties qui compoſent le diſcours, ſelon les paſſions qui y regnent & ſelon les figures qui l'embelliſſent.

Suivant la doctrine que nous venons d'expoſer, on peut conclure qu'un des plus grands avantages pour les hommes, eſt de poſſeder un organe de l'ouie, ſenſible, fin & délicat. Leur eſprit en eſt beaucoup meilleur, & leur ame en retire mille notions qu'elle n'auroit pas, ſi les corps

étoient privés de cet organe, ou ſi cet inſtrument étoit défectueux. De-là vient que ceux qui ont l'oreille fine, ont preſque toujours les opérations de l'entendement faciles, & que les enfans qui ont cet avantage, montrent ordinairement plus de raiſon qu'on n'en devroit eſpérer à leur âge. On auroit pû augurer que cet homme dont parle *Petrarque* (*a*), qui étoit moins charmé du chant des roſſignols, que du croaſſement des grenouilles, avoit le jugement faux : de même que ce phyſionomiſte qui, ſans connoître de viſage le fameux *Coypel* (*b*), aſſura qu'il étoit Peintre après l'avoir vû pendant la repréſentation d'une piece qui l'appliquoit beaucoup, tenir ſon pouce levé comme s'il eût été employé à ſoutenir ſa palette. Nous connoiſſons un homme qui ſans avoir la voix fauſſe, n'a jamais pû mettre ſur l'air la moindre chanſon : ce qui ne provient ſans doute que du vice de ſon oreille. Cet homme eſt abſolument inepte pour toutes les ſciences, quoiqu'il ait embraſſé une profeſſion qui exige beaucoup d'étude ; il déraiſonne même ſur les plus petites choſes qu'on peut apprendre par l'uſage.

Mais une des grandes ſciences de l'ouie, ſcience à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention & dont on n'a pas parlé juſqu'à préſent ; ſcience qui eſt plus utile que toute l'harmonie des ſons, puiſqu'elle tend ſouvent à conſerver la vie ; ſcience qui nous fait diſtinguer tous les objets auſſi bien que la vue, c'eſt cette adreſſe de l'oreille à diſcerner les objets par le bruit qu'ils font lorſqu'ils retentiſſent. Le choc de deux pierres fait un autre bruit que le bois que l'on briſe ; l'eau qui tombe reſonne autrement que du fer que l'on caſſe. Au ſon ſeul nous diſtinguons la ſcieure de bois, de la limaille de fer, la limaille de fer de celle de plomb, & celle-là de celle de tout autre métal. Remuez du bois, vannez du bled, agitez des pois, ſecouez de la paille, grincez les dents, frappez des mains, limez des métaux, fermez un livre, agitez du papier, déchirez du taffetas, coupez du drap ou de la toile, excitez dans l'air un bruit quelconque avec quelque corps ſonore, vous produirez des ſons tous différens les uns des autres, qui marqueront même la quantité, la force, la douceur, la molleſſe & ſemblables qualités ſoit du corps, ſoit de l'action dont elles partent. On pourroit donc par l'oreille ſeule connoître une grande partie de la nature des corps & c'eſt un des moyens que les aveugles emploient avec tant de ſuccès. Quand il s'agit donc de connoître les propriétés de la matiere, les yeux ſeuls, le tact ou tout autre ſens ne ſuffiſent pas. Il faut y employer tous les ſens. De-là vient ſans doute que nous ſommes ſi ignorans ſur une choſe qui nous environne, & qui nous eſt ſi intime.

Les individus de la même eſpece rendent des ſons du même genre, mais ils ont auſſi des choſes qui les différencient. La voix de chaque homme eſt différente, & il en eſt des voix comme des phyſionomies. Le cris d'un chien eſt différent de celui d'un autre chien. Un maître ſans

(*a*) *De remed. Fortun.* l. 2.
(*b*) Lettres Philoſophiques ſur les phyſionomies, part. 2. lett. 5.

le voir, ſait ſi c'eſt ſon chien qui crie ou ſi c'en eſt un autre qui ne lui appartient pas. On diſtingue le bruit d'une cloche de celui d'une autre cloche; un aveugle ſait ſi c'eſt la cloche de ſa paroiſſe qui ſonne ou celle de toute autre égliſe. On ne ſe trompe pas même ſur les nuances des ſons, on connoît ſi c'eſt une charrête, un caroſſe public ou bourgeois, ou toute autre voiture qui paſſe dans la rue. L'oreille connoît encore par l'intenſité du ſon la diſtance de l'objet qui l'a produit.

Vices de l'ouie. Remede.

Si la fineſſe de l'ouie eſt altérée par le trop grand relâchement ou la trop grande tenſion, il faut y apporter les remedes que nous avons indiqué en parlant des vices généraux des ſens. Ces vices ſont-ils particuliers tels que les ulceres, les tintemens, les douleurs de l'oreille, l'éroſion & la rupture du timpan? il faut conſulter les Médecins, qui, ſouvent par des remédes efficaces, diſſiperont cette difficulté d'ouie & cette ſurdité que le vulgaire eſt tenté de croire incurable.

TITRE TROISIEME.

DES SENS COMME CAUSES DES DISTRACTIONS.

Cauſes des diſtractions.

LES avantages qui réſultent d'avoir des ſens exquis ſont contrebalancés par un inconvénient leger, il eſt vrai, mais qui empêche l'ame de faire attention à ſes opérations. Chacun des ſens a cet inconvénient & peut détourner ailleurs les eſprits dans le tems même qu'on eſt à réfléchir. Il n'y en a pas qui y ſoient plus ſujets que l'ouie & la vûe. Il arrive tous les jours lorſque nous méditons, qu'un inſtrument de muſique, qu'une voix ſonore, qu'un bruit confus ou inopiné, font ceſſer tout-à-coup notre application, & font perdre de vûe l'objet de nos réflexions. Souvent différens objets qui paſſent devant nos yeux, nous cauſent mille diſtractions: parce que les mouvemens qui excitent les ſentimens étant plus forts que ceux qui produiſent les idées, l'ame ceſſe de réfléchir pour ne plus s'occuper que de ce qui frappe les ſens, à la conſervation deſquels elle eſt toujours attentive. De-là il eſt facile de voir que nous ne pouvons être diſtraits que dans les opérations *réfléchies* de notre ame, puiſque nos connoiſſances *ſenſibles* doivent être multipliées par les ſenſations.

Il arrive quelquefois que notre application eſt ſi forte, que nous n'entendons ni ne voyons les objets qui ſe préſentent à nos ſens d'une maniere aſſez vive. Mais ces cas ſont rares & exigent la plus grande attention de notre ame.

Les lieux tranquilles ſont les plus propres pour y méditer.

Ceux qui s'adonnent aux ſciences & qui déſirent retirer quelque fruit de leurs travaux, doivent donc pendant le tems de leurs études, choiſir un lieu tranquille où ils puiſſent ſe concentrer en eux-mêmes, & où leurs ames ne ſoient pas détournées par les objets extérieurs lorſque ſe repliant ſur elles-mêmes, elles font attention à toutes leurs idées (*c*).

(*c*) . . . . . » Pour animer ma voix | » J'ai beſoin du ſilence & de l'ombre des bois . . .

Preſque

Preſque toujours la ſolitude invite à faire des réflexions. On ſe trouve ſoi-même, & il eſt difficile de ne pas entendre alors la voix non étouffée de ſa conſcience ou de ſa raiſon.

Lorſqu'il s'agit de ſe concentrer en ſoi-même & de jouir de toute la liberté de ſon eſprit par ce calme des ſens & des paſſions, les uns préferent la cime d'une montagne, les autres ſe plaiſent au pied d'une coline. Ceux-ci aiment à errer dans une raſe campagne, ou dans des jardins fleuris; ceux-là cherchent la fraîcheur des boſquets & le ſilence des bois. Chacun doit en agir là-deſſus ſelon ſon tempérament, ſa façon de penſer, ſon goût & même ſon caprice, qu'il eſt très-permis de ſatisfaire en cette occaſion. On pourroit ici faire un reproche à *Quintilien* d'être trop ſévere en regardant les bois & les forêts comme des lieux peu propres à favoriſer l'étude. Il les condamne d'une maniere trop générale & trop abſolue ſur ce que la liberté de l'air qu'on y reſpire, la fraîcheur de l'ombre & des feuillages, la beauté des arbres, l'aménité du lieu, le bruit des zéphirs peuvent ſouvent nous détourner. Une pareille retraite, dit-il; inſpireroit plutôt le plaiſir & la molleſſe, qu'elle n'engageroit à s'occuper des penſées qu'enfante un eſprit qui ſe replie ſur lui-même. L'endroit qu'on choiſit pour faire ſes méditations doit être le palais du ſilence (*d*); Jettez les yeux ſur *Demoſthene* qui ſe cachoit dans un lieu d'où il ne pouvoit ni rien voir, ni rien entendre, afin d'être entierement occupé de ſon travail & de n'en être pas diſtrait par ſes ſens (*e*). Fondé ſur ce principe, ce célébre Rhéteur recommande de travailler la nuit ſans cependant intéreſſer ſa ſanté. Précepte qui peut s'accomplir pendant le jour même, ſi l'on ſe renferme dans une demeure tranquille & ſi exactement fermée, qu'on empêche toute lumiere extérieure d'y pénétrer. On éclairera alors cette obſcure ſolitude avec une bougie dont les foibles rayons ne feront pas aſſez d'impreſſion ſur les yeux, pour détourner l'ame de l'attention qu'elle veut donner à ſes propres opérations. C'eſt ainſi que le jour même on peut imiter ce calme & ce ſilence de la nuit, pendant lequel l'eſprit peu diſtrait, réunit toutes ſes forces, abandonne la matiere qui l'environne, jouit de ſa propre lumiere & goûte cette heureuſe liberté pour laquelle il avoit été formé, & qu'il ſent ſi ſouvent opprimée par le poids du corps auquel il ſe trouve enchaîné. Sans doute que l'ignorant *Zoïle* qui reprochoit à *Demoſthene* que ſes ouvrages ſentoient l'huile, avoit peu éprouvé ces puiſſans efforts de l'eſprit qui s'élance dans ſa ſphere, & ces entouſiaſmes précieux qu'inſpire une nuit profonde.

» Tantôt un livre en main errant dans les prairies
» J'occupe ma raiſon d'utiles rêveries.
» Tantôt cherchant la fin d'un vers que je conſtrui,
» Je trouve au coin d'un bois le mot qui m'avoit fui.
Boileau, ep. 6.

Le P. *Vaniere*, ſur la fin du premier livre de ſon *Prædium ruſticum*, déplore la deſtruction d'un bois qui appartenoit aux Jéſuites de Toulouſe.

Ubi nunc virides tacitique receſſus,
Qui tantos aluere viros? Inſtaret acerbæ
Cum jam penè dies perituris ultima ſylvis
Proh! Quali tonuit Parnaſſia murmure rupes, &c.

(*d*) *Mihi certè jucundus hic magis quam ſtudiorum hortator videtur eſſe ſeceſſus.* M. Fab. Quintil. *Inſt. Orat. lib. X. cap. 4.* & *quam altiſſimum ſilentium ſcribentibus maximè convenire nemo dubitaverit.* Id. Ibid.

(*e*) Demoſthenes *melius qui ſe in locum ex quo nulla exaudiri vox, nihilque proſpici poſſet, recondebat, ne aliud agere mentem cogerent oculi.* Id. Ibid.

Que les regles établies ci-devant ne ſont pas ſans exception.

Il ne faut pas tellement prendre ces choſes au pied de la lettre, qu'on abandonne précipitamment ſes travaux à cauſe du moindre bruit qu'on entend : le ſcrupule ne doit pas être pouſſé ſi loin. Au contraire il faut s'accoutumer à réfléchir dans les endroits les plus tumultueux. *Demoſthene* lui-même, qui aimoit tant les lieux retirés & éloignés du fracas du monde, nous ſervira encore d'exemple. Ce foudre d'éloquence ſe promenoit quelquefois ſur les bords de la mer, afin que ſon attention peu diſtraite par le bruit des flots, ſe conſervât auſſi entiere lorſqu'il parcourroit les rues les plus fréquentées & les marchés les plus tumultueux de la ville. Ce n'étoit pas là le ſeul avantage qu'il ſe procuroit, il en retiroit encore un autre non moins réel. C'étoit de ne pas s'effrayer de ces frémiſſemens populaires qui s'élevoient lorſqu'il prononçoit ſes harangues.

Que les Senſations internes peuvent également nous détourner.

Ces exceptions à la regle générale, bien loin de l'affoiblir, ne ſont que la confirmer. Ainſi l'on peut regarder comme une loi ſûre, celle que nous venons de propoſer au ſujet de ce ſentiment exquis qu'on regarde comme le premier inſtrument de l'ame : c'eſt d'empêcher que les ſenſations extérieures ne détournent ailleurs les eſprits. La même loi n'eſt pas moins certaine pour les ſenſations intérieures, & l'expérience le prouve aſſez. Souvent une ſenſation interne cauſe mille diſtractions. C'eſt ainſi que l'envie d'uriner ſera une cauſe occaſionnelle de ce que nous penſons plus foiblement. Un grand nombre de rameaux nerveux ſont obligés de balancer l'effort des tuniques de la veſſie qui réſiſtent à leur dilatation. Ce ſentiment eſt plus fort que la penſée & diſtrait ſouvent l'homme de cabinet qui ne veut pas quitter ſon bureau, ſoit par pareſſe, ſoit par attachement au travail. On doit dire la même choſe des autres ſenſations internes, & ce ſeroit vouloir ſe répéter, ou ſe jetter dans des détails inutiles, que d'en parler plus au long.



CHAPITRE II.

DE L'IMAGINATION.

Sujets qu'on doit traiter dans ce Chapitre.

ON conſulte tous les jours les Médecins ſur les maladies qui dérangent totalement l'Imagination & l'ordre des idées, comme il arrive dans la manie, la démence, la folie, le délire, la phrénéſie; parce qu'on eſt intimement perſuadé que l'ame par elle-même n'eſt point ſuſceptible de ces altérations, & qu'il n'y a que les déſordres du corps qui puiſſent produire de pareils changemens dans l'eſprit. Pourquoi ne penſe-t-on pas également à remédier à certains principes défectueux qui ſe rencontrent dans les opérations animales? Seroit-ce parce qu'on ne ſeroit pas convaincu que ces vices particuliers dépendent de l'organiſation corporelle? Mais par les mêmes raiſons qu'on eſt engagé à croire qu'un grand dérangement dans les facultés intellectuelles provient du déréglement de la machine humaine, on eſt auſſi fondé à penſer que certaines dépravations de l'eſprit naiſſent de la mauvaiſe habitude des corps. Seroit-ce parce que ces défauts ſont légers, & n'intéreſſent ni la ſanté, ni la vie? Mais ces défauts paroîtront d'autant plus légers, qu'on aura plus beſoin d'y remédier; & celui qui ne connoît d'autre bien que la vie végétative, ſe trouve toujours privé de la douceur de la vie civile, & de la conſolation de la vie intérieure. Que les hommes connoiſſent donc une fois leurs véritables intérêts. Qu'ils découvrent aux Médecins les vices de leur entendement & de leur volonté. Ce ſont des maîtres qui ne prétendront pas les guérir par des préceptes, ou des leçons, vraies amulettes des maladies de l'eſprit: mais qui les guériront en y appliquant des remédes appropriés. Nous allons expoſer ces remedes en examinant ici les vices de l'imagination que nous réduiſons à trois chefs: défauts d'idées, médiocrité de génie, imagination trop forte. Nous ne dirons rien du renverſement total de cette opération de l'entendement; ce détail regarde la Pathologie: mais pour offrir un terme de comparaiſon, nous parlerons de l'état qu'on peut regarder comme le plus parfait dans l'imagination.

ARTICLE I.

Du défaut d'idées.

Il y a des hommes qui ſe diſtinguent à peine des bêtes.

Il y a des hommes qui par leur ſtupidité, leur peſanteur naturelle & leur vie méchanique, nous engageroient preſque à croire qu'ils n'ont pas en eux aucun principe qui penſe; ſi la raiſon & la Religion ne nous aſſuroient que l'ame & le corps ſont de l'eſſence abſolue de l'homme. En effet on ne les voit jamais s'élever au-deſſus de ce qui regarde leurs intérêts & la conſervation de leur individu. On les trouve entierement conformes aux animaux, puiſqu'on ne les voit pas aller plus loin qu'eux; & à peine peut-on les compter parmi les hommes, puiſqu'ils ne font aucun uſage de la plus noble partie que la ſageſſe du Créateur a donné également à chaque homme pour le diſtinguer des autres êtres qui vivent, qui reſpirent, qui végetent, & qui ſe multiplient ſur la ſurface de la terre.

Cauſes de cette ſtupidité & maniere dont on doit y remédier. *Liv. 1. part. 1. chap. 2. art. 2.*

C'eſt ici que l'on doit rappeller dans ſa mémoire tout ce que nous avons dit ſur les ſources des idées ſoit ſimples, ſoit compoſées. Les idées ſenſibles tiennent la premiere place, viennent enſuite les idées réfléchies; mais il faut avoir déja des idées ſenſibles avant de réfléchir; c'eſt pourquoi nous ne nous occuperons ici que des notions qui nous viennent par les ſens. Nous avons vû dans le Chapitre précédent tout ce qu'il falloit faire pour avoir des ſenſations exquiſes & délicates: or c'eſt annoncer en même tems tout ce qu'il convient de faire pour obtenir cette imagination parfaite à laquelle nous tendons. Car les opérations de notre ame ſont tellement liées entre elles, que ce qui nuit à l'une, nuit à l'autre, & que ce qui eſt avantageux à celle-ci, eſt auſſi avantageux à celle-là: de ſorte qu'il ſeroit moralement impoſſible à l'eſprit humain d'y poſer quelques limites. Cependant ſans nous répéter ici, nous examinerons ce qu'il y a de plus particulier dans le défaut d'imagination, que nous rapporterons à cinq cauſes différentes. 1°. Le ſang peu animé 2°. Sa qualité imparfaite. 3°. Son mouvement trop foible. 4°. Les nerfs trop lâches ou trop roides. 5°. Leur difficulté à ſe mouvoir. Enfin une ou pluſieurs de ces cauſes peuvent être réunies & produire un effet plus conſidérable.

De l'imbécillité produite par la trop petite quantité des eſprits.

1°. Nous avons dit qu'il ſe ſéparoit du ſang une certaine quantité de ſuc nerveux qui paſſant dans les nerfs leur donnoit la ſoupleſſe & la vie. Par quelques maladies le ſang peut dégénérer au point de devenir vappide, c'eſt-à-dire, de perdre ſes parties les plus balſamiques & les plus ſpiritueuſes: car nous ne croyons pas que dans l'état de ſanté la quantité d'eſprits ſoit continuellement aſſez modique pour empêcher les actions de l'ame. Les fonctions du corps ſeroient bientôt dérangées, & les mouvemens naturels & vitaux ſeroient dans une telle langueur, qu'il y auroit lieu de tout craindre pour la deſtruction de la machine. Quoique nous ne l'ayons pas obſervé, nous ne nions pas cependant que cela ne puiſſe

arriver : mais ſi la choſe arrivoit, on pourroit en juger relativement aux cas Pathologiques que nous allons rapporter.

Exemple de cet épuiſement des eſprits.

Un homme âgé de quarante ans, d'un caractere doux & ſociable, adonné aux belles-lettres, menant une vie ſédentaire, reſta hémiplectique après une attaque d'apoplexie. Il ſe trouva dans un tel accablement par l'épuiſement des eſprits, que preſque toutes les parties du corps tomberent dans l'atonie, & que ſon ame devint la proie du chagrin le plus noir & le plus rebelle. Les prieres, les exhortations, les plaiſanteries, les ſtratagêmes, les bouffonneries ; rien ne pouvoit écarter cette humeur ſombre. Si elle ceſſoit pour quelque tems, elle renaiſſoit avec de nouvelles forces, & l'on eût dit que ſes accroiſſemens étoient meſurés ſur ſes intervalles. Je cherchai longtems un remede convenable à cette foibleſſe des organes corporels, & à cette maladie de l'ame. Après avoir tenté différens moyens, enfin j'y réuſſis. Le malade avoit coutume de boire une chopine de vin à chaque repas, je fis doubler la doſe. Bientôt l'imagination fut beaucoup plus libre, les idées furent plus riantes, la gaieté ſuccéda aux profondes rêveries. Le malade avoua qu'il ſe ſentoit maître de lui-même : mais qu'avant de ſuivre ce régime, il ſe laiſſoit ſaiſir malgré lui par cette triſteſſe qui le rendoit inſupportable à lui-même & aux autres.

Seconde obſervation ſur le même ſujet.

Parmi pluſieurs obſervations de la même nature, je choiſis celle-ci qui me paroît prouver invinciblement le dérangement de l'imagination, à cauſe de la trop petite quantité de ſuc nerveux. Un homme avoit paſſé ſa jeuneſſe au milieu de la bonne chere & des plaiſirs ; l'âge ayant mis un frein à ſes paſſions, il ſongea à mener une vie plus reglée, à ménager quelque bien pour ſa vieilleſſe & à écarter ſes compagnons de débauches. Quelque tems après qu'il eut mené une vie rangée, il eut tous les ſimptômes d'un vaporeux. Il s'attriſtoit ſans ſujet, il ſe croyoit dangereuſement malade, il perdoit toute eſpérance de recouvrer ſa ſanté, & ne ſe préſageoit rien que de ſiniſtre en ſe repréſentant tout les objets ſous des idées affreuſes & effrayantes. Souvent il lui prenoit des foibleſſes qui lui faiſoient perdre connoiſſance. En un mot, il avoit mille autres ſignes qui caractériſent les vapeurs, dont le détail ne ſerviroit nullement à éclaircir le fait que nous propoſons. Il ſe confia à différens Médecins, qui tous apporterent quelque ſoulagement à ſes maux. Ennuyé de ne pas parvenir à une parfaite guériſon, il ſe livra aux charlatans qui échouerent dans leurs conjectures. Parmi eux cependant il y en eut un qui lui donna une boiſſon ſpiritueuſe qui parut le guérir. Il en fit uſage pendant un an entier, & pendant cette année il n'eut aucune attaque de vapeurs. Il ſe ſentit extrêmement échauffé par cette potion, il l'abandonna pour un tems : mais bientôt il l'abandonna tout-à-fait, ſoit à la ſollicitation de ſes amis, qui lui perſuaderent que cette liqueur lui brûleroit les entrailles par le long uſage, ſoit parce qu'il n'y a rien de ſi inconſtant que la volonté des vaporeux. Les vapeurs recommencerent : mais moins fréquemment & avec moins de violence que dans les premiers tems. Je fus enfin conſulté. Après

©BIUM

avoir comparé le régime de vivre antécédent & la diéte actuelle à laquelle le malade s'étoit aſtraint, je conclus que le mal provenoit de l'épuiſement des eſprits. Ma conſéquence ſe trouva juſte : car ayant ordonné au malade de boire tous les matins deux ou trois verres de vin, il ſe ſentoit alerte & gay toute la journée : s'il y manquoit, il étoit ſûr que ſes vapeurs lui reprenoient dans le jour.

Troiſieme obſervation tirée de *Sydenham*.

Nous avons une pareille obſervation dans *Sydenham* (*a*). Un jour, dit ce fameux Praticien, je fus appellé par un homme de qualité qui avoit beaucoup d'eſprit : il relevoit depuis peu de jours d'une fievre, où par le conſeil d'un Médecin il avoit été ſaigné & enſuite purgé trois fois : on lui avoit auſſi défendu l'uſage de la viande. Je le trouvai habillé, & l'ayant entendu diſcourir avec jugement de pluſieurs ſortes d'affaires, je priai de dire pourquoi on m'avoit fait venir : un de ſes amis répondit que j'attendiſſe un peu & que je verrois moi-même le ſujet de ma viſite. M'étant donc aſſis & prolongeant le diſcours avec le malade, j'obſervai bientôt que ſa lévre inférieure ſe pouſſoit en avant, & pendoit avec tremblement, comme on le remarque aux enfans de mauvaiſe humeur, qui boudent & qui ſe mettent à pleurer. Incontinent après il répandit un torrent de larmes, avec des gémiſſemens & des ſoupirs qui alloient juſqu'à la convulſion : l'effuſion de ſes larmes ne dura pourtant pas beaucoup. Je jugeai que cette indiſpoſition venoit du défaut des eſprits, cauſé en partie par la longueur de la maladie paſſée, & par les évacuations que les remedes avoient procuré ; & en partie par l'inanition & par l'abſtinence de chair que le Médecin avoit ordonné que cette perſonne obſervât même quelques jours après la convaleſcence, afin qu'elle fut moins en danger de retomber dans ſa premiere maladie. Mais je l'aſſurai qu'elle ne devoit plus appréhender la fiévre, que les ſimptômes dont je venois d'être témoin, procédoient ſeulement d'inanition, & qu'il devoit par conſéquent manger à ſon ſouper d'un poulet rôti & boire un peu de vin. Ayant ſuivi cet avis & ayant mangé de la viande avec modération, il ne lui eſt plus arrivé de tels ſoupirs convulſifs.

C'eſt encore ici où l'on pourroit rapporter ce que *Henri Etienne* raconte de lui-même ; qu'après avoir eu une fievre quarte, il eut un tel dégoût des lettres & des études, que le ſeul ſouvenir lui en déplaiſoit.

Du défaut des idées qui naît de la qualité imparfaite du ſang.

Trop groſſier.

2°. Un ſang trop groſſier eſt un obſtacle à l'imagination ; s'il eſt trop épais, les ſécrétions languiſſent ; s'il eſt trop aqueux, ſon mouvement eſt difficile. Les perſonnes qui mangent un pain groſſier, qui vivent de légumes & de chairs ſalées, qui ſe nourriſſent ſouvent de ragoûts ou d'alimens froids, qui boivent des liqueurs trop fortes & qui ſe livrent à des exercices trop violens, ſe trouvent dans le premier cas. Il faut donc qu'elles abandonnent ce régime de vivre, qu'elles n'uſent que d'alimens faciles à digérer, qu'elles ne prennent qu'un exercice modéré, que pour rendre la fluidité à leur ſang, leur boiſſon ne ſoit que de l'eau

(*a*) *Opera Medica*, 1. *pag.* 264. *Diſſertatio Epiſtolaris de affectione hiſterica.* Voyez auſſi la pag. 60. | *de Febr. intermitt. an.* 1661. &c.

ſimple dans laquelle ſi l'on veut l'on fera infuſer quelque plante aromatique, carminative, ſtomachique, &c.

Nous croyons les émétiques encore d'un excellent uſage dans ce cas, par les ſecouſſes qu'ils excitent dans le ſiſtême nerveux, & par l'atténuation des humeurs qu'ils procurent. Nous liſons que *Carnéades*, ce fameux Philoſophe Grec qui avoit une éloquence ſi ſurprenante qu'il ſe fit craindre du Sénat Romain (*b*), avoit coutume de ſe purger avec l'ellebore lorſqu'il ſe préparoit à refuter les dogmes de *Chriſippe* & des Stoïciens, ſoit afin d'avoir l'imagination plus vive, ſoit afin d'avoir le raiſonnement plus ſubtil. On rapporte le même fait de pluſieurs autres Philoſophes.

Les perſonnes qui vivent dans l'inaction, qui n'uſent que de boiſſons rafraîchiſſantes, qui ſe nourriſſent d'alimens trop aqueux, ſe trouvent dans le ſecond cas. Pour obvier au mal qui réſulte d'une pareille conduite, nous ne voyons rien de plus ſûr que l'exercice, les viandes un peu ſulphureuſes, les boiſſons légerement actives, telles que le vin, le caffé, le chocolat, &c. Tout ce que nous venons de dire pourroit faire la matiere d'un plus grand détail; mais pour ne pas nous répéter nous-mêmes, nous renvoyons nos lecteurs à notre ſecond Livre, où nos principes ſont établis auſſi ſolidement qu'il nous a été poſſible. On conſultera ſur-tout ce que nous avons dit ſur les climats, le régime de vivre & les tempéramens. Trop aqueux.

Une dame âgée de quarante-ſept ans, avoit été ſujette à des rhumes & des catharres qui lui duroient toute l'année avec une abondance étonnante de pituite & de glaires. Ces fontes ſe ſupprimerent tout-à-coup & elle tomba dans une eſpece d'anéantiſſement qui l'empêchoit de faire uſage de ſon imagination & de ſa volonté. Elle vivoit ſans vivre. Tous les objets lui étoient indifférens, rien ne pouvoit la diſtraire. Elle ſe croyoit ſeulement au-deſſous de tout le monde, incapable de faire le bien, & incapable de bien dire, timide, embarraſſée dans les compagnies, indéciſe, elle n'y paroiſſoit que comme ces automates qu'on place ſur un théâtre. Ayant été extrêmement frileuſe, elle n'étoit plus ſi ſenſible au froid. Son pouls étoit lent & très-tranquille. Son eſtomac faiſoit aſſez bien ſes fonctions; mais elle avoit des vomiſſemens fréquens de matieres glaireuſes, colantes, ſemblables à du blanc d'œuf, & ſans être mêlées d'aucune parcelle d'alimens. Seulement elle ſe plaignoit d'un ſerrement vers l'orifice ſupérieur de l'eſtomac, d'une contraction vers la foſſette du cœur & d'une gêne au diaphragme. Elle ſentoit continuellement un goût d'eau à la bouche. Nous remédiames à tous ces maux en faiſant vomir la malade à pluſieurs repriſes, en rétabliſſant ſa tranſpiration par les bains tiédes & les tiſannes ſudorifiques, en lui faiſant prendre le lait d'â-

(*b*) Plinius, *lib.* 25. *cap.* 5. A. Gellius, *lib.* 17. *cap.* 15. Carneades *Academicus ſcripturus adverſus Stoïci* Zenonis *libros, ſuperiora corporis helleboro candido purgavit, ne quid ex corruptis in ſtomacho humoribus ad domicilia uſque animi redundaret, & conſtantiam vigoremque mentis labefaceret. Idem cum* Chriſippo *diſputaturus, Helleboro ſe ante purgabat, ad exprimendum ingenium ſuum attentius, & illius refellendum acrius.* Valerius Max. *cap.* 7. *de ſtudio & induſtriâ. ext. n.* 5.

neſſe, & paſſer la belle ſaiſon à la campagne ; en lui preſcrivant des exercices d'abord aſſez doux, enſuite aſſez violens & en la forçant de monter ſouvent à cheval : peu-à-peu avec ces ſoins, l'ennui, la triſteſſe & cet abattement général des forces de l'eſprit ſe diſſiperent (*c*).

Du défaut des idées qui dépend du mouvement du ſang. 1. Cauſe, leur nature.

3°. Le mouvement du ſang peut être trop lent; ce qui dépend de deux cauſes générales : premierement de ſa nature, ſecondement de la force qui le met en mouvement, troiſiemement de l'union de ces deux cauſes.

Si le ſang eſt trop groſſier, il eſt certain que les frottemens étant plus conſidérables & la maſſe plus difficile à mouvoir, ſa courſe ſera moins rapide. Nous venons d'enſeigner ci-deſſus les moyens de remédier à ce vice.

2. Cauſe, la force mouvante trop foible.

Si la force qui meut le ſang eſt trop foible, ſon mouvement doit être fort lent. Nous indiquerons plus bas les moyens propres à combattre ce défaut, lorſque nous parlerons des vices des fibres nerveuſes.

Enfin ſi l'une & l'autre cauſe ſe trouvent jointes enſemble, outre qu'on peut employer méthodiquement les remedes qui attaquent chaque cauſe ſéparément, nous croyons pouvoir indiquer un moyen facile qui détruira les deux cauſes conjointement ; c'eſt le changement de climat.

Changement de climat propoſé comme remede de toutes ces cauſes.

Le remede que nous propoſons quoiqu'établi ſur les fondemens de la plus ſaine théorie, & ſur la réuſſite d'une pratique très-ancienne, paroît néanmoins tomber maintenant dans l'oubli. C'eſt ce dont ſe plaint *Frederic Hoffman* (*d*) qui, après *Celſe*, ordonne le changement d'air dans les maladies du cerveau qui dérangent l'ame de ſon aſſiette ordinaire (*e*). Et c'eſt ce qui nous engage auſſi à faire ſentir toute la valeur de cette méthode.

Hippocrate eſt un des premiers à conſeiller le changement de climat dans les maladies chroniques (*f*). *Galien* (*g*) & *Avicenne* (*h*) le recommandent comme le ſouverain remede de différentes maladies regardées comme incurables ou comme mortelles. L'air eſt un fluide, dans lequel nagent tous les hommes & dont ils ne peuvent éviter les impreſſions. Il

(*c*) Ce traitement eſt conforme à ce que conſeille *Hippocrate* dans pareilles affections. *Morbus pituitoſus*, dit-il, *mulierem magis quam virum invadit... febris tenuis, interdumque ſuffocatio prehendit, & jejuna bilem, ſalivamque copioſam vomitione rejicit, & plerumque ubi cibum ſumpſit, cibi tamen nihil. Cum laborarit, dolor modò pectus, modo dorſum occupat... huic medicamentum purgans propinato, ſerum & lac aſininum... vinum autem quam ſuaviſſimum bibat ubi purgari deſierit* &c. Sect. 5 de Morbis. lib. 2. *circà finem.*

(*d*) *Et hæc jam fuit cauſa cur veterum ſapientiſſimi Medici tantopere in graviſſimis affectibus, ubi vix locum invenit alia Medicina, & ad valetudinis integritatem conſervandam, mutationem aëris & peregrinationes ex unâ terrâ in aliam commendaverint. Dolendum certè hodierno tempore eſt quòd ferè planè in deſuetudinem ille laudabilis ſanitatem ſervandi ac recuperandi abierit mos, cùm ex Pharmacopoliis tantùm remedia adverſus morbos fruſtraneo certè ſæpiſſimè ſucceſſu petere ſolemne ſit.* Tom. 5. in-fol. pag. 320. de peregrin. inſtit. ſanitatis cauſâ. Prœmium.

Neque dubium eſt in vertigine, melancholiâ, maniâ omnibuſque morbis habitualibus & qui à perverſo ſpirituum motu fiunt, eoſdem effectus habere commeatum in alienum aërem. Id. Ibid. pag. 326.

(*e*) *In inſaniâ regiones mutare debere ægros, & ſi mens redit annuâ peregrinatione eſſe jactandos* lib. 3. cap. 18.

(*f*) Lib. 4. Epidem. ſect. 5. *Finem epilepſiæ juvenibus affert ætatis, loci & victûs mutatio.* Aph. 47. lib. 2.

(*g*) Method. medendi lib. 5. & lib. de uteri curâ.

(*h*) *Ex generibus medicationum eſſe mutationem de terra ad terram, de aëre ad aërem.* lib. 1. tit. 4. pag. 7.

en

en eſt de ce fluide à notre égard, comme de l'eau à l'égard des poiſſons. Les uns languiſſent dans ce fleuve; tandis que d'autres s'y plaiſent & y ſont fort agiles. Si vous faites paſſer dans une eau d'une autre qualité ceux qui ſont foibles, ils reprennent peu-à-peu leur vigueur & multiplient leur eſpece à l'infini. On peut donc conclure ſur cette induction, que le changement de climat eſt ſouvent néceſſaire, ſoit pour rétablir, ſoit pour conſerver la ſanté. C'eſt ce que nous pourrions autoriſer ici par mille exemples ſinguliers & autentiques. Ce pouvoir immédiat du changement d'air ſur la conſtitution des corps, annonce en même tems une puiſſance qui s'étend ſur les eſprits. On ne peut guéres en douter après ce que nous avons dit des climats. Auſſi avons-nous vû des jeunes gens qui tiroient peu de fruits de leurs études lorſqu'ils étoient à Rheims, ou à Caën, faire de grands progrès lorſqu'ils étoient à Paris. Nous en avons vû d'autres au contraire qui ne profitoient nullement ſous les meilleurs maîtres à Paris, ſe diſtinguer dans les Sciences & les Lettres à Bordeaux ou à Toulouſe. *Liv. 2. ch. 7.*

De tout ceci il en réſulte un corps de doctrine qui porte juſqu'à l'évidence la méthode que nous propoſons. Nous n'y voyons de part & d'autre qu'avantages pour le corps & pour l'eſprit. Ainſi un air libre, pur, ſerain, plus ſec qu'humide, plus chaud que froid, tenant un milieu entre la trop grande légereté & la trop grande peſanteur, agité par les vents d'Orient & quelquefois du Nord, circulant dans un lieu ni trop haut ni trop bas eſt celui que nous croyons convenir le mieux à l'état que nous venons d'expoſer.

Sans changer de climat on peut obtenir les mêmes effets.

L'art peut ſuppléer au changement de demeures. Nos peres y excelloient plus que nous qui avons entierement négligé cette coutume. Ils entretenoient dans les chambres un air tempéré par le moyen d'un feu bien ménagé. Combien la choſe nous ſeroit-elle plus facile ayant ſur eux l'avantage de pouvoir nous ſervir d'inſtrumens qui apprécient au juſte les degrés de froid ou de chaleur dont l'air eſt ſuſceptible? Avoient-ils beſoin d'un air plus humide? ils répandoient de l'eau dans ces chambres, ou bien ils y laiſſoient exhaler les vapeurs d'une eau dans laquelle ils avoient fait bouillir quelques plantes légerement aromatiques, comme les fleurs de roſe, de muguet, de ſureau, de giroflée, &c, en ſorte que les perſonnes ſe trouvoient dans un bain continuel qui donnoit au ſang la fluidité requiſe, ſans diminuer pour cela le reſſort des fibres.

Du défaut des idées qui viennent du dégré de tenſion des fibres.

4°. Le degré de tenſion plus ou moins grand dans les fibres, nuit à l'imagination. Sont-elles trop lâches? à peine ſont-elles ſuſceptibles de quelques vibrations. Sont-elles trop tendues? elles ne ſe meuvent que très-difficilement. Or nous avons dit que les idées étoient produites par les ébranlemens des organes, ébranlemens qui étoient à raiſon de la tenſion & de l'irritabilité des nerfs. Lorſque ces nerfs ne ſont pas ſuffiſamment tendus ou irritables, les perceptions des objets ne ſont pas aſſez fortes & l'ame n'en tire pas une copie aſſez parfaite. Il faut donc remédier à ce vice, ſi l'on veut concevoir, & imaginer facilement. Mais la tenſion *Liv. 1. ſect. 1. ch. 2. art. 2.*

des nerfs ſuit ordinairement la tenſion des fibres de toute l'habitude du corps, comme on peut s'en aſſurer par l'examen des tempéramens, chauds, ſecs, bilieux & mélancoliques. Or lorſque nous avons parlé des ſenſations, nous avons détaillé les ſecours que l'on pouvoit employer contre ces vices : c'eſt pourquoi nous y renvoyons nos Lecteurs.

Du défaut des idées qui naît de la difficulté des fibres à ſe mouvoir.

5°. La difficulté des fibres à ſe mouvoir eſt encore un obſtacle à l'imagination. Nous ne parlons ici que de la difficulté du mouvement des fibres, qui provient ſoit de leur groſſeur, ſoit de leur tiſſu trop compact. La groſſiereté des fibres eſt ou un vice inné, ou un vice acquis par la bonne chere, par la vie oiſive & peu agitée, par les paſſions, par le ſommeil trop prolongé, &c. De quelque cauſe que provienne ce vice, nous ſommes perſuadés qu'on peut y remedier par les contraires ; c'eſt-à-dire, par une diéte plus ſévere, par le travail, par la fatigue même, par la tranſpiration plus augmentée, par l'uſage d'alimens moins ſucculens, par l'attention que nous devons porter à tout ce qui nous environne, ce qui nous rendra plus ſenſibles ; par les veilles, par les boiſſons plus ſulphureuſes, &c.

La denſité des fibres eſt auſſi ſoit un vice inné, ſoit un vice acquis par les cauſes oppoſées à celles qui produiſent leur groſſiereté. De quelque cauſe générale que procede la denſité des fibres, on y remédiera par un régime de vivre délayant & adouciſſant, par un exercice modéré, en évitant tout ce qui peut tendre à deſſécher les fibres & à les unir trop étroitement entre elles.

Du défaut des idées qui provient du concours de pluſieurs cauſes.

6°. Si pluſieurs des cauſes ci-deſſus nommées concouroient enſemble à l'empêchement des idées, il faut ou les attaquer ſéparément par les moyens déja indiqués, ou les attaquer conjointement par les remedes généraux qui peuvent remplir l'une & l'autre indication : il faut un œil bien attentif & bien éclairé pour appercevoir ces complications, & c'eſt à la ſcience du Médecin à diſtinguer les cas, à peſer les ſimptômes, à rapprocher ce qui paroiſſoit contraire, à diſſiper les apparences & à dicter le régime qu'on doit obſerver, les médicamens dont on doit faire uſage & les choſes non naturelles qu'on doit éviter.

Objection qui tend à détruire ce que nous venons d'avancer.

Eh quoi ! dira quelqu'un, exécutant tous ces préceptes, en aura-t-on plus d'imagination ? n'aura-t-on plus beſoin de maîtres & de livres pour apprendre ? Cette réflexion qui paroît ſolide, tombera d'elle-même ſi l'on fait attention que ſi le cœur n'a pas beſoin de précepteur pour le regler dans ſes mouvemens, pourquoi le cerveau dont l'uſage eſt totalement conſacré à l'entendement & à la volonté, n'exécuteroit-il pas toutes ſes fonctions ſans aucun Recteur, ſur-tout s'il eſt bien conformé & d'une bonne conſtitution ? Nos natures, dit *Hippocrate*, n'ont été enſeignées par aucuns maîtres (*i*). Elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes ; & ce ſont

Solution.

(*i*) Φύσις πάντων διδάσκει. Id. eſt. *Omnium naturæ à nullo edoctæ.* Ibid. *Natura omnia omnibus ſufficit Sect.* 4. de alimento liber. *Natura ſibi per ſe . . . à nullo quidem edocta, citráque diſciplinam ; ea quæ conveniunt efficit* Sect. 7. lib. 6. de morbis vulg. §. 5. *Hanc ſententiam multis locis celebrat & miris laudibus extollit Galenus*, ut *lib.* 1. de uſu part. & *lib.* 6. de loc. aff. *Ubi hædi ſtatim in lucem*

elles qui ont inſtruit les premiers Philoſophes. Lorſqu'on a été aſſez heureux pour atteindre à ce tempérament déſirable où l'on eſtime les choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes, un ſeul attribut nous fait découvrir mille propriétés, & une ſeule idée eſt ſuivie de mille conſéquences. C'eſt ainſi que le jeune *Paſcal*, ſans jamais avoir appris la Géométrie, traçoit ſur le plancher cent figures dont il démontroit les propriétés dans un âge où l'on comprendroit à peine les noms ſavans, ou les définitions abſtraites de ces formes géométriques. Par la ſeule force de ſon génie il étoit parvenu juſqu'à la trente-deuxieme propoſition du premier livre des Elémens d'*Euclide*, & à ſeize ans il compoſa un Traité des Sections coniques (*k*).

ARTICLE II.

DE LA MÉDIOCRITÉ DU GÉNIE.

Ce que c'eſt que la médiocrité de génie.

NOUS appellons un génie médiocre celui qui n'ayant pas aſſez de force pour raſſembler tous les traits qui peuvent frapper à la fois, & faire ſur nous une grande impreſſion, les décoche les uns après les autres, le plus ſouvent ſans nous toucher. Ce n'eſt donc plus ici le défaut d'idées, auquel nous avons à remédier; elles peuvent être en grand nombre, mais l'impreſſion qu'elles font aux autres eſt relative à l'impreſſion qu'elles ont fait ſur nous-mêmes; c'eſt-à-dire, que de même que l'empreinte étoit légere en nous, de même auſſi les traces qui doivent être gravées dans les autres à l'occaſion de cette foible empreinte, ſeront peu profondes. C'eſt ce qui va être bientôt éclairci, ſi nous conſidérons les différences qui ſe trouvent entre l'eſprit & le génie.

Différence qui ſe trouve entre l'eſprit & le génie.

L'eſprit ne conſiſte que dans un certain arrangement ſimmétrique d'idées déja connues & faites pour être jointes enſemble. C'eſt un tableau où tout eſt détaillé, les figures s'y préſentent tour-à-tour, toutes les parties ſont à leur place, les jours & les ombres ſont bien ménagés. C'eſt un feu doux qui nous préſerve du froid ſans nous échauffer, & qui nous éclaire ſans éblouir. Le génie au contraire ne connoît pas de marche réguliere; il rapproche les choſes les plus éloignées & réunit les plus contraires. C'eſt un tableau où toutes les images raſſemblées, diſtinctes par des traits hardis & miſes dans une perſpective avantageuſe, frappent toutes la vûe dans le même tems & ne nous laiſſent d'autre ſentiment que l'admiration. C'eſt un miroir ardent qui ramaſſe dans un ſeul point tous les rayons de lumiere & qui embraſe tout ce qui ſe rencontre à ſon foyer. Le génie eſt donc plus étendu que l'eſprit: celui-ci renferme la totalité des choſes, tandis que celui-là ne s'éleve que du particulier au général. Les idées ſont vives dans celui-ci & font entrevoir une étendue encore plus grande que celles où elles ſont renfermées: dans celui-là au contraire les

editi naturalem induſtriam in obeundis naturæ muniis pro exemplo affert. Cujus etiam meminit Comment. 5. in lib. 6. epid.

(*k*) Voyages du monde de *Deſcartes*, part. 3. pag. 262. *Baillet*, Enfans célebres. Vie de *Paſcal*, par Madame *Perier* ſa ſœur, pag. 7.

Médecine de l'esprit - page 275 sur 375

idées ſont moins actives & ne repréſentent rien de plus que la forme ſous laquelle elles doivent paroître pour lors. Dans l'eſprit on apperçoit une imagination qui appartient plus au bons ſens, qu'à la liberté de l'ame qui peut s'élancer hors de ſa ſphere ; dans le génie on voit une ame qui jouit de toutes ſes prérogatives & dont les efforts ne ſont pas retardés par la froide analiſe du jugement. Ici c'eſt un cerveau bien organiſé où tous les mouvemens ſont reglés ; là les fibres tendues au degré le plus parfait, forment ſouvent un accord & une harmonie qui ſeroit moins ſenſible, ou qui n'exiſteroit pas ſi elles étoient tendues un ton plus bas.

Cauſe qui produit la médiocrité de génie.

Le vice que nous attaquons donc ici en parlant du génie médiocre, eſt cette tenſion des fibres & cette qualité du ſang ſuffiſantes, il eſt vrai, pour fournir la repréſentation des choſes : mais incapables de produire cette énergie qui convainc, cette vivacité qui réveille, ce merveilleux qui étonne & ce ſublime qui ravit. Or cette tenſion médiocre des fibres & cette qualité ſuffiſante du ſang, nous paroiſſent éloignées du point de perfection auquel nous voulons tendre, en ce que les fibres ſont tendues d'un ton plus haut & le ſang d'une nature plus délicate & plus ſubtile. Nous pourrons y parvenir, ſoit en n'évitant pas avec tant de précaution tout ce qui peut nous porter à la mélancolie, ſoit en changeant de climats.

Moyens pour combattre cette cauſe.

Quand nous parlons ici de mélancolie, nous n'entendons pas cette humeur qui rend le teint pâle, l'air triſte, les yeux hagards, le viſage ſevere ; qui nous relegue dans le cabinet, nous condamne à pâlir ſur les livres, nous exile avec les ſciences, nous fait fuir la ſociété, l'enjouement & les plaiſirs ; qui nous force à nous haïr nous-mêmes & nous rend haïſſables aux autres. C'eſt plus approcher de la folie que du génie, & le reméde ſeroit trop dangereux. *Heraclite* n'étoit qu'un atrabilaire qui par humeur fuyoit tous les hommes. Il avoit raiſon de prendre ce parti, car tous les hommes l'auroient évité. Peu fait pour la ſociété, il a eu raiſon de ſe retirer dans les montagnes & de ne vivre que de légumes (*l*). Ce que nous appellons ici mélancolie, c'eſt cette humeur qui nous éloigne de la diſſipation ſans cependant la trop craindre, qui nous rend l'ami des Muſes & non pas l'amant, qui nous fait rechercher la ſolitude ſans être ſolitaires, qui nous fait eſtimer toutes choſes ſelon leur juſte valeur ſans les mépriſer, qui nous donne un air grave ſans être miſantrope, ſérieux ſans être farouche, ſévere ſans en éloigner la douceur. C'eſt le premier pas à la mélancolie véritable : mais il ne faut pas aller plus loin. L'homme ſage ſait toujours conſerver un juſte milieu dans toutes choſes. On peut voir ſur quelles raiſons nous ſommes fondés en propoſant un tel moyen ſi l'on ſe rappelle dans la mémoire ce que nous avons dit ſur le tempérament mélancolique, & ſi l'on conſulte ce que nous dirons dans la ſuite de la triſteſſe, on ſentira auſſi par conſéquent les moyens qu'il faut employer.

Liv. 2. 6. art. 2. §. 4. & liv. 3. ſect. 2. ch. 2. Art. 4 §. 2.

Sur ce principe une perſonne qui craindroit les chaleurs d'un climat

(*l*) *Diog. Laërt.* in vitâ Heracliti.

moins tempéré que celui où elle ſeroit née, pourroit paſſer en Angleterre où tout tend à favoriſer la conſtitution mélancolique. Mais comme tel climat conviendroit à l'un & nuiroit à l'autre, & comme il faudroit examiner mille circonſtances pour décider ſûrement quel climat conviendroit à ceux-ci, & quel ſeroit le plus propre à ceux-là, pour abréger nous paſſons ſous ſilence tous ces détails, & nous diſons en général qu'il faut chercher un climat qui ſoit convenable. *Bourdaloue* & *Flechier* étoient dans leur centre comme *Demoſthene* & *Longin* dans le leur. Si vous leur euſſiez fait faire un échange de pays, ils n'auroient pas été aſſurément les mêmes hommes. Il falloit que *Ciceron* & *Virgile* fuſſent à Rome, *Boſſuet* & *Racine* à Paris. On auroit pû deviner la patrie de *Seneque* & de ſon neveu *Lucain* par leurs ecrits; à la pompe de leurs idées & à l'enflure de leur ſtile, on s'apperçoit aiſément qu'ils ſont Eſpagnols. *Martial* naquit à Bilbilis aujourd'hui Bubiera, dans le royaume d'Arragon en Eſpagne. A l'âge de vingt-un ans il fut à Rome diſtiller ſon fiel poëtique ſur les vices & les ridicules des Romains. On s'apperçoit à ſon ſtyle qu'il étoit contemporain & compatriote de *Seneque* & de *Lucain*, auteurs ſi différens tous deux de *Ciceron* & de *Virgile* pour l'éloquence & la poëſie. On pourroit dire que le ſtyle bourſouflé, épigrammatique, empoulé, n'a paru à Rome que quand le goût des Romains fut corrompu en tout genre par les Eſpagnols. Le vice n'étoit point dans le climat, c'étoit une épidémie amenée par des hommes qui avoient franchi les pyrénées.

Ce ſeroit en vain que par l'étude on chercheroit à devenir orateur, ſi la nature de notre être ne s'y trouvoit diſpoſée ou préparée (*m*). Nos ames toujours brillantes par elles-mêmes, ſont preſque toujours obſcurcies par les corps; on pourroit les comparer à ces lumieres qu'environne une épaiſſe fumée, ou à ces étoiles encroutées dont parlent quelques Phyſiciens. Ce ſeroit en vain que *Deſpreaux* ſe vanteroit d'avoir appris à *Racine* à produire difficilement d'excellentes choſes, ſi *Racine* eût manqué de génie. Qu'auroit pû produire une ſemence jettée ſur des pierres, ou parmi des ronces? Si la plupart des Ecrivains doivent avoir ou doivent tâcher d'acquérir ce don precieux qui mene ſûrement à l'immortalité, combien à plus forte raiſon les Poëtes dont l'imagination échauffée doit ſe livrer aux fureurs de l'entouſiaſme qui la poſſede (*n*).

Confirmation de ce que nous venons d'avancer.

A ſuivre l'idée que les Anciens s'étoient formés ſur l'entouſiaſme, c'eſt un état où l'homme ſe trouve comme rempli d'une puiſſance divine. Il n'en faut pas d'autre preuve que l'éthimologie du môt même. Mais ſans avoir égard à cette inſpiration particuliere du Ciel, il nous paroît que l'entouſiaſme n'eſt autre choſe que ce moment où tous les reſſorts de l'ame ſont mis en jeu, où la connoiſſance que l'on a du ſujet eſt encore

Ce que c'eſt que l'entouſiaſme.

(*m*) On ſent bien ce que l'on doit penſer ici du proverbe, *Naſcimur Poëtæ, fimus Oratores.* Voyez ce que nous avons dit ſur l'Education, liv. 2. chap. 5.

(*n*) *Poëtam bonum neminem ſine inflammatione animorum exiſtere poſſe & ſine quodam afflatu furoris*, Cicer. *de Orat. lib.* 2 *n.* 64. *& excludit ſanos Heliconе Poëtas Democritus.* HOR. *Art. Poët.*

©BIUM

plus grande que le ſujet même, où la conception de la choſe étant vive, claire & pure, emporte néceſſairement ſa démonſtration avec elle, où enfin le ſujet conſideré dans toute ſon élévation, dans toute ſon étendue, dans toute ſa beauté frappe avec tant d'évidence, que la raiſon ſe taiſant, l'on cede au tranſport qui agite, l'on franchit les intervalles & l'on réfléchit ſur les autres avec la même force les rayons de lumiere dont on a été frappé.

Il ne faut pas s'imaginer que l'ame ſoit bien tranquille dans ces inſtans; ſes émotions ſe manifeſtent même ſur le corps, c'eſt un raviſſement, un délire, une fureur où l'on n'apperçoit & où l'on ne conçoit que l'objet qui cauſe un ſentiment ſi vif & ſi flateur. De-là vient que *Platon* & *Ariſtote* ont crû qu'il n'y avoit pas de grands génies ſans quelque mélange de folie (*o*). Cette maxime paroît fondée ſur la raiſon, puiſque les cauſes qui occaſionnent le génie heureux ſont les mêmes que celles qui produiſent la folie, s'il ſurvient quelque cauſe déterminante. Triſte condition de l'homme qui ne peut faire un pas pour atteindre à la perfection du ſentiment ſans s'avancer vers la mort, & qui ne peut tendre au ſublime ſans s'approcher de la folie. Cette maxime n'eſt pas moins fondée ſur l'expérience. Ouvrez les livres d'Hiſtoires, & voyez s'il ſe peut ſans gémir, ſi les plus grands hommes n'ont pas été ceux qui ſouvent ont donné les plus grandes marques de foibleſſe & d'égaremens. *Ariſtote* fait mention d'un certain Poëte de la ville de Syracuſe nommé *Maracus*, qui n'étoit jamais plus fécond & plus accompli, que lorſqu'il avoit l'eſprit aliené (*p*). *Lucrece* prit des mains de *Lucile* ſa maîtreſſe, un philtre qui le fit entrer en fureur. Cette manie lui laiſſoit des intervalles lucides pendant leſquels il compoſa ſon beau Poëme ſur la nature (*q*).

Que le génie heureux eſt très-près de la folie.

Gaſpard Barleus, Poëte Latin né à Anvers en 1584, & mort en 1648, avoit été reçu Docteur en Médecine à Caen. Son génie étoit fécond, ſes penſées élevées & ſon expreſſion hardie (*r*). On raconte qu'ayant eû l'imagination dérangée dans une maladie, il croioit être de verre, & ne ſe laiſſoit pas approcher craignant d'être briſé par le choc d'un corps étranger. *Bonaventure Des Periers*, Poëte François devint fou & ſe perça de ſon épée malgré la vigilance de ceux qui le gardoient (*s*). *Jacques Caſſagne*, Poëte François, mais Prédicateur médiocre & décrié par *Deſpreaux* (*t*), mourut fou à l'âge de quarante-ſix ans. Mais ſans nous arrê-

(*o*) *Quamdiù quis mentem valet neque fingere carmina, neque dare oracula quiſquam poteſt . . . non enim arte, ſed divinâ vi hæc dicunt.* Plato *in Ione. Sive Platoni credimus fruſtra poëticas fores-compos ſui pepulit: Ariſtoteli nullum magnum ingenium ſine mixturâ dementiæ fuit.* Sen. de tranquill. animi. cap. 15.

(*p*) *Multi melancholiâ, morbis veſaniæ implicantur, inſtinctu lymphatico efferveſcunt, ex quo Sybillæ efficiunt, & Bacchæ, & omnes qui divino ſpiraculo inſtigari creduntur, cum ſcilicet id non morbo, ſed naturali intemperie accidit.* Maracus *civis Syracuſanus Poëta etiam præſtantior erat dum mente alienaretur.* Ariſtot. *Problem. ſect.* 30. *quæſt.* 1. *verſus finem.*

(*q*) Titi Lucretii Cari *vita.* Ex Lilio Gregorio Gyraldo. *Qui poſteà amatorio poculo in furorem verſus, quum aliquot libros per intervalla inſaniæ conſcripſiſſet.* *Chron.* Euſebii.

(*r*) Voyez les éloges que lui donne Borrichius. *Diſſertat. de poëtis. pag.* 140.

(*s*) *Henri Etienne* dans ſon Apologie pour Hérodote, chap. 18 & 26. Voyez auſſi la Bibliothéque Françoiſe de M. l'Abbé *Goujet. tom.* 12. *pag.* 90.

(*t*) Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chere
Si l'on n'eſt plus à l'aiſe aſſis en un feſtin

ter ici à citer une multitude d'exemples, nous en produirons ſeulement un du Poëte le plus brillant que nous connoiſſions.

Le *Taſſe* devenu amoureux d'*Eleonor* d'*Eſt*, ſœur d'*Alphonſe* Duc de Ferrare, & ayant un jour reçu des éloges de cette Princeſſe à cauſe de quelques vers qu'il venoit de lui réciter, ſe ſentit ſi tranſporté de joie & d'amour qu'il lui donna un baiſer. Le Poëte téméraire fut mis en priſon comme un fou, & on croit qu'il le devint réellement par la ſombre mélancolie qui s'empara de lui. Cependant ſon génie poëtique ne l'abandonna pas dans cet état déplorable, & on prétend que ſa folie ſervoit à épurer ſon eſprit & à préparer ſon imagination. Si l'on en croit l'Abbé d'*Aubignac* (*u*), le *Taſſe* n'attendoit pas mêmes les intervalles de tranquillité que lui laiſſoit ſa frénéſie : au milieu de ſes tranſports il faiſoit des vers, & ſon eſprit n'étoit jamais plus fécond & plus brillant que lorſqu'il étoit égaré. *Garcie Sanchez* de *Badajoz*, Poëte Eſpagnol dont on admire la pureté de ſtyle, eut le même ſort. On voit dans ſes vers la paſſion qui lui renverſa l'eſprit & qui occaſionna ſa mort. Il avoit conçu un amour déréglé pour une de ſes couſines (*x*). Ces phénomenes peuvent ſervir à confirmer ce que *Deſcartes* dit ſur le talent de la Poëſie (*y*).

Nous ne nous ſerions permis d'avancer d'auſſi triſtes vérités, & auſſi peu avantageuſes pour notre ſiſtême, ſi par les effets nous n'eſpérions découvrir les cauſes prochaines de l'entouſiaſme. Séchereſſe, tenſion & vibratilité des fibres, eſprits actifs, circulation rapide, vraies cauſes de l'entouſiaſme, & preſque toujours cauſes procathartiques de la folie s'il ſurvient quelque cauſe déterminante. De-là l'action & la réaction la plus forte des fluides ſur les ſolides; de-là la ſenſibilité exquiſe, & l'imagination qui tient ſouvent lieu du ſentiment. Enfin ſi l'on tire toutes les conſéquences qui peuvent ſe déduire de l'état propoſé, ſoit des fibres, ſoit du ſuc nerveux, il n'y a aucun phénomene dans l'entouſiaſme qu'on ne puiſſe expliquer.

Cauſes phyſiques de l'entouſiaſme.

Si l'on veut parvenir à ce degré de vibratilité des fibres & de ſubtilité des eſprits, outre qu'il faut employer tous les moyens déja indiqués, il faut encore uſer d'alimens fort chauds & de boiſſons ſpiritueuſes; éprouver ce qu'il y a de rafiné dans les paſſions; fatiguer ſon corps par les veilles, la méditation & la plus profonde application.

Divers moyens pour parvenir à l'entouſiaſme.

Camille Faërne qui a mérité le ſurnom d'archipoëte, ne fut jamais ſi fécond que lorſqu'il avoit l'imagination échauffée par le vin (*z*).

Santeuil, ce Poëte de notre ſiécle, & digne du ſiécle d'Auguſte, qui avoit reçu en naiſſant le feu & la folie de la poëſie, ne faiſoit de bons vers que lorſqu'il avoit bû quelques verres de vin de Champagne; digne

Le vin & les boiſſons ſpiritueuſes.

Qu'aux ſermons de *Caſſagne* ou de l'Abbé *Cotin*. *Satyre* 3.

(*u*) La pratique du Théâtre, par *François Hedelin* Abbé d'Aubignac. Amſterd. 1715.

(*x*) Journal Etranger, Mars 1755. pag. 185.

(*y*) *De Methodo*, §. 1.

(*z*) Camillus Faernus *qui florenti* Leonis X. *Sæculo Archipoetæ nomen promeruit, tùm aptiſſimè verſus profundere erat aptus, cum interdum tanti pontificis conviva plurimo vini hauſtu replebatur quo calor imaginationis excitus, innumeras rerum formas poterat conceptus prout ait* OVIDIUS, *vina parant animos, reddunt que caloribus aptos.* PAUL. JOVIUS *in elogiis.*

Les grandes paſſions.

émule d'*Horace*, dont il avoit ſi bien retenu les leçons, que Bacchus échauffoit ſon cerveau, tandis qu'Apollon conduiſoit ſa main. Un des meilleurs Poëtes de ce ſiécle ne vit preſque que de chocolat ou de caffé. Les plus grands Ecrivains ont éprouvé les plus grandes paſſions, & n'ont jamais mieux réuſſi qu'après avoir exténué, & pour ainſi dire ſubtiliſé leurs corps par une étude réfléchie & un travail aſſidu.

L'exercice tant général que particulier.

Il y a encore une eſpece d'exercice particulier ou de mouvement qu'on donne à certaines parties du corps, qui ne contribue pas peu à fournir des idées par le reflux des eſprits qu'elles occaſionnent. Un bon Auteur ride ſon front & ſe donne l'air d'un furieux afin de ſentir lui-même la fureur & la rage qu'il veut repréſenter. Si l'imagination d'un Poëte cherche en vain les traits dont il a beſoin pour dépeindre le dépit ou l'indignation, il ſe leve avec précipitation, ſe promene dans ſa chambre & ſe met dans toutes les attitudes qui conviennent à ces différentes paſſions. D'abord les images dont il a beſoin ſe préſentent en foule dans ſon cerveau & le génie a d'autant plus de facilité à exécuter ſon projet, qu'il ne fait que copier & rendre dans le vrai ce qui ſe préſente dans ſon modele. C'eſt ainſi qu'on rapporte que le Pere *Maimbourg* s'animoit lorſqu'il vouloit décrire une bataille ou quelque combat particulier. La main armée d'un ſimple bâton il s'eſcrimoit contre la muraille & s'échauffoit tellement, qu'il croyoit voir l'ennemi préſent & ſe confondre dans la mêlée. Alors l'eſprit encore agité & le corps couvert de ſueur, il couroit écrire ce qu'il comptoit avoir vû & entendu dans ce combat imaginaire. Auſſi ſi l'on reproche l'inexactitude à cet Ecrivain, jamais on ne lui reprochera de manquer de vivacité dans ſes récits.

Cette pratique n'eſt pas ſi ſinguliere & ſi deſtituée de ſens commun qu'on n'en puiſſe trouver des exemples chez d'autres nations. Les *Yanguis* ou Saints inſpirés des Indes, ſe mettent en état d'avoir des viſions en tournant & en comprimant leurs yeux d'une terrible maniere (&). L'art de ſe procurer des extaſes artificielles en ſe balançant ſur une poutre ſuſpendue ou ſur une corde, eſt encore fort en vogue parmi les femmes Scythes (*a*). Toutes ces manieres d'allumer le feu de ſon imagination doivent ſe rapporter aux ſenſations réfléchies par leſquelles on ſe repréſente un objet abſent avec la même force que s'il étoit préſent. Ce ne ſont plus des idées que l'on peint, c'eſt le ſentiment lui-même.

Reflexion ſur tout ce qu'on vient d'avancer.

Nous ne prétendons pas ici faire accroire que tous ces geſtes & toutes ces attitudes ſoient des cauſes certaines & néceſſaires pour produire l'enthouſiaſme : au contraire nous ne les regardons que comme des acceſſoires qui ne ſont pas toujours propres à produire l'effet qu'on ſe propoſe : & nous n'en avons parlé que pour ne rien négliger, & pour préſenter aux Lecteurs tous les moyens que nous connoiſſions. Il faut ranger encore dans cette claſſe une reſſource que la nature nous offre lorſque les idées ne ſe préſentent pas dans un beau jour : c'eſt de frotter ſa tête

(&) *Bernier*, Mémoires du Mogol.

(*a*) *Gaguini*, Hiſtoire. Sarm.

&

& de ronger ſes ongles (*b*). Ces mouvemens ſont très-naturels aux perſonnes qui compoſent, actionnent le ſentiment, & reveillent l'imagination. C'eſt ainſi que le moindre ſouffle rallume un feu qui alloit s'éteindre.

Que la pratique de certains petits mouvemens n'eſt pas ſi vaine qu'on le penſeroit d'abord.

Il arrive quelquefois à des perſonnes vraiment ſpirituelles, de ſe trouver dans une grande diſette de penſées. L'ame ou le corps ſeroient-ils fatigués ? Mais qui peut comprendre qu'un eſprit ou de la matiere puiſſe ſe laſſer ? Cette diſette ne vient donc que du défaut de moyens, ou des obſtacles que rencontrent ces mêmes moyens. Il ne peut y avoir d'obſtacles ; puiſque nous ſuppoſons les perſonnes vraiment ſpirituelles. Reſte donc le défaut des moyens ; c'eſt-à-dire l'engourdiſſement du genre nerveux. On y remédie encore en faiſant une légere irritation ſur les parties extérieures du corps. Ce que pluſieurs exécutent facilement, en prenant du tabac ou reſpirant quelques eaux ſpiritueuſes. L'impreſſion faite ſur la membrane pituitaire cauſe quelquefois une eſpece de convulſion dans les muſcles de la reſpiration. De ſorte que ſi l'impreſſion faite ſur la membrane pituitaire eſt vive, l'inſpiration ſera grande & l'expiration violente & ſubite ; de-là l'éternuement. Cette ſecouſſe réveille le reſſort des nerfs, & l'attention qu'on doit donner à ſes idées.

De l'uſage du tabac & des eaux ſpiritueuſes.

ARTICLE III.

De l'Imagination trop forte.

Par une Imagination trop forte nous entendons celle où les idées ne ſont pas toujours réelles, mais ſouvent vagues & chimériques. Les idées réelles ſont celles qui ont leur fondement dans la nature, & qui ſont conformes à un être réel, à l'exiſtence des choſes, ou à leurs archétypes. Celles-là ſont chimériques qui n'ont point de fondement dans la nature, ni aucune conformité avec la réalité des choſes auſquelles elles ſe rapportent tacitement comme à leurs archétypes. Toutes nos idées ſenſibles ſont réelles ; mais les idées réfléchies & complexes étant des combinaiſons volontaires, elles peuvent être chimériques (*c*).

Définition & explication de l'imagination trop forte.

Ce défaut paroîtroit volontiers une maladie qui n'attaqueroit que les frénétiques ou les maniaques ; mais malheureuſement elle attaque auſſi les perſonnes qui ne ſont nullement ſoupçonnées de délire. Si ce vice a regné autrefois, on peut dire que ſon triomphe étoit réſervé pour notre ſiecle, où l'on a vu paroître mille contes des Fées & une multitude prodigieuſe de Romans ; pures collections de faits imaginaires & qui ſouvent choquent la vraiſemblance. De ce vice en naît encore un autre non moins à craindre. C'eſt lui qui produit ces eſprits qui abandonnent le naturel pour donner dans les hyperboles & les exagérations continuelles, & qui quittent le ſolide pour courir après le clinquant & le Phœbus.

Quels ſont ceux dans leſquels ſe rencontre ce défaut.

(*b*) . . . . . *& in verſu faciendo*
Sæpe caput ſcaberet, vivos & roderet ungues.
Horat. *lib.* 1. *Satyr.* X.

J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts.
Boileau, Sat. 7.

(*c*) *Voyez* Locke, *liv.* 2. *chap.* 30.

Ce défaut ne fut jamais plus remarquable que dans les Œuvres de *Cyrano de Bergerac*. L'imagination trop forte & déréglée de cet Auteur le jettoit dans une affectation viſible de s'écarter des façons de parler communes & naturelles, dans une ſtructure choquante de mots biſarrement aſſemblés; en un mot, dans des antithèſes forcées & déplacées.

On peut mettre encore au rang des imaginations trop fortes *Paul Veronneau* (*d*), *Jean le Blond* (*e*), *De ſaint Blancat* (*f*), *Velmatio* (*g*), l'Auteur du Poëme de la Magdelaine (*h*), & pluſieurs autres, dont l'imagination vive & bouillante s'eſt aſſez manifeſtée dans leurs écrits. On en trouvera aiſément des exemples dans chaque ſcience, & pour ne parler ici que de la Médecine, ne ſeroit-ce pas avec raiſon que nous rangerions ici

(*d*) *Paul Veronneau*, Blaiſois. Comme ce Poëte n'eſt pas beaucoup connu, je citerai ici quelques ſaillies de ſon imagination bouillante & giganteſque. Dans ſa Tragicomédie de l'*Impuiſſance*, il fait dire à l'Empereur d'Ethiopie:

Je n'ai plus d'ennemis & ma bonne fortune
Dans la facilité de vaincre m'importune;
Et ma valeur trouvant le monde trop petit
Ayant tout dévoré n'entre qu'en appétit.
Toi! le plus grand des Dieux, auteur de la lumiere,
Ouvre ton cœur ſenſible aux traits de ma priere,
Pour mon ambition fais un monde nouveau
Forme un air ſeulement, une terre & de l'eau:
Je formerai de feu, j'en ai dans mon courage
Aſſez de quoi fournir un monde & davantage.
Mais quoi! c'eſt ſans raiſon que je m'adreſſe aux Dieux,
Que ma grandeur extrême a fait des envieux:
L'égalité toujours la jalouſie excite;
Ils ſont Dieux par nature, & moi par mon mérite
Et leur demeure aux Cieux témoigne leur defaut,
C'eſt leur légereté qui les a mis ſi haut.
Toute leur providence eſt aſſez occupée
A reculer le Ciel du bout de mon épée, &c.

(*e*) On trouve dans les Poëſies de *Jean le Blond* qui vivoit ſous *François* I. un Poëme intitulé *Le Temple de Diane, & plaiſirs de la chaſſe*, où il loue beaucoup cet exercice. La deſcription du Temple eſt extravagante. Le Poëte y fait entrer tout ce qui compoſe nos Egliſes Collégiales; des Chanoines, des Chapelains, des Chantres, des cloches, des orgues, un bénitier, de l'encens, des autels, des *lieux contemplatifs*: & quoique tous ces perſonnages & ces êtres inanimés ſoient allégoriques, il ne pouvoit faire un choix plus ridicule pour un temple profane. Les chantres ſignifient les chiens de chaſſe qui aboyent; les cloches & l'orgue, la trompette & le cor; l'encens, l'odeur des bêtes fauves, ainſi du reſte.

Nous pourrions ajouter ici *Jean Martin* Seigneur de Choiſi, qui a fait un Poëme intitulé *le Papillon de Cupido*, imprimé en 1543. Il feint qu'il eſt changé par Cupidon. Il en prend toutes les inclinations, il voltige par tout, vient à Paris, contemple l'Univerſité, va enſuite aux audiences du Palais, ſe mocque un peu des plaideurs & des avocats, ſe tranſporte ſur les tours de l'Egliſe de Notre Dame, &c; après bien des voyages il invoque J. C. & la ſainte Vierge, leur demande de lui rendre ſa premiere forme, & obtient ce qu'il deſire. Quelle biſarrerie. Voyez la *Bibliotheque françoiſe* de M. l'Abbé Goujet, *tome* 11. *pag.* 267.

Guillaume De Deguilleville vivoit ſous *Philippe le Bel*. Voyez l'analyſe que M. l'Abbé *Goujet* donne de ſes Poëmes intitulés *Le Pelerinage de la vie humaine & le Pelerinage de l'ame ſéparée du corps*, tom. 9. pag. 72.

Jean Venette, né vers l'an 1308, a fait l'*Hiſtoire des trois Maries*. M. *De la Curne* en a donné une notice. Il n'y a rien de ſi déplacé que les ornemens dont l'auteur a prétendu embellir ſon hiſtoire. Toutes les farces repréſentées ſous le nom de *miſteres*, ſont dans la même claſſe.

(*f*) Poëte Latin qui vivoit ſous *Louis* XIII. Il étoit Gaſcon. Il a fait paſſer dans ſes poëſies toutes les hyperboles de ſon pays. Jamais Poëte n'a porté plus loin le faux ſublime. Il fit des vers ſur *Louis* XIV, alors au berceau, qui ſont originaux par l'extravagance des images qu'ils repréſentent. Il a compoſé auſſi des poëſies ſur *Hercule*, *Alexandre*, *Annibal*, &c; ſujets analogues à la fougue de ſes idées. On peut juger combien ces hauts faits ont échauffé ſon imagination.

(*g*) *Jean-Marie Velmatio*, Italien, a fait un Poëme intitulé *Chriſteidos, ſeu veteris & novi Teſtamenti opus ſingulare ac planè divinum*. On ne peut voir ailleurs une imagination plus extravagante, des opinions plus ſingulieres, des idées plus ridicules, & un mêlange plus monſtrueux du ſacré & du profane. Dans le ſeptieme livre, l'Ange Gabriel eſt député par Dieu le pere pour chercher une mere à ſon fils, & comme l'Ange a entendu dire qu'il n'y a pas de créatures parfaites ſur la terre, il deſcend dans les enfers; là *Didon* ſe préſente à lui pour remplir le but de ſa miſſion, & elle ſe plaint de la mauvaiſe idée que *Virgile* a donné de ſes mœurs. *Virgile* comparoit devant l'Ange, ſe défend, & enfin il avoue ſes fictions, dont il rejette la faute ſur *Ovide*.

(*h*) *La Madelaine au deſert de la ſainte Baume en Provence*. Poëme picturel & chrétien, par *Pierre de Saint Louis*, Carme de la Province de Provence, imprimé à Lyon en 1700.

les noms de *Paracelſe* & de *Van-Helmont*, qui dit lui-même (*i*) qu'il a fait plus de progrès dans les ſciences par les rêveries, les imaginations, les fantaiſies, les ſonges & les viſions, que par la méthode & la marche reglée du bons ſens.

Ce vice doit être plus familier aux tempéramens chauds, ſecs & ſanguins, qu'à toute autre conſtitution. Quant aux tempéramens chauds & ſecs, la choſe paroît évidente par elle-même; puiſque les fibres peuvent être trop ſéches, trop tendues & trop élaſtiques, & les fluides trop mobiles, trop âcres & pouſſés avec de trop grandes forces; ce qui produira les effets ci-deſſus mentionnés. La cauſe une fois connue, il ne ſera pas difficile de remplir les indications qu'elle préſente; or nous avons détaillé ſoit dans ce Chapitre, ſoit dans le précédent, la cure qui convenoit à chacun de ces défauts: elle ſe réduit principalement à deux chefs, les remedes & le régime. Les remedes principaux ſont la ſaignée & les bains. Le régime conſiſte dans le changement de climat plus humide que celui qu'on habite, & la diéte adouciſſante, humectante, rafraîchiſſante, qui peut ſe procurer tant par la qualité des alimens, que par la privation des liqueurs volatiles & des ragoûts âcres, ſalins & ſulphureux. *Demoſthéne* que *Longin* compare à un foudre ou à une tempête, ne buvoit que de l'eau. Sans doute que s'il n'eut pas moderé l'ardeur de ſon tempérament par cette ſimple boiſſon, il ſeroit tombé dans les mêmes extrêmités que nous reprenons ici. Il nous paroît certain que ſi l'on emploie les moyens mentionnés, les fibres reviendront peu-à-peu à leur ton naturel, & que les eſprits moins actifs ſeront mûs plus modérément.

Particulierement à ceux qui ſont d'un tempérament chaud ou ſec.

Nous diſons auſſi que ce défaut doit être plus fréquent dans les tempéramens ſanguins. Pour le prouver, il nous ſuffira d'apporter l'exemple des femmes enceintes. Tout le monde convient que les femmes ſont plus pléthoriques dans le tems de leur groſſeſſe, que dans tout autre tems. Or il eſt d'expérience que dans cet état l'imagination des femmes eſt plus vive: car les *envies* dont on parle tant, ne ſont autre choſe que des idées qui frappent avec tant d'énergie, qu'elles vont preſque juſqu'à la ſenſation. Ce n'eſt pas que nous penſions que l'imagination de la mere puiſſe agir ſur l'enfant qu'elle renferme dans ſon ſein: nous ſommes bien éloignés de le croire: la raiſon & les faits y répugnent. C'eſt ce que l'on verra clairement démontré dans le livre qu'a donné il y a quelques années M. *Blondel* membre du College des Médecins de Londres (*k*). Ce Traité prouve par les argumens les plus forts & les plus convainquans, que le fœtus dans tous ſes différens états & différentes configurations, étant un individu diſtinct & ſéparé de la mere, ne peut recevoir aucun dommage par la ſimple imagination, puiſqu'il ſubſiſte hors de la ſphere de cette opération de l'entendement.

Et à ceux qui ſont d'un tempérament ſanguin.

(*i*) Cap. de venatione Scientiarum. *Fateor me plus profeciſſe per imagines, figuras & viſiones phantaſiæ ſomniales, quàm per rationis diſcurſus.*

(*k*) Diſſertation Phyſique ſur la force de l'Imagination des femmes enceintes ſur le fœtus, par *Jacques Blondel*. Leyde 1737. *in*-8°.

Médecine de l'esprit - page 283 sur 375

©BIUM

Sans nous arrêter ici à une queſtion qui eſt hors de notre ſujet, il nous ſemble que l'exemple de l'état des femmes enceintes prouve ſuffiſamment que la pléthore augmente l'intenſité de l'imagination, & que par conſéquent ce défaut doit ſe rencontrer particulierement dans les perſonnes d'un tempérament ſanguin ; ſur-tout ſi elles ſont pléthoriques. La diéte, la ſaignée, les alimens qui fourniſſent peu de ſuc, l'exercice ſont les principaux remédes propres à attaquer ce défaut. Voyez ce que nous avons dit ſur les ſenſations.

ARTICLE IV.

De l'état parfait de l'Imagination.

Ce que c'eſt que l'état parfait de l'imagination.

Il ſuit de ce que nous avons avancé juſqu'à préſent, que l'eſprit qui dans la perception qu'il a de ſon objet, diſtingue le mieux la nature des impreſſions qu'il reçoit des cauſes externes ; celui qui confond le moins les différentes affections qui en réſultent ; & enfin celui qui porte ſur leur ſujet un jugement plus ſimple, eſt auſſi celui qui a des idées plus claires & plus évidentes, & qui eſt le plus diſpoſé à en faire une juſte comparaiſon. C'eſt auſſi ce que nous appellons imagination parfaite qui renferme en elle-même, comme l'on voit, toutes les autres opérations de l'ame ; mais qui étant regardée comme principe de ces mêmes opérations, en eſt réellement diſtincte.

Moyens de le conſerver.

Si l'on eſt aſſez heureux pour poſſéder un pareil tréſor, nous ne connoiſſons pas de meilleur moyen pour le conſerver, que de vivre comme l'on a vécu juſqu'alors ; c'eſt-à-dire, faire le même uſage des choſes non naturelles. Votre imagination eſt-elle plus libre lorſque vous êtes à jeun ? eſt-elle plus libre après avoir bû quelque liqueur ſpiritueuſe, ou après avoir fait quelque exercice ? eſt-elle plus libre dans le printems que dans l'hiver ; dans la retraite que dans le tumulte ; dans l'obſcurité que pendant le jour ? ſaiſiſſez tous ces précieux inſtans pour jouir de vous-même, & mettre au jour les productions que conçoit votre heureux génie.

Objection.

Mais, dira-t-on, ce point de perfection eſt un point Métaphyſique ou Zénonique, auquel on ne pourra jamais atteindre. D'ailleurs tout Architecte ne peut pas être un *Perrault*, tout Peintre un *le Brun*, tout Orateur un *Bourdaloue*, & tout Poëte un *Corneille*.

Solution.

Nous ne parlons ici de la perfection qu'autant que le comporte la foibleſſe humaine ; car il eſt certain que malgré toute notre vigilance nous ſerons ſujets à mille défauts. Mais nous ſommes perſuadés que ſi l'on exécute nos préceptes, & ſi l'on choiſit ſon véritable talent, l'on ſera plus à portée d'atteindre à ce degré de perfection dont nous parlons. Au reſte ce degré de perfection n'eſt pas un point Zénonique, comme on donne à le croire ; au contraire il eſt très-étendu. Nous penſons qu'il ne ſera pas hors de propos de rapporter à ce ſujet ce que diſoit le plus célébre Orateur que Rome ait enfanté, lorſqu'il vouloit faire voir en combien de

Variété infinie dans les génies.

manieres différentes la nature quoique ſimple, pouvoit plaire à nos ſens : » La Sulpture, dit-il (*l*), eſt un ſeul & même art; *Myron*, *Policlete* & » *Liſippe* y ont excellé. Ils ſont très-différens entre eux, mais on eſt » charmé de la diverſité de leur génie. Il en eſt de même de la Peinture : » *Zeuxis*, *Aglaophon*, *Apelles* n'ont aucun air de reſſemblance, & tous » les trois ſemblent avoir atteint à la perfection de leur art. Si cela eſt vrai » & merveilleux dans des arts muets, combien l'eſt-il davantage dans les » diſcours & dans le ſtyle où les mêmes mots & les mêmes penſées ſont » employés & font une ſi grande différence ! C'eſt pourquoi on ne doit » pas blâmer une perſonne de ne pas imiter les autres : au contraire ſi » dans ſon genre particulier elle mérite quelques éloges, il faut la louer. » Cette diverſité ſe remarque d'abord dans les Poëtes qui ont tant de rap- » port avec les Orateurs. Parmi les Poëtes Latins *Ennius*, *Pacuvius*, » *Accius*, parmi les Poëtes Grecs *Æſchile*, *Sophocle*, *Euripide*, ne ſont- » ils pas différens, & ne leur a-t-on pas payé à chacun un égal tribut » de louanges ? Si vous conſiderez les Orateurs, *Iſocrate* n'a-t-il pas la » douceur en partage, *Liſias* la ſubtilité, *Hipérides* la vivacité, *Eſchines* » l'élégance, *Demoſthenes* la force ? Qui d'entre eux n'eſt pas parfait & » reſſemble à d'autres qu'à lui-même ? *Scipion* eſt inimitable pour la » fermeté, *Lelius* pour l'agrément, *Galba* pour la conciſion, *Carbon* pour » la facilité & l'harmonie. Ils ſont les premiers de leur tems, & ils ſont » les premiers dans leur genre. Mais pourquoi puiſer des exemples » parmi les Anciens, notre ſiecle ne nous en fournit-il pas aſſez ? Ne pour- » rois-je pas citer *Catulle*... *Ceſar*... *Sulpitius*... *Cotta*... *Antoine*... » qui ont chacun leur maniere d'écrire où ils excellent «.

Remarquée par *Ciceron*.

De meme que *Ciceron* rappelle à ſon ſiecle pour faire voir la variété qui ſe trouve dans la perfection, de même auſſi ne pourrions-nous pas propoſer nos Poëtes François qui ont tous remporté la palme, quoique dans le même genre. En effet ſi nous jettons un coup d'œil ſur nos Poëtes Tragiques, n'admirerons-nous pas la grandeur de *Corneille*, la tendreſſe de *Racine*, la conduite de *Campiſtron*, l'expreſſion de *Voltaire* & le terrible de *Crebillon*. Ces paralleles mettent ſans doute en évidence la vérité que nous propoſons, & reculent les limites d'un champ que l'on ſuppoſoit bien étroit. Mais pour éviter des détails qui ne ſont plus de notre reſſort, abandonnons ces diſcuſſions aux Rhéteurs, pour chercher ſi nous avons en nous la ſource de toutes ces différences, ſans cependant rien altérer à l'état parfait ſuppoſé de notre imagination.

Remarquable encore dans notre ſiécle.

En effet qu'elle variété prodigieuſe dans les qualités du ſang & du ſuc nerveux & dans la conſtitution des fibres nerveuſes, ſans cependant qu'elle empêche leurs actions ! Quelles combinaiſons infinies entre ces êtres qui agiſſent & réagiſſent l'un ſur l'autre ? Il nous ſemble voir ici les ſept notes de Muſique dont l'arrangement divers a produit & produira un ſi grand nombre d'airs. Nous nous repréſentons encore ici le nombre de mots que les vingt-quatre lettres de l'Alphabet ont produit parmi tous

Très-conforme auſſi à l'état Phyſique de notre nature.

(*l*) De Orat. lib. 3. n. 7.

les peuples, & cette multitude de mots qui étant combinée, forme & formera cette quantité prodigieuſe de livres : image ſenſible que l'on peut ſe former de la multiplicité des modes du ſang, du ſuc nerveux & des fibres, & en même tems de l'énorme variété des génies, des caracteres & des eſprits.

Ces réflexions, dira-t'on, ſont belles dans la ſpéculation : mais il eſt impoſſible de les atteindre dans la pratique : nous l'accordons. Toutes ces différences alléguées ci-deſſus ne peuvent produire que des modalités dans l'ame qui ſont preſque inſenſibles aux yeux humains. C'eſt ce qui formera ce fond de caractere impénétrable : on y reconnoîtra ſans doute des traits de reſſemblance, mais on y trouvera ce je ne ſai quoi qui le diſtingue parfaitement. C'eſt ce qui variera ces mêmes caracteres à l'infini. C'eſt ce qui rendra un Orateur plus brillant, plus perſuaſif, plus touchant; un Poëte plus grand, plus énergique, plus tendre, toutes choſes étant d'ailleurs égales de part & d'autre. C'eſt ce qui modifiera tellement les génies, qu'ils ne ſe reſſembleront jamais, quoique les uns ayent été les modeles des autres. C'eſt ce qui fera que celui-ci expoſera ſes penſées dans un plus beau jour que celui-là. C'eſt enfin ce qui donnera ces différences preſque imperceptibles du plus au moins dans des eſprits qui raiſonnent & qui jugent exactement.

Ne pouvant donc approcher de cet état inſenſible, nous nous ſommes contentés de ramener nos principes au point ſenſible. Peut-être que quelques perſonnes plus clairvoyantes que nous, iront plus loin. Il nous ſuffiſoit de ſavoir que le ſang & ſes eſprits pouvoient avoir un mouvement ou trop lent ou trop vif, ce qui provient de leur qualité & de leur quantité. Il nous ſuffiſoit de ſavoir que les fibres nerveuſes ainſi que celles des organes des ſens pouvoient être trop, ou trop peu tendues, ſéches, groſſes & vibratiles. Ces variétés ſont ſenſibles & peuvent ſe connoître par le tempérament, les mœurs, le battement des arteres, &c. Ainſi l'on peut prendre ſes indications & y appliquer des remedes.

Nous nous flattons cependant qu'en remédiant aux vices ſenſibles, on parviendra auſſi à guérir les défauts inſenſibles : car ſi cela n'étoit pas ainſi, la guériſon ſeroit imparfaite en un ſens.

Après toutes ces conſidérations nous conclurons que quoique la perfection ſoit une dans ſon genre, elle eſt cependant multiple dans ſes eſpeces; que ces eſpeces mêmes ont des relations très-étendues pour les cas particuliers; que nous avons en nous la ſource de toutes ces différences qui ne changent pas, du moins ſenſiblement, le caractére de perfection que nous avons donné à l'imagination; que remédier aux défauts mentionnés dans ce Chapitre, c'eſt tendre à cet état parfait de l'imagination auquel on peut atteindre autant que le comportent les forces de la condition humaine.

CHAPITRE III.

DU RAISONNEMENT.

On ne parlera ici du Raiſonnement que comme comparaiſon des idées.

Nous ne traiterons pas ici du Raiſonnement de la même maniere dont en parlent les Logiciens, qui en diſſertant ſur cette opération de l'entendement, analiſent les regles du ſyllogiſme. Nous n'imiterons pas non plus quelques Philoſophes & les Rhétoriciens, qui indiquent les lieux & la méthode pour trouver des argumens. Il ſuffit d'avoir des idées, & de les comparer enſemble pour raiſonner. Ainſi dans les cas où l'imagination ſeroit abolie ou viciée, le raiſonnement doit auſſi être éteint, ou dérangé : ce qui arrive dans l'apoplexie, la compreſſion du cerveau, les fiévres ardentes, les fiévres malignes, la phrénéſie, &c. Comme ces états ſont contre nature, nous n'en parlerons pas, ne nous étant engagés d'examiner que ce qui ſe paſſe dans l'état de l'homme ſain. Nous dirons donc notre ſentiment ſur le défaut de raiſonnement qui dépend du peu de connoiſſance que nous avons du ſujet.

Que cette comparaiſon des idées dépend de l'organiſation.

Secondement on voit tous les jours des perſonnes avoir beaucoup d'imagination & peu de raiſonnement. Les idées ſeules ne conſtituent donc pas le raiſonnement : il faut encore y joindre la réflexion pour connoître le rapport qu'ont entre elles les idées. Or les idées dépendant de notre organiſation, la comparaiſon de ces mêmes idées que nous faiſons par la réflexion, doit être plus ou moins exacte, ſelon que notre organiſation ſera plus ou moins parfaite. C'eſt pourquoi tels raiſonnemens ſeront inintelligibles aux uns, tandis qu'ils ſeront fort clairs pour d'autres. C'eſt pourquoi nous raiſonnions hier d'une façon différente de celle que nous raiſonnons aujourd'hui ſur une matiere de controverſe. C'eſt pourquoi quelques matieres paſſent pour certaines en Eſpagne, tandis qu'elles ſont regardées comme douteuſes en France, & comme fauſſes en Angleterre. Suivez les différens degrés de chaleur des climats, & vous trouverez des nuances ſenſibles des opinions, des coutumes & des loix politiques & morales.

Ce que c'eſt que le Raiſonnement défectueux.

Comme nous avons déja dit qu'il n'y avoit pas de raiſonnement ſenſible faux en parlant ſelon la préciſion la plus Métaphyſique, ce vice ne doit donc appartenir qu'aux raiſonnemens réfléchis ou mixtes qui peuvent être défectueux en ce que le terme de comparaiſon eſt mal choiſi. En effet ce qui doit indiquer le rapport ou la diſconvenance de deux repréſentations peut être totalement étranger à ces deux repréſentations, & incapable d'en faire ſentir la liaiſon, ou la ſéparation. Secondement le choix des moyens pris d'une autre ſource que de l'évidence, peut ſouvent nous conduire à l'erreur.

©BIUM

ARTICLE I.

Du défaut de Raisonnement.

Moyens de multiplier ses idées sur le même sujet.

Tout raisonnement est au moins l'assemblage de deux idées : quelquefois il résulte de la combinaison de plusieurs propositions complexes, ce qui exige une suite d'idées sur le même sujet dans l'entendement de celui qui raisonne. Il ne s'agit donc ici que des moyens de rassembler plusieurs idées sur le même sujet. Nous avons déja fait voir combien les sens fournissoient de ressources à l'imagination, & nous avons levé tous les obstacles qui pouvoient empêcher la liberté de cette même imagination. Par une conséquence nécessaire on est supposé avoir des idées vives & distinctes, & l'on ne doit plus être embarrassé que sur leur choix. L'embarras cesse si l'on sait avec art se placer au centre des objets qui peuvent présenter mille images conformes au sujet qu'on médite, & si l'on tient ses sens tellement attentifs à toutes les impressions, que l'ame soit avertie de toutes les choses qui l'environnent & qu'elle puisse se rendre compte à elle-même du sentiment qu'elle éprouve. On sentira la vérité & l'étendue de ce principe si l'on entre dans quelques détails.

Exemple de la situation des lieux.

Il est des lieux qui par leur exposition, la liberté de l'air qu'on y respire, leur aménité, leurs formes, fournissent à l'ame une foule d'idées qui ne reçoivent leur force ou leur agrément, que de la situation & de la disposition du sol d'où on les puise. Ce sont des tableaux qui communiquent à l'ame des mouvemens conformes aux sensations qu'ils excitent. Ou plutôt ce sont des livres qu'on parcourt d'un seul coup d'œil; on en connoît mieux l'ensemble que dans toutes les descriptions des Poëtes ou des Orateurs. On conçoit mieux tous les rapports de l'ouvrage, & parce que ce sont les sens qui sont d'abord frappés, & non pas l'imagination qui sert de guide, les perceptions en sont plus fortes, plus durables & plus certaines. Qu'on me permette de développer ici la nature de certains sentimens que j'ai éprouvé, & qui étoient la cause occasionnelle de tous les raisonnemens que je faisois alors. Cela engagera peut-être quelqu'un à interroger sa conscience & à sentir le méchanisme de ses raisonnemens mêmes les plus abstraits.

Analise des idées qui naissent sur le haut d'une montagne.

Suis-je sur le haut d'une montagne? je suis Philosophe. Il me semble regner sur toute la nature & lui dicter des loix, prévoir tous les événemens qui arrivent parmi les hommes sur lesquels je domine, & découvrir toutes leurs marches pour parvenir à leurs desseins. Dans le fond de mon cœur j'applaudis à ceux qui marchent dans des sentiers droits, & je gémis sur ceux qui courent dans des routes détournées. Je les insulterois même : je suis trop éloigné d'eux pour les craindre. Je deviendrois alors Poëte épique ou tragique si ma nature fournissoit assez d'alimens au torrent de feuqui m'embrase.

De celles

Au milieu de cette montagne j'approche de plus près des hommes, j'en

j'en apperçois les ridicules, & comme je n'en ſuis pas encore atteint, j'en ris & j'en forme une Comédie. Dans cet endroit je vois auſſi moins loin, & les vertus des hommes me paroiſſent moins tenir de leur devoir que de l'héroïſme, & leurs crimes de la pente naturelle qu'ils ont au mal plutôt que de la dépravation de leurs cœurs. Ce changement d'atmoſphere me rend moins juſte & plus compatiſſant.

qui naiſſent au milieu de la montagne.

Je deſcens au bas de la montagne, je ſuis alors au milieu des hommes, & je participe à leurs foibleſſes. Tranquille à l'ombre d'un arbre épais, aſſis ſur le bord d'un ruiſſeau, jettant mes regards ſur d'immenſes prairies, je goûte les douceurs du repos & je ſonge à un bonheur qui me fuit avec d'autant plus de vîteſſe, que je le pourſuis avec plus d'acharnement. Si je vois dans le lointain les danſes de quelques bergeres ornées de leurs plus beaux atours pour celébrer avec plus de pompe la fête de leur village, ce doux ſentiment paſſe de mes yeux dans mon cœur, & me fait ſoupirer après la poſſeſſion de quelque objet aimable auquel je puiſſe communiquer une partie des mouvemens qui m'agitent. Mes deſirs ſont ſuperflus; je détourne les yeux & je porte mes regards ſur des jardins enchantés, couronnés d'un ſuperbe édifice, & marqués au coin de l'opulence & du bon goût. Sans m'en appercevoir je deviens ambitieux, je deſire de poſſéder des biens dont la jouiſſance me paroîtroit contribuer au bonheur de la vie, & je médite des moyens propres à me procurer de pareils avantages.

De celles qui naiſſent au bas de la montagne.

Il eſt donc certain que nos idées nous ſont fournies par tous les objets qui nous environnent, que nos raiſonnemens tiennent de la nature de nos idées, & qu'ils ſe manifeſtent par conſéquent ſous les couleurs que doivent leur donner la ſituation & la forme des endroits où nous méditons. Pour rendre la choſe encore plus ſenſible, parcourons différens lieux que l'art a arrangé pour nos plaiſirs, en cherchant à exciter en nous divers ſentimens auſquels l'ame la moins ſouple ne peut ſe refuſer. Dans le Parc de Bagnolet on cherche la ſolitude, on y reſpire un air qui ſemble diſpoſer à la mélancolie, on y réfléchit malgré ſoi, & l'on n'y connoît d'autre étude que la Morale & la Philoſophie. Celui qui ſe promene dans le Parc de Saint Cloud erre avec les Nymphes & les Nayades; ſon cœur ſe diſpoſe inſenſiblement à la tendreſſe, & au pied de la Caſcade il médite les ſaillies d'une chanſon, les murmures de l'Elégie, ou la chute d'un Madrigal. Auprès des paliſſades de Marli on cherche à plaire; la coqueterie du lieu prépare à la galanterie. A Verſailles près du baſſin de Latone, on devient politique. Il ſemble que toutes les démarches & tous les geſtes ſoient à découvert: on diſſimule, & par une adreſſe de la vanité on cherche à paroître ce qu'on n'eſt pas (*a*).

Nature des idées conforme aux lieux où l'on eſt.

(*a*) Voici comme s'exprime avec ſon éloquence ordinaire J. J. *Rouſſeau* dans ſa *Nouvelle Héloïſe*, *tome. 1. pag. 122. édit. d'Amſterdam 1761.* » Ce » fut là (ſur ces montagnes) que je démêlai ſenſible- » ment dans la pureté de l'air où je me trouvois, la » véritable cauſe du changement de mon humeur, & » du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue » depuis ſi longtems. En effet c'eſt une impreſſion » générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils » ne l'obſervent pas tous, que ſur les hautes monta- » gnes où l'air eſt pur & ſubtil, on ſe ſent plus de » facilité dans la reſpiration, plus de légereté dans le

Médecine de l'esprit - page 289 sur 375

Mais nous ne nous arrêterons pas davantage à prouver ce que l'expérience confirme. Combien de fois chacun a-t-il éprouvé que les ſenſations qu'il avoit au Luxembourg étoient différentes de celles qu'il avoit aux Thuilleries, & que les idées qui réſultoient de ces diverſes motions des ſens, étoient bien différentes de celles qu'on avoit à Sceaux ou à Meudon ? Chacun de ces aimables ſéjours paroît bien différent ſoit qu'il ſoit agité par les vents & peu fréquenté, ſoit qu'il ſoit calme & animé par la préſence des objets qui s'y promenent. Il nait donc encore de ce principe une autre conſéquence bien naturelle, c'eſt que l'on peut quelquefois aider la faculté qui eſt en nous de raiſonner par la ſituation des lieux qu'on doit choiſir la plus conforme à favoriſer le genre d'ouvrage ſur lequel nous nous exerçons, & à fournir des images les plus propres à féconder notre imagination. Cette conſéquence eſt d'autant mieux fondée, que nous avons fait voir que preſque toutes les ſciences prenoient leur origine des ſens : or les ſciences ſont une ſuite de raiſonnemens qui conduiſent peu-à-peu à une vérité pratique.

Obſtacles Phyſiques qui empêchent le Raiſonnement.

Parmi les obſtacles que l'on rencontre dans le chemin qui conduit à la vérité, l'Auteur de la Médecine de l'ame & du corps compte certaines indiſpoſitions qui empêchent ou retardent les progrès que nous devrions faire (*b*). Ces mauvaiſes diſpoſitions ne ſont pas des maladies, mais de ces choſes qui nous rendent dans différens tems plus ou moins propres à la recherche de la vérité. Chacun en a pû faire l'expérience. Il faut donc ſaiſir le moment, employer utilement les intervalles de langueur où l'ame ſe trouve, & bien diſpoſer ſon corps pour ſe retirer de cet état d'inertie. Il cite ſa conduite pour exemple, & nous croyons qu'on ne ſera pas fâché d'en trouver ici un modele. J'ai expérimenté, dit-il, que j'ai toujours retiré de grands fruits de mes études quand 1°. j'avois mangé ſobrement. 2°. Lorſque j'avois laiſſé écouler un tems ſuffiſant après mes repas. 3°. Si je m'appliquois pendant la nuit, parce qu'alors tout eſt dans le ſilence & dans le repos. 4°. Ou bien avant le lever du ſoleil, parce que l'air n'eſt pas raréfié par la chaleur. 5°. Pendant l'hiver j'employois à mettre en ordre mes raiſonnemens, tandis que je m'occupois pendant l'Eté à faire des expériences. 6°. Toutes les fois que j'avois lû

» corps, plus de ſérénité dans l'eſprit, les plaiſirs y » ſont moins ardens, les paſſions plus modérées. Les » méditations y prennent je ne ſai quel caractere grand » & ſublime, proportionné aux objets qui nous frap- » pent, je ne ſai quelle volupté tranquille qui n'a rien » d'âcre & de ſenſuel. Il ſemble qu'en s'élevant au- » deſſus du ſéjour des hommes on y laiſſe tous les » ſentimens bas & terreſtres, & qu'à meſure qu'on » approche des régions éthérées l'ame contracte quel- » que choſe de leur inaltérable pureté. On y eſt grave » ſans mélancolie, paiſible ſans indolence, content » d'être & de penſer : tous les déſirs trop vifs s'émouſ- » ſent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend » douloureux, ils ne laiſſent au fond du cœur qu'une » émotion légere & douce, & c'eſt ainſi qu'un heu- » reux climat fait ſervir à la félicité de l'homme les » paſſions qui ſont ailleurs ſon tourment. Je doute » qu'aucune agitation violente, aucune maladie de » vapeurs put tenir contre un pareil ſéjour prolongé, » & je ſuis ſurpris que les bains de l'air ſalutaire & » bienfaiſant des montagnes ne ſoient pas un des » grands remedes de la médecine & de la morale, &c.

Si M. *Bergier*, Principal du College de Beſançon, ci-devant Curé de Franchebouche, eut connu notre Ouvrage, il n'eût pas manqué de faire voir la conformité de ce paſſage de J. J. *Rouſſeau*, avec la doctrine contenue dans ce chapitre. Voyez *les Plagiats de* J. J. Rouſſeau *de Geneve, ſur l'Education*, à la Haye, Paris, chez Durand 1766.

(*b*) *Medicina mentis*, &c. *Part.* 2. *pag.* 217. *ad* 226.

les Ouvrages de ces Ecrivains qui enchaînent leurs idées avec un tel art qu'elles ſemblent naître immédiatement les unes des autres, alors éguillonné par les vérités que je venois d'apprendre, je me ſentois diſpoſé à faire de nouvelles découvertes. 7°. Apres avoir converſé avec des perſonnes qui s'adonnoient au même genre d'étude que moi, & leur avoir expliqué mes penſées, j'acquerrois de nouvelles forces. 8°. Si je me ſentois peu propre au travail je l'abandonnois, je me livrois pour quelque tems au plaiſir, & je ne revoyois mes livres que lorſque je m'appercevois d'une nouvelle ardeur pour l'étude. 9°. Le matin lorſque j'étois éveillé, je reſtois dans la même ſituation, ſi je me rappellois toutes les idées & tous les ſonges que j'avois eus pendant la nuit, c'étoit pour moi un heureux préſage de la facilité avec laquelle je travaillerois. 10°. Quelquefois je n'éprouvois pas la même agilité dans tous mes membres; au contraire je me ſentois lourd & peſant. Comme je n'attribuois cet état qu'à une ſurabondance d'humeurs, je me faiſois ſuer, & je remarquois que j'en avois plus de force ſoit d'eſprit, ſoit du corps. 11°. Toutes les fois que je prenois la plume avec plaiſir & que je la quittois ſans être fatigué, j'étois certain du ſuccès. 12°. Accoutumé à réfléchir au milieu du tumulte, ce qui eſt un grand avantage, je me débarraſſois bientôt de quelques ſentimens importuns qui me détournoient lorſque je me trouvois dans un état plus tranquille & que je voulois me livrer tout entier à mes réflexions. C'eſt ainſi qu'un homme, qui rencontrant un fait intéreſſant dans l'Hiſtoire, pourſuit ſans être diſtrait, ſa lecture malgré le bruit que font les perſonnes qui l'environnent, pouſſé par le deſir d'apprendre quelque choſe de nouveau ou de voir la fin de l'événement dont il vient de voir l'origine.

Hobbes, ce Philoſophe Anglois, ſuivoit un ſiſtême de vie bien différent des autres Savans. Il ne travailloit que l'après-midi. Il conſacroit le matin à ſa ſanté. Après ſon dîner il ſe retiroit dans ſon cabinet. Il y trouvoit dix ou douze pipes de tabac avec une chandelle pour les allumer. Après avoir fermé ſa porte, il fumoit, méditoit & écrivoit pendant pluſieurs heures (*c*). Perſonne n'étoit plus hardi que lui pour avancer des ſiſtêmes téméraires, mais auſſi perſonne ne l'étoit moins pour les défendre. Il n'auroit pas été d'humeur à être le martir de ſes opinions: au contraire, ſon grand principe étoit qu'il ne falloit pas ſouffrir pour quelque cauſe que ce fût.

Toutes ces obſervations ne ſont pas inutiles, & les favoris des Muſes en ſentent tout le prix. Ceux-ci réveillent leur ame de ſa nonchalance & de ſon aſſoupiſſement par les ſons harmonieux de la Muſique: ceux-là la retirent de ſon état de langueur par la repréſentation de quelque fait tragique, ou de quelque piece qui peint le ridicule des hommes. En un mot, il eſt mille moyens propres à raſſembler nos idées & à favoriſer nos raiſonnemens, qu'on ne doit pas négliger lorſqu'on veut réuſſir dans le

(*c*) Hiſtoire des Philoſophes modernes, par M. *Savérien*.

Médecine de l'esprit - page 291 sur 375

©BIUM

genre d'étude qu'on a embraſſé. Ce ſont pluſieurs petites ſources, qui réunies, forment enſuite une grande riviere.

ARTICLE II.

De la premiere cause des Raisonnemens défectueux.

Moyen choiſi incapable de faire ſentir la liaiſon ou la ſéparation des idées.

La meſure qui doit faire eſtimer les relations qu'ont entre elles les perceptions, eſt vicieuſe de deux manieres : elle peut être ou trop grande, ou trop petite ; c'eſt ce que nous allons examiner plus en détail.

Dans l'état parfait du genre nerveux il doit y avoir une certaine harmonie qui ne peut être troublée ſans que le raiſonnement ſoit dérangé. De même que cette harmonie générale ſe ſoutient par le reſſort meſuré des fibres : de même auſſi décline-t-elle par le reſſort peu ménagé, ou trop affoibli des fibres. Ce reſſort eſt trop conſiderable par la trop grande tenſion des fibres ; il eſt trop foible par leur relâchement. C'eſt ce que l'on doit entendre par la meſure trop grande, ou trop petite dont nous venons de parler. Il ne s'agit pas ici d'une tenſion, ou d'un relâchement total, ce ſeroit maladie ; mais d'une tenſion & d'un relâchement particulier dont nous rendrons compte à la fin de cet Article.

Effets que doit produire la tenſion particuliere de quelques fibres.

Cette tenſion de quelques fibres au-deſſus du ton néceſſaire doit occaſionner des oſcillations plus fortes & plus promptes ; ce qui les empêchera de correſpondre au mouvement des autres fibres moins tendues. Or cette tenſion partielle plus conſidérable, peut être produite ſoit par le défaut des choſes non naturelles, comme la ſéchereſſe de l'air, la chaleur du régime de vivre, l'exercice & les veilles outrés ; ſoit par la nature de notre conſtitution, comme dans les tempéramens vifs & bouillans, dans ces complexions chaudes où les digeſtions ſont promptes, le battement des arteres violent, & l'habitude du corps preſque toujours ſéche & brûlante. C'eſt principalement dans ces ſortes de conſtitutions que l'on remarque peu de raiſonnement quoiqu'il y ait beaucoup d'imagination, parce que pluſieurs idées qui pourroient être liées ou ſéparées, ne peuvent plus l'être. Au contraire il arrive ſouvent qu'on unit des idées qui devoient être ſéparées, & que l'on déſunit des idées qui pouvoient être jointes enſemble. Nous nous répeterions en vain ſi nous faiſions ici l'énumération des moyens que nous avons rapporté pour déraciner de pareils vices. Qu'il nous ſuffiſe d'avertir ici que pour remédier aux défauts qui doivent naître d'un tel état des fibres, il faut éviter les cauſes éloignées & combattre efficacement les cauſes prochaines.

Effets que doit produire le relâchement particuliers de quelques fibres.

Le relâchement de quelques fibres ne peut arriver, que leur reſſort ne ſoit en même tems diminué. De-là leurs vibrations plus foibles & plus lentes. Or ce relâchement peut être produit par deux cauſes générales & oppoſées à celles qui ont occaſionné la trop grande tenſion. Tel eſt le mauvais uſage des choſes qui ſervent à conſerver la vie, comme le

climat trop humide, le régime de vivre trop aqueux, le repos outré qui dégenere en pareſſe & en lenteur dans toutes les actions. Telle eſt la condition de ces tempéramens froids & pituiteux, & de ces hommes tranquilles, preſqu'inſenſibles, difficiles à ſe mettre en colere, preſque toujours ſurchargés d'une ſéroſité trop abondante & attaqués de fluxions pour la moindre cauſe. Si l'imagination eſt fort lente dans ces perſonnes, le raiſonnement n'eſt pas moins embarraſſé. Ajoutez encore que ne concevant pas les choſes dans le degré d'exiſtence qui leur eſt propre, elles ne peuvent pas en raiſonner avec autant de certitude que celles qui jouiſſant d'une conſtitution plus parfaite, combinent exactement tous les rapports & ſont en état d'en juger plus ſainement. Elles raiſonnent juſte, il eſt vrai, ſuivant l'état actuel de leur individu : mais le raiſonnement eſt défectueux relativement à l'eſſence de la choſe. Pour remédier à un pareil défaut il faut longtems combattre la cauſe & éviter ſoigneuſement tout ce qui peut en rapprocher : notre méthode a été ſuffiſamment développée dans le chapitre précédent.

Eclairciſſement ſur une difficulté qui pourroit ſe préſenter dans la pratique des moyens enſeignés.

Il ſe préſente naturellement ici une queſtion à laquelle il faut répondre ; il s'agit de ſavoir ſi ayant deux fibres agiſſant d'un mouvement égal, & un autre qui a un mouvement inégal, on peut deſſécher, ou amollir cette derniere ſeule, ſans deſſécher, ou amollir les deux premieres. La choſe étant poſſible, on avouera aiſément que les vibrations de celle-ci pourront devenir égales à celles des deux autres. Ce que nous diſons d'une fibre ſeule qui reſte dans ſon état, doit s'entendre auſſi de pluſieurs.

Pour réſoudre cette difficulté nous ſerons obligés de remonter un peu plus haut dans la compoſition de nos corps, mais nous éviterons toute longueur & nous ne chercherons qu'à faire voir l'étendue de nos principes.

1°. Nous ne connoiſſons pas d'autres élémens du corps humain que ces molécules de matiere, qui ſans être indiviſibles, ſont cependant le dernier terme de la diviſion. Ce n'eſt donc que de ces molécules que ſont compoſées les premieres fibres de nos corps.

2°. Ces particules bien différentes des principes d'*Ariſtote* & des Chimiſtes, leſquelles ne peuvent être compoſées que de ces particules bien différentes encore des atomes de *Gaſſendi*, de *Zenon* & d'*Epicure*, qui tenoit ſa doctrine de *Démocrite*, celui-ci de *Leucippe*, & celui-là de *Moſchus*, ces particules, dis-je, peuvent être plus ou moins ſerrées, plus ou moins liées dans leur arrangement. Il y aura donc des fibrilles élémentaires plus ou moins fortes, contenant plus ou moins de matiere, plus ou moins élaſtiques. Il ſuit de-là une infinité de combinaiſons, & cette conſéquence qu'il n'y a peut-être pas quatre fibres parfaitement ſemblables dans notre organiſation. Cette diverſité une fois établie, il n'eſt plus difficile de concevoir qu'une fibre ſoit deſſéchée ou amollie ſans que l'autre le ſoit.

3°. Comme ces fibrilles ſimples auroient été continuellement expoſées à être briſées, la nature prévoyante, a dû réunir pluſieurs fibrilles ſimples pour en compoſer une ſeule fibre. Il peut donc y en avoir quelqu'une de

©BIUM

plus dans un faiſceau & quelqu'une de moins dans un autre. Parmi les faiſceaux il y en aura donc de plus forts & de plus foibles ; il y en aura donc de plus ſuſceptibles de modalités accidentelles les uns que les autres.

4°. Une fibre nerveuſe qui ſe rencontre ſous une des arteres qui arroſent l'organe, pourra être, à cauſe de la chaleur du ſang contenu dans ce canal, plutôt deſſéchée que celle qui en ſera plus éloignée.

5°. Une fibre ſera nourrie d'un ſuc plus groſſier, tandis que celle-là recevra un ſuc plus délicat. Ce qui dépend du diamêtre du canal artérioſo-lymphatique qui leur diſtribue la nourriture.

On pourroit encore produire un grand nombre de cauſes pour appuyer ce ſentiment : mais ce ſeroit abuſer de la patience du Lecteur, il nous ſuffiſoit de faire voir par des raiſons puiſées dans la nature, qu'il étoit poſſible qu'une fibre acquiere une certaine meſure de mouvement, ſans que le mouvement qu'avoient les autres fibres ſe trouvât altéré.

ARTICLE III.

DE LA SECONDE CAUSE DES RAISONNEMENS DÉFECTUEUX.

On ne taſonne pas toujours ſuivant l'évidence, on a quelquefois recours à l'analogie.

L'ÉVIDENCE eſt *la connoiſſance intime du rapport des idées.* Elle nous conduit immédiatement à la vérité qui eſt la juſte conjonction ou ſéparation des idées. Nous ſerions trop heureux ſi nous pouvions toujours juger des choſes par elle : mais les connoiſſances humaines ont des bornes, & là où nous manquons d'idées ſenſibles, nous ſommes obligés d'avoir recours à l'analogie ou à la probabilité, qui ſont l'apparence de la convenance ou de la diſconvenance des choſes ſur des preuves qui ne ſont pas infaillibles. Ces preuves en effet partent toutes ou de la conformité des choſes avec notre expérience, ou du témoignage de l'expérience des autres. Ce qui eſt ſuſceptible de mille variétés & peut nous induire ſouvent en erreur, comme il arrive dans les raiſonnemens mixtes ou réfléchis.

Souvent dans nos Raiſonnemens nous ſuivons nos préjugés & nos paſſions.

Accoutumés à abandonner l'évidence lorſqu'il s'agit de raiſonner, la plupart du tems nous n'écoutons plus que nos paſſions, qui de tous les moyens ſont les plus propres à pervertir notre raiſonnement. Combien de fois a-t-on vû des perſonnes qui avoient toutes les diſpoſitions néceſſaires pour raiſonner juſte, ſe laiſſer aveugler par les préjugés, les vues d'intérêt, l'amour propre, l'eſprit de parti, l'entêtement, la complaiſance, l'humeur, le caprice & mille autres mouvemens qui ſont comme les branches des paſſions principales ? De même qu'il y a des paſſions qui élevent les fonctions de l'ame au-deſſus de leur ton naturel ; de même il y a des défauts oppoſés à ces paſſions, qui occaſionnent une certaine langueur dans toutes ces opérations. La prévention, la colere, la vengeance, l'ambition & mille autres principes de nos raiſonnemens, ſont rangés dans la premiere claſſe. La pareſſe, la négligence, la molleſſe, l'in-

dolence & pluſieurs autres vices qui conduiſent l'ame à l'apathie, tiennent le ſecond rang. Nous avons fait voir que toutes les paſſions dépendoient d'un certain méchaniſme propre à nos corps; il eſt donc hors de doute que les paſſions & les vices ci-deſſus mentionnés, reſſortiſſent de ce méchaniſme général, en conſervant cependant des différences eſſentielles pour chaque eſpéce particuliere. Nous ſerions obligés de faire ici un long Traité ſi nous entreprenions d'examiner ces différences.

Pour abréger nous rapporterons la premiere claſſe à la trop grande ſéchereſſe ou tenſion des fibres, & la ſeconde à leur trop grand relâchement. Nous avons dit que de ces deux cauſes dépendoit la gravité ſpécifique du cerveau, & nous avons vû dans l'article précédent la maniere dont ces deux cauſes occaſionnent les raiſonnemens défectueux : il ne s'agit plus que d'appliquer ces principes à tous les motifs des raiſonnemens dont il eſt ici queſtion; ce que chacun pourra faire aiſément en comparant les deux termes. Nous n'en diſons pas davantage afin que le lecteur puiſſe raiſonner ſur cet article, & juger par lui-même ſi la pratique eſt d'accord avec notre théorie. Si les cauſes & les effets ſont les mêmes, il faut employer les mêmes moyens pour les détruire.

Les cauſes ſont les mêmes que celles qui ont été détaillées dans l'article précédent.

CHAPITRE IV.

DU JUGEMENT.

Le Jugement eſt une des plus eſſentielles opérations de l'entendement. C'eſt par lui qu'on diſtingue les idées entre elles, & qu'on remarque leur différence ſi petite qu'elle puiſſe être. Ce ſont ces prérogatives ſi eſtimables, qui ont engagé les Logiciens à donner un ſi grand nombre de regles pour s'aſſurer de ſon exactitude. Afin d'y parvenir ils examinent la nature des propoſitions ſimples, compoſées, univerſelles, &c; copulatives, disjonctives, cauſales, conditionnelles, excluſives, comparatives, &c. Enſuite comme la définition & la diviſion ſont d'un grand uſage dans les Sciences, ils parlent de ces ſortes de propoſitions. Enfin ils traitent de la converſion & de la réduction des propoſitions tant affirmatives que négatives, tant générales que particulieres. Il eſt vrai qu'une grande partie des remarques que l'on a fait ſur ces matieres, ſont néceſſaires, & nous ſoutenons même qu'on ne peut pas porter un jugement certain, ſi l'on n'a égard à la nature de la propoſition que l'on avance. Mais de même que ce ſont des perſonnes de bon ſens qui ont écrit toutes ces loix, de même un homme de bon ſens voit tout-à-coup ſi la conſéquence qu'il tire eſt déduite exactement des prémiſſes. C'eſt pourquoi ſans avoir égard à toutes ces regles, nous allons examiner les défauts des

Propriétés du Jugement. Maniere dont on en parle dans les écoles.

organes qui occaſionnent le manque de jugement & qui ſont les cauſes des vices les plus remarquables de cette eſſentielle opération de l'ame.

ARTICLE I.

Du défaut de Jugement.

D'où naît le manque de Jugement.

En général le manque de jugement ſuppoſe un défaut dans les organes des ſens : car comment pourroit-on juger de certaines qualités des objets, ſi l'on étoit dépourvû de l'organe qui en doit recevoir l'impreſſion, ou que cet organe manque de la ſenſibilité néceſſaire. Il ſuppoſe encore le défaut de raiſonnement, ou de mémoire. En effet d'où partiroit une conſéquence ſi les prémiſſes n'étoient énoncées ou préſuppoſées. Or en parlant du raiſonnement, nous avons propoſé les moyens de raſſembler pluſieurs idées pour remédier au défaut de raiſonnement, & conſéquemment nous avons établi par anticipation la cure du défaut de jugement. Sans mémoire il ne peut y avoir auſſi de jugement : car qui oubliroit les prémiſſes, ne pourroit tirer aucune concluſion. Ainſi lorſque nous propoſerons les moyens qui tendent à rectifier ou perfectionner la mémoire, nous indiquerons en même-tems les remedes propres à diſſiper le manque de jugement qui part de cette ſource.

Nous ne parlerons pas ici de ces cas où le jugement manque tout-à-fait, comme dans l'affaiſſement du cerveau, ou le ralentiſſement de la circulation ; quoiqu'avant on n'ait jamais été taxé de manquer d'imagination, de raiſonnement ou de mémoire. Ces états ſont contre nature, comme on peut le voir dans la lethargie, dans la ſincope, dans l'épilepſie, &c. Le jugement manque dans ces cas, parce que l'imagination, le raiſonnement, la mémoire manquent auſſi. Ce qui confirme ce que nous avons avancé : ce qui fait voir que toutes les opérations de l'entendement s'entraident mutuellement : ce qui fait comprendre qu'on peut y parvenir par degrés.

Néceſſité du Jugement.

Après ce début on nous dira peut-être qu'il ſuffit ſelon ces principes de bien raiſonner, & qu'on ne doit pas s'embarraſſer de juger, puiſque les prémiſſes étant bien poſées, toute perſonne ſera à portée de bien tirer la concluſion. Oui, ſans doute, toute perſonne conclura exactement ſi elle ſuit les regles que nous avons donné dans notre premier Livre. Mais il n'eſt pas indifférent de tirer ou de ne pas tirer la conſéquence : car on ne raiſonne que pour trouver la convenance ou la diſconvenance de deux idées par le moyen d'une troiſieme : or on ne peut connoître le rapport que par la concluſion ; donc la concluſion eſt néceſſaire. C'eſt elle qui diſſipe les ténebres de l'ignorance & qui dévoile la vérité qui étoit cachée. Nous n'en voulons d'autres preuves que les Sciences Mathématiques. Quelle ſuite innombrables d'idées conſéquentes à l'infini ! Ce n'eſt que par des définitions, des axiomes, des propoſitions fort ſimples qu'on parvient à la connoiſſance des théorêmes les plus difficiles, & qu'on trouve

Livre 1. part. 2. ch. 4. art. 2.

la

la ſolution des problêmes les plus compliqués. On ne peut donc faire des progrès dans les Sciences que par l'eſprit de conſéquence. Souvent il prévient l'expérience, preſque toujours il eſt auteur des plus belles découvertes, & c'eſt lui qui nous conduit comme par la main au temple de la vérité. Nous n'avons pas d'autre chemin pour y parvenir.

Au reſte comme toute notre doctrine n'eſt pas ſeulement ſpéculative, mais qu'elle eſt encore pratique, nous allons deſcendre dans un certain détail, & nous allons chercher les remedes Phyſiques qui conviennent au manque de jugement dans les connoiſſances ſoit ſenſibles, ſoit réfléchies, ſoit mixtes.

Manque de Jugement dans les choſes ſenſibles.

I. Le jugement ſenſible dépendant abſolument des ſens ou des idées qui en réſultent, il eſt certain qu'on doit être privé de cette eſpece de jugement lorſqu'on eſt dépourvu du ſens qui doit fournir les notions ſur leſquelles on voudroit raiſonner. Tel ſeroit un aveugle qui prétendroit juger des couleurs; ou un ſourd qui voudroit apprécier les ſons. Ce ſeroit en vain qu'ils prétendroient ſubſtituer un autre ſens à celui qui leur manque, & que par le toucher ils croiroient pouvoir également juger des couleurs ou des ſons comme ils en pourroient décider par les yeux ou par les oreilles. Il eſt vrai qu'ils peuvent par le toucher appercevoir différentes qualités dans les objets colorés, ou différentes vibrations dans les corps qui produiſent différens ſons : mais il leur ſera toujours impoſſible de ſe procurer la moindre connoiſſance de la nature de l'impreſſion que font ces objets ou ſur la rétine, ou ſur le timpan de l'oreille. Il faut donc que ceux qui ſont abſolument dépourvus de quelque ſens, s'abſtiennent entierement de prononcer aucun Jugement ſur les connoiſſances qui naiſſent de ce même ſens, & ſur les Sciences qui en ſont le produit.

Heureuſement il n'y a que le plus petit nombre des hommes qui ſe trouve dans ce cas; il y en a une plus grande partie qui pourroit ſe plaindre d'avoir les organes ou trop foibles ou trop vifs. C'eſt à cette foibleſſe qu'il faut remédier. Elle eſt la cauſe de la perte d'un grand nombre d'impreſſions dont nous ne pouvons avoir connoiſſance. Elle eſt auſſi la ſource d'un grand nombre de jugemens imparfaits, puiſque ſouvent on ſe trouve obligé de juger de certains objets, n'en ayant que des notions incomplettes. C'eſt à cette vivacité qu'il faut remédier. Elle nous fait appercevoir dans les objets des choſes qui n'y ſont pas, ou elle en augmente les qualités. Elle nous met dans le cas d'avoir mille diſtractions qui nuiſent toujours à l'attention qui eſt néceſſaire lorſqu'on veut juger des choſes exactement. Nous avons déja propoſé les remédes convenables à chacune de ces ſituations, lorſque nous avons parlé de la ſenſibilité.

Incertitude des Jugemens qu'on porte lorſqu'on eſt malade.

Nous établirons ſeulement ici une regle générale pour ne pas porter de faux jugemens, ſoit ſenſibles, ſoit réfléchis. Elle émane des principes déja établis. C'eſt de ne porter aucun jugement lorſqu'on eſt malade; parce qu'alors les ſens ſont comme engourdis ou altérés par le vice des humeurs qui eſt la cauſe de la maladie. L'ame toute occupée de la douleur qu'elle reſſent, fait peu d'attention à des impreſſions plus légeres que lui occaſion-

neroit le mouvement des objets extérieurs. Inattentive à ſes propres opérations, elle ſeroit encore moins en état de prononcer aucun jugement réfléchi bien ſolide (*d*). Auſſi la ſageſſe des Légiſlateurs a-t-elle pourvû que dans les cas où la force de la maladie doit opprimer la raiſon, les jugemens fuſſent regardés comme incertains & de nulle autorité. Mais ſans avoir égard ici à ces affections qui dérangent toute l'intégrité des fonctions qui s'exécutent dans le cerveau, ne faiſons attention qu'à ces maladies qui ne paroiſſent que troubler l'économie animale ſans rien offenſer de ce qui appartient aux opérations de l'ame.

Dans toutes les affections du corps humain les ſolides ou les fluides ſont attaqués ſéparément ou tous les deux enſemble. Parmi les vices des ſolides choiſiſſons-en un des plus ordinaires; le ſpaſme par exemple. Le cœur trop irritable, ou trop irrité darde le ſang avec violence, le battement du pouls eſt vif, ſerré, dur, le genre nerveux ſera tendu & ébranlé à chaque pulſation des artéres. Sans léſion apparente dans les fonctions animales, l'eſprit ſera inattentif, l'imagination vague, les idées ſeront jointes enſemble lorſqu'elles devroient être ſéparées. Si le raiſonnement eſt altéré, quel fondement peut-on faire ſur le jugement? A l'égard des fluides, ils peuvent pécher de trois manieres; ſavoir par la quantité, par la qualité & par le mouvement. Or le ſuc nerveux ſe prenant ſur la maſſe totale des humeurs, il péchera auſſi de ces trois manieres. Nous avons déja examiné ces vices, & nous avons fait voir comment ils préjudicioient à la liberté des opérations de l'entendement. Si un ſeul de ces vices eſt capable de produire de grands dérangemens, combien à plus forte raiſon lorſqu'ils ſeront réunis? Que ſera-ce lorſque les maladies des ſolides & des fluides ſeront enſemble combinées? Ce n'eſt donc pas par un ſimple ſcrupule, ou par trop de timidité que nous engageons les hommes à ne porter aucuns jugemens lorſqu'ils ſont malades, & que nous les invitons à attendre le parfait rétabliſſement de leur ſanté pour travailler à ces Ouvrages qui partent plutôt de l'effort du jugement que de la fécondité de l'imagination.

Liv. 3. ch. 3.

Manque de Jugement réfléchi.

II. Quoiqu'on ait des ſens exquis & délicats, un grand nombre d'idées vives & frappantes, un certain raiſonnement, on peut cependant manquer de jugement réfléchi, parce que l'ame toujours agitée par de nouveaux mouvemens, n'a pas le tems de ſe recueillir en elle-même & de faire une attention ſérieuſe à toutes ſes idées.

Perſonnes qui y ſont ſujettes.

Ce vice eſt fréquent parmi les jeunes gens. On les voit la plupart avoir des ſens vifs & exquis, une imagination forte & échauffée, raiſonnant ſur bien des choſes, mais manquant de jugement. Tantôt frappés de cette idée, tantôt affectés de celle-là, ils flottent dans un doute qui ne ſe terminera que quand la vivacité de l'impreſſion ſera un peu rallentie & leur permettra de choiſir. Ici les traits d'une image détruit les traces de l'autre, là la nouveauté, peut-être la biſarrerie du ſentiment entraîne; d'où il ſuit

(*d*) *Corpus enim quod corrumpitur aggravat animam, & terrena inhabitatio deprimit ſenſum multa cogitantem.* Sapient. cap. 9. ℣. 15.

néceſſairement une inconſtance réelle dans la façon de penſer, une contradiction perpétuelle des ſentimens avec la conduite, quelquefois un pyrrhoniſme déclaré. On ne peut pas dire que dans ces états il ſe trouve cette déciſion certaine ſur le rapport des idées que nous avons aſſuré être néceſſaire pour former le jugement.

Les flegmatiques ſont trop froids, les mélancoliques ſont trop raſſis pour être ſujets à cet inconvénient. Les bilieux ſont quelquefois taxés de ce déſordre : mais il n'eſt pas de tempéramens qui l'emportent de ce côté-là ſur les ſanguins. Nous avons vû malades quelques-uns de ces jeunes étourdis ; qu'on nous paſſe le terme, le vulgaire les appelleroit écervelés. La fiévre inflammatoire qui les tourmentoit, faiſoit des progrès très-rapides : en un mot, tels qu'elle les doit faire dans une complexion chaude & ſanguine ; l'inſomnie, les agitations, le délire ne ceſſoient qu'avec la fiévre. Après les précautions néceſſaires & les remedes uſités, le danger s'évanouiſſoit & le calme ſuccédoit à l'orage. Pendant les premiers tems de la convaleſcence, même après le rétabliſſement parfait de la ſanté, on les trouvoit plus poſés, plus paiſibles & plus modérés. La raiſon avoit repris ſes droits & les ſens ne l'enchaînoient plus en vainqueurs. Ce n'étoit point à la foibleſſe des organes qu'on pouvoit imputer cette tranquillité Phyſique ; ils avoient déja ſuffiſamment de forces pour obéir aux paſſions. Ce n'étoit pas non plus à la diſette des eſprits cauſée par les évacuations, qu'on pouvoit l'attribuer, la réparation étoit ſuffiſante, mais ne s'étendoit pas au-delà des bornes qu'on ne peut paſſer ſans craindre d'être le jouet des paſſions, ou de manquer de l'opération la plus eſſentielle de l'entendement.

Remédes contre cette cauſe.

Sur une pareille induction nous nous croyons aſſez autoriſés à pouvoir conſeiller ici aux perſonnes qui manquent ſouvent de cette réflexion néceſſaire pour porter certains jugemens, tous les remedes propres à diminuer le volume du ſang & capables d'en tempérer l'ardeur. La ſaignée, les purgations rafraîchiſſantes, les acides, les relâchans rempliront la premiere indication. Les bains, les boiſſons aigrelettes, les ſels nitreux, les alimens doux, émolliens, laxatifs, froids, acides, tendent au but que propoſe la ſeconde indication. C'eſt à l'homme prudent & au Médecin ſage à en décider, & non pas aux perſonnes attaquées du vice que nous reprenons ici.

Manque de Jugement mixte.

III. On doit manquer de cette eſpéce de jugement que nous appellons *mixte*, lorſqu'on eſt privé en même tems & de connoiſſances ſenſibles & de connoiſſances réfléchies. C'eſt alors ce qu'on nomme ignorance, qu'il faut vaincre par tous les moyens que nous avons déja propoſé, par l'application aux leçons des Maîtres qui doivent nous inſtruire, & par l'exécution des préceptes qu'ils nous donnent.

Des Goûts.

C'eſt ici le lieu de parler des goûts. Nous avons dit qu'ils appartenoient au jugement & à chacun des ſens. Celui-là nous donne du goût pour la muſique, l'éloquence, la poëſie & la danſe ; celui-là nous donne le goût pour la peinture, la ſculpture & l'architecture. Si ces gouts ſont

©BIUM

naturels, ils ſont preſque toujours ſûrs, & valent mieux que tous les préceptes des maîtres & les regles de l'art. Ils guident le plus ſouvent dans le cours de la vie, ils inſpirent le choix que l'on fait d'un état dans lequel il eſt impoſſible de réuſſir ſans le goût, ils ſont propres aux individus, & caractériſent les talens & le génie. Ce ſont donc les ſens qu'il faut attaquer lorſqu'on veut corriger les goûts puiſque ce ſont eux qui les donnent & les fomentent, de maniere que les goûts ne peuvent être exquis & délicats ſi les ſens eux-mêmes ne ſont exquis & délicats.

Il eſt un goût artificiel, c'eſt celui qu'on acquiert par la vue des ouvrages d'autrui, par l'étude des belles productions. C'eſt lui qui doit diriger le goût naturel, le rapprocher ſans ceſſe de la belle nature pour l'empêcher d'être biſarre & ſingulier, pour lui aſſurer le ſuffrage de tous les hommes & de tous les ſiécles, de ſorte qu'il ne paſſe pas pour le goût d'un ſeul homme, d'un ſeul jour, ou d'un ſeul ſiécle. C'eſt ce goût artificiel qui diſtingue l'homme inſtruit de celui qui ne l'eſt pas; quoique cependant beaucoup de Savans manquent de ce goût, & ſe livrent plus aux recherches, à l'érudition, à l'utile, qu'à la politeſſe, aux graces & à l'agréable.

ARTICLE II.

DES VICES DU JUGEMENT.

Cauſes de la fauſſeté des Jugemens.

IL ſe trouve ici pluſieurs vices qui tombent plutôt ſur les jugemens ſoit réfléchis ſoit mixtes, que ſur les jugemens ſenſibles. Ces vices ſe réduiſent à deux principaux; la fauſſeté & l'inconſtance dans les jugemens qu'on porte.

I. La fauſſeté des jugemens eſt ſouvent la fille de la crédulité & des préjugés, de l'opinion & de l'entêtement, des paſſions & du vice favori. Il n'y a que l'inattention qui, ſans aucune voie feinte ou détournée, ſoit capable de nous empêcher de porter un bon jugement. Nous ne parlerons pas ici des autres cauſes, qui ſont plutôt du reſſort de la Morale que de la Phyſique, & nous chercherons ſeulement à remédier à cette inattention, qui eſt ſouvent la mere des faux jugemens. Cette inattention peut partir de trois cauſes. 1°. Inattention produite par les ſens; nous l'avons appellée diſtraction, & nous en avons parlé lorſque nous avons examiné les ſenſations. 2°. Inattention qui procede d'une occupation antécédente. 3°. Inattention qui vient de la précipitation. Nous allons parler de ces deux dernieres eſpeces d'inattentions en rendant nos remarques ſenſibles par les exemples.

Liv. 3. part. 1. ch. 1. art. 3.

Inattention qui vient de l'application antécédente.

Une application antécédente & ſérieuſe ſur une matiere quelconque peut nous faire mal juger d'un autre ſujet par inadvertance: parce que les nerfs mus ſelon une détermination ne ſe prêtent pas aiſément à une nouvelle, & nous empêchent par conſéquent de ſaiſir les choſes ſous le point de vûe qu'on les avoit placé. Une perſonne ſort de ſon cabinet après avoir lû quelque fait hiſtorique dont elle aura été vivement

frappée. Elle entre enſuite dans une compagnie où l'on diſſerte ſur quelque point de Phyſique ou de Morale. Cette perſonne, encore occupée du trait d'hiſtoire qu'elle vient de lire, ne fait pas attention à tous les moyens qu'on apporte pour éclaircir le ſujet dont il eſt queſtion, elle ne compare pas toutes les idées néceſſaires, & pourra par conſéquent mal juger du fait mis en délibération.

Maniere dont on peut ſe garantir de ces Jugemens défectueux.

On voit bien ici que c'eſt le mauvais raiſonnement qui a entraîné ce jugement défectueux. Le remede que nous croyons le plus convenable à ce défaut eſt fort ſimple. C'eſt de prendre quelques momens de repos ſans fixer ſon eſprit ſur aucune matiere. Alors le calme reviendra dans tous les organes, on prêtera toute l'attention néceſſaire à ſes idées, & l'on évitera les mauvais jugemens qu'on peut prononcer par mégarde.

Les perſonnes qui paſſent ſubitement d'une matiere à une autre toute oppoſée, ſont ſujettes à cet inconvénient. Un homme qui quitte une compagnie remplie des choſes dont on y a parlé, qui paſſe dans l'inſtant de la joie ou de la triſteſſe à l'étude, qui accablé de laſſitude veut décider de quelque matiere de controverſe, riſque ſouvent de tomber dans l'erreur. C'eſt toujours la même cauſe; le même reméde préviendra les effets dangereux qu'elle peut produire.

Précipitation. Remedes contre cette cauſe des faux Jugemens.

Le trop grand empreſſement à prononcer ſon ſentiment, la vivacité, l'étourderie, l'inconſidération font ſouvent avancer bien de faux jugemens. Le ſecret le plus ſûr pour obvier à cet inconvénient, c'eſt de réfléchir pendant quelque tems ſur les moindres actions mêmes que l'on entreprend. Les commencemens ſeront ſans doute difficultueux, mais l'exécution deviendra facile lorſqu'elle ſera paſſée en habitude. Le ſang & ſes eſprits, forcés de prendre un cours reglé & moderé, obéiront à la réflexion, & l'on ne ſera plus emporté dans tous les écarts où jette la précipitation.

Perſonnes qui ſont ſujettes à ces faux Jugemens.

Les perſonnes promptes, actives, d'un naturel vif & bouillant, ſe laiſſent ſouvent emporter par les ſaillies & le caprice de leur imagination, & portent quelquefois des jugemens peu réfléchis. Il ſeroit à propos dans ce cas de moderer la courſe trop rapide du ſang, L'hygiene & la therapeutique nous offrent pluſieurs moyens pour atteindre à ce but. Quand nous parlons ici d'arrêter la fougue du ſang, ce n'eſt pas un vain conſeil que nous donnons, il eſt ſuffiſamment autoriſé par la raiſon, comme nous l'avons fait voir dans l'article précédent. Conſiderez que dans la vieilleſſe la circulation eſt plus lente que dans la jeuneſſe. Auſſi voyez-vous les têtes blanchies par les années, & courbées ſous le poids de l'expérience, pleines d'un ſain jugement. Par la même raiſon, dans ces tempéramens doux & tranquilles l'imagination eſt peu brillante, mais le jugement eſt exact. La comparaiſon des idées eſt juſte: or lorſque deux prémiſſes ſont bien poſées, l'eſprit eſt néceſſité à bien conclure.

Cauſes de l'inconſtance des Jugemens.

II. L'inconſtance dans les jugemens peut venir ou de certaines diſpoſitions corporelles, ou de certaines affections de l'ame qui empêchent l'effet de la réflexion.

©BIUM

Toutes les diſpoſitions des corps affectent tellement l'eſprit, qu'il eſt fort difficile de ne pas s'en appercevoir lorſqu'on y fait la moindre attention. Nos corps paſſant ſucceſſivement d'âge en âge, éprouvent divers changemens. Après trente ans révolus ils ſembleroient ne plus appartenir au même individu que l'on a vû dans les bras de ſa nourrice, ſi notre propre conſcience & l'expérience journaliere ne nous atteſtoient cette vérité. Il en eſt de même de notre eſprit. A peine à quinze ans voudrions-nous avouer les jugemens de notre enfance; à peine à vingt-cinq ans voudrions-nons reconnoître les jugemens de notre plus tendre jeuneſſe. Nos corps ont-ils pris tout leur accroiſſement, & paroiſſent-ils à l'abri de ces grandes révolutions qui renverſent l'état actuel de l'ame pour la faire paſſer dans des conditions pires ou meilleures? Alors les jugemens ſont plus ſtables & plus ſolides. C'eſt ici où ſe montre dans toute ſon étendue le conſeil du premier Poëte Lyrique des Romains, qui nous avertit de conſerver nos ouvrages pendant neuf années avant de les mettre au grand jour. Ce conſeil eſt encore plus néceſſaire pour la jeuneſſe que pour l'âge viril, & regarde plus les Ouvrages du jugement que ceux de l'imagination.

Nous avons déja dit comment on pouvoit réſiſter au pouvoir tyrannique de l'âge, & comment on pouvoit fixer ou échanger la nature de ſon tempérament. C'eſt-là ſans doute le ſeul reméde qu'on peut appliquer à l'inconſtance des jugemens qui viennent des diſpoſitions corporelles dont nous venons de parler.

Quoique dans l'âge viril le jugement paroiſſe être ſur ſon point le plus fixe, il peut arriver cependant par des cauſes naturelles, que l'on change de ſentiment ſans que la réflexion ou de nouvelles idées acceſſoires y ayent aucune part. En effet par mille cauſes fortuites qui agiſſent ſur les corps, par des vibrations trop fortes, quelques fibres peuvent s'allonger & acquerir par-là un mouvement égal ou inégal à celui des fibres déja ébranlées. De-là l'inconſtance du rapport des mouvemens que doivent avoir ces fibres; de-là on niera d'une choſe ce qu'on auroit dû en affirmer; de-là l'inconſtance du jugement dans un âge où on pouvoit s'attendre à une certaine fermeté & une certaine ſolidité dans le jugement. Ce changement ne doit être que ſucceſſif dans l'état naturel: s'il étoit ſubit, on ne ſeroit pas éloigné de la folie. Il n'y a que les ſeules cauſes qui produiſent la folie ou d'autres maladies auſſi graves, qui puiſſent occaſionner tout-à-coup un pareil dérangement. Ainſi nous ne devons pas parler ici de cet état qui ſort des limites de ce Traité.

Les vices qui appartiennent à la réflexion & qui ſont capables de faire porter de mauvais jugemens, ſont encore en plus grand nombre que les vices de nos organes. Ici la prévention nous rend ſourds aux preuves démonſtratives qu'employe la raiſon, & nous fait avaler à longs traits le poiſon que préparent les flateurs, les fourbes & les calomniateurs. Là l'envie & la jalouſie ne nous laiſſent voir qu'au travers d'un voile épais qui répand une nuit ſombre ſur les objets les plus

éclatans. La beauté, les talens, les bonnes actions, le mérite, la vertu ſont les objets antipathiques qui bleſſent le plus notre vûe. Pour ne pas nous jetter dans de trop longues diſcuſſions nous diſons ici en un mot, qu'il n'y a pas de défaut que reprenne la Morale, qui ne puiſſe nous faire porter de faux jugemens, & dèslors nous rendre inconſtans dans nos ſentimens lorſque la raiſon & la vérité diſſipent par leur lumiere les ténébres qui enveloppoient les puiſſances de notre ame. Heureuſe inconſtance que celle qui fait paſſer du mal au bien, du vice à la vertu, des paſſions au bonheur. Heureuſe inconſtance & digne de plus grands éloges, que la conſtance la plus inébranlable & la fermeté la plus Stoïque. Nous n'en diſons pas de même de celle qui de la vérité fait paſſer au menſonge, de la ſaine raiſon aux illuſions de la préoccupation, de la droiture de l'ame aux vices les plus contagieux & les plus incurables. Cette inconſtance eſt un monſtre, que les hommes nés pour la ſociété, ne devroient point connoître : mais hélas ! on ne la voit que trop paroître tous les jours ſur le théâtre du monde.

CHAPITRE V.

DE LA MÉMOIRE.

QUINTILIEN appelle la Mémoire le tréſor de l'Eloquence (*a*). C'eſt l'ouie des ſourds, dit *Plutarque*, & la vûe des aveugles (*b*). C'eſt la ſource des ſciences, & ſi les Poëtes ont feint que *Mnémoſine* étoit la mere des Muſes, c'étoit pour nous faire entendre qu'il n'y a rien qui contribue davantage à l'invention & à la conſervation des Belles-Lettres, que la mémoire (*c*). C'eſt elle qui eſt la dépoſitaire des richeſſes de l'imagination, & il y a même des perſonnes en qui elle tient lieu d'eſprit. Avoir de la mémoire, c'eſt poſſéder l'eſprit d'autrui, & pour peu que l'on ait un certain fond, l'on eſt toujours très-riche avec elle. La mémoire étant décorée d'auſſi beaux titres, nous ne ſommes plus ſurpris que l'on ait dit que le Marchand de mémoire avoit fait fortune, tandis que le Marchand d'eſprit n'avoit pas étrenné. C'eſt pourquoi nous eſperons que ſi l'on héſitoit de mettre en pratique les conſeils que nous avons donné pour corriger ou perfectionner les opérations de l'entendement, l'on ſera au moins tenté d'eſſayer la méthode que nous allons propoſer pour rectifier ou augmenter la mémoire. Ce ſera une douce ſatisfaction pour nous de voir nos intentions remplies, au moins dans un point. Nous ne prétendons pas cependant donner ici de ces mémoires auſſi heu-

Eloge de la Mémoire.

(*a*) *Neque immeritò* Memoria *theſaurus eloquentiæ dicitur.* Inſtit. Orat. lib. XI. cap. 2.

(*b*) Traité des oracles qui ont ceſſé.

(*c*) *Id.* Traité de la maniere d'élever les enfans.

©BIUM

reuſes que celles qui ont illuſtré quelques grands hommes. On peut ſe contenter d'un riche talent ſans déſirer des prodiges. On eſt peut-être plus heureux dans l'abondance, que lorſqu'on a du ſuperflu. Contentons-nous d'admirer *Cyrus* (*d*), *Themiſtocle* (*e*), *Mithridate* (*f*), *Lucullus* (*g*), *Hortenſius* (*h*), *Seneque* (*i*), *Cyneas* (*k*), & pluſieurs autres qui ont eû une mémoire ſi prodigieuſe qu'à peine oſet-on croire les fidèles témoins qui ont rapporté de pareils faits. *Jean Pic*, Comte de la Mirandole, ſuivant le témoignage de *Jean-François Pic*, ſon neveu, récitoit les mots contenus dans deux pages entieres, ou dans leur ordre naturel, ou dans un ordre rétrograde, n'en ayant entendu la lecture que trois fois. Un jeune homme de l'Iſle de Corſe répétoit trente-ſix mille noms dans l'ordre qu'il les avoit entendu prononcer une ſeule fois. *Muret* (*l*) aſſure qu'il en a été témoin lui-même ſans le pouvoir comprendre. On rapporte de M. *Paſcal*, dont le grand eſprit tenoit du prodige, que juſqu'à ce que le déclin de ſa ſanté eut affoibli ſa mémoire, il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait, lû, ou penſé depuis l'âge de raiſon (*m*). On dit la même choſe du Pape *Clement* V (*n*), & de *Thomas Dempſter*, qui dans le dernier ſiécle a fait des commentaires ſur *Claudien* & ſur *Corippus*. On l'appelloit une grande bibliothéque parlante (*o*).

Mémoire heureuſe de quelques grands hommes.

Nous diviſerons avec le reſte des Philoſophes, la mémoire en naturelle & en artificielle, & nous en ferons la matiere de ce Chapitre. Nous ne parlerons ni de la perte de mémoire qui arrive dans la léthargie, l'apoplexie & quelques autres maladies du cerveau; ni de ce dérangement de mémoire que l'on remarque ſouvent dans les phrénétiques & dans les maniaques. Ces accidens appartiennent à la Pathologie. Nous ne dirons rien non plus du défaut total de mémoire: car il ne peut provenir que du manque d'imagination & de raiſonnement; on ne peut pas ſe reſſouvenir des idées qui n'ont jamais été excitées: or dans le cas propoſé les nerfs ne ſont pas capables de recevoir une ſuffiſante quantité de mouvement par les impreſſions qui doivent exciter les idées & produire le raiſonnement, donc il ne peut y avoir de mémoire. L'expérience nous fait voir tous les jours que les perſonnes qui ont le moins d'eſprit ſont celles qui ont le moins de mémoire (*p*). Ainſi le moyen de remédier à ce dé-

Mémoire naturelle & artificielle, ſujet du préſent chapitre.

(*d*) *Ex* Thucydid. *lib.* 1. Plin. *lib.* 7. *cap.* 24. Valer. *lib.* 8. *cap.* 7. Gell. *lib.* 17. *cap.* 17. Xenophon *in Cyropædiâ*, & Quintil. *lib. XI. cap.* 2.

(*e*) Plato 1. *Polit.* Plutarch. *in* Themiſt. & *Apoph.*

(*f*) Mithridates *Rex Ponti oriundus à ſeptem Perſis, magnâ vi animi & corporis, ut ſex juges equos regeret, duorum & vigenti gentium ore loqueretur.* Aurel. Victor *de Viris illuſtr.*

(*g*) Plutarchus *in Lucull.* 3. Florus, *lib.* 5.

(*h*) Cicero, *Acad. Quæſt. lib.* 4. & *Tuſculan. queſt. lib* 1. non quæro quantâ memoriâ *Simonides* fuiſſe dicatur, quantâ *Theodectes*, quantâ is qui à Pyrrho Legatus ad Senatum eſt miſſus, *Cyneas*, quantâ nuper *Carneades*, quantâ qui modo fuit ſeptius metrodorus, quantâ noſter *Hortenſius.*

(*i*) Plinius, *lib.* 7. *cap.* 24. Seneca, *Controv. lib.* 1. Jonſton, *Thaumat. claſſ.* 10. *cap.* 9.

(*k*) Seneca, *Controv. lib.* 1. *cap.* 24.

(*l*) *Variarum lect. lib.* 1. *cap.* 1. *de quorumdam admirabili memoriâ.*

(*m*) *Locke*, liv. 2. chap. 2. Vie de *Paſcal*, pag. 37.

(*n*) S. Evremont.

(*o*) *Mentis acumine ſatis valuit, ſed memoriæ tenacitate longè plurimum, adeò ut multoties diceret, ignorare ſe quid ſit oblivio. Nihil adeò abditum in antiquis monumentis cujus non meminiſſet, ita ut* Franciſcus cupius, *vir in litteris omni comparatione major* Dempſterum *magnam bibliothecam loquentem compellare conſueverit.* Mirœus *de ſcrip. ſæc.* XVI. *pag.* 147.

(*p*) *Non omittemus quod quotidianis experimentis deprehenditur, minimè fidelem eſſe paulò tardioribus ingeniis memoriam.* Quintilianus, *lib. XI. cap.* 2.

faut

faut total de mémoire, c'eſt de remédier au manque d'imagination & de raiſonnement. Nous avons expoſé ci-devant les remédes qui attaquent directement l'une & l'autre cauſe.

ARTICLE I.

De la Mémoire naturelle.

Il y a deux défauts à corriger dans la mémoire naturelle : la lenteur & l'infidélité.

Paragraphe premier.

De la lenteur de la Mémoire.

Causes de la lenteur de la Mémoire.

La lenteur de la mémoire provient ou du relâchement des fibres, ou de leur trop grande rigidité & du peu d'action du liquide qui doit les mouvoir. De-là vient que ce vice eſt ordinaire aux vieillards, aux perſonnes d'une complexion trop ſéche & à celles qui ſont d'un tempérament pituiteux. Nous nous répeterions inutilement ſi nous détaillions ici les ſecours que nous avons indiqué déja pour éloigner de pareils défauts : nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit, ſoit en parlant de la ſenſibilité, ſoit en parlant de l'imagination.

Livre 3. ſect. 1. ch. 1. art. 1. & 2. Ibid. ch. 2. art. 1.

Sentiment des Anciens ſur les défauts de la Mémoire.

Nous ajouterons cependant ce que penſoient les Anciens à ce ſujet. Ils attribuoient les défauts de la mémoire ſoit à l'humidité & au froid, ſoit à la ſéchereſſe & à la chaleur. En rapprochant ce que nous avons dit, on verra que nous ſommes d'accord avec eux. L'humidité produit le relâchement des fibres; la lenteur avec laquelle ſe meuvent les fluides, occaſionne le froid; la chaleur & la ſéchereſſe ſont cauſes de la rigidité des fibres.

Signes auſquels on peut connoître la cauſe phyſique du défaut de la Mémoire.

Quant aux ſignes auſquels on peut reconnoître de quelle ſource provient le défaut de mémoire, ils ont eu ſoin de nous les indiquer (*q*). Les perſonnes dont le défaut de mémoire eſt produit par l'humidité, ont une grande pente au ſommeil, mouchent beaucoup & ont la bouche inondée de ſalive. On reconnoîtra aux ſignes contraires les perſonnes dont la ſéchereſſe du tempérament eſt le principe du défaut de leur mémoire. Elles dorment peu, crachent peu, & mouchent peu; elles ont les yeux enfoncés & ſont ſujettes à devenir chauves. Si c'eſt le froid qui domine, le viſage eſt pâle, les yeux ſont languiſſans, les veines ſont ſi petites qu'à peine peut-on les appercevoir, il y a peu de chaleur à la tête & beaucoup de facilité pour s'endormir. Au contraire ſi c'eſt la chaleur qui ſurpaſſe toutes les autres qualités, le viſage eſt rouge & brûlant, les yeux ſont vifs & ſe fixent peu, les vaiſſeaux ſont apparens, les cheveux forts & friſés, & le ſommeil de courte durée. On jugera que deux de ces cauſes ſont jointes enſemble, comme il arrive ſouvent, par la grandeur & la pro-

(*q*) *Vid.* Guillelmum Gratarolum *de memoriâ reparandâ, augendâ, conſervandâque.* Cap. 2.

portion des ſimptômes. Nous ne faiſons qu'indiquer en paſſant les ſignes les plus ſenſibles : nous nous ſommes ſuffiſamment étendus ſur cette matiere lorſque nous avons parlé des tempéramens.

Livre 2. ch. 4. art. 2.

Il faut donc remédier au défaut de mémoire ſelon la différence des cauſes : mais deux de ces cauſes étant ordinairement jointes enſemble, la ſéchereſſe avec la chaleur, l'humidité avec le froid, & les remedes d'ailleurs qui conviennent à l'une convenant auſſi à l'autre, il eſt inutile de les ſéparer & d'indiquer une méthode particuliere pour chacune, ayant ſoin cependant de proportionner les remédes à l'énergie de la cauſe & à la force du mal.

Séchereſſe, chaleur, humidité, froid à combattre comme cauſes du défaut de Mémoire.

C'eſt pourquoi nous approuvons la doctrine des anciens Médecins qui dans le défaut de mémoire provenant ou du trop grand froid, ou de la trop grande abondance de ſéroſité, ordonnoient les purgations, les exercices, les frictions, les fomentations, les gargariſmes & les fumigations. Ils conſeilloient encore d'habiter des logemens élevés & bien éclairés, d'éviter de demeurer auprès des rivieres & des étangs. Ils recommandoient les fleurs & les feuilles de romarin, l'origan, la méliſſe, l'hyſope, le thim, la ſarriette & toutes les autres plantes aromatiques mêmes étrangeres, comme le gingembre, la canelle, le géroflc, la muſcade, le macis, l'encens, la myrrhe, &c. Ils en compoſoient des poudres, des opiats, des bols, des huiles, &c. Pour en uſer plus facilement dans l'occaſion. On trouvera dans le Traité de *Gratarole* un grand nombre de ces compoſitions (*r*), dans quelques-unes deſquelles on appercevra encore quelques préjugés des Anciens : mais toute perſonne éclairée ſçaura bien s'en garantir. On conſultera auſſi le Traité des Médicamens d'*Antoine Fumanelle*, Médecin de Vérone (*s*), auquel cet Auteur renvoye comme contenant pluſieurs préparations propres à attaquer les vices dont nous faiſons ici mention.

Remédes contre le défaut de Mémoire qui provient du trop grand froid ou de la trop grande humidité.

Ettmuller nous dit que lorſqu'il étoit jeune & qu'il avoit de la peine à retenir les leçons de ſes Maîtres, il avaloit trois ou quatre cubebes, ce qui lui donnoit une merveilleuſe facilité pour apprendre & pour retenir. Il attribue la même propriété aux grains de Cardamome (*t*). Les cubebes ſont de petits grains ſphériques qu'on nous apporte de l'Iſle de Java. Il reſſemblent aſſez au poivre, mais ils ſont moins âcres. Ils fortifient l'eſtomac, en diviſent les glaires & font cracher beaucoup. Les grains de Cardamome ou de Paradis ont la même vertu. Ainſi ces médicamens doivent convenir dans des tempéramens froids & pituiteux, & aux vices de la mémoire, qui réſultent d'une pareille conſtitution.

Lorſque le défaut de mémoire étoit produit par la trop grande chaleur ou la trop grande ſéchereſſe. Alors ils avoient recours au jus de citron, au nénuphar, à la bourache, à la bugloſe, à la pariétaire, aux amandes douces & autres remédes qu'ils prenoient dans les claſſes des tempérans, des acides, des nitreux & des rafraîchiſſans. Ajoutons à ces médi-

Remédes contre le défaut de Mémoire provenant de la trop grande chaleur & ſéchereſſe.

(*r*) *Loco jam cit. & cap. 5.*
(*s*) *De compoſitione Medicamentorum, cap. 16.*
(*t*) *Colleg. pract. de memoriæ læſione*, pag. 853.

camens qui ne peuvent que procurer de bons effets lorſqu'ils ſont ſagement adminiſtrés, ajoutons, dis-je, les bains, la boiſſon plus abondante de l'eau ſimple, & l'uſage du lait ſur lequel il faut toujours conſulter le Médecin auparavant.

Mémoire affoiblie par les grandes maladies, & régime à obſerver.

A la ſuite d'une grande maladie la mémoire a pû être affoiblie par les grandes évacuations qu'on a été contraint de faire. On trouve des exemples de la mémoire conſidérablement affoiblie par la ſaignée ſeule (*u*). Alors il ne faut employer d'autre remede que le régime de vivre reſtaurant. La mémoire répare ſes forces à meſure que le corps répare les ſiennes. De bons bouillons, de bons conſommés, des viandes de facile digeſtion, de bon vin vieux, les promenades, le ſommeil un peu plus prolongé, la gaité feront aiſément paſſer de la convaleſcence à une ſanté parfaite.

PARAGRAPHE II.

DE L'INFIDÉLITÉ DE LA MÉMOIRE.

Ce que c'eſt que la Mémoire infidelle.

Liv. 1. part. 1. chap. 5.

LA mémoire infidéle ſuppoſe une impreſſion faite. Cette impreſſion peut avoir été faite facilement & s'effacer de même, ou bien elle a pû être produite difficilement & être anéantie avec facilité. C'eſt pourquoi en donnant les différences de la mémoire, nous avons dit qu'elle pouvoit être prompte & infidéle, lente & infidéle. L'obſervation ne nous contredit pas : car il eſt ordinaire de voir les perſonnes qui apprennent fort facilement, oublier de même, ce qui eſt très-commun parmi les enfans. On voit auſſi les perſonnes d'un âge avancé retenir difficilement ce qu'elles apprennent, & oublier facilement.

Mémoire prompte & infidéle.

Pourquoi la mémoire qui eſt ſi prompte eſt-elle ſujette à être infidéle ? Nous penſons que la promptitude de la mémoire dépend de la délicateſſe & de la vibratilité des fibres. L'impreſſion faite par une fibre délicate eſt très-vive, mais elle n'eſt que momentanée, & n'eſt pas auſſi durable que celle qui auroit été procurée par une fibre plus groſſiere qui exige plus de force pour être remuée, mais qui conſerve plus long-tems le mouvement reçu. Ajoutez encore la vibratilité, qui empêche que les oſcillations ſoient toujours les mêmes en nombre, mille cauſes différentes pouvant occaſionner des mouvemens différens. Ce qui explique cette facilité à recevoir l'impreſſion, & en même tems cette facilité à la perdre.

Maniere de remédier à ce défaut.

Le régime de vivre plus nourriſſant & plus incraſſant, joint à un exercice plus grand que de coutume, doit remédier à ces cauſes. Peut-être que la boiſſon la plus convenable dans ce cas ſeroit l'eau pure. Elle remplit exactement l'une & l'autre indication. *Cyrus* dont nous avons loué la prodigieuſe mémoire, diſoit que le meilleur mets étoit celui qu'aſſaiſonnoit la faim ; & le meilleur breuvage celui que l'on puiſoit dans le courant d'un fleuve (*x*).

(*u*) Th. Bartholin. *Act. Hafnienſia vol.* V. *pag.* 169.
(*x*) Xenophon *de Inſtit. Cyri hiſtor. lib.* 4. *Is verò* (Cyrus) *famem dixerat obſonium, & potum, eum qui de præterfluente amne hauriretur.*

©BIUM

Mémoire lente & infidelle.

L'infidélité de la mémoire peut être auſſi compagne de la lenteur. Des fibres difficiles à mouvoir ne répetent guéres leurs mouvemens ; principalement lorſque le liquide qui doit les ébranler, manque d'activité. Ceci eſt ſur-tout remarquable dans les perſonnes d'un âge avancé. *Théodore de Beze* oublioit les choſes récentes & ſe ſouvenoit des anciennes (*y*). Le P. *Porée*, Jéſuite & célebre Profeſſeur de Rhétorique, dont le ſouvenir ſera toujours cher tant que la probité & la pureté des mœurs ſeront de quelque prix dans le monde, avouoit qu'il ſe reſſouvenoit mieux de ce qu'il avoit appris de mémoire pendant ſa jeuneſſe, que de ce qu'à l'âge de ſoixante-ſix ans il avoit appris deux jours avant avec grande peine.

Maniere de remédier à ce défaut.

Ce vice ſera très-difficile à déraciner par rapport aux contrindications auſquelles il faut avoir égard ſi l'on veut obtenir une cure radicale. Les alimens humectans, les boiſſons adouciſſantes, les bains, l'air tempéré, le ſommeil plus long remédieront à la rigidité des fibres : mais auſſi par ces moyens le fluide animal perd de ſon activité. Il ne faut donc pas tellement compter ſur ces moyens, qu'on néglige de fournir au ſang une quinteſſence ſpiritueuſe. Le vin pris ſobrement, la décoction de caffé, les infuſions théiformes des plantes amères & aromatiques miſes en uſage avec prudence, rempliront cette indication ſans nuire à la premiere.

Au reſte, ſi quelqu'un a ſuivi exactement les conſeils que nous avons déja donné, il trouvera en lui toutes les diſpoſitions propres à avoir une heureuſe mémoire : tant il eſt vrai que toutes les opérations de notre ame dépendent les unes des autres, & ce qui nous fait entrevoir que ſi nous ne touchons pas à la vérité, nous avons au moins la vraiſemblance.

PARAGRAPHE III.

MOYENS D'AVOIR UNE MÉMOIRE PROMPTE ET HEUREUSE.

APRÈS avoir remédié aux défauts de la mémoire, nous allons dire actuellement plus en détail ce qu'il faut faire pour avoir une mémoire prompte & heureuſe.

Comme c'eſt une qualité moyenne entre la ſéchereſſe & l'humidité, entre le froid & la chaleur qui conſtitue cet état dans lequel nous pouvons avoir une heureuſe mémoire, nous devons donc employer les moyens qui tendent à nous procurer cet état exactement proportionné.

Qualité de l'air qu'on doit reſpirer pour cet effet.

1°. Il faut habiter dans un endroit où l'air ſoit pur & ſerain. *Laurent Phryſius* qui nous a laiſſé un Traité ſur la mémoire, prétend (*z*) que cette demeure doit être expoſée aux vents du Midi & de l'Oueſt ; qu'autant qu'il ſera poſſible l'air y ſoit chaud & ſec ; & que ſi la nature refuſe cet avantage, il faut l'aider par l'art ; ce que l'on obtiendra en brûlant du bois

(*y*) Thuanus, *lib.* 134.

(*z*) *Artis memorativæ naturalis & artificialis certa facilis, & verax traditio experientiâ.* Laurentii Phriſii *Med. Doct. in*-8°. 1523.

de chêne ou du bois de genievre, en jettant ſur des charbons ardens du labdanum, du ſtirax, du bois d'aloës, de la muſcade, des gérofles, de la canelle, &c; ou en allumant des bougies aromatiques telles qu'on peut s'en ſervir dans les tems de peſte.

Qualité des alimens qu'on doit prendre ou éviter pour cet effet.

2°. Les alimens doivent être de facile digeſtion. Les viandes les plus préférables ſont celles de poulets, de chapons, des petits oiſeaux, des jeunes lievres, &c; les œufs ſont très-recommandables. Mais il faut éviter les légumes, les porreaux, l'ail, les oignons, les poiſſons, toutes les fritures & généralement tout ce qui demande une grande quantité de beurre pour être mangé. Il faut ſurtout éviter la crapule & les excès; rien de plus contraire à la ſanté de l'ame & du corps; un corps trop engraiſſé, dit *Porphyre* (*a*), » fait déchoir l'ame de ſon bonheur, augmente ce qui » eſt terreſtre en elle, lui fait perdre ſon immortalité & la rend preſque » corporelle «. Ne vaut-il pas mieux imiter la ſobriété de *Platon*, d'*Apollonius de Tyane* (*b*), de *Caton* le Cenſeur (*c*), de *Seneque* & de mille autres Philoſophes, qui, de peur d'obſcurcir la lumiere de leur entendement, obſervoient les regles les plus ſéveres de la tempérance.

Qualité de la boiſſon dont on doit uſer ou ſe priver pour cet effet.

3°. La boiſſon la plus convenable eſt le vin mêlé avec l'eau. Les liqueurs ſont trop dangereuſes pour n'en pas fuir l'uſage. Rien n'abrutit l'homme comme l'ivrognerie. L'Empereur *Claude*, au rapport de *Suetone*, avoit tellement perdu la mémoire par ſes débauches, qu'il oublioit ce qu'il venoit de commander & qu'il ignoroit à qui il parloit.

De l'Exercice.

4°. L'oiſiveté, dit *S. Jérôme*, eſt la rouille de l'eſprit, & la mere de tous les vices. Elle engourdit tellement les ſens, dit *Horace* (*d*), qu'on oublie toutes choſes, comme ſi l'on avoit bû des eaux du fleuve Lethé. *Nicolas Chappus*, qui nous a laiſſé un petit Traité ſur l'Eſprit (*e*), compare la volupté à un lac empeſté, d'où ſortent quatre ſources également funeſtes à la mémoire, ſavoir, la crapule, l'impureté, le ſommeil & la pareſſe, qu'il compare au Cocyte, au Phlégéton, au Lethé & à l'Acheron. Tout ceci tend à prouver que l'homme eſt né pour le travail & que l'oiſiveté énerve le corps & l'eſprit. Un exercice moderé du corps auſſi bien qu'une pratique habituelle des fonctions animales ſont donc des moyens ſûrs pour fortifier la mémoire, & en augmenter le tréſor. Voyez ce que nous avons déja dit à l'égard du repos que l'on doit prendre.

Livre 2. chap. 7. art. 3.

De la continence.

5°. Rien de plus propre à affoiblir la mémoire que l'incontinence.

(*a*) *In libro de Antiquorum abſtinentiâ.*

(*b*) *Apollonius de Tyane*, qui vivoit ſous le regne de *Domitien*, nous fournit un exemple remarquable de ſobriété. Ce ſavant homme avoit obtenu de la nature pluſieurs dons excellens. Il ſçut ſi bien les perfectionner par la converſation, la lecture, les reflexions, qu'il paſſoit pour prédire l'avenir. C'eſt à cette occaſion qu'il fut accuſé devant l'Empereur d'avoir commerce avec le diable. La réponſe qu'il fit pour ſe juſtifier, fut qu'il avoit toujours vécu d'alimens legers, pris en petite quantité & ſans les rendre dangereux par la variété. Cette maniere de vivre, ajouta-t-il, a produit une telle perſpicuité dans mes idées, que je vois comme dans une glace les choſes paſſées & les futures. *Voyez* Philoſtrate *in vitâ Apollonii.*

(*c*) Plutarchus *in Catone majore* init.

(*d*) *Mollis inertia cur tantam diffuderit oblivionem ſenſibus.*

Pocula Lethæos ut ſi ducentia ſomnos
arente fauce traxerim ? In Epodo.

(*e*) Nicolai Chappuſii *de Mente & Memoriâ libellus cap. X.*

On en trouvera mille exemples dans les annales de la Médecine (*f*). Elle éteint le feu le plus pur de nos ames, elle ruine nos corps & avance notre vieilleſſe ; la continence au contraire donne toute ſorte d'avantages à l'eſprit. On doit penſer la même choſe des autres paſſions ; telles que les inquiétudes, le chagrin, la triſteſſe, l'avarice, qui, pouſſées juſqu'à un certain degré, étouffent ce principe d'activité qui fait ſentir & penſer nos ames.

De la veille & du ſommeil.

6°. *Guillaume le Lievre* regarde le ſommeil comme le premier obſtacle à la mémoire (*g*). Ce n'eſt pas ſans raiſon : car pendant ce tems le cerveau s'affaiſſe, & les fibres perdent leur reſſort. Il faut éviter avec ſoin les narcotiques. *Riviere* rapporte l'hiſtoire d'un homme qui devint fou (*w*) par l'uſage ſeul de l'eau de coquelico. *Willis* cite un autre exemple d'une perſonne qui perdit entierement la mémoire par l'uſage de l'opium (*h*). Vous trouverez dans *Sennert* des exemples de perte de mémoire par l'application extérieure des narcotiques (*i*). Il faut donc non-ſeulement éviter les ſomniferes, mais encore les travaux exceſſifs & la trop grande réplétion d'alimens : toutes ces choſes augmentent la pente que nous avons au ſommeil, & doivent nuire par conſéquent à la mémoire. Par la raiſon des contraires la veille doit fournir quelques avantages à la mémoire. Lorſque *Ariſtote* compoſoit, il tenoit dans ſa main une boule d'airain. S'il venoit à s'endormir cette boule d'airain tomboit dans un baſſin de même métal & le réveilloit.

PARAGRAPHE IV.

DE QUELQUES REMEDES REGARDÉS COMME SPÉCIFIQUES POUR DONNER DE LA MÉMOIRE.

Remedes réputés ſpécifiques.

NOUS avons vû combien la pratique des anciens Médecins pour remédier aux vices de la mémoire étoit conforme à la ſaine raiſon ; mais il ſemble que les hommes ne puiſſent pas toujours marcher dans le droit chemin de la vérité, très-ſouvent ils s'en écartent. Nos peres attribuoient une vertu particuliere à la méliſſe, au creſſon, à la ſclarée, pour fortifier la mémoire. Cette vertu ſpécifique n'eſt que rélative aux diſpoſitions des corps, & c'eſt pure charlatannerie que de conſeiller un même reméde pour des cas qui peuvent varier à l'infini. On doit dire la même choſe de la graiſſe d'ours, des cerveaux de poules, de perdrix & des autres oiſeaux qui volent avec une grande vîteſſe. Dans un ſiécle auſſi éclairé que le nôtre, on ſent bien qu'elle eſtime on peut faire

La meliſſe, le creſſon, la ſclarée.

La graiſſe d'ours, les cerveaux des oiſeaux qui

(*f*) Vid. Schenckium *in obſervat.* Ettmullerum *tom.* 2. *part.* 1. *Collegii Practici pag.* 852. Salmuth. *Cent.* 1. *Obſerv.* 61.

(*g*) *Ars memorativa* Guillelmi Leporei. *Lib.* 4. & 5. *in*-8°. 1523

(*w*) Lazari Riverii *Obſervat. Med. obſ.* 41. *communic. à* D. Petro Pachequo.

(*h*) *Pharm. ration. part.* 1. *pag.* 306.

(*i*) *Prax. lib.* 1. *pag.* 241, 242, & 296.

de ces remédes que le caprice a inventé & qu'une aveugle prévention a mis en uſage.

volent avec une grande rapidité.

Il y avoit en Béotie deux fontaines ſingulieres, l'une donnoit de la mémoire, l'autre ôtoit le ſouvenir. Ce fait ſeroit difficile à vérifier.

Fontaines ſingulieres.

Par les compoſitions Pharmaceutiques que nos peres nous ont laiſſé, on s'apperçoit aiſément qu'ils attribuoient de grandes qualités aux pierres précieuſes : l'agathe, diſoient-ils, donne de l'eſprit & rend éloquent (*k*). Aujourd'hui que l'on a examiné toutes choſes avec un peu plus d'attention, le prix de ces pierres eſt bien diminué dans l'uſage de la Médecine. La curioſité, ou la vanité en fait à préſent toute la valeur.

Les pierres précieuſes.

Si l'on mettoit des feuilles de laurier ſur la peau de la tête, à l'endroit où l'on raſe la couronne des Prêtres, ou ſi l'on ſe couchoit ſur le côté gauche, ayant la tête baſſe, ils ſoutenoient que la mémoire en étoit très-fortifiée (*l*). Nous croyons que l'expérience feroit bientôt ceſſer la confiance qu'on auroit dans de pareilles recettes.

Les feuilles de laurier.

Quelques uns ont conſeillé de ſe faire raſer la tête, d'autres de ſe faire couper la barbe (*m*). Nous ne voyons pas la raiſon de pareilles ordonnances, & de quel but partent ces indications. Si de pareils moyens réuſſiſſoient, il faut les placer à côté de l'hiſtoire de la grande mémoire du Cardinal *Du Perron*, qui fut attribuée à l'envie que ſa mere étant groſſe de lui, avoit eu d'une Bibliothéque (*n*).

Autres remedes ridicules.

Les Anciens prétendoient encore que les corps odoriférans étoient d'un grand ſecours pour fortifier la mémoire. Ils conſeilloient de flairer ſouvent le bois d'aloës, les œillets, le ſuccin oriental, les roſes, le chevrefeuille, l'ambre-gris, le muſc, &c. Mais par les mêmes raiſons qu'ils condamnoient les narcotiques comme nuiſibles à la mémoire, ils devoient auſſi ſe méfier des odeurs aromatiques qui ſont très-ſouvent ſomniferes.

Tous les corps odoriférans.

Nous pourrions encore expoſer ici pluſieurs formules que l'on trouve dans les Ecrits des anciens Philoſophes & des anciens Médecins : mais outre que ce ne ſeroit que relever des erreurs & faire tomber dans le diſcrédit des Ouvrages qui ont été l'aurore des Sciences ; il nous ſuffiſoit de faire voir que la prévention étouffe les meilleurs principes, & que la façon la plus ſage & la plus ſûre pour guérir, eſt de bien ſaiſir les indications & de les remplir.

(*k*) Agrippa *Philoſ. occult. lib.* 1. *cap.* 15.
(*l*) *Ex adſcriptis* Alberto.
(*m*) Levinus Lemnius, *lib.* 2. *cap.* 4.
(*n*) Traité de l'opinion, liv. 4. chap. 8. des Naturalités.

ARTICLE II.

De la Mémoire artificielle.

Définition de la Mémoire artificielle, & ſon inventeur.

La mémoire artificielle eſt une induction qui réveille en nous les idées que nous avons déja eû. On croit que ce fut *Simonide* (*o*) qui fut l'inventeur de cette eſpece de mémoire. Les Auteurs ne ſont pas d'accord ſur les circonſtances. Les uns diſent que les vers qu'il récitoit, étoient à la gloire d'*Agatharcus* ou de *Léocrate*, les autres prétendent qu'ils avoient été faits en l'honneur de *Glaucus* ou de *Scopa*. *Apollodorus*, *Eratoſthene*, *Euphorion* & *Euriphyle* le Lariſſéen, diſent que la maiſon d'où il ſortoit étoit à Pharſale, ville de Theſſalie, & il ſemble que *Simonide* lui-même le donne à entendre. Mais *Ciceron* qui a ſuivi *Callimachus* à ce qu'il paroît, dit que c'étoit à Crannone, ville auſſi de Theſſalie.

Maniere dont elle fut trouvée.

Quoiqu'il en ſoit, voici le fait en mettant à peu près d'accord tous ces différens ſentimens, & en ſuivant les autorités les plus reſpectables. *Scopa* noble Theſſalien & homme riche, voulant donner un grand repas, avoit prié *Simonide* de faire ſon éloge & lui promit de payer gracieuſement ſes vers. Le jour de l'Aſſemblée arrivé, le Poëte ſe mit à table avec les autres convives. Au milieu du repas *Scopa* ennuyé de ce que *Simonide* n'avoit pas encore débité ſon compliment, lui commanda de le réciter. Le Poëte obéit, & après avoir beaucoup élevé les deux fils de *Tyndare*, il fit tout-à-coup l'éloge de *Scopa*. Le panégyrique fini, les convives applaudirent. Le maître ſeul du logis refuſa ſon approbation, & croyant que *Simonide* devoit le louer ſans s'écarter de ſon ſujet, il ne lui paya que la moitié du prix convenu pour ſa piece de vers, en lui diſant que *Caſtor* & *Pollux* lui payeroient l'autre moitié.

Simonide indigné d'entendre une pareille propoſition, ſe retira (*p*). A peine fut-il dehors, que la maiſon s'écroula ; de ſorte que tous les convives furent écraſés ſous les ruines. Comme ils étoient tellement défigurés qu'on ne pouvoit plus les reconnoître, l'on fut fort embarraſſé lorſqu'il s'agit de les enterrer chacun ſelon leurs dignités. On eut recours à *Simonide* pour avoir quelques éclairciſſemens ; mais il ne put diſtinguer ces malheureux dans un pareil état. Il s'aviſa d'un expédient ; ce fut de ſe rappeller dans quel ordre ils étoient à table. Par ce moyen il les diſtingua tous à meſure qu'on les retiroit de deſſous les débris. Cette idée lui donna lieu de penſer à une mémoire artificielle, & à ceux qui l'ont ſuivi, de ſe ſervir des mêmes moyens dans les cas où leur mémoire ſeroit infidéle.

Avantages

On peut regarder cet artifice comme une eſpece de méchanique qui

(*o*) Poëte natif de Céos, une des Cyclades.

(*p*) *Ciceron*, ſur la fin du 2. Livre *de Orat.* dit que deux jeunes hommes vinrent demander *Simonide* à la porte de la maiſon où il étoit à dîner. Voyez auſſi les fables de *Phedre*, liv. 4. fab. 23.

dirige

dirige la mémoire & la conduit ſûrement à ſa fin. Car de même que lorſque nous entrons dans quelque palais, nous retenons parfaitement la diſtribution & la place de tel ou tel meuble ; de même auſſi ſi nous avons attaché différentes idées à différens objets qui nous environnent, nous nous rappellerons ces idées lorſque nous appercevrons ces objets. Ainſi après avoir bien diſpoſé vos organes ſuivant les principes déja établis, exercez votre mémoire en choiſiſſant différens objets qui la fixent. Attachez par exemple, quelque phraſe d'un diſcours que vous voudrez apprendre, à un tableau qui ſera dans votre chambre. Attachez-en un autre à la cheminée, puis un autre à un fauteuil ; ainſi de ſuite. Recitez ces phraſes les unes après les autres & vous verrez que vous les retiendrez & que vous les reciterez par ordre.

de cette eſpece de Mémoire.

Quintilien donne un autre expédient (*q*) : c'eſt de faire à la marge de ſes cahiers quelque ſigne qui ait rapport avec ce qui eſt contenu dans l'article que l'on veut apprendre. Si l'on parle de guerre, l'on repréſentera une pique, ſi l'on fait la deſcription d'une tempête, l'on mettra une ancre, &c. Auſſitôt que ces repréſentations arbitraires frapperont la vûe, on ſe reſſouviendra facilement de ce que l'on aura à dire. Ces moyens peuvent être d'un grand ſecours pour la mémoire, & ils ſont ſi faciles à employer que nous croyons qu'il eſt inutile d'en recommander l'uſage.

Autre Mémoire artificielle propoſée par *Quintilien*.

Les vers téchniques donnent encore une merveilleuſe facilité pour retenir les noms, les faits & les époques. La meſure où ces choſes ſont enchaſſées, ouvre à l'eſprit un chemin ſûr pour trouver ce qu'il cherchoit. Nous renvoyons ſur cet article au P. *Buffier* qui a excellé dans cet art (*r*).

Vers techniques.

Nous ſerions trop longs s'il falloit détailler ici la pratique particuliere qu'ont enſeigné divers Auteurs, on doit voir ce qu'ils en ont dit eux-mêmes dans leurs ouvrages. Ainſi conſultez *Publicius* (*s*), *Meyſſonnier* (*t*), *Maraſiotus*, *Bruxius*, *Ravellin*, *Jean Paëpp*, *Spagenberg* & pluſieurs autres qui ont donné de ſages conſeils pour faciliter l'exercice de la mémoire.

Quoique l'on employe un ou pluſieurs des moyens indiqués, il eſt néceſſaire d'exercer encore ſouvent ſa mémoire. C'eſt une régle dont on ne ſauroit trop recommander l'exécution. Les plus grands Maîtres (*u*) l'ont regardé comme la voie la plus certaine pour acquérir de la mémoire. En effet plus les fibres ſont mûes, plus elles deviennent vibratiles ; par la même raiſon que plus un inſtrument eſt touché, plus il devient ſonore. C'eſt ſur ce principe qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe rendit compte à ſoi-même tous les ſoirs de ce qui s'eſt paſſé chaque jour. *Ciceron* paroît avoir été dans cette louable habitude. Pour exercer ma mémoire, dit-il (*x*), » je me rappelle tous les ſoirs ce que j'ai dit, ce que j'ai entendu, ce que

Que le plus ſûr moyen eſt de ſouvent exercer ſa Mémoire.

(*q*) *Lib.* XI. *cap.* 3.
(*r*) Pratique artificielle pour apprendre l'hiſtoire univerſelle.
(*s*) Jacobi Publicii *in arte memoriæ.* in-8°. Pariſiis.
(*t*) La clef des Aphoriſmes d'*Hippocrate*, p. 160.
(*u*) Cic. *lib.* 2. *de Oratore* Quintil. *lib. XI. cap.* 2.
(*x*) *Cato major de Senectute. Exercendæ Memoriæ gratiâ quid quoque die dixerim, audierim, egerim commemoro veſperi.*

Médecine de l'esprit - page 313 sur 375

» j'ai fait dans la journée «. Par ce retour ſur ſoi-même, on trouve dans l'occaſion de bonnes proviſions amaſſées ſans peine, & néceſſaires dans le commerce de la vie, ſoit que l'on veuille débiter un Sermon, un Plaidoyer, ou un Ouvrage plus étendu, ſoit que l'on veuille faire une Relation, détailler les faits & garantir les époques.

La mémoire ſe perfectionne donc par l'exercice, & elle peut même ſe perfectionner au point qu'elle devienne aiſée, ſûre & bonne, d'ingrate & infidéle qu'elle étoit. Cet exercice n'eſt que la répétition des mêmes actes. M. *Wolf* le juge ſi néceſſaire, qu'il dit (*y*) qu'inutilement ſe flatteroit-on de pouvoir acquérir les idées des choſes, ſi on néglige de s'exercer à les apprendre, & à les retenir après les avoir appriſes. Et afin de nous faire mieux ſentir les avantages de cet exercice, il rapporte l'exemple d'un certain *Jean Georges De Pelshover* de Konisberg, qui en s'exerçant continuellement à extraire par mémoire les racines des nombres, étoit parvenu à un tel point de perfection que pendant la nuit il vint à bout d'extraire dans ſon lit, ſans lumiere, par la méthode ordinaire, la racine de 57 chiffres, qui eſt elle-même de 27.

M. *Wolf* dit de lui-même qu'au commencement de ſes études de Mathématique, & ſurtout de l'Algébre, il n'avoit réſolu que dans ſon lit, & dans les plus épaiſſes ténébres de la nuit ſes problèmes algébriques; qu'après en avoir achevé la ſolution, il avoit de même compoſé géométriquement d'imagination & de mémoire toutes ſes méthodes, & que quand il étoit venu à vérifier au retour du jour, l'une & l'autre de ces opérations, il les avoit toujours trouvé juſtes: mais que ce n'eſt auſſi que par des exercices continuels qu'il étoit parvenu à ce point là.

Art que demande cet exercice.

On ſent bien que ces exercices demandent un certain art, & le voici: On ne réuſſiroit pas en voulant outrer dès le commencement la mémoire, & exiger d'elle d'entrée de jeu ce qu'il y a de plus difficile; il ſeroit à craindre qu'elle ne ſe refuſât à un travail ſi effrayant. Il faut uſer d'adreſſe & de ménagemens; l'accoutumer d'abord à retenir des choſes faciles & en petite quantité, & ajouter enſuite par degrés à cette quantité. Les accroiſſemens preſqu'inſenſibles font qu'elle apperçoit moins la différence des premieres tâches aux ſuivantes, quoique cette différence devienne par la ſuite fort conſidérable. C'eſt ainſi que lorſqu'on a quelque choſe de longue haleine à apprendre par cœur, le moyen le plus court & le plus aiſé pour y réuſſir n'eſt pas d'embraſſer d'abord l'objet dans toute ſon étendue, mais de le partager par parties, d'apprendre ces parties ſéparément, & de les réunir enſuite par des liaiſons que la mémoire ſaiſit aiſément.

C'eſt par ces deux moyens que l'on parvient à étendre l'imagination & la mémoire, & que l'on accoutume l'une à reproduire en même tems pluſieurs idées, ou à les retenir longtems, & l'autre à les reconnoître.

De l'oubli. Ce qui le produit.

Comme l'oubli eſt oppoſé à la mémoire, il s'enſuit que celle-ci ſe perfectionnant par l'habitude de reproduire les mêmes actes, celui-là doit

(*y*) Pſychologie ou Traité ſur l'ame, par M. *Wolf*. Amſterdam 1745, *in*-12. *pag.* 187. & *ſuiv.*

être occaſionné, ou produit par la négligence à cultiver la même habitude.

En effet ſi, comme nous l'avons déja dit, on n'acquiert la facilité de reproduire une idée qu'en la répétant ſouvent, l'habitude de les reproduire venant à ceſſer, la mémoire doit s'affoiblir, & ſe perdre. Auſſi M. *Wolf* rapporte à ce ſujet deux exemples remarquables, qui prouvent bien que la mémoire ne ſe conſerve que par l'exercice. Le premier eſt de M. *Hudde* & qu'il dit tenir de *Leibnitz*, & le ſecond de *Newton* (ζ).

M. *Hudde* s'étoit fait un grand nom dans la Géométrie par deux lettres qu'il avoit donné ſur la réduction des équations, & ſur les queſtions qu'on appelle *maximis*, *minimis*, c'eſt-à-dire, les plus grandes & les plus petites lignes droites qui ſe terminent aux circonférences des ſections coniques. M. *Leibnitz*, curieux de voir tous les ſavans, paſſa en revenant de France par Amſterdam pour y voir celui-ci, & s'entretenir avec lui ſur la plus ſublime Géométrie; mais il fut bien ſurpris lorſqu'il vit que M. *Hudde* au lieu d'entrer en converſation, lui préſenta ſeulement un manuſcrit qu'il avoit fait autrefois ſur ces matieres, & lui dit tout en ſouriant, que ce livre étoit plus habile que ſon Auteur, lequel avoit oublié toutes les idées d'algébre & de géométrie, depuis qu'il étoit Bourguemeſtre d'Amſterdam.

On croit communément que *Newton* qui a vécu quatre-vingt cinq ans, n'entendoit plus dans un âge ſi avancé ſon grand & ſublime ouvrage des principes de la Philoſophie naturelle. M. *Wolf* ne l'attribue, comme dans le premier exemple, qu'à ce que le Philoſophe Anglois ceſſa de s'appliquer à la Géométrie.

M. l'Abbé *Allaire* qui a analiſé l'ouvrage de *Wolf*, ajoute à ces exemples celui de M. *Malet* de l'Academie Françoiſe, qui après avoir ſu la langue Grecque au point de pouvoir la parler auſſi facilement & auſſi purement que la ſienne, l'avoit tellement oublié depuis qu'il s'étoit entiérement livré aux affaires, que lorſqu'il rencontroit un mot Grec dans un livre, il demeuroit vis-à-vis de ce mot, comme un âne vis-à-vis d'une borne. C'étoit ſa propre expreſſion.

Tous ces exemples prouvent autentiquement que l'exercice eſt néceſſaire pour acquérir de la mémoire, & pour la conſerver. Ils ſerviront encore à expliquer un phénoméne qui paroît d'abord ſingulier, c'eſt que *Menage* qui conſerva juſqu'à la vieilleſſe une excellente mémoire, la recouvra, à ce qu'il dit, après quelque interruption (&). Il eſt vraiſemblable que *Menage* négligea pendant quelque tems de cultiver ſa mémoire, ce qui occaſionna l'éclipſe dont il ſe plaint; qu'enſuite il la remit au travail, ce qui lui donna de nouvelles forces & une nouvelle vigueur.

(ζ) Liv. déja cité, *pag.* 203.
(&) Voyez l'Hymne qu'il adreſſa à la Déeſſe de la Mémoire. *Menag. poemat. lib.* 1. *pag.* 13.

SECONDE PARTIE.

DE LA VOLONTÉ.

La Volonté conſidérée en elle-même ne fournit pas de grandes reſſources à l'eſprit.

LE ſens le plus étendu qu'on puiſſe donner au terme de *Volonté*, eſt celui par lequel on entend une faculté libre de l'ame que l'on peut diriger vers un objet quelconque. Ainſi ſuppoſant qu'un homme jouiſſe naturellement des biens que fournit un entendement facile, ou qu'il les ait acquis par les moyens déja indiqués ; il eſt certain qu'il ſe portera de plus en plus a perfectionner les talens, ou que la nature lui aura accordé d'une main libérale, ou que l'art, vainqueur d'une nature marâtre à ſon égard, lui aura procuré. Tout ce que peut donc nous donner la volonté priſe en elle-même, c'eſt un certain goût pour le travail, & une certaine inclination pour les Sciences. Préſent bien médiocre, il eſt vrai, ſi elle ne nous fourniſſoit d'autres reſſources.

Mais conſidérée comme ſujet des vertus & des paſſions, ſa puiſſance eſt bien plus étendue.

Les vertus & les paſſions, filles reſpectables de cette même volonté, ſe liguent entre elles pour commencer & finir l'ouvrage, & deviennent les inſtrumens de la perfection, du ſolide & de l'élévation de l'eſprit. Eh ! qui pourroit en douter, bien loin d'en être ſurpris ? elles forment le contraſte de la vie ; elles tiennent les rênes du monde, elles ont un empire abſolu ſur tous les cœurs : en un mot, ce ſont des maitreſſes qui affectent tous les hommes d'une telle maniere, qu'ils ne peuvent ſe dégager de leurs loix. Heureux qui poſſede les unes & combat les autres ; c'eſt la voie la plus ſûre où l'homme puiſſe marcher pendant ſa vie.

Ordre qu'on doit garder dans cette II. Partie.

Une puiſſance ſi générale mérite bien d'être examinée un peu plus en détail. Nous avons déja vû quels mouvemens dans nos corps étoient les cauſes occaſionnelles ſoit des vertus, ſoit des paſſions ; il s'agit de voir maintenant comment nous pourrons les faire concourir tant à l'accroiſſement & à la perfection, qu'au ſolide & au brillant de l'eſprit. C'eſt ce que nous allons faire en gardant l'ordre établi dans la ſeconde Partie de notre premier Livre.

CHAPITRE PREMIER.

DES VERTUS.

Le désir de persévérer dans son être, ou d'être heureux est le sein d'où naissent les vertus & les passions, comme nous l'avons déja prouvé. Ce désir n'est pas par lui-même ni vertu, ni passion; il ne change de titre que par la fin qui le dirige. Les vertus & les passions sont donc des sœurs inséparables qui s'entraident & se détruisent mutuellement. La vertu qui combat & qui soumet les passions, ressemble à cet or épuré par les flammes de la fournaise. La passion qui cede aux vertus & leur occasionne une continuelle victoire, ressemble à cet arbre sauvage qu'a greffé un habile Jardinier, il porte ensuite des fruits d'autant meilleurs que la vigueur de son naturel fortifie ses racines & lui fournit une plus grande abondance de sucs. Voilà pourquoi l'Artisan Eternel du bien, incapable de faire le mal, & qui a sagement fait tout ce qu'il a fait, nous a donné des vertus apparentées des vices. C'est à la raison de l'homme à distinguer le bien réel du bien apparent. C'est à elle à lui dicter les moyens qu'il doit employer pour être heureux. Mais peut-il être malheureux ou vicieux avec elle? Si *Neron* l'eut voulu il eut regné comme *Titus*. L'impétuosité qu'on abhorre dans *Catilina* charme dans *Decius*, est divine dans *Curtius*. La même ambition a produit la perte ou le salut, elle fait un vrai citoyen & un traître également.

Liaison des Vertus & des passions, & raison de cette liaison.

Il dépend donc de nous d'être vertueux; c'est-à-dire, qu'il ne tient qu'à nous d'être prudens, justes, tempérans, magnanimes: puisque la prudence, la justice, la tempérance & la force dépendent de mouvemens purement méchaniques. Ces mouvemens purement méchaniques ne sont que des combinaisons des différentes parties de l'entendement. Ici les sensations, l'intelligence & le raisonnement s'associent; là le jugement & la mémoire s'unissent par un aimable accord. De tous ces différens produits naît un total, savoir les vertus. Ainsi l'on pourroit dire d'un homme qui seroit vertueux, qu'il a de l'esprit. Ainsi en rendant l'homme vertueux, c'est le rendre spirituel; mais de quelle maniere le rendre vertueux? C'est ce que nous allons développer en gardant l'ordre que nous avons tenu dans notre premier Livre.

Qu'il est en notre pouvoir d'être vertueux.

Que l'homme vertueux est nécessairement spirituel.

ARTICLE I.

De la Prudence.

Que la Prudence eſt une vertu des plus propres pour former l'entendement.

La Prudence eſt une des vertus les plus propres à former l'entendement, & à lui procurer toutes les qualités eſſentielles à ſa perfection. C'eſt elle qui tient en bride l'imagination, & l'empêche de tomber dans ces écarts, qui font voir plus de vivacité que de raiſonnement. C'eſt elle qui étouffe dès leur naiſſance, ces monſtres que les paſſions enfantent. Satires effrénées & injurieuſes, libelles diffamatoires, réflexions irréligieuſes, livres impurs & licentieux, en un mot tout ce qui tend au vice, ou au déſordre, eſt condamné à ſon tribunal, ou doit fuir le jour & craindre celui qu'il reſpire. C'eſt elle qui preſcrit la fin aux autres vertus morales & qui ſe preſcrit les limites dans leſquelles elle doit ſe renfermer : car ſi elle évite la précipitation, elle craint la lenteur, ſi elle fuit la nouveauté, elle appréhende la prévention. Elle ne marche qu'avec circonſpection & précaution. C'eſt le ſeul moyen de mériter l'eſtime des gens raiſonnables & de s'attirer la confiance même des plus pervers.

Maniere phyſique d'acquérir la Prudence.

Des avantages auſſi réels engageront ſans doute chacun à acquérir ou à conſerver cette premiere vertu morale que nous avons dit dépendre de toutes les opérations de l'entendement. Ainſi tout ce qui peut tendre à corriger ou à perfectionner les opérations de l'entendement, doit conduire auſſi à la prudence; & par la raiſon des contraires, toutes les cauſes qui peuvent vicier ces mêmes opérations doivent nuire à cette vertu. Or nous avons déja détaillé les cauſes qui vicioient l'entendement, nous avons propoſé les remédes propres à les combattre, nous avons fait voir l'état le plus avantageux des corps pour l'exercice des fonctions animales & nous avons indiqué les moyens les plus propres pour entretenir cet état. Pour éviter les redites & la longueur, nous renvoyons à ce que nous avons déja dit. Qu'il nous ſuffiſe ici de propoſer l'exemple de ces heureux vieillards, qui jouiſſant d'une admirable conformation d'organes & du cours libre d'un ſang bien conſtitué, jouiſſent en même tems du privilége de donner des conſeils inventés par la ſageſſe, & dictés par la diſcrétion. Qu'il nous ſuffiſe de faire jetter les yeux ſur ces tempéramens fortunés où l'on trouve dans un âge quoiqu'encore tendre, la prévoyance des têtes blanchies par les années & qu'a dû inſtruire une longue expérience. Enfin qu'il nous ſuffiſe de propoſer pour modele ces perſonnes dans leſquelles ces diſpoſitions excellentes dévoilent les ſecrets de la nature, & leur font découvrir les principes généraux & les raiſons univerſelles des choſes faites ou à faire.

ARTICLE II.

De la Force.

Nous avons dit qu'il n'y avoit pas de vertu qui reçut autant de noms que la Force. Tantôt on l'appelle valeur, courage, magnanimité, conſtance ; tantôt on la nomme intrépidité, héroïſme, grandeur d'ame. Marque évidente de l'eſtime générale qu'elle s'eſt acquiſe de tous les hommes qui deſirent la reconnoître par tout où elle ſe rencontre : car cette vertu ſe manifeſte également dans les grandes comme dans les moindres actions, dans l'adverſité comme dans la proſpérité, dans la paix comme dans la guerre : mais elle fait toujours ſoupçonner dans celui qui agit ou qui ſouffre avec elle un eſprit au-deſſus du vulgaire.

Etendue de la Force & ſes noms divers.

Sa puiſſance ſur l'eſprit.

Celui qui vainquit les Suiſſes à Marignan, qui chaſſa l'Empereur Charles V. de la Provence, & qui perdit une bataille & la liberté devant Pavie, auſſi grand dans l'une que dans l'autre occaſion, *François* I. fut le pere & le reſtaurateur des Lettres en France. Ce Prince invincible qui gagna en perſonne les batailles de Coutras, d'Arques & d'Yvri, qui s'eſt trouvé à mille combats, qui a aſſuré par l'épée ſon droit à la Couronne, *Henri* IV. toujours égal dans l'une & l'autre fortune, plus prompt à pardonner qu'à ſe venger, jouiſſoit d'un génie ſi brillant qu'il en échappoit les éclairs les plus vifs, ſi étendu qu'il embraſſoit tous les reſſorts de la politique, ſi ſolide que les moyens les plus ſages étoient employés dans les cas les plus épineux.

Exemples de *François* I. & de *Henri* IV.

Ce ſeroit ici le lieu de dévoiler la capacité des *Ceſars*, des *Turennes*, des *Condés* & de tant d'autres Héros dont la gloire ne finira qu'avec le monde. Ce ſeroit encore ici le lieu de rappeller dans la mémoire les entrepriſes hardies & ménagées de ces illuſtres Généraux, les ſentimens généreux de ces intrépides Capitaines, la fermeté & la ſcience de ces habiles Miniſtres, dont les noms ſeront reſpectés juſqu'à la fin des ſiécles. Ce ſont autant de faits qui prouvent la puiſſance qu'a ſur les eſprits cette vertu capable de placer un cœur mâle dans un corps féminin.

Au reſte ceux qui revoqueroient en doute la thèſe que nous ſoutenons, s'aſſureront de ſa vérité en conſiderant les paſſions oppoſées à la force. La crainte & la timidité peuvent tellement altérer les eſprits qu'on n'en puiſſe plus reconnoître la trempe.

La crainte & la timidité dépravent l'eſprit.

La force ſuppoſe donc de l'eſprit dans celui qui la poſſede. Ainſi ceux qui voudront acquérir cette vertu, doivent ſonger à ſe procurer une imagination libre, un raiſonnement juſte & un jugement certain. Nous en avons propoſé les moyens dans toute la ſuite de ce troiſieme Livre. De plus, nous avons ajouté précédemment que dans la force l'eſprit s'élevoit, pour ainſi dire, au-deſſus de lui-même, ce qui exigeoit ſans doute une plus grande mobilité dans les fibres & une plus grande viteſſe dans le cours du liquide animal. L'on y parviendra par l'étude, la

Moyens pour ſe diſpoſer à la Force.

Livre 3. *ſect.* 2.

réflexion, le régime de vivre & ſur-tout le changement de climats, qui ſouvent peut métamorphoſer un lâche & un poltron en homme brave & intrépide, comme nous l'avons déja dit. *Livre 2. chap. 3.*

Il ne faut pas entendre ici par la force la ſeule magnanimité & la ſeule valeur. Ce terme eſt beaucoup plus étendu, & renferme encore la conſtance, la patience, la clémence, eſpéces de courages qui conviennent beaucoup mieux aux gens de lettres, que l'audace guerriere. Sans cela nous nous trouverions en contradiction avec bien des faits poſitifs, & ce ſeroit avec raiſon qu'on nous objecteroit qu'*Alcée* (*a*), *Archiloque* (*b*), *Demoſthene* (*c*), *Horace* (*d*) & beaucoup d'autres gens d'un grand génie ont fui devant l'ennemi. Écoutons la-deſſus *Eraſme*, peu s'en faut qu'il ne faſſe paſſer les gens d'eſprit pour des lâches, ſi l'on ne ſavoit d'ailleurs qu'en déracinant un grand nombre de préjugés, ils ont tellement détruit en même tems mille ſujets de crainte, qu'il n'y a que la plus ignorante populace qui les redoute encore. » Lorſque les armées ſont en » ordre de bataille, dit-il (*e*), & que l'air retentit du bruit des trompet- » tes & des tambours, dites-moi, je vous prie, quel ſervice peuvent » rendre alors ces ſages qui épuiſés par l'étude & par la méditation, » jouiſſent à peine d'une vie que leur ſang appauvri rend infirme & » languiſſante ? Ce ſont ces hommes épais & matériels, robuſtes & de » très-peu d'eſprit, ce ſont ces gens là qu'il faut pour le combat. N'étoit-il » pas ſingulier de voir un *Demoſthene* ſous le harnois militaire ? Auſſi ſui- » vit-il le ſage conſeil d'*Archiloque* : dès qu'il apperçut l'ennemi il jetta » ſon bouclier & s'enfuit à toute jambe ; auſſi lâche ſoldat, qu'il étoit » excellent orateur.

» Vous me direz, continue *Eraſme*, la guerre demande une extrême » prudence. Oui, dans les Généraux : encore eſt-ce une prudence parti- » culiere au métier des armes, & qui n'a rien de commun avec la ſageſſe » philoſophique. A cela près les paraſites, les voleurs, les meurtriers, les » laboureurs, les ſtupides, les banqueroutiers & généralement tous ceux » qu'on nomme la lie du genre humain peuvent s'immortaliſer par la » valeur ; ce qui ne convient nullement aux hommes attachés jour & » nuit à la contemplation «.

(*a*) Herodot. *lib.* 5. *art.* 25. & Strab. *liv.* 13. *pag.* 412.

(*b*) Ælianus *variar. hiſt. lib.* 10. *cap.* 13. & *ſchol.* Ariſtophan. *in comed. de pace circà finem.*

(*c*) *Plutarque* dans la vie de *Demoſthenes.*

(*d*) Voyez l'Ode 5. du Liv. 2. où il dit poſitivement de lui-même :

Tecum Philippos, & celerem fugam
Senſi, relictâ non benè parmulâ....
Sed me per hoſtes mercurius celer
Denſo paventem ſuſtulit aere.

Et dans ſes Epitres, *lib.* 2. *epiſt.* 2. il ajoute :

Civilis que rudem belli tulit æſtus in arma.

(*e*) Eloge de la folie, traduction de M. *Gueudeville*, pag. 58.

ARTICLE

ARTICLE III.

De la Justice.

La Juſtice prenant ſon origine de l'heureux aſſemblage d'un raiſonnement juſte & d'un jugement ſûr, il eſt auſſi aiſé de conclure que d'obvier aux cauſes qui peuvent affoiblir ou dépraver le raiſonnement & le jugement, c'eſt remédier aux cauſes qui bleſſeroient l'intégrité de la juſtice, & que d'entretenir dans un état ſain ces deux opérations de l'entendement, c'eſt employer les moyens néceſſaires pour conſerver cette troiſiéme vertu morale, qui regle toutes les autres vertus. Comme l'on trouvera dans la ſuite de cet Ouvrage la Phyſiologie, l'Hygiene & la Thérapeutique des fonctions animales, on trouvera en même tems les moyens de reſtituer & de conſerver la juſtice.

Moyens pour ſe diſpoſer à la Juſtice.

Conſiderant la juſtice ſous ce point de vûe, l'on s'apperçoit facilement que l'ame qui la poſſede en doit retirer de grands avantages : mais ſi on la regarde encore comme un ſoleil entouré d'un grand nombre de vertus auſquelles elle communique ſon éclat, ſes influences paroîtront d'autant plus avantageuſes, & ſon effet d'autant plus certain. La vérité, la religion, la piété ſont des enfans ſortis de ſon ſein, qu'elle chérit & qu'elle protégera juſqu'à la fin des ſiécles. L'amitié, la confraternité, la libéralité ſont pour elle des ſœurs qui font reconnoître ſa légitimité. La reconnoiſſance, fidéle compagne de la juſtice, prend ſa ſource dans la conſcience de l'homme & n'eſt peut-être elle-même que la juſtice. Les Athéniens n'avoient point de loix contre les ingrats, parce que diſoient-ils, s'ils ne ſont pas condannés par des loix expreſſes, ils ſont aſſez condannés par la nature (*f*) ; & *Seneque* penſoit que c'étoit anéantir la reconnoiſſance que de la fonder ſur la crainte des loix (*g*).

Avantages que procure la Juſtice à l'Eſprit, & vertus compagnes de la Juſtice.

Nous ſerions trop longs s'il falloit faire ici l'énumération de toutes les parties acceſſoires de la juſtice, & l'anatomie de ces mêmes parties. On voit aſſez que celui qui poſſede cette vertu, jouit d'une raiſon épurée & d'un bons ſens à l'épreuve, puiſqu'il faut comparer tant de moyens, peſer tant de motifs, diſcuter tant de jugemens pour parvenir à cette certitude qu'exige la juſtice. Au reſte, quand cette vertu auroit moins de pouvoir ſur l'eſprit qu'elle réforme eſſentiellement, elle n'en devroit pas moins avoir d'attraits pour les hommes : elle ſeule eſt capable de regler leur conduite. Eh ! qu'y a-t-il de plus important ?

Que celui qui eſt juſte eſt vraiment ſpirituel & raiſonnable.

(*f*) *Non damus leges, ſatis natura condemnat* Xenophon. *Cyrop. lib.* 1.

(*g*) *De Beneficiis*, lib. 3. cap. 6 & 7.

ARTICLE IV.

De la Tempérance.

Deux choſes à conſiderer dans la Tempérance.

L'EMPIRE avec lequel on gouverne ſes appétits, exige de l'homme ſage deux devoirs eſſentiels. Le premier, de ſatisfaire ſa faim & ſa ſoif avec modération. Le ſecond, de contenter l'appétit vénérien avec beaucoup de retenue. Devoirs dont la pratique eſt auſſi avantageuſe pour l'ame que pour le corps.

Par la ſobrieté l'on s'exempte des maladies & l'on ſe diſpoſe à avoir de l'eſprit.

I. Celui qui eſt ſobre évite un grand nombre de maladies, puiſque l'expérience journaliere apprend qu'il n'y a peut-être pas une ſeule maladie dont le foyer ne puiſſe être dans l'eſtomac. De plus, il obtient les avantages qu'on doit retirer des bonnes digeſtions. La quantité & la qualité des ſucs nourriciers ſe trouvant proportionnées aux parties qu'ils doivent nourrir, il eſt certain que tous les reſſorts néceſſaires à ſa conſervation jouiront de toute la ſoupleſſe & de toute l'élaſticité propres à leurs mouvemens. Tandis que d'un autre côté les liqueurs ſans mélange & ſans altération couleront avec facilité dans leurs canaux, ſe ſépareront ſans trouble dans leurs vaiſſeaux ſécrétoires, & donneront la liberté & la vie aux inſtrumens qui compoſent la machine humaine. Il eſt vraiſemblable qu'avec de pareilles diſpoſitions dans un corps, l'ame doit jouir des plus grandes prérogatives poſſibles. Ce qui prouve évidemment ce que peut la ſobriété ſur l'inſtrument par le moyen duquel s'exécutent les fonctions de l'entendement & de la volonté, & ſur la ſubſtance inétendue, inviſible, & indiviſible par laquelle nous concevons & nous voulons.

Nous n'avons pas d'autre regle à propoſer pour devenir ſobre, que celle d'écouter la voix de la nature qui eſt ennemie de tout excès. Nous avons indiqué dans notre premier Livre les ſignes auſquels on pouvoit reconnoître que la faim & la ſoif étoient éteintes, & les riſques que l'on couroit ſi l'on paſſoit au-delà de ce terme qu'on appelle *Suffiſance*, c'eſt pourquoi nous ne nous répéterons pas ici.

Néceſſité de la continence pour conſerver les forces du corps & de l'eſprit.

II. La continence eſt tellement utile pour la conſervation du corps, que celui qui ſatisfait avec excès l'appétit vénérien, tombe dans la phthiſie, le maraſme, la conſomption & pluſieurs autres maladies qui naiſſent de l'épuiſement. L'ame dans ce corps énervé & ſans vigueur, devient triſte & moins agile, ne reſſent plus ce beau feu qui l'animoit, & eſt retenue par un poids accablant qui l'entraîne vers l'apathie & l'indolence. Si nous comparons un Eunuque avec un homme qui jouit de toutes les prérogatives de ſon ſexe; quelle différence? l'un mol & efféminé, ne s'occupe que de bagatelles, l'autre hardi & entreprenant, tend aux plus grandes choſes; l'un délicat & pacifique, n'eſt propre qu'à filer des jours tranquilles & délicieux; l'autre robuſte & intrépide, eſt fait à la fatigue d'une vie turbulente & agitée. L'un annonce par ſa voix aiguë & argentine qu'il n'eſt qu'un enfant, l'autre fait entendre par ſa voix mâle &

grave qu'il eſt homme, c'eſt-à-dire, capable des plus grandes choſes. Cette comparaiſon ſuffit ſeule pour faire connoître le prix d'une liqueur qui opere de ſi grands changemens, & qu'on ne doit perdre que quand la nature pourroit être la victime de ſa fécondité.

Favori des neuf Sœurs qui chéris ta ſanté,
Fuis la tendre Venus qu'on adore à Cythere :
Rarement à la voix de la raiſon ſevére
S'éveille un cœur qu'endort la molle volupté.
Jamais dans les boſquets du Pinde ne s'amuſe
La lubrique Venus avec la chaſte Muſe ;
Et la ſage Pallas qui préſide aux beaux Arts,
A toujours conſervé ſon cœur dans l'innocence :
Tant il eſt vrai qu'il faut vivre avec continence
Pour ſuivre d'Apollon les nobles Etendards (*h*).

Deux ſortes de Moyens pour vivre dans la continence.

Les moyens qu'on peut employer pour obſerver les loix que preſcrit la continence, ſont de deux eſpéces ; les uns Phyſiques, les autres Moraux.

Moyens Phyſiques.

Les moyens Phyſiques ſont de maintenir les ſenſations dans un tel état, que la raiſon ne perde rien de ſon empire, ou qu'elle ſe puiſſe retirer victorieuſe du combat ſi elle a quelques obſtacles à ſurmonter. Il faut pour cela éviter toutes les liqueurs trop reſtaurantes, ſpiritueuſes, irritantes ; les mets trop ſalés, poivrés, épicés ; en un mot tout ce qui occaſionneroit ſoit par ſa qualité, ſoit par ſa quantité, une certaine acrimonie dans le ſang, qui provoqueroit au-delà des forces aux plaiſirs amoureux. Il eſt très-vraiſemblable que la liqueur ſéminale eſt de la nature du liquide animal, ſi ce n'eſt le liquide animal lui-même ; puiſqu'il n'eſt pas poſſible que le corps humain perde cette liqueur en ſi petite quantité & ſoit ſi ſenſiblement altéré, ſans donner lieu de croire que l'eſprit ſéminal eſt ſans doute ce feu inné qui vivifie matériellement l'économie animale (*i*).

Moyens Moraux.

Les moyens Moraux ſont de fermer ces livres où ſont crayonnées la molleſſe & la débauche ; de ne pas ouvrir les yeux ſur ces objets laſcifs, qui flattant notre cupidité, empoiſonnent la ſource de la vie ; d'éviter ces penſées, ces ſpectacles, ces converſations, ces compagnies badines où ſous des images riantes la pudeur ſe trouve immolée, de s'occuper d'objets ſérieux qui ramenent toujours l'attention ſur des choſes peu capables d'émouvoir les ſens. Mais ces conſeils, quoique très-ſages, nous éloignent du but de cet Ouvrage ; pourſuivons.

(*h*) *At tu cui ſtudii flores, fructuſque petuntur,*
Si poſſis Venerem ſpernere ſanus eris :
Namque nec Aonidum Venus improba ludit in hortis,
Nec turpes flammas Muſa pudica probat.
Ipſa gubernatrix ſtudiorum caſta Minerva eſt,
Artibus ingenuis eſt inimica Venus.
Ab Eobano Heſſo *lib. de tuendâ valetudine.*
Nulla magis mentis vires induſtria firmat,
Quam Venerem & cœci ſtimulos avertere amoris.
Virgilius *Georg. lib.* 3.

(*i*) Voyez les *Mémoires ſur différens ſujets de Médecine.* Mem. 1 & 2, chez Ganeau 1760.

Médecine de l'esprit - page 323 sur 375

©BIUM

CHAPITRE II.

DES PASSIONS.

Passions ſont eſſentielles à l'homme. Uſage qu'on en doit faire.

LES Paſſions ne ſont ni bonnes ni mauvaiſes par elles-mêmes, puiſqu'elles ne renferment en elles ni l'idée du bien ni l'idée du mal. Ce ſont des inſtrumens de la Providence & des moyens du bien général pour tendre à une fin glorieuſe. Ce ſont autant d'élémens qui compoſent l'homme & qu'on ne peut détruire ſans anéantir ſon être. Auſſi l'homme ſage ne prétend pas les anéantir; ce ſeroit ſe flater de l'impoſſible. Il s'en rend le maître & non pas l'eſclave, il ſe contente de les ralentir & de les gouverner par ſa raiſon, & cherche ſeulement à leur ôter le moyen de nuire en devenant trop violentes. C'eſt moins un pouvoir deſpotique qu'un gouvernement attentif & circonſpect, par lequel il empêche ces paſſions de devenir des vices, & les force d'être des vertus.

Traité des paſſions par *Luiſinus*, Médecin.

Luiſinus nous a donné un excellent Traité ſur cette matiere (*a*). Ce ſavant Médecin qui comprenoit fort bien que pour regler les mouvemens précipités de l'ame, les ſages conſeils de la morale ne ſuffiſoient pas ſeuls, découvre les moyens les plus convenables que la Médecine puiſſe employer pour calmer la colére, adoucir les chagrins, prévenir la crainte & étouffer la jalouſie. Mais ce n'eſt pas là le but que nous nous ſommes propoſés dans notre travail: notre intention eſt de faire ſervir les paſſions à la perfection de l'eſprit, de l'élever par elles au grand, au ſublime, au pathétique. Sans paſſions en effet, il n'y a plus de graces ni de variété dans le diſcours, il n'y a plus d'élévation ni de maniere de plaire, il n'y a plus de brillant ni cette onction qui perſuade avant qu'on ait réfléchi (*b*). » Que ſi *Cecilius* s'eſt imaginé, dit *Longin* (*c*), » que le pathétique en général ne contribuoit pas au ſublime, & qu'il » étoit par conſéquent inutile d'en parler, il s'eſt trompé lourdement: » car j'oſe dire qu'il n'y a rien qui releve peut-être davantage un diſcours, » qu'un beau mouvement & une paſſion pouſſée à propos. C'eſt une » eſpéce d'entouſiaſme & de fureur noble qui anime l'oraiſon & qui » lui donne un feu & une vigueur toute divine «. Si vous voulez que je pleure, dit *Horace*, commencez vous-même à pleurer (*d*). C'eſt ce précepte que *Quintilien* nous répete ſous d'autres termes: » Soyons tou-

Avantages que l'Eſprit peut retirer des paſſions.

Autorité de *Longin*, d'*Horace* & de *Quintilien*.

(*a*) *De componendis animi affectibus per moralem Philoſophiam & medendi artem tractatus, Autore* Aloyſio Luiſino *Utinenſi Medico.*

(*b*) La nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage
Chaque Paſſion parle un différent langage . . .
Que dans tous vos diſcours la Paſſion émue,
Aille chercher le cœur, l'échauffe & le remue . . .
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.
Boileau, Art. Poëtique, chant. 3.

(*c*) Traité du Sublime, Chap. 6.

(*d*) *Si vis me flere, dolendum eſt primùm ipſi tibi.* *De Arte Poëticâ.*

©BIUM

» chés nous-mêmes, dit-il (*e*), avant de chercher à toucher les autres «; en un mot, c'eſt une vérité reconnue dans tous les tems, que ſans paſſion il n'y auroit plus d'éloquence, ou du moins qu'il n'y auroit qu'une éloquence froide, monotone & languiſſante. La raiſon n'inſpire pas communément aux hommes autant d'activité que les paſſions. Elles ſont à l'homme ce que les vents ſont au navire. Si les voiles n'en ſont enflés, il ne fait pas route & n'arrive pas au port pour lequel il étoit deſtiné. De-là vient que les Grecs, les Latins & tous les Rhétoriciens de différentes nations nous ont laiſſé d'excellens Traités ſur les diverſes affections de l'ame, ſoit pour les placer à propos, ſoit pour parler le langage qui leur convient.

Sans les paſſions on ne peut ni plaire ni toucher.

C'eſt donc avec raiſon que nous concluons ici que les Paſſions ſont néceſſaires pour plaire & pour toucher, & qu'elles ſont de véritables moyens qui conduiſent ſûrement à l'eſprit & au génie en dépit quelquefois de la nature (*f*). C'eſt à ce titre qu'elles ont droit d'entrer dans le plan de notre Ouvrage, & c'eſt ſous ce point de vue que nous allons conſidérer celles qui enchaînent toutes les autres & qui forment les plus beaux traits du tableau de la vie humaine.

ARTICLE I.

De l'Amour.

De l'Amour propre légitime. Ses propriétés.

CETTE affection qui nous lie avec tous les êtres, ſuppoſe une certaine complaiſance avec nous-mêmes, qui nous engage à perſévérer dans notre exiſtence commune avec ces mêmes êtres. Cette complaiſance avec nous-mêmes, nous l'appellons amour propre. C'eſt le plus fort & le plus indélébile de tous les déſirs. Viennent enſuite ces affections qui nous uniſſent avec tous les êtres, & qui nous ſerrent encore plus ou moins étroitement avec eux. Tels ſont ces mouvemens qui attachent un pere à ſon fils, un époux à une épouſe, & qui ſont auſſi vifs que l'amitié ou l'humanité, & moins forts que la ſympathie. Toutes les nuances de ces déſirs nous méneroient trop loin, s'il falloit les examiner ſéparément. Nous ne parlerons ici que de l'amour propre, & de cet amour qui prend ſa ſource dans les attraits de l'un & l'autre ſexe, nous l'avons nommé amour ſocial.

(*e*) *Afficiamur antequam afficere conamur.* Lib.

(*f*) *Si natura negat, facit indignatio verſum.* Juvenal. *Sat.* 1. *v.* 65.

TITRE PREMIER.

DE L'AMOUR PROPRE.

L'AMOUR propre pouſſé trop loin, eſt le plus vil de tous les flateurs; c'eſt un fils de l'orgueil qui nous rend fades & inſipides. Il y a peu d'avantage de ſe plaire à ſoi-même, quand on ne plaît pas aux autres. L'amour propre dont nous parlons ici & que nous déſirerions dans chacun des hommes, eſt cette noble émulation qui fait tendre aux grandes choſes; cette émulation qui, une fois évanouie, nous feroit peut-être voir un *Alexandre* ſans courage, un *Ptolomée* ſans ſavoir, un *Scipion* ſans continence, & tant d'autres héros ſans la vertu fondamentale qui étoit la ſource de leurs plus belles actions; en un mot, cette émulation qui donne naiſſance à la gloire & à l'ambition reſtraintes dans de juſtes bornes. Gloire & ambition, quel plus beau motif pour entrer dans les ſciences? Quels chefs plus courageux pour leur avancement? Quels Docteurs plus infatigables pour tendre à leur perfection?

L'Amour propre conſideré comme auteur de la gloire, diſpoſe aux Sciences.

Cette gloire qui a paru à quelques Philoſophes une chimere, un fantôme, une ombre, une fumée ſéduiſant les regards des ſpectateurs, eſt moins vaine qu'ils ne penſent. C'eſt un feu allumé dans nos ames, qui par ſon mouvement direct éclaire & échauffe les autres, & qui par ſon mouvement réfléchi retourne à ſon premier principe & lui ſert de nourriture. La gloire a donc autant beſoin de nous-mêmes que d'autrui; ſans cela il n'y auroit rien qui nous l'appropriat; c'eſt une image qui paroît dans un miroir; elle dépend autant de la préſence de l'objet que du miroir même. Mais pour parler ſans allégorie c'eſt un déſir qui tend à nous rendre plus parfaits, afin de mériter une plus haute eſtime dans l'idée d'autrui. Nous ſoutenons qu'il n'y a pas de motif plus puiſſant ni plus certain pour nous exciter à embraſſer ce qu'il y aura même de plus difficile, pour nous contraindre à cultiver nos talens, & pour nous engager à les mettre dans tout leur jour, & par ce moyen être utiles aux autres & à l'Etat. Voyez *Themiſtocle* que les victoires de *Miltiade* ſur les Perſes empêchoient de dormir (*g*), & *Alexandre* qui pleuroit ſur les triomphes de ſon pere, craignant l'un & l'autre qu'il ne leur reſtat pas aſſez de peuples à vaincre & de royaumes à conquérir (*h*). Voyez *Jules Céſar* qui ſe plaignoit en regardant la ſtatue d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à l'âge que le fils de *Philippe* de Macedoine avoit conquis toute la terre (*i*). Cette émulation n'a pas été infructueuſe dans ces grands hommes; elle leur a fait entreprendre des choſes qui tiennent du prodige, & les a fait réuſſir dans les projets qu'elle leur avoit dicté. Elle ne ſera pas non plus infructueuſe dans les perſonnes qui veulent ſe faire un nom dans les Sciences. Ils combattront ſans ceſſe l'erreur & les préjugés, triom-

Exemples.

(*g*) *Plutarque* dans la vie de *Themiſtocle*.
(*h*) *Idem*. Vie d'*Alexandre* au commencement.
(*i*) *Idem*. Vie de *Julius Céſar* vers la fin.

©BIUM

pheront de leur ignorance & des obſtacles que la nature marâtre mettoit à leur avancement, & parviendront au temple de la vérité.

L'Amour propre comme auteur de l'ambition diſpoſe auſſi aux grandes actions.

Quand nous parlons ici de l'ambition comme ſeconde fille de l'amour propre, nous entendons cette noble ardeur qui fait abhorrer le néant, qui ſert d'aiguillon à la vertu, & qui eſt la mere de toutes les grandes actions : il eſt naturel aux hommes dont les ſentimens ſont nobles & élevés, d'entreprendre de grandes choſes, afin que de leurs cendres naiſſent des lauriers qui faſſent l'admiration de la poſtérité, comme ils ont fait l'étonnement & l'ornement de leurs ſiécles. *Pline* le jeune fait cet aveu : » Je » confeſſe, dit-il, que rien n'occupe plus mon eſprit que l'extrême déſir » d'immortaliſer mon nom ; ce qui me paroît un deſſein digne d'un homme » vertueux : car qui connoît ſa vie ſans reproche ne craint pas le ſou- » venir de la poſtérité «. C'eſt à cette penſée d'immortalité que nous ſommes redevables des plus grandes merveilles. Penſée qui a bien pû pouſſer un *Eroſtrate* à brûler le temple de Diane d'Epheſe. Penſée qui rend les hommes capables d'entreprendre les choſes qui paroiſſent impoſſibles au premier aſpect.

Moyens Phyſiques pour ſe diſpoſer à l'Amour propre légitime.

Concluons donc ici que l'amour propre accompagné de ces deux ſoutiens, la gloire & l'ambition, fera parcourir les routes les plus épineuſes des Sciences. Point de difficultés qui ne ſoient applanies, point de productions hardies qui ſoient négligées, point d'idées abſtraites qui ne ſoient ſaiſies. Nous avons vû que l'état de tranquillité & de paix phyſiques étoit la cauſe efficiente de l'amour propre. Concluons donc encore que toutes les cauſes non naturelles employées dans un juſte milieu feront des cauſes ſecondaires de l'amour propre ; par conſéquent que l'air, les alimens, les exercices, &c, moderés, produiront ce tempérament que nous avons dit être le plus ſuſceptible de cet amour. Si l'on ſuit ces inductions, on ſe trouvera animé de cet eſprit de gloire & d'ambition ſi déſirable, de cet amour propre ſi néceſſaire pour tendre à la perfection. Par conſéquent l'on ſe trouvera habile à la profeſſion des Sciences ou des Arts que l'on aura choiſi ſelon ſon caractere & l'inclination de ſon tempérament.

TITRE SECOND.

DE L'AMOUR SOCIAL.

Puiſſance générale de l'Amour ſocial, & ſes dangers.

IL ne s'agit pas ici d'enſeigner l'art d'aimer ; nous ne cherchons qu'à tirer tous les avantages poſſibles de nos déſirs. En eſt-il un plus général que l'amour ſocial ? Nul endroit de la terre ne lui eſt impénétrable ; les deſerts, les villes, la ſolitude, les palais, l'univers entier eſt ſon partage, il ne reſpecte aucune vertu, la force d'un *Samſon*, la prudence d'un *David*, la ſageſſe d'un *Salomon* n'ont pû s'en défendre, mais auſſi l'expérience a fait voir que ſi cette paſſion étoit la plus générale, elle étoit auſſi celle qui étoit accompagnée de plus de foibleſſe. *Hercule*, *Annibal*, *Ptolemée*, *Pyrrhus*, *Jules Ceſar*, *Auguſte* & mille autres ſont des exem-

ples inconteſtables & des preuves ſans replique de ce que nous avançons.

L'Amour ſocial quoique dangereux a cependant de grands avantages pour l'eſprit.

Qu'on ne s'attende donc pas à trouver ici aucuns remedes propres à exciter à l'amour ; ce ſeroit à nous une témérité inexcuſable de placer ſur le bord d'un précipice celui qu'une nature tardive, ou qu'un défaut d'uſage en a éloigné. Tout ce que nous pouvons faire ici ſans bleſſer les loix d'aucune vertu, c'eſt de déclarer avec un homme très-prudent, que » ſi » une ſageſſe trop farouche, plutôt rudeſſe que vertu, nous inſpire l'a» bandon des femmes, peu-à-peu notre eſprit ſe rouille, notre imagina» tion s'épaiſſit, nos manieres deviennent rudes. Au lieu d'un génie » orné par cette envie de plaire, qui produit à la fin le je ne ſai quoi qui » plaît, on ne ſe trouve plus que la ſéchereſſe d'une Philoſophie mal en» tendue. On fait l'eſprit fort, & l'on n'eſt qu'un eſprit faux. Le renon» cement au commerce des femmes fait d'un galant homme un miſantrope » inſupportable aux autres, & ſans reſſource pour lui-même (*h*).

Ne fuyez donc pas la ſociété des femmes comme on fuiroit celle des tigres & des pantheres, c'eſt une timidité inexcuſable, une erreur & un aveuglement préjudiciable. De-là ne tombez pas dans une autre extrêmité : aller juſqu'à la familiarité, c'eſt imprudence ou impudence. Mais ſi par haſard l'amour ſe mettoit de la partie, ne craignez rien ; vous aurez d'autant plus d'eſprit que vous aimerez davantage. Pour vous en convaincre, jettez les yeux ſur un homme amoureux : qu'il a d'eſprit dans les momens que ſa paſſion ſe renouvelle dans ſon ame ! le ſentiment le plus exquis, les penſées les plus délicates, les expreſſions les plus touchantes coulent de ſa bouche. Voyez, dit *Longin* en parlant de *Sapho* exprimant les fureurs de l'Amour (*i*), » voyez de combien de mouvemens contraires » elle eſt agitée, elle gele, elle brûle, elle eſt folle, elle eſt ſage, ou » elle eſt entierement hors d'elle-même ou elle va mourir. En un mot, » on diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une ſimple paſſion ; mais que ſon ame » eſt un rendez-vous de toutes les paſſions. C'eſt en effet ce qui arrive » à tous ceux qui aiment. Dans ces momens pouvoit-elle manquer d'être » bien éloquente «.

Comparerons-nous à l'illuſtre *Sapho* la célebre *Héloïſe*. Quels charmes plus ſéducteurs que les lettres qu'elle écrit à ſon amant ! Avec quel art elle entretient un amour dont elle craint la tiédeur ! Que d'artifices pour ſe conſerver le cœur d'*Abélard* ; d'*Abélard* mutilé & par conſéquent plus difficile à maintenir dans la chaleur d'une paſſion qui n'eſt plus pour lui qu'une ſource d'inutiles regrets (*m*). *Anacréon*, *Ovide*, *Catule*, *Tibule*, *Pétrarque*, *Bonnefons* (*n*) & preſque tous les Poëtes François qui

(*k*) Traité du vrai mérite, tom. 1. chap. 4.

(*l*) Chap. 8.

(*m*) Voyez la charmante épitre d'*Héloïſe* à *Abélard*, par M. *Colardeau*. Vous la trouverez dans le *Tréſor du Parnaſſe* ou *le plus joli des Recueils*, page 99. tom. 2. *Londres* (*Paris*) 1762. 4. *vol. in-12.*

(*n*) *Jean Bonnefons*, né à Clermont en Auvergne l'an 1554, mort en 1614, Poëte Latin. Sa *Pancharis* & ſes vers phaleuques lui ont acquis beaucoup de réputation. Ses pieces ſont ſi amoureuſes qu'on les a intitulées *Baſia*, baiſers ; elles ont été imprimées à Amſterdam en 1725, ſous ce titre *Joannis Bonefonii* patris, Arverni, opera omnia, *tam latino quam gallico idiomate ab* Ægidio Durant *donata. Editio nova, prioribus emendatior, Cum pluribus fragmentis nondum editis.*

ont

ont paru à la naiſſance des Lettres en France, ont chanté avec complaiſance leurs maitreſſes. C'étoit l'Amour qui montoit leur lire, qui animoit leur génie, qui leur inſpiroit toute la molleſſe, la laſciveté & la délicateſſe de la galanterie qu'on remarque dans leurs écrits. *Vincent Voiture*, né à Amiens en 1598, étoit d'une complexion fort amoureuſe, & ſe vantoit d'avoir obtenu les faveurs des dames de la plus haute & de la plus baſſe condition (*o*); ſes lettres & ſes poëſies ſont pleines de fineſſes & d'agrément. A la lecture des piéces de *Racine*, on voit que ce Poëte avoit un caractére porté à la galanterie. *Quinault*, dans ſes opera, parle toujours le langage de l'amour quelque forme que puiſſe prendre cette paſſion.

Que l'Amour fournit de l'eſprit même à ceux qui paroiſſent le plus imbécilles.

Il n'y a rien d'étonnant, dira-t-on; ſans doute que les perſonnes dont nous alléguons l'exemple, jouiſſoient déja de tous les priviléges d'une imagination vive & d'une étude conſommée qui élevoit leur eſprit au-deſſus de celui du vulgaire. Ce n'eſt point là notre ſentiment. Nous ſoutenons que les mêmes diſpoſitions ſe rencontrent dans un ruſtre amoureux comme dans un homme lettré amoureux. Regardez ce payſan que la phiſionomie lourde & peſante feroit croire un imbécile, dont le peu d'éducation & les manieres dures indiqueroient un homme incivil & brutal. Il approche de l'objet de ſes déſirs; tout-à-coup il ſe trouve dépouillé de ſa groſſiereté; c'eſt le plus habile & le plus flateur courtiſan; rien de plus enjoué que ſa perſonne, rien de plus tendre que ſes diſcours, rien de plus engageant que ſes manieres (*p*). Il ſait parler tant de langages différens, qu'on le croiroit volontiers auſſi ſavant que celui qui a paſſé toute ſa vie à apprendre les langues les plus difficiles. L'eſpérance, la joie, la confiance, la crainte, la jalouſie, l'ennui, les ſoupçons, la colere, le déſeſpoir, la vengeance tout parle chez lui un jargon différent. L'on diroit d'une muſique dont le deſſus toujours uniforme, ennuiroit, mais qui relevée par l'accompagnement d'une baſſe tantôt vive, tantôt lente, tantôt affectueuſe, tantôt impétueuſe, forme le concert le mieux ménagé & qui touche le cœur auſſi agréablement qu'il a touché l'oreille.

L'Amour regardé comme l'inventeur de toutes les Sciences.

Ne ſoyons plus étonnés qu'on ait regardé l'Amour comme le pere de toutes les Sciences; il eſt facile d'en trouver les raiſons. L'homme eſt dans cet état le plus proche de celui qui fait le génie le plus élevé. Etat dangereux, il eſt vrai; mais il n'y a pas de victoire ſans combat, & l'on ignoreroit ce que c'eſt que la ſûreté s'il n'y avoit pas de péril. Ainſi ne nous faiſons pas une gloire d'être inſenſibles; mais que notre paſſion bien loin d'être un ſupplice pour nous, ſerve à notre bonheur. N'écoutons pas

(*o*) Anecdotes Littéraires, tom. 1. pag. 107.

(*p*) Maître ne ſçai meilleur pour enſeigner
Que Cupidon; l'ame la moins ſubtile
Sous ſa férule apprend plus en un jour
Qu'un Maître-ès-Arts en dix ans aux Ecoles.
Aux plus groſſiers par un chemin bien court
Il ſçait montrer les tours & les paroles.
M. *de la Fontaine*.

Et dans un autre endroit (*le Cuvier*).

Soyez amans vous ſerez inventif,
Tour ni détour, raiſon ni ſtratagême
Ne vous faudront: le plus jeune apprentif
Eſt vieux routier dès le moment qu'il aime,
On ne vit onc que cette paſſion
Demeurât court faute d'invention.

ces Philoſophes qui par orgueil ſe vantent d'avoir un cœur à l'épreuve, il vaudroit autant qu'ils ſe vantaſſent d'avoir toujours été ſtupides. Car enfin la tendreſſe pour le beau ſexe eſt le plus noble préſent que nous ayons reçu du Ciel. C'eſt la délicateſſe dans les ſentimens qui nous diſtingue du reſte des animaux ; c'eſt à l'ardeur de plaire que l'on doit les plus belles connoiſſances. La Sculpture & le Deſſein ont été inventés par une ingénieuſe amante (*q*), & l'on pourroit dire de cette paſſion :

C'eſt d'elle que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits divers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées (*r*).

Si nous examinons les évenemens les plus conſidérables, nous trouverons qu'ils prennent leur ſource dans la tendreſſe. L'Europe eſt redevable à cette paſſion de la plupart de ſes amuſemens. Tous les plaiſirs n'ont été inventés que pour plaire au beau ſexe. Sans l'Amour tout languiroit dans la nature. Il eſt l'ame du monde & l'harmonie de l'univers. Le Ciel donne à l'homme en naiſſant le penchant qui l'entraîne vers les femmes & la tendreſſe que nous avons pour elles eſt un gage de notre bonheur préſent & de notre félicité future. Nous ne devons donc pas rougir d'être ſenſibles : en cela nous ſuivons les impreſſions naturelles qui n'ont rien de criminel qu'autant que nous les corrompons par nos vices & par nos débauches.

Dangers qu'il faut éviter dans l'Amour.

Pourrions-nous dire ſans crainte : heureux celui dont le cœur eſt rangé ſous les loix d'un amour rangé lui-même ſous les loix de la raiſon ! choſe rare & difficile à trouver. Nous avons vû que l'état qui diſpoſoit le plus au génie, étoit celui qui nous approchoit le plus de la folie. Cependant mettons-nous toujours en garde contre la précipitation & la force de l'amour. Méfions-nous de cet aveuglement qu'il produit (*s*) & craignons ſa dépravation qui entraîne avec elle la dépravation du cœur de l'homme.

Il eſt aiſé de conclure de ce que nous avons dit juſqu'ici, que le ménagement qu'on peut garder à l'égard des cauſes non naturelles, & que leur direction à la plus grande ſenſibilité nous diſpoſeront efficacement à l'amour. Nous ne diſons rien de plus, de peur de donner occaſion à des expériences dont le ſuccès ſeroit dangereux dans des perſonnes foibles ou téméraires. Il a toujours exiſté des eſprits prêts à abuſer même des choſes les plus ſacrées.

Remarques

Nous ajouterons cependant ſur ce que les Anciens ont écrit au ſujet des

(*q*) Les Auteurs qui ont écrit de l'invention de la Sculpture, veulent que ce ſoit un potier de Sicione nommé *Dibutade* qui fut le premier Sculpteur, & que ſa fille donna le commencement à la portraiture en traçant l'image de ſon amant ſur l'ombre que la lumiere d'une lampe marquoit contre une muraille. *Felibien*, des principes de la Sculpture, liv. 2. page 219. Œuvres de *Fontenelle*, tom. 6. pag. 253.

(*r*) Vers de *Brebeuf* ſur l'écriture en parlant de Cadmus.

(*s*) Horat. *lib. Sat.* 3. *v.* 38. *Amatorem quod amicæ*
Turpia decipiunt cæcum vitia, aut etiam ipſa hæc
Delectant, veluti Balbinum polypus Agnæ.

©BIUM

philtres (*t*), que ces breuvages ſont des poiſons ou des potions qui n'ont qu'une vertu chimérique lorſqu'il s'agit d'un objet déterminé. Un court examen des faits allégués prouvera évidemment ce que nous avançons. L'Aréopage ne condamna à aucune peine une fille qui avoit empoiſonné ſon amant en lui donnant un breuvage pour le rendre fidéle (*u*). Un philtre rendit furieux le Poëte *Lucrece* qui ſe tua lui-même (*x*). *Lucullus* & *Properce* perdirent la vie par de ſemblables breuvages qu'on leur fit prendre pour les rendre amoureux (*y*). *Céſonie* ne contribua pas peu aux extravagances de *Caligula* en lui faiſant avaler un philtre compoſé de l'*hyppomanes* (*z*). *Ferdinand le Catholique* fut empoiſonné par un philtre qui lui fut donné par *Germaine de Foix* ſa ſeconde femme, dans le déſir d'en avoir un garçon (*&*). Un Prêtre nommé *Gaufridi* fut brûlé par Arrêt du Parlement de Provence du dernier Avril 1611, rapporté dans le Mercure François, où l'on peut voir le détail des confeſſions de ce Prêtre & la maniere dont il avoua qu'il donnoit de l'amour (*a*).

Sur les philtres, qu'ils ſont des poiſons, ou des potions ſans effets. Exemple.

Les deux poiſſons appellés la *Rémore* & la *Seche* ſont mis par *Ariſtote* au nombre des philtres (*b*). Ce Prince des Philoſophes avance quelquefois des faits qui ne ſont pas bien prouvés. Mais le plus renommé de tous les breuvages amoureux a été l'*Hippomanes*, l'objet des recherches de pluſieurs Savans (*c*). Il eſt tout au plus un des exemples ſenſibles du grand nombre d'Auteurs qui concourent ſouvent à accréditer des fables (*d*). On a encore attribué fauſſement pluſieurs vertus magiques à la *Mandragore* (*e*) : comme d'inſpirer de l'amour, de donner de la beauté, d'opérer des transformations, de rendre brave & heureux à la guerre. Un des chefs d'accuſation contre la Pucelle d'Orléans fut de porter ſur ſoi la *Mandragore* (*f*). Les Anciens compoſoient encore des philtres avec le jus d'une herbe qui excite à l'amour, on la nommoit *Satyrion*, du nom des Satires dont les ſaillies amoureuſes ſont ſi connues chez les Poëtes. C'eſt peut-être l'herbe de l'Indien qu'*Apulée* appelle *Priapiſcon*, ou *Teſticulus leporis* (*g*).

De la rémore & de la ſéche.

De l'hippomanes.

De la mandragore.

Du ſatyrion.

Les remedes qu'ils propoſoient contre l'amour n'étoient pas moins incertains. *Leonard Vaire* donne le foie du Caméleon pour un remede contre

Remedes contre les philtres pro-

(*t*) Cette matiere a été traité par le Pere Delrio, *Diſquiſit. magicar*, *lib.* 3. *quæſt.* 3. par Tiraqueau, *ad leg. connub.* 14. par Pomponace, *de incantat cap.* 8. par Apulée, *apolog. lib.* 1. par Cœlius Calcaginus, *de amatoriâ. mag.* ἰδέαται *de mag. act. a* Martino Biermanno *Med. ſub fin.*

(*u*) Ariſtot *magnor. moral. lib.* 1. *cap.* 17.

(*x*) Ovidius 1. *Amor. Eleg.* 15. Voſſius *de Poët. Lat.* Scaliger & Gaſſendi *in vitâ Epicuri*, *lib.* 2. Hyeronimus *ad Rufinum.* Lilius Gregor. Giraldi *in vitâ T. Lucretii Cari.*

(*y*) Hyeron. *in Rufin.* Polit. *in nutrit.* Plutarchus & Cornel. Nepos *in Lucull.* Plin. *lib.* 25. *cap.* 3.

(*z*) Juvenalis *Satyr.* 6. v. 462. & Joſeph. *lib.* 19. *cap.* 2 *Antiquit. Judaïc.*

(*&*) Guichardin, *lib.* 12. Mariana, *liv.* 3. Sponde *aux Annales Eccléſiaſtiques.*

(*a*) Année 1611. pag. 19. Il y a un Traité particulier des confeſſions de *Gaufridi* au moment de ſon ſupplice.

(*b*) *Hiſt. animant. lib.* 2. *cap.* 14. & *lib.* 9. *cap.* 17.

(*c*) Solin. *cap.* 45. Salmaſius *in Plin. exercitat. ad Solin. tom* 2. *pag.* 397 & *ſeq.* Ariſtot. *animant. lib.* 6. *cap.* 18 & 22. Bayle à la fin du Diction. critique, &c. *pag.* 677. *vol.* 5. *in-fol.* Amſterdam 1734.

(*d*) M. le Marquis de Saint-Aubin, *liv.* 3. *chap.* 6. *de la magie.*

(*e*) Agrippa, *Philoſoph. occult. lib.* 1. *cap.* 36.

(*f*) Du Haillant, *Procès de la Pucelle d'Orleans. Hiſtoire de* Charles VII.

(*g*) *Adeò ubique omnes mihi videbantur Satyrion bibiſſe.* Tit. Petron. *Satyr. ſub. init.* Plin. *lib.* 26. *cap.* 10. Teſticulus canis, Cynoſorchis, apud Dioſcoridem *lib.* 3. *cap.* 142. Teſticulus ſatyrii, ſatyrium Erythronium, apud eumd. *lib.* 3. *cap.* 145.

Médecine de l'esprit - page 331 sur 375

poſés par les Anciens. Le foie de Caméléon.

Le ſaut de *Leucade*.

L'eau du fleuve *Selemnus*.

les filtres (*h*). Pluſieurs perſonnes firent le ſaut de *Leucade* pour ſe guérir de l'amour ; & les Auteurs rapportent que les uns s'en trouverent bien, & que les autres en perdirent la vie (*i*). *Pauſanias* rapporte que ceux de Patras croyoient qu'on pouvoit ſe guérir de l'amour en ſe baignant dans le *Selemnus*, par un privilege que Venus avoit accordé à cette riviere ayant pitié du Berger *Selemnus*, abandonné par l'inconſtante Nymphe *Argyre* (*k*). Nous penſons que les eaux de cette riviere n'ont pas de vertus plus particulieres pour guérir de l'amour que celle des autres fleuves ; & perſonne n'ignore l'efficacité des bains pour tempérer l'ardeur

L'*Anacampſeros*.

que l'amour a allumé dans les veines. L'*Anacampſeros* a été regardé comme une herbe magique, de laquelle ſi on touche, diſoient-ils, une perſonne qui aura eu autrefois de l'amour pour une autre, elle l'oblige à l'aimer autant que jamais, quand même elle auroit conçu pour elle une extrême averſion (*l*). Cette fable fait voir que nos peres n'avoient pas moins de préjugés que nous. Nous aimons beaucoup mieux cette fiction dans laquelle ils nous peignent Venus couchant ſur des laitues Adonis lorſqu'il fut mort (*m*). On ſent bien que par-là les Poëtes ont voulu faire entendre que cette plante & les autres rafraîchiſſans éteignent les feux de l'amour.

Ne nous arrêtons pas davantage ſur les erreurs de nos peres, qui ne deviennent profitables qu'en ce qu'elles ſemblent nous dire qu'il faut avec grand ſoin nous garantir de la prévention. Ce que nous avons dit dans cet Article ſur l'amour ſocial, doit auſſi s'entendre de l'amitié & de la ſympathie, de même que ce que nous allons dire de la haine doit également s'entendre de l'antipathie.

ARTICLE II.

DE LA HAINE.

La Haine n'eſt qu'un amour empêché dans ſa fin. Ses avantages.

LES Manichéens ſe trompoient groſſiérement, lorſqu'ils ſoutenoient qu'il y avoit un auteur du mal. Tout ce qui eſt, eſt bien : par conſéquent il n'y a rien de haïſſable en ſoi-même, & la haine n'eſt qu'un déſir empêché dans la poſſeſſion de l'objet chéri, & attaché à éloigner toutes les cauſes qui tendent à l'empêcher d'en jouir. Ainſi outre que la haine poſſede toutes les prérogatives de l'amour, elle a encore cet avantage d'être un amour irrité. Donc la haine eſt plus vive que l'amour. Elle

(*h*) *De Faſcino*, *lib.* 1. *cap.* 14.

(*i*) Photius *bibl. cod.* 190. Servius *in Eglog.* 8. & *in Æneid.* 3. Athen. *lib.* 14. *cap.* 6. Scaliger *in Auſon.* Il y avoit ſur le promontoire de Leucade un temple d'Apollon ; il falloit, ſuivant l'ancienne coutume, que tous les ans, le jour de la fête de ce Dieu, on précipitat du haut de ce promontoire quelque criminel, afin de détourner les maux dont on pouvoit être menacé. On lui attachoit beaucoup de plumes & pluſieurs oiſeaux vivans, afin que par le battement de leurs aîles ils rendiſſent moins rude la chûte de ce miſérable. On tâchoit de le recevoir au bas du précipice ſur de petites barques rangées en rond, & ſi l'on pouvoit le ſauver, on le banniſſoit. *Strabon*, *lib.* 10. On dit que l'infortunée *Sapho* ne pouvant ſe guérir de ſon amour pour l'inflexible *Phaon*, ſe précipita du haut de ce promontoire.

(*k*) *Lib.* 7, *pag.* 229. Voyages de Dalmatie, de Grece, &c, par *George Wheler*, tom. 2. pag. 334.

(*l*) Plin. *lib.* 24. *cap.* 17.

(*m*) *Apud* Athenæum *lib.* 2. *cap.* 28. *pag.* 69.

©BIUM

tend à ſes fins avec plus de violence & plus d'adreſſe, elle médite, elle recherche, elle peſe exactement les moyens qui peuvent la faire atteindre à ſon but. Donc la haine avec peut-être moins d'éclat, a autant de pathétique que l'amour. Elle a tant de force, qu'on eſt quelquefois contraint de la retenir. Elle a tant de feu, qu'on eſt obligé dans quelques occaſions d'en éteindre une partie. Elle parle avec tant de véhémence, qu'il faut ſouvent moderer ſes diſcours, de peur qu'elle ne paſſe pour médiſante, ou pour envieuſe.

A ces traits, il n'y a perſonne qui ne s'écrie, qu'il eſt beau d'être agité par quelques mouvemens de haine! Nous unirons notre voix à la leur, pourvû qu'ils entendent cette haine permiſe, telle que ſeroit celle qui ſe déchaîneroit contre les ſcélérats & les méchans, telle que ſeroit celle qui pourſuivant le vice, attaqueroit avec vigueur les prévaricateurs de la loi; telle que ſeroit celle qui chercheroit à punir les ingrats & les mauvais citoyens. Nous le répeterons ici avec eux, qu'il eſt beau de reſſentir de tels mouvemens de haine? La parole ne doit point alors manquer, les argumens doivent couler comme de ſource, & l'onction doit être néceſſairement le fruit d'un diſcours qui ſera toujours éloquent ſans art, & toujours perſuaſif quoique oppoſé à nos penchans.

Autres avantages de la Haine pour l'eſprit.

Faut-il pour relever encore plus les titres de la haine, mettre devant les yeux cette noble miſantropie, qui fait juger des choſes telles qu'elles ſont en elles-mêmes? Ce ne ſeroit que prouver une propoſition évidente. C'eſt ſouvent par cette ſombre Philoſophie que nous devenons capables des plus grandes choſes. Par elle nos livres ſont nos amis; notre cabinet, notre louvre; la nature, notre promenade; nos productions, nos enfans chéris; notre plume, l'objet de notre tendreſſe & de notre colere, ſelon qu'il plait à notre fantaiſie. Mere de la mélancolie, toutes les Sciences viennent lui faire hommage & ſe déclarent ſes tributaires. Tels ſont les droits de la haine ſur l'eſprit. Il y a des Philoſophes qui ne ſe ſont diſtingués que par leur haine pour le genre humain, tels que *Diogene* le Cinique, *Pirrhon*, *Heraclite* & *Timon* l'Athénien, qui mérita le ſurnom de Miſantrope par cette rigueur inflexible & ce caractere farouche qui le portoit à haïr tous les hommes. On pourroit croire que la haine étoit le levain qui remuoit l'ame de ces Philoſophes, & qui faiſoit fermenter leur eſprit.

Méchaniſme de la Haine & moyen de l'exciter.

On a vû ailleurs toute la méchanique de cette paſſion, l'on voit donc auſſi qu'il eſt poſſible par des cauſes purement Phyſiques d'exciter en ſoi des mouvemens de haine, & de haïr néceſſairement un objet que l'on auroit aimé avant avec fureur. Mais les mêmes raiſons qui nous ont engagé à nous taire ſur l'amour, nous déterminent à ne rien avancer de plus ſur la haine. La conſidération ſeule de ſon tempérament & le régime contraire ſont toutes les indications que l'on peut tirer de ce que nous avons avancé. Ces indications une fois remplies, ſuffiſent pour réuſſir. Ajoutez encore que la haine & toutes les autres paſſions qui en naiſſent, arrêtent la tranſpiration, comme l'a obſervé *Sanctorius*, & que tout ce qui

peut ſupprimer cette excrétion ſalutaire rend triſte & atrabilaire. Tout ceci demanderoit un détail où l'on feroit voir comment on peut ne leſer, pour ainſi dire, que la ſuperficie de ſa ſanté, ce qui ſeroit ſuſceptible des plus grands abus. Tout ce que la prudence nous ſuggére ici, c'eſt de preſcrire deux principes moraux dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour marcher ſûrement dans les ſentiers que nous ouvre la haine.

Premiere regle morale. Exemples des faux jugemens par l'inobſervation de cette regle.

Evitez dans la haine les préjugés, l'eſprit de parti, la véhémence & le peu de réflexions. Souvent ces quatre verres groſſiſſent les objets & font condamner en tout point nos ennemis, quoiqu'ils ne ſoient répréhenſibles que d'un côté. Les livres nous offrent à chaque page des exemples fameux de ce que produit la contravention à cette regle. Les Carthaginois avoient diſputé l'Empire aux Romains, & avoient ſoutenu pendant pluſieurs années cette prétention au milieu même de l'Italie par de très-grandes victoires. Les Romains victorieux ne l'ont jamais pardonné aux vaincus; ils ſe ſont vengés avec fureur & ont porté leur haine juſqu'à la ruine entiere de Carthage, & à la diſperſion de ſes Citoyens. Quand à Rome l'on vouloit parler d'une mauvaiſe foi, on la nommoit *Foi des Carthaginois.* C'eſt peut-être ſur ce principe que les Normans, qui ont été ſi ſouvent terribles par les armes à leurs voiſins, & par leur établiſſement dans la Neuſtrie, paſſent encore aujourd'hui dans l'eſprit de ceux qu'ils ont fait craindre, pour des gens d'une fidélité ſuſpecte. C'eſt de-là que ſont venus les guerres élevées avec tant de fureur entre les Philoſophes, les diſſentions invétérées parmi certains Savans; & l'oubli preſque total de certains Maîtres reſpectables par leurs lumieres, qui n'ont commis d'autres fautes que d'avoir marché les premiers dans des routes qui n'avoient pas encore été pratiquées. C'eſt encore de-là que vient ce dégoût que l'on prend de quelques perſonnes, quoique le nombre de leurs vertus ſurpaſſe de beaucoup celui de leurs défauts; de ces amis qui ont un foible, mais effacé par un nombre infini de bonnes qualités, de ces caractéres qui nous ont plû lorſque nous les avons regardé dans leur plus beau jour, & qui cependant pour avoir eu le malheur de ſe faire voir ſous un autre aſpect, ſont devenus le ſujet de nos mépris.

Seconde regle morale, & pernicieux effets arrivés par ſon infraction.

L'autre regle que l'on devroit ſuivre dans la haine, ce ſeroit de ne pas pouſſer ſa haine au-delà des tems que durent les choſes qui empêchent la poſſeſſion de l'objet deſiré. Que de ſang épargné ſi cette regle eut été ſuivie. Les querelles du Peuple & du Sénat euſſent-elles duré à Rome ſous différens noms juſqu'à l'aſſerviſſement de l'un & de l'autre par *Jules Ceſar?* Les *Gracques*, les *Scipions*, *Silla* & *Marius*, *Ceſar* & *Pompée*, *Auguſte* & *Antoine*, *Brutus* enfin & *Caſſius* furent ſucceſſivement héritiers de cette haine. Les *Guelfes* & les *Gibelins* depuis en Italie ont eu le même ſort (*n*). Les averſions des anciens Chrétiens avec les nouveaux

(*n*) La Famille des Colonnes compoſoit les Gibelins, & la Maiſon des Urſins, les Guelfes. Theodoric *à niem. lib. 2. de Schiſmate cap.* 34. Biondo, 2. *Dec.* 7. Sigonius, *lib.* 11. *&c.* Cuſpinien, *in Fred.* II. Villani, *liv.* 4. *chap.* 78. Krantz, *liv.* 8. Saxon, *chap.* 8. Paul Emile *in Lud.* IX. Saint Antonin, tit. 17. *chap.* 8. Naucler, *gener.* 38. & 42. Sponde A. C. 1228. *n.* 4. & *ſeq.*

durent encore en Eſpagne. Combien en Angleterre les *roſes blanches* & les *roſes rouges* ont-elles eu de ſuites fâcheuſes (*o*); & s'il falloit ſuivre en France une ſucceſſion de partialité entre les Grands, on ſeroit étonné de voir depuis *Philippes de Commines* une ſuite preſque continuelle d'oppoſitions entre certaines familles.

On ſent aiſément que de tout ce que nous venons de dire, on pourroit en tirer des conſéquences pour ces guerres Philoſophiques, qui n'ont d'autre but que d'attaquer le Philoſophe à cauſe de certains motifs, ſans toucher à ſa doctrine. On pourroit le dire encore de ces Orateurs, qui, maîtres de leur imagination, ne ſont pas maîtres de leur cœur, & ſe laiſſent emporter à la médiſance, fondés ſur quelques prétextes frivoles. On pourroit le dire encore de ces Juriſconſultes qui, accablés ſous le fardeau des loix, levent le bandeau de Themis & ſe laiſſent aller aux invectives, parce que leurs adverſaires les obligent de tenir droite la balance. On pourroit le dire de ces Auteurs qui animés de l'eſprit de parti, ne trouvent rien de bon que ce qui eſt enfanté par leur ſecte, & mépriſent même les bons ouvrages & les bonnes actions de leurs adverſaires. Extrêmités auſquelles on eſt entraîné auſſi-tôt que l'on perd de vûe les regles que nous venons de propoſer, & les conſéquences qu'elles entraînent néceſſairement avec elles : mais inſenſiblement nous tombons dans des ſujets qui appartiennent à la Morale; quittons cette route, & ſuivons le plan que nous nous ſommes preſcrits.

ARTICLE III.

Du Désir.

Difficulté d'atteindre au Deſir par des voies phyſiques.

Nous avons indiqué le méchaniſme qui produiſoit le déſir, mais il n'eſt preſque pas poſſible d'indiquer les moyens qui peuvent l'entretenir, par rapport à cette infinité de cauſes diverſes qui ſe trouvent réunies pour le produire. Tout ce que nous pouvons faire ici, c'eſt de découvrir le germe des déſirs qui naiſſent avec tous les hommes & d'en faire ſentir toute l'utilité pour les Sciences.

L'homme déſire naturellement de connoître.

L'homme déſire toujours, parce qu'il recherche toujours la jouiſſance de quelque bien. Parmi les biens que l'homme pourſuit avec quelque ardeur, ſe trouve la multitude des connoiſſances. Sans nous embarraſſer de ce que l'on pourra objecter ici, que ce déſir prend peut-être ſa ſource ou de l'orgueil, ou de la curioſité, nous ne laiſſerons pas d'être toujours attentifs à cette impreſſion de la nature; parce que tout homme ſage doit ſavoir ſe conduire, & réprimer tout ce qui ne part pas d'un motif légitime.

(*o*) Guerres entre ceux de la Maiſon de Lancaſtre & ceux de la Maiſon d'Yorck, dont les partis ſe diſtinguoient par la roſe rouge pour Lancaſtre & par la roſe blanche pour Yorck. On a remarqué que pendant ces guerres civiles on donna trente batailles, & que trois Rois & divers Princes y perdirent la vie. Ducheſne, *Hiſt. d'Angl. en Henri V. & ſuiv.* Polidore Virgile, *Hiſt. d'Angl. liv.* 25. Monſtrelet, &c.

Source de ce Désir.

Si nous considerons l'origine de ce désir de connoître beaucoup, nous verrons qu'il part de l'idée que nous avons de notre imperfection. Ainsi aspirant tous au bonheur, notre premiere démarche est de nous rendre le plus parfait qu'il est possible, parce que la perfection est le terme où nous devons trouver ce repos qui fera notre félicité. Or nous n'atteindrons à cette perfection, si, livrés à l'ignorance dès le sein de notre mere, nous ne cherchons à briser ce bandeau fatal qui empêche de voir la lumiere. En effet, l'ame n'a que deux facultés, l'entendement & la volonté; elles ne peuvent être satisfaite que par la connoissance & l'accomplissement des désirs. Chercher donc à contenter ce désir naturel de connoître, c'est courir après la possession d'un bien qui doit rendre heureux par sa jouissance.

Origine de l'amour que nous avons pour la vérité.

C'est de-là que dérivent les attraits qu'a pour tous les hommes la vérité à laquelle ils ne peuvent refuser leur consentement. De-là la multitude des connoissances vraies doit être le but auquel tous les hommes doivent viser, comme étant un centre dans lequel ils se reposeront.

Tous les Désirs ne sont paségalement purs, mais leurs effets pour l'esprit équivalent à ceux de l'amour.

Il est vrai qu'il y a beaucoup d'autres désirs qui agitent le cœur des hommes, tantôt c'est la possession d'un objet aimable, tantôt la jouissance des choses que la cupidité lui représente comme délectables. Toutes ces agitations n'approchent pas de la pureté du désir dont nous parlons, il faut se méfier de son intention toutes les fois qu'elle est guidée par les sens. Cependant tous ces désirs ne laissent pas de réveiller les idées, échauffer l'imagination & étendre les limites du raisonnement. On voit alors arriver les mêmes effets qui sont produits par l'amour; si ce n'est, comme nous l'augurons, que l'amour ne nous rend souvent spirituels, qu'à cause du désir que nous avons de posseder l'objet aimé.

Conséquences que l'on doit tirer de tout ce que nous avons dit sur le Désir.

Nous sommes donc assez fondés en raison pour conclure ici que nous devons nous en tenir au désir le plus pur; que nous devons faire attention à ce désir naturel d'augmenter de jour en jour nos connoissances; que, puisque nous pouvons par les connoissances vraies acquérir une félicité aussi parfaite qu'elle puisse l'être sur cette terre, nous devons prendre toutes les mesures nécessaires pour nous rendre savans; que nous devons rejetter toutes les connoissances qui n'ont pas pour objet la vérité: la vérité étant elle-même l'objet de nos recherches; que le désir, quoique passion, nous dispose à être plus spirituels; que le désir en général est une aptitude aux Sciences; enfin que l'on doit tâcher d'acquérir ou de conserver cette disposition organique, ou plutôt cette tendance de l'ame qui nous contraint d'apprendre & de perfectionner nos connoissances.

ARTICLE

ARTICLE IV.

De la Joie et de la Tristesse.

Les mouvemens de l'ame, très-différens entre eux, qu'on reſſent après la poſſeſſion de l'objet déſiré, & qu'on nomme Joie & Triſteſſe, produiſent le même effet. Ils tendent à nous rendre plus ſpirituels, ou plus attentifs; plus agréables, ou plus pathétiques. Ils ont encore quelque choſe de contagieux qui ſe communique rapidement & ſans qu'on s'en apperçoive à tous les objets qui nous environnent. L'homme gai & l'homme triſte montent les compagnies à leur ton & de même qu'ils changent l'air du viſage de ceux qui les écoutent, ils leur inſpirent auſſi un langage approprié à leurs paſſions. Le premier tel qu'un zéphire qui répand la ſérénité dans les airs, diſſipe les nuages de l'imagination, anime les charmes de la converſation, ſeme par-tout l'enjouement & rappelle les ris & les jeux qui ſembloient être exilés. Le ſecond, au contraire, tel qu'un amas de vapeurs condenſées, qui obſcurcit l'air & qui menace de la pluie, rend toutes les humeurs mornes & taciturnes. Tous les eſprits deviennent ſombres en ſa préſence & par une compaſſion naturelle pour tout ce qui afflige autrui, on gémit & l'on eſt prêt à répandre des larmes ſi les circonſtances l'exigent. Effets généraux de la Joie & de la Triſteſſe.

Malgré cette reſſemblance dans les effets généraux, ces deux paſſions ont des effets & des reſſorts qui leur ſont particuliers, & ne ſe trouvent pas réunies en même-tems par un monſtrueux accord dans le même ſujet. Elles ont chacune leur utilité dans diverſes circonſtances, elles ont chacune un langage qui eſt propre à un genre d'écrire déterminé, enfin elles doivent produire dans le cœur des hommes des émotions auſquelles ils ne réſiſtent que très-difficilement. C'eſt ce qui paroîtra plus évidemment par l'examen particulier que nous allons en faire.

Paragraphe premier.

De la Joie.

Nous ne parlons pas ici de la joie immodérée, qui, auſſi vive qu'un éclair, n'en a ſouvent que la durée. Tous les ſentimens violens ne durent pas longtems; l'ame n'y ſuffiroit pas & le corps agité par des mouvemens ſi rapides ſeroit bientôt détruit. Il faut fuir cet extrême qui touche de bien près à la folie. Les plaiſirs ſe font mieux ſentir lorſqu'ils ne ſont pas ſi vifs & qu'ils augmentent de prix par la réflexion. La joie modérée laiſſe à l'eſprit la liberté de goûter ſon bonheur dans toute ſon étendue. Elle eſt toujours l'effet d'un certain contentement intérieur, & jamais elle n'eſt pure ſi la conſcience eſt agitée de remords. Oppoſée à ces humeurs que fabrique Saturne de concert avec l'ennui & le dégoût, De la Joie modérée & immodérée.

elle excite les ris ſans devenir ridicule & raffine ſur les plaiſirs ſans les corrompre. Compagne fidéle de la bienſéance, elle cherche avec autant d'avidité la ſatisfaction d'autrui que la ſienne propre, elle abandonne pour quelque tems les maximes ſérieuſes de la Politique, de la Morale & de la Philoſophie, pour les goûter enſuite avec de nouveaux charmes; elle égaie les converſations par des ſaillies heureuſes, des reparties agréables, un bon mot, une hiſtoire plaiſante, quelquefois par des riens qui deviennent d'un grand prix, puiſqu'ils ſervent à notre amuſement.

C'eſt cette joie qu'*Horace* recommande à *Virgile*, lorſqu'il lui écrit de venir ſouper chez lui. Venez, lui dit-il, la tête parfumée de nard, abandonnez tous les ſoins de votre fortune, ſongez que vous devez mourir un jour, & que tandis que vous le pouvez il faut jouir des plaiſirs qui ſe préſentent. Il eſt doux de ſe livrer à propos aux tranſports de la folie. Par-tout cet aimable Ecrivain donne le même conſeil à ſes amis. S'il écrit à *Seſtius*, il lui décrit les douceurs du printems, qui peu-à-peu le doivent ramener à la volupté. S'il parle à *Thaliarcus*, il lui ordonne d'abandonner tout à la conduite des Dieux, & de ne point s'inquieter de l'avenir. Vous ſupputez, dit-il, à *Telephe*, le tems qui s'eſt écoulé depuis *Inachus* juſqu'à *Codrus*, tandis que vous négligez la jeune *Chloé*, qui ſoupire après vous, elle dont la tête eſt ſi belle, qu'elle reſſemble à l'aſtre brillant qui annonce le coucher du Soleil. C'eſt à ce génie libre & enjoué que nous ſommes redevables de cet aménité & de ces graces, que ce Poëte rival des *Alcées* & des *Pindares*, a répandu dans ſes Odes au milieu des figures les plus hardies & des expreſſions les plus heureuſes.

Effets de la Joie ſur le corps & ſur l'eſprit.

La joie modérée eſt la puiſſance tutelaire de la ſanté & l'antidote des maladies. Elle mépriſe les caprices de la fortune & apprécie toutes choſes ſelon leur juſte valeur. Richeſſes & pauvreté, grandeurs & abaiſſement, faveurs & diſgraces ſont égales à ſes yeux. Senſible aux ſeuls agrémens de la vie, elle la prolonge des années entieres exempte de ces infirmités qu'entraînent à leur ſuite les chagrins, les embarras & les inquiétudes. Semblable à cette abeille qui ne cueille que le miel des fleurs & qui évite tout ce qui pourroit être ſoupçonné d'amertume, elle tient les eſprits dans une certaine ſoupleſſe & une certaine légereté qui les font diſtinguer de ces eſprits aiguillonnés par toute autre affection.

Anacréon a chanté ſur ſa lire les plaiſirs de la vie. Il étoit né pour la volupté, & ne reſpiroit que la joie. Il y fut ſenſible avec excès juſqu'au dernier ſoupir (*p*), & dans ce qui reſte de ſes ouvrages nous y voyons par tout avec quel emportement il s'y abandonne tout entier (*q*). Il aimoit le vin comme ſource de la gaieté (*r*). L'Amour lui avoit déco-

(*p*) Il parvint avec toute ſa gaité à une extrême vieilleſſe, car il mourut à 85 ans. » Les femmes, » s'écrie-t-il, me diſent mon pauvre *Anacréon*, tu es » vieux, prens un miroir, regarde comme ta tête » eſt chauve. Pour moi, je ne ſai ſi j'ai des cheveux, » ou non; mais je ſai bien qu'un vieillard doit d'autant plus ſe divertir, qu'il eſt plus près de la mort.

(*q*) » Eloignez-vous de moi peines, ſoins, ſoupirs, inquiétudes, n'ayons rien je vous prie à démêler enſemble, la vie eſt trop courte & avant » que la mort vienne me ſurprendre, je veux badiner, » rire & danſer avec le beau Bacchus.

(*r*) » Je veux boire couché ſur le mirte verd & ſur » l'aliſier, car la vie roule comme un char, & dès » que nos os ſeront diſſous, nous ne ſerons qu'un peu » de pouſſiere. A quoi bon repandre des eſſences ſur

ché ſes traits les plus perçans. On voit par tout dans ſes vers que ſa main écrit ce que ſent ſon cœur, & que jamais cette paſſion n'a eu ſur d'autres plus d'empire. Il avoit un ſi grand fond de tendreſſe que le ſexe aimable ne ſuffiſoit pas ſeul pour l'épuiſer. J'ai beau varier mes ſons, dit-il, & changer les cordes de mon luth, il ne chante que l'Amour (*s*).

Exemple de *Petrone*, de *Rabelais*, de *Montaigne*, de *Scaron*.

A la lecture des ouvrages de *Petrone*, on s'apperçoit aiſément qu'il étoit adonné à la volupté la plus délicate. Auſſi étoit-il un ſavant voluptueux; ce qui lui donnoit la réputation de dépenſer ſon bien non pas comme un débauché & un prodigue, mais comme un homme délicat & habile dans la ſcience de bien goûter les plaiſirs (*t*). *Rabelais* l'homme le plus ſavant de ſon ſiécle, étoit auſſi le plus gai. Il voyoit tout du côté le plus propre à faire rire. Souvent dans ſes ouvrages à côté des peintures les plus ſublimes & dignes d'Homere lui-même, on trouve une penſée comique, le trait le plus trivial, quelquefois une bouffonnerie auſſi ſale que riſible. Ce biſarre aſſortiment de couleurs forme un contraſte ſingulier qui divertit l'imagination en la ſurprenant; mais qui la fatigue lorſqu'il ſe préſente trop ſouvent. *Montaigne* ennemi déclaré de la triſteſſe, a répandu dans ſes ouvrages un certain ſel & une certaine aménité qui lui eſt particuliere (*u*). *Scaron* malgré le nombre d'infirmités dont il étoit accablé, conſerva toujours cet enjouement de l'eſprit qui l'a fait autant connoître que ſes ouvrages (*x*). Il eſt pour ainſi dire, le pere de ce burleſque excellent qui a fait tant de mauvais imitateurs.

Deſbarreaux, ce Poëte qui a laiſſé un Sonnet ſi célebre fait dans le moment de ſa converſion, étoit dominé par le goût des plaiſirs, & étoit ami de la bonne chere.

Nous retrouvons toujours l'Abbé *De Chaulieu* dans ſes écrits, tel que ſes contemporains l'ont peint dans la converſation & le commerce de la vie. Vif & brillant dans ſes images, tendre & voluptueux dans ſes ſentimens, ingénieux & délicat dans ſes penſées, jamais il ne ſe fit un tourment de l'art de rimer. Ordinairement ſimple & naturel, quelquefois fleuri, mais ſouvent négligé, toujours animé dans ſon ſtile, aiſé, doux, coulant, harmonieux dans ſa verſification, il inſpire de la gaieté

» mon tombeau? parfumez-moi plutôt tandis que je » ſuis en vie. Mettez des couronnes de roſes ſur ma » tête. Jouiſſons, car qui connoît l'avenir? Plein de » Bacchus & comblé des faveurs de ma maitreſſe, je » conſens à devenir furieux. Faſſe la guerre qui vou- » dra; je veux paſſer le tems à boire. Garçon, emplis » ma coupe, il vaut mieux qu'on me voie yvre, que » mort.

(*s*) » C'eſt en vain que je ſuis armé contre ce Dieu » & que je me défens contre lui, il entre dans mon » cœur & le met hors d'état de faire réſiſtance. C'eſt » donc en vain que je porte un bouclier: car à quoi » ſert de me défendre au-dehors lorſque l'ennemi eſt » au-dedans? Si tu peux compter toutes les feuilles » des arbres, & ſavoir le nombre des grains de ſable » de la mer, ce ſera toi ſeul qui pourra nombrer mes » maitreſſes «.

(*t*) *Habebatur non ganeo & profligator, ut plerique ſua haurientium, ſed erudito luxu.* Tacitus, *annal. lib. 16.*

(*u*) *Michel* Seigneur de *Montaigne*, liv. 1. ch. 2. *de ſes Eſſais*, dit en parlant de la triſteſſe: » je ſuis » des plus exemts de cette paſſion & ne l'aime ni » ne l'eſtime, quoique le monde ait entrepris, » comme à prix fait, de l'honorer de faveur par- » ticuliere; ils en habillent la ſageſſe, la vertu, la » conſcience; ſot & vilain ornement.

(*x*) *Balſac* dit qu'il avoit vû des douleurs conſtantes, des douleurs modeſtes, mais qu'il n'a vû de douleurs joyeuſes que dans cet homme incomparable & qui tient du céleſte.

à ſon lecteur & le charme lors même qu'il l'entretient de ſes maux & des incommodités qui accompagnent la vieilleſſe.

Nous pourrions encore ici inſcrire les noms des *La Fare*, des *Bachaumont*, des *Chappelle*, des *Grecourt*, vrais génies de l'enjouement & du bon goût. On puiſera dans leurs ouvrages cette gaieté qui donne tant de graces à l'eſprit, & que nous recommandons aux gens de lettres pour éviter la pédanterie, la miſantropie & cette humeur ſombre & morne dans laquelle ils tombent ſi ſouvent. La joie mêlée à l'étude la ſoutient & la fait durer en conſervant la ſanté, ſans laquelle il eſt preſqu'impoſſible de faire de grands progrès dans les Sciences qui demandent beaucoup de fatigues, de veilles & d'application. D'ailleurs quand un homme lettré s'entretient dans la joie, ſa converſation & ſes compoſitions mêmes ſe ſentent de cette agréable diſpoſition. On s'approche de lui, & on lit ſes ouvrages avec plus de goût & de plaiſir. *Selde*, par exemple, étoit un très-ſavant homme, mais ſon application inflexible aux travaux du cabinet le rendoit triſte & hériſſé, on ne ſavoit par quel côté le prendre. On ſent encore préſentement quelque peine en liſant ſes livres quoique très-doctes; à cauſe de l'impreſſion qu'ils retiennent de ſon humeur ſéche & atrabilaire. *Galilée*, au contraire, d'un caractére gai & qui ſavoit donner quelque relâche à ſes profondes méditations, répand de la gaieté dans ſes dialogues & nous amuſe de choſes qui, ſorties d'une autre plume que la ſienne, feroient froncer le ſourcil & noirciroient notre humeur.

C'eſt cette gaieté qui diſtingue le caractére des François de celui des autres nations. C'eſt elle qui lui inſpire ces genres de poëmes dans lequel il excelle. C'eſt en France que ſont nés le vaudeville & l'opera-comique. En vain tout autre peuple diſputeroit-il au François le premier rang dans ce genre.

Moyens pour parvenir à la gaieté. Les alimens.

Si dans notre propre fonds nous ne trouvons pas cette gaieté dont la douce influence répand un vernis gracieux ſur nos écrits les plus ſérieux & ſur nos converſations les plus intéreſſantes, nous avons des moyens faciles pour parvenir à cet état où l'eſprit libre, enjoué & plus entreprenant ne voit & ne préſente les choſes que ſous des images riantes. Tous les alimens qui facilitent la tranſpiration diſpoſent à la joie, de même que ceux qui tendent à la ſupprimer diſpoſent à la triſteſſe. Le perſil, l'ache, le ſafran (*y*) & tous les apéritifs rendent l'humeur plus joviale. La bourache & la bugloſe étoient encore employées par les Anciens pour ſe

(*y*) Les Anciens eſtimerent ſi fort le ſaffran qu'ils l'appellerent *Aroph*, c'eſt-à-dire aromat des Philoſophes, & médecine de la triſteſſe. Ses vertus ſont ſi égayantes, dit *Boerhaave*, qu'un trop fréquent uſage fait preſque toujours rire: mais en en uſant modérément il rend l'humeur joyeuſe. Voila pourquoi *Cartheuſer* veut qu'on ne le prenne qu'à petite doſe pour éviter les ris déplacés & cette gaité qui va juſqu'à la folie *Mat. Med. ſect.* 10. *chap.* 5. §. V.

Nous admettons volontiers cette vertu du ſaffran de donner de la gaité; mais on ne ſe perſuadera pas aiſément qu'il fut capable de faire mourir à force de rire. C'eſt cependant ce qu'on rapporte d'un homme qui en avoit pris plus qu'il n'en falloit, & d'une dame qui pour la même raiſon fut près de trois heures dans une convulſion qui lui cauſoit un ris forcé dont elle penſa mourir. *Nouvelles de la Republ. des Lettr.* 1688. *pag.* 345. Voyez auſſi la *Mat. Med.* de Geoffroi, *tom.* 2. *pag.* 286.

rendre plus joyeux, & chacun ſait combien un exercice modéré, tel que celui de la promenade diſpoſe à la gaieté. Les légumes, les viandes graſſes & tous les incraſſans qui retardent la circulation du ſang, rendent triſtes & peſans. C'eſt une obſervation qu'a fait *Sanctorius*, & qu'*Hippocrate* avoit fait avant lui (z).

Le vin. Exemple de *Zenon*, de *Caton*, &c.

Parmi les boiſſons le vin a les qualités les plus propres pour ramener à la gaieté un eſprit qui panche vers la mélancolie. Cette précieuſe liqueur le retire tout-à-coup de ſa léthargie, lui tranſmet la vivacité & les ſaillies d'*Anacréon*, lui inſpire les propos joyeux, les diſcours amuſans, le badinage le plus fin; en un mot, toutes les folies agréables qu'une imagination enjouée & réveillée par une ſeve délicate eſt capable de produire. Nous en trouvons plus d'un exemple dans l'hiſtoire, & nous y voyons ces hommes d'un tempérament ſérieux, ſombre & mélancolique, prendre un viſage ſerain lorſque le vin a un peu échauffé leur cerveau glacé. *Zenon* ce Philoſophe taciturne que l'on croyoit exempt des paſſions des autres hommes, n'avoit pas plutôt bû un peu de vin, qu'animé par cette liqueur, il prenoit un air plus ouvert & plus ſociable; la gaieté déridoit ſon front & bientôt il banniſſoit cette humeur noire, chagrine & miſantropique, qui ſouvent le rendoit à charge aux autres & à lui-même. Il reſſembloit, diſoit-il, aux lupins, légume extrêmement amer qui perd ſon amertume lorſqu'il eſt bien lavé (*a*). *Caton* qui a pouſſé ſi loin la ſévérité, étoit cependant un des plus agréables convives. Il ſentoit bien malgré toute ſa gravité Stoïque, que l'auſtérité avoit un terme, & que c'eſt une folie de vouloir être toujours ſage (*b*).

Il en faut uſer ſobrement.

Que ces exemples ne ſervent pas d'autorité pour tomber dans la crapule. Nous ne parlons ici que de l'uſage modéré du vin, & non pas de l'abus. Le vin chaſſe les ſoins qui rongent les ames, voyez-vous quelqu'un parler des miſeres de la guerre, ou des maux de la pauvreté, après qu'il a bien bû (*c*): mais buvez ſobrement; c'eſt l'excès de la débauche qui a excité les combats entre les Centaures & les Lapithes. C'eſt le précepte que nous donne (*d*) cet excellent Poëte, qui préconiſe Bacchus comme ſon maître dans la Poëſie, & qui entreprend l'Apothéoſe de *Céſar*, le génie un peu échauffé par le jus de la treille.

Auſſi-bien que des boiſſons ſpiritueuſes.

Nous diſons la même choſe des autres boiſſons ſpiritueuſes, des infuſions améres, des potions cordiales & céphaliques. Leur uſage modéré augmente la force tonique des artéres, accélere le cours du ſang, ſoutient la tranſpiration & diſpoſe par conſéquent à la joie, c'eſt-à-dire, à cet eſprit brillant, vif & amuſant, qui eſt le caractére propre de cette

(z) *Staticæ Medicinæ, ſect. 7. Aphor. 30. 31. 32.*

(*a*) Zeno, *ut aiunt, dicere ſolebat quemadmodum lupini amari in aquâ madentes dulces reddantur, ita ſe vino affici & exhilareſcere.* Galenus *lib. quod animi mores corporis temp. ſeq. cap. 3.*

(*b*) *Narratur & priſci Catonis*
Sæpe mero caluiſſe virtus.
Horat. *lib. 3. Ode 21.*

(*c*) *Spes jubet eſſe ratas, in prælia trudit inermem,*
Sollicitis animis onus eximit, addocet artes.
Fœcundi calices, quem non fecere diſertum?
Contractâ quem non in paupertate ſolutum.
Horat. *lib. 1. epiſt. 5.*

(*d*) Horat. *lib. 1. Ode 18.*

affection. Mais l'abus de ces liqueurs, bien loin de procurer ces bons effets, rend ſtupide, hébété & inſenſible.

Le vin ne convient pas à toutes perſonnes. Ce qu'elles doivent faire alors.

Cependant il y a certains tempéramens auſquels le vin eſt toujours nuiſible. Il y a encore des hommes tellement conſtitués, qu'une pointe de vin les rend chagrins, coléres, querelleurs, furieux. Ces ſortes de perſonnes doivent toujours fuir le vin, & au lieu de la joie mettre en œuvre pour aiguillonner leur eſprit une autre paſſion qui ſoit plus analogue à leur nature. Quoique buveurs d'eau, ils peuvent avoir des talens, & malgré cet air compoſé & ce flegme avec lequel ils s'annoncent, ils ne ſont pas ennemis de tout plaiſir.

Effets de la muſique ſur l'eſprit.

Sans avoir recours à ces boiſſons qui agitent & qui ſubtiliſent le ſang, il y a encore d'autres moyens pour ſe diſpoſer à la joie. Qui ignore avec quelle douce violence la Muſique nous détermine à être gais. Chacun ſait par ſentiment intérieur qu'elle diſſipe l'ennui, qu'elle chaſſe les affections les plus ſombres de l'ame, qu'elle adoucit les mœurs, & que malgré nous elle excite dans nos cœurs des mouvemens qui ſe manifeſtent dans toute l'habitude du corps. On rapporte que le Centaure *Chiron*, cet habile Médecin, ne ſe ſervoit pas d'autre reméde que de la Muſique pour fléchir le naturel féroce d'*Achille* ſon éleve (*e*). Sans accumuler ici les exemples, rien prouve-t-il mieux les heureux effets de la Muſique que celui que préſentent les Livres ſacrés au ſujet de la fureur de *Saül*, qui s'appaiſoit par l'harmonie de la harpe que touchoit *David* (*f*).

Dans tous les tems la Muſique a fait le plaiſir de toutes les nations, des plus barbares, comme de celles qui ſe piquoient le plus de politeſſe : tant il eſt vrai que la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant ſecret pour le chant & l'harmonie, qui ſert à nourrir ſa joie dans les tems de proſpérité, à diſſiper ſon chagrin dans ſes afflictions, à ſoulager ſa peine dans ſes travaux. Il n'eſt point d'artiſan qui n'ait recours à cet innocent artifice : la plus légere chanſon lui fait preſque oublier toutes ſes fatigues.

Les Anciens étoient perſuadés qu'elle contribuoit beaucoup à former le cœur des jeunes gens en y introduiſant une ſorte d'harmonie, qui les portoit à tout ce qui eſt honnête ; rien n'étant plus utile, ſelon *Plutarque* (*g*), que la muſique, pour exciter en tout tems à toutes ſortes d'actions vertueuſes, & principalement lorſqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Ils lui attribuoient de merveilleux effets, ſoit pour exciter ou pour réprimer les paſſions, ſoit pour humaniſer des peuples naturellement ſauvages & barbares. Nous en trouvons des exemples dans *Quintilien* (*h*), dans *Galien* (*i*), dans *Dion Chryſoſtome* (*k*), dans *Plutarque* (*l*)

(*e*) . . . . *Puerum citharâ perfecit Achillem, Atque animos molli contudit arte feros.* Ovid.

(*f*) *Igitur quandocumque Spiritus Domini malus accipiebat* Saül, David *tollebat citharam, & percutiebat manu ſuâ, refocillabatur* Saül *& levius habebat. Recedebat enim ab eo ſpiritus malus. lib.* 1. *Regum. cap.* 16. ℣. 23.

(*g*) *De Muſic. pag.* 1130.

(*h*) Pythagoram *accepimus, comitatos ad vim pudicæ domui afferendam juvenes, juſſa mutare in ſpondeum modos tibicina compoſuiſſe.* Inſtitut. Orat. *lib.* 1. *cap.* 10.

(*i*) *De placit.* Hippocrat. & Plat. *lib.* 5. *cap.* 6.

(*k*) *Orat.* 1. *de regn. init.*

(*l*) De Fortun. *Alex.* pag. 335.

& dans *Polybe* (*m*), cet Hiſtorien ſi ſage & ſi exact qu'il mérite toute notre créance.

Avantages de la danſe pour l'eſprit.

Le court éloge que nous venons de faire de la muſique ſuffit pour en faire comprendre toute l'utilité. Nous ne nous étendrons pas non plus ſur la danſe, cet art preſqu'inſéparable de la muſique. Outre la ſoupleſſe qu'elle procure à tous les membres, la facilité avec laquelle elle fait circuler le ſang, la promptitude avec laquelle elle rétablit la tranſpiration, elle donne encore à l'eſprit un certain contentement qui lui fait trouver les ſaillies les plus amuſantes, & le fait profiter de cette aimable liberté qui eſt l'ame de cet exercice.

Joie intérieure plus parfaite & plus eſtimable.

Il y a une autre eſpece de joie bien différente de celle dont nous venons de parler : on l'appelle intérieure. Elle part d'un certain contentement de nous-mêmes, du témoignage d'une conſcience ſans reproche, & de l'applaudiſſement ſecret d'une bonne action. Cette joie eſt plus parfaite que la premiere. L'une n'eſt que momentanée, celle-ci eſt plus durable; l'une excite les ris ſans rendre pour cela plus heureux, celle-là force nos larmes à couler, mais pour nous faire goûter un vrai plaiſir; celle-ci eſt bouffonne, volage, affectée ou contrainte; celle-là eſt modeſte, permanente, & fait goûter de véritables délices. Cette derniere eſt donc en tout point préférable. » Je ne ſerois pourtant pas d'avis, dit un homme » ſenſé, après avoir parlé de la joie intérieure (*n*), qu'on rejettât pour » cela toutes les autres voluptés, ni qu'on les pourſuivît avec trop d'a» vidité; je crois qu'on peut jouir de toutes, quand elles ne bleſſent pas » la conſcience, & ne s'oppoſent point à la raiſon; quand elles ne » détruiſent point la ſanté, & qu'elles ne nous détournent pas de nos » fonctions ſpirituelles. Ma raiſon eſt que pendant cette vie l'homme ne » doit pas ſe conſidérer comme un pur eſprit; mais comme une ſubſ» tance compoſée d'eſprit & de corps, duquel l'eſprit dépend dans la plu» part de ſes fonctions; c'eſt pourquoi je penſe que nous pouvons lui » accorder tout ce qui peut raiſonnablement entretenir ſa bonne diſpo» ſition, comme nous devons lui refuſer tout ce qui peut la corrompre.

Ainſi nous demanderions de l'homme (ſi cependant ce n'étoit pas trop exiger de la nature humaine) d'allier par une prudence preſque divine cette joie extérieure avec la joie intérieure.

PARAGRAPHE II.

DE LA TRISTESSE.

La Triſteſſe rend plus attentif que la joie.

QUOIQUE la joie & la triſteſſe produiſent le même effet & que l'une & l'autre ſoit quelquefois accompagnée de larmes, il n'y a pas cependant de paſſions plus oppoſées entre elles; auſſi ſe détruiſent-elles mutuellement. L'une eſt un priſme qui répand les plus belles couleurs

(*m*) *Lib.* 4. *pag.* 289-291.
(*n*) L. *de la Forge*, Médecin. Traité de l'Eſprit de l'homme ſuivant le ſiſtême de *Deſcartes*, ch. 24.

ſur les objets, l'autre eſt un verre magique qui pénetre la ſurface des objets, les dépouille de leur ſurpeau, & ne laiſſe plus voir aux yeux du ſpectateur qu'un ſquelette hideux & décharné. Or il eſt dans l'ordre de la nature de nos ſentimens qu'un tableau amuſant frappe moins qu'une image effrayante. C'eſt pourquoi la triſteſſe nous rend plus attentifs & plus recueillis que la joie. Nous devons donc obtenir plus d'avantages pour les Sciences par ces affections qui diſpoſent à la triſteſſe, que par celles qui conduiſent à la gaieté. Les premieres diſpoſent au recueillement, les ſecondes menent à la diſſipation.

Deux ſortes de Triſteſſe.

Il y a deux eſpeces de triſteſſe, l'une réelle & poſitive, l'autre qui n'eſt qu'imaginaire & qui part d'un faux principe. La premiere eſt fille de la douleur. La ſeconde n'eſt qu'un enfant de l'opinion. Excepté la douleur, y a-t-il dans cet univers quelque choſe de réel qui doive véritablement affliger? Tout paſſe, tout n'eſt que néant, c'eſt une perte à laquelle on doit s'attendre, ou plutôt c'eſt un bien imaginaire qui diſparoît. Toutes ces choſes peuvent-elles être les ſolides motifs d'un chagrin véritable? Non : mais tous les hommes ne reſſemblent pas à *Anaxagore*, qui apprenant la mort de ſes fils, diſoit qu'il ſçavoit bien qu'il avoit engendré des mortels (*o*). Tous les hommes ne pratiquent pas les ſages conſeils qu'a laiſſé *Terence*. » Lorſqu'un homme, dit-il (*p*), eſt le plus heu» reux, il doit ſe diſpoſer à ſouffrir avec plus de ſoin les mauvaiſes ren» contres de la vie. S'il revient d'un voyage, il doit ſe repréſenter les » divers périls où nous ſommes expoſés, les pertes, les banniſſemens, » le déreglement de ſon fils, la mort de ſa femme, la maladie de ſa » fille. Il doit ſonger que ces choſes ſont poſſibles, qu'elles ſont ordi» naires, afin qu'aucun accident ne le ſurprenne. S'il ne tombe pas dans » les malheurs auſquels il s'étoit déjà préparé, qu'il mette au nombre de » ſes bonnes fortunes, toutes les mauvaiſes qui ne lui ſont pas arrivées «. Des avis auſſi ſages ſont ordinairement relégués à la ſpéculation & deviennent le ſeul partage de la Philoſophie.

Dans quel tems la Triſteſſe rend ingénieux.

Quoi qu'il en ſoit, de quelque motif que parte la triſteſſe, elle nous diſpoſe à être ingénieux. Ce n'eſt pas dans ces premiers momens que la nature revendique ſes droits, & que l'ame abbatue ôte à l'eſprit la liberté d'imaginer des conſolations ou des expédiens dans les malheurs. Alors *Agamemnon* garde un profond ſilence & donne les marques les plus ſenſibles de ſon déſeſpoir en s'arrachant les cheveux. *Bellerophon*, les yeux baignés de larmes, ſe promene dans la ſolitude rongeant ſon propre cœur & fuyant la compagnie des hommes (*q*). *Niobé* pétrifiée de douleur ſemble être changée en rocher (*r*). Voilà les tableaux qu'*Homere* & *Ovide*, ces grands Peintres, ont laiſſé des premiers inſtans de la douleur. Le chagrin donne-t-il le tems de reſpirer? La raiſon fait faire mille ré-

(*o*) *Cum illi renunciata eſſet, & damnatio ſua, & filiorum mors, ad alterum dixiſſe, jampridem adverſum illos atque ſe ex æquo maturam tuliſſe ſententiam, ad alterum ſciebam me genuiſſe mortales. Alii hoc ad* Solonem *referunt, alii ad* Xenophontem. Diog. Laërt. *in vitâ* Anaxagoræ & Xenophont. *Vid. etiam* Tullium *lib.* 3. *Tuſcul. quæſt.*

(*p*) Phormio. *Act.* 1. *Scen.* 5.

(*q*) Homer. *Iliad.* 6. & 7.

(*r*) Ovid. *Metamorph. lib.* 6. *Fab.* 7.

flexions,

flexions, nous examinons la grandeur & la durée de nos maux, & les moyens les plus propres pour éviter les derniers coups du ſort qui nous perſécute. Ici nous nous exhortons à la conſtance, là nous nous déterminons à la vengeance. Quelquefois ſemblables à *Hecube*, nous ſoulevons le fardeau de nos tourmens & nous laiſſons éclater les ſentimens les plus vifs de la colere & de la plus juſte fureur. Ce n'eſt ſans doute que le déſeſpoir, diſons mieux, la rage que fit paroître cette Reine déſolée, qui donna occaſion aux Poëtes de la métamorphoſer en chien (*s*).

Comment elle nous rend ingénieux.

Rien de plus fort & de plus pathétique que les ſentimens que peut faire enfanter la triſteſſe. Concentrés en nous-mêmes & peu détournés par des objets peu intéreſſans alors, nous nous abandonnons à des idées tantôt plus touchantes & plus effrayantes, tantôt moins timides & plus conſolantes les unes que les autres. Devenus mélancoliques pour un certain tems, nous en avons toutes les mêmes propriétés, nous voyons les choſes comme elles ſont, elles ne nous éblouiſſent plus par une vaine apparence de lumiere, elles ne nous charment plus étant comparées avec la perte que nous venons de faire. En un mot nous raiſonnons avec juſteſſe & nous jugeons exactement.

Exemple de *Jérémie*, de *Caſſius*, de *Ciceron*.

Il n'eſt pas difficile de trouver des exemples de ce qui eſt avancé ici. On apperçoit dans les Prophéties de *Jeremie* un cœur vraiment touché de l'aveuglement du peuple Juif. Ce n'eſt point par la beauté de l'expreſſion, ni par l'enchaînement des figures bien ménagées qu'il excite la compaſſion : ſon ſtile au contraire eſt fort ſimple. On ſent que c'eſt la grandeur de ſa triſteſſe qui forme ſes ſoupirs, qui trace elle-même tous ſes ſentimens & qui par une impreſſion réfléchie amollit l'ame la plus dure & en arrache la pitié. Sans mêler ici le ſacré avec le prophane, jettons ſeulement un regard ſur ce qui concerne la Littérature. Un certain *Caſſius* étoit grand orateur non pas tant par ſon éloquence que par ſon aigreur & ſa ſévérité (*t*). Le Plaidoyer fait par *Ciceron* pour obtenir ſa Maiſon du Mont Palatin que lui avoit enlevé *Clodius*, fut traité avec tant d'énergie, qu'en étant lui-même extrêmement ſatisfait, il le rendit auſſi-tôt public. Dans une Lettre à *Attieus* (*u*) il prétend que s'il a jamais eû quelque talent, il l'a fait éclater en cette occaſion, où la grandeur de ſa cauſe & la vivacité de ſa douleur avoient ajouté quelque choſe à ſa force ordinaire.

Exemple d'*Ovide*.

Que dirons-nous d'*Ovide* qui reçut le talent de la Poëſie dès le moment de ſa naiſſance ? Son exil en Scithie nous a procuré ce Livre fameux ſous le nom de *Triſtes*. Que peut-on de plus touchant que ſes Elegies ? La délicateſſe & le ſentiment y regnent partout, par-tout on eſt entraîné à la compaſſion. Soit qu'il parle à Auguſte, ſoit qu'il écrive à ſes amis, il nous intéreſſe toujours. Quand bien même nous pénétrerions ſa fiction, lorſque

(*s*) Id. *lib.* 13. *Fab.* 15.

(*t*) *Tum* L. Caſſius *multum potuit non eloquentiâ, ſed dicendo tamen : homo non liberalitate ut alii, ſed ipſâ Triſtitiâ & ſeveritate popularis*, &c. Cic. *de Claris Orat.*

(*u*) *Acta res eſt à nobis & ſi unquam in dicendo fuimus aliquid, aut ſi unquam alias fuimus, tùm profectò dolor & magnitudo vim quamdam dicendi dedit. Itaque oratio illa juventuti noſtræ deberi non poteſt. Ad.* Att. 4. 2.

emporté par ſa verve nous l'entendons déclarer ſes intentions à ſon Livre, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre.

Dante, un des premiers Poëtes d'Italie, étant entré dans une faction fut chaſſé de ſa patrie. Chagrin de cette avanture, il s'appliqua diligemment à l'étude pendant ſon banniſſement, & compoſa des livres où il fit entrer plus de feu & plus de force qu'il n'y en eut mis s'il eut joui d'une condition plus tranquille (*x*). On croit que l'indignation contre ſa patrie donnât plus de vigueur à ſa plume & à ſon eſprit déja taciturne.

De *P. Lalane* & de *Ph. Habert*.

Mais l'Italie n'a pas ſeule l'avantage de fournir des modéles accomplis en tout genre : la France aujourd'hui rivale de l'ancienne Italie, eſt en état de donner des exemples des traits les plus rares & les plus ſinguliers. *Pierre Lalané* un de nos Poëtes François qui a écrit avec aſſez de pureté, conſerva toujours le triſte ſouvenir de la mort de ſon épouſe. Il en parle dans ſes Ouvrages avec tant de délicateſſe & de tendreſſe, que l'on s'apperçoit bien que le ſeul tombeau pouvoit cacher une flamme que les larmes n'avoient pû éteindre, & une triſteſſe que le tems n'avoit pû diminuer (*y*). *Philippe Habert* étoit capable d'une ſi grande paſſion, qu'il penſa mourir d'amour pour une de ſes maitreſſes. Il compoſa *le Temple de la Mort*, qui eſt le ſeul ouvrage imprimé que nous ayons de lui. Ce Poëme ſe reſſent parfaitement de la triſteſſe de ſon Auteur & en reçoit ſon plus beau luſtre. De même que ce Poëte François, *Edouard Younck*, Poëte Anglois, s'eſt diſtingué par des chants lugubres, extrêmement touchans. La mort d'un grand nombre d'amis, & ſurtout d'une aimable amie, a fait naître ſes *complaintes* & ſes *nuits* qu'on ne ſauroit lire ſans tomber dans une douce mélancolie (*z*).

Caractere propre de la Triſteſſe.

De tous ces exemples & de toutes ces réflexions on peut conclure que la triſteſſe rend ingénieux & qu'elle a ſon caractére particulier qui conduit au tendre, au touchant, au pathétique, au langage expreſſif & perſuaſif; que la triſteſſe étant méchanique & approchant de la mélancolie,

(*x*) *Sed exilium vel toto Etruriæ principatu, ei majus & glorioſius fuit, quum illam ſubamará cogitatione excitatam, occulti divinique ingenii vim exacuerit & inflammarit. Enata ſi quidem in exilio comœdia triplex Platoniçæ eruditionis lumine perilluſtris*, &c. P. Jovius *elogiorum cap.* 4. *pag.* 19. Voyez auſſi *Bullart*, Académie des Sciences, *tom.* 2. *pag.* 307.

(*y*) Voici l'Epitaphe que lui fit M. *Menage* :

Conjugis ereptæ triſti qui triſtior Orpheo
Flebilibus cecinit funera acerba modis.
Proh dolor ! ille tener tenerorum ſcriptor amorum
Conditur hoc tumulo marmore Lalanius.

(*z*) Il en eſt fait mention dans un ſoliloque de M. *Hagedorn* à l'occaſion de la mort de ſon fils, décédé à Hambourg le 28 Octobre 1754. Cette piéce de vers françois, quoique compoſée par un Allemand, peut faire beaucoup d'impreſſion par ſon pathétique & le déſeſpoir qu'elle peint. Nous citerons ſeulement ces vers, qui en même tems tiendront lieu d'exemple du pathétique que donne la triſteſſe.

Me force, ô triſte Younck, à chanter comme toi.
Que la mort ſoit ma Muſe, & m'enferme en ſon temple!
Sépulcres ouvrez-vous, montrez moi vos horreurs,
Pour glacer tout mon ſang ſouffrez que je contemple,
Que j'embraſſe vos morts arroſés de mes pleurs.
Recevez de ma bouche impure,
Cadavres, le baiſer de paix,
Plus je ſens frémir la nature
Et plus parmi vous je me plais....
Eſt-il vrai, juſte Dieu ! que le foible mortel,
Qui ſe donne la mort périt en criminel ?
Avant le terme échu, payer à la nature
Le tribut qu'on lui doit eſt-ce lui faire injure ?
C'eſt l'outrager ſans doute, & le ſort du vieillard
Eſt de gémir en deuil, & de mourir trop tard.

on trouveroit bien l'art de la produire : mais qui voudroit ſe ſervir des moyens Phyſiques que nous propoſerions ? Nous trouvons toujours aſſez de ſujets qui nous chagrinent, ſans chercher à devenir triſtes. La douleur & la triſteſſe font plus de la moitié de la vie des hommes. Nous dirons ſeulement que nous avons obſervé que le régime du lait rendoit triſte. Nous pourrions citer pluſieurs exemples de perſonnes qui, s'étant miſes au lait pour toute nourriture, perdoient leur gaieté au point que rien ne les amuſoit & qu'un rien leur faiſoit verſer des larmes. On ne pouvoit imputer cette mélancolie à aucun dérangement dans les fonctions vitales, car elles avoient choiſi ce genre de vie pour ſe débarraſſer de quelques dartres qu'elles avoient à la peau, & chacun ſait certainement que cette maladie n'intéreſſe ni les actions de l'ame, ni celles du corps.

CONCLUSION
DE CE TROISIEME LIVRE.

Récapitulation des principes établis dans cet Ouvrage.

APRÈS avoir prouvé que les fonctions de l'ame unie au corps étoient méchaniques, & expliqué tout ce qui avoit rapport à ce méchanisme ; après avoir recherché toutes les causes Physiques qui modifiant différemment les corps, différencioient aussi les esprits, & montré que nous étions les maîtres de ménager tellement ces causes, qu'elles ne pouvoient, si nous le voulions, produire que des effets avantageux pour nous ; il ne s'agissoit plus que de tirer des conséquences de ces deux premieres parties. C'est ce que nous avons fait dans ce troisieme Livre : nous sommes entrés dans les détails les plus circonstanciés pour appliquer nos principes aux cas particuliers, afin de ne pas établir ici que des loix générales & spéculatives, & afin de réduire à l'acte ce qui avoit été démontré comme possible.

Pour faire comprendre plus aisément tout ce que nous avions à dire, & lever une multitude de difficultés, nous avons cru pouvoir admettre l'omogéneité des ames, selon qu'il nous a paru être de la Justice de Dieu. Ainsi cette variété infinie qui se rencontre dans les esprits des hommes, ne peut partir que de la différente organisation de leurs corps. Ainsi ayant examiné les dispositions corporelles qui rendoient les actions de l'ame plus libres, il falloit encore sur ce modèle corriger ces constitutions défectueuses qui empêchent le libre exercice des fonctions animales. Les climats & le régime de vivre ont été les instrumens généraux que nous avons employé pour parvenir à cette fin. Ce sont ces instrumens qu'on peut appeller de vrais moyens Physiques & méchaniques pour corriger les vices de l'esprit, en augmenter toutes les bonnes qualités, ou le conserver dans un bon état si heureusement il s'y rencontre. C'est par ces moyens que nous pouvons obtenir une sensibilité exquise & délicate, & par conséquent une imagination plus vive & plus abondante. Jouit-on une fois de ce privilege ? on ne peut manquer de raisonner juste & de juger sainement des choses si l'on y joint l'attention & la réflexion. Ensuite ne nous démentant jamais de nos principes, nous avons fait voir qu'en enlevant un peu d'humidité superflue, ou une médiocre sécheresse contre nature, la mémoire en devenoit plus prompte & plus heureuse. Voici tout ce qui concernoit les fonctions de l'entendement.

A l'égard de la volonté, nous l'avons vu accompagnée des vertus morales & des passions qui ont un germe nécessaire dans le cœur de l'homme. Les premieres ont ouvert un vaste champ couvert des pierres les plus précieuses : les dernieres ont présenté un jardin émaillé des plus

©BIUM

belles fleurs. Dans ce trajet un méchaniſme fort ſimple & une Phyſique comparée nous ont ſervi de guides : c'eſt tout ce qu'on pouvoit attendre de nous ſur cet article. Nous pouvons donc affirmer ici 1°. Que l'entendement & la volonté concourant à la formation des vertus morales, l'homme vertueux eſt ſpirituel : nous ne diſons pas de même que l'homme ſpirituel ſoit vertueux. La propoſition n'eſt pas réciproque, parce que l'on peut être ſpirituel n'ayant qu'une imagination vive & un certain raiſonnement, tandis que la vertu eſt une aggrégation de toutes les facultés intellectuelles, quelquefois augmentées, comme dans la force. 2°. Qu'il réſulte une infinité de biens de la pratique des vertus pour l'eſprit qui en reçoit tout ce qu'il a de plus ſolide. 3°. Que l'examen des diverſes cauſes concourantes à la variation des modalités des organes nous ayant fait voir combien les climats, l'éducation, le régime de vivre, &c, pouvoient ſur l'entendement & en même tems ſur la volonté, chacun pourra déterminer ſelon ſon tempérament, ſon âge, ſes forces, &c, quel air il doit reſpirer, quel régime il doit garder, quelles loix il a à obſerver pour ſe rendre capable de poſſeder toutes les vertus morales. 4°. Que toutes ces cauſes pouvant auſſi réveiller en nous les paſſions, ce ſera auſſi une direction particuliere de ces cauſes, qui mettra en état de profiter des avantages que les paſſions donnent à l'eſprit, comme ce génie brillant & ſingulier qui fournit aux mouvemens de l'ame ce pathétique & cet entouſiaſme attribués juſqu'alors à d'autres cauſes.

Avantages particuliers & généraux qui doivent réſulter de cet Ouvrage.

Un tel enchaînement de vérités conſéquentes les unes des autres nous a paru entraîner avec ſoi la conviction. Sans doute chacun a conclu avec nous qu'il y avoit différens moyens Phyſiques & méchaniques pour regler les fonctions animales & corriger leurs défauts. Ce principe une fois poſé, on conclut facilement qu'en ménageant avec prudence ces diverſes cauſes Phyſiques, il eſt en notre pouvoir d'avoir de l'eſprit & de corriger ſes vices. En faut-il davantage pour engager chacun à devenir ſpirituel ; les moyens qu'on doit employer étant ſi faciles à exécuter ? C'eſt l'intérêt de chaque citoyen comme celui de tout l'Etat. Ici ſe formera le véritable eſprit, c'eſt-à-dire le talent de penſer juſte & de s'exprimer de même ; là ſe fera remarquer le bel eſprit, c'eſt-à-dire, ce parfait développement de conceptions pleines de netteté, vaſtes & élevées par la maniere noble dont elles préſentent le ſujet. Bientôt on verroit s'éclipſer l'eſprit qui a des idées oppoſées à l'eſſence des choſes, c'eſt-à-dire l'eſprit faux. Bientôt on verroit diſparoître l'eſprit ſuperficiel qui n'ayant que les premieres idées des êtres, n'en embraſſe & n'en peut préſenter que l'écorce. Enfin on verroit régner par-tout le bon eſprit conſideré ſoit comme une dépendance de la morale, ſoit comme une vertu civile. Il y a donc dans notre objet un intérêt réel pour les Sciences, pour chaque homme en particulier & pour l'Etat. Quels plus puiſſans motifs pouvoient nous engager à travailler, à tenter diverſes expériences, à pouſſer les conſéquences le plus loin qu'il nous étoit poſſible ? Heureux, mille fois heureux, ſi nous avons rempli l'attente du Lecteur & ſi nous avons atteint le but que nous nous étions propoſés.

HISTOIRE ANALITIQUE

DES OUVRAGES AVEC LESQUELS LE NOTRE A QUELQUES RAPPORTS.

Il ſe trouve tant de belles connoiſſances ſur le même ſujet, les Livres ſont tellement multipliés ſur la même matiere, les Bibliotheques ſont tellement fournies d'Ouvrages qui traitent des mêmes Arts & des mêmes Sciences, qu'il ſeroit à ſouhaiter que ceux qui travaillent dans le même genre, priſſent la peine de conſulter les Auteurs qui ſe ſont diſtingués dans la carriere qu'ils entreprennent de fournir, auſſi-bien que ceux qui y ont fait quelque faux pas & dont la chûte inattendue doit apprendre aux autres à éviter un pareil chemin, ou à être en garde contre les obſtacles qui s'y rencontrent. Il ſeroit encore à ſouhaiter qu'ils donnaſſent une courte analyſe des ſentimens de ceux qui les ont précédés, & une idée générale de leurs ſuccès & de leurs défauts pour ſervir de bouſſole ſur une mer ſi féconde en naufrages, & où les écueils pour être cachés n'en ſont pas moins dangereux. Par ce moyen, on auroit une hiſtoire ſuivie de la façon de penſer des hommes dans les différens âges, on verroit les progrès de l'eſprit humain, on auroit en peu de volumes une bibliotheque complete, on ſçauroit où en ſont reſtés nos peres, & l'endroit où l'on doit commencer à travailler. Ce ſeroit ſans doute abréger le travail pour la poſtérité, tracer la route la plus courte & la plus ſûre pour avancer dans les Sciences, & ne pas répéter ſous différens termes ce qui avoit été dit avant nous dans un différent langage, ou avec une autre méthode.

Ce que nous conſeillons ici nous commençons par l'exécuter. On ne doit cependant regarder cette exécution que comme un projet qui s'aggrandira ſi le Public applaudit à notre idée. Ce n'eſt pas que l'on trouve déja bien des matériaux amaſſés pour former l'Ouvrage que nous avons entrepris : au contraire nous n'en avons trouvé preſque aucun qui ait un rapport bien direct avec le but que nous nous ſommes propoſés dans notre Traité. Au moins ceux qui travailleront après nous ſur le même ſujet ne s'épuiſeront pas par beaucoup de recherches, ne ſe laiſſeront pas ſéduire par les mêmes titres, & tâcheront de trouver en eux-mêmes aſſez de forces pour ſoutenir une entrepriſe dans laquelle ils auront peu de ſecours à eſpérer.

On nous dira peut-être que ſur ce principe, l'Hiſtoire que nous entreprenons ici eſt finie avant que d'être commencée. Point du tout : car quoiqu'il ne ſe trouve pas d'Ouvrages qui aient des rapports directs avec le nôtre, il s'en rencontre d'autres dont les rapports ſont indirects, & dont les fondemens ſervent auſſi de baſe à notre ſiſtême. Il faut en rendre compte au Public, lui en déduire la cauſe & les raiſons.

Ceux qui ont avant nous parlé des facultés de l'ame comme un ſujet de la Médecine, ſe ſont contentés d'en décrire les affections les plus apparentes & les défauts les plus remarquables qui dépendent des vices manifeſtes de l'économie animale. Ce ſont de vrais Traités de Pathologie de l'ame : qu'on nous paſſe ce terme, il peint mieux notre idée que tout autre. Tandis que nous nous ſommes appliqués à conſidérer l'état parfait & les vices ſoit de l'entendement, ſoit de la volonté lorſque les hommes paroiſſent jouir de la meilleure ſanté. Juſqu'alors on n'avoit trouvé d'autre reméde pour obvier à ces vices que les avis, les préceptes, l'éducation, les leçons. Pour nous, enviſageant de plus près les loix de l'union de l'ame & du corps, nous prétendons les déraciner par des cauſes Phyſiques & des mouvemens qui ébranlant d'abord les organes, ſont enſuite communiqués à la plus noble partie de nous-mêmes. Un pareil Ouvrage pourroit s'appeller l'hygiene de l'ame. Il eſt certain que les affections décrites par les Auteurs qui nous ont devancé, ſont plus ſenſibles que les nuances que nous peignons ici. Il étoit donc juſte qu'elles ſe fiſſent remarquer les premieres & qu'on cherchât au plutôt à apporter à l'ame les ſecours les plus efficaces, d'autant plus que dans ces momens le corps approche de ſa deſtruction, & que ſa ruine eſt certaine ſi l'on tarde à lui procurer des remédes prompts & ſalutaires.

Nous commençons notre Hiſtoire par *Hippocrate*, qui eſt à juſte titre regardé comme le pere de la Médecine, non-ſeulement parce qu'il eſt le ſeul Médecin depuis le commencement du monde juſqu'au tems de la guerre du Peloponneſe, dont les écrits ſoient parvenus juſqu'à nous, mais parce qu'il eſt le premier qui ait joint un raiſonnement ſolide à une expérience éclairée, & que ſa pratique eſt ſi ſage que tous ſes ſucceſſeurs ſe ſont fait un devoir de ne pas s'en écarter. On trouvera dans ſes Œuvres une grande partie de notre doctrine. Il fait voir dans pluſieurs de ſes Livres les relations de l'ame avec le corps. Dans le Livre ſurtout *De aëre, locis & aquis*, il expoſe ſavamment la puiſſance des climats ſur les eſprits & leur pouvoir pour différencier les mœurs, les caractéres & le génie. » Si les vents, dit-il, agiſſent ſi puiſſamment ſur les corps les plus » fermes, comment n'agiroient-ils pas ſur le foible cerveau des hommes ? ... » C'eſt de la diſpoſition de cet organe que l'ame reçoit, pour ainſi dire, » toutes ſes formes. Ce n'eſt pas à d'autre cauſe qu'il faut attribuer toutes » ces viciſſitudes de joie & de triſteſſe, de ris & de pleurs, de bien » être & de tourmens qu'on remarque en elle. C'eſt principalement à » l'occaſion de cette partie qui eſt ſupérieure à toutes les autres, que » nous acquerrons la ſageſſe & le diſcernement, que nous voyons & » que nous entendons, que nous diſtinguons les choſes honnêtes de cel- » les qui ne le ſont pas, le bien d'avec le mal, &c, (*a*) «. On trouvera encore dans le Livre I. *De victûs ratione*, & dans beaucoup d'autres en- *Hippocrate.*

(*a*) *Ac noſſe homines convenit, non aliundè nobis voluptates, lætitias, riſus & jocos, quamhinc contingere, itemque moleſtias, dolores, triſtitias, ejulatus. Hæque parte (cerebro) præcipuè ſapimus, & intelligimus, videmus & audimus, turpia & honeſta cognoſcimus, malaque & bona*, &c. Lib. de Morbo ſacro.

droits pluſieurs choſes ſur le régime de vivre qui tend à la perfection de l'ame, c'eſt-à-dire, qui peut lui procurer une plus grande intelligence & un effort plus libre dans ſes opérations.

Galien. La diverſité de tempéramens fait voir une variété ſurprenante de génies, de caractéres, de mœurs & de paſſions. C'eſt ce que *Galien* a tâché de prouver dans un Traité particulier ſur cet article (*b*). Malgré cette prolixité qui lui eſt ordinaire, cet habile Commentateur d'*Hippocrate*, ſoutenu de l'autorité de *Platon*, découvre pluſieurs vérités importantes dans la Phyſique & dans la Morale. Tantôt il ſoutient contre *Ariſtote* & *Praxagore* que les nerfs ne prennent pas leur origine du cœur & que l'ame n'a pas ſon ſiége dans ce viſcere comme le prétend *Chryſippe* (*c*). Tantôt il ſonde plus avant notre nature & cherche la maniere la plus facile pour connoître les vices, & les moyens les plus ſimples pour y remédier (*d*). L'homme le moins auſtére prend un vrai plaiſir à lire ce Traité, & y découvre les conſeils les plus ſages qu'on puiſſe donner pour réprimer les paſſions.

Daniel Vlierdenus. Nous ne nous arrêterons pas ici à faire l'analiſe des Livres des Médecins qui ont paru après ces deux illuſtres chefs de la Médecine. Il y a peu d'Ouvrages concernant la ſanté du corps, où il ne ſoit en même tems fait mention des maladies de l'ame, de ſon empire ſur les corps, & de ſa dépendance des organes. Ce que nous avons dit d'*Hippocrate* & de *Galien*, doit ſuffire à l'égard des autres Traités généraux de Médecine dans leſquels on trouvera quelques Problêmes, dont la ſolution eſt dans notre Ouvrage. Examinons ſeulement les écrits qui s'annoncent comme tendant à remplir les mêmes vûes que celles que nous nous ſommes propoſés.

Daniel Vlierdenus a écrit une lettre, par laquelle il exhorte les Médecins à donner également des ſecours à l'ame comme au corps (*e*). Cet Ecrit eſt peu conſidérable & ne peut donner aucun jour à notre Traité. L'Auteur a plutôt écrit en homme dévot qui s'attache à la lettre de l'Ecriture Sainte, qu'en ſavant Phyſicien qui cherche à décider les Problêmes de la nature. Parmi pluſieurs raiſons qu'il apporte pour prouver ſon texte, il ſe trouve celle des dérangemens de nos corps dans leſquels notre ame ſemble languir & s'éteindre. Toutes les autres raiſons rentrent dans celle-là. Pour analiſer cet Ouvrage en un ſeul mot, on peut dire que c'eſt une exhortation & non pas des préceptes pour ſecourir l'ame dans ſes maladies.

Jean de Valverde. *Jean de Valverde*, Médecin Eſpagnol, qui a écrit ſur l'art de conſerver la ſanté du corps & de l'eſprit, n'a fait qu'extraire ce qu'avoient dit ſur l'uſage des ſix choſes non naturelles *Hippocrate*, *Platon*, *Ariſtote*, *Galien*, *Paul Eginete*, *Aëtius*, *Soranus* & *Celſe*, comme il l'avoue lui-

(*b*) *Quod animi mores corporis temperaturam ſequantur. tom. V. in-fol. pag. 414. ex edit.* Charterii.
(*c*) *De* Hippocratis & Platonis *decretis.*
(*d*) *De dignoſcendis curandiſque animi morbis.*
(*e*) Daniel Vlierdenus Bruxellanus. *Epiſtola non minùs Theologica quam Medica, oſtendens Medicum non corpori ſolùm, verùm etiam animæ ſuppetias dare. Cujus occaſione illud explicatur: virtus in infirmitate perficitur. Cum infirmior, tum potens ſum: atque vera & legitima carnis mortificatio enarratur. Quibuſdam obiter præmiſſis de originali peccato atque immortalitate animæ.* Froben. *Baſileæ* 1554.

même

©BIUM

même (*f*). Quoique dans ce Traité l'on n'y voie rien qui regarde particulierement l'eſprit ; on ne peut cependant accuſer l'Auteur d'avoir manqué de remplir une partie de l'objet qu'il s'étoit propoſé : puiſqu'il dit lui-même que l'eſprit a tant de relations avec le corps, qu'on ne peut chercher à conſerver la ſanté de l'un, qu'on ne cherche en même tems à conſerver la ſanté de l'autre : ce qui revient parfaitement à nos principes. Nous ajouterons encore ici pour confirmer ce que nous avons dit dans d'autres endroits, qu'il penſe de même que nous au ſujet de l'éducation. L'on n'enſeigne pas, dit-il, la vertu par la ſeule éducation, & jamais d'un homme mauvais vous n'en ferez un bon, ſi vous ne trouvez dans lui-même cette diſpoſition. C'eſt le ſentiment de *Platon*, qui penſe que cela n'arrive que par la mauvaiſe diſpoſition des corps, & la mauvaiſe éducation (*g*).

Marinelli, Vénitien, & célebre Médecin a laiſſé un Traité ſur les maladies qui affligent la plus noble partie de nous-mêmes (*h*). Cet Ouvrage, diviſé en trois Parties, n'a preſque point de rapports avec le but auquel nous tâchons d'atteindre. Dans le premier Livre, il eſt vrai, il parle des vices & du dérangement total des fonctions animales, de la phrénéſie, par exemple, de la léthargie, de la folie, de la ſtupidité, de la mélancolie, &c. Mais il ne nous apprend rien que *Galien* n'ait enſeigné. Dans le ſecond, il détaille ce que c'eſt que le mouvement, & les manieres dont il peut être léſé ou aboli. Enfin dans le troiſieme, il examine les ſens & les différentes façons dont ils peuvent être viciés ou éteints. On eſt obligé à l'Auteur d'avoir donné un peu plus de régularité aux ſiſtêmes des Anciens : mais il ſeroit bien difficile de décider s'il a rendu leurs idées plus claires ou plus obſcures. *Marinelli.*

C'eſt dans le même tems qu'a paru le Livre d'*Antoine Zara*, un des plus ſavans hommes de ſon ſiécle, & qui ne jouit pas aujourd'hui d'une réputation proportionnée à ſon mérite. On trouve dans ſon excellent Traité de l'*Anatomie des eſprits* (*i*), une analiſe aſſez étendue de toutes les ſciences, & preſque toujours un jugement certain ſur les différentes opinions qui ont partagé les hommes à leur ſujet. La premiere Section de cet Ouvrage eſt celle qui a le plus de rapport avec le plan que nous avons ſuivi. Il y examine toutes les cauſes naturelles, humaines & divines qui peuvent différencier les eſprits des hommes. Il range ſous ce titre les élémens, les quatre premieres qualités, les alimens, les humeurs, les tempéramens, la génération, les climats, l'éducation & l'influence *Antoine Zara.*

(*f*) Joannis Valverdi Hamuſcenſis *de animi & corporis ſanitate tuendâ libellus. Lutetiæ* 1552. Il étoit Médecin du Cardinal *Jean de Tolède*, de l'Ordre de S. Dominique, qu'il ſuivit à Rome. Il écrivit en Eſpagnol un Traité d'Anatomie que *Michel Colomb* traduiſit en Latin. Cet ouvrage a été imprimé à Veniſe en 1589 & 1607. Voyez *Nicolas Antonio*, Bibl. Hiſpan. *Vander Linden.* de ſcriptis Medic.

(*g*) *Sic omnis voluptatum incontinentia quæ perinde ac ſi ſponte ſimus improbi, vituperari ſolet, non rectè ità vituperatur. Nemo enim ſponte malus, ſed propter pravum quemdam corporis habitum, rudemque educationem malus redditur . . . Rurſus dolore afflictus animus ſimiliter propter corpus in pravitatem plurimam incidit.* In Timæo verſus fin.

(*h*) Cuttius Marinellus *de morbis nobiliores animæ facultates obſidentibus, Libri tres. Venetiis apud Juntas* 1615.

(*i*) *Anatomia ingeniorum & ſcientiarum ſectionibus* 4. *comprehenſa Auctore* Antonio Zara *Aquileienſi, Epiſcopo Petinenſi.* 1615.

Médecine de l'esprit - page 353 sur 375

©BIUM

des aſtres. On peut encore reconnoître, dit-il, ces différences par les Songes, la Chiromantie, la Phiſionomie, les Loix & les Coutumes. L'on voit bien quel fondement l'on peut faire ſur quelques-uns de ces articles : mais nous pouvons dire en général que tous les titres nous paroiſſent remplis & qu'on y trouve une profonde érudition.

Jean Huartes. L'Ouvrage de *Jean Huartes* Médecin Eſpagnol (*k*) dont nous allons rendre compte, a eu beaucoup plus de réputation que le précédent, quoiqu'il ſoit à notre gré bien moins digne d'eſtime. Par les diverſes diſpoſitions que donnent à chaque homme les différens tempéramens, il eſt facile de juger à quel genre d'étude chaque perſonne eſt propre. L'auteur de l'Examen des Eſprits a recours à des cauſes plus éloignées & diſtribue les Sciences à chaque individu ſelon le concours de différentes cauſes. L'on pourroit comparer ſon livre à une tapiſſerie dont le canevas ſeroit bon, le deſſein irrégulier, les pieces de rapport mal diſtribuées & les teintes mal fondues. Cet Ouvrage ſe reſſent fort des préjugés de la nation. Par-tout y domine la Philoſophie Péripatéticienne mariée de tems en tems avec la Doctrine de *Platon* & de *Galien*. Ce Médecin auquel nous ne refuſons pas cependant beaucoup de mérite, ne comprenoit pas bien ce que c'eſt que l'entendement, ou du moins il s'étoit formé une fauſſe théorie ſur les opérations de l'ame. De-là naît une multitude d'erreurs. Ici il avance que l'éloquence & la politeſſe du langage ne peuvent ſe rencontrer dans des hommes de grand entendement. Là il veut prouver que la théorie de la Théologie appartient à l'entendement, & que la prédication qui en eſt la pratique, appartient à l'imagination. Tantôt il dit que la ſcience de gouverner une République n'eſt dûe qu'à l'imagination ; tantôt il aſſure que les hommes d'un grand entendement ne ſont pas propres à l'Art Militaire. De pareilles erreurs ſont aſſez réfutées en les rapportant ſeulement.

Le Livre de *Jean Huartes* a été critiqué par *Jourdain Guibelet* Médecin du Roi à Evreux (*l*). Ce Cenſeur reprend l'Auteur Eſpagnol d'avoir admis l'homogénéité des ames ; mais nous ne voyons pas ſur quel principe mieux prouvé il admet leur hétérogénéité. Il le reprend encore de trop attribuer au tempérament, d'autant plus qu'il y a beaucoup d'autres cauſes Phyſiques qui influent ſur le caractére. On pourroit les concilier ſur cet article. Il releve d'ailleurs quelques mépriſes, quelques bévues même ; mais quel eſt l'Auteur qui peut dire qu'il n'en a pas fait? On trouve des épines parmi les roſes. Le Médecin d'Evreux condamne le Médecin Eſpagnol de ce qu'il ramene tout à ſon ſiſtême. C'étoit-là ſans doute la meilleure maniere de le faire valoir, & ne pourroit-on pas

(*k*) Examen de ingenios para las Sciencias, par *Jean Huarte*, Amſt. 1662 * Traduit par d'*Alibray*, imprimé à Paris en 1666 & 1675. 2. vol. *in*-12.

* Nous ne ſavons pas préciſément en quelle année il a été imprimé pour la premiere fois. Ce qui eſt certain, c'eſt qu'il fut réfuté en 1631, par *Jourdain Guibelet*, & que *Charles Vion*, Ecuyer, ſieur d'Alibray, aſſez bon Poëte François pour ſon tems, mourut vers la fin de 1654, puiſque dans les Lettres nouvelles de *Pelletier*, imprimées en 1655, il en eſt parlé comme d'un homme qui eſt mort vers ce tems-là.

(*l*) Examen de l'examen des Eſprits par *Jourdain Guibelet*, Docteur en Médecine, & Médecin du Roi à Evreux, *à Paris* 1631. *vol. in*-8. *de* 813 *pages*.

©BIUM

reprocher au critique d'être trop attaché à ſon ſentiment & à celui de ſes maîtres *Hippocrate* & *Platon*, qu'il veut qu'on croie aveuglement ſur leurs paroles. Le reproche qu'il lui fait de ſa vanité n'eſt pas mieux fondé ; comme ſi les Eſpagnols devoient être modeſtes. La vertu contraire auroit été en lui un défaut ; il n'auroit plus reſſemblé à ſa nation. Seroit-ce parce qu'il ne le croit pas inventeur de ſon ſiſtême ? C'eſt ce qu'il ne prouve pas par de bonnes raiſons. *Huartes* a pû trouver, il eſt vrai, les idées fondamentales de ſon ſiſtême dans les Ouvrages de quelques anciens Philoſophes ; mais il eſt le premier, à ce que nous croyons, qui ait fait un corps de doctrine ſur cette matiere. En général le Livre de *Jourdain Guibelet* eſt fort bon, plein d'érudition, & peut s'accorder avec la plus grande partie de notre Ouvrage.

De même que perſonne n'avoit oſé achever la célébre Venus qu'*Appelles* avoit commencée, de même perſonne ne s'étoit encore chargé de finir & de completer l'Ouvrage qu'avoit commencé *Galien* ſur la maniere de connoître & de guérir les affections de l'eſprit. *Barthelemi Pardoux*, plus hardi que ſes ancêtres & que ſes contemporains, a oſé l'entreprendre avec autant de ſuccès qu'en auroit dû eſpérer *Galien* lui-même (*m*). Cet illuſtre Médecin de la Faculté de Paris plein de la lecture d'*Hippocrate* & des autres grands Maîtres dans l'Art des *Machaons*, cherche avec ſoin toutes les cauſes de la mélancolie, du délire, de la frénéſie, de la folie, de l'extaſe, de la rage, de la lycanthropie, de la fureur des poſſédés, de la perte de la mémoire ; en un mot, de toutes les maladies qui détruiſent l'empire de la raiſon & qui portent les hommes à faire envers eux & envers les autres mille actes d'injuſtice & d'inhumanité. Il détaille ſavamment tous les ſimptômes qui accompagnent ces maladies, ou qui les diſtinguent de toute autre eſpéce. Il établit enſuite une cure méthodique qui ſouvent doit être couronnée des plus grands ſuccès. Quoique les matériaux qui forment la baſe de ce ſiſtême, ſoient à-peu-près de la même nature de ceux que nous avons employés pour élever un édifice dont le lecteur vient de voir toutes les faces ; quoique ce ſoit toujours par l'entremiſe des corps qu'on parvienne à rectifier tous ces égaremens de l'ame, cependant notre Ouvrage différe de celui de *Pardoux* en ce qu'il embraſſe la partie pathologique des fonctions animales, comme ont fait *Galien*, *Marinelli* & pluſieurs autres, & que nous n'avons prétendu traiter que d'une certaine gêne dans la liberté des facultés intellectuelles ſans aucune léſion apparente dans les fonctions vitales & naturelles.

Le Livre de *Sebaſtien Wirdig* eſt un de ceux avec leſquels notre Ouvrage a plus de conformité (*n*). Nous pouvons dire cependant qu'il *Sebaſtien Wirdig.*

(*m*) Bartholomæi Perdulcis *Doctoris Medici Pariſienſis, de morbis animi liber ; inter quos agitur de maniâ demoniacâ, de energumenis, de Ectaſi. Pariſiis, apud Joan.* Le Mire, 1639. *in*-4°.

(*n*) *Nova Medicina Spirituum. Curioſa ſcientia & doctrina unanimiter huc uſque neglecta, & à nemine meritò excuſta, Medicis tamen & Phyſicis utiliſſima. In quâ* 1. *Spirituum naturalis conſtitutio, vita, ſanitas, temperamenta, ingenia, calidum innatum, phantaſiæ vires, ideæ, aſtrorum influentiæ, μετεμψυχώσις, rerum magnetiſmi, ſympathiæ & antipathiæ, qualitates hactenus occultæ ſenſibus tamen manifeſtæ, aliaque cæteroquin paradoxa, de hinc ſpirituum præternaturalis ſeu morboſa diſpoſitio, cauſæ, curationes*

Médecine de l'esprit - page 355 sur 375

eſt moins étendu que le nôtre, puiſqu'il n'embraſſe que le phyſique, & qu'il ne tend pas au même but, puiſqu'il ne conſidere que les affections naturelles & contre nature des eſprits animaux ſans en tirer diverſes conſéquences pour les différens états de l'ame modifiée différemment par ces affections. Les formes ſubſtantielles, dit *Wirdig*, ou les ames ſenſitives des animaux, ne ſont autre choſe que ces eſprits. C'eſt l'ame des végétaux, du ciel, des aſtres, de l'air, de la lumiere, des ténébres; en un mot, de tous les corps qui en ſont pétris. Notre ſanté, nos mœurs, nos caractéres en dépendent. Ce ſont ces eſprits qui forment ce prodigieux magnétiſme & cette ſympathie que l'on admire dans toute la nature. Il va plus loin, *liv.* 2. Il nous aſſure qu'on peut reconnoître la nature de ces eſprits dans l'homme par la conſtitution des peres, par le climat & l'éducation, par le genre de vie & les mœurs, par la conformation des corps, par les fonctions vitales, naturelles & animales. Ce détail eſt d'autant plus intéreſſant, qu'il y joint les indications curatives, & la thérapeutique des vices de ces mêmes eſprits qui peuvent être ſelon lui trop obſcurs ou trop denſes, impurs ou mêlés de parties hétérogènes, trop abondans, ou en trop petite quantité, acides, froids, humides, &c. Les moyens qu'il propoſe ſont les contraires, la ſimple nature, la diéte, le jeûne, le changement d'air, les bains, les topiques, la ſaignée & les évacuans.

Tout ceci eſt exactement raiſonné; mais bientôt notre Auteur ſe livre aux préjugés de ſon ſiecle. *Liv.* 2. *chap.* 20. Il parle des arcanes des Alchimiſtes & de la Pierre Philoſophale à laquelle il prodigue les plus grands éloges. *Chap.* 22. Enfin il vient à la cure diaſtatique des eſprits; c'eſt-à-dire, celle qui ſe fait par les amuletes, les tranſplantations & les ſecrets de la Palingénéſie. Nous louerons donc ſincerement ici le travail de *Wirdig* ſans le blâmer de ſes erreurs. Cette louange peut être un peu intéreſſée de notre part. Nous vivons dans un ſiécle où nous pouvons être approuvés; mais nos deſcendans, à la perfection deſquels nous travaillons tous les jours, penſeront ſans doute d'une façon bien plus juſte que nous ſur bien des articles.

Tſchirnaus. Les mêmes titres n'annoncent pas toujours des Ouvrages ſemblables. *Tſchirnaus* a donné un Livre qui porte le même titre que le nôtre (*o*): mais l'objet en eſt bien différent. Cet Ouvrage eſt diviſé en deux parties. La premiere eſt intitulée *Medicina mentis, ſive ars inveniendi generalia præcepta :* la ſeconde *Medicina corporis, ſive cogitationes admodum probabiles de conſervandâ Sanitate.* Nous ne parlerons que de la premiere partie comme ayant plus de rapport à notre ſujet. C'eſt une eſpéce de Logique dans laquelle l'Auteur fait voir que l'homme qui déſire naturellement d'être heureux, ne peut parvenir à un bonheur véritable que par la découverte de la vérité. *A pag.* 1. *ad pag.* 21. Le moyen de connoître ſi nous poſſédons la vérité eſt fort ſimple. Ce que nous concevons eſt

per naturam, per diætam, per arcana majora, palingeneſiam, magnetiſmum, amuleta ingenuè ac dilucidè demonſtrantur. Hamburgi, apud Gottofredum Schulzen 1673.

(*o*) *Medicina mentis & corporis. Lipſiæ* 1695.

vrai, dit-il; ce que nous ne concevons pas eſt faux. On doit entendre ici ce mot de *concevoir* dans un ſens fort étendu, c'eſt-à-dire, par la liaiſon & le rapport des choſes entre elles; & l'impoſſibilité de concevoir par leur diſconvenance. *A pag.* 22. *ad pag.* 66. Pour ne jamais tomber dans l'erreur, & faire des découvertes, il faut avoir recours aux définitions dont il explique les regles, en y mêlant une ſi grande foule de Démonſtrations Mathématiques, que l'on prendroit ce Livre pour un Traité de Géométrie fort étendu. *A pag.* 66. *ad pag.* 117. Les définitions une fois trouvées, ſi l'on en conſidere l'eſſence, les différences, les rapports, en un mot toutes les qualités qu'elles renferment, on en tirera autant de conſéquences qui doivent être regardées comme des axiomes. Joignez enſemble deux ou pluſieurs de ces définitions, qui priſes ſéparément avoient chacune leur nature, il en réſulte une nature nouvelle, mixte & dépendante mutuellement des unes & des autres. Il en réſulte donc un nouveau poſſible, ou plutôt une nouvelle vérité qu'on doit nommer Théorême. *A pag.* 117. *ad pag.* 124. On peut renfermer dans les Théorêmes des choſes plus ou moins générales. De-là vient que l'on en peut déduire immédiatement de nouvelles vérités; ce qui conſtitue les Corollaires & les Scholies. *Pag.* 127. C'eſt ainſi qu'il veut que l'on joigne toujours la méthode analitique à la ſyntheſe. C'eſt ainſi, dit-il, qu'on peut réſoudre tous les Problêmes tant Phyſiques, que Mathématiques. *A pag.* 128. *ad* 163. Enſuite il nous montre avec combien de facilité nous pouvons marcher dans le chemin de la vérité, & en ſurmonter tous les obſtacles. *A pag.* 163. *ad* 272. De tous ces obſtacles, nous n'avons parlé que du quatrieme lorſque nous avons traité du raiſonnement. *Liv.* 3. Parce que c'eſt le ſeul qui ait rapport à la méthode que nous propoſons pour avoir de l'eſprit. Enfin dans la troiſieme Partie il s'occupe entierement à faire voir à quel ſujet l'on doit s'appliquer pour paſſer la vie agréablement & avec la plus grande ſatisfaction poſſible. *A pag.* 272. *ad* 289. Par ce détail il eſt facile de voir qu'il n'y a que le titre de cet Ouvrage qui ſoit conforme au nôtre, & que nous avons ſuivi une route toute oppoſée.

Verdries.

Verdries a travaillé ſur l'équilibre de l'eſprit & du corps (*p*). Voici ce que cet Auteur entend par le terme d'équilibre » *Eam virium corporis &* » *animæ in ſe mutuò agentium proportionem, quâ cum libero partium flui-* » *darum & ſolidarum motu & actionum integritas, & mentis animique vigor* » *conſervatur.* Pag. 51. Cet Ouvrage peut être diviſé en deux Parties. Dans la premiere, l'Auteur examine comment l'équilibre eſt rompu, ou entretenu de la part du corps, qui ſouvent (nous dirions toujours) force l'ame à ſuivre tous ſes mouvemens. Dans la ſeconde, il fait voir com-

(*p*) Jo. Melchior. Verdries. D. *Philoſ. & Medicinæ* P. P. *in Academiâ Giſſenâ de æquilibrio mentis & corporis commentatio quâ ſtatus hominis ſani & morboſi, nec non affectuum, Phantaſiæ & imaginationis in corpus humanum vires & agendi modus, ex genuinis principiis deducuntur & ad experientiæ & ad rectæ rationis leges expenduntur. Giſſæ, apud* Joan. Mullerum 1716.

Il a fait encore un autre Livre intitulé, *de actione ventriculi in comminuendis cibis diſquiſitio quâ chilificationis negotium ad genuinas naturæ leges expenditur, & quomodo tritu adjuvantibus calore naturali ſucciſque diluentibus & ſolventibus, illud abſolvatur, per experientiam & rationem apertius declaratur. Giſſæ.* 1721.

ment l'ame par ſa propre force fait pancher la balance & ſoumet les corps à ſa puiſſance, comme dans la joie, la terreur, la colere, &c. Ce Livre entier peut ſervir de preuve aux principes de notre Ouvrage, & après en avoir fait la lecture on ne ſera plus étonné ſi nous avons eû la hardieſſe d'aller plus loin, c'eſt-à-dire, de regler toutes les opérations de l'ame par les différentes diſpoſitions Phyſiques qu'on donneroit au corps.

Gaubius. *Gaubius* a enfanté le même projet que nous (*q*). Il trace d'une main hardie le plan d'un Ouvrage qui a beaucoup d'affinité avec le nôtre, mais qui en differe en ce que l'on n'y trouve que des axiomes généraux ſans les conſéquences pratiques. C'eſt ce que l'Orateur ne pouvoit faire ſans entrer dans des détails qui conviennent mieux dans un Traité Métaphyſique que dans un diſcours Académique. Il prouve l'aſſujettiſſement de l'ame au corps par les différentes viciſſitudes Phyſiques qui affectent différemment les eſprits. De ſorte que l'une des deux ſubſtances ne peut pas être affectée ſans que l'autre ne le ſoit par contre coup. Pour expliquer les relations de ces deux ſubſtances, il admet deux principes actifs qui réagiſſent l'un ſur l'autre. *A pag.* 35. *ad* 46. Ce qui nous paroît faux: car ou ces deux principes ſont ſpirituels, ou ils ſont matériels, ou bien l'un eſt ſpirituel & l'autre matériel. Dans chaque ſuppoſition il ſe trouve une impoſſibilité manifeſte d'action de l'ame ſur le corps, ou du corps ſur l'ame. En effet s'ils ſont, 1°, tous deux ſpirituels? ils ne peuvent agir phyſiquement ſur les corps, les eſprits n'ayant aucune priſe ſur la matiere. 2°. S'ils ſont tous deux matériels? l'ame n'en ſera pas plutôt affectée que de certains mouvemens du ſang. 3°. Si l'un eſt ſpirituel & l'autre matériel? la même impoſſibilité ſubſiſte, puiſqu'un principe étendu ne peut agir ſur un autre qui eſt inétendu.

Mais comme notre objet eſt plutôt d'analiſer que de critiquer, nous paſſons à d'autres maximes que nous dicte ce ſavant Orateur. Il ſoutient que de même qu'il eſt du devoir du Médecin de guérir les maladies qui arrivent aux corps par les différentes affections des ames, de même il doit s'appliquer à corriger les défauts des ames, qui ſont occaſionnés par les différens vices des corps. *Pag.* 48. Or perſonne ne peut revoquer en doute que le Médecin par le même Art qui entretient les corps dans une ſanté parfaite, ne puiſſe procurer aux ames ces diſpoſitions heureuſes qui mettent en œuvre toutes leurs facultés. *Pag.* 63. C'eſt ce que penſoient *Pythagore*, *Platon* & pluſieurs autres Philoſophes de l'antiquité. Les avis, les préceptes, les menaces peuvent bien pour quelque tems reprimer les paſſions: mais la racine étant dans le corps, c'eſt en vain que l'on cueille l'herbe; elle repouſſera au moment qu'on s'y attendra le moins. *Pag.* 76. C'eſt donc au Médecin à détruire tous ces mouvemens que les ſens excitent dans les ames, par le même motif qu'ils entreprennent de guérir la manie, la phrénéſie & la mélancolie. *Pag.* 89. Il a en main des moyens pour y parvenir. *Pag.* 105. Notre Auteur rapporte à ce ſujet un fait

(*q*) Hieronimi Davidis Gaubii *Sermo Academicus de regimine mentis quod Medicorum eſt; Habitus* 8. *Febr.* 1747. *Lugduni Batavorum.*

bien ſingulier. L'on a vû, dit-il, des hommes auſquels l'excès de chagrin, ou la violence de l'amour avoient fait perdre l'eſprit, ſe précipiter dans la riviere. Ces malheureux retirés de l'eau, jouiſſans encore à peine d'un ſouffle de vie, recouvrerent la ſanté & le bon ſens & furent guéris de leurs funeſtes paſſions. Cette expérience engagea les Médecins à mettre en œuvre un reméde que le haſard avoient indiqué. On noya méthodiquement en Angleterre des perſonnes que des violentes affections de l'eſprit avoient rendu folles. Cette tentative réuſſit, comme l'atteſte *Vanhelmont* (*r*). Terrible reméde, il eſt vrai, mais le plus efficace que l'on puiſſe employer lorſque l'ame eſt ébranlée juſques dans ſes fondemens. Enfin notre Orateur finit ſon diſcours par exhorter les Médecins à s'appliquer ſérieuſement à cette partie de la Médécine qui eſt la plus négligée quoique la plus belle, & celle qui nous approche davantage de la divinité. Nous ſouhaitons avoir rempli une partie de ſes déſirs.

Il eſt tems de finir cette hiſtoire ſans introduire davantage ſur la ſcène de nouveaux perſonnages, qui dans leurs Ecrits auroient pû mettre quelques traits de reſſemblance avec le deſſein que nous propoſons aujourd'hui. Il ſuffiſoit de mettre le public à portée de juger des ſecours que nous avons pû tirer des Ecrivains qui ont vécu avant nous, & ſi la matiere que nous traitons eſt nouvelle. La difficulté de trouver quelques-uns de ces Ouvrages a été cauſe que nous n'avons pû les lire qu'après avoir compoſé notre Traité. Nous penſons que c'eſt un avantage pour le public qui rencontrera divers jugemens ſur les mêmes matieres travaillées dans diffé rens tems par des Auteurs qui ne ſe connoiſſoient pas, & par conſéquent non ſuſceptibles de prévention les uns pour les autres. Nos recherches auroient été moins pénibles, il eſt vrai, mais notre Ouvrage auroit pû être moins médité & moins réfléchi.

(*r*) Joan. Helmontii *Ortus Medicinæ de ideâ demente.* Pag. 175.

Fin du ſecond Tome.

TABLE
DES MATIERES.

A.

Abélard, ſon ſentiment ſur les idées ſuivant le P. *Bouhours*, 42; devient eunuque par accident, 117; ce qu'il dit ſur le lieu de ſa naiſſance, 126.
Abercromby, ſa remarque ſur les gouteux, 206.
Abyſſins, leur caractere, 123.
Academiciens, leur opinion ſur les idées innées, 41.
Accius, ancien Poëte Latin, 269.
Achille, ſon naturel fléchi par la muſique, 326.
Acteur prend la place du perſonnage qu'il repréſente, 19.
Action tonique, principe de la ſenſibilité, 9; elle ne convient qu'aux animaux, *ibid*; peut-être auſſi aux végétaux, *ibid.*
Adonis couché ſur des laitues après ſa mort; interprétation de cette allégorie, 316.
Adrien VI. Pape, ſon mauvais goût, 235.
Æſchille, Poëte Grec, 269.
Affection hiſtérique, 19.
Africains, leur caractere, 123; femmes Africaines ſont laſcives, 128.
Agamemnon, ſa douleur, 328.
Age, ſon pouvoir ſur l'eſprit, 192; état de l'eſprit dans l'enfance & dans la jeuneſſe, *ibid*; dans l'âge viril, 193; dans la vieilleſſe, *ibid*; comparé avec les climats, 196; avec les tempéramens, 197; ſes effets ſur les temperamens, *ibid.*
Agneau, ſa chair eſt délicate, 168.
Air, ſon action ſur l'ame, *voyez* Climats, Saiſons; le plus avantageux pour la mémoire, 292.
Albert le Grand, étoit fort petit, 206.
Albret [le Marechal d'] s'évanouiſſoit en voyant une tête de marcaſſin, 91.
Alcée, étoit poltron, 304.
Alexandre, étoit de petite taille, 206; ſon amour pour la gloire, 310.
Alimens, leur néceſſité, 160; ſolides & liquides, *ibid*; quantité des alimens ſolides, 161; des alimens liquides, 165; qualité des alimens ſolides ſimples, 166; des alimens ſolides compoſés, 169; liquides naturels, 171; liquides artificiels, 172; les plus propres pour l'eſprit, 214; pour la mémoire, 293; pour diſpoſer à la gaité, 324.
Allaire, ſon analiſe de l'ouvrage de *Wolf*, 299.
Allemans, leur caractere, 128.
Alypius, étoit très-petit, 206.
Ames, ſont eſſentiellement les mêmes, 3; ont deux puiſſances actives, 6.
Ame eſt inétendue, immatérielle, inviſible, &c. placée dans le cœur par *Ariſtote*. 21; par *Platon*, *Erophile*, *Arétée*, 22; *Praxagore*, *Chryſippe*, 336; dans le *cardia* par *Van-Helmont*, 27; dans la glande pinéale par *Deſcartes*, 46; exiſte dans l'intelligence de Dieu & non dans les corps, 101; eſt modifiée par différentes cauſes, comme la génération, le ſexe, les climats, &c. *Voyez* le ſecond Livre; démonſtration de ſon exiſtence, 232.
Amitié, ſa définition, 83; tient à l'amour de ſoi-même, *ibid*; eſt une paſſion, 84.
Amour, ſes eſpéces, 77.
Amour propre, ſes avantages, 77; ſon origine, 78; ſes propriétés, 310; comme auteur de la gloire, diſpoſe aux Sciences, *ibid*; comme auteur de l'ambition, conduit aux grandes actions, 311; moyens phyſiques qui y diſpoſent, *ibid.*
Amour ſocial, ſes eſpeces, 79; de concupiſcence, *ibid*; ſon méchaniſme, *ibid*; efficacité de certaines drogues pour exciter à la concupiſcence, 80; détruit par les diſtractions, 80; & par d'autres paſſions, *ibid*;

ſa

ſa puiſſance & ſes dangers, 311; ſes avantages pour l'eſprit, 312; en donne même aux imbecilles, 313; eſt inventeur de tous les arts & de toutes les ſciences, *ibid.*; ſes dangers, 314; empêché dans ſa fin devient haine, 316.
Amour pour les choſes inanimées, 85.
Anacampſeros, herbe regardée comme magique, 316.
Anacréon, né pour la volupté, 322.
Anaxagore, ſa réponſe ſur la mort de ſes enfans, 328.
Anaximene étoit fort gras, 200.
Androgines, leur caractere, 117.
Anglois, leur caractere, 125; Spectateur Anglois, ſon exercice, 179.
Antiochus le Sophiſte ſur Hermogenes, 195.
Antiparos, grotte viſitée par Tournefort, 132.
Antipater, avoit la fievre le jour de ſa naiſſance, 202.
Antipathie, 90.
Antiphon, ſon projet, 5.
Antoine, 200; étoit excellent Orateur, 269.
Apicius, célebre gourmet, 87.
Apollonius de Thiane, étoit très-ſobre, 293.
Apono [*Pierre* d'], Médecin, ſon averſion pour le fromage, 93.
Appréhenſions ſont les idées fournies par les ſens, 7.
Apulée ſur la plante appellée *Priapiſcon*, 315.
Arabes, Médecins, ſur les ventricules du cerveau, 46; nation, ſon aptitude pour les ſciences, 124.
Archias, Poëte, un des maîtres de *Ciceron*, 113.
Archiloque étoit poltron, 304.
Architas, ſa colombe de bois, 99.
Architecture, d'où elle naît, 241.
Aretée, place l'ame dans le cœur, 22.
Arioſte, 126.
Ariſtote, regarde le cœur comme l'organe immédiat des ſenſations, 21; ſur la cauſe des idées, 40; ſur la vertu, 66; ſur le caractere donné par les climats, 123; ſur la conſtitution tempérée, 150; donne de grands talens aux mélancoliques, 157; avoit l'eſtomac très-foible, 183; étoit mal fait, 205; croit qu'il n'y a pas de grands génies ſans folie, 262; s'empêchoit de dormir, 294; ſur les philtres, 315.
Arnaud, réfute l'harmonie préétablie, 31.
Aſiatiques, leur caractere, 122.
Aſtrologues décident des tempéramens par les planettes, 150.
Attention, eſt la conſcience que nous avons de notre maniere d'être actuelle, 7.
Atticus, lettre de *Ciceron* à, 329.
Aubignac [l'Abbé d'], ſa Pratique du théatre, 263.
Averroës, refuté par *Marcuce*, 157; étoit fort gras, 200.
Averſions & ſes eſpeces, 91.
Auger Buſbec, étoit bâtard, 110.
Auguſte, ſa demande à *Pollion Romulus*, 175.
Avicenne ſur le raiſonnement, 46; étoit un eſprit précoce, 195; conſeille le changement de climats dans les maladies chroniques, 256.
Aulugelle, ſur la joie, 96.
Automne, ſon effet ſur l'eſprit, 137.

B

Bachaumont, Poëte François, 324.
Badajoz, Poëte Eſpagnol avoit des accès de folie, 263.
Bagnolet, ſon parc inſpire la mélancolie, 273.
Baif [*Jean Ant. de*], étoit bâtard, 111.
Baillet, ſon traité hiſtorique des enfans celebres, 110.
Balzac, ce qu'il dit au ſujet de Scaron, 323.
Barleus, Poëte Latin, étoit fou, 262.
Barthole, étoit très-ſobre, 163.
Bartholin, ſur la mémoire, 291.
Baſile [*ſaint*], étoit valétudinaire, 204.
Bâtards, ſont réputés avoir plus d'eſprit que les enfans légitimes, 109.
Baudouin Ronſſeus cite l'exemple d'une folie guérie par une chûte violente, 219.
Bayle, refute l'harmonie préétablie, 29; il refute le P. *Malebranche*, 42; donne un exemple du pouvoir de l'âge ſur l'eſprit, 192.
Bellerophon, ſa triſteſſe, 328.
Béotie, caractere de ſes peuples, 133; ſes fontaines ſingulieres, 295.
Berkeley, auteur du dogme de l'immatérialiſme, 97; réfutation de ſon ſiſtême, 98.
Bernier, ſur le Mogol, 123.
Beze [*Théod. de*], ſon eſprit précoce, 195; ſa mémoire, 292.
Bien, différentes opinions ſur ſa nature, 67.
Bierre, ſes qualités, 174.

Bile, ſes effets ſur le corps & ſur l'eſprit, 182.
Bilieux, nature de ce tempérament, 155; caractere des bilieux, *ibid*; les perſonnes rouſſes ſont ordinairement de ce tempérament, 156.
Binet, écrit la vie de *Ronſart*, 156.
Blancat [*de ſaint*], ſon faux ſublime, 266.
Blond [*Jean le*], ſon imagination déréglée, 266.
Blondel, ſur l'imagination des femmes enceintes, 267.
Boëce, ſes livres ſur la conſolation, 131.
Boerhaave, ſur l'eſprit des phthiſiques, 203.
Bœuf, ſes qualités, 168; Thomas d'Aquin eſt appellé tête de bœuf, 208.
Boileau, voyez *Deſpreaux*.
Bois, ſont propres pour réfléchir, 249.
Boiſſon, ſes qualités, 171; la plus convenable pour l'eſprit, 214; ſpiritueuſe, ſes effets, 325.
Bonnefons, ſes Poëſies intitulées *Les baiſers*, 312.
Bonté, ſon caractere & ſes avantages, 227.
Bonheur, d'où il dépend, 67; multitude d'opinions à ce ſujet, *ibid.*
Bordeu, on lui attribue les mêlanges de phyſique & de morale, 26.
Borduni, ſa bêtiſe, & groſſeur de ſa tête, 207.
Borelli, croit que les eſprits animaux ſont ſulfureux, 23.
Borrichius, ſur un jeune homme qui devint ſpirituel étant malade, 204.
Boſſuet, ſon éloquence mâle, 246.
Boſſus, ſont plus ſpirituels, 205.
Bouhours, ce qu'il dit ſur les idées, 42.
Brachmanes, leur vie, 88.
Brebeuf étoit normand, 126; avoit toujours la fievre, 202, ſes vers ſur l'écriture, 314.
Buffier, ſa logique, 48; ſes vers techniques, 297.
Buffon, ſur la génération, 107.
Buſſi, ſur le Maréchal d'Albret, 91.
Buveurs d'eau, leur génie, 171.

C

CADA MOSTO, ſes voyages, 123.
Caffé, ſes effets, 176.
Calanus, ſe brûle vif, 38.
Caligula reçoit un philtre de *Céſonie*, 315.
Cardan croit qu'un odorat excellent eſt une marque d'eſprit, 239.
Carneades, ſur le bonheur, 67; ſe faiſoit vomir avant de réfuter les dogmes de Chryſippe, 255; ſa mémoire, 288.
Carteſiens, admettent la vibratilité des nerfs, 23.
Carthaginois, diſputent l'empire aux Romains, 318.
Caſſagne, Poëte François, étoit fou, 262.
Caſſini, ſavant Aſtronome, 242.
Caſſius, ſa ſévérité, 329.
Caton étoit tempérant, 163; s'échauffoit quelquefois par le vin, 173.
Catulle, 269.
Caze [*de la*], on lui attribue le *Specimen novi medicinæ conſpectus*, 26.
Celſe, dit que les gens de lettres ont l'eſtomac foible, 183; conſeille le changement de climat dans les maladies de la tête, 156.
Cerveau, ſa ſtructure & ſes uſages, 12; regardé comme principe du ſentiment par *Hippocrate*, 22; ſa gravité ſpécifique, 52.
Ceſar, ſe méfioit de Brutus & de Caſſius parce qu'ils étoient maigres, 200; ſa capacité, 269; ſon amour pour la gloire, 310; aſſervit le Senat & le peuple Romain, 318.
Céſonie, donne un philtre à *Caligula*, 315.
Chaleur, ſon pouvoir ſur les eſprits, 122.
Chapelle, Poëte François, 324.
Chappus [*Nic.*], ſon traité ſur l'eſprit, 293.
Charlemagne, tâche de relever les ſciences, 131.
Charleval, étoit valétudinaire, 205.
Chaſteté, 73; trop grande, ſon danger, 183.
Chaulieu, étoit voluptueux, 323.
Chilon, meurt de joie, 96.
Chiron, comment éleve *Achille*, 142; fléchit ſon naturel par la muſique, 326.
Chocolat, ſes effets, 175.
Choſes non-naturelles, 160; leur combinaiſon, 190.
Chryſippe, étoit valétudinaire, 204; comment *Carneades* ſe préparoit à refuter ſes dogmes, 255.
Chymiſtes, ſur la nature des tempéramens, 150.
Ciceron, décide que les ſens ne trompent pas, 16; ſur les opinions ridicules, 40, ſa définition obſcure de la vertu, 66; compte trois parties dans la prudence, 68; ce qu'il penſe de l'amitié, 83; acquiert la politeſſe du langage par la converſation

avec les femmes, 113; caractere de ſon éloquence, 128; voit la décadence de l'éloquence avec celle de la liberté, 131; parle mal des Abderitains, 133; avoit un fils peu capable, 142; étoit très-ſobre, 163; avoit coutume de s'exercer, 178; ſur le diſcours de Craſſus, 203; étoit d'une mauvaiſe ſanté, 204; ſur la certitude des connoiſſances données par les ſens, 231; ſur l'étendue de la perfection dans les arts, 269; exerçoit ſa mémoire, 297; ſon plaidoyer contre *Clodius*, 329.

Cidre, ſes qualités, 174.

Clarcke, refute l'harmonie préétablie, 31.

Claude, Empereur, perd la mémoire par ſes débauches, 293.

Clement VI. Pape, d'où lui venoit ſa mémoire, 219.

Cléobule, ſur l'indulgence, 230.

Climats, leur définition, leur différence, 118; différencient les génies, 119; leur pouvoir eſt général & conſtant, 128; parallele des auteurs de différens climats, *ibid*; leur puiſſance eſt quelquefois altérée par des cauſes politiques, 130; trop chauds, ou trop froids ſont peu favorables pour l'eſprit, 211; tempérés ſont les plus avantageux, 212; on conſeille d'en changer pour remédier au défaut d'imagination, 256; maniere d'imiter ce changement de climat, 257.

Cloud [le parc de S.] inſpire la tendreſſe, 273.

Cœur, *voyez* ame.

Colere, d'où elle n'aît, ſes effets, 229.

Collet, ſur les idées & les ſenſations, 43.

Conception, d'où elle naît, 7.

Connoiſſance de ſoi-même procurée par la Médecine, 1; d'où nous viennent nos connoiſſances, 35.

Conſtipation, ſes effets ſur l'eſprit, 186.

Continence, ſa nature, 73; outrée eſt un abus, 74; ſes effets 184; avantages qu'elle donne à l'eſprit, 306; moyens phyſiques & moraux pour y vivre, 307.

Converſations, influent ſur l'eſprit, 216.

Coopération des ſens & de la réflexion, 8.

Cornaro, étoit très-ſobre, éloge qu'il fait de la ſobriété, 164.

Corneille comparé à *Sophocle*, 129; travailloit dans un endroit obſcur, 181; ſes commencemens ſont foibles, 194.

Coypeau d'*Aſſouci*, étoit d'une foible complexion, 207.

Coypel, reconnu peintre à ſa phyſionomie, 247.

Crainte, ſes différentes parties, 94; déprave l'eſprit, 303.

Cratès, Philoſophe cynique, 205.

Cratippe, excellent Philoſophe, 142.

Creſſon pour fortifier la mémoire, 294.

Crouſas, ſur l'éducation, 144.

Cyrano de Bergerac, ſon imagination déréglée, 266.

Cyrus, ſa mémoire, 288; ſon régime, 291.

D.

DACIER [Madame], 116.

Daniel [le P.], 126.

Danſe, ſon origine, 245; ſes effets ſur l'eſprit, 327.

Dante, étoit petit, 206; ce qui l'engage à l'étude, 330.

David appaiſe la fureur de Saül, 326.

Déclamation, ſon origine, 246.

Democrite, ſon ſiſtême ſur les idées eſt renouvellé par *Malebranche*, 42; étoit abderitain, 133; comment il entretint ſa vie pendant quelques jours, 238.

Demoſthene, caractere de ſon éloquence, 128; ſe retiroit en un lieu tranquille pour réfléchir, 249, ne buvoit que de l'eau, 267; étoit poltron, 304.

Dempſter, ſa mémoire, 288.

Des Barreaux, ſoutenoit par ſes voyages la liberté de ſon eſprit, 138; ami des plaiſirs, 323.

Deſcartes, dit que c'eſt à la médecine à nous rendre plus ingénieux, 3; croit que l'ame apporte en naiſſant ſes penſées, 41; ſur la glande pinéale, 46; croit que l'homme n'eſt pas un moment ſans penſer, 63; comment il s'expliquoit ſur les paſſions, 75; travailloit dans ſon lit, 181.

Déſir, ſa définition, 66; ſon méchaniſme, 67; conſideré comme inquiétude particuliere, 93; difficulté d'y atteindre par des voies phyſiques, 319; ſa ſource, *ibid*; ſes effets équivalent à ceux de l'amour, 320.

Deſlandes, ſon Hiſtoire critique de la Philoſophie, 93.

Deſpreaux, comparé avec *Horace*, 120; ſa deſcription des âges, 192; étoit valétudinaire, 205; ſur la colere, 229; ſur les lieux propres à réfléchir, 248; ſur *Caſſagne*, 262.

Diagoras meurt de joie, 96.
Diaphragme, regardé comme l'organe immédiat des ſenſations, 26.
Digbi, ſur l'antipathie, 91.
Diodore de Sicile, ſur *Neron*, 146.
Diogene ſe mocque de l'embonpoint d'*Anaximene*, 200.
Dionis, ſon ſentiment ſur le caractere des eunuques, 116.
Domitius Afer, célebre Orateur, 195.
Duncan, ſon ſentiment ſur la mémoire, 57.
Du Halde, ſon hiſtoire des Tartares, 121.
Du Perron, à quoi on attribuoit ſa grande mémoire, 295.

E.

EAU, ſes effets ſur le corps & l'eſprit, 171; ſon mêlange avec le vin, *ibid*; eau mielée, ſes qualités, 175.
Eaux ſpiritueuſes, leur impreſſion ſur la membrane pituitaire, 240; reveillent les idées, 265.
Ecriture, ſon origine, 243.
Ecriture Sainte, ſert à un moderne pour expliquer la ſenſibilité, 32.
Education, ſon pouvoir ſur l'eſprit, 140; néceſſité de l'éducation morale, *ibid*; eſt dépendante des ſens, *ibid*; eſt diviſée en nature, 141; raiſon, 142; uſage, 143; éducation phyſique, 145; avantages de l'éducation morale, 212; de l'éducation phyſique, 213.
Egyptiens, leur caractere, 124.
Elaſticité eſt une propriété commune aux ſubſtances organiſées, & aux corps non organiſés, 10 & 11.
Eléonore d'Eſt, dont le *Taſſe* eſt amoureux, 263.
Eloquence, ſon origine, 246.
Embonpoint n'eſt pas toujours avantageux pour l'eſprit, 200; ce qu'en dit Porphyre, 293.
Empedocle, paſſe pour hermaphrodite, 117.
Enaut, ſa mémoire organique, 62.
Enfance, état de ſon eſprit, 192.
Ennius, aimoit le vin, 173.
Entendement eſt la faculté générale de connoître; part de trois ſources, 7; ſes opérations *à* 33, *ad.* 65; analiſe de ſes opérations, 98.
Entouſiaſme, ce que c'eſt, 261; eſt très-près de la folie, 262; ſes cauſes phyſiques, 263.
Envies des femmes enceintes, 267.
Epicure, ſes atomes indiviſibles, 28; dit que toute habitude du corps n'eſt pas propre à faire un homme ſage, 208.
Epimenides, ſon ſommeil, 188.
Epreuves pour prouver l'innocence, 37.
Eraſme, étoit bâtard, 110; valetudinaire, 205; ſur le peu de courage des gens de de lettres, 304.
Eſchile, échauffoit ſon imagination par le vin, 173.
Eſope, étoit mal fait, 205.
Eſpagnols, leur caractere, 127.
Eſpérance eſt fille de l'imagination, 94.
Eſprits, cauſes qui influent ſur l'eſprit, *voyez* tout le ſecond Livre; leur trempe dépend de l'organiſation des corps, 217; quel eſt l'homme d'eſprit, 218; moyens qu'on doit employer pour avoir de l'eſprit, *ibid*; ſi d'un ſtupide on en peut faire un homme d'eſprit, 219.
Eſprits animaux ne ſont pas ſulfureux, nitreux, aëriens, 23; ſont la même choſe que le ſuc nerveux 24.
Eté, ſon effet ſur l'eſprit, 136.
Etienne [*Henri*], ſon dégoût pour les lettres après une maladie, 254.
Etoile [*Claude de l'*], travailloit dans un endroit obſcur, 181.
Ettmuller, ſur le pouvoir de la lactation, 147. ſur les vices de l'odorat, 239; ſur la mémoire, 290.
Evidence des idées, 39; quelles ſciences portent ce caractere, 50; ſa définition, 278.
Eunuques, leur caractere, 116.
Europe, caractere de ſes peuples, 125.
Excremens, ce que c'eſt, 181; effets qu'ils produiſent, 185.
Exercice, ſes effets ſur le corps, 177; ſur l'eſprit, 178; ne doit pas être outré, 179; cauſe de l'entouſiaſme, 264; néceſſaire pour la mémoire, 293.

F.

FAERNE, échauffoit ſon imagination par le vin, 263.
Fagon, ſa Theſe ſur le tabac, 87.
Faim, ſes effets ſur l'eſprit, 162.
Fare [*la*], 324.
Favorinus étoit androgyne, 117.

Femmes, leur caractere, 112 ; leur tempérament n'eſt pas plus chaud que celui des hommes, 114 ; ſont plus volages, 211.
Ferdinand le Catholique eſt empoiſonné par un philtre, 315.
Fernel, étoit valétudinaire, 205.
Fibres, leurs premiers élémens, 9 ; leur force, 10.
Fiévre, ſes effets ſur l'eſprit, 202 ; échauffe l'imagination, *ibid.*
Fonctions animales, ce que c'eſt, 6 ; analiſe de leur méchaniſme, 98.
Fontaine [*De la*], prouve que l'amour donne de l'eſprit, 313.
Fontenelle, donne la vie de Corneille, 194 ; écrit dans l'âge le plus avancé, 196.
Force, ſa définition, 69 ; eſt tantôt valeur, tantôt patience, 70 ; ſa puiſſance ſur l'eſprit, 303 ; moyens phyſiques pour s'y diſpoſer, *ibid.*
Force muſculaire, 10.
Forge [*Louis de la*], ſon Traité ſur l'eſprit de l'homme, 63 ; ce qu'il dit ſur la joie intérieure, 327.
François, leur caractere, 126.
Froid, ſon action ſur les corps & ſur les eſprits, 119.
Fumanelle, ſon Traité des médicamens, 290.

G.

Galba, étoit boſſu ; ſon mariage, 205.
Galien, parle d'une fiévre qui ôtoit la mémoire, 56 ; ſur le caractere donné par les différens tempéramens, 104 ; par les climats, 119 ; étoit très-ſobre, 163 ; recommande l'exercice, 178 ; ſon traité de l'influence des corps ſur l'ame, 336.
Galilée, étoit d'un caractere gai, 324.
Gardette [*De la*], refute l'opinion de M. *Simonnet* ſur les climats & eſt refuté lui-même, 134.
Gaſſendi, étoit très-ſobre, 163.
Gaſſendiſtes, admettent le flux & le reflux des eſprits animaux, 23 ; Theſe de M. *Nougués* à ce ſujet, 25.
Gaubius, ſon diſcours de la puiſſance de la médecine ſur l'ame, 339.
Gaufridi, Prêtre, brûlé pour avoir donné des philtres, 315.
Génération, ſon pouvoir ſur l'eſprit, 105 ; fauſſement attribué aux planetes, 106 ; maniere dont ſe tranſmettent les qualités des peres, *ibid* ; les qualités des meres, 108 ; s'il eſt au pouvoir des peres d'engendrer des enfans ſpirituels, 112 ; comment ils peuvent y réuſſir, 210.
Génie, ce que c'eſt, 259 ; cauſe de ſa médiocrité, 260 ; il eſt très-proche de la folie, *ibid* ; leur variété infinie, 268.
Géometrie, dans quelle claſſe de ſciences, 50 ; ſon objet, 143.
Germanicus, ſon averſion, 92.
Geſtes influent ſur l'eſprit, 216.
Gorgias, ſa vieilleſſe, 196.
Gourmandiſe nuit à l'eſprit, 161, & 165.
Goût, organe des ſaveurs, ſes inclinations, 85 ; ſes averſions, 92, ſes rapports avec l'eſprit, 235 ; ſa ſcience, 236 ; connoît la qualité des alimens, 237 ; ſes vices, *ibid.*
Goût pour les arts & les ſciences, 283.
Gouts, ſont des déterminations pour choiſir entre différens objets, 54 ; leurs eſpeces, 85.
Gouteux ne ſont pas ſujets à radoter, 206.
Grandeur & petiteſſe de la taille, ce qu'elles peuvent ſur l'eſprit, 206.
Gratarole, ſon traité ſur la mémoire, 289.
Grecourt, 324.
Grecs, ce qu'ils étoient autrefois, 130 ; ce qu'ils ſont, 132.
Grotius [*Hugues*], ſon eſprit précoce 195.
Guelfes & Gibelins, factions en Italie, 318.
Guibelet [*Jourdain*], jugeoit de la capacité de l'eſprit par la foibleſſe de l'eſtomac, 183 ; exemple d'une hiſterique, 202 ; Examen de l'examen des eſprits, par *J. Huartes*, 337.
Gymnoſophiſtes, leur vie, 89.

H.

Habert [*Philippe*], ſa tendreſſe, 330.
Habitude, ce que c'eſt, 61.
Haillant [*Bernard de Girard*, Seigneur de], ſur la Pucelle d'Orléans, 315.
Haine, ſon méchaniſme, 87 ; de ſoi-même, 88 ; contre ſes ſemblables, 89 ; des choſes inanimées, 91 ; eſt un amour empêché dans ſa fin, ſes avantages, 316 ; moyen de l'exciter, 317 ; regles morales à obſerver pour en arrêter la violence, 318.
Harmonie préétablie, 28.
Hartſoëker, refute l'harmonie préétablie, 31. ſur la génération, 107.

Hecquet, ſon Traité de l'obligation des meres de nourrir leurs enfans, 145.
Hécube, ſon déſeſpoir, 329.
Heineckem, ſon eſprit précoce, 196.
Héloïſe, ſon amour, 312.
Hémorrhoïdes, leur pouvoir ſur les fonctions animales, 187.
Henri IV, la vivacité de ſon eſprit, 303.
Héraclite, ſur l'intelligence, 43.
Hermogene, ſon eſprit prématuré, 195.
Herophile, place l'ame dans le cœur, 22.
Hipparchia, épouſe Cratès 206.
Hippocrate, ſoutient que le cerveau eſt le principe du ſentiment, 22; refute ceux qui regardent le diaphragme comme l'organe immédiat des ſenſations, 26; ſur le caractere des peuples de différens climats, 103; ſur le pouvoir de la nature dans l'éducation morale, 141; de l'influence du régime de vivre ſur l'eſprit, 159; ſur la quantité des alimens, 162; condamne leur variété, 169; ſur l'ivrognerie, 173; ſur l'exercice, 178; ſur le changement de tempéramens, 197; dit que l'état de ſanté eſt celui où l'eſprit eſt le plus libre, 199; que l'embonpoint nuit à l'eſprit, 200; ce qu'il conſeille de faire quand le ſang eſt trop ſéreux, 256; conſeille le changement de climat dans les maladies chroniques, *ibid*; dit que nos natures n'ont été enſeignées par aucun maître, 258; de l'influence des corps ſur l'ame, 335.
Hipponax, étoit mal fait, 205.
Hire [*De la*], Obſervation ſur un enfant qui perdoit la mémoire, 138.
Hobbes, ſa maniere de travailler, 275.
Hoffman [*Frederic*], ſur la liqueur ſéminale, 74; du pouvoir de la circulation ſur l'ame, 158; ſur les moyens d'avoir de l'eſprit, 217; conſeille le changement de climat dans les maladies de la tête, 256.
Homere échauffé par le vin, 112; a compoſé l'Iliade dans ſa jeuneſſe, 194; donne un petit corps à *Ulyſſe*, 206.
Hommes, leur caractere, 112; d'un eſprit borné vivent plus longtems, 201; comment deviennent plus polis, 211.
Horace dit que la vertu eſt le milieu des vices, 66; du pouvoir de la génération ſur l'ame, 105; comparé avec *Deſpreaux*, 129; ne conſeille pas l'eau aux Poëtes, 170; ſa deſcription des âges, 192; étoit petit 206; ſur la colere, 229; ſur l'oiſiveté, 293; étoit poltron, 304; ſur le pathétique, 308; recommande la gaité, 322.
Huartes [*Jean*], extrait de ſon Examen des eſprits 339.
Hudde, fameux Géomêtre, oublia ce qu'il avoit appris, 299.
Hygiene, choſes dont elle traite, 160; de l'ame, 335.
Hyppomanes, matiere qu'on fait entrer dans les philtres, 315.
Hyver, ſon effet ſur l'eſprit, 137.

I.

Jacques I. ne pouvoit voir une épée nue, 91.
Idées, Dieu ſeul en eſt la cauſe efficiente, & la diſpoſition des corps la cauſe occaſionnelle, 33; ſont ſimples & compoſées, 35; ſimples, viennent des ſens, *ibid*; de la réflexion, 36; des ſens & de la reflexion, *ibid*; compoſées, viennent des ſens, 38; de la réflexion, 39; ſont toutes vraies, *ibid*; idées ſenſibles, ſont évidentes, *ibid*; réfléchies, ſont probables, *ibid*; mixtes, ſont incertaines, *ibid*; leur diſtinction en claires & en obſcures n'eſt pas exacte, *ibid*; ne ſont pas innées, 41; moyens de les multiplier, 272; conformes aux lieux où l'on eſt, 273.
Idioſincraſie, ſanté particuliere de chaque tempérament, 199.
Jérémie, caractere de ſes ouvrages, 329.
Jerôme [Saint], ſur l'oiſiveté, 293.
Jeuneſſe, qualité de ſon eſprit, 192; prématurée, 195.
Imagination, ſa définition, 33; a ſon ſiége dans le cerveau, *ibid*; involontaire, *ibid*; volontaire, 34; ſe porte ſur le préſent, le paſſé & l'avenir, *ibid*; plus vive au printems, 135; défaut d'imagination, 252; ſes cauſes, *ibid*; trop forte, 265; eſt le vice des tempéramens chauds & ſecs, 267; des ſanguins, *ibid*; des femmes enceintes, *ibid*; ſon état parfait, 268.
Imbécillité, d'où elle vient, 252.
Immatérialiſme, 97.
Inattention, cauſe de faux jugemens, 282; maniere de s'en garantir, 283.
Inclinations, 85, *voyez* Goûts.
Inconſtance dans les jugemens, 285.
Incontinence, ſes mauvais effets, 185; affoiblit la mémoire, 293.

Infuſions théiformes, leur effet, 176.
Inimitié, 90.
Intelligence, d'où elle naît, 34.
Joie, ſon méchaniſme, 95; ſes effets, 96 généraux, 321; moderée & immoderée, *ibid*; ſes effets ſur les corps & ſur l'eſprit, 322; moyens pour y parvenir, 324; intérieure plus parfaite, 327.
Jordanus, vulgairement appellé Jornandès, 122.
Iſocrate, compoſe dans l'âge le plus avancé, 196.
Italiens, leur caractere, 126.
Jugement, ſa définition, 52; dépend de nos organes, *ibid*; ſenſible affirmatif, *ibid*; négatif, 53; réfléchi, *ibid*; mixte, *ibid*; ſa certitude, 55; plus sûr en hiver, 137; maniere dont on en parle dans les écoles, 279; ſon défaut, 280; ſa néceſſité, *ibid*; ſon incertitude dans les maladies, 281; défaut de jugement réfléchi, 282; remedes, 283; manque de jugement mixte, *ibid*; cauſes de leur fauſſeté, 284; de leur inconſtance, 285.
Juſtice, ſa définition & ſa nature; 71; dépend auſſi des organes, 72; moyens pour s'y diſpoſer, 305; grands avantages qu'elle procure à l'eſprit, *ibid*.
Juvenal, portrait qu'il fait d'un Grec affamé, 162; étoit fort grand, 207.

K.

KALMOUCS, *voyez* Tartares.
Kepler, 242.

L.

LACTATION influe ſur les eſprits, 146.
Lælia, femme de *Ciceron*, 113.
Lælius, Orateur, 113; ſon agrément, 269.
Lait, ravages qu'il fait dans les femmes en couche, 145; celui des meres eſt plus propre aux enfans, 146; influe ſur l'eſprit, 147; rend triſtes ceux qui s'aſſujettiſſent à ce régime, 331.
Lalane, Poëte François, ſa triſteſſe, 330.
Lallemant, ſon Eſſai ſur le méchaniſme des paſſions, 79.
Lalli [*J. B.*], ſon eſprit précoce, 195.
Lami, refute l'harmonie préétablie, 31.
Lamprias échauffoit ſon imagination par le vin, 172.
Lapins, effets de leur chair ſur l'eſprit, 168.
Laurier, conſeillé pour fortifier la mémoire, 295.
Lecture, ſes avantages, 212.
Leeuvenoëck, ſur la génération, 107.
Legumes, peu avantageuſes pour l'eſprit, 166.
Leibnitz, ſon harmonie préétablie, 28; ſa penſée ſur les idées qui tiennent aux paſſions, 37; paſſe en Hollande pour s'entretenir avec *Hudde*, 299.
Leſſius [*Leonard*], traduit l'ouvrage de *Cornaro*, 164.
Leucade, promontoire, 316.
Licurgue, fit diſparoître la pudeur à Lacedemone, 73; ſur l'éducation, 140.
Lievre [animal], qualité de ſa chair, 168.
Lievre [*Guillaume le*], aſſure que le ſommeil affoiblit la mémoire, 294.
Lieux, influent ſur l'eſprit, 216; quels ſont les plus propres pour y méditer, 248; comment multiplient les idées, 272; donnent des idées conformes à leur nature, 273.
Liqueur ſéminale, donne naiſſance aux fibres, 8; eſt ſéparée dans le cerveau, 12; eſt analogue aux eſprits animaux, 24; combien eſt précieuſe pour la conſervation, 74.
Liqueurs ſpiritueuſes, leurs qualités, 173.
Livia Ocellina, épouſe *Galba*, 205.
Locke, mépriſé à tort par *Queſnay*, 11; ſoutient que nos idées ne ſont pas innées, 41; prouve que les paſſions ſont des déſirs, 75; rival de *Malebranche*, 129, ſur l'éducation, 144.
Logique des Médecins, 4; dans quelle claſſe de ſciences eſt placée, 50; ſa fin, 143.
Longin compare *Ciceron* & *Demoſthenes*, 128; ſon jugement ſur l'Iliade, 194; ſur le pathétique, 308; ſur les fureurs de Sapho, 312.
Longueil, étoit bâtard, 110; ſon hiſtoire naturelle de Pline, 111.
Louis [*Pierre de ſaint*], Carme, Auteur du Poëme de la Madelaine, 266.
Lucain, Auteur ampoulé, 202; ſa patrie, 261.
Lucrece décide que les ſens ne ſont pas trompeurs, 16; décrit une peſte qui ôtoit la mémoire, 56; ce qu'il penſe de l'amour, 80; deſcription de l'ivreſſe, 173; deſcription des âges, 192; ſur la certitude des connoiſſances données par les ſens, 230;

avoit des accès de folie, 262; eſt rendu furieux par un philtre, *ibid.*
Lucullus, périt par un philtre 315.
Luiſinus, ſon Traité ſur les paſſions, 308.
Lycantropie, 19.

M.

MADELAINE, Auteur de ce Poëme, 266.
Magnanimité, ce que c'eſt, 70.
Mahomet, détruit les ſciences, 132.
Maigreur, eſt quelquefois avantageuſe pour l'eſprit, 200.
Maimbourg, comment il s'animoit, 264.
Maladies, leur pouvoir ſur l'ame, 201; remarques ſur les phthiſiques, 203; empêchent auſſi l'exercice des fonctions animales, 208; il ne faut pas porter de jugement quand on eſt malade, 281.
Malebranche, ſon ſiſtême ſur les idées, 42; ſur la mémoire, 57; croit que les idées ſont produites par les ébranlemens du cerveau, 97.
Malet, oublie le grec faute d'exercer ſa mémoire, 299.
Mandragore, ſa vertu magique, 315.
Maracus, Poëte, étoit fou, 262.
Marcuce, ſur les mélancoliques, 157.
Marinelli, ſon Traité ſur les vices des fonctions animales, 338.
Marli, ſes jardins, 273.
Martial, ſur un homme roux, 156; ſur la fineſſe de l'odorat, 239; étoit Eſpagnol, ſon caractere, 261.
Mathématiques, leur certitude, 50; naiſſent du tact, 234; marche de ſes ſciences, 280.
Mayou, dit que les eſprits animaux ſont nitreux, 24.
Meckel, ſes expériences ſur le cerveau, 52;
Médecin, doit regler les penchans & les fonctions animales des hommes, 210.
Médecine, ſon étendue, 1; donne la connoiſſance de ſoi-même, 2; eſt unie avec la Métaphyſique, *ibid;* à pour objet les ames & les corps, *ibid;* ſon pouvoir ſur les ames, 210.
Médecine de l'eſprit, ſes principes, 3; récapitulation de ces principes, 332; avantages généraux & particuliers, 333; rapports qu'elle a avec d'autres traités, 334.
Mélancolie, ſentiment des Anciens à ſon ſujet, 157; quelle eſpece eſt déſirable, 260.
Mélancoliques, ſont ſpirituels, 125; tempérament, 156.
Melin de S. Gelais, étoit bâtard, 111.
Méliſſe pour fortifier la mémoire, 294.
Mémoire, ſa définition, 56; n'eſt pas un aſſemblage de portraits, 57; ne ſe fait pas par des routes tracées dans le cerveau, *ibid;* ni par les plis & replis des membranes, 58; eſt jointe à toutes les opérations de l'entendement, 59; ſon méchaniſme, 60; eſt ſenſible, *ibid;* appartient à tous les ſens, 61; eſt réfléchie, 62; mixte, 63; différente dans les ages, 64; ſon éloge, 287; heureuſe de quelques grands hommes, 288; naturelle, ſa lenteur, 289; remedes, 290; affoiblie, 291; infidéle, *ibid;* moyens pour l'avoir heureuſe, 292; ſpécifiques, 294; artificielle, 296; ſes avantages, 297; il faut ſouvent l'exercer, *ibid;* avec art, 298.
Memnon, ſa ſtatue, 99.
Menage, ce qui ariva à ſa mémoire, 299; épitaphe de Lalane, 330.
Meres, doivent nourrir par rapport à elles, 145; par rapport à leurs enfans, 146; exception à cette loi, 147; tranſmettent leurs vices & leurs vertus, *ibid.*
Meſſala Corvinus, perdit la mémoire par un coup, 56.
Métaphyſique unie à la Médecine, 2; dans quelle claſſe de ſciences eſt rangée, 50.
Midi, caractere de ſes peuples, 122; ſont lâches *ibid;* ſont foibles, *ibid;* menteurs & inconſtans, 123.
Milton, preſque rival d'*Homere*, 129; compoſoit plus facilement vers l'équinoxe de Septembre, 137; avoit coutume de s'exercer, 178.
Miſantropie, 90.
Moliere, ſes commencemens ſont plus foibles, 194.
Montagne [*Michel*], au ſujet des antipathies, 93; ſur la bonté, 228; ſur la colere, *ibid;* étoit d'un naturel fort gai, 323.
Montagnes, fourniſſent différentes idées ſuivant l'endroit où l'on eſt placé, 272.
Morel [*Juliene*], ſon eſprit précoce, 196.
Mort, ſon mépris, 69.
Morve, ſon excrétion retardée, ou trop abondante nuit à l'eſprit, 187.
Mouton, ſa qualité, 168.
Mucius Scevola, ſe brûle la main, 38.

Muret,

Muret, ſur une mémoire extraordinaire, 288.
Muſique, ſes avantages, 244; donne naiſſance à la danſe, 245; diſpoſe à la gaité, 326.

N.

NARCOTIQUES, nuiſibles à la mémoire, 294.
Nature de l'homme, 141; n'eſt enſeignée par perſonne, 258.
Needham, ſur la génération, 107.
Nerfs, principes du ſentiment, 12; leur vibratilité réfutée, 23; leur ſtructure, 24; leur relâchement, 223; leur roideur, 224.
Newton, oublie ſes principes dans un âge avancé, 299.
Niobé, ſa triſteſſe, 328.
Nord, caractere de ſes peuples & leur conſtitution phyſique, 119; ils ſont guerriers, 120; preuves hiſtoriques, *ibid*; effets conſéquens, 121; leur inaptitude pour les ſciences, 123.
Normands, leur caractere, 125.
Nouguès, ſa Théſe ſur le flux & le reflux des eſprits, 25.
Nuit, propre à favoriſer l'étude, 249.

O.

ODEURS, impreſſions qu'elles font ſur l'ame, 238; réveillent les idées, 265; pour fortifier la mémoire, 295.
Odorat, ſes inclinations, 86; ſes averſions, 92; ſon utilité, 238; ſes rapports avec l'eſprit, 239; ſes vices, *ibid.*
Œufs, leur qualité, 168.
Oiſiveté, préjudice qu'elle apporte à l'eſprit, 293.
Ongles, pourquoi on les ronge en travaillant, 265.
Opera; ſa deſcription, 244.
Origene, ſe fait eunuque par piété, 117.
Oſymandias, inſcription de ſa bibliotheque, 5.
Oubli, ce qui le produit, 298.
Ovide, étoit d'une complexion amoureuſe, 201; trop ingénieux, 222; ſes triſtes, 329.
Ouie, ſes inclinations, 85; ſes averſions, 92; ſes avantages, donne connoiſſance de la muſique, 244; de la danſe, 245; de l'éloquence, de la poëſie, de la déclamation, 246; ſa véritable ſcience, 247; ſes vices, 248.
Ozéne, ce que c'eſt, 240.

P.

PAIN, quel eſt le meilleur; 166.
Pancréas, effets de l'humeur pancréatique, 183.
Pantomimes, 243.
Paracelſe, ſon imagination trop forte, 267.
Pardoux [*Barthelemi*], ſur les maladies de l'eſprit, 339.
Parmenides, eſt le premier qui ſe récrie ſur l'illuſion des ſens, 231.
Paſcal, mépriſe les Théologiens Eſpagnols, 127; ſon eſprit précoce, 196; étoit valétudinaire, 205; ſavoit la Géométrie avant qu'on lui enſeignât, 259; ſa mémoire, 288.
Paſſions, ſont des deſirs de conſerver l'être, 75; dépendent auſſi de nos corps, 76; comment elles différent des vertus, *ibid*; leur nombre, 77; ſont eſſentielles à l'homme, 308; avantages que l'ame en retire, *ibid*; ſans elles on ne peut ni plaire, ni toucher, † 309.
Pathologie de l'ame, 335.
Patience, ſa nature, 71.
Paul [*Saint*], prouve que l'ame eſt aſſujettie au corps, 76.
Pelshover, ſa mémoire, 298.
Penſées, ſont les réſultats de la conception, 36.
Perceptions, ſont les idées fournies par les ſens, 7.
Peres, communiquent leurs vices aux enfans, 105.
Periclès, avoit la tête mal faite, 208.
Perriers [*Bonaventure Des*], Poëte François, étoit fou, 262.
Perrault, Médecin & célebre Architecte, 242.
Perſans, ce qu'ils furent, 129.
Petrarque, avoit la fievre tous les ans, 202; ſur un homme qui avoit le jugement faux, 247.
Petrone, fait l'éloge de la ſobriété, 161; étoit voluptueux, 323.
Peur, ſes effets, 19.

Philetas, étoit valétudinaire, 204; étoit très-petit, 206.
Philtres, ſont des poiſons, 315.
Phlegmatique, nature de ce tempérament, 154.
Phryſius [*Laurent*], ſon Traité de la mémoire, 292.
Phthiſiques, ont plus de pénétration, 203.
Pic de la Mirande, ſon eſprit précoce, 195.
Pie mere, regardée comme l'organe immédiat des ſenſations, 25.
Plantes échauffantes, 167; rafraîchiſſantes, leur effet ſur l'eſprit, *ibid.*
Platon, place le ſiege de l'ame dans le cœur, 22; ſes monades, 28; admet les idées innées, 41; étoit mélancolique, 157; ſur l'influence du régime de vivre, 160; étoit très-ſobre, 163; fort gras, 200; croit qu'il n'y a pas de grand génie ſans folie, 262; ſur l'éducation, 337.
Plaute, dit que la faim rend ingénieux, 162.
Pline, le naturaliſte, ſur la bierre, 174; ſur les boiſſons faites avec le miel, 175; dit que les perſonnes trop graſſes ne vivent pas longtems, 200; ſur Zoroaſtre, 201.
Pline le jeune, ſon panégirique de *Trajan*, 131; ſon deſir de s'immortaliſer, 311.
Plotin, ſes ouvrages, 194; étoit valétudinaire, 204.
Plutarque étoit Béotien, 133; comment diviſe l'éducation, 141; fait l'éloge des mélancoliques, 157; dit que les prêtres d'Iſis ne vouloient pas devenir trop gras, 167; ſur la mémoire, 287; ſur la muſique, 326.
Poëſie, ſon origine, 246.
Poiſſons, leur qualité, 168.
Pollion Romulus, ſa vieilleſſe, 175.
Pome, ſon Traité des vapeurs, 202.
Pomponace, étoit fort petit, 207.
Poncelet, ſa chimie du goût, 216.
Pontus Heurerus a donné la liſte des bâtards illuſtres, 110.
Pope, à quoi compare l'amour propre, 77; ſon génie, 125; comparé à Boileau, 129; avoit plus de facilité pendant le printems, 137; étoit boſſu, 206; ſur les deſirs ambitieux, 226.
Porc, ſes effets, 167.
Porée, Jeſuite, Profeſſeur de Rhetorique, étoit Normand, 126; ſur ſa mémoire, 292.
Porphire, ſon jugement des ouvrages de *Plotin*, 194; ſur l'embonpoint, 293.
Portugais, leur caractere, 127.
Précipitation, cauſe des faux jugemens, 285.
Printems, ſon effet ſur l'eſprit, 135.
Prodicus, étoit valétudinaire, 204.
Proclus, dit que nos idées ſont innées, 41.
Properce, périt par un philtre, 315.
Prudence, ſa définition, 68; renferme en elle le raiſonnement & le jugement, 69; dépend auſſi des corps, *ibid*; forme l'entendement, 302; peut être acquiſe par des moyens phyſiques, *ibid.*
Pudeur, n'eſt pas une vertu naturelle, 73.
Pythagore, dit que nos idées ſont innées; 41; deffend de manger des féves, 166, ſur l'union des deux ſexes, 211.

Q.

QUESNAY, mépriſe à tort Locke, 11; ſon opinion ſur le ſens commun, *ibid.*
Quinaut, ſes opera, 313.
Quintilien, ſur la mort de ſon fils, 203; ſur les bois, 249; ce qu'il propoſe pour aider la mémoire, 297; ſur le pathétique, 308.

R.

RABELAIS animoit ſa gaité par le vin, 173; caractere de ſes écrits, 323.
Rachitiques, ont plus de pénétration, 203.
Racine, étoit porté à la galanterie, 313.
Raiſonnement, ſa définition, 45; ſe fait avec le jugement, *ibid*; dépend de nos organes, *ibid*; ſort de trois ſources, 47; raiſonnemens ſenſibles, *ibid*; ſont vrais, 48; réflechis, *ibid*; ſont douteux, 49; mixtes, ſont encore plus douteux, 50; dans leur vigueur en automne, 137; diverſité, 271; défaut, 272; obſtacles, 274; défectueux, 276; par la tenſion, *ibid*; par le relâchement des fibres, *ibid*; lorſqu'on ne ſuit pas l'évidence, 278; lorſqu'on écoute ſes paſſions, *ibid.*
Récrémens, ce que c'eſt, 182.
Reflexion, ſa définition, 7; elle eſt l'attention que l'ame porte à ſes idées en les comparant, 18; connoiſſances réfléchies ne ſont pas auſſi évidentes, que les ſenſibles, 231; lieux tranquilles propres pour réfléchir, 248.

Régime, ſon effet ſur l'eſprit, 159; ce qu'il comprend, 160; *voyez* alimens, exercice, repos, &c.
Regles, ou tribut lunaire, leurs effets ſur les fonctions animales, 187.
Reminiſcence, eſt la mémoire réfléchie qui ne dépend que de la volonté, 62.
Repos du corps, ſes effets, 180; de l'eſprit, *ibid.*
Reſſouvenir, ſa définition, 60.
Réves, ſont de legers tranſports, 18.
Rhétorique, d'où elle prend naiſſance, 50.
Riviere [*Lazare*], ſur les narcotiques, 294.
Rochefoucault [*De la*], ſur l'amitié, 83; ſur la bonté, 228.
Romains, la décadence de leur Empire, & des lettres, 130.
Rondelet, ſur un jeune homme qui perdit la mémoire, 56.
Ronſart, ſon caractere, 156.
Ronſſeus, cite un exemple de folie guérie par une chute, 219.
Roſcius, fameux pantomime, 243.
Roſes blanches, & roſes rouges, faction en Angleterre, 319.
Rouſſeau, ce qu'il dit ſur l'imperfection des connoiſſances, 100; ſur les gens maigres, 200.
Rouſſeau [*J. J.*], ſur l'éducation, 144; conformité d'un endroit de ſon Héloïſe avec notre doctrine, 273.
Roux, perſonnes rouſſes, leur caractere, 156.

S.

SAFRAN, excite à la gaité, 324.
Saiſons, leur pouvoir, 135; effets du printems, *ibid*; de l'été, 136; de l'automne, 137; de l'hiver, *ibid*; comparées avec les climats, *ibid*; on doit y avoir égard ſelon ſes travaux, 138.
Sanctorius, obſerve que la tranſpiration arrêtée rend triſte, 325.
Sanguin, nature de ce tempérament, 154.
Santé, ſon prix & ſes eſpeces, 199; eſt l'état où l'eſprit eſt le plus libre, *ibid*; robuſte n'eſt pas toujours avantageuſe, 201; foible, ſouvent avantageuſe pour l'eſprit, *ibid.*
Santeuil, du pouvoir de la génération ſur l'eſprit, 105; échauffoit ſon imagination par le vin, 263.
Sapho, ſa paſſion la rend éloquente, 312.
Satirion, plante qui excite à l'amour, 315.
Saumaiſe, ſon eſprit précoce, 95; étoit valétudinaire, 205.
Scaliger, étoit fort grand, 207.
Scaron, étoit contrefait, 206; d'un naturel fort gai, 323
Sciences, leur diviſion & leur certitude, 50.
Selde, ſavant d'un caractere triſte, 324.
Selemnus, fleuve dont les eaux guériſſoient de l'amour, 316.
Semence, ſes effets ſur l'eſprit, 183.
Seneque, ſa mémoire, 288; ſur la reconnoiſſance, 305.
Sennert, ſur la perte de mémoire, 294.
Sens commun n'exiſte pas, 11; n'eſt pas néceſſaire, 15.
Sens, fourniſſent à l'ame les idées, 7; ne ſont pas trompeurs, 16; ont chacun leur eſpece de plaiſir & de douleur, 17; différent dans les différens individus, *ibid*; donnent les connoiſſances les plus poſitives, 39; ce principe n'eſt pas incompatible avec ceux de la morale, 230; leur état le plus propre pour procurer des idées, 232; leur eſpece, 233; cauſes des diſtractions, 248.
Senſations, leur définition, 14; ſont directes, réfléchies, ou mixtes, *ibid*; directes, *ibid*; exiſtent dans la partie même frappée, 15; ſont vraies, *ibid*; ſont agréables, ou déſagréables, 16; réfléchies, 18; ſont trompeuſes, 20; mixtes, *ibid*; ſont douteuſes, *ibid*; leur connexion avec les facultés de l'ame, 230; fourniſſent les connoiſſances les plus poſitives, 231; internes détournent la réflexion, 248.
Senſibilité, eſt l'aptitude de recevoir les impreſſions, 8; d'où elle vient, 9; ne dépend pas du ſens commun, 11; ni du cerveau, 12; ni de la circulation, 13; ſes avantages, 221; altérée par le relâchement des fibres, 223; par leur roideur, 224; ſon excès, 225; plus elle eſt grande, plus elle donne d'idées, 226; mere de la bonté, 227; elle dégénére avec le tems, 228.
Sentiment eſt l'impreſſion excitée dans l'ame par les ſenſations, 14; ne part ni du cœur, ni du cerveau, 21; en quoi differe des ſenſations, 222; aboli, diminué, 223.
Sexe, ſa puiſſance ſur l'eſprit, 112; cette puiſſance vient de la conformation primordiale, 113; il eſt poſſible d'atteindre à ce caractere diſtinctif, 114.

Sherlock, ſon ouvrage, 89.
Simonide, Auteur de la mémoire artificielle, 296.
Simonnet, de l'influence des climats, 133.
Simpathie, ce que c'eſt, 81; ſa nature & ſon méchaniſme, 82.
Sobriété, ſa nature, 72; eſt utile pour l'eſprit, 161; quel eſt ſon point fixe, 162; ſon éloge 163; ſes avantages, 306.
Socrate, admet les idées innées, 41; étoit mélancolique, 157; ſur l'influence du régime, 160; avoit coutume de s'exercer, 178.
Sommeil, ſon pouvoir ſur les fonctions animales, 188; de ſa durée, *ibid*; d'*Epimenide*, *ibid*; relatif à l'eſprit, 215; à la mémoire, 294.
Somniferes, nuiſibles à la mémoire, 294.
Sopater, Poëte ſurnommé lenticulaire, 167.
Sophocle, travaille dans ſa vieilleſſe, 196.
Steele, quel étoit ſon exercice, 179.
Stenon refute *Deſcartes*, 47.
Sucs digeſtifs, leurs effets, 183.
Suetone, ſur l'Empereur *Claude*, 293.
Swift, ſur les opinions philoſophiques, 40.
Sydenham, ſon obſervation ſur l'épuiſement des eſprits, 254.
Syllogiſme, ſes regles, 52.
Sylvio Antoniano, ſon eſprit précoce, 195.
Sylvius refute *Deſcartes*, 47.

T.

TABAC, ſon impreſſion, 240; reveille les idées, 265.
Tacite, 126; ſur *Petrone*, 323.
Tact, eſt le ſens le plus général, 17; ſes inclinations, 87; ſes averſions, 93; connoiſſances qu'il donne, 234; eſt l'organe du plaiſir & de la douleur, *ibid*; ſes vices, 255.
Tartares, leur caractere, 121.
Taſſe [*Le*], avoit des accès de folie, 263.
Temperament des femmes n'eſt pas plus chaud que celui des hommes, 114. idée générale des temperamens, 149; ſentiment des Anciens, *ibid*; leur nombre eſt infini, *ibid*; conſtitution tempérée rejettée, 150; opinion des Aſtrologues, *ibid*; des Chimiſtes, *ibid*; notre doctrine, *ibid*; ſimples, 151; chaud & ſon caractere, *ibid*; ſec, 152. ſon caractere, *ibid*; froid, & ſon caractere, 153; humide & ſon caractere, *ibid*, compoſés, *ibid*; ſanguin, 154; ſon caractere, *ibid*; phlegmatique & ſon caractere, *ibid*; bilieux, 155; ſon caractere; *ibid*; mélancolique, 156; ſon caractere, *ibid*; quels ſont les plus avantageux à l'eſprit, 213; le genre d'occupation qui leur eſt propre; 214.
Tempérance, ſa définition & ſa nature, 72; avantages qu'elle procure à l'eſprit, 306.
Tendreſſe paternelle, d'où elle tire ſon origine, 84.
Terence, ſes conſeils ſur la prévoyance, 328.
Tête, doit être bien conformée pour avoir de l'eſprit, 207.
Thé, ſes effets, 176.
Themiſtocle, ſa mémoire, 288; ſon amour pour la gloire, 310.
Theophraſte, écrit à 99 ans, 196.
Thomas d'Aquin, avoit la tête fort groſſe, 208.
Thucidide, décrit une peſte qui ôtoit la mémoire, 56.
Tiraqueau, ſa fécondité, 201.
Toucher, *voyez* Tact.
Tournefort, ſon voyage du Levant, 132.
Tranſpiration des peuples du Nord, 119; des peuples du Midi, 123; ce qui doit en reſulter pour l'eſprit, 186; examiné par *Sanctorius*, 187; eſt arrêtée par la haine, 317; alimens qui la facilitent, diſpoſent à la gaité, 324.
Triſteſſe, ſon méchaniſme, 95; ſes effets, *ibid*; généraux, 321; rend plus attentif que la joie, 327; deux eſpeces, 328; quand elle rend ingénieux, *ibid*; comment elle rend ingénieux, 329; caractere qui lui eſt propre, 330.
Tſchirnaus, ſa maniere de travailler, 138; ſur l'exercice, 178; comment il fortifioit ſon raiſonnement, 274; extrait de ſon livre, 340.

V.

VAIRE [*Léonard*], ſur les philtres, 315.
Valere Maxime, ſur le repos qu'on accorde à l'eſprit, 179.
Valeur, ce que c'eſt, 70.
Valverde [*Jean de*], ſon Traité ſur l'art de conſerver la ſanté de l'ame & du corps, 336.

Van-Helmont, place le principe du ſentiment dans le cardia, 27; ſur le travail outré, 180; ſon imagination trop forte, 267.
Vaniere [*Le P.*], ſur la deſtruction d'un bois, 249.
Vapeurs, leurs principaux ſimptômes, 19.
Varron, ſur les opinions philoſophiques, 40; compte près de trois cens opinions ſur le bonheur, 67; compoſe dans ſa vieilleſſe, 196.
Vaucanſon, habile méchanicien, 99.
Vauveick, ſa bétiſe, & groſſeur de ſa tête, 207.
Vega [*Criſtophe de*], ſur la perte de la mémoire, 56.
Veille, ſa nature, 189; ſon pouvoir ſur les fonctions animales, *ibid.*
Velmatio, ſon imagination extravagante, 266.
Verdries, ſur l'équilibre de l'ame & du corps, 341.
Verin [*Michel*], ſa chaſteté, 184.
Vérité, attrait que les hommes ont pour elle, 320.
Veronneau, ſon imagination giganteſque, 266.
Vers techniques pour aider la mémoire, 297.
Vertu, ſa définition, 66; ce qui la différencie des paſſions, 76; les vertus des parens ſe communiquent aux enfans, 105; ſont liées avec les paſſions, 301; ſont en notre pouvoir, *ibid*; elles ne s'enſeignent pas par la ſeule éducation, 337.
Vices des parens ſe communiquent aux enfans, 108.
Vieilleſſe, état de l'eſprit pendant cet âge, 193.
Vieuſſens, dit que les eſprits animaux ſont aëriens, 24.
Ville-Dieu [Madame *de*], étoit très-ſenſible, 217.
Vin, ſes effets ſur l'ame, 172; cauſe quelquefois l'entouſiaſme, 263; excite à la gaité, 325; il faut en uſer ſobrement, *ibid*; excite quelquefois la fureur, 328.
Virgile, étoit très-ſobre, 163.
Vlierdenus, exhorte les Médecins à ſecourir l'ame comme le corps, 336.
Voiture, étoit de petite taille, 207; & de complexion amoureuſe, 313.
Volaille, ſa qualité, 168.
Volonté, ce qu'elle contient, 65; dépend auſſi des corps, *ibid*, ſa définition, 66; reſſources qu'elle fournit à l'eſprit, 300.
Voſſius, ſa définition de l'homme, 76.
Urine, ſa nature & néceſſité de ſon excrétion, 186.
Vue, ſes inclinations, 85; ſes averſions, 91; ſes avantages, 241; ſciences auxquelles elle donne naiſſance, *ibid*; ſes vices, 243.

W.

Willis, dit que les eſprits animaux ſont de la nature de la lumiere, 24; ſur le ſens commun, 46; ſur la mémoire, 57; ſur l'opium, 294.
Wirdig, nouvelle Médecine des eſprits, 339.
Wolf, ſur l'exercice de la mémoire, 298.

X.

Xenophon eſt du même avis qu'*Hippocrate*, ſur le régime de vivre, 160.

Y.

Yanguis, comment ſe procurent des viſions, 264.
Younck, Poëte Anglois, ſes complaintes, 330.
Yvreſſe, décrite par *Lucrece*, 173.
Yvrognerie, nuit à l'eſprit, 173; fait perdre la mémoire, 293.

Z.

Zara, ſur l'omogénéité des ames, 3; l'anatomie des eſprits, 338.
Zarabella, devient infirme par ſes débauches, 201.
Zenon, s'animoit par le vin, 225.
Zoroaſtre, battement violent de ſes arteres, 201.

Fin de la Table des Matieres.

ADDITIONS
ET
CORRECTIONS.
TOME I.

PAGE 7. ligne 27. qu'elles a reçues, *liſez*, qu'elle a reçu.

Pag. 38. note. (h) Tit. Livius, *lib. 4. cap. 2. liſ. lib. 2. cap. 12.*

Pag. 41. lig. 13. après ces mots dans tous les ſiecles, *liſ. Deſcartes* approche beaucoup de ce ſentiment, comme on peut le conclure de ſes écrits. » Je m'aviſai, dit-il, [*Diſcours de la Méthode, partie 3. pag. 28.*] » de chercher d'où j'avois appris à penſer » à quelque choſe de plus parfait que je » n'étois, & je conclus évidemment que » ce devoit être de quelque nature qui fut » en effet plus parfaite.... de la tenir du » néant, c'étoit choſe manifeſtement im- » poſſible, & parce qu'il n'y a pas moins » de répugnance que le plus parfait ſoit une » ſuite & une dépendance du moins par- » fait, qu'il y en a que de rien procede » quelque choſe, je ne la pouvois tenir » non plus de moi-même; de ſaçon qu'il » reſtoit qu'elle eut été miſe en moi par » une nature qui fut véritablement plus par- » faite que je n'étois, & même qui eut en » ſoi toutes les perfections dont je pouvois » avoir quelque idée, c'eſt-à-dire, pour » m'expliquer en un mot, qui fut Dieu..... » *Pag.* 51. il ajoute, j'ai tâché de trouver » en général les principes, ou premieres » cauſes de tout ce qui eſt, ou peut être » dans le monde, ſans rien conſidérer que » Dieu ſeul qui l'a créé, ni les tirer d'ail- » leurs que de certaines ſemences de vé- » rités qui ſont naturellement dans nos » ames «.

Pag. 41. Quoique *Deſcartes*, &c; au lieu des quatre premieres lignes de cet *à lineâ*, *liſez*, Quelques Cartéſiens en prêtant à leur maître un ſentiment qui n'étoit pas à lui, ont prétendu que notre ame produiſoit elle-même ſes penſées; mais &c.

Pag. 78. à la fin. ſi la vie n'eſt qu'un ſonge, &c. *liſ.* ſi la gloire n'eſt qu'un ſonge, comme le penſent pluſieurs, elle a autant de réalité que la vie même qu'on a comparé avec aſſez de fondement à un ſonge.

Pag. 132. M. *De Tournefort* dans ſon voyage &c. *liſ.* M. *De Tournefort* dans ſon voyage du Levant, rapporte que quand M. *Olier de Nointel*, Ambaſſadeur du Roi de France au Levant en 1673, voulut deſcendre dans la grotte d'*Antiparos*, perſonne n'oſoit l'y conduire, & qu'il fut obligé d'encourager par ſes largeſſes ceux qui voudroient lui ſervir de guides (*a*). Ils ne pouvoient ſans doute s'imaginer &c.

Pag. 164. lig. 34. onze garçons, *liſ.* onze petits enfans.

Pag. 169. lig. 14, après vie ſédentaire, *ajoutez*, la troiſieme, c'eſt que les alimens échauffans donnent plus de reſſort aux organes, plus d'activité aux humeurs, & facilitent l'exercice des fonctions animales.

Pag. 175. lig. 28. & d'huile extérieurement, *ajoutez*, Ainſi on ne doit pas attribuer à l'hypocras la mort de *Lucius*, *Durius*, *Valla*, Médecin, qui au rapport du même *Pline*, (*lib. 7. cap. 53.*) mourut ſubitement en buvant du vin miélé; ni celle d'*Appius Sauffeius* qui, après avoir bû du vin miélé au ſortir du bain, mourut en

(*a*) Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roi, par M. *Pitton de Tournefort*, Médecin de la Faculté de Paris, 2. *vol. in-4°.* de l'Imprimerie Royale, 1717, *tom. 1. pag. 194.*

avalant un œuf, (*id. ibid.*). Au reſte *La Framboiſiere* dit que l'hypocras occaſionne l'apoplexie & la paraliſie. Nous ne voyons pas trop ſur quoi il eſt fondé. M. *De la Marre*, qui a donné une nouvelle édition du *Dictionnaire Economique* en 1767, forme le même doute que nous. Article, *Hypocras*.

Pag. 206. *ajoutez* à la note (*x*) *Diogene Laërce* donne à *Ptolomée Philadelphe* pour Précepteur *Straton* de Lampſaque, l'homme le plus éloquent de ſon tems. Il prétend que *Straton* étoit ſi mince qu'il mourut ſans ſouffrir. *Hunc aiunt, adeò fuiſſe tenuem, ut ſine ſenſu moreretur.* in vitâ. *Stratonis Lampſaceni.*

Pag. 213. *l.* 10 nous relevent, *liſ.* nous revelent.

Pag. 249. *lig.* 34, l'ignorant *Zoïle*, *liſ.* le critique *Pythéas*.

Pag. ibid. lig. 36. dans ſa ſphere, *liſ.* hors de ſa ſphere.

Pag. 259. *lig.* 11, ſections coniques, *ajoutez*, Claude Perrault, Médecin de la Faculté de Paris, & l'Architecte du goût le plus noble, ſans aucun maître devint habile dans tous les arts qui ont du rapport au deſſein, & dans les méchaniques. (*Pariſiens illuſtres* 1752).

Pag. 262. *note* (*o*) *ajoutez à la fin*, ces paroles ne ſe trouvent pas dans *Ariſtote*, mais *ſect.* 30. *quæſt.* 1. il dit, *Cur homines qui ingenio claruerunt melancholici omnes fuere.* Peut-être que *Seneque* regardoit la mélancolie comme une nuance de la folie. *Voyez* la note (*p*) qui eſt à la page 355 du premier Tome.

Pag. 288. *note* (*i*) & (*k*). *liſez*, Seneca *in præmio lib.* 1. *controverſiarum.*

Pag. 290. *lig.* 37. ainſi ces médicamens, *ajoutez*, de même que les baies de genievre, auxquelles pluſieurs accordent la propriété de fortifier la mémoire, doivent convenir &c.

Approbation de la Faculté de Médecine de Paris.

Nous ſouſſignés Docteurs-Régens de la Faculté de Médecine en l'Univerſité de Paris, nommés par ladite Faculté pour examiner un Manuſcrit qui a pour titre *Médecine de l'Eſprit, ou* &c, par M. *Le Camus*, notre Confrere, certifions, après avoir lu cet Ouvrage avec la plus grande attention, que la maniere ſavante & ingénieuſe dont l'Auteur a traité une matiere auſſi difficile, nous a paru mériter l'Approbation de la Faculté. Fait à Paris ce 18 Mai 1751.

PAYEN, Bibliothécaire; LE THIEULLIER, Profeſſeur de Chirurgie en Langue Françoiſe; POISSONNIER.

Oui le rapport de Meſſieurs Payen, Le Thieullier & Poiſſonnier, Commiſſaires nommés par la Faculté pour examiner le Livre de M. *Le Camus*, notre Confrere, intitulé *Médecine de l'Eſprit*, &c, la Faculté conſent que ledit Ouvrage ſoit imprimé. Fait aux Ecoles de Médecine en l'Aſſemblée tenue le 2 Août 1751.

BARON, Doyen.